



R. BIBL. NAZ.  
Vitt. Emanuele III.

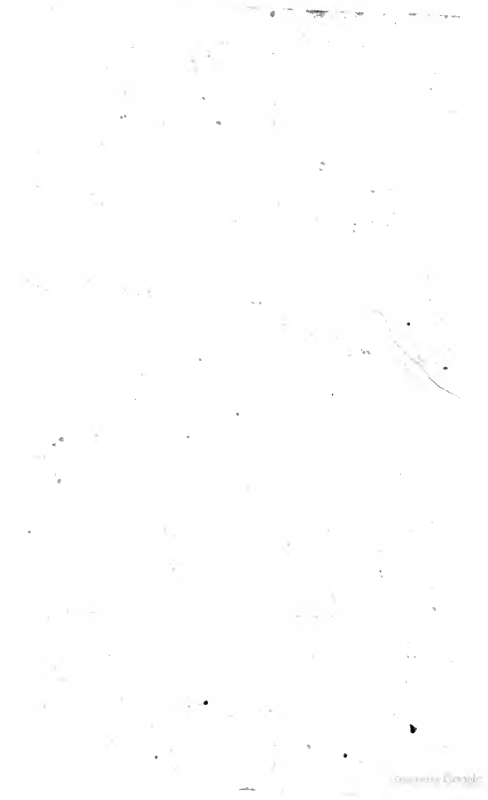
RACCOLTA  
VILLAROSA

**A**

**357/8**

NAPOLI

29







**HISTOIRE**  
**ANCIENNE.**  
*TOME HUITIÈME.*



5007 Racc. Vill A 357 (8)  
**HISTOIRE**

A N C I E N N E  
D E S E G Y P T I E N S ,  
D E S C A R T H A G I N O I S ,  
D E S A S S Y R I E N S ,  
D E S B A B Y L O N I E N S ,  
D E S M E D E S E T D E S P E R S E S ,  
D E S M A C E D O N I E N S ,  
D E S G R E C S .

*Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

T O M E H U I T I E ' M E .



A P A R I S ,

Chez la Veuve E S T I E N N E , Libraire, rue  
Saint Jaques , vis-à-vis la rue du Plâtre,  
à la Vertu.

---

M D C C X L .

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



700,344



## AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

**J**E DONNE de bonne heure  
le huitième Tome de l'Histoire  
Ancienne, & j'espère que  
le neuvième suivra d'assez près,  
& qu'il pourra paroître vers le  
mois d'Août prochain. Quoi-  
que le Public n'improuve point  
l'empressement avec lequel je  
le fers, je m'imagine toujours  
néanmoins avoir besoin de  
quelque apologie auprès de lui  
sur ce sujet, parce qu'il y a, ce  
me semble, dans cette promti-  
tude à donner Livres sur Li-  
vres je ne sai quel air d'ostenta-  
tion qui me blesse moi-mê-  
me. A juger de mon Ouvrage  
par la variété & la multiplicité  
des Auteurs cités à la marge, on  
a pour-

## AVERTISSEMENT

pourroit croire qu'il demande une vaste érudition & un travail presque infini; & cela seroit vrai si l'on n'avoit point de secours, & qu'il falût défricher soi-même toutes ces matières. Mais on les trouve presque toutes rangées exactement année par année dans Ussérius, avec les citations des Auteurs; & il ne s'agit plus que de consulter les originaux soit Grecs soit Latins à mesure qu'on en a besoin. M. Prideaux, dont les Livres sur l'Histoire des Juifs sont généralement estimés & avec raison, s'est beaucoup aidé de l'ouvrage chronologique du savant Archevêque d'Armach: & moi, à mon tour, je ne fais souvent que copier M. Prideaux. Cette liberté que j'ai prise de me saisir de tout ce qui m'accorde, m'épargne beaucoup de peine & de tems, mais aussi ne me laisse

se

## DE L'AUTEUR.

Je souvent que le mérite d'un fidèle copiste. Si chaque Auteur que je pille venoit à revendiquer son bien, je me trouverois exposé au sort du Geai de la fable, qui s'étoit paré de plumes étrangères ; avec cette différence pourtant, qu'il les donnoit pour siennes, & que j'avoue mes vols.

Pour aider la mémoire des Lecteurs, je mettrai ici sous un même point de vûe les noms, la suite, & la durée du règne des Rois de Macédoine, d'Egypte, & de Syrie, dont il est parlé dans ce huitième Volume.

## M A C E D O I N E.

Philippe, pénultième Roi de Macédoine, règne quarante-deux ans. AN. M.  
3784.  
3826.

## E G Y P T E.

Ptolémée Philopator règne 17 ans. 3783:  
Pto-

*AVERTISS. DE L'AUT.*

3800.

Ptolémée Epiphane. 24 ans

3824.

Ptolémée Philométor. 34

3844.

ans. Ce Volume ne renferme  
que les vingt premières années  
de son règne.

*S Y R I E.*

3777.

Séleucus Céraunus. 3. ans.

3781.

Antiochus le Grand. 37 ans.

3817.

Séleucus Philopator, 12 ans.

3829.

Antiochus Epiphane, frere

3840.

de Séleucus Philopator. 11 ans.



**LIVRE**



T.  
4 ans  
r. 34  
ferme  
années



. ans.  
37 ans.  
2 ans.  
, frere  
1 ans.

LIVRE DIX-SEPTIEME  
S U I T E  
DE L'HISTOIRE  
DES SUCCESEURS  
D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.



ET ARTICLE renferme l'histoire de dix-sept ans, qui est l'espace qu'a duré le règne de Ptolémée Philopator.

S. I.

PTOLEMÉE PHILOPATOR règne en Egypte. Court règne de SELEUCUS CERAUNUS. Son frere ANTIOCHUS, surnommé LE GRAND, lui succède. Fidelité d'Achéus à son égard. Hermias son premier Ministre écarte d'abord Epigène le plus habile des Généralux,  
Tome VIII. A

VRE

raux, puis le fait mourir. Antiochus soumet les rebelles dans l'Orient. Il se défait d'Hermias. Il entreprend de reconquérir la Célé-Syrie sur Ptolémée Philopator, & s'y rend maître des plus fortes villes. Après une courte trêve, la guerre recommence en Syrie. Bataille de Raphia, où Antiochus est entièrement défait. Colère & vengeance de Philopator contre les Juifs, parce qu'ils refusent de le laisser entrer dans le Sanctuaire. Antiochus fait la paix avec Ptolémée. Il tourne ses armes contre Achéus qui s'étoit révolté : il s'en saisit enfin par trahison, & le fait mourir.

An. M. 3778. J'AI MARQUE dans le Livre précédent qu'en Egypte Ptolémée Philopator, avoit succédé à Ptolémée Evergète son pere. D'un autre côté, p. 315. Séleucus Callinicus étoit mort chez & lib. 5. les Parthes. Il avoit laissé deux fils, pag. 386. Séleucus & Antiochus. Le premier, Hieron. in Daniel. qui étoit l'ainé, lui succéda, & prit Appian. in Syriac. le surnom de Céraunus, ou le Foudre, qui lui convenoit très mal. Car c'étoit un Prince très-foible de corps & d'esprit, & qui n'a jamais rien fait qui réponde à l'idée que donne ce nom.

p. 131.  
Justin.  
l. 29. c. 1.

DES SUCCÈS. D'ALEXAND 3  
nom. Son règne fut fort court, & son  
autorité fut mal établie dans l'armée  
& dans les provinces. Ce qui l'em-  
pêcha de la perdre tout-à-fait fut  
qu'Achéus son cousin, fils d'Andro-  
maque frere de sa mère, homme de  
cœur & de tête, prit le maniement  
de ses affaires réduites à un fort trif-  
te état par la mauvaise conduite de  
son pere. Pour Andromaque, il fut  
pris par Ptolémée dans les guerres  
qu'il eut avec Callinicus, & retenu  
prisonnier à Alexandrie pendant tout  
son règne, & une partie du suivant.

Attale, roi de Pergame, s'étant An. M.  
failli de toute l'Asie Mineure, depuis 378<sup>o</sup> Av.  
le mont Taurus jusqu'à l'Hellepont, J.C 224.  
Séleucus marcha contre lui, & laissa  
la Régence de la Syrie à Hermias Ca-  
rien. Achéus l'accompagna dans cette  
expédition, & lui rendit tous les ser-  
vices que le méchant état de ses af-  
faires lui put permettre.

Comme il n'y avoit point d'argent An. M.  
pour paier l'armée, & que la foiblesse 378<sup>1</sup>. Av.  
du Roi le faisoit mépriser des soldats, J.C. 223.  
Nicanor & Apaturius, deux des pré-  
miers Officiers, firent une conspira-  
tion contre lui pendant qu'il étoit dans  
la Phrygie, & l'empoisonnèrent.

#### 4 HISTOIRE

Achéus vengea sa mort. Il en fit mourir les deux principaux auteurs, & tous ceux qui y avoient trempé avec eux. Il ménagea ensuite l'armée avec tant de prudence & de résolution, qu'il la retint dans le devoir, & empêcha Attale de profiter des avantages que lui donnoit cet accident, qui, sans sa bonne conduite, auroit fait perdre à l'Empire de Syrie tout ce qui lui restoit de ce côté-là.

Séleucus étant mort sans enfans, l'armée offrit la Couronne à Achéus : plusieurs des provinces en firent autant. Il fut assez-généreux pour la refuser alors quoique dans la suite il se crut forcé d'en user autrement. Dans la conjoncture présente, non seulement il n'accepta pas la Couronne, mais il la conserva soigneusement à l'héritier légitime, Antiochus frere du défunt Roi, qui n'étoit que dans sa quinzième année. Séleucus, en partant pour l'Asie Mineure, l'avoit envoyé en Babylonie \* pour son éducation. Il y étoit quand son frere mourut. On le fit venir de là à Antioche, où

\* A Séleucie, qui étoit dans cette province, & la capitale de l'Orient au lieu de Babylone, qui ne subsistoit plus, ou du moins étoit déserte.

il monta sur le trône , & le remplit pendant trente six ans. A cause de ses grandes actions , on lui a donné le surnom de *Grand* Achéus , pour lui assurer la succession, fit un détachement de l'armée qu'il lui envoya en Syrie , avec Epigène, un des plus habiles Généraux du feu Roi. Il garda le reste pour les besoins de l'Etat du côté où lui-même se trouvoit.

Dès qu'Antiochus eut pris possession de la Couronne, il envoya en<sup>3</sup> Orient deux freres , Molon & Ale<sup>A</sup>xandre : le premier pour gouverner la Médie , & le second la Perse. Achéus fut chargé des provinces de l'Asie<sup>2</sup> Mineure. Epigène eut le commandement des troupes qu'on tint auprès de la personne du Roi ; & Hermias le Carien fut déclaré son premier Ministre , comme il l'avoit été sous son frere. Achéus reprit bientôt tout ce qu'Attale avoit enlevé à l'Empire de Syrie , & l'obligea à se réduire à son royaume de Pergame. Alexandre & Molon , méprisant la jeunesse du Roi , ne furent pas plutôt affermis dans leurs Gouvernemens , qu'ils ne voulurent plus le reconnoître , & chacun d'eux se rendit

Souverain dans la province qui lui avoit été confiée. Les sujets de mécontentement qu'Hermias leur avoit donnés contribuèrent beaucoup à leur revolte.

Ce Ministre étoit dur. Des plus petites fautes, il en faisoit des crimes, & les punissoit avec la dernière rigueur. C'étoit un petit esprit, mais fier, plein de lui-même, attaché à son sentiment, & qui auroit cru se deshonoré s'il eût demandé ou suivi conseil. Il ne pouvoit souffrir que personne partageât avec lui le crédit & l'autorité. Tout mérite lui étoit suspect, ou, pour mieux dire, lui étoit odieux. Il en vouloit sur tout à Epigène, qui passoit pour un des Capitaines de son tems les plus habiles, & en qui les troupes avoient une entière confiance. C'étoit cette réputation même qui faisoit ombre au Ministre, & il ne pouvoit dissimuler sa mauvaise volonté à son égard.

An. M. Antiochus avoit assemblé son Conseil au sujet de la revolte de Molon, 3781.  
 Av. J.C. pour savoir quel parti il devoit prendre, & s'il étoit nécessaire qu'il marchât lui-même contre ce rebelle, ou 221. Po-  
 lyb. lib. 5. pag. 386. s'il devoit tourner du côté de la Célé-  
 395. Syrie

## DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 7

Syrie pour arrêter les entreprises de Ptolémée. Epigène parla le premier, & dit qu'il n'y avoit point de tems à perdre : que le Roi devoit incessamment se transporter en personne dans l'Orient, afin de profiter des momens & des occasions favorables pour agir contre les révoltés : que, quand il y seroit, ou Molon n'auroit pas la hardiesse de remuer sous les yeux de son Prince & d'une armée ; ou, s'il persistoit dans son dessein, les peuples, touchés de la présence de leur Prince, & réveillant leur zèle & leur affect pour son service, ne manqueroient pas de le lui livrer bientôt. Mais que l'important étoit de ne lui point laisser le tems de se fortifier. Hermias ne put s'empêcher de l'interrompre, & avec un ton d'aigreur & de suffisance, il dit que de faire marcher le Roi contre Molon avec si peu de troupes, c'étoit livrer sa personne entre les mains des révoltés. Sa véritable raison étoit la crainte qu'il avoit de courir les risques de cette expédition. Ptolémée étoit pour lui beaucoup moins redoutable. On pouvoit, sans rien craindre, attaquer un Prince qui ne s'occupoit que de plaisirs. L'avis

d'Hermias l'emporta. Il fit donner la conduite de la guerre contre Molon & d'une partie des troupes à Xénon & à Théodote : & le Roi marcha avec l'autre partie de l'armée du côté de la Célé-Syrie.

En arrivant à Séleucie près du Zeugma, il y trouva Laodice, fille de Mithridate roi de Pont, qu'on lui amenoit pour l'épouser. Il s'y arrêta quelque tems pour célébrer ce mariage, dont la joie fut bientôt troublée par la nouvelle qu'on reçut d'Orient, que ses Généraux, trop foibles pour faire tête à Molon & à Alexandre qui s'étoient joints, avoient été obligés de se retirer, & de les laisser maîtres du champ de bataille. Antiochus vit alors la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre l'avis d'Epigène, & vouloit abandonner le dessein de la Célé-Syrie pour aller avec toutes ses forces arrêter cette rébellion. Hermias persista avec opiniâtreté dans son premier sentiment. Il crut dire des merveilles en déclarant d'un ton emphatique & sententieux, *Qu'il convenoit au Roi de marcher en personne contre des Rois, & d'envoyer ses Lieutenans contre les rebelles.* Le Roi eut encore la foiblesse de se rendre à l'avis d'Hermias.



On a peine à comprendre combien toutes les expériences sont inutiles à un Prince inappliqué, & qui vit sans réflexion. Ce Ministre adroit, insinuant, artificieux; qui savoit s'accommoder à tous les goûts & à toutes les inclinations de son Maître; inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de lui plaire, avoit eu l'art de se rendre nécessaire en le déchargeant du poids des affaires; de sorte qu'Antiochus ne croioit pas pouvoir se passer de lui: & quoi qu'il entrevit dans sa conduite & dans ses conseils plusieurs choses qui le choquoient, il ne vouloit point se donner la peine de les approfondir, & il n'avoit pas la force de reprendre l'autorité qu'il lui avoit abandonnée. Ainsi se rendant encore ici à son avis, non par conviction, mais par foiblesse & par indolence, il se contenta d'envoyer un Général & des troupes dans l'Orient, & reprit l'expédition de la Célé Syrie.

Le Général qu'il envoya fut Xéné-  
 tas Achéen, dont la Commission por-  
 toit que les deux premiers Généraux  
 lui donneroient leurs troupes, & ser-  
 viroient sous lui. Il n'avoit jamais

A 5 com.

An M.

3784.

Av J.C.

220.

commandé en Chef, & tout son mérite étoit d'être ami & créature du Ministre. Parvenu à une place, à laquelle il n'avoit jamais osé aspirer, il devint fier à l'égard des autres Officiers, & plein d'audace & de témérité à l'égard des ennemis. Le succès fut tel qu'on devoit l'attendre d'un si mauvais choix. En passant le Tigre, il donna dans une embuscade où l'ennemi l'attira par un stratagème; & il y périt lui & toute son armée. Cette victoire couvrit aux rebelles la province de Babylonie & toute la Mésopotamie, dont ils se virent par là les maîtres sans aucune opposition.

Antiochus cependant s'étoit avancé dans la Célé-Syrie jusques à la vallée qui est entre les deux chaînes de montagnes du Liban & de l'Anti-Liban. Il trouva les passages de ces montagnes si bien fortifiés, & si bien défendus par Théodore Etolien, à qui Ptolémée avoit confié le Gouvernement de cette province, qu'il fut obligé de retourner sur ses pas, sans pouvoir passer outre. La nouvelle qu'il reçut de la défaite de ses troupes dans l'Orient, l'âta encore sans doute sa retraite. Il assembla son Conseil, & remit

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. Il remit de nouveau l'affaire des rebelles en délibération. Epigène, après avoir dit d'un ton modeste, que le parti le plus sage auroit été de marcher d'abord contre eux pour ne leur point laisser le moyen de se fortifier comme ils avoient fait, ajouta que c'étoit une nouvelle raison maintenant de ne plus perdre de tems, & de donner tous les soins à une guerre qui pouvoit entraîner la ruine de l'Empire si on la négligeoit. Hermias, qui se crut offensé par ce discours, commença par s'emporter violemment contre Epigène, en le chargeant de reproches & d'injures, & conjura le Roi de ne point renoncer à l'entreprise de la Célé Syrie, qu'il ne pouvoit abandonner sans marquer de la légèreté & de l'inconstance, ce qui ne convenoit point du tout à un Prince aussi sage & aussi éclairé qu'il étoit. Tout le Conseil baïlloit les yeux de honte. Antiochus lui-même souffroit beaucoup. Il fut conclu d'une voix unanime qu'il falloit marcher à grandes journées contre les rebelles. Alors Hermias, qui vit bien que la résistance seroit inutile, changé tout d'un coup en un autre homme, embrassa le sentiment com

mun avec une sorte d'empressement, & se montra plus ardent qu'aucun autre à en presser l'exécution. Les troupes marchèrent donc vers Apamée, qui étoit le lieu du rendez-vous.

A peine en étoit-on sorti, qu'il s'éleva une sédition dans l'armée au sujet d'un reste de paie qui étoit dû aux soldats. Un contretems si fâcheux jettia le Roi dans une grande consternation, & dans une mortelle inquiétude. En effet le péril étoit pressant. Hermias, trouvant le Roi dans cet embarras, le rassura, & lui promit de payer sur le champ tout ce qui étoit dû à l'armée: mais il lui demanda par grâce qu'il ne menât point Epigène avec lui à cette expédition, parce qu'après l'éclat qu'avoit fait leur brouillerie, on ne pouvoit plus espérer d'agir de concert dans les opérations de la guerre comme le bien du service le demandoit. Sa vûe étoit de commencer par refroidir l'estime & l'affection d'Antiochus à l'égard d'Epigène par son absence, sachant bien que les Princes oublient facilement la vertu & les services d'un homme éloigné.

Cette proposition fit une peine extrême au Roi, qui sentoît le besoin qu'il

qu'il avoit de retenir auprès de lui, dans une expédition si importante, un Général aussi habile & aussi expérimenté que l'étoit Epigène. Mais, a comme Hermias s'étoit étudié de loin à l'obséder & à s'emparer de lui par toutes sortes de voies, en lui fournissant des vûes d'économie, en le gardant à vûe, en le gagnant par ses complaisances & ses flatteries, ce pauvre Prince n'étoit point son maître. Le Roi consentit donc, quoi qu'avec beaucoup de répugnance, à ce qu'on lui demandoit, & Epigène eut ordre de se retirer à Apamée. Cet événement surprit & effraia tous les Courtisans, qui craignirent pour eux un pareil sort : mais l'armée, qui venoit de recevoir sa paie, s'en consola, & se crut fort obligée au Ministre qui l'avoit fait paier. Ainsi s'étant assuré des Grands par la crainte, & des troupes par ce paiement, il se mit en marche avec le Roi.

La disgrâce d'Epigène bornée à un simple

α Περιχόμενος δὲ καὶ προνατελημένος  
οἰκονομίαις, καὶ φυλακαῖς, καὶ θεραπείαις  
ὑπὸ τῆς Ἰρμείας κακονθείας, ἐκ τῆς αὐτῆς  
αἰτίας. Circumventus & præoccupatus  
œconomiis, & custodiis, & obsequiis, Her-  
mias malignitate, sui non erat dominus. C'est  
une traduction littérale.

simple exil , outre qu'elle ne satisfaisoit pas pleinement sa vengeance , ne calmoit pas ses inquiétudes pour l'avenir , & lui faisoit craindre un retour. Il travailla efficacement à le prévenir. Alexis , Gouverneur de la Citadelle d'Apamée , lui étoit entièrement dévoué : & qui ne le seroit pas à un Ministre tout-puissant , & maître de toutes les graces ? Il le charge de le défaire d'Epigène , & lui en prescrit les moiens. En conséquence , Alexis gagne un des domestiques d'Epigène , & à force de présens & de promesses l'engage à glisser dans les papiers de son Maître une lettre qu'il lui donna. Elle étoit écrite & signée , à ce qu'il paroïsoit , par Molon , l'un des Chefs des rebelles , qui remercioit Epigène de la conspiration qu'il avoit formée contre le Roi , & lui communiquoit des moiens sûrs pour l'exécuter. Quelques jours après , Alexis l'alla trouver , & lui demanda s'il avoit reçu quelque lettre de Molon. Epigène , surpris d'une telle demande , marqua son étonnement , & en même tems son indignation. L'autre répondit qu'il avoit ordre de fouiller dans ses papiers. On y trouva en effet

DES SUCCES. D'ALEXAND. 15  
fet la prétendue lettre , & sans autre  
examen ni autre formalité Epigène  
fut mis à mort. Le Roi, sur la sim-  
ple inspection de la lettre, crut le cri-  
me bien avéré & bien prouvé. La  
Cour n'en jugea pas de même : mais  
la crainte tenoit toutes les langues  
liées & muettes. Que les Princes sont  
malheureux, & qu'ils sont à plaindre!

Quoique la saison fût déjà fort  
avancée, Antiochas passa l'Euphrate,  
rassembla toutes ses troupes, & pour  
être plus à portée, & entrer de bonne  
heure en campagne au printems, il les  
mit en quartiers d'hiver dans le voi-  
sinage en attendant la belle saison.

Dès qu'elle fut venue, il les fit  
marcher du côté du Tigre, passa ce  
fleuve, força Molon d'en venir à une  
action, & remporta sur lui une victoi-  
re si complete, que le rebelle voiant  
tout perdu, se tua lui-même de de-  
sespoir. Son frere Alexandre étoit  
alors en Perse, où Néolas, un autre  
de leurs freres, qui s'étoit échapé de  
cette bataille, lui en apporta la triste  
nouvelle. Se voiant sans ressource, ils  
tuèrent premièrement leur mere, puis  
leurs femmes, & leurs enfans, & en-  
fin se tuèrent eux-mêmes, pour ne  
pas

An. M.  
3784.  
Av. J. C.  
220.

pas tomber entre les mains du Vainqueur. Voilà la fin qu'eut cette rébellion , qui causa la ruine entière de tous ceux qui y avoient eu part. Digne récompense de quiconque ose prendre les armes contre son Prince !

Après cette victoire , les débris de l'armée vaincue se soumirent au Roi , qui se contenta de leur faire une forte réprimande , & leur pardonna leur faute. Il les envoya dans la Médie sous le commandement de ceux qu'il avoit chargés du soin des affaires de cette province ; & retournant de là à Séleucie sur le Tigre , il y passa quelque tems à donner les ordres nécessaires pour rétablir son autorité dans les provinces où s'étoit faite la revolte , & ramener tout à l'ancien ordre.

Tout cela s'étant exécuté par les personnes qu'il jugea propres à le faire , il marcha contre les Atropatiens , qui occupoient le pays situé à l'occident de la Médie , & qu'on appelle à présent la Géorgie. Leur Roi , nommé Artabafane , étoit un vieillard fort cassé , qui fut si effrayé de l'approche d'Antiochus avec une armée victorieuse , qu'il envoya faire sa soumission , & fit la paix aux conditions qu'on



DES SUCCESS. D'ALEXAND. 17  
qu'on jugea à propos de lui imposer.

On reçut dans ce tems-là la nouvelle qu'il étoit né un fils au Roi: ce An. M. 378.  
qui fut un grand sujet de joie pour Av. J. C. 219.  
toute la Cour & pour toute l'armée. Polyb. lib. 5. p. 399-401.  
Hermias, dès ce moment, songea  
aux moyens de se défaire du Roi, dans l'espérance qu'après sa mort il ne manqueroit pas d'être nommé tuteur du jeune Prince, & que sous son nom il exerceroit un empire absolu. Il étoit devenu odieux à tout le monde par sa hauteur & son insolence. Les peuples gémissaient sous un gouvernement que l'avarice & la cruauté du premier Ministre leur rendoient insupportable. Leurs plaintes n'arrivoient point jusqu'au trône, dont toutes les avenues leur étoient fermées. Personne n'osoit faire connoître au Roi l'oppression des peuples. On savoit qu'il craignoit de voir la vérité, & qu'il abandonnoit à la cruauté d'Hermias tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui. Il avoit ignoré jusques-là les injustices & les violences qu'Hermias exerçoit sous son nom. Il commença enfin à ouvrir les yeux: mais il craignoit lui-même ce Ministre, dont il s'étoit rendu dépendant,

pendant, & qui avoit pris sur lui une autorité absolue, en profitant du caractère indolent de ce Prince, qui d'abord étoit bien aise de se décharger sur lui du soin & de l'embarras de toutes les affaires.

Apollophane son médecin, en qui il avoit grande confiance, & qui par sa place avoit un libre accès auprès de lui, prit son tems pour lui représenter le mécontentement général des peuples, & le danger où il étoit lui-même de la part d'un tel Ministre. Il l'avertit de prendre garde à sa personne, de peur qu'il ne lui arrivât comme à son frere en Phrygie d'être la victime de l'ambition de ceux en qui il avoit le plus de confiance. Qu'il étoit visible qu'Hermias formoit quelque dessein, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre si on vouloit le prévenir. Voilà les services réels qu'un Officier attaché à la personne du Prince, & véritablement affectionné, peut & doit lui rendre. Voilà l'usage qu'il doit faire de l'accès libre que son Maître lui donne, & de la confiance dont il l'honore.

Antiochus étoit environné de Courtisans qu'il avoit comblés de bienfaits,

faits , dont aucun n'osoit hazarder sa fortune en lui disant la vérité. On a bien raison de dire , qu'une des graces les plus signalées que Dieu puisse accorder aux Rois , est de les délivrer de la langue des flatteurs , & du silence des gens de bien.

Le Roi , comme je l'ai déjà dit , avoit commencé à former des soupçons sur son Ministre , mais il ne s'en étoit ouvert à personne , parce qu'il ne savoit à qui se fier. Il fut bien aise que son Médecin lui eût donné cet avis ; & il prit des mesures avec lui pour se débarrasser d'un Ministre si généralement haï , & si dangereux. Il s'écarta un peu de l'armée , sous prétexte de sa santé , & il emmena Hermias pour lui tenir compagnie ; & dans une promenade où il l'avoit attiré assez loin de tous ceux que le Roi crut qui auroient pu prendre son parti , il le fit assassiner par sa suite. Cette mort causa une joie universelle dans tout l'Empire. Cet homme cruel & hautain avoit gouverné tout avec dureté & violence , & n'avoit jamais pu souffrir qu'on ouvrit d'avis contraire au sien , ou qu'on apportât d'opposition à ses desseins , sans perdre ceux qui avoient eu le courage

de

de le faire. Aussi s'étoit il fait universellement haïr. Cette haine parut surtout à Apamée. Car dès qu'on y eut la nouvelle de sa mort, toute la ville en furie courut lapider sa femme & ses enfans.

Polyb  
lib 5. p.  
401.

Antiochus, après avoir rétabli si heureusement ses affaires dans l'Orient, & avoir rempli les gouvernemens des provinces de personnes de mérite, & en qui il avoit le plus de confiance, ramena encore son armée en Syrie, & l'y mit en quartiers d'hiver. Il passa le reste de l'année à Antioche à tenir de fréquens Conseils avec ses Ministres sur les opérations de la campagne suivante.

Ce Prince avoit encore deux entreprises bien dangereuses à exécuter, pour rétablir entièrement la sûreté & la gloire de l'Empire de Syrie: la première contre Ptolémée pour recouvrer la Célé-Syrie; & l'autre contre Achéus qui venoit d'usurper l'Asie Mineure.

Ptolémée Evergète s'étant emparé de toute la Célé-Syrie au commencement du règne de Séleucus Callinicus, comme il a été dit ci-devant; le Roi d'Egypte étoit encore en possession d'une

d'une bonne partie de cette province, & Antiochus trouvoit ce voisinage bien incommode.

Pour ce qui est d'Achéus, on a déjà vu comment il avoit refusé la Couronne qu'on lui avoit offerte après la mort de Séleucus Céraunus, & l'avoit mise sur la tête d'Antiochus le successeur légitime; qui, pour récompenser ses services, lui avoit donné le Gouvernement de toutes les provinces de l'Asie Mineure. Sa valeur & sa bonne conduite les avoient toutes enlevées à Attale roi de Pergame qui s'en étoit saisi, & qui s'y étoit déjà assez bien fortifié. Tant de succès lui attirèrent l'envie des Grands. Le bruit se répandit à la Cour qu'il songeoit à usurper la Couronne, & que dans cette vue il entretenoit des liaisons secrètes avec Ptolémée. Soit que ces soupçons fussent fondés ou non, il crut devoir prévenir les mauvais desseins de ses ennemis. Il prit la Couronne qu'il avoit refusée auparavant, & se fit déclarer Roi.

Il devint bientôt l'un des plus puissans Princes de l'Asie, & chacun recherchoit avec empressement son alliance. Cela parut clairement dans une guerre Polyb.  
b. 4. p.  
14, 19.

guerre qui survint pour lors entre les Rhodiens & les Bizantins , à l'occasion d'un tribut que ceux-ci avoient imposé sur tous les vaisseaux qui passeroient par le Détroit : tribut qui étoit fort à charge aux Rhodiens à cause du grand commerce qu'ils faisoient dans la mer noire. Achéus , sollicité vivement par ceux de Byzance , avoit promis de les secourir. Cette nouvelle consterna les Rhodiens , aussi bien que Prusias roi de Bithynie qu'ils avoient attiré dans leur parti. Dans l'extrême embarras où ils se trouvoient , il leur vint dans l'esprit un expédient pour détacher Achéus des Byzantins , & l'engager dans leurs intérêts. Andromaque son pere , frere de Laodice que Séleucus avoit épousée , étoit actuellement retenu prisonnier à Alexandrie. Ils députèrent vers Ptolémée , pour lui demander en grace sa liberté. Le Roi , qui étoit bien aise aussi de s'attacher Achéus , de qui il pouvoit tirer de grands services contre Antiochus avec qui il étoit en guerre , accorda volontiers aux Rhodiens leur demande , & leur remit entre les mains Andromaque. Ce fut un présent bien agréable pour Achéus,

Achéus , mais qui fit perdre courage aux Bizantins. Ils consentirent à remettre les choses sur l'ancien pié , & à ôter le nouveau droit qui avoit causé la guerre. La paix fut ainsi rétablie entre les deux peuples , & Achéus en eut tout l'honneur.

C'est contre lui & contre Ptolémée qu'Antiochus songeoit à tourner ses armes. Voila les deux guerres dangereuses qu'il avoit sur les bras , & ce qui faisoit le sujet des délibérations du Conseil , pour savoir laquelle des deux il entreprendroit la première. Après une mûre délibération , on résolut de commencer par marcher contre Ptolémée , avant que d'attaquer Achéus , à qui l'on se contenta pour lors de faire de grandes menaces ; & toutes les troupes eurent ordre de se rendre à Apamée , pour être employées contre la Célé-Syrie.

Dans un Conseil qui s'y tint avant que l'armée se mit en marche , Apollophane médecin du Roi représenta qu'on alloit faire une grande faute , si l'on s'avançoit dans la Célé-Syrie en laissant derrière soi Séleucie entre les mains de l'ennemi , & si près de la capitale de l'Empire. Son avis entraî-

An. M.

3785.

Av. J. C.

219.

Polyb.

lib. 5.

p. 401.

409.

na tout le Conseil par l'évidence des raisons dont il étoit soutenu : car cette ville est sur la même rivière qu'Antioche, & n'est qu'à cinq lieues au-dessous, près de l'embouchure. Quand Ptolémée Evergète fit l'invasion dont on a parlé, pour soutenir les droits de sa sœur Bérénice, il avoit pris cette ville, & y avoit mis une bonne garnison Egyptienne, qui avoit conservé cette place importante vingt-sept ans entiers. Out e les autres incommodités qu'elle caufoit à ceux d'Antioche, elle leur coupoit entièrement la communication avec la mer, & ruinoit tout leur commerce. Car Séleucie étant située près de l'embouchure de l'Oronte, étoit le port d'Antioche, & cette dernière ville souffroit extrêmement par là. Toutes ces raisons clairement & fortement exposées par Apollophanè, déterminèrent le Roi & son Conseil à suivre son plan, & à faire l'ouverture de la campagne par le siège de Séleucie. On y mena toute l'armée, on investit la place, on la prit d'assaut, & on en chassa tous les Egyptiens.

Ensuite Ant chus marcha en diligence dans la Célé-Syrie, où Théodote l'Etolien, qui en tenoit le Gouvernement men



vernement de Ptolémée , lui promettoit de le mettre en possession de tout le pays. On a vu comment il l'avoit repoussé vigoureusement l'année d'au-paravant. Cependant on n'avoit pas été content à la Cour d'Egypte de ce qu'il avoit fait dans cette rencontre. Ceux qui gouvernoient le Roi avoient attendu davantage de son courage , & s'étoient imaginés qu'il n'avoit tenu qu'à lui de faire quelque chose de plus. On le fit venir à Alexandrie pour rendre compte de sa conduite , & on ne parloit pas de moins que de lui faire perdre la tête. A la vérité, quand on eut oui ses raisons, il fut absous , & renvoyé dans son Gouvernement : mais il ne leur pardonna pas l'injure qu'ils lui avoient faite de l'accuser si injustement. Il fut si piqué de cet affront , qu'il résolut de s'en venger.

La dissolution & la mollesse de toute la Cour, qu'il avoit vues de près, augmentoient encore son indignation & son ressentiment. Il ne pouvoit supporter de dépendre du caprice de gens si vils & si méprisables. Et effet, il ne se peut rien imaginer de plus débauché & de plus abominable que la vie de Philopator pendant tout le cours

de son règne : & sa Cour répondoit parfaitement aux exemples qu'il lui donnoit. On croit qu'il avoit empoisonné son pere , & c'est ce qui lui fit donner le surnom de \* *Philopator* par antiphrase. Il fit mourir ouvertement sa mere Bérénice , & son frere unique Magas. Quand il se fut défait des personnes qui pouvoient lui donner des avis ou de la jalousie , il s'abandonna aux plaisirs les plus infames , & ne songea plus qu'à satisfaire son luxe , sa brutalité , & les passions les plus honteuses. Son premier Ministre étoit Sofibe , homme tout propre à servir un maître comme lui , & qui ne songeoit qu'à se maintenir à quelque prix que ce fût dans sa place. On conçoit aisément que dans une telle Cour les femmes étoient toutes puissantes.

Théodote , qui avoit de l'honneur , ne put se résoudre à dépendre de pareils gens , & résolut de chercher un autre maître plus digne de ses services. Il ne fut pas plutôt de retour dans son Gouvernement , qu'il s'assura de la ville de Tyr & de celle de Ptolémaïde , & se déclara pour le roi Antiochus , vers qui il dépêcha incessamment

\* Ce mot signifie , *Amateur de son Père*.

ment l'exprès dont j'ai parlé , pour l'inviter à y venir.

Nicolas , un des Généraux de Ptolémée , quoique du même pays que Théodote , ne voulut pas le suivre dans sa désertion , & demeura attaché à Ptolémée en suivant son premier engagement. Dès que Théodote eut pris Ptolémaïde , Nicolas alla l'y assiéger , se saisit des passages du mont Liban pour arrêter Antiochus qui s'avançoit dans le dessein de le dégager , & les défendit jusqu'à la dernière extrémité. Il fut enfin contraint par la force de les abandonner , & par sa retraite Antiochus se trouva maître de Tyr & de Ptolémaïde , où Théodote reçut ses troupes.

Il trouva dans ces deux places les magasins que Ptolémée y avoit mis pour le service de son armée , & une flotte de quarante voiles. Il donna le commandement de ces vaisseaux à son Amiral Diognète , qui eut ordre de se rendre devant Péluse , où le Roi avoit dessein d'aller aussi par terre pour entamer l'Egypte de ce côté-là. Mais étant informé que c'étoit la saison où l'on inondoit le pays en ouvrant les digues du Nil , & qu'ainsi il lui seroit

impossible de s'avancer alors dans l'Egypte, il abandonna ce dessein, & employa toutes ses forces à réduire le reste de la Célé-Syrie. Il emporta plusieurs places par force : d'autres se soumirent à lui : enfin il se rendit maître de Damas capitale de la province, ayant trompé par un stratagème Dinon qui en étoit Gouverneur.

Polyan.  
lib. 4.  
cap. 15.

La dernière action de cette campagne fut le siège de Dora, place maritime dans le voisinage du mont Carmel. Cette place se trouva si forte d'affiète, & si bien fortifiée par Nicolas, qu'il lui fut impossible de la prendre. Il fut obligé d'accepter la proposition qu'on lui fit d'une trêve de quatre mois avec Ptolémée; & ce fut un prétexte honorable pour ramener son armée à Séleucie sur l'Oronte, où il lui assigna des quartiers d'hiver. Il donna le Gouvernement de toutes les conquêtes de cette année à Théodote l'Etolien.

Pollib.  
lib. 5.  
pag  
409-  
415.

Pendant cette trêve on travailla à un Traité entre les deux Couronnes; mais les deux partis ne cherchoient qu'à gagner du tems. Ptolémée en avoit besoin pour travailler aux préparatifs de la guerre, & Antiochus  
pour

pour réduire Achéus. Celui-ci ne se contentoit pas de l'Asie Mineure qu'il avoit déjà: il vouloit détrôner Antiochus, & lui enlever tous ses Etats. Il falloit donc, pour arrêter ses desseins, qu'Antiochus ne fût pas occupé sur la frontière, ou engagé dans des conquêtes éloignées.

Dans ce Traité le principal point à démêler fut de savoir à qui avoient été données la Célé-Syrie, la Phénicie, la Samarie, & la Judée, dans le partage de l'Empire d'Alexandre qui s'étoit fait entre Ptolémée, Séleucus, Cassandre, & Lyfimaque, après la mort d'Antigone tué à la bataille d'Ip-sus. Ptolémée les réclamoit, comme ayant été assignées par ce Traité à Ptolémée Soter son bisaïeul. Antiochus de son côté prétendoit que c'avoit été à Séleucus Nicator, & qu'ainsi elles lui appartenoient de droit comme à l'héritier & au successeur de ce Roi à l'Empire de Syrie. Une autre difficulté ar-rêtoit les Commissaires. Ptolémée vouloit qu'Achéus fût compris dans le Traité, & Antiochus s'y oppo-soit absolument, disant que c'étoit une chose indigne & criante qu'un Roi, comme Ptolémée, prît le parti d'un

rebelle, & voulût le soutenir dans sa  
revolte.

AN.M.  
3786.  
Av.J.C.  
218.

Pendant ces contestations, où personne ne vouloit céder, le tems de la trêve s'écoula, & n'étant convenus de rien, il falut de nouveau avoir recours à la voie des armes. Nicolas l'Étolien avoit donné tant de preuves de valeur & de fidélité pendant la dernière campagne, que Ptolémée lui donna le commandement en chef; & il fut chargé de tout ce qui pouvoit regarder le service du Roi dans les provinces qui faisoient le sujet de la guerre. Périgène l'Amiral se mit en mer avec la flotte, pour agir de son côté contre l'ennemi. Nicolas choisit Gaza, pour le rendez vous de ses troupes. On y avoit envoyé d'Égypte toutes les provisions nécessaires. De là il mena son armée au mont Liban, où il se faisoit de tout les passages entre cette chaîne de montagnes & la mer, par lesquels il falloit nécessairement que passât Antiochus, résolu de l'y attendre, & de l'y arrêter par la supériorité que lui donnoient les postes avantageux qu'il occupoit.

Antiochus cependant ne demeuroit pas dans l'inaction. Il dispoisoit tout  
par

par mer & par terre pour une attaque vigoureuse. Il donna le commandement de sa flotte à Diognète son Amiral, & se mit lui-même à la tête de son armée de terre. Les flottes co-  
 toioient les armées de part & d'autre, de sorte que toutes les forces de mer & de terre des deux partis se rencontrèrent aux passages que Nicolas avoit saisis. Pendant qu'Antiochus attaquoit Nicolas par terre, les flottes commencèrent aussi à se battre. L'action s'engagea donc en même tems par mer & par terre. Sur mer, les choses furent assez égales : mais sur terre, Antiochus eut l'avantage, & obligea Nicolas à se retirer à Sidon, après avoir perdu quatre mille hommes tués ou faits prisonniers. Périgène l'y suivit avec la flotte Egyptienne. Antiochus les y poursuivit par mer & par terre dans le dessein de les y assiéger. Il trouva cependant que cette conquête seroit trop difficile, à cause du grand nombre de troupes qui étoient dans la place, où elles avoient en abondance tout ce qui leur étoit nécessaire; & il ne voulut pas en former le siège. Il envoya sa flotte à Tyr, & marcha en Galilée. Après s'en être

emparé par la prise de plusieurs villes, il passa le Jourdain, entra dans le pays de Galaad, & prit possession de tout ce pays, autrefois l'héritage des Tribus de Ruben & de Gad, & d'une moitié de Manassé.

La saison étoit trop avancée pour tenir plus longtemps la campagne. Il repassa donc le Jourdain, laissa le Gouvernement de la Samarie à Hippolochus & à Kérças, qui avoient quitté le parti de Ptolémée pour prendre le sien, & leur donna cinq mille hommes pour la tenir en bride. Il ramena le reste des troupes à Ptolémaïde, où il leur donna des quartiers d'hiver.

AN. M.

3787.

Av. J. C.

217.

Polyb.

lib. 5.

pag.

241-

428.

Au printems on se remit en campagne. Ptolémée fit marcher vers Péluse soixante & dix mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux & soixante & treize éléphants. Il se mit à leur tête, les conduisit au travers des déserts qui séparent l'Égypte de la Palestine, & vint camper à Raphia entre Rhinocorura & Gaza. Ce fut là que les armées ennemies se rencontrèrent. Celle d'Antiochus étoit un peu plus nombreuse que l'autre. Il avoit soixante-douze mille hommes d'in-



d'infanterie, six mille chevaux, & cent deux éléphants. Il vint camper d'abord à dix stades, & bientôt après à cinq seulement de l'ennemi. Pendant qu'ils furent si près les uns des autres, il y avoit continuellement des actions entre les partis pour l'eau, ou pour le fourage; & entre des particuliers qui vouloient se distinguer.

Une  
demi  
lieue.

Théodote l'Etolien, qui avoit long-tems servi sous les Egyptiens, entra un soir dans leur camp à la faveur des ténèbres pour n'être pas reconnu, accompagné seulement de deux personnes. On le prit pour un Egyptien. Il passe, & va jusqu'à la tente de Ptolémée dans le dessein de le tuer, & de finir la guerre par un coup si hardi; mais le Roi ne s'y trouva pas. Il tua son premier Médecin au lieu de lui, blessa deux autres personnes, & pendant le bruit & l'allarme que cette action causa, il se sauva, & revint à son camp.

Enfin les deux Rois, résolus de décider leur querelle, rangèrent leurs armées en bataille. Ils alloient devant leurs lignes d'un corps à l'autre pour animer leurs troupes. Arsinoé, sœur & femme de Ptolémée, ne se conten-

ta pas d'exhorter les soldats avant l'action : elle ne quitta point son mari pendant le fort même du combat. L'issue de la bataille fut , qu'Antiochus à la tête de son aile droite défit l'aile gauche des ennemis. Mais pendant que , par une ardeur inconsidérée, il s'échauffoit à la poursuite , Ptolémée , qui avoit eu le même succès à l'autre aile , chargea en flanc le centre d'Antiochus qui se trouva découvert , & le rompit avant que ce Prince pût revenir à son secours. Un vieil Officier , qui vit où rouloit la poussière ; conclut que leur centre étoit battu, & le montra à Antiochus. Quoique , dans le moment même , il fit faire volte face , il arriva trop tard pour réparer sa faute, & trouva tout le reste de son armée rompu & mis en fuite. Il falut songer à faire lui-même sa retraite. Il se retira à Raphia , d'où il regagna ensuite Gaza , après avoir perdu dans cette bataille dix mille hommes tués , & quatre mille faits prisonniers. Se voyant par là hors d'état de tenir la campagne contre Ptolémée , il abandonna toutes ses conquêtes , & ramena à Antioche ce qu'il put ramasser des débris de son

armée. Cette bataille de Raphia se donna en même tems que celle où Annibal battit le Consul Flaminius sur le bord du lac Thrasymène en Etrurie.

Après la retraite d'Antiochus, tous les peuples de Célé-Syrie & de la Palestine s'empressèrent de se rendre à Ptolémée. Aiant été lontems soumis aux Egyptiens, ils aimoient mieux leurs anciens maîtres qu'Antiochus. La Cour du Vainqueur fut bientôt pleine de Députés de toutes les villes qui venoient lui faire leurs soumissions, & lui apporter des présens. Il y en avoit entr'autres de la Judée. Ils furent tous biens reçus.

Ptolémée voulut faire un tour dans les provinces qu'il avoit reconquises. Jérusalem fut une des places qu'il visita. Il y vit le Temple : il y offrit même des sacrifices au Dieu d'Israel : & y fit des oblations & des dons considérables. Mais ne se contentant point

Maccab.  
lib. 3. c. 1.

B 6

† Le troisieme livre des Maccabées, dont cette histoire est tirée, n'est point reçu dans l'Eglise au nombre des Livres Canoniques, non plus que le quatrième. Ils sont, pour l'ordre des tems, antérieurs aux deux premiers. M. Prideaux, en parlant du troisieme, dit qu'il est indubitable que le fond de l'histoire est vrai, quoi que l'Auteur en ait altéré quelques circonstances par des récits fabuleux.

de le voir de la cour de dehors, au delà de laquelle il n'étoit permis à aucun Gentil de passer, il vouloit absolument entrer dans le Sanctuaire, & jusques dans le Lieu très Saint, où personne n'entroit que le Souverain Sacrificateur une fois l'an, au grand jour de l'Expiation. Le bruit qui s'en répandit causa une grande émeute. Le Souverain Sacrificateur lui représenta la sainteté du lieu, & la loi-formelle de Dieu qui lui en défendoit l'entrée. Les Prêtres & les Lévités s'assemblèrent pour s'y opposer & le peuple pour le conjurer de ne le pas faire. Par tout on n'entendoit que lamentations qu'arrachoit l'idée de la profanation du Temple, & par tout on devoit les mains au ciel pour prier Dieu de l'empêcher. Toutes ces oppositions, bien loin d'arrêter le Roi, ne servirent qu'à augmenter le desir qu'il avoit de satisfaire sa curiosité. Il perça jusques dans la seconde cour, & comme il se mettoit en devoir d'avancer pour entrer dans le Temple même, Dieu le frapa d'une terreur subite qui le mit dans un si grand désordre, qu'il falut l'emporter à demi mort. Il quitta la ville le cœur plein de

de rage contre toute la nation Juive à cause de ce qui lui étoit arrivé, & la menaça hautement de s'en venger. Il le fit en effet, & l'année suivante il excita une scelle persécution, sur tout contre les Juifs d'Alexandrie, qu'il vouloit contraindre d'adorer les fausses divinités.

Dès qu'Antiochus, après la bataille de Raphia, fut arrivé à Antioche, il envoya une ambassade à Ptolémée pour lui demander la paix. Ce qui le porta à faire cette démarche, c'est qu'il se défoit de ses peuples, car il s'aperçut que son autorité & son cré dit avoient fort diminué depuis la dernière défaite. D'ailleurs il étoit tems de songer à Achéus, & d'arrêter ses progrès qui augmentoient tous les jours. Pour prévenir le danger qui le menaçoit de ce côté-là, il jugea que le meilleur parti étoit de faire la paix avec Ptolémée à quelque prix que ce fût, de peur d'avoir en même tems sur les bras deux ennemis si puissans, qui l'attaquant des deux côtés ne manqueroient pas à la fin de l'accabler. Il donna donc plein pouvoir à ses Ambassadeurs de céder à Ptolémée les provinces qui causoient leur différent, c'est.

Polyb.

lib. 5.

P. 428.

Justin.

lib. 30.

cap. 1.

Hieron.

in Daniel.

cap. 11.

c'est-à dire toute la Célé-Syrie & la Palestine. La Célé-Syrie comprenoit la partie de la Syrie qui est entre les montagnes du Liban & celles de l'Anti-Liban; & la Palestine, tout le pays qui étoit autrefois l'héritage des Enfans d'Israël : & la côte de ces deux provinces étoit ce que les Grecs appelloient la Phénicie. Antiochus consentoit à céder tout ce pays là au Roi d'Egypte pour acheter la paix dans cette conjoncture, aimant mieux céder cette partie de ses Etats, que de courrir risque de tout perdre. On conclut donc une trêve pour un an ; & , avant qu'elle fut expirée, la paix fut faite sur ce p é-là. Ptolémée, qui auroit pû profiter de sa victoire, & faire la conquête de tout l'Empire de la Syrie, desiroit aussi de son côté de terminer la guerre, pour se livrer sans partage & sans distraction à ses plaisirs. Les peuples, qui connoissoient sa mollesse & sa lâcheté, ne pouvoient comprendre comment il avoit eu de si heureux succès, & en même tems ils lui faisoient mauvais gré de lui voir conclure ainsi une paix, par laquelle il se lioit les mains. Le mécontentement qu'on en conçut, fut la princoin le four-

source des desordres qui éclatèrent enfin dans l'Égypte par une rébellion ouverte : de sorte que Ptolémée , en voulant éviter une guerre étrangère , en attira une au milieu de ses propres États.

Antiochus , après avoir fait la paix avec Ptolémée , donna toute son application à la guerre contre Achéus & fit tous les préparatifs pour la commencer. Il passa enfin le mont Tauros , & entra dans l'Asie Mineure pour la réduire. Il y fit une ligue avec Attale roi de Pergame , en vertu de laquelle ils joignirent leurs forces contre leur ennemi commun. Ils le pressèrent si fort, qu'il leur abandonna la campagne , & se renferma dans Sardes. Antiochus en forma le siège. Achéus le soutint plus d'un an. Il faisoit souvent des sorties , & il y eut quantité d'actions au pié des murailles de la ville. Enfin, par une ruse de Ligoras , un des Commandans d'Antiochus , on prit la ville. Achéus se retira dans le Château , & s'y défendoit encore , quand il fut livré par deux traîtres Crétois. Cette histoire mérite d'être rapportée , & confirme la vérité du proverbe qui disoit que  
les

An. M.

3788.

Av. J. C.

216.

Polyb. l.

5. pag.

444

*les a Crétois étoient des menteurs & des fourbes.*

Polyb.

lib 8. p.

52.

531.

Ptolémée Philopator avoit fait un Traité avec Achéus, & étoit fort fâché de le voir si étroitement bloqué dans le Château de Sardes. Il chargea Sofibe du soin de l'en tirer à quelque prix que ce fût. Il y avoit alors à la Cour de Ptolémée un Crétois fort rusé, nommé Bolis, qui avoit demeuré lontems à Sardes. Sofibe le consulta, & lui demanda s'il ne sauroit point quelque expédient pour réussir à faire échaper Achéus. Le Crétois lui demanda du tems pour y songer; & quand il revint trouver Sofibe, il offrit de l'entreprendre, & lui expliqua la manière dont il vouloit conduire l'affaire. Il lui dit qu'il avoit un ami intime, qui étoit aussi son proche parent, nommé Cambyle, Capitaine dans les troupes de Crète au service d'Antiochus: qu'il commandoit alors dans un Fort derrière le Château de Sardes: qu'il l'engageroit à laisser sauver Achéus par ce côté-là. Son plan fut approuvé. On l'envoie en diligence à Sardes pour l'exé-

α κρήτης αὐτὸς Ἰουδαίος, καὶ αὐτὸς Σινεα.

S. Paul. *Epist. ad Tit. 1. 12.*



l'exécuter, & on lui compte dix talens Dix mille écus.  
pour les besoins, avec promesse d'une  
somme plus considérable s'il réussit.

Après son arrivée, il communique  
l'affaire à Cambyse. Ces deux mal-  
heureux conviennent, pour en tirer  
plus de profit, d'aller déclarer leurs  
dessein à Antiochus. Ils offrirent à ce  
Prince comme ils l'avoient résolu,  
de jouer si bien leur rôle, qu'au lieu  
de faire sauver Achéus, ils le lui amè-  
neroient, moyennant une récompen-  
se considérable qu'ils partageroient  
entr'eux, aussi bien que les dix talens  
que Bolis avoit déjà recus.

Antiochus fut ravi de cette ouver- AN. M.  
3789.  
ture, & leur promit une récompense

suffisante pour les engager à lui ren- Av. J. C.  
215.  
dre cet important service. Bolis, par

le moyen de Cambyse, entra sans  
peine dans le Château, où les lettres  
de créance qu'il avoit de Sosibé & de  
quelques autres amis d'Achéus, lui  
gagnèrent la confiance entière de ce  
Prince infortuné. Il se mit entre les  
mains de ces deux scélérats, qui d'a-  
bord qu'il fut hors du Château, se  
saisirent de sa personne, & le livré-  
rent à Antiochus. Il lui fit aussitôt tran-  
cher la tête, & termina par là cette  
guer-

guerre d'Asie. Car, dès que ceux qui tenoient encore bon dans le Château, apprirent la mort d'Achéus, ils se rendirent; & peu de tems après toutes les autres places des provinces d'Asie en firent autant.

Il est rare que les rebelles aient une fin heureuse: &, quoique la perfidie de ces traitres fasse horreur, & excite l'indignation, on ne se sent point porté à plaindre le sort malheureux d'Achéus, qui s'en étoit rendu digne par son infidélité à l'égard de son Prince.

Polyb. l. 5 P. 444. Ce fut à peu près dans ce tems-ci qu'éclata le mécontentement des Egyptiens contre Philopator. Polybe dit qu'il causa une guerre civile: mais ni lui, ni aucun autre, n'en donnent le détail.

AN. M. 3794. On lit aussi dans Tite-Live, que  
Av. J. C. 210. les Romains, quelques années après,  
Liv. 1. envoient des Députés vers Ptolémée  
27. n. 4. & Cléopatre, la même sans doute que celle qui est appelée auparavant Arsinoé, pour renouveler avec l'Egypte leur ancienne amitié & alliance. Ils portèrent pour présent au Roi, une robe & une tunique de pourpre, avec une<sup>a</sup> chaise d'ivoire; & à la Reine, une<sup>a</sup>

<sup>a</sup> Elle n'étoit accordée

une robe brodée, & une écharpe de à Rome  
pourpre. De tels présens nous mar- qu'aux  
quent l'heureuse simplicité qui régnoit, premiè-  
alors parmi les Romains. res di-  
gnités.

Philosator eut alors a d'Arfinoé, sa An.M.  
femme & sa sœur, un fils ; qui fut 3795.  
nommé Ptolémée Epiphane, & qui Av. J.C.  
lui succéda à l'âge de cinq ans, Tout 109.  
l'Empire témoigna une grande joie à Justin.  
cette naissance. La Syrie se distingua lib. 30.  
entre toutes les provinces, & les plus Joseph.  
considérables du pays allèrent pour Antiq. 1.  
ce sujet en grand équipage à Alexan- 12. c. 4.  
drie. Joseph, dont j'ai parlé ailleurs,  
qui étoit Receveur général de ces  
provinces, trop âgé pour faire ce voia-  
ge, y envoya en sa place le plus jeu-  
ne de ses fils, nommé Hircan, qui  
avoit beaucoup d'esprit & beaucoup  
d'agrément dans les manières. Le Roi  
& la Reine le reçurent très favora-  
blement, & lui firent l'honneur de le  
faire manger à leur table. Dans un  
de ces repas, les convives, qui le mé-  
prisoient comme un jeune homme  
sans esprit & sans expérience, mirent

a Justin l'appelle Eurydice. S'il ne se trom-  
pe point, cette même Reine avoit trois noms :  
Arfinoé, Cléopatre, Eurydice. Mais Cléopatre  
étoit un nom commun aux Reines d'Égypte,  
comme celui de Ptolémée aux Rois.

devant lui les os des viandes qu'ils avoient mangées. Un bouffon, qui faisoit rire le Roi par ses bons mots :  
 „ Vous voyez, Sire, dit il, la quan-  
 „ tité d'os qu'il y a devant Hircan ; &  
 „ vous pouvez juger par là de quelle  
 „ sorte son pere rongé toute la Syrie.  
 Ces paroles firent rire le Roi, & il demanda à Hircan d'où venoit donc qu'il avoit devant lui une si grande quantité d'os. „ Il ne faut pas ,  
 „ Sire, lui répondit il, s'en étonner  
 „ Car les chiens mangent les os avec la  
 „ chair, comme vous voyez qu'ont fait  
 „ ceux qui sont à table de votre Ma-  
 „ jesté, en montrant les autres : mais  
 „ les hommes se contentent de man-  
 „ ger la chair, & laissent les os, com-  
 „ me j'ai fait. “ Les moqueurs pour  
 lors furent moqués, & demeurèrent muets & confus. Quand le jour où l'on devoit faire les présens fut arrivé, comme Hircan avoit répandu le bruit qu'il n'avoit que cinq talens à offrir, on s'attendoit qu'il seroit fort mal reçu du Roi, & d'on s'en faisoit un plaisir par avance. Les plus grands présens que firent tous les autres ne montèrent pas à plus de vingt talens. Mais Hircan offrit au Prince cent jeu-  
 nes

Cinq  
mille  
écus.

Vingt  
mille  
écus.

nes garçons qu'il avoit achetés, bien faits & bien vêtus, qui lui présentèrent chacun un talent; & à la Reine cent jeunes filles très bien parées, dont chacune fit aussi un pareil présent à cette Princesse. Toute la Cour fut extraordinairement étonnée d'une si grande & si surprenante magnificence. Le Roi & la Reine renvoierent Hircan comblé de marques d'amitié & de bonté.

Philopator, depuis la célèbre victoire qu'il remporta à Raphia sur Antiochus, s'étoit livré à toutes sortes de plaisirs & de débauches. Agathoclée sa concubine, Agatocle frere de cette concubine, & leur mere, le gouvernoient entièrement. Le jeu, les excès du vin, les dérèglemens les plus infâmes, faisoient toute son occupation. Il passoit les nuits en débauches, & les jours en festins pleins de dissolutions. Oubliant absolument qu'il étoit roi, au lieu de s'appliquer au gouvernement de son royaume, il se piquoit de conduire la musique, & de jouer lui-même des instrumens. Les femmes dispofoient de tout. Elles a seu-

a *Tribunatus, præfecturas, & ducatus mulieres ordinabant; nec quisquam in regno suum minus quam ipse rex, poterat. Justin.*

AN. M.

3797.

Av. J.C.

207.

Justin. l.

30. c. 1.

&amp; 2.

Polyb. in

Except.

Vale. l. 1.

15. &amp; 16.

les donnoient les charges, les commandemens, les gouvernemens ; & personne n'avoit moins de crédit dans le royaume que le Roi même. Sosibe, vieux Ministre rusé, qui avoit servi sous trois règnes, conduisoit les affaires de l'Etat, où sa longue expérience l'avoit rendu fort habile, non pas tout-à-fait comme il vouloit, mais comme les favoris le lui permettoient : & il étoit assez scélérat, pour suivre aveuglément les volontés les plus injustes d'un Prince corrompu & de ses indignes favoris.

Liv. lib. Arsinoé, sœur & femme du Roi,  
27. c. 4. n'avoit aucun pouvoir à la Cour. Les Favoris & le Ministre n'avoient ni égards ni ménagemens pour elle. Elle de son côté n'avoit pas assez de patience pour souffrir tout sans se plaindre. On s'ennuia de ses plaintes continuelles. Le Roi, & les personnes qui le gouvernoient, ordonnèrent à Sosibe de les en défaire. Il le fit, & se servit pour cela d'un nommé Philammon, dont un assassinat si cruel & si barbare ne fut pas apparemment l'apprentissage.

Cette dernière action, ajoutée à tant d'autres, déplut si fort au peuple, que Sosibe fut obligé, avant la mort

mort du Roi. de quitter son emploi. On lui donna pour successeur Tlépolême , jeune homme de qualité , qui s'étoit signalé à l'armée par des actions de valeur & de prudence. Il eut toutes les voix dans un grand Conseil qui se tint pour ce choix. Sosibe lui mit entre les mains le cachet du Roi , qui étoit la marque de sa Charge. Tlépolême en fit les fonctions , & gouverna toutes les affaires du Roiaume, tant que le Roi vécut. Mais, quoique ce terme ne fut pas long, il ne fit que trop voir qu'il n'avoit pas les qualités nécessaires pour soutenir dignement un si grand emploi. Il n'avoit ni l'expérience , ni l'habileté, ni l'application de son prédécesseur. Comme il étoit chargé du maniement des finances, & que toutes les graces du Roi & tous les paiemens passaient par ses mains, tout le monde, comme c'est l'ordinaire, s'empressoit à lui faire la cour. Il faisoit de grandes largesses , mais sans choix & sans discernement , & presque toujours à ceux qui étoient de ses parties de plaisir. Les louanges outrées des flatteurs qui l'environnoient sans cesse, lui firent croire qu'il avoit un mérite supérieur à tous les au-

autres. Il prit des airs de hauteur : il donna dans le faste & les dépenses, & se rendit à la fin insupportable à tout le monde.

Les guerres d'Orient m'ont fait suspendre le recit de ce qui s'est passé pendant ce tems-là dans la Grèce : je vais maintenant le reprendre.

## §. II.

*Les Etoliens se déclarent contre les Achéens. Bataille de Caphyes perdue par Aratus. Les Achéens ont recours à Philippe, qui prend leur défense. Troubles à Lacédémone. Mort funeste de Cléomène en Egypte. On choisit deux Rois à Lacédémone. Cette République se joint aux Etoliens.*

Strab. LES ETOLIENS, sur tout dans le tems  
lib. 10. dont nous parlons, étoient devenus  
p. 450. un peuple fort puissant dans la Grèce.  
Polyb. Leur domaine primitif s'étendoit  
331. & ce. Leur domaine primitif s'étendoit  
746. depuis le fleuve Achélotis jusqu'au  
Pausan. détroit du golfe de Corinthe & aux  
lib. 10. Locres surnommés Ozoles. Mais, par  
pag. 650. la suite des tems, ils s'étoient emparés de plusieurs villes dans l'Acarnanie, dans la Thessalie, & dans d'autres contrées voisines. Ils vivoient à  
peu



peu près sur terre, comme les pirates  
 sur mer, c'est à dire de brigandages  
 & de rapines. Uniquement attentifs  
 au gain, ils n'en trouvoient point de  
 honteux ni d'illicite; & ils ne con-  
 noissoient ni les loix de la paix, ni  
 celles de la guerre. Ils étoient fort  
 endurcis aux fatigues, & intrépides  
 dans les combats. Ils se distinguèrent  
 particulièrement dans la guerre con-  
 tre les Gaulois qui firent une irrup-  
 tion dans la Grèce, & ils se montrè-  
 rent de zélés défenseurs de la libe-  
 rté publique contre les Macédoniens.  
 L'accroissement de leur puissance les  
 avoit rendu fiers & insolens. Cette  
 fierté parut dans la réponse qu'ils fi-  
 rent aux Romains lorsqu'ils leur en-  
 voient des Ambassadeurs pour leur  
 ordonner de laisser l'Acarnanie en  
 paix. Ils témoignèrent, si nous en  
 croions Trogue Pompée, ou Justin <sup>Justin. l.</sup>  
 son abrégiateur, un souverain mé- <sup>28. cap.</sup>  
 pris pour Rome, honteux réceptacle  
 dans son origine, disoient-ils, de bri-  
 gands & de voleurs, fondée & bâtie  
 par un fraticide, & formée par l'as-  
 semblage de femmes enlevées par for-  
 ce à leurs parens. Ils ajoutaient, que  
 les Eoliens s'étoient toujours distin-  
 gués

gués dans la Grèce autant par leur courage que par leur noblesse : qu'ils n'avoient redouté ni Philippe, ni Alexandre son fils ; & que pendant que ce dernier faisoit trembler toute la terre, ils avoient osé rejeter ses Edits & ses Ordonnances. Qu'ainsi les Romains prissent garde de provoquer contre eux des armes, qui avoient exterminé les Gaulois, & méprisé les Macédoniens. On peut juger par ces traits du caractère des Etoliens, dont il sera beaucoup parlé dans la suite.

Polyb.  
lib. 4.

pag. 272.

292.

Plut. in

Arato p.

1049.

Depuis que Cléomène de Sparte avoit perdu son royaume, & qu'Antigone, par la victoire qu'il remporta à Sélasie, avoit en quelque sorte pacifié la Grèce, les peuples du Péloponnèse, qui étoient las des premières guerres, & qui croioient que l'état présent des affaires dureroit toujours, avoient entièrement négligé les armes & le métier de la guerre. Les Etoliens songèrent à profiter de cette indolence. Ils ne pouvoient souffrir la paix, pendant laquelle ils étoient obligés de vivre à leurs dépens, eux qui étoient accoutumés à ne vivre que de brigandages. Antigone les avoit tenus en respect, & les avoit empê-

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 51  
 empêchés de rien entreprendre contre  
 leurs voisins : mais, après sa mort, ils  
 méprisèrent la jeunesse de Philippe, en-  
 trèrent à main armée dans le Pélopon-  
 nèse, & ravagèrent les terres des Mes-  
 sénien. Aratus, irrité de cette insolence  
 & de cette perfidie, & voyant que  
 Timoxène, qui étoit alors Capitaine  
 Général des Achéens, cherchoit à ga-  
 gner du tems, parce que son année al-  
 loit expirer, comme il étoit nommé  
 pour lui succéder l'année suivante, il  
 avança de cinq jours son Généralat  
 pour courir au secours des Messéniens.  
 Aiant donc assemblé les Achéens,  
 dont la vigueur & les forces avoient  
 été affoiblies par le repos & l'inaction  
 il fut battu près de Caphyes dans une  
 grande bataille qui s'y donna.

On rejetta la cause de cette défaite  
 sur Aratus, & ce n'étoit point sans  
 fondement. Il tâcha de prouver que  
 la perte qu'on lui imputoit, n'étoit  
 pas arrivée par sa faute. Du reste,  
 s'il avoit manqué en quelque chose  
 au devoir d'un bon Capitaine, il en  
 demanda pardon, & pria qu'on exa-  
 minât ses actions avec moins de ri-  
 gueur que d'indulgence. Cette modestie changea l'esprit de toute l'Assemblée.

An. M.

3783.

Av. J.C.

221.

blée, dont la fureur se tourna contre ses accusateurs, & on ne se servit ensuite que de ses conseils dans tout ce qu'on voulut entreprendre. Mais le souvenir de l'échec qu'il avoit reçu, rallentit beaucoup son courage. Il se conduisit plutôt en sage citoyen, qu'en grand capitaine; & quoique les Eto liens lui donnassent souvent de grandes prises sur eux, il n'en profita point, & leur laissa ravager presque impunément tout le pays.

Les Achéens se virent donc obligés de tendre encore les mains à la Macédoine, & d'appeller à leur secours le Roi Philippe, dans l'espérance que l'affection qu'il portoit à Aratus, & la confiance qu'il avoit en lui, le leur rendroient favorable. En effet Antigone, en mourant, avoit recommandé sur toutes choses à Philippe de s'attacher à Aratus, & de se gouverner par ses conseils quand il traiteroit avec les Achéens. Quelque tems auparavant, il l'avoit envoyé dans le Péloponnèse pour s'y former sous ses yeux & par ses avis. Aratus lui fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible, le traita avec toutes les distinctions que méritoit son rang, &

& s'appliqua à lui inspirer tous les principes & les sentimens capables de le mettre en état de gouverner sagement un aussi grand royaume que celui auquel il étoit destiné. Aussi ce jeune Prince étoit retourné en Macédoine plein d'affection pour Aratus, & dans les dispositions des plus favorables pour les intérêts de la Grèce.

Mais les Courtisans, qui avoient intérêt d'écarter un homme d'une probité aussi reconnue que l'étoit Aratus, pour s'emparer seuls de l'esprit du jeune Prince, le lui rendirent suspect, & le portèrent à se déclarer ouvertement contre lui. Bientôt après néanmoins, reconnoissant qu'on l'avoit trompé, il punit sévèrement les délateurs, unique moyen d'écarter pour toujours d'auprès des Princes la calomnie, que l'impunité, & quelquefois la récompense, enhardissent & arment contre les plus gens de bien. Philippe rendit à Aratus toute sa confiance, & résolut de ne se plus conduire que par ses conseils. On s'en aperçut en plusieurs occasions, mais surtout dans l'affaire de Lacédémone. Cette ville malheureuse étoit continuellement agitée de séditions.

Polyb.  
p 292-  
294.

C 3 une

229

une de ces émûtes on tua un des Ephores , & avec lui plusieurs autres citoyens , parce qu'ils tenoient le parti de Philippe. Quand ce Prince fut arrivé de Macédoine , il écouta les Délégués de Sparte à Tégée où il les avoit mandés. Dans le Conseil plusieurs étoient d'avis qu'il traitât cette ville comme Alexandre avoit traité celle de Thèbes. Il rejetta cette proposition avec horreur , & se contenta de faire punir les principaux auteurs de la sédition. On admira cette modération & cette sagesse dans un jeune Roi qui n'avoit que dix-sept ans , & l'on ne douta point que ce ne fût l'effet des bons conseils d'Aratus. Il n'en fit pas toujours le même usage.

Polyb.  
14. pag.  
294.299.

Etant arrivé à Corinthe , il reçut les plaintes de plusieurs villes contre les Etoliens , & d'un commun consentement la guerre leur fut déclarée. C'est ce qu'on appelle la guerre des Alliés. Elle commença à peu près dans le tems qu'Annibal songeoit à assiéger Sagonte. Ce Décret fut envoyé à toutes les villes , & ratifié dans l'Assemblée générale des Achéens. Ceux d'Étolie , de leur côté , se préparèrent à la guerre , & mirent à leur tête Scopas,

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 55  
 pas , le principal auteur des troubles  
 qu'ils avoient excités , & des violen-  
 ces qu'ils avoient commises. Philippe  
 ramena ses troupes en Macédoine , &  
 pendant les quartiers d'hiver travail-  
 la sérieusement aux préparatifs de la  
 guerre. Il songea à se fortifier du se-  
 cours des alliés , dont peu répondi-  
 rent à ses vûes , colorant de faux pré-  
 textes leur retardement. Il envoya aus-  
 si vers le Roi Ptolémée , pour le prier  
 de ne point aider les Etoliens ni de  
 troupes ni d'argent.

Cléomène étoit actuellement en An. M. 1784. Av. J. C. 210. Plut. in Cleom. p. 820-823.  
 Egypte : mais comme une licence af-  
 freuse régnoit dans cette Cour , & que  
 le Roi ne s'occupoit que de plaisirs  
 & de débauches , il y menoit une vie  
 fort triste. Cependant Ptolémée , dans  
 le commencement de son règne , ne  
 laissa pas de se servir de Cléomène.  
 Car , comme il craignoit son frere  
 Magas , qui , à cause de sa mere ,  
 avoit beaucoup de crédit & de pou-  
 voir parmi les gens de guerre , il ap-  
 procha de lui Cléomène , & l'admit  
 dans ses Conseils les plus secrets , où  
 il cherchoit les moyens de se défaire  
 de son frere. Cléomène seul s'y oppo-  
 sa , représentant qu'un Roi ne sauroit

Polyb.  
lib. 5.  
p. 380.  
385.

avoir de Ministres plus affectionnés à son service , & plus obligés à l'aider à porter le pesant fardeau de la roiauté , que ses propres freres. Cet avis prévalut pour lors : mais bientôt Ptolémée revint à ses craintes & à ses défiances , & il s'imagina ne pouvoir s'en délivrer qu'en ôtant la vie à celui qui en étoit la cause. Alors il se crut en sûreté , se flatant de n'avoir plus d'ennemis à craindre , ni au dedans ni au dehors , parce qu'Antigone & Séleucus n'avoient laissé en mourant pour successeurs que Philippe & Antiochus , que leur âge lui faisoit mépriser. Dans cette sécurité , il se livra tout entier aux plaisirs. Nul soin , nulle application n'en interrompoit le cours. Ni ses Courtisans , ni ceux qui avoient des charges dans l'Etat , n'osoient l'approcher. A peine daignoit il faire la moindre attention à ce qui se passoit dans les Etats voisins de son Roiaume. C'étoit cependant sur quoi ses prédécesseurs veilloient plus que sur les affaires même de l'intérieur de l'Etat. Maîtres de la Célé-Syrie & de Cypre , ils tenoient les Rois de Syrie en respect par mer & par terre. Comme les villes les plus considérables , les postes



& les ports qui sont le long de la côte depuis la Pamphylie jusqu'à l'Hellespont, & les lieux voisins de Lyfimaachie leur étoient soumis, de là ils observoient les Puissances de l'Asie, & les îles mêmes. Dans la Thrace & la Macédoine, comment auroit-on osé remuer pendant qu'ils commandoient dans Ene, dans Maronée, & dans des villes encore plus éloignées? Avec une domination si étendue, & tant de places fortes qui leur tenoient lieu de barrières, leur propre royaume étoit en sûreté. C'étoit donc avec grande raison qu'ils tenoient toujours les yeux ouverts sur ce qui se passoit au dehors. Ptolémée, au contraire, dédaignoit de se donner cette peine. La débauche & le vin faisoient toutes ses délices, comme toutes ses occupations.

Dans cette disposition, on juge aisément quel cas il faisoit de Cléomène. Quand celui-ci eut nouvelle qu'Antigone étoit mort, que les Achéens étoient engagés dans une grande guerre contre les Etoliens, que les Lacédémoniens s'étoient unis avec les derniers contre les peuples d'Achaïe, & de Macédoine, & que tout sembloit le rappeler dans sa patrie, alors il de-

C. 5                    manda

manda avec empressement de sortir d'Alexandrie. Il supplia le Roi de lui donner des troupes & des munitions suffisantes pour s'en retourner. Ne pouvant obtenir cette grace, il pria qu'on le laissât du moins partir avec sa famille, & qu'on lui permît de profiter de l'occasion favorable qui se présentoit de rentrer dans son royaume. Ptolémée étoit trop occupé de ses plaisirs pour daigner prêter l'oreille à cette prière de Cléomène.

Sofibe, qui pour lors avoit dans le royaume une grande autorité, assembla ses amis ; & dans ce Conseil il fut résolu de ne donner à Cléomène ni flote ni provisions. Ils croioient cette dépense inutile, parce que depuis la mort d'Antigone les affaires du dehors du royaume ne leur paroissoient d'aucune importance. D'ailleurs ce Conseil craignoit qu'Antigone n'étant plus, & n'y ayant plus personne pour résister à Cléomène, ce Prince, après s'être soumis en peu de tems la Grèce, ne devînt pour l'Égypte un ennemi fâcheux & redoutable : d'autant plus qu'il avoit étudié à fond l'état du royaume, qu'il en connoissoit le fort & le foible, qu'il avoit un souverain mépris

DES SUCCÈS. D'ALEXANDRE 59  
pris pour le Roi, & qu'il voioit quantité de parties du royaume séparées & fort éloignées, sur lesquelles on pouvoit trouver mille occasions de tomber. Ce furent là les raisons sur lesquelles on ne jugea pas à propos d'accorder à Cléomène la flotte & les secours, qu'il demandoit. D'un autre côté, laisser partir, après un refus méprisant, un Prince hardi & entreprenant comme celui-ci, c'étoit s'en faire un ennemi qui tôt ou tard se ressouviendrait de cette insulte. Sosibé ne crut pas même qu'il y eût de la sûreté à le laisser libre dans Alexandrie. Un mot échappé imprudemment à Cléomène lui revint alors dans l'esprit. Dans un Conseil où l'on délibéroit au sujet de Magas, le Ministre avoit témoigné craindre que ce Prince n'excitât du tumulte par le moyen des soldats étrangers : *Je vous réponds d'eux*, dit Cléomène, en parlant de ceux du Péloponnèse ; *Et vous pouvez compter qu'au premier signe que je leur donnerai, ils prendront les armes pour vous*. Sosibé n'hésita plus. Sur une accusation inventée à plaisir, & qu'il appuya d'une fausse lettre que lui-même avoit supposée à ce malheureux

Prince, il déterminâ le Roi à le faire arrêter, & à l'enfermer dans une maison sûre, où il lui fourniroit toujours le même entretien, & où il lui laisseroit la liberté de voir ses amis, mais non celle de sortir.

Ce traitement jetta Cléomène dans un chagrin mortel, & dans une noire mélancolie. Comme il ne voioit aucune fin ni aucune issue à ses maux, il prit avec ses amis, qui le venoient visiter, une résolution que le seul désespoir pouvoit lui suggérer : c'étoit de repousser par les armes l'injustice de Ptolémée, de soulever contre lui le peuple, de mourir d'une manière digne de Sparte, & de ne pas attendre, comme des victimes engraissées, qu'on vint les immoler.

Ses amis aiant trouvé le moyen de le tirer de sa prison, ils courent tous ensemble les armes à la main dans toutes les rues, exhortant & appelant le peuple à la liberté : mais personne ne s'émeut. Ils tuent le Gouverneur de la ville qui venoit à leur rencontre, & quelques autres Seigneurs. Ils prennent le chemin de la Citadelle, pour en enfoncer les portes, & délivrer les prisonniers : mais ils trouvèrent

rent ces portes bien fermées & bien barricadées. Cléomène, déchu de son espérance, alloit errant çà & là par toute la ville, sans que personne se présentât pour le suivre, ni pour le combattre, mais ils prenoient tous la fuite saisis de fraieur. Alors, voyant que leur entreprise ne pouvoit réussir, ils la terminèrent par une fin tragique & sanglante, en s'entrégorgeant tous les uns les autres, pour se dérober à la honte du supplice. Ainsi finit Cléomène, après avoir régné seize années à Sparte. Le Roi fit mettre son corps en croix, & condamna à la mort sa mère, ses enfans, & toutes les femmes qui l'accompagnoient. Quand on eut mené cette malheureuse Princesse au lieu du supplice, elle ne demanda d'autre grace, sinon qu'on la fit mourir avant ses enfans. Mais ce fut par eux qu'on commença, tourment plus cruel pour une mère que la mort même : après quoi elle présenta la gorge à l'Exécuteur, sans avoir prononcé d'autre parole que celle-ci : *Ab, mes enfans, où êtes-vous venus ?*

Le dessein que formèrent Agis & Cléomène de réformer Sparte, & d'y rétablir l'ancienne discipline, étoit cer-

certainement très louable en lui-même ; & ils avoient raison l'un & l'autre de croire, que dans un Etat entièrement infecté & corrompu comme étoit alors celui de Sparte, vouloir corriger les abus en détail, & retrancher peu à peu les defordres, c'étoit couper les têtes de l'Hydre, & qu'il falloit aller tout d'un coup à la racine du mal. Mais je ne sai si la maxime de Platon n'auroit pas lieu ici, qui est de n'entreprendre dans une République libre que ce que l'on peut faire accepter aux citoyens par la voie de la persuasion, sans jamais employer celle de la violence. N'est-il pas quelquefois des maladies desespérées à un point, que les remèdes ne peuvent qu'avancer la mort ? N'y a-t-il pas aussi quelquefois des defordres qui ont tellement pris le dessus dans un Etat, que de tenter alors une réforme, c'est une entreprise qui n'aboutit qu'à faire

a J ubet Plato, quem ego auctorem vehementer sequor, Tantum contendere in republica, quantum probare civibus tuis possis : vim neque parenti neque patriæ afferre oportere. *Cic. lib. 1. Epist. 9. ad Famil.*

b Decebat omittere potius prævalida & adulta vitia, quàm hoc adsequi, ut palam fieret, quibus flagitiis impares essemus. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 53.*

sentir la foiblesse des Magistrats & des loix ? Mais, ce qui ne peut s'excuser dans Cléomène, c'est d'avoir, contre toute raison & toute justice, égorgé les Ephores pour faire réussir son entreprise : conduite absolument tyrannique, & indigne d'un Spartiate, & encore plus d'un Roi ; & qui sembla autoriser les Tyrans qui depuis firent tant souffrir Lacédémone. Aussi a-t-il été traité lui-même par certains historiens de Tyran, & a c'est à lui qu'ils ont commencé la succession des Tyrans de Sparte.

Depuis trois ans que Cléomène avoit quitté Sparte, on n'avoit point songé à y nommer des Rois, parce qu'on espéroit toujours qu'il pourroit revenir, & qu'on conservoit pour lui une grande estime & un grand respect. Dès qu'on eut appris sa mort, on procéda à l'élection des Rois. On nomma d'abord Agélipolis, encore enfant, qui étoit de l'une des deux familles royales, & on lui donna pour Tuteur Cléomène son oncle. Ensuite on choisit Lycurgue, dont aucun des ancêtres n'avoit régné, mais qui avoit gagné les Ephores, en leur donnant à chacun un talent. C'étoit mettre la roiau

Polyb.

l. 4. p.

304.

Mille  
écus.

a Post mortem Cleomenis, qui primus Tyrannus Lacedæmone fuit. *Liv. lib. 34. n. 26.*

té à un bien vil prix. Ils eurent bientôt lieu de se repentir de ce choix, qui étoit contre toutes les loix, & qui jusques-là n'avoit point eu d'exemple. Le parti des factieux, ouvertement opposé à Philippe, & qui exerçoit dans la ville les dernières violences, avoit présidé à ce choix. Aussitôt après ils firent déclarer Sparte en faveur des Etoliens.

## §. III.

*Diverses expéditions de Philippe contre les ennemis des Achéens. Etrange abus qu'Apelle son Ministre fait de sa confiance. Irruption de Philippe dans l'Étolie : Thermes pris d'emblée : excès qu'y commirent les soldats de Philippe : prudente retraite de ce Prince. Troubles dans le camp : punition de ceux qui en étoient les auteurs. Irruption de Philippe dans la Laconie. Nouvelle intrigue des Conjurés : leur punition. On parle de paix entre Philippe & les Achéens d'un côté, & les Etoliens de l'autre. Enfin elle se conclut.*

An. M. 3784.  
Av. J. C. 220. Nous avons vu auparavant que  
Polyb. Philippe, roi de Macédoine, appelé  
lib. 4. p. par les Achéens pour les secourir,  
294.306. étoit



étoit venu à Corinthe où se tenoit leur Assemblée générale, & que là, d'un commun accord, on avoit déclaré la guerre aux Etoliens. Le Roi retourna ensuite en Macédoine pour travailler aux préparatifs de la guerre.

Philippe engagea dans l'alliance des Achéens Scerdilède. C'étoit, comme je l'ai déjà dit, un petit roi d'Illyrie. Les Etoliens, dont il étoit allié, lui avoient manqué de parole, en refusant de lui donner une certaine partie du butin qu'ils avoient fait dans la prise de Cynéthe comme ils en étoient convenus; il embrassa avec joie cette occasion de se venger de leur perfidie.

Démétrius de Phare s'attacha aussi Polyb.  
à Philippe. Nous avons vu que les Ro lib. 3. p.  
mains, pour qui il s'étoit d'abord dé- 171-174.  
claré, l'avoient gratifié de plusieurs lib. 4. p.  
des villes qu'ils avoient conquises dans 285.305.  
l'Illyrie. Comme le principal revenu  
de ces petits Princes avoit consisté  
jusques-là dans le butin qu'ils fai-  
soient sur leurs voisins, quand les  
Romains furent éloignés, il ne put  
s'empêcher de piller les villes & les  
terres du pays qui étoient de leur  
domaine. D'ailleurs, Démétrius, aus-  
si

si bien que Scerdilède, avoit, dans la même vûe, navigé au dela de la ville d'Iffus, ce qui étoit directement contraire au principal article du Traité conclu avec la Reine Teuta. Pour toutes ces raisons les Romains déclarèrent la guerre à Démétrius. Le Consul Emilius l'attaqua vivement, lui enleva ses meilleures places, l'assiégea lui-même dans sa ville de Phare. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il s'en sauva. La ville se rendit aux Romains. Dépouillé de tous ses Etats, il se réfugia vers Philippe, qui le reçut à bras ouverts. Les Romains en furent fort indignés, & lui envoièrent des Ambassadeurs pour redemander Démétrius. Philippe, qui rouloit dès lors dans sa tête le dessein qui éclata bientôt après, n'eut point d'égard à leur demande. Démétrius passa le reste de sa vie auprès de lui. C'étoit un homme plein de courage & de hardiesse, mais téméraire & inconfidéré dans ses entreprises, & dont le courage étoit absolument destitué de prudence & de jugement.

Liv. lib  
22. n. 33.

Les Achéens, prêts de s'engager dans une guerre considérable, envoièrent vers leurs alliés. Ceux d'A-  
cas

arnanie se joignirent volontiers à eux, quoiqu'ils courussent grand risque, étant les plus voisins de l'Étolie, & par conséquent les plus exposés aux incursions de ce peuple. Polybe loue extrêmement leur fidélité.

Les Epirotes ne marquèrent pas tant de bonne volonté, & parurent vouloir demeurer neutres : cependant peu après ils se déclarèrent.

On envoya aussi des Députés au Roi Ptolémée, pour le prier de ne point aider les Étoliens ni d'argent, ni de troupes.

Les Messéniens, pour l'intérêt desquels d'abord on s'étoit engagé dans cette guerre, répondirent mal à la juste espérance qu'on avoit qu'ils la soutiendroient de toutes leurs forces.

Les Lacédémoniens s'étoient d'abord déclarés pour les Achéens : mais la faction contraire fit changer le décret, & ils se joignirent aux Étoliens. C'est dans cette conjoncture, comme je l'ai déjà dit, qu'on nomma pour Rois à Sparte Agéfiopolis & Lyncurgue.

Aratus le jeune, fils du grand Aratus, exerçoit alors la première magistrature chez les Achéens, & Scopas chez les Étoliens.

Phi.

Polyb. Philippe partit de Macédoine avec  
 Lb. 4. p. quinze mille hommes d'infanterie, &  
 315330. huit cens chevaux. Aiant passé la Thes-  
 salie, il arriva dans l'Epire. S'il avoit  
 marché droit contre les Etoliens, il  
 les auroit surpris & battus. Mais, à la  
 prière des Epirotes, il forma le siège  
 d'Ambracie, qui le retint quarante  
 jours, & donna aux ennemis le tems  
 de se préparer & de l'attendre. Ils fi-  
 rent plus. Scopas, menant avec lui  
 une partie des troupes Etoliennes,  
 pénétra jusques dans la Macédoine,  
 y fit un grand ravage, & revint prom-  
 tement chargé de butin, ce qui lui fit  
 beaucoup d'honneur, & encouragea  
 extrêmement ses troupes. Cependant  
 elles n'empêchèrent point Philippe  
 d'entrer dans l'Etolie, & de s'y ren-  
 dre maître d'un grand nombre de pla-  
 ces importantes. Il auroit achevé de  
 la soumettre: mais la nouvelle qu'il  
 reçut que les Dardaniens \* songeoient  
 à faire une irruption dans son roiaume,  
 l'obligea d'y retourner. Il promit  
 aux Ambassadeurs des Achéens en par-  
 tant qu'il reviendrait au plutôt à leur  
 secours. Sa prompte arrivée décon-  
 certa

\* C'étoient des peuples voisins de la Macé-  
 doine, situés au nord de ce royaume.

certains Dardaniens , & arrêta leur entreprise. Il revint en Thessalie, dans le dessein de passer le reste de l'été à Larissa.

Cependant Dorimaque , que les Polyb. Etoliens venoient d'élire pour Général , entra en Epire, ravagea tout le plat pays , & n'épargna pas même le temple de Dodone.

Philippe , quoique dans le fort de l'hiver , étant parti de Larissa , arriva à Corinthe , sans qu'on eût eu aucun avis de sa marche. Il y manda Aratus le père , & marqua dans une lettre à son fils , qui cette année commandoit les troupes , l'endroit où il devoit les conduire. Le rendez-vous étoit à Caphyes. Euripidas , qui ne savoit rien de l'arrivée de Philippe , menoit un détachement d'Eléens de plus de deux mille hommes pour ravager le territoire de Sicyone. Ils tombèrent entre les mains de Philippe , & tous , à l'exception de cent , furent pris , ou tués.

Le Roi , ayant trouvé Aratus le jeune avec ses troupes au rendez-vous marqué , marcha vers Psophis pour en faire le siège. C'étoit une entre-die. prise très hardie. La place passoit pour être

être presque imprenable, tant à cause de sa situation naturelle, que par les fortifications qu'on y avoit ajoutées. La saison de l'hiver où l'on étoit avoit ôté toute crainte aux habitans qu'on voulût ou qu'on pût les attaquer. Cependant Philippe en vint à bout. La ville, puis la Citadelle se rendirent après quelque résistance. Comme ils ne s'attendoient à rien moins qu'à un siège, le manque de vivres & de munitions avança beaucoup la prise de la place. Philippe abandonna généreusement cette ville aux Achéens, pour qui elle étoit d'une extrême importance, leur témoignant qu'il n'avoit rien plus à cœur que de leur faire plaisir, & de les bien convaincre de son affection, & de son zèle pour leurs intérêts. Un Prince qui agiroit toujours de la sorte, seroit véritablement grand, & feroit honneur à la Roiauté.

De là, après s'être rendu maître de quelques autres villes qu'il laissa de même à ses alliés, il passa chez les Eléens pour y faire le dégât. Ce pays étoit fort peuplé & fort riche, & les habitans de la campagne fort à leur aise. Autrefois cette terre étoit comme

me sacrée, à cause des jeux olympiques qui s'y célébroient de quatre ans en quatre ans, & tous les peuples de la Grèce étoient convenus de n'y jamais toucher, & de n'y point porter leurs armes. Les Eléens avoient perdu ce privilège par leur faute, s'étant ingérés comme les autres dans les guerres de la Grèce. Philippe y fit un grand butin, & y enrichit les troupes: après quoi il se retira à Olympie.

Parmi les Courtisans de Philippe Id. pag. 338. 339. Apelle tenoit le premier rang, & avoit un grand crédit sur l'esprit de son Maître, dont il avoit été Tuteur: mais, comme cela est assez ordinaire, il abusoit étrangement de son pouvoir pour vexer les particuliers & les peuples. Il s'étoit mis en tête de réduire les Achéens à l'état où étoient ceux de Thessalie, c'est-à-dire de les soumettre absolument aux volontés des Ministres de Macédoine, en ne leur laissant que le nom & un vain phantôme de liberté. Pour les accoutumer à ce joug, il n'y avoit point de mauvais traitemens qu'il ne leur fit souffrir. Aratus en fit ses plaintes à Philippe, qui en fut fort indigné, & l'assura qu'il

qu'il y mettroit ordre , & que rien de pareil n'arriveroit dans la suite. En effet il ordonna à Apelle de ne rien commander aux Achéens que de concert avec leur Général. C'étoit agir bien mollement avec un Ministre , qui abusoit de sa confiance d'une manière si indigne , & qui méritoit d'être entièrement disgracié. Les Achéens , charmés des bontés que leur témoignoit Philippe , & des ordres qu'il avoit donnés pour leur procurer du repos & de la sûreté , ne cessent d'exalter ce Prince , & de faire valoir toutes ses bonnes qualités. En effet il avoit toutes celles qui rendent un Roi recommandable : de la vivacité d'esprit , de la mémoire , le talent de la parole , & une grace naturelle dans tout ce qu'il faisoit ; une beauté de visage , accompagnée d'un air noble & majestueux qui lui attiroit le respect ; de la douceur , de l'affabilité , & un penchant à faire plaisir ; enfin un courage , une hardiesse , une expérience dans la guerre qui passoit son âge : de sorte qu'on ne peut comprendre le changement étrange qui arriva depuis dans ses mœurs & dans sa conduite.

Philippe



Philippe aiant pris Aliphéra ; qui Polib p. étoit une place très forte , presque tou- 339-343-  
tes celles du pays, alarmées d'un succès si étonnant , & lassées d'être sous le pouvoir tyrannique des Etoliens , se rendirent à lui. Ainsi en assez peu de tems il devint maître de toute la Tryphalie.

Dans ce même tems, Chilon Lacédémonien , prétendant que le trône Id.pag. lui appartenoit à plus juste titre qu'à 343-344-  
Lycurgue qu'on y avoit placé, entreprit de l'en chasser , & de s'y établir à sa place. Aiant engagé dans son parti environ deux cens citoyens , il entra à main armée dans la ville , tua les Ephores qu'il trouva tous ensemble à table , & marcha droit à la maison de Lycurgue pour l'égorger. Mais au bruit de ce tumulte il s'étoit sauvé. Chilon se rendit ensuite dans la place publique , exhorta les citoyens à recouvrer leur liberté , & leur fit de grandes promesses. Voiant que rien ne branloit , & qu'il avoit manqué son coup , il se condanna lui-même à l'exil , & se retira dans l'Achaïe. On est étonné de voir Sparte , autrefois si jalouse de sa liberté , & maîtresse de toute la Grèce jusqu'à la bataille de Leuctres , remplie maintenant de

*Tome VIII.* D trou-

troubles & de séditions , & asservie honteusement à des espèces de Tyrans , elle qui n'en pouvoit souffrir le nom. Voila le fruit du violement des loix de Lycurgue , & sur tout de l'introduction de l'or & de l'argent dans Sparte , qui y firent entrer peu à peu avec eux l'esprit de domination , l'avarice , le faste , le luxe , la mollesse , le dérèglement des mœurs , & tous les autres vices qui accompagnent ordinairement les richesses ,

Polyb.  
lib. 4. p.  
344-349.

Philippe s'étant rendu à Argos , y passa le reste de l'hiver. Apelle son Ministre n'avoit pas renoncé aux vûes qu'il avoit formées d'asservir les Achéens. Aratus , pour qui le Roi avoit conçu une estime toute particulière , & en qui il avoit une grande confiance , mettoit un obstacle insurmontable à ses desseins. Il songea à s'en délivrer. Pour cela il fit venir à la Cour sous main tous ceux qui étoient ses ennemis secrets , & travailla à les bien mettre dans l'esprit du Prince. Puis , dans les conversations qu'il avoit avec lui , il lui faisoit entendre que tant qu'Aratus auroit du crédit dans la République des Achéens , lui Philippe n'y auroit aucun pouvoir , & que comme le der-

dernier des citoyens il seroit asservi à suivre leurs loix & à se conformer à leurs usages : au lieu que s'il faisoit mettre en place quelqu'un qui dépendoit de lui, il pourroit agir en maître, & imposer la loi aux autres, au lieu de la recevoir. Les nouveaux amis appuioient ces réflexions, & enchérissoient encore sur les raisonnemens d'Apelle. Cette idée d'un pouvoir despotique flata le jeune Roi ; & c'est la grande tentation des Princes. Il alla exprès à Egium, où se tenoit l'Assemblée des Etats pour l'élection d'un nouveau Général ; & fit tant par ses promesses & par ses menaces qu'il donna l'exclusion à Philoxène qui étoit porté par Aratus, & fit tomber le choix sur Epérate qui lui étoit absolument contraire. Dévoué aveuglément aux volontés de son Ministre, il ne s'apercevoit pas qu'il se dégradoit & se diffamoit lui-même, rien n'étant plus odieux aux Compagnies libres, telles qu'étoient ces Assemblées des Grecs, que de donner l'atteinte même la plus légère à la liberté des suffrages.

Le choix étoit tombé sur un sujet tout-à fait indigne, comme il arrive ordinairement quand les élections sont

contraintes & forcées. Epérate étant sans mérite & sans expérience, tomba dans un mépris général. Comme Aratus ne se mêloit plus des affaires, il ne se faisoit plus rien de bien, & tout alloit en dépérissant. Philippe, sur qui en rétomboit tout le blame, sentit bien alors qu'on lui avoit fait prendre un très méchant parti. Il se tourna donc encore du côté d'Aratus, lui rendit son amitié & sa confiance; & voyant qu'après cette démarche ses affaires prospéroient visiblement, & que sa réputation & sa puissance augmentoient de jour en jour, il ne voulut plus prendre conseil que de lui, comme du seul homme de qui venoient toute sa grandeur & toute sa gloire. Qui ne croiroit pas qu'après des preuves si évidentes & si réitérées, d'un côté de l'innocence d'Aratus, de l'autre de la noire malice d'Apelle, Philippe seroit détrompé pour toujours, & comprendroit lequel des deux avoit pour son service un zèle plus sincère. La suite fera voir que la jalousie ne s'éteint qu'avec l'objet qui l'excite, & que les Princes reviennent difficilement des préventions qui flatent leur autorité.

On

On en eut bientôt une nouvelle preuve. Comme les Eléens refusoient les conditions avantageuses que Philippe leur offroit par le canal d'un certain Amphidame , Apelle lui fit entendre que ce refus si déraisonnable étoit l'effet des mauvais services que lui rendoit sous main Aratus , quoi qu'il affectât au dehors de prendre vivement ses intérêts : que lui seul avoit détourné Amphidame d'appuyer auprès des Eléens comme il auroit dû, & comme il s'y étoit engagé , les offres que le Roi leur faisoit. Et sur tout cela il composoit une histoire , & citoit plusieurs témoins. Le Roi eut l'équité d'exiger de son Ministre qu'il lui répétât les mêmes choses en présence de l'accusé. Il le fit avec un air d'assurance , ou plutôt d'impudence , capable de déconcerter le plus homme de bien. Il ajouta même que le Roi porteroit l'affaire devant le Conseil des Achéens , & lui en laisseroit la décision. C'est ce qu'il auroit souhaité , comptant sûrement que par son crédit il viendrait à bout de l'y faire condamner. Aratus aiant pris la parole pour se défendre , commença par supplier le Roi de vouloir bien ne rien

croire légèrement de tout ce qu'on lui imputoit. Que c'étoit une justice qu'un Roi, encore plus que tout autre, devoit à un accusé, d'ordonner un sévère examen sur tous les chefs d'accusation, & jusques-là de suspendre son jugement. Il demandoit en conséquence qu'Apelle fût obligé de produire ses témoins, celui sur tout de qui il prétendoit tenir tout ce qu'il avoit avancé contre lui, & qu'on n'omit aucun des moiens usités & prescrits pour constater un fait, avant que de porter l'affaire au Conseil public. Le Roi trouva la demande d'Aratus fort raisonnable, & promit de lui donner satisfaction. Mais le tems s'écouloit, sans qu'Apelle se mît en devoir de produire ses preuves. Et comment l'auroit-il fait ? Un événement imprévu aména Amphidame comme par hazard à la ville de Dyme, où étoit Philippe pour régler quelques affaires. Aratus saisit l'occasion, & pressa le Roi de s'informer de tout par lui-même. Il le fit, & reconnut que l'accusation n'avoit pas le moindre fondement. Aratus fut déclaré innocent, mais le calomniateur ne fut point puni.

L'im-

L'impunité le rendit encore plus hardi. Il continua ses intrigues secrètes pour écarter ceux qui lui faisoient ombrage. Quatre personnes sur tout, sans compter Apelle, partageoient les principales charges de la Couronne, & en même tems la confiance du Prince. C'étoit Antigone qui les avoit nommés dans son testament, & qui leur avoit assigné à chacun leur place. Sa principale vûe avoit été de prévenir & d'arrêter par ce choix les brigues & les mouvemens presque inevitables pendant la minorité d'un Prince enfant. Deux de ces Seigneurs étoient entièrement dévoués à Apelle, c'étoient Léontius & Mégaléas. Il ne dispoisoit pas de même des deux autres, qui s'appelloient Taurion & Alexandre; le premier étoit chargé des affaires du Péloponnèse, le second avoit le commandement des Gardes. Le Ministre vouloit faire tomber leurs charges à des Seigneurs dont il fût bien sûr, & qui lui fussent parfaitement vendus. Il s'y prit différemment à leur égard. Car, dit Polybe, les gens de Cour savent se retourner; & ils emploient tantôt les louanges, tantôt les calomnies, pour parvenir à

leurs fins. Quand on parloit de Taurion, il s'appliquoit à relever son mérite, son courage, son expérience; & en parloit comme d'un homme qui méritoit que le Roi l'attachât de plus près à sa personne: c'étoit afin de le retenir à la Cour, & de faire tomber à quelqu'une de ses créatures le gouvernement du Péloponnèse qui étoit d'une grande importance, & qui demandoit la présence de celui qui en étoit revêtu. S'agissoit-il d'Alexandre, il ne manquoit aucune occasion de le décrier dans l'esprit du Prince, & même de le lui rendre suspect, afin de l'écarter de la Cour, & de faire donner sa place à quelqu'un dont il fût maître. Polybe marquera dans la suite quel fut le succès de toutes ces menées secrètes. Il insinue ici seulement qu'Apelle enfin fut pris lui-même dans ses pièges, & qu'il éprouva le traitement qu'il préparoit aux autres. Mais nous le verrons commettre encore auparavant l'injustice la plus noire & la plus criante contre ce même Aratus, & porter ses desseins criminels jusques sur le Prince même.

Polyb.

l. 5. pag.

350-365.

J'ai déjà dit que Philippe aiant reconnu plus d'une fois qu'on l'avoit trom-

trou-



trompé avoit rendu ses bonnes grâces & sa confiance à Aratus. Soutenu par son crédit & par ses conseils il se rendit à l'Assemblée des Achéens, qui avoit été indiquée en sa considération à Sicyone. Sur le rapport qu'il fit de l'état de ses finances, & du pressant besoin qu'il avoit d'argent pour l'entretien & la subsistance de ses troupes, il fut arrêté qu'on lui fourniroit cinquante talens dans le moment même qu'il commenceroit à mettre ses troupes en marche, avec trois mois de paie pour ses soldats, & dix mille mesures de froment : & que dans la suite, tant qu'il feroit la guerre en personne dans le Péloponnèse, on lui fourniroit chaque mois dix-sept talens.

Cin-  
quante  
mille  
écus.

Dix-sept  
mille  
écus.

Quand les troupes, revenues de leurs quartiers d'hiver, se furent rassemblées, le Roi délibéra dans son Conseil sur les opérations de la campagne prochaine. Il fut résolu d'agir par mer, parce que c'étoit un moyen sûr de partager les forces des ennemis par l'incertitude où ils seroient de quel côté on devoit les attaquer. C'étoit aux Etoliens, aux Lacédémoniens & aux Eléens que Philippe devoit faire la guerre.

Pendant que le Roi, qui étoit retourné à Corinthe, y formoit les Macédoniens à tous les exercices de la marine, Apelle qui sentoit son crédit diminué, & qui ne pouvoit souffrir qu'on ne suivit plus ses conseils mais ceux d'Aratus, prit des mesures secrètes pour faire échouer toutes les entreprises du Roi. Sa vûe étoit de se rendre nécessaire à son Maître, & de le forcer par la déroute de ses affaires à se jeter entre les bras d'un Ministre, qui en avoit le plus de connoissance, & qui étoit en possession de les manier. Quelle noirceur! Apelle engagea Léontius & Mégalcas ses deux confidens à s'acquiter négligemment de toutes leurs fonctions dans les postes qui leur seroient confiés. Pour lui, sous prétexte de quelque affaire il se rendit à Chalcis: & là, comme tout le monde exécutoit ponctuellement ses ordres, il arrêta les convois d'argent qu'on envoioit au Roi, & le réduisit à une telle disette, qu'il se vit obligé de mettre en gage sa vaisselle d'argent pour ses propres besoins, & pour l'entretien de sa maison.

Philippe s'étant mis en mer, arriva le second jour à Patres, & de là étant

étant abordé dans la Céphallénie, il <sup>Ile de la</sup> forma le siège de Palée, ville qui par <sup>mer Io-</sup> sa situation devoit lui être d'une gran- <sup>nienne.</sup>

de commodité pour en faire sa place d'armes, & pour infecter de là les terres des ennemis. Il fit avancer les machines, & travailler aux mines. Une des manières d'ouvrir les brèches, étoit de creuser la terre jusques sous le fondement des murailles. Quand on y étoit parvenu, on étoit & on soutenoit les murailles par de gros pieux de bois, auxquels ensuite les mineurs mettoient le feu, & se retiroient; & bientôt l'on voioit tomber de longs pans de murailles. Comme les Macédoniens avoient travaillé avec une ardeur incroyable, en très peu de tems il se fit une brèche large de six cens toises. Léontius fut commandé avec ses troupes pour monter à cette brèche. Pour peu d'effort qu'il eût voulu faire, la prise de la ville étoit sûre. Mais il attaqua les ennemis mollement, & fut repoussé avec grande perte des siens, de sorte que Philippe fut obligé de lever le siège.

Dès qu'il l'eut formé, les ennemis avoient envoyé Lycurgue avec quelques troupes dans la Messénie, & Do-

rimaque avec une moitié de l'armée dans la Theffalie , pour obliger Philippe par cette double diversion à quitter son entreprise. Il arriva bientôt des Députés de la part des Acarnaniens & des Messéniens. Philippe , qui avoit levé le siège assembla son Conseil , pour examiner de quel côté il devoit porter ses armes. Les Messéniens représentoient qu'en un jour on pouvoit arriver de Céphallénie dans leur pays , & accabler tout d'un coup Lycurgue , qui ne s'attendoit pas à une attaque si prompte. Léontius appuya fort cet avis. Sa raison secrète étoit , que le retour devenant impraticable à Philippe à cause des vents qui lui seroient pour lors absolument contraires, il seroit obligé d'y rester , & qu'ainsi la campagne se passeroit sans rien entreprendre. Les Acarnaniens au contraire demandoient qu'on marchât droit contre l'Etolie , qui se trouvoit dénuée de troupes : que l'on ravageroit tout le pays impunément , & qu'on empêcheroit Dorimaque de faire une irruption dans la Macédoine. Aratus ne manqua pas de se déclarer pour ce dernier avis : & le Roi , qui depuis la lâche attaque de Palée commençoit à se défier de Léontius , s'y rendit aussi.

Aiant

Aiant pourvû au besoin pressant des Messéniens , il partit de Céphallénie , aborda le second jour à Leucade , de là entra dans le golfe d'Ambracie , & arriva un peu devant le jour à Limnée. Aussitôt il donna ordre aux soldats de prendre de la nourriture , de se décharger de la plus grande partie de leurs bagages , & de se tenir prêts à marcher. L'après-dinée , Philippe aiant laissé les bagages sous bonne garde , partit de Limnée ; & au bout d'environ soixante stades ( trois lieues ) il fit halte , pour donner à son armée le tems de prendre de la nourriture & du repos. Puis il marcha toute la nuit , & arriva au point du jour au fleuve Achéloüs , dans la vûe de se jeter brusquement & à l'improviste sur Therme. Léontius conseilla au Roi de s'arrêter quelque tems , sous prétexte de donner aux soldats fatigués d'une longue marche le tems de respirer , mais en effet pour procurer aux Etoliens le loisir de se disposer à la défense. Aratus , au contraire , qui savoit que l'occasion passe & s'échape rapidement , & que l'avis de Léontius étoit une trahison manifeste , conjura Philippe de saisir le moment favorable , & de partir sans délai.

Le Roi, déjà piqué & en défiance contre Léontius, part sur le champ, passe l'Achéloüs, & marche droit à Therme par un chemin très âpre & très difficile, creusé entre des rochers fort escarpés. C'étoit la capitale du pays, où les Etoliens chaque année tenoient leurs foires & leurs assemblées solennelles, tant pour le culte des dieux, que pour l'élection des Magistrats. Comme cette ville passoit pour imprenable à cause de sa situation avantageuse, & que jamais ennemi n'avoit osé en approcher, les Etoliens y laissoient tous leurs meilleurs effets & toutes leurs richesses, & les y croioient fort en sûreté. La surprise fut extrême, quand, vers la fin du jour, ils virent Philippe y entrer avec son armée.

Après avoir fait pendant la nuit un butin immense, les Macédoniens dressèrent leur camp. Le matin on résolut d'emporter tout ce qui se trouveroit d'un plus grand prix. On amassa le reste par monceaux à la tête du camp, & on y mit le feu. On prit de même les armes qui étoient suspendues aux galeries du temple : on mit à part les meilleures pour s'en servir  
au

au besoin, & le reste, qui montoit à plus de quinze mille, fut réduit en cendres. Jusques-là il n'y avoit rien que de juste, rien qui ne fût selon les loix de la guerre.

Les Macédoniens ne s'en tinrent pas là. Transportés de fureur par le souvenir des ravages qu'avoient fait les Etoliens à Die & à Dodone, ils mirent le feu aux galeries du temple, brisèrent tous les présens qui y étoient appendus, & entre lesquels il y en avoit d'une beauté & d'un prix extraordinaire. On ne se contenta pas de bruler les toits, on rasa le temple. Les statues, dont il y avoit au moins deux mille, furent renversées. On en mit en pièces un grand nombre: on n'épargna que celles que l'on connut par les inscriptions ou par la figure être des statues de dieux. On écrivit sur les murailles ce vers:

Voi Dium, c'est de là que le coup est parti.

L'horreur qu'avoient inspiré à Philippe & à ses alliés les sacrilèges commis à Die par les Etoliens, leur persuadoit sans doute qu'il étoit permis de s'en venger par les mêmes crimes, & que ce qu'ils faisoient n'étoit qu'une juste  
repré-

repréfaille. On me permettra , dit Polybe , d'en penser autrement. Pour appuyer son sentiment , il cite trois grands exemples tirés de la famille même du Prince dont il condamne ici la conduite. Antigone , après avoir vaincu en bataille rangée Cléomène roi des Lacédémoniens , & s'être rendu maître de Sparte , loin de sévir contre les temples & les choses sacrées , ne sévit pas même contre les vaincus , mais il les rétablit au contraire dans la forme de gouvernement qu'ils avoient reçue de leurs peres , & les combla de marques de bonté & d'amitié. Philippe , à qui la famille roiale étoit redevable de toute sa splendeur , & qui défit les Athéniens à Chéronée , ne leur fit sentir sa puissance & sa victoire que par des bienfaits , leur rendant les prisonniers sans rançon , prenant soin lui même des morts , faisant porter leurs os à Athènes par Antipater , & donnant des habits à ceux des prisonniers qui en avoient plus besoin. Enfin, Alexandre le grand , dans les violens excès de sa colère contre Thèbes qui la lui fit raser , loin d'oublier le respect qu'il devoit aux dieux , eut soin qu'on ne fit pas , même par imprudence , le moindre



dre tort aux temples & aux autres lieux sacrés : & , ce qui est encore plus admirable , dans la guerre qu'il fit contre les Perses qui avoient pillé & brûlé presque tous les temples de la Grèce , il épargna & respecta tous les lieux consacrés au culte des Dieux.

Il eût été à souhaiter , continue Polybe , que Philippe , attentif à ces grands exemples de ses ancêtres , eût en plus à cœur de paroître avoir succédé à leur modération & à leur magnanimité , qu'à leur trône & à leur puissance. Les loix de la guerre , à la vérité , obligent souvent de renverser les citadelles & les villes , de combler les ports , de prendre les hommes & les vaisseaux , d'enlever les fruits & autres choses semblables , pour diminuer les forces des ennemis , & augmenter les nôtres. Mais détruire ce qui ne peut nous causer aucun dommage , ou qui n'avance point la défaite des ennemis , brûler des temples , briser des statues & autres pareils ornemens d'une ville , il n'y a qu'une fureur & une rage forcenée qui soit capable d'un tel emportement. Ce n'est pas pour perdre & ruiner ceux qui nous ont fait tort , que l'on doit leur

décla-

déclarer la guerre si l'on est équitable : mais c'est pour les porter à reconnoître & à réparer leurs fautes. Le but de la guerre n'est pas d'envelopper dans la même ruine les innocens & les coupables, mais plutôt de sauver les uns & les autres. C'est un homme de guerre & un payen qui parle ainsi.

Si, dans cette occasion, Philippe se montra peu religieux, il y parut un excellent Capitaine. Sa vûe, en se mettant sur mer, étoit d'aller surprendre la ville de Therme, en profitant de l'absence d'une partie des troupes Etoliennes. Pour couvrir son dessein, il prend un long circuit, qui laisse les ennemis dans l'incertitude du lieu où il veut tomber, & qui les empêche de songer à se saisir des pas des montagnes & des défilés où l'on pouvoit l'arrêter tout court. Il y avoit des rivières à passer : il falloit user d'une extrême diligence, & tourner tout court sur l'Etolie par une marche prompte & forcée. C'est ce qu'il fait, sans écouter les mauvais conseils des traîtres. Il laisse ses bagages pour rendre son armée moins pesante. Il passe les défilés sans trouver aucun obstacle, & entre dans Therme comme s'il y étoit tombé.

tombé du ciel, tant il avoit caché & brusqué sa marche, sans qu'il paroisse qu'on en eût eu le moindre soupçon.

Sa retraite ne fut pas moins admirable. Pour se l'assurer, il avoit fait occuper plusieurs postes importans, s'attendant bien qu'en descendant, son arrière garde sur-tout ne manqueroit pas d'être attaquée. Elle le fut en effet à deux reprises différentes : mais les sages précautions qu'il avoit prises rendirent inutiles les efforts des ennemis.

Une entreprise si bien concertée, conduite avec tant de secret, & exécutée avec tant de prudence & de promptitude, passe les forces d'un Prince à l'âge où étoit alors Philippe, & porte le caractère d'un vieux guerrier, exercé de longue main dans toutes les finesse & dans toutes les ruses de la guerre. On ne peut guères douter, & le narré de Polybe l'insinue assez clairement, qu'Aratus, comme il avoit été l'auteur d'un si beau projet, n'en ait été aussi comme l'ame & le grand mobile dans toutes ses suites. J'ai déjà fait observer qu'il étoit plus propre à conduire une ruse de guerre, à former des entreprises extraordinaires,

naires , & à les faire réussir par ses conseils hardis , qu'à les exécuter lui-même. Quel bonheur pour un jeune Roi d'avoir dans ses troupes un Général de ce caractère , prudent , habile , aguerri , instruit par une longue expérience & rompu dans toutes les parties de la science militaire ; d'en savoir discerner le mérite ; d'en connoître , d'en sentir tout le prix ; d'être docile à ses avis , quoique souvent contraires à son goût & à son sentiment particulier ; & de se laisser guider par de si sages conseils ! Après l'heureux succès d'une action , celui qui a donné le conseil disparoit , & toute la gloire en retombe sur le Prince. Plutarque , qui appuie ce que je viens de dire , trouve qu'il étoit également glorieux , à Philippe d'avoir été assez docile pour suivre de bons avis , & à Aratus d'avoir été assez habile pour les donner.

Plut.in  
Arato,p.  
1049.

Quand Philippe , qui avoit repris le chemin par où il étoit venu , fut arrivé à Linnée , s'y trouvant en repos & en sûreté , il offrit aux dieux des sacrifices en action de grâces des bons succès dont ils avoient favorisé ses entreprises , & fit un grand festin aux Officiers , qui n'étoient pas moins sen-

sensibles que lui à la gloire qu'il venoit  
 de s'acquérir. Il n'y eut que Léontius  
 & Mégaléas qui se firent un vrai cha-  
 grin du bonheur de leur Prince. Cha-  
 cun s'aperçut d'abord qu'ils ne pre-  
 noient point autant de part que le reste  
 de la compagnie à la joie d'une si heu-  
 reuse expédition. Pendant le repas ils  
 répandirent leur bile contre Aratus  
 par des railleries injurieuses & outra-  
 geantes. Ils ne s'en tinrent pas à des  
 paroles. Au sortir de la table, comme  
 ils avoient la tête échauffée de colère  
 & de vin, ils le poursuivirent à coup  
 de pierres jusques dans sa tente. Tout  
 le camp fut en émue. Ce bruit atti-  
 va jusqu'aux oreilles du Roi, qui s'é-  
 tant fait informer exactement de ce  
 qui étoit arrivé, condamna Mégaléas  
 à une amende de vingt talens, ( vingt  
 mille écus ) & le fit mettre en prison.  
 Léontius, averti de ce qui lui étoit ar-  
 rivé, vint suivi de plusieurs soldats à  
 la tente du Roi, persuadé que le jeu-  
 ne Prince auroit peur de ce cortège,  
 & changeroit bientôt de résolution.  
 Arrivé devant le Roi, *Qui a été assés*  
*hardi*, demanda-t-il, *pour porter les*  
*maines sur Mégaléas, & pour le mettre en*  
*prison ?* *C'est moi*, répondit fièrement  
 le

le Roi. Léontius fut effraïé : il jeta quelque soupir , & se retira fort en colère. Quelques jours après , il se rendit caution de l'amende imposée à Mégaléas ; & celui-ci fut mis en liberté.

Polyb.  
l. 5. pag.  
365-372.

Pendant l'expédition de Philippe , contre l'Etolie , Lycurgue roi de Sparte avoit fait une entreprise contre les Messéniens : mais elle n'eut point de suites. Dorimaque , qui avoit mené un corps de troupes Etoliennes assez considérable en Thessalie , dans l'espérance de ravager le pays , & d'obliger Philippe à lever le siège de Palée pour aller secourir ses alliés , y trouva des troupes prêtes à le bien recevoir. Il n'osa pas les attaquer. La nouvelle de l'irruption de Philippe dans l'Etolie l'obligea de s'y rendre à la hâte pour défendre son propre pays. Quelque diligence qu'il fit , il y arriva trop tard : les Macédoniens en étoient déjà sortis.

Philippe conduisoit son armée avec une promptitude qu'on a peine à concevoir. Etant parti de Leucade avec sa flotte , & étant arrivé à Corinthe , il fit tirer ses vaisseaux à sec au port de Léchéa , y débarqua ses troupes , les mit  
en

en marche, & passant par Argos il arriva le douzième jour à Tégée, où il avoit donné le rendez-vous aux alliés. Sparte, qui avoit appris par le bruit public ce qui s'étoit passé à Therme, fut véritablement allarmée quand elle vit ce jeune vainqueur sur ses terres, où l'on ne s'attendoit pas qu'il dût arriver si brusquement. Il y eut quelques actions entre les deux armées, où Philippe eut toujours l'avantage. J'en ometts le détail, pour ne point trop allonger cette histoire. Il montra par tout un courage & une prudence supérieures à son âge, & cette expédition ne lui fit guères moins d'honneur que celle d'Etolie. Après avoir ravagé tout le pays, & fait beaucoup de butin, il retourna par Argos à Corinthe.

Il y trouva des Ambassadeurs de Rhodes & de Chio, qui venoient offrir leur médiation, & porter les deux parties à un traité de paix. Le Roi, dissimulant ses véritables intentions, leur dit qu'il avoit toujours souhaité & qu'il souhaitoit encore avoir la paix avec les Etoliens, & les chargea, en les congédiant, de les y disposer. Il descendit ensuite à Léchée, pour passer

passer de là dans la Phocide , où il avoit dessein d'entreprendre quelque chose de plus important.

La cabale formée par Léontius , Mégaiéas , & Ptolémée , ( ce dernier étoit aussi un des principaux Officiers de Philippe ) aiant épuisé tous les moyens secrets pour écarter & pour perdre tous ceux qui leur étoient opposés ou suspects , & voyant avec douleur que ces ressorts cachés n'avoient pas eu le succès qu'elle en attendoit , prit la résolution de se rendre redoutable au Prince même , en se servant du crédit qu'ils avoient auprès des troupes pour les indisposer contre le Roi , & pour se les attacher. La plus grande partie de l'armée étoit restée à Corinthe. L'absence du Roi leur parut une occasion favorable pour exécuter leurs desseins. Ils représentèrent aux soldats armés à la légère & à ceux de la garde , qu'ils s'exposoient pour le salut commun à tout ce que la guerre avoit de plus pénible & de plus périlleux : que cependant on ne leur rendoit point justice , & qu'on n'observoit pas à leur égard l'ancien usage dans la distribution du butin. Les jeunes gens , échaufés par ces discours séditions ,



fédition , se divisent par troupes & par pelotons , pillent les logemens des Courtisans les plus distingués , & s'emportent jusqu'à forcer les portes de la maison du Roi , & à en briser les tuiles. Il s'excita un grand tumulte dans la ville. Philippe en étant averti , vient de Léchée en diligence. Il assemble les Macédoniens dans le théâtre , & par un discours mêlé de douceur & de sévérité il leur fait sentir le tort qu'ils avoient. Dans le trouble & la confusion où tout étoit alors , les uns disoient qu'il falloit saisir & punir les auteurs de la sédition , les autres qu'il valoit mieux calmer les esprits doucement , & ne plus penser à ce qui étoit arrivé.

Le Roi étoit encore jeune. Son autorité n'étoit pas entièrement affermie dans l'esprit du peuple , & parmi les troupes. Il avoit contre lui les premiers Officiers de la Couronne , qui avoient été les Régens du royaume pendant sa minorité , qui avoient rempli toutes les places de leurs créatures , qui s'étoient soumis tous les Ordres de l'Etat , qui avoient le commandement des troupes ; qui de longue main s'étoient appliqués à s'en attirer l'af-

fection , & qui avoient partagé entr'eux le maniement de toutes les affaires. Dans une conjoncture si délicate, il ne crut pas qu'il fût à propos de faire de l'éclat , de peur d'aigrir les esprits par des châtimens employés à contretens. Il dissimula donc pour le présent , fit semblant d'être satisfait, & aiant exhorté ses troupes à l'union & à la paix , il reprit le chemin de Léchée. Depuis ce soulèvement il ne lui fut plus si facile d'exécuter dans la Phocide ce qu'il avoit projeté.

Léontius, ne voyant plus rien à espérer après les tentatives qu'il avoit faites sans succès , eut recours à Apelle. Il envoya courriers sur courriers pour lui apprendre le danger où il se trouvoit, & pour le presser de venir le joindre. Ce Ministre , pendant son séjour à Chalcis , y dispoisoit de tout avec une autorité souveraine , & par cette raison extrêmement odieuse. A l'entendre , le Roi, jeune encore, n'étoit maître de rien , & ne suivoit que les impressions qu'il lui donnoit. Il s'arrogéoit à lui seul le maniement de toutes les affaires , comme aiant un plein pouvoir de faire tout à son gré. Les Magistrats de Macédoine & de Thessalie,

Theſſalie, les Officiers chargés de la régie des affaires, lui raportoient tout. Dans toutes les villes de Grèce à peine faiſoit-on mention du Prince, ſoit qu'on eût des réſolutions à prendre, des affaires à régler, des jugemens à porter; ſoit qu'il fût queſtion de décerner des honneurs, ou d'accorder des graces. Apelle ſe réſervoit tout, & faiſoit tout.

Il y avoit lontems que Philippe étoit informé de cette conduite, & il la ſupportoit avec peine. Aratus le preſſoit ſouvent d'y mettre ordre, & tâchoit de le tirer de ſon irréſolution & de ſa ſervitude. Mais le Roi diſſimuloit, ſans faire connoître à perſonne de quel côté il panchoit, & à quoi il ſe détermineroit. Apelle, qui ne ſavoit rien de ſes diſpoſitions à ſon égard, perſuadé au contraire qu'il ne paroîtroit pas plutôt devant le Roi qu'on le conſulteroît ſur tout, accourut de Chalcis au ſecours de Léontius.

Quand il arriva à Corinthe, Léontius, Ptolémée, & Mégaléas, qui commandoient les corps de troupes les plus diſtingués, engagèrent la jeuneſſe à aller au devant de lui. Apelle, re-

çu de la sorte avec grande pompe & grand appareil, & accompagné d'une grande troupe d'Officiers & de soldats, va d'abord descendre au logis du Roi, où il prétendoit entrer comme autrefois. Mais l'huissier, qui avoit le mot, l'arrête brusquement, en lui disant que le Roi étoit occupé. Etonné d'une réception si extraordinaire à laquelle il ne s'attendoit pas, il délibère longtems sur le parti qu'il avoit à prendre, & enfin se retire tout confus. Il a n'y a rien de si fragile qu'une puissance empruntée, & qui n'est point appuyée sur ses propres fondemens. Le brillant cortège dont il s'étoit fait suivre se dissipa sur le champ, & il arriva à son logis suivi de ses seuls domestiques. Vive image, dit Polybe, de ce qui se passe à la Cour des Rois, & de ce que doivent craindre les Courtisans les plus accrédités. Il ne faut que peu de jours pour voir tout ensemble & leur élévation, & leur chute. Semblables à des jettons, qui d'un moment à l'autre passent de la plus grande valeur à la plus petite au gré de celui qui

a Nihil rerum mortalium tam instabile ac fluxum est, quam fama potentiae non sua vixit. Tacit. *Annal. lib. 13. cap. 19.*

qui calcule ; selon qu'il plait au Prince de leur être ou favorable ou contraire, aujourd'hui ils sont dans le plus grand crédit, & demain dans la dernière misère & dans un mépris général. Mégaléas, averti par la disgrâce du Premier Ministre de ce qu'il avoit à craindre pour lui-même, ne pensa plus qu'à se mettre à couvert par la fuite, & il se retira à Thèbes, laissant Léontius engagé pour vingt talens dont il avoit répondu pour ses complices.

Le Roi, soit pour ne pas pousser Apelle au desespoir, soit qu'il ne se crût pas encore assez affermi pour faire un coup d'éclat, ou par un reste de considération & de reconnoissance pour son Tuteur & son Gouverneur, continua de s'entretenir quelquefois avec lui, & lui laissa quelques autres honneurs semblables : mais il l'exclut du Conseil, & du nombre de ceux qu'il invitoit à souper. S'étant rendu à Sicyone, les Magistrats lui offrirent un logement : il préféra celui d'Aratus qu'il ne quittoit point, & avec qui il passoit les jours entiers. Il donna ordre à Apelle de s'en aller à Corinthe.

Aiant ôté à Léontius le commandement des troupes qu'il avoit, lesquelles furent envoyées ailleurs sous prétexte d'un besoin pressant, il le fit mettre en prison, en apparence pour le paiement des vingt talens dont il avoit répondu pour Mégaléas, mais en effet pour s'assurer de sa personne, & pour sonder les dispositions des troupes. Léontius fit savoir cette nouvelle à l'Infanterie dont il avoit été le Chef, qui aussitôt députa au Roi pour lui présenter une requête, portant que, si on chargeoit Léontius de quelque nouvelle accusation qui eût mérité qu'on le mît en prison, il ne décidât rien qu'elle ne fût présente : que s'il lui refusoit cette grace, elle prendroit ce refus pour un mépris & une injure insigne : (telle étoit la liberté dont les Macédoniens étoient en possession d'user avec leur Roi) mais que si Léontius n'étoit renfermé que pour le paiement des vingt talens, elle s'offroit de paier en commun cette somme. Ce témoignage d'affection ne fit qu'irriter la colère du Roi, & accélérer la mort de Léontius.

Sur ces entrefaites arrivèrent d'Etolie les Ambassadeurs de Rhodes & de

de Chio, après avoir fait consentir les Etoliens à une trêve de trente jours. Ils assurèrent le Roi que ce peuple étoit disposé à la paix. Philippe accepta la trêve, & écrivit aux alliés d'envoyer leurs Plénipotentiaires à Patres pour traiter de la paix avec les Etoliens. Il partit aussi de Léchée pour s'y trouver, & y arriva après deux jours de navigation.

Il reçut alors des lettres envoyées par Mégaléas de la Phocide aux Etoliens, dans lesquelles ce perfide exhortoit les Etoliens à ne rien craindre, & à continuer la guerre : que Philippe étoit aux abois faute de munitions & de vivres ; & il ajoutoit à cela des choses fort injurieuses à ce Prince. Sur la lecture de ces lettres, Philippe jugeant bien qu'Apelle en étoit le principal auteur, le fit arrêter avec son fils. Il envoya en même tems à Thèbes, pour y faire juger Mégaléas ; qui n'attendit pas la décision des Juges, & se donna la mort à lui-même. Apelle & son fils furent aussi mis à mort peu de tems après.

Je ne sai si l'on trouve dans l'histoire un exemple plus remarquable de l'empire qu'un Favori peut pren-

dre sur l'esprit de son jeune Maître pour satisfaire impunément son avarice & son ambition. Apelle avoit été Tuteur de Philippe , & comme tel chargé de son éducation. Il avoit été Chef du Conseil de Régence établi par le feu Roi. Cette double qualité de Tuteur & de Gouverneur , d'un côté avoit inspiré au jeune Prince , comme cela étoit naturel & raisonnable , des sentimens de docilité, d'estime, de respect, & de confiance à l'égard d'Apelle ; & d'un autre côté avoit fait prendre à Apelle sur son pupille un air d'autorité & de commandement, dont il ne se délaissit jamais dans la suite. Philippe ne manquoit point d'esprit , de jugement, de pénétration. Quand il fut dans un âge plus avancé, il sentit dans quelles mains il étoit tombé, mais il s'aveugloit lui-même sur les défauts de son Maître. Il avoit reconnu plus d'une fois la basse jalousie d'Apelle contre tout mérite éclatant , & sa haine déclarée contre les sujets du Roi les plus capables de le bien servir. Les preuves contre lui de vexations & de concussions , se renouvelloient tous les jours par des plaintes réitérées qui rendoient le gouvernement odieux & in-



insupportable. Tout cela ne faisoit nulle impression, ou n'en faisoit qu'une très légère sur l'esprit du jeune Prince, que le Ministre s'étoit asservi & avoit subjugué jusqu'au point de s'en faire craindre. On a vû ce qu'il lui en coûta pour rompre ce charme.

Cependant les Etoliens souhaitoient Polybe toujours avec ardeur que la paix se lib. 5. p. conclût. Ils étoient las d'une guerre, 376. 377. où rien n'avoit répondu à leur attente. Ils s'étoient flatés de n'avoir affaire qu'à un Roi jeune & sans expérience, & avoient espéré de s'en jouer comme d'un enfant : Philippe au contraire leur avoit fait connoître qu'en sagesse & en résolution il étoit homme fait, & qu'eux s'étoient conduits en enfans dans toutes leurs entreprises. Mais ayant appris le soulèvement des troupes & la conjuration d'Apelle & de Léontius, ils reculèrent le jour où ils devoient se trouver à Patres, dans l'espérance qu'il s'élèveroit à la Cour quelque sédition, dont le Roi ne se tireroit qu'avec peine. Philippe, qui dans le fond ne souhaitoit rien plus que de rompre les conférences sur la paix, saisit avidement l'occasion que

les ennemis eux-mêmes lui en fournissoient, & engagea les alliés qui étoient venus au rendez-vous à continuer la guerre. Ensuite il mit à la voile, & retourna encore à Corinthe. Il permit aux Macédoniens de s'en aller par la Theffalie prendre leurs quartiers d'hiver dans leur pays : puis coitoiant l'Attique sur l'Euripe, il alla de Cenchrée à \* Démétriade, où il trouva Ptolémée, le seul des conjurés qui restoit, & le fit condamner à mort par une assemblée de Macédoniens.

\*Ville de  
laTheffa-  
lie mari-  
time.

Tout ceci arriva au tems qu'Annibal campoit en Italie sur le Po ; & qu'Antiochus, après s'être soumis la plus grande partie de la Célé-Syrie, avoit envoyé ses troupes en quartiers d'hiver. Ce fut aussi alors que Lycurgue, roi des Lacédémoniens, s'enfuit en Etolie pour se dérober à la colère des Ephores, qui sur un faux bruit que ce Roi avoit dessein de brouiller, s'étoient assemblés pendant la nuit, & étoient venus chez lui pour se saisir de sa personne. Mais, sur le pressentiment qu'il eut de cette violence, il prit la fuite avec sa famille. Il fut rapellé peu de tems après quand on  
eut

eut reconnu la fausseté des soupçons formés contre lui. L'hiver venu, Philippe s'en retourna en Macédoine.

Chez les Achéens, Epérate étoit dans un mépris général. Personne n'obéissoit à ses ordres : le pays étoit tout ouvert & sans défense, & souffrit beaucoup de ravages. Les villes abandonnées, & ne recevant pas de secours, étoient à l'extrémité, & ne pouvoient fournir leur contingent qu'avec peine. Les troupes étrangères, dont on reculoit de jour en jour le paiement, servoient comme on les paieoit, & il en désertoit un grand nombre. Tout cela arrivoit par le peu de tête du Chef : on a vu comment il fut choisi. Heureusement pour les Achéens le tems de sa Magistrature expiroit. Il quitta cette charge au commencement de l'été, & Aratus le pere fut mis en sa place.

Philippe, dans son voyage en Macédoine, avoit pris Bylazore, la plus grande ville de Péonie ; & la plus avantageusement située pour faire des courses de Dardanie dans la Macédoine : de sorte que s'en étant rendu maître, il n'avoit presque plus rien à crain-

Polyb.  
lib. 5. p.  
435.

dre de la part des Dardaniens.

An. M.

3787.

Av. J.C.

217.

Après la prise de cette ville, il reprit le chemin de la Grèce. Il jugea à propos de mettre le siège devant Thèbes de Phthiotide, d'où les Etoliens faisoient des courses continuelles & de grands ravages sur les terres de Démétriade, de Pharfale, & même de Larisse. L'attaque fut rude, & la défense très vigoureuse : mais enfin les assiégés, craignant d'être pris d'assaut, rendirent la ville. Par cette conquête Philippe mettoit en sureté la Magnésie & la Thessalie, & enlevoit aux Etoliens un grand butin.

Il reçut encore là des Ambassadeurs de Chio, de Rhodes, de Byzance, & de la part de Ptolémée, au sujet de la paix : & il leur répondit, comme il avoit déjà fait auparavant, qu'il vouloit bien qu'elle se fît, & qu'ils n'avoient qu'à savoir des Etoliens s'ils seroient dans les mêmes dispositions. Ce n'est pas qu'en effet il desirât fort la paix, mais il ne vouloit pas se déclarer.

Il partit ensuite avec ses favoris pour se trouver aux Jeux Néméens à Argos. Pendant qu'il assistoit à un des combats,

combats , arrive de Macédoine un courrier qui lui donne avis que les Romains avoient perdu une grande bataille dans la Toscane près du Lac de Thrasymène , & qu'Annibal étoit maître du plat pays. Le Roi ne montra cette lettre qu'à Démétrius de Phare , & lui défendit d'en parler. Celui-ci faisoit cette occasion pour lui représenter qu'il devoit au plutôt laisser la guerre d'Etolie , pour attaquer les Illyriens , & passer ensuite en Italie. Il ajoutoit que la Grèce déjà soumise en tout , lui obéiroit également dans la suite : que les Achéens étoient entrés d'eux-mêmes & de plein gré dans ses intérêts : que les Eoliens , abattus & rebutés par les mauvais succès de la guerre présente , ne manqueroient pas de les imiter. Que s'il vouloit se rendre maître de l'univers , noble ambition qui ne convenoit mieux à personne qu'à lui , il falloit commencer par passer en Italie , & la conquérir : qu'après la défaite des Romains dont il venoit d'apprendre la nouvelle , le tems étoit venu d'exécuter un si beau projet , & qu'il n'y avoit plus à hésiter. Un Roi jeune , heureux dans  
ses

ses exploits, hardi, entreprenant, & outre cela né d'un sang qui s'étoit toujours flaté de parvenir un jour à l'Empire universel, ne pouvoit être qu'enchanté d'un pareil discours.

Cependant, comme il se possédoit, & que maître de ses sentimens il n'en montrait que ce qui convenoit au bien de ses affaires, qualité bien estimable & bien rare dans un âge si peu avancé, il ne marqua point trop d'empressement pour la paix, quoiqu'alors il la souhaitât avec beaucoup d'ardeur. Il fit dire seulement aux villes alliées d'envoyer leurs Plénipotentiaires à Naupacte pour délibérer en commun sur la paix. Pressé par les Etoliens, il se rendit lui-même bientôt tout près de cette ville à la tête de ses troupes. On étoit de tous côtés si las de la guerre, qu'on n'eut pas besoin de longues conférences. Le Roi fit proposer aux Etoliens par les Ambassadeurs des Alliés pour premier article, que de part & d'autre on garderoit ce qu'on avoit. Ils y consentirent. On convint facilement des autres articles. Le Traité fut ratifié, & chacun se retira dans son pays. Cette paix de Philippe & des Achéens

Achéens avec les Etoliens , la bataille perdue par les Romains près du Lac de Thrasymène , & celle qu'Antiochus perdit à Raphia , tous ces événemens arrivèrent dans la troisième An. M. année de la cent quarantième Olympiade. 3787.

Dans la première Conférence particulière qui s'étoit tenue devant le Roi & les Ambassadeurs des Alliés, l'un d'eux c'étoit Agélas de Naupacte, appuya son avis de raisons qui méritent d'être ici rapportées , & que Polybe a cru devoir insérer toutes entières dans son récit. Il dit qu'il seroit à souhaiter que les Grecs n'eussent jamais de guerre les uns contre les autres : que ce seroit un grand bienfait des dieux , si, n'ayant que les mêmes sentimens , ils se tenoient tous pour ainsi dire par la main, & réunissoient toutes leurs forces pour se mettre à couvert des insultes des Barbares. Si cela ne se pouvoit pas absolument, que du moins, dans les conjonctures présentes, ils devoient s'unir ensemble , & veiller à la conservation de la Grèce. Qu'il n'y avoit pour sentir la nécessité de cette union , qu'à jeter les yeux sur les armées formidables

dables des deux puissans peuples qui se faisoient actuellement la guerre. Qu'il étoit évident à quiconque avoit la moindre teinture des maximes de politique, que jamais les vainqueurs, soit Carthaginois ou Romains, ne se borneroient à l'Empire de l'Italie & de la Sicile, mais que sans doute ils pousseroient leurs projets beaucoup plus loin. Que tous les Grecs en général devoient être attentifs au péril dont ils étoient menacés, & sur tout Philippe. Que ce Prince n'auroit rien à craindre, si, au lieu de travailler à la ruine des Grecs, & de faciliter leur défaite à leurs ennemis, comme il avoit fait jusqu'alors, il prenoit à cœur leurs intérêts comme les siens propres, & veilloit à la défense de toute la Grèce comme si c'étoit son propre royaume. Que par cette conduite il gagneroit l'affection des Grecs, qui de leur côté lui demeureroient inviolablement attachés dans toutes ses entreprises, & déconcerteroient par leur fidélité pour lui, tous les projets que les étrangers pourroient former contre son royaume. Que si, au lieu de se contenter de demeurer sur la dé-



défensive , il avoit envie d'entrer en action , & de faire quelque grande entreprife , il n'avoit qu'à se tourner du côté d'Occident , & se rendre attentif aux événemens de la guerre d'Italie.

Que , pourvu qu'il se mît en état de saisir habilement la première occasion qui ne manqueroit pas de se présenter, tout sembloit lui fraier le chemin à l'Empire universel. Que, s'il avoit quelque chose à démêler avec les Grecs , il en remit la discussion à un autre tems. Que sur tout il eût soin de se conserver toujours la liberté de faire la paix ou d'avoir la guerre avec eux quand il voudroit. Que s'il souffroit que la nuée qui s'élevoit du côté d'Occident vînt fondre sur la Grèce , il étoit fort à craindre qu'il ne fût plus en leur pouvoir ni de prendre les armes, ni de traiter de paix , ni de décider leurs affaires à leur gré & de la manière qu'ils le jugeroient à propos.

On ne peut rien imaginer de plus sensé que ce discours , qui est une claire prédiction de ce qui devoit arriver à la Grèce , dont les Romains se rendront bientôt les maîtres absolus. C'est ici, pour la première fois que la vûe  
des

des affaires d'Italie & d'Afrique influé dans celles de la Grèce, & en conduit les mouvemens. Dans la suite, ni Philippe ni les autres puissances de la Grèce ne se réglèrent plus sur l'état de leur pays, pour faire la guerre ou la paix : ils portèrent leur vûe & leur attention vers l'Italie. Les peuples de l'Asie & les Insulaires firent bientôt après la même chose. Tous ceux qui depuis ce tems-là ont eu sujet de n'être pas contens de Philippe, ou d'Attale, n'ont plus compté sur les secours ou sur la protection d'Antiochus, ni de Ptolémée : ils ne se sont plus tournés vers le Midi ou l'Orient : ils n'ont eu les yeux attachés que sur l'Occident. Tantôt c'étoit aux Carthaginois, tantôt aux Romains qu'on envoioit des Ambassadeurs. Il en venoit aussi à Philippe de la part des Romains, qui, connoissant la hardiesse de ce Prince, craignoient qu'il ne vînt augmenter l'embarras où ils se trouvoient. C'est ce que la suite de l'histoire va nous faire connoître.

## S. IV.

*Philippe conclut un Traité avec Annibal. Il reçoit un échec à Apollonie de la part des Romains. Son changement de conduite : sa mauvaise foi : ses dérèglemens. Il fait empoisonner Atratus. Les Etoliens font alliance avec les Romains. Attale, roi de Pergame, s'y joint, aussi bien que les Lacédémoniens. Machanidas devient Tyran de Sparte. Diverses expéditions de Philippe & de Sulpitius Préteur des Romains, dans l'une desquelles Philopémen se distingue.*

LA GUERRE des Carthaginois & des Romains, c'est à-dire des deux plus puissans peuples qui fussent alors, attiroit l'attention de tous les Rois & de tous les peuples de la terre. Philippe, roi de Macédoine, s'y croioit d'autant plus intéressé, que ses Etats n'étoient séparés de l'Italie que par la mer Adriatique, que nous appellons aujourd'hui le golfe de Venise. Quand il apprit par le bruit public qu'Annibal avoit passé les Alpes, il fut bien aise à la vérité de voir les Romains & les Carthaginois en guerre

Liv lib.  
21. num.  
31. 34. &  
38.

re les uns contre les autres ; mais , comme l'événement étoit incertain , il ne voïoit pas encore clairement quel parti il devoit embrasser. Trois victoires remportées de suite par Annibal ne lui laissèrent plus lieu d'hésiter , & levèrent tous ses doutes. Il lui envoya des Ambassadeurs , qui malheureusement tombèrent entre les mains des Romains. Ils furent conduits vers le Préteur Valérius Lévinus, campé alors près de Lucérie. Le Chef de l'Ambassade (il se nommoit Xénophane) sans se déconcerter , répondit d'un ton ferme que Philippe l'avoit envoyé pour faire alliance & amitié avec le peuple Romain , & qu'il avoit des ordres pour les Consuls , aussi bien que pour le Senat & pour le peuple de Rome. Lévinus, ravi de joie qu'au milieu de la défection des anciens alliés, un Roi si puissant songeât à faire alliance avec les Romains, traita les Ambassadeurs avec le plus d'honnêteté qu'il lui fut possible , & leur donna une escorte pour les conduire. Etant arrivés en Campanie, ils s'échapèrent , & se rendirent au camp d'Annibal , où ils conclurent avec lui un Traité , dont les conditions

An. M.  
3788.  
Av. J.C.  
216.

tions portoient ; „ Que le Roi Philip-  
 „ pe passeroit en Italie avec une flotte  
 „ de deux cens vaisseaux , & ravage-  
 „ roit les côtes maritimes, & qu'il em-  
 „ ploieroit ses forces par terre & par  
 „ mer pour aider les Carthaginois.  
 „ Que ceux-ci, lorsque la guerre seroit  
 „ terminée , demeureroient maîtres de  
 „ toute l'Italie & de Rome , & que  
 „ tout le butin seroit pour Annibal.  
 „ Qu'après la conquête de l'Italie , ils  
 „ passeroient par mer dans la Grèce,  
 „ & y feroient la guerre avec qui il  
 „ conviendrait au Roi ; & que tant  
 „ les villes du Continent , que les Iles  
 „ situées vers la Macédoine , demeu-  
 „ reroient en propre à Philippe & à  
 „ son Roiaume.“ Annibal de son côté  
 envoya aussi des Ambassadeurs à Phi-  
 lippe , pour tirer de lui la ratification  
 du Traité. Ils partirent avec ceux de  
 Macédoine. J'ai remarqué ailleurs que  
 dans ce Traité , dont Polybe nous a Polyb.  
lib. 7.  
 conservé la teneur en entier , il est p. 502.  
 fait une mention expresse d'un grand 507.  
 nombre de divinités des deux peuples  
 comme présentes à ce Traité , & dé-  
 positaires des sermens qui en accom-  
 pagnent la cérémonie. On ne trou-  
 ve point dans Polybe une grande par-  
 tie

tie des choses que Tite Live rapporte avoir été réglées par ce Traité.

Les Ambassadeurs qui étoient partis de compagnie, furent malheureusement aperçus & arrêtés par les Romains. Le mensonge de Xénophane ne lui réussit pas comme la première fois. On reconnut les Carthaginois à leur air, à leur habillement, & encore plus à leur langage. On les trouva chargés de lettres d'Annibal pour Philippe, & d'une copie du Traité. On les conduisit à Rome. Dans l'état où étoient pour lors les affaires des Romains qui avoient sur les bras Annibal, c'est tout dire; la découverte d'un nouvel ennemi aussi puissant que Philippe devoit leur causer une extrême allarme. Mais c'est dans ces occasions que paroissoit la grandeur Romaine. Sans se troubler ni se déconcerter, ils prirent toutes les mesures nécessaires pour soutenir cette nouvelle guerre. Philippe ayant appris l'aventure des Ambassadeurs, envoya à Annibal une seconde ambassade, qui fut plus heureuse que la première, & rapporta le Traité. Mais ces contretiens firent qu'on ne put rien entreprendre cette année-là, & tinrent encore les choses en suspens.

Philippe n'étoit plus occupé que du <sup>Polyb.</sup> grand dessein de porter la guerre en <sup>lib. 5. p.</sup> Italie. Il avoit auprès de lui Démé- <sup>439. &</sup> trius de Phare, qui ne cessoit d'allu- <sup>445-447.</sup> mer en lui de plus en plus ce desir, moins par zèle pour les intérêts de ce Prince, que par haine contre les Romains qui l'avoient dépouillé de ses Etats, dans lesquels il croioit ne pouvoir se rétablir que par ce moien. C'étoit par son conseil qu'il avoit fait la paix avec presque tous ses ennemis, pour donner tous ses soins & toute son application à cette guerre, dont la pensée ne le quittoit ni jour ni nuit, de sorte que dans tous ses rêves il ne parloit que de guerre & de combats contre les Romains, & se réveilloit souvent en sursaut plein de sueur, & tout hors de lui-même. Ce Prince, encore jeune, étoit naturellement vif & ardent dans tout ce qu'il entreprenoit. Ses heureux succès, les espérances que lui donnoit Démétrius, & le souvenir des grandes actions de ses prédécesseurs, allumoient en lui une ardeur qui prenoit tous les jours de nouvelles forces.

Pendant l'hiver il songea à équiper <sup>Liv. lib.</sup> une flotte, non pour hazarder un com- <sup>24. n. 40.</sup> bat

bat naval contre les Romains , il n'étoit pas en état de le tenter , mais pour transporter ses troupes en Italie avec plus de promptitude , & surprendre les ennemis lorsqu'ils l'attendroient le moins. Il fit donc construire chez les Illyriens cent ou six vingts barques , & après avoir exercé pendant quelque tems les Macédoniens à la manœuvre de la chiourme , il se mit en mer. Il s'empara de la ville d'Orique, située au côté occidental de l'Épire. Valérius, Commandant de la flotte qui étoit à Brinde , en aiant été averti , partit sur le champ avec ce qu'il avoit de vaisseaux prêts à faire voile , reprit le lendemain Orique où Philippe n'avoit laissé qu'une légère garnison , & envoya un assez gros détachement au secours d'Apollonie dont Philippe avoit formé le siège. Névius, Officier habile & expérimenté , qui commandoit ce détachement, aiant débarqué ses troupes à l'embouchure de la rivière d'Aous , sur laquelle Apollonie est située , prit un chemin détourné , & entra de nuit dans la ville sans que les ennemis s'en aperçussent. Les Macédoniens , se croiant sans péril parce qu'ils se voioient



DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 121  
 voioient séparés des ennemis par la mer, étoient dans une grande sécurité, & avoient négligé toutes les précautions que la guerre prescrit, & qu'une exacte discipline demande. Né-  
 vius, qui en avoit été informé, sortit de nuit de la ville sans faire de bruit, & arriva dans le camp où tout étoit endormi. Les cris de ceux qui furent attaqués les premiers aiant éveillé les autres, ils ne songèrent qu'à fuir, & à se sauver. Le Roi lui-même, encore à demi endormi & presque nud, eut bien de la peine à gagner ses vaisseaux. Les soldats l'y suivirent en foule. Il y en eut près de trois mille pris ou tués. Valérius, qui étoit resté à Orique, à la première nouvelle de cette sortie, avoit envoyé sa flotte vers l'embouchure de la rivière, pour en fermer la sortie à Philippe. Ce Prince, se voyant sans issue & sans ressource, après avoir mis le feu à ses vaisseaux, retourna par terre en Macedoine, menant avec lui les tristes débris de ses troupes presque entièrement desarmées & dépouillées.

Il y avoit déjà quelque tems que Philippe, en qui jusques-là l'on avoit remarqué & admiré beaucoup de qua-

Plut. in  
 Arat. pag.  
 1049.  
 1052.  
 Polyb  
 l. 8. pag.  
 518. 519.

*Tome VIII.*

F

lités

lités d'un grand Roi, avoit commencé à changer de caractère & de conduite ; & l'on attribuoit ce changement aux mauvais conseils de ceux qui l'environnoient, qui, pour lui plaire, ne cessoient de le louer, d'entrer dans toutes ses passions, & de lui faire entendre que la grandeur d'un Roi consistoit à gouverner avec empire, & à se faire obéir aveuglément & sans résistance. Au lieu de la douceur, de la sagesse, de la modération qu'il avoit fait paroître jusques-là, on le vit traiter les villes & les peuples, non seulement avec fierté & hauteur, mais encore avec injustice & dureté ; & n'étant plus sensible comme auparavant à sa réputation, il s'abandonna sans retenue à toutes sortes de débauches & de dérèglemens. Effet trop ordinaire de la flatterie, dont le poison subtil corrompt presque toujours les meilleurs Princes, & ruine tôt ou tard toutes les belles espérances qu'on en avoit conçues !

Il semble que l'échec qu'il avoit reçu devant Apollonie, en le couvrant de honte, devoit abbatre son orgueil, & le rendre plus traitable. Il ne fit qu'aigrir son humeur, & l'on auroit dit

dit que ce Prince vouloit se venger sur ses fujets & sur ses alliés de l'affront qu'il avoit reçu de ses ennemis.

S'étant rendu dans le Péloponnèse peu de tems après fa défaite, il fit tous les efforts pour tromper & surprendre les Messéniens. Mais ses ruses aiant été découvertes, il leva le masque, & ravagea tout le pays. Aratus, qui étoit plein de probité & d'honneur, ne put tenir contre une injustice si criante, & s'en plaignit hautement. Il avoit déjà commencé dès auparavant à se retirer insensiblement de la Cour : ici il crut devoir rompre absolument avec un Prince qui ne respectoit plus le public, & qui ne gardoit plus aucune mesure avec lui-même. Car il favoit le commerce qu'il avoit eu avec sa belle fille, dont il avoit été très affligé : mais il n'en avoit rien dit à son fils, à qui il n'auroit de rien servi de connoître sa honte, lorsqu'il étoit dans l'impuissance de s'en venger.

Comme cette rupture ne put se faire sans éclat, Philippe, à qui les plus grands crimes ne coutoient plus rien, résolut de se défaire d'un Censeur incommode, dont l'absence même lui

reprochoit tous les desordres. La grande réputation d'Aratus, & le respect qu'on avoit pour sa vertu, l'empêchèrent de recourir à la force ouverte & à la violence. Il chargea Taurion, l'un de ses confidens, de le faire mourir par quelque voie secrète en son absence. Il fut obéi. Taurion aiant fait amitié avec Aratus, & s'étant insinué dans sa familiarité, l'invita plusieurs fois à manger chez lui ; & dans l'un de ses repas il lui donna du poison : non de ces poisons violens & prompts, mais de ceux qui allument dans le corps un feu lent, & qui le consomment peu à peu ; & qui sont d'autant plus dangereux, qu'ils avertissent moins.

Aratus connut fort bien la cause de son mal : mais comme il n'auroit rien avancé de s'en plaindre, il le supporta patiemment sans en dire un mot, comme une maladie ordinaire & commune. Un jour seulement, aiant craché du sang en présence d'un ami qui étoit dans sa chambre, comme il vit que cet ami en étoit surpris : *Voilà, mon cher Céphalon, dit Aratus, le fruit de l'amitié des Rois.* Il mourut de cette manière à Egium, lorsqu'il étoit Capitaine

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 125  
pitaine Général pour la dix-septième  
fois.

Les Achéens vouloient qu'il fût enterré dans le lieu où il étoit mort, & se préparoient à lui élever un tombeau qui répondit à la gloire de sa vie, & aux services qu'il leur avoit rendus. Mais les Sicyoniens obtinrent cet honneur pour leur ville, dont Aratus étoit natif; & changeant leur deuil en fête, couronnés de chapeaux de fleurs & vêtus de robes blanches, ils allèrent prendre le corps à Egium, & le portèrent en pompe à Sicyone en dansant, & en chantant en son honneur des hymnes & des cantiques. Ils choisirent le lieu le plus éminent, où ils l'enterrent comme le Fondateur & le Sauveur de leur ville, & ce lieu s'appela depuis *Aratium*. Du tems de Plutarque, c'est-à-dire environ trois cens ans après, on lui offroit encore tous les ans deux sacrifices solennels : le premier, le jour qu'il délivra la ville du joug de la tyrannie, & ce sacrifice portoit le nom de *Soteria*; & l'autre, le jour qu'il vint au monde. Pendant le sacrifice, des chœurs de musique chantoient sur la lyre des cantiques, & le Maître des chœurs, à la tête des

F 3      enfans

enfans & des jeunes hommes, faisoit une procession autour de l'autel. Le Senat, couronné de chapeaux de fleurs, suivoit cette procession avec une grande partie des habitans.

On ne peut nier qu'Aratus n'ait été un des plus grands hommes de son tems. Il peut être regardé en quelque sorte comme le Fondateur de la République des Achéens : c'est lui du moins qui lui donna la forme & l'éclat qu'elle a conservés longtems depuis, & qui en ont fait un des plus puissans Etats de la Grèce. Mais il fit une faute considérable en appelant au secours de cette République les Rois de Macédoine, qui en devinrent les maîtres & les tyrans : & ce fut, comme nous l'avons remarqué, la jalousie contre Cléomène roi de Sparte qui l'engagea dans cette démarche.

Il en fut bien puni par la manière dont Philippe le traita. Son fils Aratus eut un sort encore plus déplorable. Car ce Prince, devenu profondément scélerat, dit Plutarque, & qui affectoit d'ajouter l'outrage à la cruauté, employa contre lui, non les poisons mortels, mais ceux qui font perdre la raison, & qui jettent dans la démence ;

menée ; & par ce moien il lui fit faire des choses indignes & affreuses , qui l'auroient entièrement deshonoré si elles avoient été volontaires & faites de sens rassis. De sorte que , quoiqu'il fût encore fort jeune & dans la fleur de son âge , la mort fut regardée pour lui , non comme un malheur , mais comme le remède & la fin de ses maux.

Vers ce tems-là Philippe fit une expédition contre les Illyriens , qui eut un heureux succès. Il souhaitoit depuis longtemps de se rendre maître de la ville de Lissus : mais il desespéroit de pouvoir prendre le Château , qui passoit pour imprenable , tant il étoit bien situé , & bien fortifié. Ne pouvant réussir par la force , il eut recours à la ruse. Un petit vallon séparoit la ville du château. Il découvrit dans cet intervalle un endroit convert d'arbres , & fort propre à cacher une embuscade. Il y plaça de nuit l'élite de ses troupes. Le lendemain il attaqua la ville d'un autre côté. Les habitans , qui étoient en grand nombre , se défendirent très courageusement , & pendant quelque tems l'avantage fut égal de part & d'autre. Enfin ils firent.

Polyb.  
l. 8. pag.  
519-  
521.

une furieuse sortie , & pouffèrent vivement les assiégeans. La garnison du château , qui vit que Philippe battoit en retraite , crut sa défaite assurée , & voulant avoir part au butin , sortit pour le plus grand nombre , & se joignit aux habitans. Cependant ceux qui étoient en embuscade attaquèrent le château , & l'emportèrent sans beaucoup de résistance. En même tems , sur le signal dont on étoit convenu , les fuyards tournèrent visage , & poursuivirent les habitans jusques dans la ville , qui se rendit peu de jours après.

An. M. M. Valerius Lévinus , en qualité  
3793. de Préteur , avoit eu pour départe-  
Av. J.C. ment la Grèce & la Macédoine. Il  
2 1. sentit bien de quelle importance il  
Liv.lib. étoit , pour diminuer les forces de Phi-  
26. n. lippe , de lui débaucher quelques-uns  
24-26. de ses alliés. Les Etoliens étoient les  
plus puissans de tous. Il commença  
par sonder dans des entretiens parti-  
culiers la disposition des principaux  
de la nation , & après les avoir ga-  
gnés , il se rendit à l'Assemblée géné-  
rale. Là , après avoir exposé en quel  
heureux état se trouvoient actuelle-  
ment les affaires des Romains , & l'a-

en



DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 129  
en Sicile , & par celle de Capoue en  
Italie ; il exalta la générosité & la fi-  
délité des Romains envers leurs al-  
liés. Il ajouta que les Etoliens de-  
voient s'attendre à être d'autant mieux  
traités par les Romains , qu'ils se-  
roient les premiers des peuples d'ou-  
tre-mer qui auroient fait amitié avec  
eux. Que Philippe & les Macédoniens  
étoient pour eux des voisins dange-  
reux , de qui ils avoient tout à crain-  
dre. Que Rome avoit déjà rabatu de  
beaucoup leur fierté , & qu'elle sauroit  
bien les réduire , non seulement à res-  
tituer aux Etoliens les places qu'ils  
leur avoient enlevées , mais à crain-  
dre eux-mêmes pour leur propre pays.  
Que pour ce qui regardoit les Aca-  
raniens qui s'étoient détachés du  
corps & de la société des Etoliens ,  
elle les y feroit rentrer sous les mê-  
mes conditions qui leur avoient été  
prescrites quand ils y furent admis ,  
ou même les leur soumettroit entière-  
ment.

Scopas qui occupoit alors la pré-  
mière charge chez les Etoliens , &  
Dorimaque celui de leurs citoyens qui  
étoit le plus accrédité , appuièrent  
fort le discours & les promesses du

Préteur, & enchérissent beaucoup sur ce qu'il avoit dit de la grandeur & de la puissance Romaine, parce qu'ils n'étoient pas obligés de garder sur ce sujet autant de retenue que lui, & qu'on étoit plus disposé à les croire qu'un étranger qui parloit pour les intérêts de sa patrie. Ce qui les touchoit le plus, étoit l'espérance de se rendre maîtres de l'Acarnanie. Le Traité fut donc conclu entre les Romains & les Etoliens. On laissa aux Eléens, aux Lacédémoniens, à Attale roi de Pergame, à Pleurate & Scerdilède, tous deux rois, le premier dans la Thrace, l'autre dans l'Illyrie; on leur laissa, dis-je, la liberté d'entrer, s'ils le vouloient, dans le Traité aux mêmes conditions. Elles portoient, „ Que les „ Etoliens feroient au plutôt la guerre „ à Philippe: Que les Romains leur „ fourniroient au moins vingt cinq galères à cinq rangs de rames: Que „ les villes qu'on prendroit depuis l'Étolie jusqu'à l'île de Corcyre (Corfou) demeureroient en propre aux „ Etoliens, tout le butin & tous les „ prisonniers aux Romains. Que les „ Romains travailleroient à rendre les „ Etoliens maîtres de l'Acarnanie. Que „ les

„ les Etoliens ne pourroient faire la  
 „ paix avec Philippe qu'à condition  
 „ que ce Prince seroit tenu de retirer  
 „ ses troupes des terres des Romains  
 „ & de celles de leurs alliés ; ni les  
 „ Romains avec Philippe que sous la  
 „ même clause. “ Les actes d'hostilité  
 commencèrent sur le champ. On prit  
 quelques villes sur Philippe : après  
 quoi Lévinus se retira à Corfou , bien  
 persuadé que le Roi avoit assez d'af-  
 faires & d'ennemis sur les bras , pour  
 être hors d'état de penser à l'Italie &  
 à Annibal.

Philippe étoit en quartier d'hiver  
 à Pella , quand il apprit la nouvelle  
 du Traité des Etoliens. Afin de pou-  
 voir marcher au plutôt contr'eux , il  
 travailla à régler les affaires de la Ma-  
 cédoine , & à la mettre en sûreté con-  
 tre les insultes des voisins. Scopas de  
 son côté se prépare à porter la guerre  
 contre les Acarnaniens : qui se voient  
 dans l'impuissance de tenir tête en mê-  
 me tems à deux peuples aussi puissans  
 qu'étoient les Etoliens & les Romains ,  
 prirent néanmoins les armes plutôt  
 par desespoir que par raison , & ré-  
 solurent de vendre bien cher leurs  
 vies. Aiant envoié dans l'Epire qui

étoit tout proche, leurs femmes, leurs enfans, & tous les vieillards au dessus de soixante ans, tous ceux qui restoient depuis quinze ans jusqu'à soixante, s'engagent par serment de ne revenir de la guerre que vainqueurs, prononcent contr'eux-mêmes les plus terribles imprécations s'ils manquent à leur engagement, & prient seulement les Epirotes d'enfermer dans un même tombeau ceux qui auront été tués dans le combat, avec cette inscription: CI GISENT LES ACARNANIENS, QUI SONT MORTS EN COMBATTANT POUR LEUR PATRIE CONTRE LA VIOLENCE ET L'INJUSTICE DE CEUX D'ETOLIE. Pleins de courage ils partent dans le moment, & vont au devant de l'ennemi jusqu'aux frontières de leur pays. Une telle résolution effraia les Etoliens. D'ailleurs ils apprirent que Philippe s'étoit déjà mis en marche pour venir au secours de ses alliés. Ils rebroussèrent chemin, & s'en retournèrent chez eux: Philippe en fit autant.

Dès l'entrée du printems, Lévinus \* Ville assiégea Anticyre \*, qui se rendit peu d'Achaïe de tems après. Il l'abandonna aux dans la Etoliens, & retint seulement le butin Phocide. pour

pour lui. Il y reçut la nouvelle qu'on l'avoit nommé Consul en son absence, & que P. Sulpitius venoit pour prendre la place.

Dans le Traité entre les Romains & ceux d'Etolie on avoit invité plusieurs autres peuples & plusieurs Rois à y entrer. Il paroît qu'Attale, Pleurate, & Scerdilède profitèrent de cette invitation. Les Etoliens exhortèrent ceux de Sparte à en faire autant. Chlénéas leur Député représenta vivement aux Lacédémoniens tous les maux dont les Rois de Macédoine les avoient accablés ; le dessein qu'ils avoient toujours eu & qu'ils avoient encore d'opprimer la liberté de la Grèce ; en particulier l'impiété sacrilège dont avoit usé Philippe en pillant un temple dans la ville de Therme, la noire perfidie & la cruauté qu'il avoit exercées contre les Messéniens. Il ajouta qu'ils n'avoient rien à craindre de la part des Achéens, lesquels, après toutes les pertes qu'ils avoient faites dans la dernière campagne, se trouveroient fort heureux de pouvoir défendre leur pays : que pour Philippe, quand il verroit les Etoliens l'attaquer par terre, les Romains

Polyb.  
l. 9. pag.  
561.  
571.

main & Attale par mer, il ne feroit point à porter ses armes dans la Grèce. Il conclut, en demandant que les Lacédémoniens persévérassent dans l'alliance qu'ils avoient faite avec l'Étolie, ou que du moins ils demeurassent neutres.

Lyciscus, Député des Acarnaniens, parla après lui, & se déclara d'abord ouvertement pour les Macédoniens. Il fit valoir les services que Philippe, & après lui Alexandre, avoient rendus à la Grèce en attaquant & ruinant les Perses qui en étoient les plus anciens & les plus cruels ennemis. Il fit souvenir les Lacédémoniens de la douceur & de la clémence qu'avoit montré à leur égard Antigone lorsqu'il se rendit maître de Sparte. Il insista sur la honte & sur le danger qu'il y avoit de donner entrée dans la Grèce à des Barbares, il appelloit ainsi les Romains. Il dit qu'il étoit de la sagesse des Spartiates de prévoir de loin l'orage qui commençoit à se former en Occident, & qui sans doute bientôt éclateroit, d'abord sur la Macédoine, puis sur la Grèce entière, dont il causeroit la ruine. „ Pourquoi vos „ ancêtres, leur dit-il, précipitèrent-ils

„ ils dans un puits celui qui venoit de  
 „ la part de Xerxès les inviter à se  
 „ soumettre & à se joindre à ce Prin-  
 „ ce? Pourquoi Léonide votre Roi,  
 „ avec ses trois cens Spartiates, affron-  
 „ ta-t-il la mort? N'étoit-ce pas pour  
 „ défendre la liberté commune de la  
 „ Grèce? Et maintenant on vous ex-  
 „ horte à la livrer à d'autres Barbares,  
 „ d'autant plus dangereux, qu'ils pa-  
 „ roissent plus modérés. Que les Eto-  
 „ liens se deshonnorent, s'ils le veu-  
 „ lent, par cette honteuse prévarica-  
 „ tion : elle leur convient, à eux qui  
 „ ignorent ce que c'est que la gloire,  
 „ & qui ne sont sensibles qu'à un for-  
 „ tide intérêt. Pour vous, Spartiates,  
 „ défenseurs nés de la liberté & de  
 „ l'honneur de la Grèce, vous soutien-  
 „ drez jusqu'à la fin un titre si glo-  
 „ rieux.

Le fragment de Polybe, où ces  
 deux harangues sont rapportées, en de-  
 meure là, & ne marque point quel en  
 fut le succès. La suite de l'histoire fait  
 connoître que Sparte se joignit aux  
 Etoliens, & entra dans le Traité com-  
 mun. Elle étoit pour lors partagée en  
 deux factions, dont les intrigues & les  
 disputes, poussées jusqu'aux dernières  
 vi-

violences, excitoient de grands troubles dans la ville. L'une portoit avec chaleur les intérêts de Philippe, l'autre étoit ouvertement déclarée contre lui. Celle-ci prévalut. Il paroît que Machanidas étoit à la tête, & que profitant des troubles qui agitoient pour lors la République, il s'en rendit le maître, & en devint le Tyran.

An. M. P. Sulpitius & le Roi Attale étant  
3796. arrivés avec leur flotte au secours des  
Av. J. C. Etoliens, ceux-ci conçurent de gran-  
208. des espérances, & la terreur se répandit dans le parti contraire, d'autant plus que Machanidas Tyran de Sparte attaquoit déjà les terres des Achéens, dont il étoit tout voisin. Aussitôt les Achéens & leurs alliés députent vers Philippe, & le pressent de venir en Grèce pour les défendre & les soutenir. Il ne tarda pas. Les Etoliens, sous la conduite de Pyrrhias qui cette année avoit été nommé leur Général conjointement avec le Roi Attale, s'avancent à sa rencontre jusqu'à Lamia. Pyrrhias avoit avec lui les troupes qu'Attale & Sulpitius lui avoient envoyées. Philippe le battit deux fois, & les Etoliens furent obligés de se renfermer dans les murs de Lamia. Philippe

Ville  
de Thef.  
série  
dans  
la  
Phthio-  
tide.



lippe se retira à Phalare avec son armée.

Ville  
aussi de  
Thessalie.

Pendant le séjour qu'il y fit, il arriva des Ambassadeurs de la part de Ptolémée roi d'Egypte, des Rhodiens, des Athéniens, & des habitans de Chio. Ils étoient chargés de faire tous leurs efforts pour établir une paix solide entre Philippe & les Etoliens. Ce n'étoit pas tant par bonne volonté pour ceux-ci, que par la peine qu'ils avoient de voir Philippe entrer si fort dans les affaires de la Grèce, ce qui pouvoit le rendre plus puissant que leurs intérêts ne le demandoient. Car ses conquêtes sur les Achéens & sur leurs alliés lui facilitoient le moyen de devenir maître de toute la Grèce, à quoi ses prédécesseurs avoient toujours aspiré, & lui ouvroient même une entrée dans les villes que Ptolémée possédoit hors de l'Egypte. Philippe renvoia la délibération sur la paix à l'Assemblée prochaine des Achéens, & cependant accorda aux Etoliens une trêve de trente jours. Quand il se fut rendu à l'Assemblée, les Etoliens, par les propositions déraisonnables qu'ils firent, ôtèrent toute espérance d'accommodement. Philippe indigné que  
les

les vaincus prétendissent lui faire la loi, déclara qu'en venant à l'assemblée il n'avoit point du tout compté sur la droiture & la sincérité des Eto liens, mais qu'il étoit bien aise de convaincre ses Alliés qu'il désiroit véritablement la paix, & que les Eto liens seuls y mettoient obstacle. Il partit de là, après avoir laissé aux Achéens quatre mille hommes pour les soutenir, & se rendit à Argos, où l'on étoit prêt de donner les jeux Néméens, dont il étoit bien aise d'augmenter la célébrité par sa présence.

Pendant qu'il étoit occupé à la célébration de ces Jeux, Sulpitius étant parti de Naupacte, & aiant débarqué entre Sicyone & Corinthe, ravagea tout le plat pays. Philippe, sur cette nouvelle, quitta les Jeux, marcha promptement contre les ennemis, & les trouvant chargés de butin, il les mit en fuite, & les poursuivit jusqu'à leurs vaisseaux. De retour aux Jeux il fut reçu avec un applaudissement général, d'autant plus qu'ayant quitté son diadème & sa pourpre roiale, il s'égalait & se confondoit avec tous les spectateurs, spectacle bien agréable & bien flatteur pour des villes libres.

bres. Mais autant que ses manières simples & populaires l'avoient fait aimer, autant bientôt ses débauches énormes le rendirent odieux. Il alloit de nuit dans les maisons en simple particulier, & y exerçoit toutes sortes de licences. Il n'étoit pas sûr aux peres & aux maris de vouloir s'y opposer, & ils couroient risque de leur vie.

Quelques jours après la célébration des Jeux, Philippe, avec les Achéens, qui avoient pour Capitaine Général Cycliade, aiant passé la rivière de Larisse, s'avance jusqu'à la ville d'Elis, qui avoit reçu une garnison Etolienne. Le premier jour il ravagea les terres voisines : puis il s'approcha de la ville en bataille rangée, & fit avancer quelques corps de cavalerie jusqu'aux portes, pour engager les Etoliens à faire une sortie. Ils sortirent en effet : mais Philippe fut bien étonné de voir parmi eux des troupes Romaines. Sulpitius étant parti de Naupacte avec quinze galères, & aiant débarqué quatre mille hommes, étoit entré de nuit dans la ville d'Elis. Le combat fut rude. Damophante, Général de la cavalerie des Eléens, aiant aperçu Philopémen qui commandoit celle des Achéen

Plut. in  
Philop.  
p. 360.

Achéens, s'avança hors des rangs, & courut impétueusement contre lui. Celui-ci l'attendit de pié ferme, & le prévenant il le renversa d'un coup de pique aux piés de son cheval. Démophante tombé, la cavalerie prit la fuite. J'ai déjà parlé de Philopémen, & bientôt je le ferai connoître plus en détail. D'un autre côté l'infanterie Eléene combattoit avec avantage. Le Roi voyant que les siens commençoient à plier, pousse son cheval au milieu de l'infanterie Romaine. Son cheval, percé d'un coup de javélot, le jette par terre. Alors le combat devint furieux, chacun de son côté faisant des efforts extraordinaires, les Romains pour se saisir de Philippe, les Macédoniens pour le sauver. Le Roi signala son courage en cette occasion, aiant été obligé de combattre lontems à pié au milieu de la cavalerie. Il se fit dans ce combat un grand carnage. Enfin aiant été enlevé par les siens, & mis sur un autre cheval, il se retira. Il alla camper à cinq mille de là, & le lendemain aiant attaqué un Château où s'étoit retirée une grande multitude de payfans avec tous leurs troupeaux, il fit quatre mille prisonniers, &

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 141  
& prit vingt mille bêtes tant de gros  
que de menu bétail : avantage qui pou-  
voit le consoler de l'affront qu'il ve-  
noit de recevoir à Elis.

Dans ce moment il reçut les nouvelles  
que les Barbares avoient fait une ir-  
ruption dans la Macédoine. Il partit  
sur le champ pour aller défendre son  
pays, aiant laissé aux alliés deux mil-  
le cinq cens hommes de son armée.  
Sulpitius avec sa flotte se retira à Egi-  
ne, où il se joignit au Roi Attale, & y  
passa l'hiver. Quelque tems après les  
Achéens livrèrent un combat aux Eto-  
liens & aux Eléens près de Messène,  
où ils eurent l'avantage.

§. V.

*Education & grandes qualités de Philo-  
pémén.*

PHILOPEMEN, dont il sera beau-  
coup parlé dans la suite, étoit de Mé-  
galopolis, ville de l'Arcadie dans le  
Péloponnèse. Il reçut une excellente  
éducation par les soins de Cassandre  
de Mantinée, qui, après la mort de  
son pere, par reconnoissance pour les  
services importans qu'il en avoit re-  
çus, servit au jeune pupille de Tu-  
teur & de Gouverneur.

Plut.in  
Philop.  
p. 356.  
361.

Au

Au sortir de l'enfance il fut mis entre les mains d'Ecdémus & de Démophane, citoyens de Mégalopolis, qui avoient été dans l'école d'Arcéfilas fondateur de la Nouvelle Académie. Le but de la philosophie, dans ces tems-là, étoit de porter les hommes à servir leur patrie, & de les former par ses préceptes au gouvernement de la République & au maniement des grandes affaires. C'est l'avantage inestimable que procurèrent à Philopémen les deux Philosophes dont nous parlons, par où ils le rendirent le bonheur commun de la Grèce. Aussi, comme on dit que les meres aiment plus leurs derniers enfans qu'elles ont dans un âge avancé, la Grèce, comme ayant enfanté Philopémen dans sa vieillesse, & après tous les grands personnages qu'elle avoit portés, l'aima singulièrement, & se plut à augmenter sa puissance à mesure qu'elle voioit croître sa réputation. Il fut appelé *le dernier des Grecs*, comme Brutus dans la suite *le dernier des Romains*: sans doute pour marquer que la Grèce, après Philopémen, n'avoit produit aucun grand homme, ni qui fût digne d'elle.

Aiant pris Epaminondas pour son modèle,

modèle , il imita admirablement sa prudence à délibérer & à résoudre , son activité & son audace à exécuter , & son parfait désintéressement : mais pour sa douceur , sa patience , sa modération dans les différens qui naissent ordinairement dans le gouvernement d'un Etat , c'est ce qu'il ne put jamais imiter. Un certain esprit de contention , qui étoit la suite de son caractère violent & emporté , le rendoit plus propre aux vertus guerrières qu'aux vertus politiques.

Aussi , dès son enfance , il n'aimoit que les gens de guerre , & il ne s'appliquoit volontiers qu'aux exercices qui pouvoient le rendre propre à cette profession ; à combattre armé , à monter à cheval , à lancer le javelot. Et comme il paroissoit très bien constitué & très bien formé pour la Lutte , & que quelques amis particuliers l'exhortoient à s'y appliquer , il leur demanda si cet exercice des Athlètes étoit propre à faire un bon soldat. Ils ne purent s'empêcher de lui répondre , que la vie des Athlètes , obligés de garder un régime fixe & réglé , de prendre de certaines nourritures & toujours aux mêmes heures , & de  
don.

donner un certain tems au sommeil , pour conserver leur embonpoint qui faisoit la plus grande partie de leur mérite ; que cette vie , dis-je , étoit toute différente de celle des gens de guerre , qui sont souvent dans la nécessité de supporter la faim & la soif , le froid & le chaud , & qui n'ont point toujours des heures marquées ni pour la nourriture, ni pour le repos. Depuis cette réponse il eut un souverain mépris pour les exercices athlétiques , ne les jugeant d'aucune utilité pour le bien public & pour l'Etat , & les trouvant dès là peu dignes d'un homme qui a quelque élévation , quelques talens , & quelque amour pour sa patrie.

Dès qu'il fut sorti des mains de ses Gouverneurs & de ses Maîtres , il se mit dans les troupes que la ville de Mégalopolis envoyoit faire des courses dans la Laconie ; pour piller & pour en emmener des troupeaux & des esclaves. Et dans toutes ces courses , il étoit toujours le premier quand on sortoit , & le dernier quand on revenoit.

Pendant qu'il n'y avoit point de troupes en campagne , il occupoit son loisir



loisir à se rendre robuste & léger par les exercices de la chasse, ou bien il s'appliquoit à cultiver la terre, car il avoit un bel héritage à une lieue de la ville, où il alloit très souvent après son diner ou après son souper. Le soir il se jettoit sur une méchante paille comme l'un de ses esclaves, & passoit ainsi la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, il alloit avec ses vigneronns travailler à la vigne, ou mener la charue avec ses laboureurs : après quoi il s'en retournoit à la ville, où il vaquoit aux affaires publiques avec ses amis & les Magistrats.

Tout ce qu'il gaignoit à la guerre, il le depensoit en chevaux & en armes, ou bien il l'emploioit à paier la rançon de ceux de ses citoiens qui avoient été faits prisonniers. Il tâchoit d'augmenter son revenu en mettant ses terres en valeur, qui est le plus juste de tous les gains ; & il ne se contentoit pas de s'y arrêter en passant & pour son seul plaisir, mais il y donnoit tous ses soins, persuadé qu'il n'y a rien qui convienne plus à un homme de probité & d'honneur que de faire profiter son bien en s'abstenant de celui des autres.

Je prie les Lecteurs , pour juger sagement de ce que je dis ici de Philopémen, de vouloir se transporter d'esprit dans les siècles dont je parle , & de se souvenir de l'estime & de l'usage que toutes les nations policées , les Hébreux , les Perses , les Grecs , les Romains , faisoient de la culture des terres , & du travail des mains. Tout le monde sait que ces derniers , je veux dire les Romains , après avoir remporté de célèbres victoires , & être descendus du char de triomphe couronnés de lauriers & de gloire , retournoient aussitôt à leurs métairies d'où on les avoit tirés pour les mettre à la tête des armées , & alloient conduire la charrue & les beufs avec ces mêmes mains qui venoient de vaincre & de défaire les ennemis. Nos mœurs , nos usages ne trouvent rien que de vil & de méprisable dans un pareil exercice : mais c'est un malheur pour nous. Le luxe , en corrompant nos mœurs , a perverti notre jugement. Il nous fait regarder comme grand & estimable , ce qui n'est digne que de mépris ; & il attache au contraire une idée de mépris & de bassesse à ce qui a une véritable grandeur & une solide beauté.

Phi.

Philopémen écoutoit volontiers les discours des Philosophes , & lisoit avec plaisir leurs traités ; non pas tous indifféremment , mais seulement ceux qui pouvoient l'aider à faire du progrès dans la vertu. De toutes les grandes idées d'Homère , il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguïser le courage , & porter aux grandes actions ; & ce Poète en est plein , jamais écrivain n'ayant peint la valeur avec des traits si vifs. Pour ce qui regarde les autres lectures , il aimoit sur tout à lire les traités d'Évangelus qu'on appelle *les Tactiques* , c'est-à-dire l'Art de ranger des troupes en bataille , & les histoires de la vie d'Alexandre. Car il pensoit qu'il falloit toujours rapporter les paroles aux actions, les préceptes à la pratique : estimant peu des lectures qui n'ont pour but que de satisfaire une vaine curiosité, ou de procurer un plaisir rapide & passager.

Quand il avoit lu les préceptes & les règles des Tactiques , il ne faisoit nul cas d'en voir les démonstrations par des plans dressés sur des planches : mais il en faisoit l'application sur les lieux mêmes en pleine campagne. Car,

dans ses marches , il observoit exactement la position des lieux hauts & des lieux bas ; toutes les coupures & les irrégularités du terrain ; toutes les différentes formes & figures que les bataillons & les escadrons sont obligés de prendre à cause des ruisseaux , des ravins , des défilés , qui les forcent de se resserrer ou de s'étendre : & après y avoir fait de sérieuses réflexions en lui-même , il en raisonnoit avec ceux qui l'accompagnoient.

Il étoit dans sa trentième année lorsque Cléomène , roi de Lacédémone , attaqua Mégalopolis. Nous avons vu quel courage & quelle grandeur d'ame il fit paroître dans cette occasion. Il ne se signala pas moins , quelques mois après , dans la bataille de Sélasie , où Antigone remporta une célèbre victoire sur le même Cléomène. Ce Prince , touché d'un mérite si éclatant dont il avoit été témoin par lui même , lui fit les offres les plus avantageuses pour l'attacher à son service. Il les refusa par l'attachement qu'il avoit pour sa patrie , & parce que d'ailleurs il se sentoit une répugnance naturelle pour la vie de la Cour , qui exige mille assujettissemens,

& où il n'est pas possible de conserver sa liberté. Ne voulant pas néanmoins demeurer oisif & sans occupation, il passa en Crète où il y avoit de la guerre, pour apprendre encore mieux le métier des armes. La Crète fut pour lui une excellente école, où il fit de grands progrès, & où il acheva de se former dans l'art militaire. Il y trouva des hommes très belliqueux, très adroits à toutes sortes de combats, très tempérans, & accoutumés à une discipline très sévère.

Après y avoir servi quelque tems, il s'en retourna chez les Achéens avec un si grand nom, qu'à son arrivée il fut fait Général de la cavalerie. Il commença par examiner l'état de ses troupes, où il ne trouva aucun ordre, aucune discipline. Il ne put dissimuler ni souffrir ce relâchement. Il alla lui-même de ville en ville, exhortant en particulier tous les jeunes gens, les piquant d'honneur, les animant par la vûe des récompenses, employant quelquefois la sévérité & les châtimens quand il trouvoit des esprits indociles & rebelles. Il leur faisoit faire souvent des exercices, des revûes, des

tournois dans les lieux où il pouvoit avoir le plus de spectateurs. Par ce moien, en très peu de tems, il les rendit tous si robustes, si adroits, si courageux, & en même tems si légers & si prompts, que toutes les évolutions & tous les mouvemens à droit, à gauche, ou de la tête à la queue, soit de tous les escadrons ensemble, soit de chaque Cavalier seul, se faisoient avec une adresse & une facilité, qui eussent presque donné lieu de croire que toute cette Cavalerie n'étoit qu'un seul & même corps qui se remuoit d'un mouvement libre & volontaire.

Dans le combat près de la ville d'Elis, qui est le dernier dont nous avons parlé, & où il commandoit la cavalerie, il se fit un grand honneur; & tout le monde avoua qu'il n'étoit ni au dessous d'aucun soldat pour des coups de main, ni inférieur aux plus vieux Capitaines en sagesse & en prudence, & qu'il étoit également propre & à combattre & à commander.

Il est vrai que le premier qui éleva la Communauté des Achéens à ce haut degré de gloire & de puissance où elle parvint, ce fut Aratus. Avant lui ils étoient

étoient méprisés & foibles , parce qu'i's étoient desunis , & que chaque ville ne travailloit que pour elle & pour ses propres intérêts. Aratus les releva en les unissant & en les liquant toutes ensemble , & sa vûe étoit de faire de tout le Péloponnèse un seul corps & une seule puissance , que cette union auroit rendu invincible. Il réussit moins dans ses entreprises par son courage & sa hardiesse , que par sa prudence , son adresse , son affabilité , sa douceur , & , ce qu'on a regardé comme un défaut dans son gouvernement , par les liaisons d'amitié qu'il contracta avec les Princes étrangers , auxquels par là sa République demeura soumise. Mais , dès que Philopémén eut commencé à prendre en main le gouvernement , comme il étoit grand homme de guerre , & qu'il avoit fait panacher la victoire de son côté dans tous ses premiers combats , il releva le courage des Achéens , & les trouvant en état de résister par eux-mêmes à leurs ennemis , il leur fit secouer le joug des puissances étrangères.

Il réforma beaucoup de choses dans les troupes des Achéens , & changea

leur ordonnance de bataille & leur armure, qui étoient très défectueuses. Il leur fit prendre de grands & forts boucliers, leur donna de bonnes lances, les arma de bons casques, de bonnes cuirasses, & de bons cuissarts; & par là il les accoutuma à combattre de pié ferme & en gagnant toujours du terrain, au lieu de courir & de voltiger comme des troupes légèrement armées, qui escarmouchent plutôt qu'elles ne combattent.

Il travailla ensuite à une autre réforme, bien plus difficile, mais encore plus importante en un sens : ce fut de modérer & de régler leur luxe & leur excessive dépense. Je dis modérer : car il ne crut pas pouvoir déraciner entièrement cette forte passion qu'ils avoient pour la parure & pour l'éclat. Il se contenta d'abord de lui substituer un autre objet, en leur inspirant du goût pour une autre magnificence, qui consistoit à se distinguer par leurs chevaux, par leurs armes, & par tout l'équipage de guerre. Cette ardeur passa jusqu'aux femmes, qui n'étoient plus occupées qu'à travailler pour leurs maris ou pour leurs enfans. On ne voioit entre les mains des fem-



femmes que des casques qu'elles ornoient de pennaches teints dans les plus vives couleurs, & des cottes d'armes de cavaliers, & des casques de soldats qu'elles brodoient. Cette vûe seule augmentant leur audace, excitait en eux un vif desir d'affronter les plus grands dangers, & une sorte d'impatience d'aller se couvrir de gloire. La somptuosité dans toutes les autres choses qui attirent les yeux, dit Plutarque, entraîne inmanquablement après elle le luxe, & inspire une secrète mollesse à ceux qui les regardent & qui s'y livrent : les sens enchantés & éblouis par ces charmes trompeurs conspirant à séduire l'esprit même, & à l'affoiblir par leurs douces sollicitations. Mais au contraire, la magnificence qui a les armes pour objet, relève le courage & le fortifie.

D'autres grands hommes ont pensé de même que Philopémen. Plutarque observe que Brutus, qui dans tout le reste avoit accoutumé les Capitaines à fuir toute superfluité, étoit persuadé que la richesse des armes que les soldats ont toujours entre leurs mains, & dont ils se couvrent, relève le courage des hommes qui ont du cœur &

Plut. in  
Brut. p.  
1001.

de l'ambition, & rend plus âpres au combat les avarés, en les forçant de défendre avec courage des armes qu'ils regardent comme une possession précieuse & honorable. Le même Auteur dit que ce qui acquit à Sertorius les bonnes grâces des Espagnols, c'est qu'il leur donnoit avec profusion de l'or & de l'argent pour dorer leurs casques, & enrichir leurs boucliers. C'étoit aussi le sentiment de <sup>a</sup> César, qui avoit soin de donner à ses soldats des armes brillantes d'or & d'argent, non seulement pour la pompe & l'éclat, mais pour les rendre plus fermes dans le combat par la crainte de perdre des armes d'un tel prix.

Il ne faut pas dissimuler que des Capitaines d'un aussi grand nom que ceux que je viens de nommer, pensoient différemment. Mithridate, instruit par ses malheurs de l'inutilité d'une armée magnifique, bannit toutes ces armes dorées & enrichies de pierreries, & il commença à les regarder comme la richesse du vainqueur

Plut. in  
Lucullo,  
p. 496.

<sup>a</sup> Habebat tam cultos milites, ut argento & auro politis armis ornaret, simul & ad speciem, & quo tenaciores eorum in prælio essent metu damni.

queur, & non comme la force de ceux qui les portent. Papirius, ce célèbre Dictateur, qui répara si avantageusement par la défaite des Samnites l'affront que les Romains avoient reçu aux fourches Caudines, disoit à ses troupes qu'il faut que le soldat ait quelque chose de hérissé, & que la dorure lui sied mal: que le fer & le courage doivent faire sa gloire & sa fierté. En effet, ajoutoit-il, l'or & l'argent, à parler vrai, sont moins des armes que des dépouilles. Cette parure brille avant l'action, & devient hideuse à travers le sang & le carnage. L'ornement du soldat, c'est la bravoure: le reste suit toujours la victoire. Un ennemi riche est la proie du vainqueur, quelque pauvre qu'il soit. Tout le monde sait <sup>b</sup> qu'Alexandre le

G 6      Grand

<sup>a</sup> Horridum militem esse debere, non cælatum auro argentoque, sed ferro & animis fretum. Quippe illa prædam verius quam arma esse; nitentia ante rem, deformia inter sanguinem & vulnera. Virtutem esse militis decus, & omnia illa victoriam sequi: & ditem hostem quamvis pauperis victoris præmium esse. *Liv. lib. 9. n. 40.*

<sup>b</sup> Aciem hostium auro purpuraque fulgentum intueri jubebat, prædam non arma gestantem. Trent, & imbelibus feminis aurum viri eriperent. *Q. Curt. lib. 3. cap. 10.*

Grand parloit de la même sorte de la richesse & de la magnificence des armes Persannes.

Ce n'est pas à moi à décider, dans cette variété de sentimens, lesquels de ces grands hommes pensoient plus juste. Mais on ne peut qu'admirer l'habileté & l'adresse de Philopémen, qui trouvant le luxe établi & dominant dans sa nation, ne crut pas devoir entreprendre de l'extirper entièrement, & se contenta de lui donner un objet plus louable, & plus digne d'hommes courageux.

Quand Philopémen eut accoutumé la jeunesse à chercher sa parure dans ses armes, il l'exerça & la forma lui-même avec grand soin à toutes les parties de la discipline militaire. Les jeunes gens de leur côté se prétoient avec grand plaisir aux leçons qu'il leur donnoit par rapport aux évolutions militaires, & il y avoit entr'eux une forte émulation à qui les exécuteroit avec plus de facilité & de promptitude. L'ordre de bataille qu'il leur enseigna, leur plut merveilleusement, parce que des rangs bien ferrés leur parurent plus difficiles à rompre : & leurs armes, quoi que beaucoup plus pesantes

pesantes qu'auparavant, leur devinrent plus aisées & plus légères, parce qu'ils les manioient & les portoient plus volontiers à cause de leur éclat & de leur beauté, & qu'il leur tarδοit de les effaier, & de les voir teintes du sang de leurs ennemis.

Il faut avouer que Philopémen, de quelque côté qu'on l'envisage, est un grand homme de guerre, & un beau modèle pour tous ceux que la Providence appelle à la profession des armes. Je ne puis trop exhorter nos jeunes Officiers, & notre jeune Noblesse, à étudier avec attention un si parfait modèle, & à s'y conformer en tout ce qui est imitable pour eux. Nos jeunes Seigneurs sont pleins de courage, de sentimens d'honneur, d'amour de la patrie, de zèle pour le service de leur Prince: la guerre qui vient de s'allumer tout d'un coup dans l'Europe, & à laquelle ils se portent avec une ardeur incroyable, en est une preuve bien sensible; & encore plus ce qui s'est passé en Italie & sur le Rhein. Ils ont du feu, de la vivacité, de l'esprit, & ne manquent point de talens, & des qualités qui peuvent conduire à tout ce qu'il y a de plus grand.

Mais

Mais ils manquent quelquefois d'une éducation mâle & vigoureuse, seule capable de former de grands hommes en quelque genre que ce soit. Nos mœurs, tournées malheureusement par un goût presque général vers la mollesse, les délices, le luxe, les plaisirs, l'admiration des choses vaines, & l'amour d'un faux éclat, énervent le courage dès les plus tendres années, & émoussent en nous cette pointe de vertu Gauloise qui nous étoit naturelle.

Si notre jeune Noblesse étoit élevée comme le fut Philo-émén, je parle de ce qui est compatible avec nos mœurs; que de bonne heure elle prît du goût pour des études solides, pour la bonne philosophie, pour l'histoire, pour la politique; qu'elle se proposât pour modèles tant de grands Capitaines que le dernier siècle a portés; qu'elle se rendit disciple de ceux qui se distinguent aujourd'hui parmi nous; qu'elle comprît bien une fois que la vraie grandeur ne consiste point à l'emporter sur les autres par le faste & la dépense, mais à s'en distinguer par un solide mérite; enfin qu'elle mît son plaisir

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 159  
 plaisir & la gloire à se former dans l'art  
 militaire, à en étudier toutes les par-  
 ties, à en saisir le vrai point & le vrai  
 but, & à n'omettre aucun des moïens  
 qui peuvent l'y perfectionner: quels  
 Officiers, quels Commandans, quels  
 Héros la France ne fourniroit-elle pas!  
 Un seul homme jetta cette ardeur &  
 cette émulation parmi les Achéens.  
 Qu'il seroit à souhaiter, (& pourquoi  
 ne l'espérerions nous pas?) que quel-  
 qu'un de nos Princes grand en tout,  
 en courage comme en naissance, fît  
 revivre dans nos armées cet ancien  
 goût de simplicité, de frugalité, de  
 générosité; & tournât le goût de la  
 nation vers le beau, le solide, & l'hon-  
 nête! Nulle conquête n'approche-  
 roit de cette gloire.

## §. VI.

*Diverses expéditions de Philippe & de  
 Sulpitius. Digression de Polybe sur les  
 Signaux par le feu.*

An. M.  
 3797.  
 Av. C.J.  
 207.

NOUS AVONS DIT que le Procon-  
 sul Sulpitius & le Roi Attale étoient  
 demeurés à Egine pendant les quar-  
 tiers d'hiver. Ils en sortirent dès que

Polyb:  
 lib. 10. p.  
 612-614.  
 Liv. lib.  
 28. n. 5-  
 le 8.

le printems fut venu , & se rendirent à Lemnos avec leurs flotes, qui jointes ensemble faisoient soixante galères. Philippe de son côté, pour être en état de faire face à l'ennemi soit par terre soit par mer, s'avança vers Démétriade. Les Ambassadeurs des alliés y vinrent de tous côtes pour implorer son secours dans le danger pressant où ils se trouvoient. Il les écouta favorablement, & leur promit à tous de leur envoyer du secours selon que le tems & le besoin l'exigeroient. Il le fit en effet, & envoya différens corps de troupes en différens endroits; pour les mettre en sûreté contre l'attaque des ennemis: après quoi il retourna à Démétriade. Et afin de pouvoir courir à propos au secours des alliés qui seroient attaqués, il établit dans la Phocide, dans l'Eubée, & dans la petite île de Péparétthe des signaux, & plaça de son côté sur le Tifée, montagne fort haute de Theffalie, des gens pour les observer, afin d'être averti promptement de la marche des ennemis, & des endroits qu'ils auroient dessein d'attaquer. J'expliquerai dans la suite en quoi consistoient ces signaux.

Le Proconsul & le Roi Attale s'avancèrent



vancèrent vers l'Eubée , & formèrent le siège d'Orée qui en est une des principales villes. Elle avoit deux châteaux très bien fortifiés , & pouvoit faire une longue résistance : mais Plator , qui y commandoit pour Philippe , la livra par trahison aux assiégeans. Il avoit donné exprès les signaux trop tard , pour que Philippe pût la secourir. Il n'en fut pas ainsi de Chalcis, que Sulpitius avoit assiégée aussitôt après qu'Orée eut été prise. Les signaux y furent donnés à propos , & le Commandant , sourd & inaccessible aux promesses du Proconsul , se préparoit à faire une bonne défense. Sulpitius vit bien qu'il avoit fait une tentative imprudente , & il eut la sagesse d'y renoncer sur le champ. La ville étoit très bien fortifiée par elle même , & d'ailleurs située sur l'Euripe, ce détroit fameux, a dans lequel le flux &

a Haud alia infestior classi statio est Nam & venti ab utriusque terræ præaltis montibus subiti ac procellosi se dejiciunt , & fretum ipsum Euripi, non septies die, sicut fama fert, temporibus flatis reciprocatur : sed temere, in modum venti nunc huc nunc illuc verso mari, velut monte præcipiti devolutus torrens rapitur. Ita nec nocte, nec die, quies navibus datur. Liv.

& le reflux n'arrivent pas sept fois seulement par jour, à des tems fixes & marqués, comme c'est le bruit commun dit Tite-Live, mais où il est bien plus fréquent, & où les flots sont agités tantôt d'un côté tantôt de l'autre avec tant de violence, qu'on diroit que ce sont des torrens qui se précipitent du haut des montagnes : de sorte que les vaisseaux n'y peuvent jamais trouver ni repos ni sûreté.

Attale assiégea Opunte, ville située assez près de la mer chez les Locriens dans l'Achaïe. Philippe fit une diligence extraordinaire pour la secourir, aiant fait en un seul jour plus de soixante mille, c'est-à-dire plus de vingt lieues. La ville venoit d'être prise quand il en approcha, & il auroit pu surprendre Attale qui la ravageoit, si celui-ci, averti de son arrivée, ne se fût retiré précipitamment. Philippe le poursuivit jusqu'au bord de la mer.

Attale s'étant retiré à Orée, & là aiant appris que Prusias roi de Bithynie étoit entré dans ses Etats, il reprit le chemin de l'Asie; & Sulpitius retourna à l'île d'Egine. Philippe, après  
avoir

avoir pris plusieurs petites villes, & fait échouer le dessein de Machanidas Tyran de Sparte qui songeoit à attaquer les Eléens occupés à préparer la célébration des Jeux Olympiques, se rendit à l'Assemblée des Achéens qui se tenoit à Egium, où il comptoit trouver la flotte Carthaginoise, & la joindre à la sienne: mais sur la nouvelle du départ de celle des Romains & d'Attale, elle s'étoit retirée.

Philippe <sup>a</sup> avoit une vraie douleur de ce que, quelque diligence qu'il pût faire, il n'arrivoit jamais à tems pour exécuter ses projets; la fortune, disoit il, prenant plaisir à lui enlever sous ses yeux toutes les occasions, & à rendre ses courses & tous ses mouvemens inutiles. Il dissimula pourtant son chagrin dans l'assemblée, & y parla avec un air de fermeté & de confiance. Aiant pris les dieux & les hommes à témoin qu'il n'avoit manqué aucune occasion de se mettre en marche pour chercher par tout l'ennemi,

il

<sup>a</sup> Philippus mœrebat & angebatur, cum ad omnia ipse raptim isset, nulli tamen se rei in tempore occurrisset; & rapièntem omnia ex oculis elusisset celeritatem suam fortunam.  
Liv.

il ajouta qu'il ne pouvoit dire de quel côté il y avoit eu le plus de promptitude , ou du sien à voler au secours des alliés , ou de celui des ennemis à se dérober de ses mains par la fuite. Que c'étoit déjà de leur part un aveu qu'ils se croient inférieurs à lui en forces : mais qu'il espéroit remporter bientôt sur eux une victoire complete , qui en feroit une preuve sensible. Ce discours rassura beaucoup les alliés. Après avoir donné les ordres nécessaires , & fait quelques légères expéditions, il retourna en Macédoine , pour y porter la guerre contre les Dardaniens.

*Digression de Polybe sur les signaux par le feu.*

LA MATIERE que traite ici Polybe est assez curieuse par elle-même , & d'ailleurs elle a assez de rapport avec l'histoire dont je parle actuellement, pour faire excuser une digression qui ne sera pas extrêmement longue , & que l'on peut passer si l'on craint qu'elle ennuie: Je la rapporterai presque mot à mot telle qu'elle est dans Polybe. Tite-Live dans le récit des faits que je viens de rapporter , & qu'il a copié presque littéralement d'après Polybe,

Polybe , fait a mention de ces mêmes signaux par le feu : mais il se contente de les indiquer simplement , parce que l'invention n'en étant pas due aux Romains , cela regardoit moins son histoire. Mais cet artifice des signaux , qui fait une partie de l'art militaire , appartient proprement à l'histoire des Grecs , & montre jusqu'à quel point de perfection ils avoient porté toutes les parties de ce grand art , les réflexions sérieuses qu'ils avoient faites sur tout ce qui y a quelque rapport , & le détail étonnant où ils étoient entrés pour la construction des machines & des différentes armures , & pour les signaux.

Comme la manière de donner des signaux par le feu , dit Polybe , quoique d'un grand usage dans la guerre , n'a pas été jusqu'à présent traitée avec exactitude , je croi qu'il est à propos de

Polyb.  
lib. 10.  
p. 614-  
618.

a Philippus , ut ad omnes hostium motus posset occurrere , in Phocidem atque Eubœam , & Peparethum mittit , qui loca alta eligerent , unde editi ignes apparerent : ipse in Tisæo ( mons est in altitudinem ingentem cacuminis editi ) speculam posuit , ut ig bus procul sublati , signum , ubi quid molirentur hostes , momento temporis acciperet Liv. lib. 285. n. 5.

de ne poient passer légèrement sur cette matière , mais de m'y arrêter un peu , pour en donner une connoissance plus parfaite.

C'est une vérité reconnue de tout le monde , que l'occasion peut beaucoup en toutes choses , mais principalement dans la guerre. Or de tout ce qui s'est inventé pour la saisir , rien n'est plus utile que les signaux par le feu. Que les choses viennent de se passer , ou qu'elles se passent actuellement, il est facile par ce moyen de les faire savoir à trois ou quatre journées de là , & quelquefois même à une plus grande distance : & par là on se met en état de recevoir à point nommé le secours dont on a besoin.

Autrefois cette manière d'avertir , parce qu'elle étoit trop simple , n'étoit presque d'aucune utilité. Car, pour en faire usage , il falloit être convenus de certains signaux : & comme il y a une infinité de divers événemens , la plupart ne pouvoient se connoître par cette voie. Par exemple, pour ne point sortir de l'histoire que je raporte , il étoit aisé de faire savoir qu'il étoit arrivé une armée navale à Orée , à Péparéthe , ou à Chalcis , parce qu'on avoit

avoit prévu ces cas , & qu'on étoit convenu des signaux qui pouvoient les marquer. Mais une revolte subite , une trahison , un grand meurtre commis dans la ville , & d'autres choses pareilles qui arrivent assez souvent , & qu'on ne peut prévoir ; ces sortes d'événemens , qui demandent néanmoins que sur le champ on en délibère , & qu'on y apporte un prompt remède , ne pouvoient s'annoncer par le moien des fanaux. Car il n'est pas possible de convenir d'un signal pour des événemens qu'il n'est pas possible de prévoir.

Enée\* , cet Auteur dont nous avons un Ouvrage sur les devoirs d'un Général d'armée , s'est efforcé de remédier à cet inconvénient : mais il s'en faut beaucoup qu'il ne l'ait fait avec tout

\* Enée vivoit du tems d'Aristote. Il écrivoit un ouvrage sur l'art militaire. Cinéas, Conseiller de Pyrrhus , fit un abrégé de ce Livre. Pyrrhus écrivoit aussi sur la même matière. *Alian. Tact. cap. 1. Cicéron fait mention de ces deux derniers dans une de ses lettres* *Summum me ducem literæ tuæ reddiderunt. Plânè nesciebam te tam peritum esse rei militaris. Pyrrhi te libros & Cinæa video lectitasse. Lib. 9. Epist. 25. ad Papir. Pœtam.*

tout le succès qu'on auroit souhaité, & qu'il s'étoit proposé lui-même. On en va juger.

Ceux, dit-il, qui veulent s'entre-donner des signaux pour des affaires pressantes, doivent commencer par préparer deux vaisseaux de terre, qui soient également larges par tout & également profonds. C'est assez qu'ils aient quatre piés & demi de profondeur, & un pié & demi de largeur. Il faut avoir ensuite des morceaux de liége qui soient proportionnés à l'ouverture de ces vaisseaux, mais qui aient un peu moins de largeur, (pour pouvoir descendre aisément jusqu'au fond des vaisseaux.) On fiche au milieu de ce liége un bâton, qui doit être dans l'un & dans l'autre des deux vases d'une égale grandeur. On divise ce bâton par des intervalles bien marqués de trois doigts chacun, pour y écrire les choses qui arrivent le plus ordinairement dans une guerre. Sur l'un de ces intervalles par exemple : IL EST ENTRE' DE LA CAVALLERIE DANS LE PAYS. Sur l'autre : IL EST ARRIVE' DE L'INFANTERIE PESAMMENT ARME'E. Sur le troisième : DE L'INFAN-



DES SUCCES. D'ALEXAND. 169  
FANTERIE LEGERE. Sur le suivant :  
DE L'INFANTERIE ET DE LA CAVA-  
LERIE. Sur un autre : DES VAIS-  
SEAUX. Ensuite : DES VIVRES. Et  
ainsi du reste , jusqu'a ce qu'on ait  
rempli tous les intervalles des choses  
que l'on prévoit qui peuvent vraisem-  
blablement arriver dans la guerre dont  
il s'agit.

Après cela il faut observer que les  
deux vaisseaux aiant chacun un petit  
tuiau ou robinet d'une égale grosseur ,  
afin que les eaux se vident égale-  
ment. Pour lors on remplit d'eau les  
vases : on pose dessus les morceaux de  
liège avec leurs bâtons , & l'on ouvre  
les robinets. Cela fait , il est clair que,  
les vases étant égaux , le liège descen-  
dra , & les bâtons s'enfonceront dans  
les vases , à proportion que ceux ci se  
vuideront. Pour être plus sûr de cet-  
te justesse , il est bon d'en faire l'épreu-  
ve auparavant , & d'examiner si tout  
s'accorde & concourt ensemble par  
une exécution uniforme de part &  
d'autre.

Quand on s'en est bien assuré , on  
porte les deux vases aux deux endroits  
où l'on doit donner & observer les

signaux: on y verse de l'eau, & on y met le liége avec le bâton. A mesure qu'il arrivera quelqu'une de ces choses qui auront été écrites sur les bâtons, on leve un flambeau, un fanal, & on le tient élevé jusqu'à ce que de l'autre côté on en leve un autre. (Ce premier signal n'est que pour s'assurer de part & d'autre qu'on est prêt & attentif.) Alors on baisse le fanal, & on ouvre les robinets. Quand l'intervalle, c'est-à-dire l'endroit du bâton où la chose dont on veut avertir est écrite, sera descendu au niveau des vases, celui qui donne le signal leve son flambeau; & de l'autre côté sur le champ le correspondant ferme le robinet de son vase, & regarde ce qui est écrit sur la partie du bâton qui touche à l'ouverture du vaisseau, si de part & d'autre tout a été exécuté avec la même promptitude, de part & d'autre on lira la même chose.

Quoi que cette manière soit différente de celle qui se pratiquoit dans les premiers tems, où l'on ne faisoit autre chose que de demeurer d'accord d'un simple signal qui devoit marquer l'événement qu'on desiroit savoir, & dont

DES SUCCES. D'ALEXAND. 171  
dont on étoit convenu; néanmoins elle  
est encore trop vague & trop indéter-  
minée. Car il n'est pas possible de pré-  
voir toutes les choses qui peuvent ar-  
river dans une guerre: & quand on  
pourroit les prévoir, il seroit impossi-  
ble de les marquer toutes sur un bâ-  
ton. D'ailleurs, quand il arrivera  
quelque chose à quoi on ne s'atten-  
doit pas, comment en avertir selon  
cette méthode? Ajoutez que ce qui est  
écrit sur le bâton, n'est point du tout  
précis & circonstancié. On n'y voit  
pas combien il est entré de cavalerie,  
ou d'infanterie; ni en quel endroit du  
pays sont ces troupes; ni combien il  
est arrivé de vaisseaux, ni ce qu'on a  
de vivres. Car, pour marquer ces sor-  
tes de particularités sur le bâton, il  
auroit falu les prévoir; & cela n'est  
pas possible. Cependant c'est ce qu'il  
importe le plus de savoir. Car le  
moien d'envoyer du secours, si l'on ne  
sait ni combien l'on aura d'ennemis  
à combattre, ni où ils sont? Com-  
ment avoir confiance en ses forces, ou  
s'en défier, en un mot comment pren-  
dre son parti, sans savoir combien  
de vaisseaux ou combien de vivres il

est venu de la part des ennemis ?

La dernière méthode a pour auteur Cléoxène , d'autres l'attribuent à Démoclite : mais nous l'avons perfectionnée ; c'est toujours Polybe qui parle. Elle fixe tout , & par son moyen on peut avertir de tout ce qui se passe : elle demande seulement beaucoup de précaution & d'exactitude. La voici.

On prend les vingt-quatre lettres de l'alphabet , on les divise en cinq parties , & on les inscrit dans une tablette de haut en bas , selon leur ordre naturel sur cinq colonnes , cinq dans chacune , excepté la dernière qui n'en a que quatre.

L'alphabet étant rangé de la sorte , celui qui doit donner le signal , commencera par montrer deux fanaux , deux flambeaux , & il les tiendra levés jusqu'à ce que de l'autre côté on en ait aussi levé deux. Ce premier signal servira à faire connoître que de part & d'autre on est prêt : après quoi on baisse ces flambeaux.

Il s'agit maintenant de faire lire dans cet alphabet à celui que l'on instruit de loin ce qu'on lui veut apprendre.

dre. Celui qui donne le signal élèvera des flambeaux à sa gauche pour faire connoître par leur nombre à l'autre dans quelle colonne il doit prendre les lettres pour les écrire à mesure qu'on les lui montrera ; de sorte que si c'est la première colonne, il n'élève qu'un flambeau ; si c'est la seconde, il en élève deux ; & ainsi du reste, & cela toujours à gauche. Il en fera autant à sa droite, pour marquer à celui qui reçoit le signal quelle lettre d'une colonne il faudra qu'il observe & qu'il écrive. Voila de quoi ils conviendront mutuellement.

Après ces conventions chacun s'étant mis à son poste, il faudra que celui qui donne le signal ait un instrument \* géométrique garni de deux tuiaux, afin qu'il connoisse par l'un la droite, & par l'autre la gauche de celui qui doit lui répondre. On dressera la tablette proche de cet instrument, & l'on élèvera à droit & à gauche un solide de dix piés de largeur, & environ de la hauteur d'un homme, afin que les flambeaux qu'on élè-

H 3 vera

\* On en trouvera la figure à la fin de ce petit Traité.

vera au dessus fassent une lumière sûre & aisée à discerner ; & que quand on voudra les abaisser , ils soient entièrement cachés derrière.

Tout cela disposé ainsi de part & d'autre , je suppose par exemple qu'on veuille annoncer , que *Cent hommes de l'île de Crète se sont retirés chez les ennemis*. On choisira d'abord les mots qui marqueront cela en moins de lettres qu'il sera possible , comme : *Krétois \* cent ont déserté* ; ce qui exprime la même chose avec beaucoup moins de lettres. On l'annoncera ainsi.

La première lettre est un K , qui est dans la seconde colonne. On élèvera donc à gauche deux flambeaux , pour marquer à celui qui reçoit le signal que c'est la seconde colonne qu'il doit examiner. Puis on en élèvera cinq à droit , qui feront connoître que la lettre qu'on cherche est la cinquième de la seconde colonne , c'est-à-dire un K.

Ensuite on élèvera quatre flambeaux à gauche , pour marquer le \*\*P qui

\* Cela est ainsi disposé dans le grec.

\*\* Le rho , ou r , s'écrit ainsi en lettre majuscule dans la langue grecque.

qui est dans la quatrième colonne : puis deux à droit, pour l'avertir que cette lettre est la seconde de la quatrième colonne. On fera la même chose pour les lettres suivantes.

Par cette méthode, il n'arrive rien qu'on ne puisse annoncer d'une manière fixe & déterminée. Si l'on y emploie plusieurs signaux, c'est parce que chaque lettre demande d'être indiquée deux fois : la première, pour savoir dans quelle colonne elle se trouve ; la seconde, pour savoir quel rang elle tient dans la colonne indiquée. Mais, d'un autre côté, si l'on observe exactement tout ce qui a été prescrit, l'indication sera sûre. Pour parvenir à cette exactitude dans l'opération même, il faudra s'y être beaucoup exercé auparavant.

Voilà ce que propose Polybe, grand homme de guerre comme on sait, & grand politique : dont les vûes, par cette raison, ne doivent pas être méprisées. On pourroit les perfectionner par la réflexion, & en faire usage en plusieurs occasions. C'est dans des pays de montagne que ces signaux étoient employés.

H. 4 On

On m'a prêté une brochure imprimée en 1702. qui a pour titre : *L'Art des signaux, tant pour la terre que pour la mer*. L'écrit est dédié au Roi par le sieur Marcel, Commissaire de la Marine à Arles. Cet Auteur prétend avoir communiqué plusieurs fois, à deux lieues de distance (dans l'intervalle du tems qu'il auroit falu à un homme pour bien écrire & former exactement les lettres du même discours) un avis imprévu d'une page d'écriture.

Je ne sai point quelle étoit cette nouvelle invention, ni quel succès elle a eu : mais il me semble que ces sortes de découvertes ne sont point à négliger. Dans tous les tems & dans tous les pays on a été fort curieux de trouver & d'employer des moïens de recevoir ou de donner aux autres de promptes nouvelles ; & les signaux par le feu en sont un des principaux.

Pausan.  
l. 2. pag.  
130.

Dès les tems fabuleux, lorsque les cinquante Danaïdes égorgèrent toutes en une seule nuit leurs maris, excepté Hypermnestre qui épargna Lyncée, on dit que l'une & l'autre s'étant sauvés par la fuite, & étant arrivés chacun de son côté en un lieu de sûreté, ils



ils se le firent savoir mutuellement par des signaux de feu ; & que de là étoit venue la fête des Flambeaux établie à Argos.

Agamemnon , en partant pour l'expédition de Troie , avoit promis à Clytemnestre , que le jour même que la ville seroit prise , il l'avertiroit de sa victoire par les feux qu'il feroit allumer. Il lui tint parole , comme on le voit dans la tragédie d'Eschyle qui porte le nom de ce Prince : où la sentinelle , chargée d'observer ce signal , marque qu'elle passoit de bien mauvaises nuits dans ce fâcheux poste.

On a voit dans les Mémoires que César nous a laissés sur la guerre des Gaules , qu'il employoit aussi ce moyen.

Le même César en raporte un autre usité chez les Gaulois. Lorsqu'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire , ou qu'on avoit besoin d'un prompt secours , ils s'entr'avertissoient par des cris redoublés , qui étoient portés d'un lieu à un autre ; de sorte

Cæs. Bell.  
Gall. l. 7.

H 5 que

a Celeriter, ut antè Cæsar imperaverat, ignibus significatione facta, ex proximis castellis eo concursum est. Cæs. bell. Gall. lib. 2.

que le massacre des Romains qui avoit été fait à Orléans au lever du soleil, fut sù sur les huit à neuf heures du soir en Auvergne à quarante lieues de là.

Coel. On parle d'une voie bien plus courte.  
Rhodig. te. On prétend que le Roi de Perse, lorsqu'il porta la guerre dans la Grèce, avoit disposé des espèces de sentinelles d'un lieu à un autre qui se communiquoient par la voix les nouvelles que l'on vouloit faire porter au loin; & qu'elles pouvoient arriver d'Athènes à Susse (l'espace est de plus de cent cinquante lieues) en quarante huit heures.

On rapporte<sup>a</sup> aussi qu'un Sidonien proposa à Alexandre le Grand un moyen infallible pour établir une communication prompte & sûre entre tous les pays de sa domination. Il ne lui demandoit que cinq jours pour la plus grande distance de ses Etats héréditaires & la plus éloignée de ses conquêtes des Indes. Le Roi, regardant cette offre comme une vision

<sup>a</sup> Vigénère, dans ses observations sur le septième livre des guerres de César dans la Gaule, rapporte ce fait sans citer précisément l'auteur.

sion, la rejetta avec mépris : mais il s'en repentit bientôt. Avec raison : l'épreuve n'en couloit rien.

Diodore dit que les Perses pla- Lib. 19.  
p. 666.

goient des gens qui avoient bonne voix sur des hauteurs assez proches l'une de l'autre pour qu'ils pussent s'entendre, & ils se croient l'un à l'autre la chose qui étoit arrivée. Ainsi la nouvelle voloît de bouche en bouche par toutes les Satrapies ou Gouvernemens jusqu'aux extrémités du Roiaume : de sorte qu'en un jour elle arrivoit à un lieu éloigné de trente journées de chemin. Il fa- loit bien des voix, & la nouvelle n'é- toit guères secrète.

Pline raporte un moien d'une au- Plin. l.  
7. c. 37.

tre espèce, qui n'est pas tout-à-fait sans vraisemblance. Décimus Brutus défendoit la ville de Modène assiégée par Antoine, qui la serroit de près, & ne lui laissoit aucun moien de faire savoir de ses nouvelles aux Con- suls, aiant fait des lignes autour de la ville, & fait dresser des filets dans la rivière. Brutus se servit de pigeons, aux piés desquels il attacha ses let- tres, qui arrivèrent en sûreté où il

vouloit. Que a servoient à Antoine, dit Pline, les retranchemens & les sentinelles ? que lui servoient les filets qu'il avoit fait tendre ; Le nouveau courier prit sa route par les airs.

Les voyageurs raportent que , pour porter des nouvelles d'Alexandrette à Alep lorsque les vaisseaux sont arrivés dans ce port , on se sert de pigeons qui ont des petits à Alep ; on leur attache au col ou aux piés un billet, contenant les nouvelles qu'on veut communiquer. Les pigeons s'envolent , s'élèvent fort haut , & vont à tire d'aile à Alep , où l'on prend les bulletins. On emploie le même moien en plusieurs autres endroits.

*DESCRIP.*

a Quid vallum, & vigil obsidio, atque etiam retia amne prætexta profuere Antonio, per coelum eunte nuntio ?

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 181  
DESCRIPTION de l'Instrument em-  
ployé dans les signaux par le feu.

M. Chevalier, Professeur de Mathématiques au Collège Royal, l'un de mes Collègues & de mes amis, a bien voulu, à ma prière, tracer la figure de l'Instrument dont parle ici Polybe, & y ajouter l'explication suivante.

Voici comme je conçois l'Instrument décrit par Polybe pour se communiquer des nouvelles à une grande distance par des signaux de feu.

AB est une Traverse de bois de 4 ou 5 piés de long sur 5 ou 6 pouces de large, & 2 ou 3 pouces d'épaisseur. A ses extrémités sont attachées à tenons & mortaises, & bien perpendiculairement par leur milieu, deux autres tringles de bois CD, EF de même largeur & épaisseur que la traverse, & de 3 ou 4 piés de long. Les côtés de ces tringles doivent être bien parallèles, & leur surface supérieure très unie. On tracera sur le milieu de la surface de chacune de ces tringles une ligne droite parallèle à leurs côtés, & par conséquent ces lignes seront parallèles entr'elles. A un  
pouce

pouce & demi ou deux pouces de distance de ces lignes, & précisément au milieu de la longueur de chaque tringle, on enfoncera solidement & bien à plomb une vis de fer ou de cuivre, (2) dont la partie supérieure, qui doit être ronde ou cylindrique, & avoir 5 ou 6 lignes de diamètre, excédera la surface des tringles de 7 ou 8 lignes.

Ces tringles servent à placer deux Tuiaux ou cylindres creux GH, IK, au travers desquels se font les observations. Ces tuiaux doivent être exactement cylindriques, & faits de quelque métal dur & solide pour ne se point déjetter. On leur donnera un pié de longueur plus qu'aux tringles qui les portent : ainsi ils les débordront de 6 pouces à chaque bout. Il faut que ces tuiaux soient attachés & fixés sur deux règles de même métal, qui auront dans le milieu de leur longueur une petite partie excédente & arrondie, (3) d'environ un pouce. Cette partie (3) sera percée dans son milieu d'un trou bien rond d'environ un demi pouce de diamètre ; de sorte qu'appliquant les règles qui portent ces tuiaux sur les tringles de bois CD,

CD, EF, ce trou soit exactement rempli par la partie excédente & cylindrique de la vis (2) qu'on y a mise, sans qu'ils puissent varier. La tête de la vis peut surpasser de quelques lignes la surface de la règle. Il faut observer que les tuiaux puissent tourner avec leur règle de métal autour de ces vis pour les aligner sur les massifs P, Q, derrière lesquels se font les signaux de feu, suivant les différentes distances des lieux où se feront les signaux.

On doit noircir les Tuiaux en dedans, afin que l'œil appliqué à l'un de leurs bouts ne reçoive point de rayons réfléchis. Il faut aussi placer vers le bout du côté de l'observateur un Diaphragme de 3 ou 4 lignes d'ouverture; & placer à l'autre bout deux fils, l'un vertical, & l'autre horizontal, qui se croisent dans l'axe du tuiau.

Au milieu de la Traverse AB on fait un trou rond de 2 ponces de diamètre, pour porter le pied LMNOP qui porte toute la machine, & autour duquel elle tourne comme sur un pivot. L'on peut nommer cette machine Alidade, quoiqu'elle soit différente de celles que l'on applique à des cercles, demi-cercles, & même à des quarrés géo-

géométriques, dont on se sert pour lever des cartes, des plans, faire des arpentages &c. mais elle a le même usage, qui est de prendre des alignemens.

Celui qui donne le signal, & celui qui le reçoit, doivent avoir chacun un semblable instrument : autrement celui qui reçoit le signal ne pourroit distinguer si les signaux qu'on lui donne sont à droit ou à gauche de celui qui les fait, ce qui est essentiel, dans l'exécution de Polybe.

Les deux massifs P, Q destinés à marquer la droite & la gauche de celui qui donne les signaux, à découvrir ou cacher les feux, suivant les circonstances de l'observation doivent être plus ou moins grands, & plus ou moins éloignés l'un de l'autre, selon que la distance entre les lieux où se donnent & reçoivent les signaux sera plus ou moins grande.

On n'a cherché dans la description de la machine précédente, qu'à expliquer la manière dont on pourroit exécuter l'idée de Polybe pour donner des signaux par des feux; sans en approuver l'usage pour des distances un peu considérables. Car il est certain  
que



que quelque machine que l'on puisse faire, ces signaux de 2, 3, 4 & 5 flambeaux ne se distingueront point à une distance de 5 ou 6 lieues ou plus, comme il le suppose. Il faudroit pour cela, non des flambeaux qu'on puisse hausser ou baisser à la main, mais des feux très grands & étendus, comme des charretées de paille ou de bois, pour qu'ils pussent être aperçus, & par conséquent des massifs d'une grandeur énorme pour les cacher.

L'on ne connoissoit point les Lunettes d'approche du tems de Polybe, elles n'ont été découvertes ou perfectionnées que dans le dernier siècle. Elles auroient rendu ces signaux possibles à une distance beaucoup plus grande que de simples tuiaux : mais je doute encore qu'elles pussent être employées à l'usage auquel Polybe destine ces signaux, pour une distance plus grande que deux ou trois lieues. Mais je croi qu'une place assiégée pourroit communiquer ses besoins à une armée de secours, ou lui marquer combien de tems elle est en état de se défendre, afin qu'elle prît ses mesures ; & que réciproquement l'armée de secours pourroit communiquer ses des-

desseins à la ville assiégée, sur tout en se servant de lunettes d'approche.

## §. VII.

*Célèbre victoire remportée près de Mantinée sur Machanidas Tyran, de Sparte par Philopémen. Estime qu'on faisoit de ce Général. Nabis succède à Machanidas; traits de son avarice & de sa cruauté. Paix générale conclue entre Philippe & les Romains, dans laquelle furent compris tous les Alliés de part & d'autre.*

LES ROMAINS, uniquement occupés de la guerre contre Annibal, à laquelle ils avoient résolu de mettre fin, prirent peu de part à celle des Grecs, & les laissèrent en repos pendant les deux années qui vont suivre.

An. M. Dans la première, Philopémen  
3798. fut nommé Capitaine Général des  
Av. J. Achéens. Revêtu de cette première  
C. 206. charge de la République, il assembla  
Polyb. ses Alliés avant que de songer à se  
l. II. p. mettre en campagne, & les exhorta  
629-631. fortement à seconder son zèle par  
leur courage & leur bonne volonté,  
& à soutenir dignement sa réputation  
& la leur. Il insista beaucoup sur le  
soin

soin qu'on devoit prendre, non plus de la beauté & de la magnificence des habits, ce qui ne convient qu'à des femmes, & encore à des femmes d'un mérite médiocre; mais de la propreté & de l'éclat des armes, ce qui sied bien à des hommes occupés de leur propre gloire, & du bien de la patrie.

Son discours fut écouté avec un applaudissement général, de manière qu'au sortir de l'assemblée on montrait au doigt ceux que l'on voioit vêtus magnifiquement: tant une exhortation faite à propos par un homme respectable, a de force, non seulement pour détourner les hommes du mal, mais encore pour les porter au bien; sur tout quand sa vie répond à ses paroles; car alors on ne peut presque pas ne se point rendre à ses conseils. C'étoit là le caractère de Philopèmen. Simple dans ses habits, frugal dans ses repas, il s'occupoit peu du soin de son corps. Dans les conversations il souffroit avec patience la mauvaise humeur des autres, & même leurs paroles méprisantes: pour lui il évitoit de faire la moindre peine à qui que ce fût. Il se fit une étude

de particulière toute sa vie de ne parler que vrai. Aussi ses moindres paroles étoient toujours écoutées avec respect, & l'on n'hésitoit point à y ajouter foi. Et il n'avoit pas besoin de beaucoup de paroles pour persuader, sa conduite étant un modèle de tout ce que l'on devoit faire.

L'assemblée congédiée, tous retournèrent dans leurs villes, pleins d'admiration pour tout ce qu'ils avoient entendu dire à Philopémen, & persuadés que tant qu'il seroit à la tête des affaires, il n'arriveroit rien de fâcheux à la République. Il partit aussitôt lui-même pour visiter les villes, & pour donner ordre à tout. Il rassembla le peuple dans chaque lieu, lui marqua ce qu'il étoit à propos qu'il fit, & leva des troupes. Après avoir passé près de huit mois aux préparatifs de la guerre, il se mit en campagne.

Polyb. Machanidas, Tyran de Lacédémone, étoit avec une puissante armée l. 11 pag. 631-637. l'occasion d'affujettir tout le Péloponnèse. Dès qu'on eut des nouvelles qu'il Plut. in Philop. étoit arrivé sur les terres de Mantinée, Philopémen songea à lui livrer bataille. p. 361.

Le

Le Tyran de Sparte se mit en marche dès le matin à la tête de l'infanterie pesamment armée, & plaça à droit & à gauche sur la même ligne un peu plus avancée l'infanterie légère composée des étrangers; & derrière eux les chariots chargés de catapultes & de traits, pour les soutenir. Il paroît par la suite qu'il avoit devant lui un fossé qui traversoit une partie de la plaine, mais qui étoit débordé aux deux bouts par ses troupes.

En même tems Philopémén fit sortir de la ville son armée partagée en trois corps. Le premier, composé de la cavalerie Achéenne, se mit à la droite. Le second, qui étoit de l'infanterie pesamment armée, prit le centre, s'avançant vis à vis du fossé. Le troisième, composé des Illyriens, des cuirassiers, des étrangers, des armes à la légère & de quelques chevaux \* Tarentins, occupa la gauche, aiant Philopémén à sa tête.

L'heure du combat étant proche, & les ennemis en présence, ce Général voltigeant dans les intervalles de l'infanterie, encouragea ses gens en  
peu

\* Les cavaliers Tarentins avoient chacun deux chevaux. Liv. lib. 35. n. 28.

peu de paroles, mais très fortes. La plupart même ne furent pas entendues. Car les soldats l'aimoient tant, & avoient tant de confiance en lui, qu'ils se portoit d'eux-mêmes à combattre avec un empressement & une ardeur incroyable. Eux-mêmes, avec une espèce de transport, animoient leur Général, & le pressoient de les mener à la charge. Tout ce qu'il tâchoit de leur faire entendre, étoit que le tems étoit venu où leurs ennemis alloient être réduits à une honteuse servitude, & eux remis dans une liberté glorieuse & à jamais mémorable.

Machanidas marcha avec son infanterie en une espèce de colonne, comme s'il eût voulu d'abord commencer l'action par l'attaque de la droite. Mais quand il se fut approché à une distance convenable, il fit faire tout d'un coup à son infanterie un demi tour pour s'allonger sur sa droite, & pour faire un front égal à la gauche des Achéens, & fit avancer pour la couvrir tous les chariots chargés de catapultes. Philopémen vit bien que son but étoit de jeter le désordre dans son infanterie, en l'ac-

cablant

cablant de traits & de pierres. Il ne lui en donna pas le loisir, mais fit commencer vigoureusement le combat par la cavalerie des Tarentins dans un terrain qui se trouvoit fort propre à la faire agir. Machanidas fut obligé de faire la même chose, & de mettre aussi aux mains ses Tarentins. Le premier choc fut violent. Les armées à la légère étant venus peu après pour les soutenir, en un moment on vit tous les étrangers engagés de part & d'autre. Et comme dans cette mêlée on se battoit d'homme à homme, le combat fut fort longtemps douteux. Enfin les étrangers de la part du Tyran eurent l'avantage, leur nombre, & la dextérité qu'une longue expérience leur avoit acquise, l'emportèrent. Les Illyriens & les cuirassiers qui soutenoient les étrangers de Philopémen ne purent résister à un choc si rude. Ils furent tous entièrement rompus, & s'enfuirent en hâte vers la ville de Mantinée, éloignée d'un grand quart de lieue.

Tout paroissoit perdu du côté de Philopémen. On vit ici sensiblement, dit Polybe, la vérité d'une maxime qui ne peut être raisonnablement contestée :

testé : Que la plupart des événemens militaires ne sont heureux ou malheureux qu'à proportion de l'habileté ou de l'ignorance des Généraux. Philopémen , loin d'être ébranlé par le mauvais succès de ce premier choc , & de perdre tête , ne fut attentif qu'à profiter des fautes que pourroit faire l'ennemi. Il en fit une essentielle en effet , qui est fort ordinaire dans ces occasions , & dont on ne peut trop se donner de garde. Après la déroute de l'aile gauche , Machanidas , au lieu de mettre à profit cet avantage , d'attaquer de front dans le moment avec son infanterie le centre de celle des ennemis , de la prendre en même tems en flanc par son aile victorieuse , & de finir ainsi toute l'affaire , se laisse emporter en jeune homme par l'ardeur de ses troupes , & poursuit sans ordre les fuyards : comme si , après avoir plié , la crainte seule n'eût pas suffi pour les faire courir jusqu'aux portes de la ville.

Philopémen , qui dans cette déroute s'étoit retiré près de l'infanterie du centre , en prend à la hâte les premières cohortes , leur ordonne de tourner à gauche , & vient avec elles se  
saisir



laisser du poste que Machanidas avoit abandonné. Par ce mouvement il sépare le centre de l'infanterie ennemie de son aile droite. Il ordonne à ces cohortes de demeurer dans le poste qu'elles venoient d'occuper jusqu'à nouvel ordre, & commande en même tems à Polybe le Mégaloopolitain de rallier tous ceux des Illyriens, des cuirassiers, & des étrangers, qui, sans se débander par la fuite comme les autres, s'étoient jettés à l'écart pour éviter le choc du vainqueur; & avec ces troupes de se poster sur le flanc de l'infanterie de son centre pour arrêter l'ennemi au retour de la poursuite.

Alors l'infanterie Lacédémonienne, enflée du premier succès de son aile droite, sans attendre le signal, s'avance avec impétuosité vers les Achéens piques baissées jusques sur le bord du fossé. Quand ils y furent arrivés, soit qu'étant si proches des ennemis ils eussent honte de ne point passer outre, soit qu'ils comptassent pour rien

a Le nouveau Traducteur de Polybe a pris cet officier pour notre Historien; & il le fait parler ici en personne, ce qui n'est point dans l'original. Notre Polybe n'étoit point encore né. Il est vrai que celui-ci portoit le même nom, & étoit de la même ville: c'est ce qui rend l'erreur plus pardonnable.

un fossé qui étoit sans eau & sans aucune haie , & d'ailleurs ne pouvant plus reculer parce que les premiers rangs étoient poussés par les derniers , ils se jetterent dedans sans hésiter. C'étoit là le moment décisif , que Philopémen attendoit depuis longtemps. Il fait sonner la charge. On court sur eux piques baissées avec des cris épouvantables. Les Lacédémoniens , qui , en descendant dans le fossé , avoient rompu leurs rangs , ne virent pas plutôt les ennemis au dessus d'eux , qu'ils prirent la fuite : mais il en resta dans le fossé un grand nombre , tué partie par les Achéens , partie par leurs propres gens.

Pour mettre le comble à cette glorieuse action , il s'agissoit d'empêcher que le Tyran n'échapât au Vainqueur. C'est à quoi Philopémen s'applique. Machanidas , en revenant , s'aperçut que son armée fuioit , & sentant alors la faute qu'il avoit faite , il fit de vains efforts pour s'ouvrir un passage à travers les Achéens. Ses troupes , voyant que les ennemis gardoient le pont qui étoit sur le fossé , perdirent courage , & chacun chercha à se sauver du mieux qu'il pourroit. Machanidas lui-même ,  
ne

ne voyant pas de ressource par le pont, court le long du fossé pour trouver quelque passage. Philopémen le reconnoit à son manteau de pourpre, & aux harnois de son cheval. Après avoir donné aux Officiers les ordres nécessaires, il passe de l'autre côté du fossé, pour arrêter au passage le Tyran. Celui-ci aiant enfin rencontré un endroit où le fossé étoit aisé à franchir, pique vivement son cheval, qui s'élance avec force pour sauter de l'autre côté. Dans ce moment-là même Philopémen lui lance sa javeline, & le renverse mort dans le fossé. La tête du Tyran portée de rang en rang ajoute un nouveau courage aux vainqueurs. Ils poursuivent les fuyards avec une ardeur incroyable jusqu'à Tégée, entrent d'emblée avec eux dans la ville, & dès le lendemain, maîtres de la campagne, ils vont camper sur les bords de l'Eurotas.

Cette bataille ne couta pas beaucoup de monde aux Achéens : mais les Lacédémoniens n'y perdirent pas moins de quatre mille hommes, sans compter les prisonniers, qui étoient encore en plus grand nombre. Le bagage & les armes tombèrent auf-

si entré les mains des Achéens.

Les vainqueurs, remplis d'admiration pour leur Général, à la bonne conduite duquel étoit dû le gain de la bataille, lui érigèrent une statue de bronze, où ils le représentoient dans la même attitude dans laquelle il avoit tué le Tyran, & qu'ils placèrent à Delphes dans le temple d'Apollon.

Polybe remarque avec raison que cette victoire éclatante ne doit être attribuée ni au hazard, ni à l'occasion, mais à l'habileté seule du Général, qui avoit tout prévu & tout disposé comme il falloit pour ce grand événement. En effet, dès le commencement (c'est toujours Polybe qui parle, & qui nous fait part de ses réflexions) Philopémen s'étoit couvert du fossé, non pour éviter le combat comme quelques-uns se l'imaginoient, mais parce qu'en homme judicieux & en grand Capitaine il avoit pensé en lui-même, que, si Machanidas faisoit franchir le fossé à son armée sans l'avoir auparavant reconnu, elle ne manqueroit pas d'être taillée en pièces, & entièrement défaite: ou que si, arrêté par le fossé, il changeoit de sentiment, & rompoit par crainte son

ordre

ordre de bataille, il seroit regardé comme le plus mal habile des hommes, d'avoir abandonné la victoire à son ennemi sans oser tenter le combat, & de n'avoir remporté de son entreprise que la honte d'y avoir renoncé. Polybe relève aussi beaucoup la présence d'esprit & la fermeté d'ame de Philopémen, de ne s'être point laissé abattre ni effraier par la déroute de son aile gauche, mais d'avoir tiré de cette déroute même l'occasion de remporter une éclatante victoire.

Il me semble que ces petits combats, où de part & d'autre les troupes ne sont pas fort nombreuses, & où, par cette raison, on peut suivre comme de l'œil toutes les démarches des Commandans, observer les ordres qu'ils donnent, les précautions qu'ils prennent, les fautes qu'ils commettent, peuvent être d'une grande utilité pour ceux qui sont destinés à commander un jour dans les armées; & c'est là un des principaux avantages que leur doit procurer la lecture de l'histoire.

On dit que, dans l'Assemblée des Jeux Néméens qui se célébrèrent l'année d'après cette célèbre bataille de Mantinée, Philopémen, élu pour

AN. M.  
3799.  
AV. J.C.  
205.

la seconde fois Général des Achéens , & se trouvant alors de loisir à cause de la fête , fit d'abord devant tous les Grecs la revue de sa Phalange magnifiquement parée , & lui fit faire son exercice ordinaire , pour leur donner le plaisir de voir avec quelle adresse , quelle force , & quelle légèreté elle faisoit tous les mouvemens que l'art ordonne , sans jamais confondre ni troubler les rangs. Ensuite il entra dans le théâtre où les Musiciens disputoient le prix de la musique , accompagné de tous ces jeunes gens couverts de leurs cottes d'armes , tous bienfaits , tous à la fleur de l'âge , tous pleins de respect pour leur Général , & pleins en même tems d'une jeune audace guerrière, sentimens que leur avoient inspiré tant de glorieux combats , & tant d'heureux succès sous la conduite de ce grand Capitaine.

Dans le moment que cette florissante Jeunesse entroit avec Philopémen , le Musicien Pylade , qui chantoit sur sa lyre les Perſes de \* Timothée , pronça

\* Ce Timothée étoit un poète dithyrambique , qui florissoit vers l'Olymp. xcv l'an 298. avant J. C. Une de ses piéces étoit intitulée , Les Perſes.

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 199  
nonça par hazard un vers qui dit,

C'est moi qui couronne vos têtes  
Des fleurons de la liberté.

La majesté de ce vers , admirablement bien soutenue par la beauté de la voix de celui qui le chantoit , frapa toute l'assemblée. En même tems tous les Grecs jettèrent les yeux sur Philopémen avec des battemens de mains & de grands cris de joie , rappelant dans leur esprit les beaux siècles de la Grèce triomphante , & se flatant de la douce espérance qu'ils feroient revivre ces anciens tems & cette ancienne gloire , tant ils se sentoient remplis de courage & de confiance sous un Chef tel que Philopémen.

Effectivement , dit Plutarque , comme on observe que les jeunes chevaux desirent toujours ceux qu'ils ont coutume de porter , & que si quelque autre cavalier les monte , ils s'effarouchent & se cabrent sous cette main étrangère : il en étoit de même de la Ligue des Achéens. Dès qu'il y avoit quelque occasion de guerre , & qu'il s'agissoit de donner un combat , si l'on avoit nommé quelqu'autre Général , elle perdoit d'abord courage , & cher-

choit toujours des yeux son Philopémen : & dès qu'il paroïssoit, elle étoit ranimée & prête à agir, par l'idée qu'elle avoit de son courage & de sa prudence, sentant bien qu'il étoit le seul de tous les Généraux dont les ennemis ne pouvoient soutenir la vue, & dont le nom seul les faisoit trembler.

Est-il (je parle humainement) une gloire plus douce, plus sensible, plus solide pour un Commandant & pour un Prince, que de se voir estimé, aimé, respecté par les troupes & par les peuples, comme l'étoit Philopémen ? Se peut-il trouver quelqu'un assez dépourvu de goût & de bon sens, pour préférer ou pour comparer à l'honneur que lui faisoient ses rares qualités la prétendue gloire que tant de Seigneurs s'imaginent tirer de leurs équipages, de leurs bâtimens, de leurs ameublemens, & de la folle dépense de leurs tables. Philopémen se piquoit plus qu'eux de magnificence, mais il la plaçoit en quoi elle consiste véritablement. Equiper superbement ses troupes, les fournir de bons chevaux & d'armes éclatantes, pourvoir généreusement à tous leurs besoins



soins tant en général qu'en particulier, faire des largesses à propos pour animer le courage des Officiers & même des soldats; voila comment Philopémen, avec un habit tout simple sur sa personne, passoit pour le plus grand & le plus magnifique de tous les Généraux de son tems.

La mort de Machanidas dont j'ai parlé, ne rendit pas à Sparte son ancienne liberté: elle se termina simplement à lui faire changer de maître. Le Tyran avoit été exterminé, non la Tyrannie. Cette ville infortunée, autrefois si jalouse des droits de l'indépendance, & maintenant livrée à la servitude, semble, par son indolence, travailler elle même à forger ou à entretenir ses fers. Machanidas eut pour successeur Nabis, encore pire que lui, sans que nous voyions dans Sparte aucun mouvement, aucun effort, pour secouer le joug de l'esclavage.

Nabis, dans les commencemens, Polyb. l. ne songea point à rien entreprendre 133. p. au dehors. Il ne s'occupoit qu'à jeter 674. des fondemens solides d'une longue 675. & dure tyrannie. Pour cela, il s'attacha à perdre tout ce qui étoit resté

dans cette République. Il en chassa les plus distingués en richesses & en naissance, & il abandonna leurs biens, & leurs femmes aux principaux de son parti. C'est d'eux qu'il sera parlé dans la suite sous le nom de Bannis. Il avoit pris à sa solde des étrangers, tous assassins, & capables de toutes sortes de violences pour enlever le bien d'autrui. Cette espèce de gens, que leur scélératesse avoit fait chasser de leur patrie, s'assembloient de tous côtés autour du Tyran, qui vivoit au milieu d'eux comme leur protecteur & leur roi, s'en servant comme de satellites & de gardes, pour s'affermir dans la Tyrannie, & rendre sa puissance inébranlable. Il ne se contenta point de releguer les citoyens : il fit en sorte que, même hors de leur patrie, ils ne trouvassent aucun asyle, aucune retraite assurée. Les uns étoient massacrés dans les chemins par ses émissaires : il ne rappelloit les autres d'exil que pour les faire mourir.

Outre cela il inventa une machine, qu'on pourroit appeller infernale, qui représentoit une femme revêtue d'habits magnifiques, & qui ressembloit tout-à-fait à la sienne. Toutes les fois qu'il

qu'il faisoit venir quelqu'un pour en tirer de l'argent , d'abord il lui parloit avec beaucoup de douceur & d'honnêteté du péril dont le pays , & Sparte en particulier , étoient menacés par les Achéens , du nombre des étrangers qu'il étoit obligé d'entretenir pour la sûreté de l'Etat , des dépenses qu'il faisoit pour le culte des dieux , & pour le bien commun. Si on se laissoit toucher par ces discours , il n'alloit pas plus loin : c'étoit ce qu'il se proposoit. Mais, quand quelqu'un refusoit de se rendre , & se défendoit de donner , il disoit : „ Peut-être n'ai-  
 „ je pas le talent de vous persuader ;  
 „ mais j'espère qu'*Apéga* vous persua-  
 „ dera. “ *Apéga* étoit le nom de sa femme. A peine avoit-il achevé ces paroles , que la machine paroissoit. Nabis la prenant par la main la levoit de sa chaise , & la conduisoit à son homme. Elle avoit les mains , les bras , & le sein hérissés de pointes de fer aiguës cachées sous les habits. La prétendue *Apéga* embrassoit ce pauvre malheureux , le ferroit entre ses bras , l'approchoit de sa poitrine lui appuyant les mains sur le dos , & lui faisoit , jeter les hauts cris. La machine étoit

susceptible de tous ces mouvemens par le moien des ressorts secrets dont elle étoit composée. Le Tyran fit périr de cette manière quantité de ceux dont il n'avoit pu extorquer autrement ce qu'il demandoit.

Croiroit-on un homme capable de s'appliquer de sang froid à inventer une telle machine, uniquement pour tourmenter ses semblables, & pour repaître ses yeux & ses oreilles du cruel plaisir de voir leur supplice & d'entendre leurs gémissemens ? Il est étonnant que dans une ville comme Sparte, où la Tyrannie étoit en exécration, où l'on se faisoit gloire d'affronter la mort, où les loix & la religion, loin de retenir les particuliers comme parmi nous, sembloient armer leurs mains contre tout ennemi de la liberté, un monstre si horrible ait pu subsister un seul jour ?

An. M.

380.

Av. J. C.

204.

I iv. 1.

29. n. 12.

J'ai déjà marqué que les Romains, occupés à une guerre plus importante, avoient donné peu d'attention à celle de Grèce. Les Etoliens, se voyant négligés de ce côté-là, qui faisoit toute leur ressource, firent leux paix avec Philippe. A peine le Traité étoit-il conclu, qu'on vit arriver P. Sempronius Pro-

consul

consul avec dix mille hommes d'infanterie, mille chevaux, & trente-cinq vaisseaux de guerre, ce qui étoit un secours fort considérable. Il leur fut fort mauvais gré d'avoir conclu cette paix sans le consentement des Romains, contre la teneur expresse du Traité d'alliance. Les Epirotes aussi, las d'une si longue guerre, envoient des Députés, avec la permission du Proconsul, vers Philippe qui étoit retourné en Macédoine, pour le porter à conclure une paix générale, lui faisant entendre qu'ils se tenoient comme assurés que s'il consentoit à avoir une entrevûe avec Sempronius, ils conviendroient facilement des conditions. Le Roi reçut cette proposition avec joie, & se rendit en Epire. Comme de part & d'autre on souhaitoit la paix, Philippe afin de mettre ordre aux affaires de son royaume, les Romains pour être en état de pousser plus vigoureusement la guerre contre Carthage, le Traité fut bientôt conclu. Le Roi y fit comprendre Prusias roi de Bithynie, les Achéens, les Béotiens, les Thessaliens, les Acarnaniens, les Epirotes: les Romains de leur côté y comprirent ceux d'Illium, le Roi Attale,

Attale , Pleurate , Nabis Tyran de Sparte qui avoit succédé à Machanidas , les Eléens , les Messéniens , les Athéniens. Ainsi fut terminée cette guerre des Alliés , par une paix qui ne fut pas de longue durée.

## §. VIII.

*Expéditions glorieuses d'Antiochus vers l'Orient dans la Médie , la Parthie , l'Hyrcanie , & jusqu'à l'Inde. De retour à Antioche il apprend la mort de Ptolémée Philopator. Caractère & dérèglements de ce Prince.*

L'HISTOIRE des guerres de la Grèce nous a fait interrompre le récit de ce qui se passoit en Asie. Il faut maintenant retourner sur nos pas.

An. M. Antiochus , aiant employé quelque  
3792. Av. tems , après la mort d'Achéus , à met-  
J. C. 212. tre ordre à ses affaires dans l'Asie  
Polyb. Mineure , marcha vers l'Orient , pour  
lib. 10. p. réduire les provinces qui avoient se-  
597-602. coué le joug de l'Empire de Syrie. Il  
commença par la Médie , que les Par-  
thes venoient de lui enlever. Leur roi  
étoit Arsace , fils de celui qui avoit  
fondé cet Empire. Il avoit profité de  
l'embarras que caufoit à Antiochus la  
guer-

guerre de Ptolémée & celle d'Achéus , & avoit fait la conquête de la Médie. Il tâcha d'empêcher Antiochus d'entrer dans cette province , en faisant boucher tous les puits des deserts qu'il falloit traverser pour y arriver , sans lesquels il étoit impossible qu'une armée y pût subsister.

Ce pays , dit Polybe , est le plus puissant royaume de l'Asie , soit par son étendue , soit par le nombre & la force des hommes , & par la quantité de chevaux qu'on y trouve. C'est la Médie qui en fournit toute l'Asie , & ses paturages sont si bons , que les Rois voisins y mettent leurs haras. Ecbatane en est la capitale. Les richesses & la magnificence des édifices de cette ville passent tout ce que l'on voit dans les autres. Le palais du Roi a sept cens toises de tour. Quoique tout ce qu'il y avoit en bois fût de cédre & de cyprès , on n'y avoit rien laissé à nud. Les poutres , les lambris , & les colonnes qui soutenoient les portiques & les péristiles , étoient revêtues les unes de lames d'argent , les autres de lames d'or. Toutes les tuiles étoient d'argent. La plupart de ces richesses furent enlevées par les Macédoniens  
du

du tems d'Alexandre: Antigone & Séleucus Nicator pillèrent le reste. Cependant, lorsqu'Antiochus entra dans ce royaume, le temple d'Ena étoit encore envirommé de colonnes dorées, & on trouva dedans quantité de tuiles d'argent, quelque peu de briques d'or, & beaucoup de briques d'argent. On fit de tout cela de la monnoie au coin d'Antiochus, laquelle monta à la somme de quatre mille talens, c'est à dire de douze millions.

Arsace s'attendoit bien qu'Antiochus viendroit jusqu'à ce temple: mais il ne pouvoit s'imaginer que ce Prince auroit la hardiesse de traverser avec une si grande armée un pays desert tel que celui qui est proche, & où sur tout l'on ne trouve d'eau nulle part. En effet, sur la surface de la terre on n'en voit point du tout. Il est vrai qu'il y a sous terre des ruisseaux & des puits, mais il faut connoître le pays pour les découvrir. Sur cela les habitans du pays débitent une chose qui est vraie, que les Perles, lorsqu'ils se rendirent maîtres de l'Asie, donnèrent à ceux qui feroient venir de l'eau dans les lieux où il n'y en auroit point eu auparavant, l'usufruit



fruit de ces lieux-là mêmes jusqu'à la cinquième génération inclusive-ment. Les habitans, animés par cette promesse, n'épargnèrent ni travaux ni dépenses pour conduire sous terre des eaux de <sup>la</sup> le mont Taurus, d'où il en découle une grande quantité, jusques dans ces deserts : de sorte que même à présent, dit Polybe, ceux qui se servent de ces eaux ne savent pas où commencent les ruisseaux souterrains qui les leur fournissent.

Il seroit à souhaiter que Polybe, qui pour l'ordinaire est assez diffus, fût descendu ici dans un plus grand détail, & nous eût expliqué comment ces canaux souterrains avoient été construits, ce qu'il faut entendre par les puits dont il parle, & comment Arsace s'y prit pour les faire boucher. Ce qu'il dit des travaux immenses & des dépenses extraordinaires qu'il fallut faire pour venir à bout de cet ouvrage, nous donne lieu de croire qu'on conduisit l'eau dans toute l'étendue de ce vaste desert par des aqueducs de maçonnerie bâtis sous terre, qui d'espace en espace avoient des ouvertures, que Polybe appelle des puits.

Lorsqu'Arsace vit qu'Antiochus

An. M.

3793.

Av. J.C.

tra- 211.

traversoit le desert malgré les difficultés qu'il croioit devoir l'arrêter, il donna ordre qu'on bouchât les puits. Antiochus, qui l'avoit prévu, envoya un détachement de sa cavalerie, qui se posta auprès de ces puits, & battit le parti qui venoit les boucher. L'armée traversa les deserts, entra dans la Médie, en chassa Arface, & regagna toute cette province. Antiochus y passa le reste de l'année à rétablir l'ordre, & à faire les préparatifs nécessaires pour continuer la guerre.

An. M.

3794

Av. J.C.

210.

Il entra de fort bonne heure l'année suivante dans le pays des Parthes, où il eut le même succès qu'il avoit eu en Médie l'année précédente. Arface fut obligé de se retirer en Hyrcanie, où il crut qu'en s'assurant de quelques passages dans les montagnes qui la séparent de la Parthie, il seroit impossible à l'armée de Syrie de le venir inquiéter.

An. M.

3795

Av. J.C.

209.

Mais il se trompa. Car, dès que la saison le permit, Antiochus se mit en campagne, & après avoir essuié des difficultés incroyables, il fit attaquer tous ces postes en même tems par toutes ses forces, dont il forma autant de Corps qu'il y avoit d'attaques à faire,

à faire, & les eut bientôt forcés. Ensuite il les réunit toutes dans le plat pays, & alla former le siège de Séringis, qui étoit comme la capitale d'Hyrkanie. Il y fit, au bout de quelque tems, une grande brèche, & prit la ville d'affaut. Les habitans se rendirent à discrétion.

Arface cependant se donnoit de grands mouvemens. En se retirant il rassembloit des troupes, dont il forma enfin une armée de cent mille hommes d'infanterie, & de vingt mille de cavalerie. Alors il fit tête à l'ennemi, & arrêta ses progrès avec beaucoup de valeur. Sa résistance fit durer la guerre, qui paroissoit presque à sa fin. Après bien des combats, Antiochus voyant qu'il ne gagnoit rien, jugea qu'il seroit fort difficile d'abattre un ennemi si courageux, & de le chasser entièrement des provinces où il s'étoit si bien affermi par le tems. Ainsi il commença à écouter les ouvertures d'accommodement qu'on lui fit pour terminer une guerre si fâcheuse.

On traita donc enfin, & l'on convint qu'Arface garderoit la Parthie & l'Hyrkanie, à condition qu'il aideroit

Justin. l.  
4<sup>e</sup>. c. 5.

An. M.  
3796.  
Av. J. C.  
208.

An.

Antiochus à recouvrer les autres provinces révoltées.

An. M. 1797. Av. J. C. 207. Antiochus, après cette paix, tourna ses armes contre Euthydème, roi de Bactrie. On a vû ci-dessus comment Théodote avoit usurpé la Bactrie sur l'Empire de Syrie, & comment il l'avoit laissée à son fils qui portoit le même nom. Ce fils avoit été battu & dépossédé par Euthydème, homme brave & prudent, qui soutint longtems la guerre contre Antiochus. Celui-ci fit tous ses efforts pour regagner la Bactrie: mais la valeur & la vigilance d'Euthydème qui la défendoit, les rendit inutiles. Antiochus, dans cette guerre, donna des preuves d'une valeur extraordinaire.

Polyb. lib. 10 p. 20. 621. & l. 11. p. 651. 652. Dans un des combats qui s'y donnèrent, il eut un cheval tué sous lui, & il reçut une blessure à la bouche, qui ne fut pas dangereuse, & se termina à lui faire sauter quelques dents.

Il se lassâ enfin d'une guerre par laquelle il vit bien qu'il ne viendrait jamais à bout de détroner ce Prince. Il reçut donc les Ambassadeurs d'Euthydème, qui lui représentèrent, Que la guerre qu'il faisoit à leur Maître n'étoit point juste: qu'il n'avoit ja-  
mais

mais été son sujet, & que par conséquent il ne devoit point s'en prendre à lui si d'autres s'étoient révoltés contre lui : que la Bactrie avoit secoué le joug de l'Empire de Syrie sous d'autres Chefs longtems avant lui : qu'il étoit entré en possession de cet Etat par droit de conquête sur les descendans de ces Chefs de la revolte, & qu'il la retenoit comme le prix d'une juste victoire. Ils lui insinuèrent aussi que les Scythes, voyant les deux partis s'affoiblir par cette guerre, se dispoient à venir fondre sur la Bactrie ; & que s'ils s'obstinoient à se la disputer, il pourroit aisément arriver que ces Barbares l'enleveroient à tous deux. Cette considération frapa Antiochus, qui s'ennuioit fort de la lenteur infructueuse de cette guerre. Il accorda des conditions qui produisirent la paix. Pour la confirmer & la ratifier, Euthydème envoya son fils à Antiochus. Il le reçut fort bien, & jugeant sur sa bonne mine, sur ses discours, & sur l'air de majesté qui régnoit dans toute sa personne, qu'il étoit digne de régner, il lui promit une de ses filles en mariage, & accorda à son pere le nom de Roi. Les autres

An. M.

3798.

Av. J. C.

206.

autres articles du Traité furent mis par écrit, & l'on confirma l'alliance par les sermens ordinaires.

Aiant reçu tous les éléphans d'Euthydème, ce qui étoit un des articles de la paix, il passa le Caucase, & entra dans l'Inde où il renouvela l'alliance avec le Roi du pays. Il en reçut aussi des éléphans, qui, avec ceux qu'il avoit eus d'Euthydème, firent le nombre de cent cinquante. Il passa de là dans l'Arachosie, ensuite dans la Drangiane, puis dans la Carmanie; établissant dans toutes ces provinces son autorité, & le bon ordre.

An. M. Il passa l'hiver dans cette dernière.  
 379. 9. De là il revint par la Perse, la Baby-  
 Av. J.C. lonie, & la Mésopotamie, & arriva  
 205. enfin à Antioche au bout de sept ans qu'avoit duré cette expédition. La vigueur de ses entreprises, & la prudence avec laquelle il avoit conduit toute cette guerre lui acquirent la réputation d'un Prince sage & vaillant, & le rendirent formidable à l'Europe aussi bien qu'à l'Asie.

An. M. Fort peu de tems après son arrivée à  
 3800. Antioche, il apprit la mort de Tolé-  
 Av. J.C. mée Philopator. Ce Prince avoit usé  
 204. par son intempérance & par ses dé-  
 bau-

bauches un corps vigoureux & robuste. Il mourut, comme cela arrive à la plupart de ceux qui s'abandonnent aux plaisirs, avant que d'être arrivé au milieu de sa course. Il n'avoit guères que vingt ans quand il monta sur le trône, & il ne l'occupa que dix-sept. Son fils, Ptolémée Epiphane, lui succéda à l'âge de cinq ans.



## LIVRE DIX-HUITIEME.

## ARTICLE PREMIER.

CE PREMIER Article renferme l'espace de vingt-quatre ans, qui est le tems du règne de Ptolémée Epiphane en Egypte. Pendant cet intervalle les Romains font la guerre, d'abord contre Philippe roi de Macédoine, sur qui ils remportent une célèbre victoire; puis contre Antiochus roi de Syrie, qui est aussi vaincu, & obligé de demander la paix. Dans ce même tems arrivent les différens & les querelles entre les Lacédémoniens & les Achéens, & la mort du fameux Philopémen.

## §. I.

*Ptolémée Epiphane succède à son père Philopator dans le royaume d'Egypte. Antiochus & Philippe se liguent ensemble pour envahir ses Etats. Le jeune Roi est mis sous la tutelle des Romains. Antiochus se soumet la Palestine & la Célé-Syrie. Guerre de Philip-*



pe contre les Athéniens, Attale, & les Rhodiens. Il assiége Abyde: fin tragique de cette ville. Les Romains déclarèrent la guerre à Philippe. Le Consul Sulpicius est envoyé en Macédoine.

J'AI MARQUÉ dans le Livre An. M. 3800.  
 précédent comment Ptolémée Philo- Av. J.C. 104.  
 pator, usé de débauches & d'excès, Justin: lib 30.  
 avoit fini sa vie après un règne de dix- cap. 2.  
 sept ans. Personne n'ayant assisté à sa Polyb. lib. 5.  
 mort qu'Agathocle, sa sœur, & leurs p. 712.  
 créatures, ils la cachèrent au public 720.  
 le plus longtems qu'ils purent, afin d'a-  
 voir le tems d'emporter tout ce qu'il  
 y avoit d'argent, de bijoux, & d'au-  
 tres effets précieux dans le palais: &  
 en même tems ils formèrent un plan  
 pour se maintenir dans la même au-  
 torité qu'ils avoient eue sous le feu  
 Roi, en usurpant la Régence pendant  
 la Minorité de son fils, nommé Pto-  
 lémée Epiphane, qui n'avoit alors que  
 cinq ans. Ils s'imaginèrent qu'ils y  
 réussiroient, s'ils pouvoient se défaire  
 de Ilépolème qui avoit été chargé  
 du Ministère à la place de Sosibé,  
 & ils prirent des mesures pour le per-  
 dre.

Ils publient donc enfin la mort du  
 Roi.

Roi. On assemble un grand Conseil des \* Macédoniens. Agathocle & Agathoclée sa sœur s'y rendent. Agathocle, après avoir versé bien des larmes, débute par implorer leur protection pour le jeune Roi, qu'il tenoit entre ses bras. Il leur dit que son pere, en mourant, l'avoit mis entre les mains d'Agathoclée qu'il leur montra, & l'avoit recommandé à la fidélité des Macédoniens. Qu'il venoit donc implorer leur assistance contre Tlépolème : qu'il avoit des avis certains qu'il travailloit à usurper la Couronne. Il ajouta qu'il avoit amené exprès les témoins, qui mettroient au jour sa perfidie, & offrit de les produire. Il croioit, par ce foible artifice, qu'on se jetteroit d'abord sur Tlépolème, & qu'il n'y auroit plus qu'un pas aisé à faire pour obtenir la Régence : mais la ruse étoit aisée à découvrir, & sur le champ on jura la perte entière & d'Agathocle, & de sa sœur, & de toutes leurs créatures. Ce dernier attentat rappelant tous leurs autres crimes, tout le peuple d'Alexandrie s'é-

\* Polybe appelle ainsi les Alexandrins descendus des Macédoniens, & les descendants des fondateurs d'Alexandrie, ou de ceux à qui on avoit accordé les mêmes privilèges.

leva contr'eux. On leur ôta le jeune Roi ; qu'on alla mettre sur le trône dans l'Hippodrome. Après ce'a on amena Agathocle devant lui , puis sa sœur Agathoclée , & sa mere Oenanthé , & on les y exécuta tous trois comme par ordre du Roi. Il n'y eut point d'indignités que le peuple ne leur fit souffrir après leur mort. Leurs corps furent trainés par les rues , & déchirés en pièces. On fit le même traitement à tous leurs parens & à toutes leurs créatures , sans en épargner aucune. Ordinaire & digne fin de ces malheureux Favoris , qui abusent de la confiance de leurs Maîtres pour accabler les peuples, mais qui ne corrige point ceux qui leur ressemblent !

Philammon, l'assassin qu'on avoit employé pour le meurtre d'Arfinoé, étant revenu de Cyrène à Alexandrie deux ou trois jours avant ce tumulte, les Dames d'honneur de cette Reine infortunée en eurent aussitôt avis , & profitèrent du désordre où étoit la ville pour venger la mort de leur Maîtresse. Elles allèrent enfoncer la maison où il étoit , & l'assommèrent à coups de pierre ou de bâton.

K 2                      On

On commit la garde de la personne du jeune Roi , en attendant qu'il y fût autrement pourvû , à Sosibe fils de celui qui avoit gouverné sous les trois derniers règnes. L'Histoire ne marque pas si le pere vivoit encore. Il est bien sûr que sa vie fut fort longue : soixante ans de Ministère , & au dela , en sont une bonne preuve. Ja-  
 Polyb in Excerpt. pag. 64. mais Ministre ne fut plus rusé ni plus corrompu que ce Sosibe. Les crimes les plus noirs ne lui coutoient rien, pourvû qu'ils le conduisissent à ses fins. Polybe lui attribue les meurtres de Lyfimaque fils de Ptolémée , & d'Arfinoé fille de ce Lyfimaque : de Magas fils de Ptolémée , & de Bérénice fille de Magas : de Bérénice mere de Ptolémée Philopator : de Cléomène, roi de Sparte : enfin d'Arfinoé fille de Bérénice. Ce qui est étonnant, c'est que , malgré un ministère si violent & si cruel il se soit soutenu si longtemps, & ait eu une fin tranquille.

An. M

380.

Av. J.C.

203.

Antiochus roi de Syrie , & Philippe roi de Macédoine , pendant la vie de Ptolémée Philopator avoient paru fort attachés à ses intérêts , & toujours prêts à lui donner du secours. A peine fut-il mort , laissant après lui un  
 jeune

159.

1d. lib.

15. pag.

707. &amp;

708.

jeune enfant, que les loix de l'humanité & de la justice les obligeoient de ne point troubler dans la possession du royaume de son pere, qu'ils font entr'eux une ligue criminelle, & s'anniment l'un l'autre à partager cette succession, & à se défaire du légitime héritier. Philippe devoit avoir la Carie, la Libye, la Cyrénaïque, & l'Egypte; & Antiochus, tout le reste. Celui ci entra pour cet effet dans la Célé-Syrie & dans la Palestine; & en moins de deux campagnes fit la conquête entière de ces deux provinces, avec toutes leurs villes & toutes leurs dépendances. Encore, dit Polybe, si comme les Tyrans, ils avoient tenté de mettre leur honneur à couvert par quelque prétexte au moins léger; mais ils se conduisirent d'une manière si ouvertement injuste & violente, qu'on leur appliqua ce qu'on dit ordinairement des poissons, qu'entre ces animaux, quoique de même espèce, les petits sont la proie des gros. On seroit tenté, continue le même Auteur, en voyant un violement si ouvert des loix de la société les plus sacrées; d'accuser la Providence comme indif-

férente & insensible aux crimes les plus crians & les plus horribles. Mais elle se justifia pleinement en punissant ces deux Rois comme ils le méritoient, & elle en fit un exemple qui devoit servir dans les siècles suivans à contenir dans le devoir ceux qui voudroient les imiter. Car, pendant qu'ils ne cherchoient qu'à déchirer par morceaux le royaume d'un enfant foible & abandonné, elle suscita contre eux les Romains, qui renversèrent de fond en comble les royaumes de Philippe & d'Antiochus, & qui firent sentir à leurs successeurs des maux presque aussi grands, que ceux dont ces deux Princes avoient accablé le jeune Pupille.

Polyb. in Pendant ce tems-là Philippe étoit  
Excerpt. occupé à la guerre qu'il avoit entre-  
Vales. p. prise contre les Rhodiens. Il rempor-  
70. & 73. ta sur eux un léger avantage dans un

An. M. combat naval qu'il donna près de l'i-  
3802. le de Ladé, vis à-vis de la ville de  
Av. J. C. Milet.

202. L'année suivante il attaqua Attale,  
Polyb. & s'avança jusqu'à Pergame la capi-  
Ibid. pag. tale de son royaume. Tous ses efforts  
66. dans l'attaque de cette ville aiant été  
Diod. inutiles, il tourna sa fureur & sa rage  
Ibid. pag. contre  
294.

contre les dieux , & ne se contentant pas de bruler leurs temples , il brisoit les statues, renversoit les autels , & arrachoit les pierres jusques dans les fondemens , afin qu'il n'en restât aucune trace.

Il ne fut pas plus heureux contre les Rhodiens. Il leur avoit déjà donné une première bataille avec un médiocre succès. Il en hazarda une seconde à la hauteur de l'île de Chio. Attale avoit joint sa flotte à celle des Rhodiens. Philippe fut battu , & fit une perte considérable. Les morts, dans son armée, montèrent au nombre de trois mille Macédoniens , & de six mille alliés ; & l'on fit prisonniers tant de Macédoniens que d'Alliés deux mille hommes , & sept cens Egyptiens. Du côté des Rhodiens il n'y eut que soixante hommes de tués , & Attale n'en perdit que soixante & dix.

Philippe s'attribua toute la gloire de ce combat , & cela sur ces deux raisons : la première , qu'ayant poussé Attale sur le rivage il s'étoit rendu maître du vaisseau de ce Prince ; l'autre, qu'ayant jetté l'ancre près du promontoire d'Argenne , il s'étoit arrêté parmi les débris mêmes de ses ennemis. Mais,

quelque bonne mine qu'il fit, il sento-  
 toit bien sa perte, & ne pouvoit se  
 la diffimuler à lui même, ni la ca-  
 cher aux autres. Jamais ce Prince, ni  
 sur terre ni sur mer, n'avoit perdu une  
 si grande quantité de monde en un  
 seul jour. Il en étoit pénétré de dou-  
 leur, & il avoit un peu rabatu de sa  
 première vivacité.

An. M. 3803. Cependant le mauvais succès de  
 Av J. C. 201. cette bataille ne fit pas perdre coura-  
 Polyb. ce Prince, d'être ferme dans ses ré-  
 lib. 16. p. solutions, de ne se point laisser abba-  
 733-739 tre par les contretens, & de vaincre  
 Liv. lib. les difficultés par sa constance & son  
 31. n. 16- opiniatreté. Il continua donc la guer-  
 18. re avec un nouveau courage. Je ne

Polyb. 17. fai si l'on ne peut pas placer dans ce  
 lib. 17. tems-ci le traitement cruel que Philip-  
 P. 745. pe fit souffrir aux Cianiens, qui lui est  
 Liv. lib. souvent reproché, & dont malheu-  
 31. n. 31. reusement on ignore le détail. Cios,  
 Strab. 1. dont les habitans sont appelés Cia-  
 18. pag. niens, étoit une petite ville de Bithy-  
 563. nie. Celui qui en étoit Gouverneur,  
 Polyb. 15 p. avoit été placé par les Etoliens, dont  
 lib. 15 p. 709-711. Philippe pour lors étoit allié. Il pa-  
 roit qu'il l'assiégea pour faire plaisir  
 à Prusias son gendre, roi de Bithynie,  
 qui



qui prétendoit en avoir reçu quelque insulte. La ville fut prise, apparemment d'assaut : un grand nombre de citoyens souffrit les plus cruels tourmens, les autres furent réduits à un esclavage plus dur pour eux que la mort même, & la ville détruite jusqu'aux fondemens. Un traitement si barbare indisposa contre lui les Etoiliens, & sur tout les Rhodiens, qui étoient alliés & amis des habitans de Cios. Polybe semble en attribuer la perte à l'imprudence des Cianiens mêmes, qui mettoient en place ce qu'il y avoit chez eux de plus mauvais citoyens, & qui suivoient en tout aveuglément leurs pernicioeux avis, jusqu'à maltraiter ceux qui osoient s'y opposer. Il ajoute qu'en user ainsi, c'est se précipiter soi-même & de plein gré dans les plus grands maux ; & qu'il est étonnant qu'on ne se corrige pas sur ce point par l'expérience de tous les siècles, qui montre que les plus puissans Etats ne se ruinent que par le mauvais choix de ceux à qui l'on confie ou la conduite des armées, ou le gouvernement des affaires politiques.

Philippe marcha ensuite vers la Thrace & la Querlennée : où plu-

K 5  leurs

seurs villes se rendirent à lui sans résistance. Mais Abyde lui ferma ses portes , sans même vouloir entendre les Députés qu'il avoit envoyés ; & il se vit obligé de l'assiéger. Cette ville est située en Asie sur l'endroit le plus étroit de l'Hellespont , qu'on appelle maintenant le détroit des Dardanelles, qui répond à la ville de Seste située vis-à-vis du côté de l'Europe. L'espace entre ces deux villes n'étoit que de deux mille pas. Il est aisé de comprendre de quelle importance étoit une place comme Abyde , qui commandoit le détroit , & rendoit maître de la communication entre le Pont Euxin & l'Archipel.

On n'omit rien dans ce siège de ce qui se pratique ordinairement dans l'attaque & la défense des places. Jamais opiniâtreté à se défendre ne fut portée plus loin que dans cette occasion , où l'on peut dire qu'elle alla enfin, de la part des Abydédiens, jusqu'à la fureur & à la brutalité. Pleins de confiance en leurs forces , ils repoussèrent vivement les premières approches du Roi de Macédoine. Du côté de la mer , les machines ne pouvoient approcher qu'elles ne fussent aussitôt

aussitôt démontées par les balistes, ou consumées par le feu. Les vaisseaux même qui les portoient étoient en péril, & les assiégeans avoient toutes les peines du monde à les sauver. Du côté de la terre, les Abydénien<sup>s</sup> se défendirent aussi quelque tems avec beaucoup de valeur, & ils ne desespéroient pas même de rebuter les ennemis. Mais, voyant la muraille extérieure sapée, & que les Macédonien<sup>s</sup> pousoient leurs mines sous l'intérieure qu'on avoit élevée pour tenir la place de l'autre, ils envoièrent des Députés pour traiter avec Philippe de la reddition de leur ville à ces conditions : Que les troupes qui leur avoient été envoyées par les Rhodiens & par Attale retourneroient à leurs maîtres sous sa souvegarde, & que les personnes libres se retireroient où elles voudroient, & avec les habits qu'elles avoient sur le corps. Philippe leur ayant répondu que les Abydénien<sup>s</sup> n'avoient qu'un de ces deux partis à prendre, ou de se rendre à discrétion, ou de continuer à se défendre vaillamment, les Députés se retirèrent.

Sur leur raport, les assiégés au desespoir s'assemblent, & délibèrent sur

ce qu'ils avoient à faire. Il fut résolu, premièrement qu'on donneroit la liberté aux esclaves, pour les animer à la défense de la ville: en second lieu, qu'on renfermeroit toutes les femmes dans le temple de Diane, & tous les enfans avec leurs nourrices dans le Gymnase: ensuite que l'on rassembleroit dans la place tout ce qu'il y avoit dans la ville d'or & d'argent, & que tout ce qu'on avoit d'autres effets précieux seroit porté dans la quadritème\* des Rhodiens & dans la trirème des Cyzicéniens. Cet avis aiant passé tout d'une voix, on fit encore une autre assemblée, où l'on choisit cinquante des plus anciens & des plus graves citoiens, assez vigoureux cependant pour exécuter ce qui seroit résolu, & on leur fit prêter serment en présence de tous les habitans, que dès qu'ils verroient l'ennemi maître de la muraille intérieure, ils égorgeroient les femmes & les enfans, mettroient le feu aux deux galères chargées des effets, & jetteroient dans la mer tout l'or & tout l'argent ramassé. Aiant pour lors appelé leurs Prêtres,

\* Quadritème, galère à quatre rangs de rames; trirème, à trois.

tres, ils jurèrent tous ou qu'ils vaincroient, ou qu'ils mourroient les armes à la main : & après avoir immolé des victimes, ils obligèrent les Prêtres & les Prêtresses de prononcer, en présence des autels, mille exécutions contre ceux qui manqueroient à leur serment.

Cela fait, on cessa de contreminer, & l'on prit la résolution, dès que la muraille seroit tombée, de se porter sur la brèche, & d'y combattre jusqu'à la mort. Après la chute de la muraille intérieure, les assiégés, fidèles à leur serment, combattoient sur la brèche avec tant de courage, que, quoiqu'à tout moment Philippe eût soutenu jusqu'à la fin du jour par des troupes fraîches celles qui étoient montées à l'assaut, lorsque la nuit sépara les combattans, il ne savoit encore qu'espérer du succès de son siège. Les premiers Abydeniens qui se présentèrent sur la brèche en passant sur les corps morts, ne se battoient pas seulement avec fureur, ils ne se servoient pas seulement de leurs épées & de leurs javelines : mais, quand leurs armes avoient été rompues, ou qu'elles leur avoient été arrachées des

mains,

main, ils se jetoient à corps perdu sur les Macédoniens, renversoient les uns, brisoient les sarisses des autres, & avec les morceaux leur frapotent le visage & tout ce qu'ils trouvoient de leur corps à découvert, & les réduisoient au desespoir.

Quand la nuit mit fin au carnage, la brèche étoit toute couverte d'Abydénien, morts; &, ce qui étoit échappé pouvoit à peine se soutenir, accablés qu'ils étoient de lassitude & de blessures. Les choses étoient en cette situation, lorsque deux des principaux citoyens, ne pouvant se résoudre à exécuter l'affreuse résolution qui avoit été prise, & qui dans ce moment se montroit à eux dans toute son horreur, convinrent ensemble que, pour recouvrer leurs femmes & leurs enfans, ils enverroient à Philippe dès le point du jour les Prêtres & les Prêtresses revêtus de leurs habits de cérémonie, pour lui demander la vie sauve, & lui livrer la ville.

Le lendemain matin, la ville fut livrée à Philippe, comme on en étoit convenu, le gros des Abydénien, qui restoient faisant mille imprécations contre leurs concitoyen, & sur tout  
contre

contre les Prêtres & les Prêtresses qui livroient à l'ennemi ceux qu'ils avoient eux mêmes dévoués à la mort avec les sermens les plus formidables. Philippe entra dans la ville, & se saisit, sans aucun obstacle, de toutes les richesses que les Abydédiens avoient ramassées dans un même lieu. Mais il fut bien effraïé du spectacle qui s'offrit à ses yeux. Parmi ces malheureux citoyens, que le desespoir avoit rendu furieux & phrénétiques, les uns étoufoient leurs femmes & leurs enfans, les autres les poignardoient de leurs propres mains, ceux-ci se hâtoient de les étrangler, ceux-là les jettoient dans des puits, d'autres les précipitoient du haut des toits : tous les genres de mort étoient ici réunis. Philippe, à cette vûe, pénétré de douleur, & encore plus saisi d'horreur, arrêta le soldat avide de butin, & fit publier qu'il accordoit trois jours à ceux qui vouloient se donner la mort. Il espéroit que cet intervalle leur feroit changer de sentiment : mais leur parti étoit pris. Ils auroient cru dégénérer de ceux qui avoient combattu jusqu'à la mort pour leur patrie, s'ils avoient pu se résoudre à leur survivre.

vivre. Tous, dans chaque famille, se tuèrent les uns les autres, & il n'échapa de cette meurtrière expédition que ceux à qui les mains furent liées, ou que l'on empêcha d'une autre manière de se défaire eux-mêmes.

An M. Un peu avant que la ville se fut  
3803. rendue, un Ambassadeur Romain étoit  
Av. J C. arrivé auprès de Philippe. Cette Am-  
301. bassade avoit plusieurs objets, qu'il

est nécessaire d'expliquer. La gloire de ce peuple venoit d'être portée dans toute la terre par la victoire de Scipion sur Annibal en Afrique, événement qui termina d'une manière si glorieuse pour eux la seconde guerre

Justin. 1. Punique. La Cour d'Egypte, dans le  
30. cap. danger où la mettoit l'union de Phi-  
2. & 3. & lippe & d'Antiochus contre leur Roi  
lib. 31. pupille, avoit eu recours aux Romains  
cap. 1. pour implorer leur protection, & leur  
Val Max. offrir la Tutéle du Roi & la Régén-  
lib. 6. ce de ses Etats pendant sa minorité,  
cap. 6. assurant que le feu Roi l'avoit ainsi  
Liv. lib. 31. n. 1. recommandé à sa mort. Les Romains

2. & 18. avoient intérêt d'empêcher que la puissance de Philippe & d'Antiochus ne se fortifiât par l'augmentation de tant de riches provinces qui composoient l'Empire d'Egypte. Il leur étoit facile



facile de prévoir qu'ils auroient bientôt la guerre avec ces deux Princes, avec l'un desquels ils avoient déjà eu des démêlés qui en annonçoient de plus grands. Ainsi ils n'avoient point hésité à accepter la Tutéle , & en conséquence ils avoient nommé trois Députés , qui furent chargés de le notifier aux deux Rois , & de leur faire savoir qu'ils eussent à cesser d'inquiéter les États de leur Pupille : qu'autrement ils seroient obligés de leur déclarer la guerre. Il n'y a personne qui ne sente que c'est là faire un digne usage de la puissance , que de se déclarer si généreusement pour un Roi & pour un Pupille opprimé.

Il arriva dans le même tems à Rome des Ambassadeurs de la part des Rhodiens & du Roi Attale pour faire leurs plaintes aussi contre les entreprises des deux Rois , & pour donner avis aux Romains que Philippe , soit par lui-même , soit par ses Députés , sollicitoit plusieurs villes d'Asie à prendre les armes , & qu'il avoit sans doute quelque grand dessein en tête. Ce fut une nouvelle raison de hâter le départ des trois Ambassadeurs.

Etant arrivés à Rhodes, & aiant appris

pris la nouvelle du siège d'Abyde, ils députèrent vers Philippe Emile le plus jeune d'entr'eux, qui arriva à Abyde, comme je l'ai déjà marqué dans le tems même qu'on songeoit à livrer la ville. Emile dit à Philippe qu'il avoit ordre de l'exhorter de la part du Sénat à ne faire la guerre à aucun peuple de la Grèce, à n'envahir rien de ce qui appartenoit à Ptolémée, & à mettre en justice réglée les prétentions qu'il avoit contre Attale & les Rhodiens. Que s'il se rendoit à ces remontrances, il vivroit en paix ; & que s'il refusoit de s'y soumettre, il auroit guerre avec les Romains. Philippe voulut faire voir que les troubles avoient commencé par les Rhodiens. *Mais*, reprit Emile en l'interrompant, *les Athéniens & les Abydédiens vous ont-ils attaqué les premiers ?* Philippe, à qui n'étoit pas accoutumé à s'entendre dire la vérité, choqué de la hardiesse

*a Insueti vera audire, ferocior oratio visa est, quam quæ habenda apud regem esset. Etas, inquit, & forma, & super omnia Romanum nomen te ferociorem facit. Ego autem primum velim vos foederum memores servare mecum pacem. Si bello lacefferitis, mihi quoque in animo est facere, ut regnum Macedonum nomenque haud minus quam Romanum nobile bello sentiat. Liv. lib. 31 n. 18.*

d'une pareille réponse adressée à un Roi : *Votre âge, dit-il à l'Ambassadeur, votre beauté* (car Polybe remarque que le Romain étoit réellement de très bonne mine) *& plus que cela encore le nom Romain vous rendent extrêmement fier. Pour moi, je souhaite que votre République garde fidèlement les Traités qu'elle a faits avec moi : mais, si elle m'attaque, j'espère lui faire voir que l'Empire de Macédoine ne se cède à Rome ni en courage, ni en réputation.* Le Député se retira avec cette réponse. Philippe s'étant rendu maître d'Abyde, y laissa une forte garnison, & retourna en Macédoine.

Il paroît que le même Emile passa en Egypte, pendant que peut-être les deux autres Ambassadeurs se rendirent chez Antiochus. Emile étant arrivé à Alexandrie, y prit possession de la Tutelle de Ptolémée au nom des Romains, selon les instructions qu'il avoit reçues du Sénat en partant, & y mit ordre aux affaires autant que l'état où se trouvoit alors l'Egypte le lui permit. Il confia la garde & l'éducation du jeune Roi à Aristomène Acarnanien, & l'établit pour premier Ministre. Cet Aristomène avoit vieilli dans la Cour d'Egypte, & il s'acquitta  
avec

avec beaucoup de prudence & de fidélité de l'emploi qui lui fut confié.

Liv. lib. 31. n. 14. Cependant Philippe faisoit ravager l'Attique par ses troupes. Voici quel fut le prétexte de cette invasion. Deux jeunes hommes d'Acarnanie se trouvant à Athènes dans le tems qu'on y célébroit les grands Mystères étoient entrés avec toute la foule dans le temple de Cérès, ne sachant pas que cela fût défendu. Quoique ce ne fût qu'une faute d'ignorance, ils furent massacrés sur le champ comme coupables d'impiété & de sacrilège. Les Acarnaniens, justement irrités d'un si cruel traitement, eurent recours à Philippe, qui saisit avidement cette occasion, & leur donna des troupes, avec lesquelles ils entrèrent dans l'Attique, ravagèrent tout le pays, & se retirèrent chez eux chargés du butin qu'ils avoient fait.

Liv. lib. 31. n. 1-3. Les Athéniens portèrent leurs plaintes à Rome contre cette entreprise. Les Ambassadeurs des Rhodiens & du Roi Attale se joignirent à eux. Les Romains ne cherchoient qu'une occasion de rupture avec Philippe, dont ils étoient fort mécontents. Il avoit fort mal observé les conditions du Traité de paix conclu avec lui trois ans auparavant.

auparavant, en ne cessant de molester les alliés qui y étoient compris. Tout récemment il avoit envoyé des troupes & de l'argent à Annibal en Afrique. On apprenoit qu'actuellement il remuoit en Asie. Tous ces mouvemens donnoient de l'inquiétude au peuple Romain. Il se souvenoit des peines que lui avoit causé Pyrrhus avec une poignée d'Epirotes, nation bien inférieure aux Macédoniens. Ainsi, délivré de la guerre contre Carthage, il crut devoir prévenir les entreprises de ce nouvel ennemi, qui pouvoit devenir redoutable, si on lui laissoit le tems de se fortifier. Le Sénat, après avoir répondu favorablement à tous ces Ambassadeurs, chargea M. Valérius Lévius Propréteur de s'approcher de la Macédoine avec une flotte, pour examiner les choses de plus près, & être en état de secourir promptement les alliés.

Cependant on délibéroit sérieusement à Rome sur le parti qu'il falloit prendre. Dans le tems même que le Sénat étoit assemblé pour examiner cette importante affaire, arriva une seconde Ambassade de la part des Athéniens, qui marqua que Philippe étoit

étoit prêt d'entrer en personne dans l'Attique , & qu'inafailliblement il se rendroit maître d'Athènes, si l'on ne leur envoioit un prompt secours. On reçut aussi des lettres de Lévinus Préteur & d'Aurélius son Lieutenant, par lesquelles on apprit qu'on avoit tout à craindre de la part de Philippe, que le danger étoit très pressant, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre.

An. M. Sur ces nouvelles il fut résolu qu'on  
3804. déclareroit la guerre à Philippe. Le  
Av. C. J. Consul P. Sulpicius, à qui la Macé-  
200. doine étoit échue par le sort, se mit  
14. en mer avec une armée, & y arriva  
bientôt. Les Ambassadeurs Athéniens  
vinrent promptement l'y trouver, pour  
lui apprendre qu'Athènes étoit assiégée, & pour implorer son secours. Il détacha une escadre de vingt galères, commandée par Claudius Cento, qui partit sur le champ. Ce n'étoit pas Philippe en personne qui avoit formé le siège d'Athènes. Il y avoit envoyé un de ses Lieutenans. Pour lui, il avoit porté ses armes contre Attale & contre les Rhodiens.

## S. II.

*Expéditions du Consul Sulpicius dans la Macédoine. Les Etoliens attendent l'événement pour se déclarer. Philippe est vaincu dans une bataille. Villius succède à Sulpicius. Pendant son année il ne se passe rien de considérable. Flamininus prend sa place. Antiochus reconvoit la Syrie qu'Aristomène Ministre d'Egypte lui avoit enlevée. Différentes expéditions du Consul dans la Phocide. Les Achéens, après une longue délibération, se déclarent pour les Romains.*

CLAUDIUS CENTO, que le Con- An. M.  
sul avoit envoyé au secours d'Athènes, 3804  
étant entré dans le Pirée avec Av. J.C.  
ses galères, rendit aux habitans le 200.  
courage & la confiance. Il ne se con- Liv. lib.  
tenta pas de mettre la ville & tout le 31. n. 22,  
pays voisin en sûreté: mais, aiant 26.  
appris que la garnison de Chalcis ne  
gardoit aucune règle ni aucune disci-  
pline comme éloignée de tout danger,  
il partit avec sa flotte, arriva près de  
la ville avant le jour, & aiant trouvé  
les sentinelles endormies y entra sans  
peine, mit le feu aux greniers publics  
reni;

remplis de blé & à l'arsenal qui étoit plein de machines de guerre , tailla en pièces toute la garnison , & après avoir fait porter dans ses vaisseaux le butin immense qu'il avoit amassé , il retourna au Pirée d'où il étoit parti.

Philippe , qui étoit pour lors à Démétriade , à la première nouvelle qu'il reçut du désastre de cette ville alliée , accourut dans l'espérance de surprendre les Romains. Mais ils n'y étoient plus , & il sembla n'être venu que pour être témoin du triste spectacle de cette ville encore fumante & à demi ruinée. Il voulut rendre la pareille à Athènes , & en seroit venu à bout , si un de ces courreurs qu'on appelloit hémérodromes\* , ayant aperçu de la hauteur où il étoit placé les troupes du Roi , n'en avoit porté promptement la nouvelle à Athènes , où tout étoit endormi. Philippe arriva peu d'heures après , mais avant le jour. Voiant que la ruse lui avoit mal réussi , il résolut d'attaquer la ville de vive force. Les Athéniens avoient rangé leurs troupes en bataille hors de l'enceinte des murailles à la porte Dipyle.

\* On les appelloit , ainsi par ce qu'en un jour ils faisoient à la course beaucoup de chemin ,



pyle. Philippe marchant à la tête de son armée les attaqua vigoureusement, & en aiant tué plusieurs de sa main les repoussa dans la ville, où il ne jugea pas à propos de les suivre. Il déchargea sa colère sur les maisons de plaisance, sur les lieux publics d'exercice comme le Lycée, & sur tous les temples qui se trouvoient hors de la ville, mettant le feu par tout, & ruinant tout ce qui se rencontroit sans épargner ni les tombeaux, ni ce qu'il y avoit de plus sacré. Il partit de là pour surprendre Eleusis, où il manqua aussi son coup. Puis il marcha vers Corinthe, & aiant appris que les Achéens tenoient leur assemblée à Argos, il s'y rendit.

On y délibéroit au sujet de Nabis Tyran de Sparte, qui avoit succédé à Machanidas, & qui infestoit tout le pays par ses courses. Philippe offrit de se charger seul de cette guerre. Cette proposition fut reçue avec un applaudissement général. Il y ajouta une condition qui rabatit bien de cette joie, c'étoit de lui fournir autant de troupes qu'il en falloit pour garder Orée, Chalcis, & Corinthe, & pour ne point laisser ses derrières

sans défense ; pendant qu'il iroit combattre pour eux. On sentit que son dessein étoit de tirer du Péloponnèse la jeunesse des Achéens pour s'en rendre maître , & pour l'engager dans la guerre contre les Romains. Cycliade , qui présidoit à l'assemblée , éluda la proposition , en marquant qu'il n'étoit pas permis selon leurs loix de délibérer d'autre chose que de ce qui avoit fait le sujet de l'assemblée. Ainsi l'on se sépara , après avoir résolu la guerre contre Nabis , & Philippe vit encore son espérance frustrée.

Il fit une nouvelle tentative contre Athènes , qui ne lui réussit pas mieux que la première , si ce n'est qu'il acheva de détruire ce qui étoit resté dans le pays de temples , de statues , & d'ouvrages précieux. Après cette belle expédition , il se retira dans la Béotie.

- Liv. 1. Le Consul , qui campoit entre Apollonie & Dyrrachium , envoya en  
 31. n. Macédoine un détachement assez considérable sous la conduite du Lieutenant Apustius , qui ravagea le plat pays , & se rendit maître de plusieurs petites villes. Philippe , qui étoit retourné en Macédoine , travailloit  
 27-32. fortement

tement aussi de son côté aux préparatifs de la guerre.

La grande attention des deux peuples étoit d'engager dans leur parti les Etoliens. Leur assemblée générale alloit se tenir. Philippe, les Romains, & les Athéniens y envoient leurs Ambassadeurs. Celui de Philippe prit le premier la parole. Il se borna à demander que les Etoliens s'en tinssent aux conditions de la paix qu'ils avoient conclue trois ans auparavant avec Philippe, aiant éprouvé alors combien l'alliance avec les Romains leur étoit inutile. Il raporta l'exemple de plusieurs villes dont ces derniers s'étoient rendu maîtres sous prétexte de les secourir, Syracuse, Tarente, Capoue; cette dernière sur tout, qui n'étoit plus Capoue, mais le tombeau des Campaniens, un cadavre de ville, sans Sénat, sans peuple, sans magistrats, plus cruellement traitée par ceux qui l'avoient laissée à habiter en cet état, que s'ils l'eussent entièrement détruite. „ Si des étrangers,

„ dit-il, plus éloignés de nous par

„ leur langage, leurs mœurs, & leurs

„ loix, que par les espaces de terre

„ & de mer qui nous en séparent,

„ viennent à s'emparer de ce pays, il  
„ y auroit de la folie d'espérer qu'ils  
„ nous veuillent traiter plus humaine-  
„ ment qu'ils n'ont fait leurs voisins,  
„ Entre nous autres peuples du même  
„ pays, & qui parlons la même lan-  
„ gue, Etoliens, Acarnaniens, Macé-  
„ doniens, il peut s'élever de légers  
„ différens, qui n'ont point de suites  
„ ni de durée : mais avec des étran-  
„ gers, avec des barbares, tous tant  
„ que nous sommes de Grecs, nous  
„ sommes & serons continuellement  
„ en guerre. Dans ce même lieu, il y a  
„ trois ans, vous fîtes la paix avec Phi-  
„ lippe : les mêmes causes subsistent  
„ encore, & nous espérons que vous  
„ garderez aussi la même conduite.

Les Députés d'Athènes, du con-  
sentement des Romains, parlèrent les  
seconds. Ils commencèrent par expo-  
ser d'une manière touchante l'acharne-  
ment impie & sacrilège de Philippe  
contre les monumens les plus sacrés  
de l'Attique, contre les temples les plus  
augustes, contre les tombeaux les plus  
respectés, comme s'il eût déclaré la  
guerre non seulement aux hommes &  
aux vivans, mais encore plus aux ma-  
nes des morts, & à la majesté même  
des

des dieux. Que l'Etolie & toute la Grèce devoient s'attendre à un pareil traitement , si Philippe en trouvoit l'occasion. Ils finirent en priant & en conjurant les Etoliens d'avoir compassion d'Athènes , & d'entreprendre sous la conduite des dieux , & sous celle des Romains dont la puissance ne le cédoit qu'à celle des dieux , une guerre aussi juste que celle qu'on leur proposoit.

Le Député Romain , après avoir réfuté fort au long les reproches du Macédonien sur le traitement que Rome avoit fait souffrir aux villes conquises , & avoir opposé l'exemple de Carthage , à qui tout récemment on venoit d'accorder la paix & la liberté , dit que ce que les Romains avoient à craindre étoit que par leur trop grande bonté & douceur à l'égard des vaincus ils ne portassent les peuples à se déclarer plus facilement contre eux , parce que les vaincus avoient toujours une ressource assurée dans leur clémence. Il représenta d'une manière courte , mais vive , les actions criminelles de Philippe , ses parricides domestiques , le meurtre de ses parens & de ses amis , ses infames débauches

encore plus détestées que sa cruauté :  
tous faits d'autant plus connus de ceux  
à qui il parloit , qu'ils étoient plus  
voisins de la Macédoine. „ Mais, pour  
„ me renfermer dans ce qui vous re-  
„ garde, dit ce Député en s'adressant  
„ aux Etoliens , nous avons entrepris  
„ la guerre contre Philippe pour votre  
„ défense : vous avez fait la paix avec  
„ lui sans notre participation. Peut-être  
„ direz - vous pour vous justifier , que  
„ nous voiant occupés à la guerre con-  
„ tre les Carthaginois , forcés par la  
„ crainte vous avez accepté les loix  
„ que vous imposoit le plus fort : &  
„ nous de notre côté , appelés ailleurs  
„ pour des soins plus importants, nous  
„ avons négligé une guerre à laquelle  
„ vous aviez renoncé. Maintenant dé-  
„ livrés, graces aux dieux , de la guer-  
„ re de Carthage , nous tournons tou-  
„ tes nos forces contre la Macédoi-  
„ ne. C'est une occasion pour vous de  
„ rentrer dans notre amitié & notre  
„ alliance , à moins que vous n'aimiez  
„ mieux périr avec Philippe, que vain-  
„ cre avec les Romains.

Damocrite , Préteur des Etoliens ,  
sentit bien que ce dernier discours en-  
traîneroit tous les suffrages : on pré-  
tend

tend que Philippe l'avoit gagné par argent. Sans paroître prendre aucun parti , il représenta que l'affaire étoit trop importante pour être décidée sur le champ , & qu'il falloit prendre du tems pour y songer mûrement. Par là il éluda l'effet de l'assemblée , & il se vantoit d'avoir rendu un service considérable à la République , qui attendroit l'événement pour se déterminer , & alors se déclareroit pour le plus fort.

Philippe 'cependant préparoit vi-  
goureuſement la guerre par terre & Liv. I. 31.  
n. 33-39.  
par mer : mais le Consul la faisoit déjà. Il étoit entré en Macédoine , & s'étoit avancé vers les Daſſarètes. Philippe se mit aussi en campagne. Ils ignoroient encore tous deux quelle route l'ennemi avoit prise. On fit de part & d'autre un détachement pour aller à la découverte. Ces deux troupes se rencontrèrent. Comme elles n'étoient composées que de gens d'élite , le combat fut rude , & la victoire demeura douteuse. Il resta sur la place , du côté des Macédoniens , quarante cavaliers , & trente-cinq du côté des Romains.

Le Roi , persuadé que le soin qu'il

prendroit d'ensevelir ceux qui étoient morts dans cette rencontre, contribueroit beaucoup à lui gagner l'affection des troupes, & à les animer à combattre vaillamment pour lui, fit amener leurs corps dans le camp, afin que toute l'armée fut témoin des honneurs qu'il leur rendroit. Il n'y a rien sur quoi l'on doive moins compter que sur les sentimens & les dispositions de la multitude. Ce spectacle, qu'on croioit devoir animer les soldats, ne servit qu'à rallentir leur courage. Ils n'avoient eu affaire jusques-là qu'avec les Grecs & les Illyriens, qui n'emploient guères que des flèches, des javelots, & des lances, & par cette raison font de moins grandes blessures. Mais quand ils virent les corps de leurs compagnons couverts de larges plaies faites par les fabres espagnols, des bras coupés, des épaules entières enlevées, des têtes séparées du tronc, cette vûe les saisit de fraieur, & leur fit comprendre contre quels ennemis on les menoit.

Le Roi lui même qui n'avoit point encore

*a Nihil tam incertum nec tam inæstimabile est, quàm animi multitudinis. Quod promptiores ad subeundam omnem dimicationem videbatur facturum, id metum pigritiamque incussit. Liv.*



encore vû de près les Romains dans un combat en forme, en fut effraïé. Aiant sù par des transfuges l'endroit où les ennemis s'étoient arrêtés, il s'y fit conduite par les guides avec son armée, qui étoit de vingt mille hommes de pié, & de quatre mille chevaux; & il se posta à deux cens pas & un peu plus de leur camp, près de la petite ville d'Athaque, sur une hauteur qu'il fit fortifier de bons fossés & de bons retranchemens. Quand du haut de sa colline il considéra la disposition du camp Romain, il s'écria que ce n'étoit pas là un camp de barbares.

Le Consul & le Roi demeurèrent deux-jours sans faire de mouvement, s'attendant l'un l'autre. Au troisiéme, Sulpicius sortit de son camp & rangea ses troupes en bataille. Philippé, qui craignoit de hazarder une action générale, envoya contre les ennemis un simple détachement de quinze cens hommes, moitié infanterie & moitié cavalerie, auquel les Romains en opposèrent un de pareil nombre, qui eut l'avantage, & mit l'autre en fuite. Ils évitèrent aussi prudemment une embuscade que le Roi leur avoit préparée. Ces deux avantages, l'un de for-

Le même mot est attribué à Pyrrhus.

se ouverte , & l'autre de ruse , remplirent les troupes de confiance & de hardiesse. Le Consul les remena dans le camp , & après un jour de repos , il les en fit sortir , & alla présenter la bataille au Roi , qui ne jugea pas à propos de l'accepter , & demeura renfermé dans son camp malgré les reproches insultans de Sulpicius , qui l'accusoit de crainte & de lâcheté.

Comme dans un tel voisinage des deux armées les fourages étoient fort dangereux , le Consul s'éloigna d'environ huit mille , & s'avança vers un bourg nommé Octolophe , d'où les fourageurs se répandirent dans tous les environs par pelotons séparés. Le Roi se tint d'abord enfermé dans ses retranchemens comme si la peur l'y eût retenu , afin que l'ennemi , en devenant plus hardi , devînt aussi moins précautionné. Cela ne manqua pas d'arriver. Quand Philippe les vit répandus en grand nombre dans la campagne , il sortit brusquement de son camp avec toute sa cavalerie , que les Crétois suivirent autant que le pouvoient faire des piétons , & alla à toutes brides se poster entre le camp des Romains & les fourageurs. Là , divi-

fant

fant ses troupes , il en envoie une partie contre les fourageurs , avec ordre de faire main basse sur tout ce qu'ils rencontreroient ; & lui , avec l'autre partie , il se saisit de tous les passages par où ils pouvoient revenir. Ce n'étoit de tous côtés que meurtre & carnage , sans qu'on fût rien encore dans le camp Romain de ce qui se passoit au dehors , parce que les fuyards tomboient dans les troupes du Roi , & ceux qui gardoient les chemins en tuoient un bien plus grand nombre , que ceux qui étoient envoiés à la poursuite des ennemis.

Enfin cette triste nouvelle arriva dans le camp. Le Consul donna ordre aux Cavaliers d'aller , chacun par où il le pourroit , secourir leurs compagnons : pour lui il fit sortir les légions du camp , & les mena en bataillon quarré contre l'ennemi. Les Cavaliers , dispersés de côté & d'autre , s'égarèrent d'abord , trompés par les cris qui venoient de divers endroits. Plusieurs rencontrèrent les ennemis. Le combat s'engagea en même tems de différens côtés. La plus rude mêlée fut dans le corps de troupes que le Roi commandoit en per-

sonne, qui par le grand nombre de fantassins & de cavaliers faisoit presque une juste armée, outre que ces troupes étoient infiniment animées par la présence du Roi, & que les Crétois qui combattoient serrés & de pié ferme contre des ennemis dispersés & en desordre, en tuoient un grand nombre. Il est certain que s'ils avoient sù se modérer dans la poursuite des Romains, cette journée auroit décidé, non seulement de la bataille présente, mais peut-être encore du succès de toute la guerre. Mais, pour s'être livrés témérairement à une ardeur inconsidérée, ils tombèrent au milieu des cohortes Romaines qui s'étoient avancées avec leurs Officiers. Et pour lors les fuyards, aiant aperçu les enseignes Romaines, firent volte face, & poussèrent leurs chevaux contre les ennemis qui étoient tout en desordre. En un moment la face du combat changea, ceux qui poursuivoient auparavant prenant la fuite. Beaucoup furent tués en combattant de près, beaucoup en s'enfuyant : & ils ne périroient pas seulement par le fer, mais plusieurs se précipitant dans des marais, étoient engloutis dans la boue avec leurs che-

chevaux. Le Roi lui-même courut un grand risque : car aiant été jetté à bas par son cheval qui avoit reçu une rude blessure, il alloit être percé de coups, si un cavalier, en sautant brusquement de son cheval, ne l'y eût fait monter à sa place. Mais lui-même, ne pouvant suivre à pié les cavaliers qui suivoient, fut tué par les ennemis. Philippe, après avoir fait de longs circuits autour des marais, arriva enfin dans le camp, où l'on n'espéroit plus de le revoir.

Nous avons déjà vû plusieurs fois, & l'on ne sauroit trop le faire remarquer aux gens du métier pour leur faire éviter une pareille faute, que la perte des batailles vient souvent du trop d'ardeur des Officiers, qui n'étant occupés que de la poursuite des ennemis, oublient & négligent ce qui se passe dans le reste de l'armée, & se laissent enlever, par un desir de gloire mal entendu, une victoire qu'ils avoient entre les mains, & qui leur étoit assurée.

Philippe n'avoit pas perdu beaucoup de monde dans cette action, mais il en craignoit une seconde, & que le vainqueur ne vînt brusquement

ment l'attaquer. Il envoya sur le soir un héraut au Consul lui demander une suspension d'armes pour enterrer ses morts. Le Consul, qui s'étoit mis à table, lui fit dire que le lendemain matin il lui rendroit réponse. Philippe, pour dérober sa marche aux Romains, ayant laissé dans son camp beaucoup de feux allumés, en partit sans faire bruit dès que la nuit fut venue, & ayant d'avance sur le Consul la nuit entière, & une partie du jour suivant, il le mit hors d'état de le poursuivre.

Liv lib.  
31. n.  
39-43.

Sulpicius se mit en marche le lendemain, ne sachant pas encore quelle route le Roi avoit prise. Celui-ci avoit espéré l'arrêter dans des défilés, dont il fortifia l'entrée par des fossés, des retranchemens, & de gros amas de pierres & d'arbres : mais la patience Romaine surmonta toutes les difficultés. Le Consul, après avoir fait le dégât dans le pays, & s'être rendu maître de plusieurs places importantes, ramena son armée à Apollonie, d'où il étoit parti au commencement de la campagne.

Les Etoliens, qui n'attendoient que l'événement pour prendre leur parti, ne tardèrent pas alors à se déclarer en  
faveur

faveur des Romains : les peuples d'Atthamanie suivirent leur exemple. Les uns & les autres firent quelques courses dans la Macédoine, qui leur réussirent assez mal, Philippe les aiant battus en plusieurs occasions. Il vainquit aussi les Dardaniens, qui étoient entrés dans son pays pendant son absence, & se consola par ces petits avantages du mauvais succès qu'il avoit eu contre les Romains.

Dans cette même campagne, la flotte Romaine jointe à celle d'Attale, entra dans le Pirée, & causa une grande joie aux Athéniens. Leur haine contre Philippe, que la crainte leur faisoit dissimuler depuis longtemps, éclata alors sans mesure à la vue d'un secours si puissant. Dans une ville libre comme Athènes, où le talent de la parole avoit un pouvoir souverain, les Orateurs avoient pris un tel ascendant sur l'esprit du peuple, qu'ils lui faisoient prendre telle résolution qu'il leur plaisoit. Ici le peuple, sur leur réquisition, ordonna que toutes les

Liv I.  
31. n.  
44-47.  
sta.

a Nec unquam ibi defunt linguæ promptæ ad plebem concitandam: quod genus cum in omnibus liberis civitatibus, tam præcipuè Athenis, ubi oratio plurimum pollet, favore multitudinis alitur. Liv.

statues & images de Philippe & de ses ancêtres seroient absolument détruites : que les fêtes , les sacrifices , les Prêtres établis en leur honneur , seroient pareillement abolis : que tous les lieux où l'on leur auroit érigé quelque monument , ou mis quelque inscription , seroient déclarés impurs & profanes : que les Prêtres , toutes les fois qu'ils offriroient aux dieux des prières pour le peuple d'Athènes , pour leurs alliés , pour leurs armées & pour leurs flotes , chargeroient en même tems de toutes sortes d'anathèmes & d'exécutions Philippe , ses enfans , son royaume , ses troupes de terre & de mer , en un mot tous les Macédoniens en général , & tout ce qui leur appartenoit. On ajouta à ce Décret , que tout ce qui seroit proposé dans la suite propre à deshonorer & à diffamer Philippe , seroit agréé par le peuple ; & que quiconque oseroit dire ou faire quelque chose en faveur de Philippe , ou contre ces Décrets infamans , pourroit être tué sur le champ sans autre formalité. La dernière clause étoit , que tout ce qui avoit été autrefois ordonné contre les Pisistratides , le seroit aussi contre Phi.



Philippe. Les <sup>a</sup> Athéniens faisoient ainsi la guerre à Philippe par des Décrets & des Ordonnances, qui étoient pour lors leur unique force. Excessifs en tout, ils prodiguèrent à proportion les louanges, les honneurs, & toutes sortes d'hommages, à l'égard d'Attale & des Romains.

La flotte, au sortir du Pirée, attaqua & prit quelques places, & quelques petites îles : après quoi Attale & les Romains se séparèrent, pour entrer en quartiers d'hiver.

A Rome, l'année suivante, après An. M. le choix des nouveaux Consuls, la 3805.  
Macédoine échut par sort à Villius. Av. J.C.

Philippe, en se préparant aux opérations de la campagne qui alloit bien-tôt commencer, avoit de grandes inquiétudes sur les suites de la guerre où il s'étoit engagé. Outre qu'il avoit affaire à des ennemis puissans & redoutables, il craignoit que l'espérance de la protection Romaine ne lui fit perdre ses alliés, & que les Macédoniens, mécontents du gouvernement présent, ne songeassent à remuer,  
&

a Athenienses quidem litteris verbiſque, quibus ſolis valent, bellum adverſus Philip-pum gerebant, Liv.

& ne lui demeuraissent pas fidèles.

Dans la vûe d'écarter ces dangers , il relâcha quelques villes aux Achéens , pour se les attacher plus fortement par cette libéralité à laquelle ils ne s'attendoient pas ; & en même tems il envoya des Ambassadeurs en Achaïe pour faire prêter aux alliés le serment qui devoit se renouveler tous les ans. Pouvoit-il regarder cette cérémonie comme un lien bien ferme , & capable de retenir les alliés dans le devoir , lui qui faisoit profession ouverte de violer tous ses sermens , qui n'avoit aucun scrupule de manquer à sa parole , ni aucun respect pour la Divinité , pour la religion , pour tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes ?

Polyb.  
l. 13. p.  
672-  
673.

Pour ce qui regarde les Macédo-niens , il travailla à gagner leur affection aux dépens d'Héraclide l'un de ses Ministres & de ses confidens , qui étoit haï & détesté des peuples à cause de ses rapines & de ses concussions , & qui leur avoit rendu le gouvernement fort odieux. Il étoit d'une fort basse naissance , originaire de Tarente où il avoit exercé les plus vils ministères , & d'où il avoit été chassé pour avoir voulu

voulu livrer sa ville aux Romains. Il s'étoit réfugié chez Philippe, qui aiant trouvé en lui de l'esprit, de la vivacité, de la hardiesse, & avec cela une ambition démesurée que les plus grands crimes n'effraioient point, se l'étoit attaché particulièrement, & lui avoit donné toute sa confiance: digne instrument d'un Prince, qui étoit lui-même sans probité & sans honneur. Héraclide, dit Polybe, avoit apporté en naissant toutes les dispositions imaginables pour devenir un grand scélérat. Dès sa plus tendre jeunesse il s'étoit livré aux plus infâmes prostitutions. Fier & terrible à l'égard de ceux qui lui étoient inférieurs, il se montrait bas & rampant adulateur à l'égard de ceux qui étoient au dessus de lui. Il avoit un si grand crédit auprès de Philippe, que, selon le même Auteur, il fut presque la cause de la ruine entière d'un si puissant Roiaume, par le mécontentement général que ses injustices & ses violences y excitèrent. Le Roi le fit arrêter, & le fit mettre en prison, ce qui causa une joie universelle parmi les peuples. Comme il ne nous reste que quelques fragmens de Polybe sur ce sujet, l'histoire

toire ne nous apprend point ce que devin Héraclide , ni s'il eut une fin digne de tous les crimes.

Il ne se passa rien de considérable pendant cette campagne, non plus que dans la précédente, parce que les Consuls n'entroient dans la Macédoine que sur l'arrière saison , & que tout le reste du tems se consumoit en de légères escarmouches, pour forcer quelques passages , ou pour enlever des convois.

An. M. T. Quintius a Flamininus aiant été  
3806. nommé Consul, & la Macédoine lui étant  
Av. J.C. échue par le sort, il n'imita pas ses pré-  
198. décesseurs, mais partit de Rome dès le  
Liv. 1. commencement du printems, avec son  
32. n. 9. frere Lucius que le Sénat lui avoit accordé  
15. pour commander son armée de mer.

Au commencement de cette même année Antiochus attaqua vivement Attale par terre & par mer. Les Ambassadeurs de ce dernier arrivèrent à Rome, & représentèrent au Sénat le danger extrême où se trouvoit leur Maître. Ils demandèrent en son nom, ou qu'il plût aux Romains de le défendre par eux mêmes, ou qu'ils lui permissent

a Plutarque le nomme Flaminius, mais il se trompe : c'étoient deux familles différentes.

sent de rappeler ses troupes. Le Sénat répondit que rien n'étoit plus raisonnable que la demande d'Attale : qu'il étoit le maître de rappeler ses troupes : que l'intention du peuple Romain n'étoit point d'être en aucune sorte à charge à ses alliés : qu'il emploieroit son crédit auprès d'Antiochus pour le porter à ne point inquiéter le Roi Attale. En effet les Romains envoièrent des Ambassadeurs à Antiochus , pour lui remontrer qu'Attale leur avoit prêté ses troupes & ses vaisseaux dont ils se servoient contre Philippe leur ennemi commun : qu'il leur feroit plaisir s'il vouloit bien le laisser en repos : qu'il étoit raisonnable que les Rois alliés & amis du peuple Romain gardassent entr'eux la paix. Antiochus, sur leur remontrance, retira aussitôt ses troupes des terres d'Attale.

Dès qu'à la sollicitation des Romains il eut mis bas les armes contre ce Prince , il marcha en personne dans la Célé-Syrie , pour reconquerir les places qu'Aristomène lui avoit enlevées. C'étoit à ce Général que les Romains avoient confié l'administration & le soin des affaires d'Egypte.

La

La a première chose qu'il avoit faite , avoit été de songer à se défendre contre les invasions des deux Rois alliés.

Liv. lib. 31. n. 43. Il leva pour cet effet les meilleures troupes qu'il put trouver. Il envoya Scopas en Etolie avec de grosses sommes d'argent , pour y lever autant de troupes qu'il pourroit ; parce qu'alors les Etoliens étoient regardés comme les meilleurs soldats. Ce Scopas avoit eu autrefois la première charge dans

Exc. Po- lyb. p. 60a son pays , & il passoit pour un des plus braves & des plus habiles Généraux de son tems. Quand le tems de sa magistrature fut écoulé , il s'étoit flaté qu'on le continueroit. La chose ne se fit pas. Il en fut piqué , quitta l'Étolie , & se mit au service du Roi d'Égypte. Il réussit si bien dans cette levée , qu'il amena six mille braves soldats d'Étolie , qui furent un bon renfort pour l'armée d'Égypte.

Hieron. Le b Ministère d'Alexandrie voyant in 11. Antiochus occupé dans l'Asie Mineure à la guerre qui s'étoit allumée entre lui & Attale roi de Pergame , en- Dan. voia Scopas dans la Palestine & dans Joseph. 12. c. 3. la Célé-Syrie , pour tâcher de reprendre

a An. M. 3804. Av. J. C. 200. ..

b An. M. 3805. Av. J. C. 199. ..

dre ces provinces. Il y conduisit si bien la guerre, qu'il regagna plusieurs villes, reprit la Judée, mit garnison dans la Citadelle de Jérusalem; & à l'approche de l'hiver il revint à Alexandrie, rapportant, outre l'honneur de ses victoires, de grandes richesses qu'on avoit amassées du pillage du pays conquis. Il parut bien dans la suite que les grands succès de cette campagne venoient principalement de l'absence d'Antiochus, & du peu de résistance qu'on avoit trouvé par cette raison.

Dès qu'il y fut venu en personne, An. M, les choses changèrent bien de face, 386.  
& la victoire se déclara bientôt pour Av. J. C. lui. Scopas, qui étoit revenu avec une 198.  
armée, fut battu à Panéas, près de la Liv. lib. 32. n. 8.  
source du Jourdain, dans un combat Excerpt.  
où il se fit un terrible carnage de ses ex Polyb.  
troupes. Il fut obligé de s'enfuir à p. 77. & c.  
Sidon, où il se renferma avec dix mil Joseph  
le hommes qui lui restoient. Antioch. 1.  
chus l'y assiégea, & le réduisit à une 12. c. 3.  
telle extrémité, que, manquant absolument de vivres, il falut rendre la place, & se contenter d'en sortir la vie sauve. La Régence d'Alexandrie avoit pourtant mis tout en usage pour le dégager. On avoit envoyé trois des  
meil-

& il ordonna , par un Décret particulier , qu'aucun étranger n'eût à entrer dans l'enclos du temple : défense qui paroissoit visiblement faite à cause de l'attentat de Philopator , qui avoit voulu y entrer par force.

Antiochus , dans ses expéditions d'Orient , avoit été si bien servi par les Juifs de Babylonie & de Mésopotamie , & comptoit tellement sur leur fidélité , que , lorsqu'il arriva quelque remuement en Phrygie & en Lydie , il y fit passer deux mille familles de ces Juifs pour arrêter ces séditions , & entretenir la tranquillité dans le pays , & les combla de mille faveurs extraordinaires. Ce fut des Juifs de cette transplantation que vinrent plusieurs de ceux *de la dispersion* , que nous trouvons dans la suite en si grand nombre , sur tout vers le tems de la prédication de l'Evangile.

Joseph  
ibid.

Quand Antiochus eut ainsi soumis toute la Célé-Syrie & la Palestine , il forma le dessein d'en faire autant dans l'Asie Mineure. Son grand but étoit

*a C'est ainsi que S. Jacques & S. Pierre les appellent. Duodecim tribubus quæ sunt in dispersione. Jacob. 1. 1. Electis advenis dispersionis Ponti , Galatiæ , Cappadociæ , Asiæ , & Bithyniæ. 1. Joan. 1. 1.*



de remettre l'Empire de Syrie sur l'ancien pié, en réunissant tout ce qu'avoient jamais eu ses ancêtres, & sur tout Séleucus Nicator qui l'avoit fondé. Comme il falloit pour cela empêcher que les Egyptiens ne vinssent l'inquiéter dans ses nouvelles conquêtes pendant qu'il seroit éloigné, il envoya Euclês Rhodien à Alexandrie proposer le mariage de sa fille Cléopâtre avec le roi Ptolémée, avec cette clause, qu'on attendroit qu'ils fussent un peu plus âgés pour le consommer, & qu'alors, le jour même des noces, il remettroit ces provinces à l'Egypte comme la dot de sa fille. Cette proposition fut goûtée, le Traité conclu & ratifié; & les Egyptiens, comptant sur sa parole & sur ses engagemens, lui laissèrent faire tout ce qu'il voulut d'un autre côté, sans l'inquiéter de celui-ci.

Hieron.  
in c. 11.  
Daniel.

An. M.  
3806.  
Av. J.C.  
198.

JE REPRENDS les affaires de Macédoine. J'ai dit que Quintius Flaminus (je l'appellerai indifféremment de ces deux noms) étoit parti de Rome dès qu'il eut été nommé Consul, & qu'il avoit amené avec lui son frère Lucius pour commander la flotte. Quand il fut arrivé en Epire, il trou-

va

va Villius campé devant l'armée de Philippe , qui depuis lontems gardoit les passages & les défilés le long de l'Apsus , rivière du pays des Taulantiens entre l'Epire & l'Illyrie. Aiant pris le commandement des troupes , il commença par considérer & examiner l'affiette du pays. Comme le défilé paroissoit impraticable à une armée , parce qu'il n'y avoit qu'un petit chemin escarpé & étroit taillé dans le roc , & que l'ennemi étoit maître des hauteurs, on lui conseilloit de prendre un long circuit où il auroit trouvé un chemin large & facile. Mais, outre que ce détour traînoit les affaires en longueur , il craignoit de s'éloigner de la mer d'où il tiroit ses vivres. Ainsi il résolut d'aller par le haut des montagnes , & de forcer les passages, quoi qu'il dût lui en coûter.

Philippe aiant tenté inutilement des propositions de paix dans une entrevue qu'il eut avec le Consul où ils ne purent s'accommoder , il falut en venir à la force ouverte. Il se donna plusieurs légères escarmouches dans une plaine qui avoit assez d'étendu , les Macédoniens descendant par pelotons de leurs montagnes pour atta-

quer l'ennemi , puis se retirant par des sentiers rudes & escarpés. Les Romains , animés par l'ardeur du combat , voulant les y poursuivre , eurent beaucoup à souffrir , parce que les Macédoniens avoient disposé sur tous ces rochers des catapultes & des balistes , & les accabloient à coups de pierres & de traits. Il y eut beaucoup de blessés de part & d'autre , & la nuit sépara les combattans.

Les choses étant en cet état , quelques bergers , qui païssoient leurs troupeaux sur ces montagnes , vinrent à Flamininus lui dire qu'ils savoient un détour qui n'étoit point gardé , & lui promirent de le rendre sur le sommet des montagnes en trois jours au plus tard. Ils amenoient avec eux pour garant de leur parole Charops , fils de Machatas , le premier & le plus considérable des Epirotes , qui favorisoit secrètement les Romains. Sur cette garantie , Flamininus envoie un de ses Généraux avec quatre mille hommes de pié , & trois cens chevaux. Ces pasteurs , qu'on prit soin d'enchaîner de peur de surprise , conduisent le détachement. Pendant ces trois jours , le Consul se contenta de donner quelques

ques légères escarmouches pour amuser les ennemis. Au quatrième, dès la pointe du jour, il fait prendre les armes à toutes ses troupes, & aiant aperçu sur les montagnes une grande fumée, qui étoit le signal dont on étoit convenu, il marche droit contre la hauteur, toujours exposé aux traits des Macédoniens, & toujours combattant à coups de main contre ceux qui défendoient les passages. Les Romains redoublent leurs efforts, & poussent vivement l'ennemi dans les endroits les plus difficiles, jettant de grands cris pour se faire entendre de leurs compagnons qui étoient sur la hauteur. Ceux-ci répondent du haut de la montagne à ces cris avec un bruit épouvantable, & tombent en même tems sur les Macédoniens, qui se voiant attaqués en tête & en queue, perdent courage, & prennent tous la fuite. Il n'en fut pourtant pas tué plus de deux mille, parce que la difficulté des lieux empêcha de les poursuivre. Les vainqueurs pillèrent leur camp, & prirent leurs tentes & leurs esclaves.

Philippe d'abord avoit pris la route de la Thessalie, mais craignant que

les ennemis ne vinssent encore l'y attaquer, il tourna vers la Macédoine, & s'arrêta à Tempé, pour être plus en état de secourir les villes qu'on attaqueroit.

Le Consul passa par l'Epire, sans ravager le pays, quoiqu'il fût que les principaux, à l'exception de Charops, avoient été contraires aux Romains. Mais, comme ils obéissoient de bonne grace, il eut plus d'égard à leur disposition présente qu'à leur faute passée, ce qui lui gagna le cœur des Epirotes, & les lui attacha d'inclination. De là il entra en Thessalie. Les Etoliens & les Athamanes en avoient déjà pris plusieurs villes : il se rendit maître des plus considérables. Celle d'Atrax, devant laquelle il avoit mis le siège, le retint longtems, & fit une si bonne défense, qu'enfin il fut obligé d'y renoncer.

Liv. I.  
32. n.  
16-25.

La flotte Romaine cependant, soutenue de celles d'Artale & des Rhodiens, agissoit de son côté. Elle prit deux des principales villes de l'Eubée, Erétrie & Caryste, qui étoient tenues par des garnisons Macédoniennes : après quoi les trois flotes s'avancèrent vers Cenchrée, port de Corinthe.

Le

Le Consul étant passé dans la Phocide, la plupart des villes se rendirent à lui volontairement. Il n'y eut qu'Elatie qui lui ferma ses portes : il fut obligé de l'assiéger dans les formes. Pendant qu'il étoit occupé à ce siège, il forma un dessein important, qui étoit de détacher les Achéens du parti de Philippe, & de leur faire embrasser celui des Romains. Les trois flotes unies étoient prêtes de former le siège de Corinthe. Avant que de le commencer, il jugea à propos de faire offrir aux Achéens de faire rentrer Corinthe dans leur ligue, & de la leur livrer, à condition qu'ils se déclareroient pour les Romains. Des Ambassadeurs, envoyés au nom du Consul par Lucius son frere, Attale, les Rhodiens, & les Athéniens, leur portèrent ces paroles. Les Achéens leur donnèrent audience à Sicyone.

Les Achéens se trouvoient fort embarrassés sur le parti qu'ils devoient prendre. Le pouvoir des Lacédémoniens, leurs perpétuels ennemis, les tenoit en bride. Ils redoutoient encore plus les armes Romaines. Ils avoient de tout tems, & tout récemment encore, de grandes obligations

aux Macédoniens : mais Philippe leur étoit suspect à tous à cause de sa perfidie & de sa cruauté, & ils appréhendoient de tomber sous sa domination quand la guerre seroit terminée. Telle étoit la disposition des Achéens. L'Ambassadeur des Romains parla le premier, puis ceux d'Attale, des Rhodiens, & de Philippe : on réserva la dernière place aux Athéniens, pour réfuter ce qu'auroit avancé l'Ambassadeur de Philippe. Ils parlèrent avec plus de violence que les autres contre le Roi, parce que nul n'en avoit été si maltraité qu'eux; & ils déduisirent fort au long toutes ses injustices & toutes ses cruautés. Ces harangues remplirent tout le tems de l'assemblée, qui fut remise au lendemain.

Quand tout le monde fut assemblé, le héraut, selon la coutume, exhorta, au nom des Magistrats, ceux qui voudroient parler, à le faire. Personne ne se leva. Tous, se regardant les uns les autres, gardèrent un profond silence. Alors Aristéne, premier Magistrat des Achéens, pour ne pas renvoyer l'assemblée sans qu'on eût délibéré: „ Qu'est donc devenue, leur „ dit-il, cette vivacité & cette cha-  
„ leur

„ leur avec laquelle vous disputiez en-  
 „ tre vous dans les repas & dans vos  
 „ entretiens au sujet de Philippe &  
 „ des Romains , presque jusqu'à en  
 „ venir aux mains ? Et maintenant ,  
 „ dans une assemblée indiquée unique-  
 „ ment pour ce sujet , après que vous  
 „ avez entendu les harangues & les  
 „ raisons de part & d'autre , vous de-  
 „ meurez muets. Quoi ! si l'amour du  
 „ bien public ne peut délier vos lan-  
 „ gues , le parti que chacun de vous  
 „ a pris en particulier pour ou contre  
 „ Philippe & les Romains , ne doit-il  
 „ pas vous obliger à parler , d'autant  
 „ plus que personne de vous n'ignore  
 „ qu'il ne sera plus tems de le faire ,  
 „ quand une fois la résolution aura  
 „ été prise & formée ?

Des reproches si sensés & si raison-  
 nables , faits par le premier Magistrat,  
 non seulement ne purent porter au-  
 cun des assistans à dire son avis , mais  
 n'excitèrent pas même le moindre  
 bruit , le moindre murmure dans une  
 assemblée si nombreuse , & composée  
 de tant de peuples. Tout demeura  
 muet & immobile.

Alors Aristéne , reprenant encore  
 la parole , leur dit : „ Je voi bien ,

M 5

„ Chefs



„ Chefs de l'assemblée des Achéens ,  
„ que ce n'est pas tant le conseil qu'  
„ vous manque que le courage , per-  
„ sonne d'entre vous n'osant prendre  
„ sur soi en particulier de s'expliquer  
„ ouvertement sur ce qui regarde l'in-  
„ térêt commun. J'en ferois peut-être  
„ autant , si je n'étois qu'un simple  
„ particulier. Mais , comme premier  
„ Magistrat , je voi ou qu'il ne falloit  
„ point accorder d'assemblée aux Am-  
„ bassadeurs , ou qu'il ne faut point  
„ les renvoyer d'ici sans réponse. Or  
„ comment puis-je leur en donner , sans  
„ être autorisé de votre part par un  
„ Decret ? Mais , puis qu'aucun de vous  
„ ne veut ou n'ose dire ce qu'il pen-  
„ se , supposons pour un moment que  
„ les discours des Ambassadeurs que  
„ nous entendîmes hier , sont autant  
„ d'avis qu'ils nous donnent , non  
„ pour leur propre intérêt , mais pour  
„ le nôtre , & pesons-les avec matu-  
„ rité. Les Romains , les Rhodiens , &  
„ Attale demandent à faire alliance &  
„ amitié avec nous , & ils nous prient  
„ de les aider dans la guerre qu'ils ont  
„ entreprise contre Philippe. Celui-  
„ ci de son côté , nous fait souvenir  
„ du Traité que nous avons conclu  
„ avec

„ avec lui , scellé & ratifié par un ser-  
 „ ment : tantôt il demande que nous  
 „ lui demeurions unis , tantôt il se  
 „ contente que nous gardions une  
 „ exacte neutralité. Personne de vous  
 „ n'est-il étonné de voir , que ceux  
 „ qui ne sont point encore alliés de-  
 „ mandent plus que celui qui l'est an-  
 „ ciennement ? Ce n'est point sans dou-  
 „ te , ni modestie de la part de Philip-  
 „ pe , ni témérité de la part des Ro-  
 „ mains , qui les fait agir & parler  
 „ ainsi. La différence de leurs forces  
 „ & de leur situation leur inspire ces  
 „ divers sentimens. Je m'explique.  
 „ Nous ne voions ici rien de Philip-  
 „ pe que son Ambassadeur. La flotte  
 „ Romaine mouille près de Cenchrée ,  
 „ chargée des dépouilles de l'Eubée :  
 „ le Consul & ses légions , qui ne sont  
 „ séparées de la flotte que par un pe-  
 „ tit espace de mer , parcourent im-  
 „ punément la Phocide & la Locride.  
 „ Vous vous étonnez que Cléomédon,  
 „ l'Ambassadeur de Philippe , vous  
 „ ait exhortés avec tant de timidité &  
 „ de réserve à prendre les armes pour  
 „ le Roi contre les Romains. Si , en  
 „ conséquence de ce même Traité &  
 „ de ce même serment qu'il fait tant  
 M 6 „ valoir,

„ valoir , nous lui demandions que  
„ Philippe nous défendit & contre Na-  
„ bis & les Lacédémoniens , & con-  
„ tre les Romains ; il n'auroit point de  
„ réponse à nous faire , loin de pou-  
„ voir nous donner un secours réel ?  
„ Nous l'éprouvâmes l'an passé , lors-  
„ que , malgré les termes précis de  
„ notre alliance & ses belles promes-  
„ ses , il laissa ravager nos terres par  
„ Nabis & les Lacédémoniens Pour  
„ moi , Cléomédon m'a paru se con-  
„ tredire lui-même clairement dans  
„ tout son discours. Il parloit avec  
„ mépris de la guerre contre les Ro-  
„ mains , prétendant qu'elle auroit le  
„ même succès que celle qu'ils avoient  
„ déjà faite contre Philippe. Pourquoi  
„ donc implore-t-il notre secours de  
„ loin & par un Ambassadeur , au lieu  
„ de venir en personne nous défendre ,  
„ nous qui sommes ses anciens alliés ,  
„ & contre Nabis , & contre les Ro-  
„ mains ? Jugeons de nous par les autres.  
„ Pourquoi a-t-il laissé prendre Erétie  
„ & Caryste ? Pourquoi a-t-il abandon-  
„ né tant de villes de Thessalie , aussi  
„ bien que la Phocide & la Locride en-  
„ tières ? Pourquoi actuellement souf-  
„ fre-t-il qu'on assiège Elatie ? Est-ce  
„ par force , ou par crainte , ou de pro-

„ pos délibéré , qu'il a abandonné les  
„ défilés de l'Épire, & qu'il a livré à l'en-  
„ nemi ces barrières impénétrables ,  
„ pour aller se cacher dans le fond de  
„ son royaume ? Si c'est volontaire-  
„ ment qu'il a abandonné tant d'alliés  
„ à la merci des ennemis , doit-il les  
„ empêcher de pourvoir eux-mêmes à  
„ leur propre sûreté ? Si c'est par crain-  
„ te , il doit nous pardonner la même  
„ foiblesse. S'il y a été forcé , croiez-  
„ vous, Cléomédon, que nous Achéens  
„ puissions soutenir les armes Romaines,  
„ auxquelles les Macédoniens ont  
„ été obligés de céder ? Il n'y a nulle  
„ comparaison à faire de la guerre pas-  
„ sée avec la présente. Les Romains  
„ alors , occupés de soins plus impor-  
„ tans, défendoient foiblement leurs al-  
„ liés. Maintenant, délivrés de la guer-  
„ re Punique, qu'ils ont soutenue pen-  
„ dant seize ans dans le cœur même  
„ de l'Italie , ils n'envoient pas des  
„ secours aux Éoliens, mais eux-mê-  
„ mes , à la tête de leurs armées, ils  
„ attaquent Philippe par terre & par  
„ mer. Quintius, le troisième des Con-  
„ suls qu'ils ont envoyés contre lui,  
„ l'ayant trouvé dans un poste inacces-  
„ sible, l'en a arraché , lui a pris son  
„ camp,

„ camp , l'a poursuivi en Theffalie ,  
„ & lui a enlevé , presque sous ses  
„ yeux , les plus fortes places de ses  
„ alliés. Qu'on suppose , je le veux  
„ bien , que tout ce que l'Ambassa-  
„ deur d'Athènes a dit de la cruauté ,  
„ de l'avarice , des débauches de Phi-  
„ lippe , ne soit pas vrai ; que nous  
„ ne devons pas être touchés des cri-  
„ mes qu'il a commis dans l'Attique ,  
„ & dans bien d'autres endroits , con-  
„ tre les dieux du ciel & de l'enfer ;  
„ que même les sujets particuliers de  
„ plainte que nous avons contre lui ,  
„ doivent être ensevelis dans un en-  
„ tier oubli ; en un mot qu'on suppo-  
„ se que ce n'est point avec Philippe  
„ que nous avons à faire ; mais avec  
„ Antigone , Prince plein de douceur  
„ & de justice , & qui nous a rendu  
„ à tous de si grands services : nous  
„ feroit-il jamais une demande , com-  
„ me celle qu'on nous fait aujourd'-  
„ d'hui , manifestement contraire à no-  
„ tre sûreté & à notre conservation ? Si  
„ Nabis avec ses Lacédémoniens vient  
„ nous attaquer par terre , & la flotte  
„ Romaine par mer , le Roi sera-t-il en  
„ état de nous soutenir contre de si for-  
„ midables ennemis : ou serons-nous en  
„ état

„ état de nous défendre nous-mêmes ?  
 „ Le passé nous apprend ce que nous  
 „ devons attendre pour l'avenir. Le  
 „ tempérament qu'on nous propose,  
 „ qui est de demeurer neutres, est un  
 „ moien sûr de nous rendre la proie  
 „ du vainqueur, qui ne manquera pas  
 „ de tomber sur nous, comme sur de  
 „ rusés politiques, qui attendoient le  
 „ succès pour se déclarer. Croiez-  
 „ moi, il n'y a point de milieu. Il  
 „ faut que nous ayons les Romains  
 „ pour amis ou pour ennemis. Ils  
 „ viennent eux-mêmes avec une flotte  
 „ nombreuse nous offrir leur amitié  
 „ & leur secours. Nous refuser à un  
 „ tel avantage, & ne pas saisir avide-  
 „ ment une occasion si favorable qui  
 „ ne reviendra plus, c'est le dernier  
 „ des aveuglemens ; c'est vouloir se  
 „ perdre sans ressource & de gaieté de  
 „ cœur.

Ce discours fut suivi d'un grand  
 bruit & d'un grand murmure dans  
 toute l'assemblée, les uns y applau-  
 dissant avec joie, les autres s'y oppo-  
 sant avec violence. Le même parta-  
 ge se trouva entre les Magistrats : on  
 les appelloit *Démiurges*. De dix qu'ils  
 étoient, cinq déclarèrent qu'ils met-  
 troient

troient l'affaire en délibération chacun dans son assemblée & devant son peuple, cinq protestèrent contre, prétendant qu'il étoit défendu par une loi, aux Magistrats de rien proposer, & à l'Assemblée de rien statuer, qui fût contraire à l'alliance faite avec Philippe. Ce jour se passa encore tout entier en disputes & en cris tumultueux. Il n'en restoit plus qu'un : car la loi ordonnoit de finir alors l'assemblée. Les disputes s'allumèrent si violemment sur ce qui devoit s'y décider, qu'à peine les peres purent-ils s'empêcher de porter leurs mains sur leurs enfans. Memnon de Pellène étoit un des cinq Magistrats qui refusoient de faire le rapport. Son pere, il se nommoit Rhisiase, le pria lontems & le conjura de laisser aux Achéens la liberté de pourvoir à leur sûreté, & de ne pas les exposer par son opiniâtreté à une perte certaine. Voiant que ses prières étoient inutiles, il jura qu'il le tueroit de sa propre main s'il ne se rendoit à son avis, le regardant, non comme son fils, mais comme l'ennemi de sa patrie. Memnon ne put résister à de si terribles menaces, & se laissa vaincre enfin à l'autorité paternelle. Le

Le lendemain, la pluralité étant pour mettre l'affaire en délibération, & les peuples témoignant assez ouvertement ce qu'ils pensoient, les Dyméens, les Mégalopolitains, & quelques-uns des Argiens se retirèrent de l'assemblée avant qu'on fît le Décret : & personne n'en fut surpris, & ne leur en fut mauvais gré, parce qu'ils avoient des obligations particulières à Philippe, qui, tout récemment encore, leur avoit rendu des services considérables. La reconnoissance est une vertu de tous les tems & de tous les pays, & l'ingratitude est par tout abhorrée. Tous les autres peuples, quand on en vint aux suffrages, confirmèrent sur le champ par un Décret l'alliance avec Attale & les Rhodiens : & remirent l'entière conclusion de celle qui regardoit les Romains jusqu'au tems où l'on enverroient des Députés à Rome pour obtenir la ratification du peuple, sans laquelle on ne pouvoit rien terminer.

En attendant on envoya trois Députés à Quintius, & toute l'armée des Achéens se rendit à Corinthe, devant laquelle Lucius frere du Consul avoit déjà mis le siège, après s'être rendu maître



maître de Cenchrée. D'abord l'attaque fut assez foible, parce qu'on espérait que la division se mettroit dans la ville entre la garnison & les habitants. Quand on vit que rien ne remuoit, on fit approcher les machines de tous côtés, & l'on fit diverses attaques, que les assiégés soutinrent avec beaucoup de vigueur, & où les Romains furent toujours repouffés. Il y avoit dans Corinthe un grand nombre de transfuges d'Italie, qui n'attendant aucun quartier de la part des Romains s'ils étoient vainqueurs, se battoient en désespérés. Philoclès, Capitaine de Philippe, aiant fait entrer un nouveau renfort dans la ville, & n'y aiant plus d'espérance de la pouvoir forcer, Lucius enfin se rendit à l'avis d'Attale, & on leva le siège. Les Achéens aiant été renvoies, Attale & les Romains remontèrent dans leurs flotes. Le premier se rendit au Pirée, & les autres à Corcyre.

Pendant que les flotes attaquoient Corinthe, le Consul T. Quintius étoit occupé au siège d'Elatie, où il eut un succès plus heureux. Car, après une longue & vigoureuse résistance de la part des assiégés, il se rendit maître  
d'abord

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 283  
d'abord de la ville, puis de la citadelle.

Dans le même tems, ceux d'Argos qui avoient embrassé le parti de Philippe, trouvèrent le moien de livrer leur ville à Philoclès l'un de ses Généraux. Ainsi, malgré l'alliance que les Achéens venoient de faire avec les Romains, Philippe demeura maître de deux de leurs plus fortes places, je veux dire de Corinthe & d'Argos.

### §. III.

*On continue le commandement à Flaminius comme Proconsul. Il a une entrevue inutile avec Philippe sur la paix. Les Etoliens se déclarent pour les Romains, aussi bien que Nabis Tyran de Sparte. Maladie & mort d'Attale. Bataille gagnée par Flaminius sur Philippe près de Scotusse & de Cynoscéphales en Thessalie. Paix accordée à Philippe, laquelle termine la guerre de Macédoine. Joie extraordinaire des Grecs aux Jeux Isthmiques, quand on leur déclare que Rome les rétablit dans leur ancienne liberté.*

ON NOMMA de nouveaux Consuls  
à Rome. Mais, comme on attribuoit  
& 197.

An. M.  
3807.  
Av. J. C.

**Liv. lib.** & avec raison, le retardement des af-  
**32. n. 27** faires de Macédoine aux fréquens  
**& 28.** changemens de ceux qui en étoient  
chargés on continua Flaminius dans  
son commandement, & on lui en-  
voia des recrues.

**Liv lib.** La saison étant déjà avancée, Quin-  
**32 n. 32-** tius avoit pris ses quartiers d'hiver  
**37.** dans la Phocide & dans la Locride,  
**Polyb.** lorsque Philippe lui envoya un héraut  
**lib. 17. p.** d'armes pour lui demander une en-  
**7+2-** trevue. Il ne se rendit pas difficile, &  
**752.** la lui accorda, parce qu'il ne savoit pas  
**Plut. in** encore ce qu'on avoit résolu à Rome à  
**Flamin** son sujet, & qu'une conférence lui  
**P. 371.** laissoit la liberté ou de continuer la  
guerre si on lui prorogeoit le comman-  
dement, ou de porter les choses à la  
paix si on lui envoioit un successeur.  
Le lieu & le jour pris, ils s'y ren-  
dirent de part & d'autre. Philippe avoit  
avec lui plusieurs Seigneurs de Macé-  
doine, & Cycliade un des principaux  
des Achéens qu'ils avoient depuis peu  
exilé. Le Général Romain étoit ac-  
compagné d'Amyndandre roi des Atha-  
manes, & des Députés de tous les al-  
liés. Après quelques disputes sur le  
cérémonial, Quintius fit ses proposi-  
tions : chacun des alliés fit aussi ses deman-

demandes. Philippe y répondit, & comme il commençoit à s'emporter contre les Etoliens, Phénéas leur Magistrat l'interrompant, lui dit: „ Il ne „ s'agit pas ici de paroles : il faut ou „ vaincre les armes à la main, ou cé- „ der au plus fort. La chose est claire „ même pour un aveugle, reprit Phi- „ lippe, en se raillant de Phénéas qui „ étoit incommodé de la vûe. Philip- pe a étoit naturellement railleur, & ne pouvoit se contenir même en traitant d'affaires les plus sérieuses : ce qui est un grand défaut dans un Prince.

Cette première entrevûe s'étant passée en altercation, on se rassembla le lendemain. Philippe se rendit fort tard au lieu dont on étoit convenu. On crut qu'il l'avoit fait exprès pour ne point laisser aux Etoliens & aux Achéens le tems de lui répondre. Il s'aboucha avec Quintius en particulier. Celui ci ayant rapporté ses propositions aux alliés, nul d'eux ne les agréa, & l'on étoit prêt de rompre toute conférence, lorsque Philippe demanda qu'on remit la décision au len-

a Erat dicacior natura quàm regem decet.  
& ne inter seria quidem risu satis temperans  
Liv.

lendemain , promettant de céder de sa part , s'il ne venoit pas à bout de les persuader. Quand on se fut rassemblé , il pria instamment Quintius & les alliés de ne pas s'opposer à la paix , & il se réduisit à demander du tems pour envoyer à Rome des Ambassadeurs , s'engageant ou à conclure la paix aux conditions que lui-même proposoit , ou à accepter celles qu'il plairoit au Sénat de lui imposer. On ne put lui refuser une demande si raisonnable , & l'on convint d'une trêve , à condition néanmoins que sur le champ il feroit sortir ses troupes de la Phocide & de la Locride. On envoya de part & d'autre des Ambassadeurs à Rome.

Quand ils y furent arrivés , on commença par entendre ceux des alliés. Ils maltraitèrent fort Philippe sur plusieurs points , mais ils s'attachèrent à démontrer par la situation même des lieux , que s'il retenoit Démétride dans la Thessalie , Chalcis dans l'Eubée , & Corinthe dans l'Achaïe , villes qu'il appelloit lui-même avec insolence mais avec vérité les entraves de la Grèce , elle ne pourroit jamais jouir de la liberté. On fit entrer ensuite

suite les Ambassadeurs du Roi. Comme ils commençoient un grand discours, on leur coupa la parole, en leur demandant s'ils céderoient ces trois villes ou non. Aiant répondu qu'ils n'avoient point reçu d'ordre ni d'instruction sur cet article, ils furent renvoyés sans avoir rien obtenu. On laissa Quintius maître de faire la paix, ou de continuer la guerre. Il comprit bien par là que le Sénat n'étoit pas fâché qu'on la continuât : & de son côté, il aimoit bien mieux terminer la guerre par une victoire que par un traité de paix. Ainsi il n'accorda plus d'entrevue à Philippe, & lui fit déclarer qu'il n'écouteroit plus aucune proposition de sa part, s'il ne convenoit d'abord d'abandonner toute la Grèce.

Philippe alors songea sérieusement aux préparatifs de la guerre. Comme il ne pouvoit pas aisément conserver les villes de l'Achaïe à cause de leur grand éloignement de son domaine, il jugea à propos de livrer Argos à Nabis tyran de Sparte, mais comme un simple dépôt, qu'il lui remettroit en cas qu'il remportât l'avantage dans cette guerre, & qu'il garderoit pour lui

Liv l.n.  
38-40.  
Plut r.  
Flamin.  
p. 372.

lui si les choses tournoient autrement. Le Tyran accepta la condition, & fut introduit de nuit dans la ville. On pillâ les maisons & les biens de quelques-uns des principaux qui s'étoient échappés : on enleva à ceux qui étoient restés tout leur or & leur argent, & on les taxa à de grosses sommes. Ceux qui les paierent de bonne grace & promptement, en furent quittes pour leur argent : les autres, qu'on soupçonnoit ou de le cacher, ou de n'en dévouvir qu'une partie, furent déchirés à coups de verges comme des esclaves, & traités avec la dernière indignité. Ensuite, Nabis ayant convoqué l'assemblée, fit un premier Decret pour abolir les dettes, & un second pour distribuer également les terres à chacun des citoyens : qui est la double amorce dont on se sert ordinairement pour gagner la populace, & pour l'animer contre les riches.

Le Tyran oublia bientôt de qui & à quelle condition il tenoit la ville. Il envoya des Députés à Quintius & à Attale, pour leur faire savoir qu'il étoit maître d'Argos, & pour les inviter à une entrevûe, dans laquelle il espéroit qu'ils conviendroient aisément

ment des conditions du Traité d'alliance qu'il souhaitoit faire avec eux. Sa proposition fut acceptée. En conséquence, le Proconsul & le Roi se rendirent près d'Argos : démarche, ce semble , peu convenable à l'un & à l'autre. L'entrevue se fit. Les Romains vouloient que Nabis leur fournît des troupes, & finît la guerre avec les Achéens. Le Tyran accorda le premier article, mais il ne voulut avec les Achéens qu'une trêve de quatre mois. Le Traité fut conclu à ces conditions. Cette alliance avec un Tyran aussi décrié par ses injustices & sa cruauté que l'étoit Nabis, fait peu d'honneur aux Romains : mais dans un tems de guerre on croit devoir prendre tous ses avantages aux dépens même de l'équité & de l'honneur.

Nabis, après avoir mis une bonne garnison à Argos, avoit dépouillé tous les hommes, & leur avoit enlevé toutes leurs richesses : il y envoya peu de tems après sa femme pour traiter les Dames de la même sorte. Elle faisoit venir les plus qualifiées ou séparément, ou plusieurs ensemble, & partie par caresses, partie par menaces, elle tira d'elles à différentes reprises,



non seulement tout leur or, mais encore tous leurs plus superbes habillemens, leurs meubles les plus précieux, avec leurs pierreries, & tous leurs bijoux.

Liv. lib. 33. n. 1. 2. Quand le printems fut venu, (car ce que je viens de rapporter étoit arrivé pendant les quartiers d'hiver) Quintius & Attale songèrent à s'assurer de l'alliance des Béotiens, qui jusques-là avoient été incertains & flottans. Ils allèrent ensemble avec quelques Députés des alliés à Thèbes, qui étoit la capitale du pays & le lieu de l'assemblée commune. Antiphile le premier Magistrat leur étoit favorable, & les soutenoit sous main. Les Béotiens avoient cru d'abord qu'ils venoient sans troupes & sans escorte. Ils furent bien surpris quand ils virent que Quintius s'étoit fait suivre d'un détachement de troupes assez considérable, & ils jugèrent dès lors qu'il n'y auroit point de liberté dans l'assemblée. Elle fut indiquée pour le lendemain. Ils dissimulèrent leur surprise & leur douleur, qu'il auroit été inutile, & même dangereux, de faire paroître.

Attale parla le premier, & fit valoir

loir les services que ses ancêtres & lui-même avoient rendus à toute la Grèce, & en particulier à la République des Béotiens. Se laissant emporter à son zèle pour les Romains, & s'expliquant avec plus de véhémence que son âge ne le comportoit, il tomba foible & comme à demi-mort au milieu de sa harangue, & il fallut le transporter hors de l'assemblée; ce qui interrompit pour quelque tems la délibération. Aristène, Capitaine général des Achéens, reprit la parole, & après lui Quintius, qui dit peu de choses, & fit plus valoir la fidélité des Romains que leurs armes ou leur puissance. On alla ensuite aux suffrages, & l'alliance avec les Romains fut résolue tout d'une voix, personne n'osant s'y opposer, ni rien dire contre.

Comme, dans l'accident d'Attale, le danger n'étoit pas pressant, Quintius le laissa à Thebes, & s'en retourna à Elatie, bien content de la double alliance qu'il venoit de conclure avec les Achéens & les Béotiens, laquelle mettant en sûreté tous ses derrières, lui donnoit lieu de tourner tous ses soins & tous les efforts du côté de la Macédoine.

Liv. lib. 33. n. 21. Polyb. in Excerpt. pag. 101. & 102. Dès que l'état & les forces d'Attale le le permirent, on le transporta à Pergame, où il mourut peu de tems après âgé de soixante & douze ans, dont il en avoit régné quarante quatre. Polybe remarque qu'Attale n'imita pas la plupart des hommes, pour qui les grands biens sont pour l'ordinaire une occasion de vices & de dérèglemens. L'usage généreux & magnifique qu'il fit de ses richesses, mais conduit & tempéré par la prudence, lui donna moyen d'augmenter ses Etats, & de se décorer lui-même du titre de Roi. Il comptoit n'être riche que pour les autres, & que c'étoit placer son argent à une grosse & légitime usure, que de l'employer en bienfaits, & d'en acheter des amis. Il gouverna ses sujets avec une grande justice, & montra toujours une fidélité inviolable à l'égard de ses alliés. Ami généreux, mari tendre, pere affectionné, il remplit parfaitement tous les devoirs & de Prince & de particulier. Il laissa quatre fils; Eumène, Attale, Philétère, & Athénée, dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

\* Polyb.

lib. 17 p.

754-762.

Les armées des deux côtés s'étoient  
mises

mises en marche pour en venir aux Liv. lib.  
 mains , & pour terminer la guerre par 33. n. 3.  
 une bataille. Elles étoient à peu près 11.  
 égales en nombre , & composées cha- Plut. in  
 cune de vingt cinq ou vingt-six mille Flamin.  
 hommes. Quintius s'avança en The- pag. 372.  
 salie , où il apprit que les ennemis 373.  
 étoient aussi arrivés : mais ne pouvant Justin. l.  
 encore découvrir au juste où ils étoient 30. cap.  
 campés, il donna ordre à ses troupes de  
 couper des pieux pour s'en servir au  
 besoin.

Ici Polybe , & après lui Tite-Live  
 qui souvent le copie , marquent la dif-  
 férence qu'il y avoit entre l'usage des  
 Grecs & celui des Romains par rapport  
 aux pieux dont ils fortifioient le rem-  
 part de leurs camps. Chez les pré-  
 miers , les meilleurs pieux sont ceux  
 qui ont beaucoup de fortes branches  
 tout autour du tronc , ce qui les rend  
 bien plus difficiles à porter : d'ailleurs,  
 le soldat Grec embarrassé de ses ar-  
 mes , & aiant peine à en soutenir le  
 poids, ne peut pas facilement être enco-  
 re surchargé de pieux. Les Romains ne  
 laissent à ceux qu'ils coupent que deux,  
 ou trois, tout au plus quatre branches,  
 & toutes d'un seul côté. De cette ma-  
 nière le soldat peut en porter deux ou

trois liés en faïce ou d'autant mieux, qu'il n'est point incommodé de ses armes, portant son bouclier suspendu derrière l'épaule, & quelques javelots seulement à la main.

De plus, des pieux de cette forme rendent bien plus de service. Ceux des Grecs sont très aisés à arracher. Comme ce pieu, dont le tronc est gros, est seul & détaché des autres, & que d'ailleurs les branches en sont fortes & en grand nombre, deux ou trois soldats l'enleveront facilement, & voila une porte ouverte à l'ennemi; sans compter que tous les pieux voisins seront ébranlés, parce que les branches en sont trop courtes pour être entrélassées les unes dans les autres. Il n'en est pas ainsi chez les Romains. Les branches sont tellement mêlées & insérées les unes entre les autres, qu'à peine peut on distinguer le pié d'où elles sortent. Il n'est pas non plus possible de fourer la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que serrées & tortillées ensemble elles ne laissent aucune ouverture, & que d'ailleurs les bouts en sont soigneusement aiguës. Quand même on pourroit les prendre, il ne seroit

seroit pas facile d'en arracher le pié, & cela pour deux raisons. La première, parce qu'il entre si avant dans la terre, qu'il en devient inébranlable : & la seconde, parce que par les branches ils sont tellement liés les uns avec les autres, qu'on ne peut en enlever un qu'on n'en enlève plusieurs. En vain deux ou trois hommes réuniront leurs forces pour les arracher. Que si cependant, à force de l'agiter & de le secouer, on vient à bout de le tirer de sa place, l'ouverture qu'il laisse est presque imperceptible. Ainsi ces sortes de pieux ont trois grands avantages sur ceux des Grecs. On les trouve en quelque endroit que l'on soit, ils sont faciles à porter, & c'est pour le camp une barrière sûre & qui ne peut être rompue aisément.

Ces sortes de digressions, faites de main de maître tel qu'étoit Polybe, qui roulent sur les usages & les pratiques de la guerre, ne déplaisent pas ordinairement aux gens du métier à qui elles peuvent fournir des vûes ; & je ne dois rien négliger, ce me semble, de tout ce qui peut avoir quelque rapport à l'utilité publique.

Quand le Général se fut précaution-

né de la manière dont je l'ai marqué, il se mit en marche à la tête de toutes ses troupes. Après quelques légères escarmouches, où la cavalerie Étoliennne se distingua & eut toujours l'avantage, les deux armées s'arrêtèrent près de Scotusse. Une grosse pluie accompagnée de tonnerres étant tombée la nuit précédente, le lendemain matin le tems étoit si couvert & si sombre, qu'à peine voioit-on à deux pas du lieu où l'on étoit. Philippe détacha un corps de troupes avec ordre de s'emparer du sommet des hauteurs appelées Cynoscéphales, qui séparaient son camp de celui des Romains. Quintius détacha aussi dix escadrons de cavalerie, & environ mille soldats armés à la légère, pour aller reconnoître l'ennemi, en leur recommandant fort de prendre garde aux embuscades à cause de l'obscurité du tems. Ce détachement rencontra celui des Macédoniens qui s'étoit emparé des hauteurs. D'abord on fut de part & d'autre un peu surpris de cette rencontre, ensuite on se tâta les uns les autres. Des deux côtés on envoya apprendre aux Généraux ce qui se passoit. Les Romains mal menés dépêchèrent

chèrent à leur camp pour demander du secours. Quintius y envia aussitôt Archédame & Eupolème, tous deux Etoliens, & les fit accompagner de deux Tribuns qui commandoient chacun mille hommes, & de cinq cens chevaux, qui joints aux premiers firent bientôt changer de face au combat. De la part des Macédoniens on ne manquoit pas de valeur : mais accablés sous le poids de leurs armées, ils se sauvèrent par la fuite sur les hauteurs, & de là envoièrent au Roi demander du secours.

Philippe, qui avoit détaché pour un fourrage une partie de son monde, instruit du danger où étoient ses premières troupes, & l'obscurité commençant à se dissiper, fit partir Héraclide qui commandoit la cavalerie Thessalienne, Léon sous les ordres duquel étoit celle de Macédoine, & Athénagore qui avoit sous lui tous les soldats soudoiés à l'exception des Thraces. Quand ce renfort eut été ajouté au premier détachement, les Macédoniens reprirent courage, retournèrent à la charge, & à leur tour chassèrent les Romains des hauteurs. La victoire même eût été complète,



sans la résistance qu'ils rencontrèrent dans la cavalerie Etolienne, qui combattit avec un courage & une hardiesse étonnante. C'étoit ce qu'il y avoit de meilleur chez les Grecs que cette cavalerie, sur tout dans les rencontres & les combats particuliers. Elle soutint de façon le choc & l'impétuosité des Macédoniens, qu'elle empêcha que les Romains ne fussent poussés jusques dans le vallon. A quelque distance de l'ennemi ils prirent un peu haleine, & retournèrent ensuite au combat.

Il venoit à Philippe courrier sur courrier, qui crioient que les Romains épouvantés prenoient la fuite, & que le moment étoit venu de les défaire entièrement. Ni le tems, ni le terrain ne plaisoient à Philippe : mais il ne put se refuser à ces cris redoublés, ni aux instances de l'armée qui demandoit à combattre, & il la fit sortir de ses retranchemens. Le Proconsul en fit autant de son côté, & mit son armée en ordre de bataille.

Chacun des Chefs, dans ce moment qui alloit décider de leur sort, anima ses troupes par les motifs les plus intéressans. Philippe repréentoit aux siennes les Perses, les Bactriens, les Indiens,

Indiens, toute l'Asie & tout l'Orient domtés par leurs armes victorieuses, ajoutant qu'il falloit maintenant combattre avec d'autant plus de courage, qu'il s'agissoit ici ; non de la Souveraineté mais de la liberté, plus chère & plus précieuse à des gens de cœur que l'empire du monde entier. Le Proconsul mettoit devant les yeux de ses soldats leurs propres victoires encore toutes récentes : d'un côté la Sicile & Carthage, de l'autre l'Italie & l'Espagne assujetties aux Romains ; & pour tout dire en un mot, Annibal, le grand Annibal, comparable certainement & peutêtre supérieur à Alexandre, chassé de l'Italie par leurs mains triomphantes ; & , ce qui devoit les animer encore plus vivement, ce même Philippe contre lequel ils alloient combattre, vaincu plus d'une fois par eux-mêmes, & obligé de prendre la fuite devant eux.

Animés a par de tels discours, ces

N 6 soldats,

a His adhortationibus utrinque concitati milites, prælio concurrunt, alteri Orientalis, alteri Occidentis imperio gloriantes, ferentisque in bellum, alii majorum suorum antiquam & obsoletam gloriam, alii virentem recentibus experimentis virtutis florem. *Justin.*

soldats, qui se disoient, les uns vainqueurs de l'Orient, les autres vainqueurs de l'Occident, tout fiers, ceux-là de l'ancienne gloire de leurs ancêtres, ceux-ci de leurs propres trophées & de leurs victoires encore toutes récentes, se préparèrent de part & d'autre au combat. Flamininus, aiant commandé à son aile droite de ne pas branler de son poste, place les éléphans devant cette aile, & marchant d'un pas fier & assuré mène lui-même l'aile gauche aux ennemis. Les escarmoucheurs se voiant appuyés des légions, retournent à la charge, & en viennent aux mains.

Philippe avec les soldats armés à la légère & l'aile droite de sa phalange, se hâta d'arriver sur les montagnes, & donna ordre à Nicanor de marcher incessamment après lui avec le reste de l'armée. D'abord, arrivé assez près du camp des Romains, & voyant aux mains ses soldats armés à la légère, ce spectacle lui fit beaucoup de plaisir. Mais, quand il les vit plier, & dans un besoin extrême d'être secourus, il falut les soutenir, & entrer dans une action générale, quoique la plus grande partie de sa phalange fût  
encore

encore en marche pour venir sur les hauteurs où il étoit. Il reçoit cependant ceux des siens qui étoient repoussés : il les rassemble, tant infanterie que cavalerie, à son aile droite, & donne ordre aux armés à la légère & à la phalange de doubler leurs files, & de ferrer leurs rangs sur la droite.

Cela fait, comme les Romains étoient proche, il commande à la phalange de marcher à eux piques baissées, & aux armés à la légère de les déborder. Quintius avoit aussi en même tems reçu dans ses intervalles ceux qui avoient commencé le combat, & chargeoit les Macédoniens. Le choc étant engagé, on jetta de part & d'autre des cris épouvantables. L'aile droite de Philippe avoit visiblement tout l'avantage, parce que tombant impétueusement de ces lieux hauts sur les Romains avec sa phalange, ceux-ci ne purent soutenir le choc de ces troupes ferrées & couvertes de leurs boucliers, & dont le front présentait une haie de piques. Les Romains furent obligés de plier.

Il n'en fut pas de même à l'aile gauche de Philippe, qui ne faisoit que d'arriver. Comme ses rangs étoient rompus

rompus & séparés par les hauteurs & les inégalités qui remplissoient ce terrain, Quintius passa promptement à son aile droite, & chargea vivement cette aile gauche des Macédoniens, comptant que s'il pouvoit l'enfoncer & la mettre en desordre, elle entraineroit avec elle l'autre aile quoique victorieuse. La chose arriva de la sorte. Cette aile ne pouvant, à cause de l'inégalité & de la difficulté des lieux, se maintenir en forme de phalange, ni doubler ses rangs pour donner de la profondeur à ce corps, ce qui fait toute sa force, elle fut entièrement renversée.

En cette occasion, un Tribun, qui n'avoit pas avec lui plus de vingt compagnies, fit un mouvement qui contribua beaucoup à la victoire. Voyant que Philippe, fort éloigné du reste de l'armée, pouffoit vivement l'aile gauche des Romains, il quitte la droite où il étoit, qui n'avoit pas besoin de son secours, & sans prendre conseil que de lui-même & de la disposition présente des armées, il marche vers la phalange de l'aile droite des ennemis, arrive sur leurs derrières, & les charge de toutes ses forces. Or tel est l'état

l'état de la phalange par la longueur excessive de ses piques & par le serrement de ses rangs, qu'on ne peut ni se tourner en arrière, ni combattre d'homme à homme. Le Tribun enfonce donc toujours en tuant à mesure qu'il avançoit, & les Macédoniens ne pouvant eux-mêmes se défendre; jettent leurs armes, & prennent la fuite. Le desordre fut d'autant plus grand, que ceux des Romains qui avoient plié s'étant ralliés, étoient venus en même tems attaquer en front la phalange.

Philippe, jugeant d'abord du reste de la bataille par l'avantage qu'il remportoit de son côté, comptoit sur une pleine victoire. Lorsqu'il vit ses soldats jeter leurs armes, & les Romains fondre sur eux par les derrières, il s'éloigna un peu du champ de bataille avec un corps de troupes, & de là il considéra en quel état étoient toutes choses. Et quand il vit que les Romains qui poursuivoient son aile gauche touchoient presque au sommet des montagnes, il rassembla ce qu'il put de Thraces & de Macédoniens, & chercha son salut dans la fuite.

Après le combat, où de tous les  
côtés

côtés la victoire s'étoit déclarée en faveur des Romains , Philippe se retira à Tempé , où il s'arrêta pour y attendre ceux qui s'étoient sauvés de la défaite. Il avoit pris la sage précaution d'envoyer à Larisse brûler tous ses papiers , afin que les Romains ne fussent point en état d'inquiéter aucun de ses amis. Les Romains poursuivirent les fuyards pendant quelque tems. Ensuite les uns dépouillèrent les morts , les autres rassemblèrent les prisonniers, la plupart se jettèrent sur le camp des ennemis , & le pillèrent. Les Etoliens y étoient arrivés avant les Romains , qui croiant être frustrés d'un butin qui leur appartenoit , s'en plaignirent hautement au Général. Ils retournèrent cependant au camp , & y passèrent la nuit. Le lendemain , après avoir ramassé les prisonniers & le reste des dépouilles , on prit le chemin de Larisse. La perte des Romains dans cette bataille fut d'environ sept cens hommes. Les Macédoniens y perdirent treize mille hommes , dont huit mille restèrent sur le champ de bataille , & cinq mille furent faits prisonniers. Ainsi se termina la journée de Cynoscéphales.

Les

Les Etoliens s'étoient certainement distingués dans cette bataille, & n'avoient pas peu contribué à la victoire. Mais ils eurent la vanité, ou plutôt l'insolence, de s'attribuer à eux seuls cet heureux succès au préjudice des Romains, se préférant à eux sans ménagement & sans pudeur, & répandirent ce bruit par toute la Grèce. Quintius, déjà mécontent de l'impatiente avidité avec laquelle ils s'étoient jettés sur le butin sans attendre les Romains, fut encore plus choqué du mépris injurieux qu'ils en témoignent par leurs discours insolens. Depuis ce tems-là il leur fit fort froid, & ne leur communiqua plus rien des affaires publiques, affectant en toute occasion d'humilier leur orgueil.

Il paroît que Quintius fut trop sensible à ces discours, qu'il ne ménagea pas assez prudemment des alliés si utiles, & qu'en les aliénant ainsi des Romains, il prépara de loin la défection ouverte à laquelle les Etoliens se portèrent dans la suite. En dissimulant sagement, en fermant les yeux & les oreilles sur bien des choses, & ne paroissant point toujours instruit de ce  
que



306. <sup>291</sup> HISTOIRE <sup>1002</sup>  
que les Etoliens pouvoient dire ou  
faire mal à propos, il auroit peut-être  
remédié à tout.

Quelques jours après le combat il  
vint des Ambassadeurs de Philippe à  
Flamininus qui étoit à Larisse, sous  
prétexte de demander une trêve pour  
enterrer les morts, mais en effet pour  
obtenir de lui une entrevue. Le Pro-  
consul accorda l'un & l'autre, & ajou-  
ta des honnêtetés pour le Roi, en di-  
sant *qu'il devoit avoir bonne espérance.*  
Ces paroles choquèrent extrêmement  
les Etoliens. Comme ils connoissoient  
mal les Romains, & qu'ils en ju-  
geoient par leurs propres dispositions,  
ils s'imaginèrent que Flamininus n'é-  
toit devenu favorable à Philippe, que  
parce que celui-ci l'avoit corrompu à  
force de présens, & ils ne rougirent  
point de répandre ce bruit parmi les  
alliés.

Le Général Romain partit avec les  
alliés pour le rendez-vous, qui étoit  
à l'entrée de Tempé. Il les assembla  
avant que le Roi fût arrivé, pour sa-  
voir ce qu'ils pensoient sur les condi-  
tions de la paix. Arynandre, roi des  
Athamanes, qui portoit la parole pour  
les

les autres , dit qu'il falloit faire un Traité qui mît la Grèce en état de conserver la paix & la liberté , même en l'absence des Romains.

Alexandre Etolien prit ensuite la parole , & dit : Que si le Proconsul pensoit qu'en faisant la paix avec Philippe , il procureroit ou une paix solide aux Romains , ou une liberté durable aux Grecs , il se trompoit : que l'unique moyen de finir la guerre avec les Macédoniens , étoit de chasser Philippe de son royaume : que la chose étoit maintenant très aisée , pourvu qu'il profitât de l'occasion qui se présentoit. Il appuya son avis de plusieurs autres raisons , & s'assit.

Quintius , adressant la parole à Alexandre : „ Vous ne connoissez , lui dit-  
 „ il , ni le caractère des Romains , ni  
 „ mes vûes , ni les intérêts des Grecs.  
 „ Ce n'est pas l'usage des Romains ,  
 „ quand ils ont fait la guerre à une  
 „ Puissance , de la détruire entière-  
 „ ment : Annibal & les Carthaginois  
 „ en sont une bonne preuve. Pour  
 „ moi , mon dessein n'a jamais été de  
 „ faire à Philippe une guerre irrécon-  
 „ ciliable. J'ai toujours été disposé à  
 „ lui accorder la paix , dès qu'il se  
 „ sou-

„ soumettroit aux conditions qui lui se-  
„ roient imposées. Vous mêmes, Eto-  
„ liens , dans les assemblées qui se sont  
„ tenues à ce sujet, n'avez jamais par-  
„ lé d'ôter à Philippe son royaume.  
„ Seroit ce la victoire qui vous inf-  
„ pireroit un tel dessein ? Quel indi-  
„ gne sentiment ! Quand un ennemi  
„ nous attaque les armes à la main,  
„ il convient de le repousser avec fier-  
„ té & hauteur : mais quand il est ter-  
„ rassé, le devoir du vainqueur est de  
„ faire paroître de la modération , de  
„ la douceur, & de l'humanité. Quant  
„ aux Grecs, il est de conséquence  
„ pour eux que le royaume de Macé-  
„ doine soit moins puissant qu'autre-  
„ fois, je l'avoue : mais il leur impor-  
„ te également qu'il ne soit pas tout-  
„ à-fait détruit. C'est pour eux une  
„ barrière contre les Thraces & les \*  
„ Gaulois, sans laquelle, comme il est  
„ déjà souvent arrivé , ils ne manque-  
„ roient pas de fondre sur la Grèce.

Flamininus conclut en disant, que  
son avis, & celui du Conseil , étoit,  
si Philippe promettoit d'observer fidé-  
lement

\* Plusieurs Gaulois s'étoient établis dans  
les contrées voisines de la Thrace.

lement tout ce qui lui avoit été prescrit auparavant par les alliés , de lui accorder la paix , après qu'on auroit sur cela consulté le Sénat ; & que les Etoliens pouvoient là dessus prendre telle résolution qu'ils jugeroient à propos. Phénéas Préteur des Etoliens, aiant représenté avec vivacité , que Philippe , s'il échapoit au danger présent , ne tarderoit pas à former de nouveaux projets, & à donner occasion à une nouvelle guerre : “ C'est  
 „ mon affaire, reprit le Proconsul ; je  
 „ donnerai bon ordre qu'il ne puisse  
 „ rien entreprendre contre nous.

Le lendemain Philippe arriva au lieu de la conférence, & trois jours après le Conseil s'étant rassemblé, il y entra, & parla avec tant de sagesse & de prudence, qu'il adoucit tous les esprits. Il dit qu'il acceptoit & exécuteroit tout ce que les Romains & les Alliés lui prescriroient, & que pour le reste il s'en remettait entièrement à la discrétion du Sénat. A ces mots, il se fit un grand silence dans le Conseil. Il n'y eut que l'Etolien Phénéas, qui fit encore de mauvaises difficultés, auxquelles on n'eut aucun égard.

Au

Au reste, ce qui engageoit Flamininus à presser la conclusion de la paix, c'est que la nouvelle lui étoit venue qu'Antiochus, avec une armée, parloit de Syrie pour faire une irruption dans l'Europe. Il craignoit que Philippe ne pensât à mettre ses villes en état de défense, & par là ne gagnât du tems. D'ailleurs il sentoît que, si un autre Consul venoit prendre sa place, on ne manqueroit pas de lui attribuer tout l'honneur de cette guerre. C'est pourquoi il accorda au Roi quatre mois de trêve, reçut de lui quatre cens talens, prit pour otages Démétrius son fils & quelques autres de ses amis, & lui permit d'envoyer à Rome, pour recevoir du Sénat la décision de son sort. On se sépara ensuite, après s'être donné réciproquement les assurances nécessaires, que si la paix ne se faisoit pas, Flamininus rendroit à Philippe les talens & les otages. Après cela, tous les intéressés dépêchèrent à Rome, les uns pour solliciter la paix, les autres pour y mettre obstacle.

Quatre  
cens mil-  
le écus

Liv. lib.  
33.n.14.  
19.

Pendant tous ces mouvemens pour une paix générale, il y eut de plusieurs côtés quelques expéditions par-

ticu-

lières

ticulières, mais de peu d'importance. Androsthéne, qui commandoit pour le Roi à Corinthe, avoit un corps de troupes assez considérable qui montoit à plus de six mille hommes : il fut vaincu dans une bataille par Nicostate Préteur des Achéens, qui le prit au dépourvu, & l'attaqua dans un tems où ses troupes étoient dispersées dans la campagne, & occupées à piller le plat pays. L'Acarnanie étoit partagée de sentimens, les uns tenant bon pour Philippe, les autres se déclarant pour les Romains. Ceux-ci avoient formé le siège de Leucas. La nouvelle de la victoire remportée à Cynoscéphales, soumit tout le pays aux vainqueurs. Dans le même tems les Rhodiens s'emparèrent de la Pérée, petite région de la Carie, qu'ils prétendoient leur appartenir, & leur avoir été injustement enlevée par les Macédoniens. Philippe aussi de son côté repoussa les Dardaniens, qui étoient entrés dans son royaume, pour profiter du mauvais état de ses affaires. Le Roi, après cette expédition, se retira à Thessalonique.

A Rome, le tems de l'élection des Consuls étant arrivé, on choisit L. Fulvius An. M. 388.  
Av. J. C. 196.

Polyb. rius Purpureo, & M. Claudius Mar-  
 Excerpt. cellus. On reçut pour lors des lettres  
 Legat.p. de Quintius, qui apprenoient le détail  
 793.794. de la victoire remportée contre Philip-  
 Liv.lib. pe. On en fit lecture, d'abord dans le  
 33.n.24. & 27-29. Sénat, puis devant le peuple, & l'on or-  
 donna des prières publiques pendant  
 cinq jours pour remercier les dieux de  
 la protection qu'ils avoient accordée  
 aux Romains dans la guerre contre Phi-  
 lippe.

Quelques jours après, arrivèrent  
 les Ambassadeurs au sujet de la paix  
 qu'on se propoisoit de faire avec le Roi  
 de Macédoine. L'affaire fut agitée  
 dans le Sénat. Les Ambassadeurs y fi-  
 rent de longs discours chacun selon ses  
 intérêts & ses vûes: mais enfin l'avis  
 de la paix l'emporta. La même affai-  
 re étant rapportée au peuple, Marcel-  
 lus, qui souhaitoit avec passion d'al-  
 ler commander les armées dans la  
 Grèce, fit tous ses efforts pour que  
 le Traité fût rompu: mais il ne put  
 réussir. Le peuple approuva le projet  
 de Flamininus, & ratifia les condi-  
 tions. Le Sénat nomma ensuite dix  
 des plus illustres citoyens pour aller en  
 Grèce en régler les affaires avec Fla-  
 mininus, & assurer la liberté aux Grecs.

Les

Les Achéens demandèrent dans la même assemblée d'être reçus au nombre des alliés du peuple Romain. Cette affaire, qui souffroit quelques difficultés, fut renvoyée aux dix Commissaires.

Il s'étoit élevé parmi les Béotiens une émeute entre les partisans de Philippe & ceux des Romains, laquelle fut portée à de violens excès. Mais elle n'eut pas de suite, aiant été apaisée par le Proconsul, qui apporta un prompt remède.

Les dix Commissaires partis de Rome pour régler les affaires de la Grèce, ne furent pas longtems sans y arriver. Voici quelles furent les principales conditions du Traité de paix qu'ils réglèrent de concert avec Flamininus. Que toutes les autres villes Grecques, tant en Asie qu'en Europe, seroient libres, & se gouverneroient selon leurs loix : que Philippe, avant la fête des Jeux Isthmiques, évacueroient celles où il avoit garnison.

Qu'il rendroit aux Romains les pri-

\* Ce mot, *autres*, est mis ici par opposition aux villes Grecques soumises à Philippe, dont une partie seulement est mise en liberté, parce que les Romains prétendoient tenir garnison dans Chalcis, Démétriade, & Corinthe.

Polyb.  
Excerpt.  
Legat p.  
795-800.  
Liv. lib.  
33.n.30-  
35.  
Plut in  
Flamin.  
364-  
376.



Trois  
millions.

sonniers & les transfuges, & leur livreroit tous les vaisseaux pontés, à l'exception de cinq felouques, & de la galère à seize rangs de rameurs. Qu'il donneroit mille talens ; moitié incessamment, & l'autre moitié en dix ans, cinquante chaque année en forme de tribut. Parmi les otages qu'on exigea de lui étoit Démétrius son fils, qui fut envoyé à Rome.

Ce fut ainsi que Flamininus termina la guerre de Macédoine, au grand contentement des Grecs, & heureusement pour Rome. Car, sans parler d'Annibal, qui tout vaincu qu'il étoit, pouvoit encore susciter bien des affaires aux Romains ; Antiochus voyant sa puissance considérablement accrue par ses glorieux exploits, qui lui avoient fait donner le surnom de Grand, songeoit actuellement à porter ses armes en Europe. Si donc Flamininus n'avoit pas, par sa grande prudence, prévu ce qui devoit arriver ; qu'il n'eût pas promptement conclu cette paix ; que la guerre contre Antiochus se fût jointe au milieu de la Grèce à la guerre qu'on avoit contre Philippe ; & que les deux plus grands & les plus puissans Rois

qu'il

qu'il y eût alors, unis de vûes & d'intérêts, se fussent élevés en même tems contre Rome, il est certain qu'elle se seroit trouvée encore engagée dans des combats & dans des dangers aussi grands que ceux qu'elle avoit eus à soutenir dans la guerre contre Annibal.

Ce Traité de paix, dès qu'on en eut connoissance, causa une joie universelle dans toute la Grèce. Les Eoliens seuls en parurent mécontents. Ils le décrioient sourdement parmi les alliés, disant qu'il ne contenoit que des paroles, & rien davantage : qu'on amusoit les Grecs par un vain titre de liberté, & que sous ce beau nom les Romains couvroient leurs vûes intéressées. Qu'à la vérité ils laissoient libres les villes situées dans l'Asie, mais qu'ils paroissoient se réserver celles de l'Europe, comme Orée, Erétrie, Chalcis, Démétriade, Corinthe. Qu'ainsi, à proprement parler, la Grèce n'étoit point délivrée de ses chaînes, & que tout au plus elle avoit changé de maître.

Ces plaintes chagrinoient d'autant plus le Proconsul, qu'elles n'étoient point tout-à-fait sans fondement. Les

Commiffaires , felon les inftructions qu'ils avoient reçues à Rome , confeilloient à Flamininus de rendre la liberté à tous les Grecs , mais de retenir les villes de Corinthe , de Chalcis , & de Démétriade , qui étoient les clés de la Grèce , & d'y mettre de bonnes garnifons pour s'en affurer contre Antiochus. Il obtint dans le Confeil que Corinthe feroit mife en liberté : mais il fut réfolu qu'on y mettroit une garnifon dans la citadelle , auffi bien que dans les deux villes de Chalcis & de Démétriade , & cela pour un tems feulement , & jufqu'à ce qu'on n'eût plus rien à craindre de la part d'Antiochus.

On étoit alors au tems où les Jeux Iſthmiques devoient fe célébrer , & l'attente de ce qui alloit arriver y avoit attiré un concours incroiable de peuples , & de perſonnes de la plus grande confidération. Les conditions du Traité de paix qui n'étoient point encore entièrement connues , faifoient le fujet de toutes les converſations , & l'on en parloit différemment , la plupart ne pouvant fe perfuader que les Romains vouluſſent ſe retirer de toutes les places qu'ils avoient priſes. Tout le monde étoit dans cette incertitude ,

lorsque, la multitude étant assemblée dans le stade pour le spectacle, un héraut s'avance & publie à haute voix : LE SENAT ET LE PEUPLE ROMAIN, ET TITUS QUINTIUS GENERAL, AIENT VAINCU PHILIPPE ET LES MACÉDONIENS, DELIVRENT DE TOUTES GARNISONS ET DE TOUS IMPÔTS LES CORINTHIENS, LES LOCRIENS, LES PHOCIENS, LES EUBÉENS, LES ACHEËNS PHTHIOTES, LES MAGNÉSIENS, LES THESSALIENS, ET LES PERRHÉBES ; LIS DECLARENT LIBRES, ET VEULENT QU'ILS SE GOVERNENT PAR LEURS LOIX ET LEURS USAGES.

A ces paroles, que plusieurs n'a-

O 3

voient

*la Audita voce præconis, majus gaudium fuit, quàm quod universum homines caperent. Vix satis credere se quisque audisse : alii alios intueri mirabundi velut somnii vanam speciem, quod ad quemque pertinerent, suarum aurium fidei minimum credentes, proximos interrogabant. Revocatus præco... iterum pronunciare eadem. Tum ab certo jam gaudio tantus cum clamore plausus est ortus, totiesque repetitus, ut facile apparet, nihil omnium bonorum multitudini gratius, quàm libertatem, esse. Ludicrum deinde ita raptim peractum est, ut nullius nec animi nec oculi spectaculo intenti essent. Adeo unum gaudium præoccupaverat omnium aliarum sensum voluptatum. Liv. lib. 33. n. 32.*

voient ouïes qu'à demi à cause du bruit qui les interrompit , tous les spectateurs, transportés hors d'eux-mêmes, ne furent plus maîtres de leur joie. Se regardant les uns les autres avec surprise , & s'interrogeant mutuellement , ils n'en pouvoient croire ni leurs yeux ni leurs oreilles , tant ce qu'ils voioient & entendoient leur paroissoit semblable à un songe. Il falut que le héraut recommençât encore la même proclamation , qui fut écoutée avec un profond silence , & l'on ne perdit pas un mot du Décret. Alors, pleinement assurés de leur bonheur , ils se livrèrent de nouveau sans mesure aux transports de leur joie avec des cris & des applaudissemens si souvent & si fortement répétés , que la mer en retentit au loin , & que des corbeaux , qui dans ce moment voloient par hazard sur l'assemblée , tombèrent dans le stade : tant il est vrai , que de tous les biens humains il n'en est point de plus agréable à la multitude que la liberté ! La célébration des Jeux s'acheva à la hâte & fort rapidement, sans que ni les esprits ni les yeux fussent attentifs au spectacle, personne ne s'y intéressant plus, & la joie étouffant tous les autres sentimens.

Quand les jeux furent finis, tous presque coururent en foule vers le Général Romain, en sorte que chacun s'empressant d'approcher de son libérateur, de le saluer, de lui baiser la main, & de jeter sur lui des couronnes & des festons de fleurs, il auroit couru quelque risque d'être écrasé, si la vigueur de l'âge, (car il n'avoit guères que trente-trois ans) & la joie d'une journée si glorieuse, ne l'avoient soutenu, & mis en état de résister à toutes ces fatigues.

Je demande en effet, s'il y eut jamais pour un mortel journée plus agréable ou plus glorieuse que celle-ci le fut pour Flamininus & pour tout le peuple Romain. Que sont tous les triomphes du monde en comparaison de ce que nous venons de voir? Qu'on entasse ensemble tous les trophées, toutes les victoires, toutes les conquêtes d'Alexandre & des plus grands Capitaines, que deviennent-elles rapprochées de cette unique action de bonté, d'humanité, de justice? C'est un grand malheur que les Princes ne soient pas sensibles comme ils devroient l'être à une joie aussi pure, & à une gloire aussi touchante, que

O 4      celle

celle de faire du bien aux hommes.

Le souvenir <sup>a</sup> d'une si agréable journée & d'un bienfait si important, se renouvelloit de jour en jour, & pendant un fort long tems il n'étoit parlé d'autre chose dans les repas & dans les entretiens. On disoit, avec des transports d'admiration, & dans une sorte d'enthousiasme: „ Qu'il étoit „ donc au monde une nation, qui, à „ ses frais & à ses risques, entrepre- „ noit des guerres pour la liberté des „ autres, & cela non pour des peuples „ voisins ou situés dans le même conti- „ nent, mais qui passoit les mers, & „ alloit au loin pour empêcher qu'il „ n'y eût quelque part que ce fût un „ empire injuste, & pour faire régner „ par tout les loix, l'équité, la justi-

<sup>a</sup> Nec præsens omnium modò effusa lætitia est; sed per multos dies gratis & cognitionibus & sermonibus evocata. Esse aliquam in terris gentem, quæ sua impensa, suo labore ac periculo, bella gerat pro libertate aliorum: nec hoc finitimis, aut propinquæ vicinitatis hominibus, aut terris continenti junctis præstet: maria traiciat, ne quod toto orbe terrarum injustum imperium sit, & ubique jus, fas, lex potentissima sint. Una voce præconis liberatas omnes Græciæ atque Asiæ urbes. Hoc spe concipere, audacis animi fuisse: ad effectum adducere, virtutis & fortunæ ingentis.

*Liv. n. 33.*

„ ce. Que par un seul mot & à la voix  
 „ d'un héraut, la liberté avoit été ren-  
 „ due à toutes les villes de la Grèce  
 „ & de l'Asie. Qu'il étoit d'une gran-  
 „ de ame de former seulement un tel  
 „ dessein : mais que de le mettre à  
 „ exécution, c'étoit l'effet d'un rare  
 „ bonheur & d'une vertu consommée.

Ils rappelloient tous les grands combats que la Grèce avoit entrepris pour la liberté. „ Après avoir soutenu  
 „ tant de guerres, disoient-ils, cepen-  
 „ dans jamais sa valeur n'a reçu une  
 „ si douce récompense, que lorsque  
 „ des étrangers sont venus combattre  
 „ pour elle. C'est alors que, sans avoir  
 „ presque versé une goutte de sang,  
 „ & sans avoir perdu un seul homme,  
 „ elle a remporté le plus beau de tous  
 „ les prix, & le plus digne d'être dis-  
 „ puté par des hommes. La valeur &  
 „ la prudence sont rares dans tous les  
 „ tems : mais de toutes les vertus la  
 „ plus rare, c'est la justice. Les Agé-  
 „ silas, les Lyfandres, les Nicias, les  
 „ Alcibiades, ont bien su conduire des  
 „ guerres, & gagner des batailles par  
 „ terre & par mer : mais c'étoit pour  
 „ eux & pour leur patrie, non pour des  
 „ inconnus & des étrangers. Cette

Plut. in  
Flamin.



„ gloire étoit réservée aux Romains.

Voilà les réflexions que les Grecs faisoient sur l'état présent des affaires; & les effets répondirent promptement à la glorieuse proclamation faite aux Jeux Isthmiques. Car les Commissaires se partagèrent pour aller faire exécuter leur décret dans toutes les villes.

Quand Flamininus fut de retour à Argos, il fut fait Président des Jeux Néméens. Il s'acquitta parfaitement de cet emploi, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit augmenter la célébrité & la magnificence de la fête; & il fit publier encore dans ces Jeux, comme il avoit fait dans les autres, la liberté des Grecs par la voix du héraut.

En visitant toutes les villes, il y établissoit de bonnes ordonnances, y reformoit la Justice, rappelloit l'amitié & la concorde entre les citoyens, en appaisant les séditions & les querelles, & en faisant revenir les bannis; mille fois plus content de pouvoir, par les voies de la persuasion, porter les Grecs à se réconcilier les uns avec les autres, & à vivre bien ensemble, qu'il ne l'avoit été d'avoir vaincu les Macédoniens: de sorte que  
la

la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui. A quoi en effet leur auroit-elle servi, si la justice & la concorde n'eussent été rétablies parmi eux ? Quel modèle pour un Gouverneur, pour un Intendant de provinces ! & quel bonheur pour celles qui en trouvent de tels !

On raporte que le Philosophe Xénocrate aiant été délivré un jour à Athènes par l'orateur Lycurgue des mains des Fermiers, qui le traînoient en prison pour lui faire paier une somme que les étrangers devoient au Trésor public, & aiant rencontré bientôt après les fils de son libérateur, il leur dit : *Je paie avec usure à votre pere le plaisir qu'il m'a fait ; car je suis cause qu'il est oué de tout le monde.* Mais la reconnaissance que les Grecs témoignèrent à Flamininus & aux Romains, n'aboutit pas seulement à les faire louer : elle servit encore infiniment à augmenter leur puissance, en portant tout le monde à se confier en eux, & à s'abandonner à leur bonne foi. Car on ne se contentoit pas de recevoir les Généraux qu'ils leur envoioient : on les demandoit avec empressement,

on les appelloit, & on se remettoit avec joie entre leurs mains. Et non seulement les peuples & les villes, mais les Princes & les Rois mêmes, qui se plaignoient de l'injustice des Rois voisins, avoient recours à eux, & se mettoient comme sous leur sauvegarde, de sorte qu'en peu de tems, par un effet de la protection divine (c'est l'expression de Plutarque) toute la terre fut soumise à leur domination.

θεῶ σ-  
υεφαπ-  
τεμένη.

Cornélius, l'un des Commissaires qui s'étoient répandus de côté & d'autre, se rendit à l'assemblée des Grecs qui se tenoit à \* Therme, ville de l'Etolie. Il y fit un long discours pour exhorter les Etoliens à demeurer fermes dans le parti qu'ils avoient pris, & à ne se départir jamais du Traité d'alliance qu'ils avoient fait avec les Romains. Quelques-uns des principaux d'Etolie se plaignoient, mais d'un ton modeste, que les Romains, depuis la victoire, ne paroissoient pas aussi bien disposés pour leur nation,

\* Tite Live dit que ce fut aux Thermopyles. On doute s'il a bien rendu ici Polybe: ἐπὶ τὴν τῶν ἑσπρινῶν σύνοδον. Ils s'agit d'une assemblée des Etoliens dans la ville de Therme, qui est en Etolie.

qu'ils l'avoient été auparavant. D'autres lui reprochèrent, en termes durs & injurieux, que sans les Etoliens, non seulement les Romains n'auroient point vaincu Philippe, mais que même ils n'auroient pas pu mettre le pié dans la Grèce. Cornélius, pour ne point donner lieu à des disputes & à des altercations qui ont toujours un mauvais effet, se contenta sagement de les renvoyer au Sénat; en leur promettant qu'on leur rendroit bonne justice. C'est le parti qu'ils prirent. Ainsi finit la guerre contre Philippe.

## §. IV.

*Sur les plaintes & les soupçons formés contre Antiochus, les Romains lui envoient une Ambassade; elle n'aboutit qu'à disposer les choses de part & d'autre à une rupture ouverte. Conspiration de Scopas Etolien contre Ptolémée: il est mis à mort avec ses complices. Annibal se retire chez Antiochus. Guerre de Flaminius contre Nabis. Il l'assiège dans Sparte, l'oblige à demander la paix, & la lui accorde. Il entre à Rome en triomphe.*

LA GUERRE de Macédoine avoit  
fini

me qu'il falloit arrêter les progrès d'Antiochus vers l'Occident, & de quelle conséquence il seroit de le laisser s'aggrandir en s'établissant sur les côtes d'Asie, selon le plan qu'il en avoit formé. On fut donc bien aise de l'occasion que ces villes libres fournissoient aux Romains de s'y opposer, & on lui envoya incessamment une Ambassade.

Avant que les Ambassadeurs pussent se rendre auprès de lui, il avoit déjà fait des détachemens de son armée, qui avoient formé les sièges de Smyrne & de Lampsaque. Ce Prince avoit passé lui même l'Helléspont avec le reste, & pris toute la Quersonnèse de Thrace. Aiant trouvé la ville de \*Lysimachie toute en ruine, (les peuples de Thrace l'avoient démolie peu d'années auparavant) il se mit à la rebâtir, dans le dessein de fonder là un royaume pour Séleucus son second fils, de lui soumettre tout le pays d'alentour, & de faire de cette ville la capitale du nouveau royaume.

Ce fut justement dans le tems qu'il formoit tous ces projets, qu'arriverent

\* Cette ville étoit située à l'Isthme ou au bout de la péninsule.

rent en Thrace les Ambassadeurs Romains. Ils le rencontrèrent à Selymbrie, ville du pays. Ils étoient accompagnés de quelques Députés des villes Grecques d'Asie. Dans les premiers entretiens qu'eut le Roi avec les Ambassadeurs, tout se passa en civilités qui paroissoient sincères : mais quand on commença à traiter d'affaires, les choses changèrent bien de face. L. Cornélius, qui portoit la parole, demanda qu'Antiochus rendît à Ptolémée toutes les villes de l'Asie qu'il avoit usurpées sur lui : qu'il évacuât toutes celles qui avoient appartenu à Philippe, n'étant pas juste qu'il recueillît les fruits de la guerre que les Romains avoient eue avec ce Prince : qu'il laissât en paix les villes Grecques de l'Asie qui jouissoient de leur liberté. Il ajouta que les Romains étoient fort surpris qu'Antiochus eût passé en Europe avec deux armées si nombreuses de terre & de mer, & qu'il rétablît la ville de Lyfimachie : entreprises qui ne pouvoient avoir d'autre but que de les attaquer.

Antiochus répondit à tout cela, que Ptolémée auroit satisfaction quand son mariage, qui étoit déjà arrêté,

s'a-

s'accompliroit. Que pour les villes Grecques qui demandoient à conserver leur liberté, c'est de lui qu'elles la devoient tenir, & non des Romains. A l'égard de Lyfimachie, il dit qu'il la rebâtissoit pour servir de résidence à son fils Séleucus; que la Thrace, & la Querfonnèse qui en faisoit partie, étoient à lui; qu'elles avoient été conquises sur Lyfimaque par Séleucus Nicator un de ses ancêtres, & qu'il y venoit comme dans son héritage. Pour l'Asie, & les villes qu'il y avoit prises sur Philippe, qu'il ne savoit pas sur quel titre les Romains prétendoient lui en disputer la possession: qu'il les prioit de ne se pas plus mêler des affaires de l'Asie, que lui se méloit de celles de l'Italie.

Les Romains aiant demandé qu'on fit entrer les Ambassadeurs de Smyrne & de Lampsaque, on le leur permit. Ils tinrent des discours dont la liberté échaufa tellement Antiochus qu'il s'emporta violemment, & s'écria que les Romains n'étoient point Juges de ces affaires-là. L'assemblée se sépara en desordre: aucun des partis n'eut satisfaction, & tout prit le train d'une rupture ouverte.

Pen-

Pendant ces négociations, il se répandit un bruit que Ptolémée Epiphané étoit mort. Antiochus se crut aussitôt maître de l'Egypte, & se mit sur sa flotte pour en aller prendre possession. Il laissa son fils Séleucus à Lyfimachie avec l'armée, pour achever ce qu'il s'étoit proposé de ce côté-là. Il alla aborder à Ephèse, où il joignit à sa flotte tous les vaisseaux qu'il avoit dans ce port, dans le dessein de s'avancer en toute diligence vers l'Egypte. En arrivant à Patara en Lycie, il eut des nouvelles certaines que le bruit de la mort de Ptolémée étoit faux. Il changea donc sa route, & alla vers l'île de Chypre, dans le dessein de s'en saisir. Un orage qui survint lui coula à fond plusieurs vaisseaux, lui fit périr bien du monde, & rompit ses mesures. Il se trouva fort heureux de pouvoir entrer avec les débris de sa flotte dans le port de Séleucie, où il la fit radoubler, & s'en alla passer l'hiver à Antioche, sans rien entreprendre de nouveau cette année-là.

Polyb. Ce qui avoit donné occasion au lib. 17. p. bruit de la mort de Ptolémée, c'est 771 773 qu'il s'étoit formé effectivement une conspi-



conspiration contre sa vie. Scopas en avoit été l'auteur. Cet homme se voiant à la tête de toutes les troupes étrangères , dont la plupart étoient Etoiliennes aussi bien que lui , crut qu'avec un corps si formidable de vieilles troupes bien aguerries , il lui seroit facile , pendant la minorité du Roi , d'usurper la Couronne. Son plan étoit déjà formé , & s'il n'eût pas laissé échapper l'occasion en s'amusant à consulter & à délibérer avec ses amis , au lieu d'agir , il y auroit certainement réussi. Aristomène le premier Ministre , informé du complot , le fit arrêter. Le Conseil l'examina. Il fut convaincu , & exécuté avec tous ses complices. Cette conspiration fit perdre au reste des Etoiliens la confiance que le Gouvernement avoit eue jusques-là dans leur fidélité : la plupart furent cassés & renvoyés dans leur pays. On trouva chez Scopas , après sa mort , des richesses immenses qu'il avoit amassées du pillage des provinces où il avoit commandé. Comme , pendant le cours de ses victoires dans la Palestine , il avoit soumis la Judée & Jérusalem à l'Egypte , c'est de là sans doute que

venoit

venoit la plus grande partie de ses trésors. Il n'y a pas bien loin souvent de l'avarice à la trahison & à la perfidie & l'on ne peut guères compter sur la fidélité d'un Général qui a la passion de s'enrichir.

Un des principaux complices de Scopas étoit Dicéarque, qui avoit été autrefois Amiral de Philippe roi de Macédoine. On raconte de lui une étrange action. Aiant reçu ordre de ce Prince d'aller attaquer les îles Cyclades, ce qui étoit ouvertement contre la foi des Traités, avant que de sortir du port, il fit élever deux autels, l'un à l'Injustice & l'autre à l'Impiété, & offrit des sacrifices sur l'un & sur l'autre, pour insulter ce semble en même tems & aux hommes & aux dieux. Comme il s'étoit si fort distingué par ses crimes,

Aristomène le distingua aussi du reste des conjurés dans son supplice. Il se contenta de faire donner du poison aux autres: mais pour lui, il le fit mourir dans les tourmens.

Quand on eut puni les autres de la conjuration & qu'on l'eut entièrement assoupie, le Roi fut déclaré Majeur, quoiqu'il n'eût pas encore

atteint tout-à-fait l'âge marqué pour cette cérémonie, & il fut mis sur le trône avec beaucoup de pompe & de solennité. Le Gouvernement lui fut mis par là entre les mains, & il commença actuellement à prendre connoissance des affaires. Tant qu'Aristomène continua à les conduire sous lui, tout alla fort bien. Mais, lorsqu'il commença à se dégouter de cet habile & fidèle Ministre, & que peu de tems après il l'eut fait mourir, pour se défaire d'un homme dont la vertu l'embarassoit, tout le reste de son règne ne fut plus qu'un desordre continuel. Son Etat souffrit autant & même davantage qu'il n'avoit fait sous son pere, lorsque toutes les choses avoient été le plus mal.

Quand les dix Commissaires, en-  
voies pour régler les affaires de Phi-  
lippe, furent de retour à Rome, &  
qu'ils eurent rendu compte de leur  
commission, ils avertirent le Sénat  
qu'il falloit s'attendre & se préparer à  
une nouvelle guerre, plus dangereuse  
se encore que celle qui venoit d'être  
terminée. Qu'Antiochus étoit entré  
en Europe avec une forte armée de  
terre & de mer. Que sur un faux  
bruit

AN.M.

3809.

Av.J.C.

195.

Liv. lib.

33 n.44.

49.

Justin.

L.31.c.2.

pondance secrète avec Antiochus , & de former avec lui le dessein de porter la guerre en Italie. Ses ennemis en donnèrent avis secrètement aux Romains , qui envoièrent aussitôt une Ambassade à Carthage , pour s'informer plus sûrement du fait , avec ordre , s'ils trouvoient les preuves assez fortes , de demander aux Carthaginois qu'on leur livrât Annibal. Habile à prévoir l'avenir , & accoutumé de longue main à se préparer à l'orage dans le tems du plus grand calme , il se douta de leur dessein , & avant qu'ils pussent s'acquitter de leur commission , il se déroba , gagna la côte , & se mit sur un vaisseau qu'il tenoit toujours prêt pour une aventure pareille. Il se sauva à Tyr , & de là il s'en alla à Antioche où il croioit trouver encore Antiochus. Il fut obligé de le suivre à Ephèse.

Il l'y trouva justement dans le tems qu'il balançoit en lui-même s'il entreroit en guerre avec les Romains. L'arrivée d'Annibal fit un grand plaisir à Antiochus. Il ne douta point qu'a-  
vec

a Sed res Annibalem non diu latuit, virum ad prospicienda cavent. que pericula peritum ; nec minùs in secundis adverte, quam in adversis secunda cogitantem. *Justin.*

blée des Alliés à Corinthe , & après leur avoir expliqué de quoi il s'agissoit : „ Vous voyez, leur dit-il, que le  
 „ sujet de la présente délibération  
 „ vous regarde uniquement. Il s'agit  
 „ de décider si Argos, ville également  
 „ ancienne & illustre, située au milieu  
 „ de la Grèce, jouira comme les autres  
 „ villes de la liberté, ou si on  
 „ la laissera entre les mains du Tyran  
 „ de Sparte qui s'en est emparé. Cette  
 „ affaire n'intéresse en rien les Romains,  
 „ sinon en tant que l'esclavage d'une  
 „ seule ville ne leur laisseroit pas la  
 „ gloire pleine & entière d'avoir délivré  
 „ toute la Grèce. Délibérez donc sur ce  
 „ qu'il y a à faire. Vos résolutions régleront  
 „ ma conduite.

Les sentimens n'étoient pas douteux. Il n'y eut que les Etoliens, qui ne purent s'empêcher de faire éclater leur mécontentement contre les Romains, & qui allèrent jusqu'à les accuser de mauvaise foi, parce qu'ils retenoient Chalcis & Démétriade dans le tems même qu'ils se vantoient d'avoir rendu la liberté à toute la Grèce. Ils ne s'emportèrent pas moins contre les autres Alliés, qui deman-

doient de leur côté qu'on les délivrât aussi du brigandage des Éoliens, qui n'étoient Grecs que par le langage, mais qui par le cœur en étoient véritablement ennemis. Comme la dispute s'échauffoit, Quintius les réduisit à ne parler que sur l'affaire proposée; & il fut résolu d'un consentement unanime, qu'on déclareroit la guerre à Nabis tyran de Sparte, s'il refusoit de rétablir Argos dans son ancienne liberté; & chacun promit d'envoyer de prompts secours: ce qui s'exécuta fidèlement. Aristéne, Général des Achéens, joignit Quintius près de Cléones avec dix mille hommes de pié, & mille chevaux.

Philippe envoya de son côté quinze cens hommes, & les Theffaliens quatre cens chevaux. Le frere de Quintius arriva aussi avec une flotte de quarante galères, à laquelle les Rhodiens & le Roi Euméne joignirent les leurs. Un grand nombre de Lacédémoniens exilés se rendirent au camp des Romains, dans l'espérance de recouvrer leur patrie. Ils avoient à leur tête Agésipolis, à qui le royaume de Sparte appartenoit de droit. Encore enfant il en avoit été chassé par le Tyran

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 339  
ran Lycurgue après la mort de Cléoméne.

On avoit songé d'abord à commencer la campagne par le siège d'Argos : mais Quintius jugea plus à propos de marcher droit au Tyran. Il avoit eu soin de bien fortifier Sparte, & il avoit fait venir de Crète mille soldats d'élite, qu'il joignit aux mille autres qui étoient déjà dans ses troupes. Il avoit encore à sa solde trois mille étrangers, & outre cela dix mille hommes du pays, sans compter les Ilotes.

Il prit en même tems des mesures pour se précautionner contre les mouvemens intérieurs & domestiques. Aiant fait venir le peuple sans armes à l'assemblée, & aiant posté à l'entour ses satellites armés, après quelque préambule il déclara que la conjoncture présente l'obligeant de prendre des précautions pour sa propre sûreté, il alloit faire arrêter & enfermer un certain nombre de citoyens qui lui étoient justement suspects ; & que dès qu'on auroit repoussé les ennemis, de la part desquels il n'y avoit pas beaucoup à craindre si le dedans étoit tranquille, il relâcheroit ces prisonniers. Il en nomma environ quatre-

vingts, qui étoient les principaux de la jeunesse, les enferma en lieu sûr, & la nuit suivante les fit tous égorger. Il fit aussi mourir dans les villages plusieurs Ilotes, soupçonnés d'avoir voulu passer chez les ennemis. Aiant ainsi jetté la terreur dans les esprits, il songea à se défendre courageusement, bien résolu de ne point sortir de la ville dans le mouvement où elle étoit, & de ne point hasarder une bataille contre des troupes beaucoup supérieures en nombre.

Quintius s'étant avancé jusqu'à l'Eurotas qui coule presque sous les murs de la ville, & travaillant à y établir son camp, Nabis détacha contre les ennemis ses troupes étangères. Comme les Romains ne s'attendoient pas à cette sortie, parce que jusques-là personne ne les avoit inquiétés dans leur marche, ils furent mis d'abord un peu en desordre: mais s'étant bientôt rétablis, ils repoussèrent l'ennemi jusques dans la ville. Le lendemain Quintius aiant conduit ses troupes en ordre de bataille près de la rivière au d la de la ville, quand l'arrière garde fut passée, Nabis la fit attaquer par les étrangers. Alors les Romains aiant  
fait



fait volte face, le choc fut très rude de part & d'autre : mais enfin les étrangers furent enfoncés, & mis en fuite. Il y en eut beaucoup de tués, parce que les Achéens, qui connoissoient les lieux, les poursuivoient dans la campagne, & ne leur faisoient point de quartier. Quintius se campa près d'Amicyles, & après avoir ravagé toutes les belles campagnes qui étoient aux environs de la ville, il transporta son camp vers l'Eurotas, & de là fit le dégât dans les vallons situés au pied du mont Taygète, & des terres voisines de la mer.

Dans le même tems le frere du Proconsul qui commandoit la flotte Romaine, forma le siège de Gythium, place alors très forte & très importante. Les flotes d'Eumène & des Rhodiens survinrent fort à propos : car les assiégés se défendoient avec un grand courage. Enfin, après une longue & vigoureuse résistance, ils se rendirent.

La prise de cette ville alarma le Tyran. Il envoya un héraut à Quintius pour lui demander une entrevue, qui lui fut accordée. Outre plusieurs autres raisons que Nabis faisoit valoir

en sa faveur , il insista fortement sur l'alliance presque encore toute récente que les Romains , & Quintius lui-même , avoient faite avec lui dans la guerre contre Philippe : alliance sur laquelle il devoit d'autant plus compter , que les Romains se donnoient pour de fidèles & religieux observateurs des Traités , auxquels ils se vantoient de ne donner jamais d'atteinte. Que de sa part il n'y avoit rien de changé depuis le Traité : qu'il étoit le même qu'il avoit toujours été auparavant , & qu'il n'avoit donné aux Romains aucun nouveau sujet de plainte & de reproche. Ce raisonnement étoit concluant ; & , pour dire le vrai , Quintius n'avoit rien de solide à y opposer. Aussi , en lui répondant , ne fit-il que se répandre en plaintes vagues , & que lui reprocher son avarice , sa cruauté , sa tyrannie. Mais , lors du Traité , étoit-il moins avare , moins cruel , moins tyran ? Il ne fut rien conclu dans cette première entrevue

Le lendemain Nabis convint d'abandonner la ville d'Argos , puisque les Romains l'exigeoient ; comme aussi de leur rendre les prisonniers & les trans-

trans fuges. Que si Quintius avoit quelques autres demandes à lui faire, il le pria de les mettre par écrit, afin qu'il en pût délibérer avec ses amis; & Quintius le lui accorda. Il tint aussi conseil de son côté avec les Alliés. La plupart étoient d'avis de continuer la guerre contre Nabis, laquelle ne pouvoit être glorieusement finie qu'en exterminant le Tyran, ou du moins la Tyrannie: qu'autrement on ne pouvoit compter que la liberté eût été rendue à la Grèce. Que les Romains ne pouvoient faire d'accord avec Nabis, sans le reconnoître solennellement, & sans autoriser son usurpation. Quintius inclinoit pour la paix. Il craignoit que le siège de Sparte ne traînât en longueur. Pendant ce temps-là la guerre d'Antiochus pouvoit écarter tout à coup, & il seroit hors d'état de faire agir ses troupes contre lui. C'étoient là les prétextes qu'il apportoit pour faire un accommodement: mais la véritable raison, c'est qu'il craignoit qu'un nouveau Consul n'eût pour département la Grèce, & ne vînt lui enlever la gloire d'avoir terminé cette guerre: motif, qui pour l'ordinaire influoit plus dans la détermination

nation des Généraux Romains , que celui du bien public !

Ne pouvant par toutes les raisons qu'il avoit apportées emouvoir & faire changer les Alliés , il feignit de se rendre à leur avis , & par ce détour il les amena tous dans le sien. „ A la „ bonne heure , dit-il , assiégeons „ Sparte , puisque vous le jugez à propos , & n'épargnons rien pour faire „ réussir notre entreprise. Comme „ vous savez que les sièges traînent „ souvent plus en longueur qu'on ne „ voudroit , résolvons-nous à passer „ ici les quartiers d'hiver s'il le faut : „ ce parti est digne de votre courage. „ J'ai suffisamment de troupes pour „ venir à bout du siège : mais plus le „ nombre en est grand , plus nous „ avons besoin de vivres & de convois. L'hiver qui approche ne nous „ offre qu'une terre toute nue , & nous „ laisse sans fourrages. Vous voyez de „ quelle étendue est la ville , & combien par conséquent il nous faut de „ béliers , de catapultes , & d'autres „ machines de toutes sortes. Ecrivez „ chacun à vos villes , afin qu'elles „ nous fournissent abondamment & „ promptement tout ce qui nous sera „ neces-

„nécessaire. Il est de notre honneur  
 „de pousser vivement ce siège , & il  
 „nous seroit honteux , après l'avoir  
 „commencé , d'être obligés de le  
 „quitter. „ Chacun alors fit ses réflexions , aperçut bien des difficultés qu'il n'avoit pas prévues , & sentit combien la proposition qu'ils alloient faire à leurs villes y seroit mal reçue , lorsque les particuliers se verroient obligés de contribuer du leur aux frais de la guerre. Ainsi , changeant tout d'un coup de sentiment , ils laissèrent au Général Romain la liberté de faire ce qu'il jugeroit le plus utile pour le bien de sa République , & pour celui des Alliés.

Alors Quintius , n'ayant admis à son Conseil que les premiers Officiers de l'armée , convint avec eux des conditions de paix qu'on pouvoit offrir au Tyran. Les principales étoient : Qu'avant dix jours Nabis évacueroit Argos , aussi bien que les autres villes de l'Argolide où il avoit des garnisons. Qu'il restitueroit aux villes maritimes toutes les galères qu'il leur avoit prises , & ne conserveroit pour lui que deux félouques à seize rames. Qu'il rendroit aux villes alliées du

peuple Romain tous leurs prisonniers, leurs transfuges, & leurs esclaves. Qu'il rendroit aussi aux Lacédémoniens bannis leurs femmes & leurs enfans qui voudroient les suivre, sans pourtant les y obliger. Qu'il donneroit cinq otages au gré du Général Romain, du nombre desquels seroit son fils. Qu'il paieroit actuellement cent talens d'argent, & dans la suite cinquante chaque année pendant le cours de huit ans. On accordoit une trêve de six mois, pour envoyer de part & d'autre des Ambassadeurs à Rome, & y faire ratifier le Traité.

Cent  
mille  
écus.

Aucun de ces articles ne plaisoit au Tyran, mais il fut surpris & se trouvoit heureux qu'on n'eût point parlé de faire revenir les Bannis. Ce Traité, quand on en fut le détail dans la ville, excita un soulèvement général, par la nécessité où il mettoit les particuliers de restituer bien des choses qu'ils ne vouloient point perdre. Ainsi il ne fut plus mention de paix, & la guerre recommença tout de nouveau.

Quintius alors songea à pousser vivement le siège, & commença par examiner attentivement la situation & l'état

l'état de la ville. Sparte avoit été longtemps sans murailles, & n'avoit point voulu avoir d'autre fortification que le courage de ses citoyens. Ce n'étoit que depuis que les Tyrans y dominoient, qu'on y avoit bâti des murs, & cela seulement dans les endroits qui étoient ouverts & d'un facile accès : tout le reste n'étoit défendu que par la situation naturelle, & par des corps de troupes qu'on y plaçoit. Comme l'armée de Quintius étoit fort nombreuse, (elle montoit à plus de cinquante mille hommes, parce qu'il avoit fait venir toutes les troupes de terre & de mer) il résolut de s'étendre tout autour de la ville, & de l'attaquer en même tems de tous côtés pour y jeter la terreur, & pour mettre les assiégés hors d'état de se reconnoître. En effet tout étant attaqué dans le même moment, & le danger étant égal de toutes parts, le Tyran ne savoit à quoi entendre, ni quels ordres donner, ni où il falloit envoyer du secours, & il étoit tout hors de lui.

Les Lacédémoniens soutinrent quelque tems l'attaque des assiégeans, tant qu'on combattit dans des défilés & dans des lieux étroits. Leurs traits ce-

pendant & leurs javelots avoient peu d'effet, parce que se pressant les uns les autres, il n'étoient point fermes sur leurs piés, & n'avoient pas le bras libre pour les lancer fortement. Quand on approcha de la ville, les Romains se sentirent tout d'un coup accablés de pierres & de tuiles qu'on jettoit sur eux du haut des toits. Mais aiant mis leurs boucliers sur leurs têtes, ils s'avancèrent ainsi en tortue, sans que ni les traits ni les tuiles pussent leur nuire en aucune façon. Quand ils furent arrivés dans des rues plus larges, alors les Lacédémoniens ne pouvant plus soutenir leur effort, ni tenir devant eux, prirent la fuite, & se retirèrent dans les lieux les plus élevés & les plus escarpés. Nabis, croiant la ville prise, cherchoit avec grande inquiétude comment & de quel côté il pourroit s'échaper. Un des principaux Officiers de son armée sauva la ville. Il fit mettre le feu aux édifices qui étoient proche du mur. Les maisons furent bientôt enflammées, l'incendie gagna en peu de tems, & la fumée seule étoit capable d'arrêter les ennemis. Ceux qui étoient hors de la ville, & qui attaquoient le mur, furent



furent obligés de s'en éloigner ; & ceux qui étoient entrés , craignant que l'incendie en croissant ne leur coupât toute issue , se retirèrent vers leurs troupes. Quintius fit sonner la retraite , & après s'être vu presque maître de la place , il fut contraint de remener ses troupes dans le camp.

Les trois jours suivans , il profita de la terreur qu'il avoit jettée dans la ville , tantôt en faisant de nouvelles attaques , tantôt en faisant fermer par des ouvrages différens endroits , pour ôter aux assiégés toute issue & toute espérance de se sauver. Nabis se voyant sans ressource , députa Pythagore vers Quintius , pour ménager un accommodement. Il refusa d'abord de l'écouter , & lui ordonna de sortir du camp. Mais le suppliant s'étant jetté à ses genoux , après beaucoup de prières il obtint enfin pour son Maître la trêve aux mêmes conditions qui lui avoient auparavant été prescrites. L'argent fut payé , & les otages remis entre les mains de Quintius.

Pendant tous ces mouvemens , les Argiens , qui , sur les nouvelles qu'ils recevoient l'une sur l'autre , comptoient déjà Lacédémone prise , se rétablirent.

tablirent eux-mêmes en liberté, & chassèrent leur garnison. Quintius, après avoir accordé la paix à Nabis, & pris congé d'Éumène, des Rhodiens, & de son Frere, qui retournèrent à leurs flotes, se rendit à Argos, qu'il trouva dans des transports de joie incroyables. La célébration des Jeux Néméens, qui n'avoit pu se faire au tems marqué à cause du trouble des guerres, avoit été différée jusqu'à l'arrivée du Général Romain & de son armée. Ce fut lui qui en fit les honneurs, & qui y distribua les prix : ou plutôt ce fut lui qui fut le spectacle. Les Argiens sur tout ne pouvoient lever leurs yeux de dessus celui qui avoit entrepris cette guerre exprès pour eux, qui les avoit délivrés d'une dure & honteuse servitude, & qui venoit de les faire rentrer dans leur ancienne liberté.

Les Achéens voioient avec un sensible plaisir la ville d'Argos réunie à leur Ligue, & rétablie dans tous ses privilèges : mais Sparte laissée en servitude, & un Tyran maintenu au milieu de la Grèce, troubloient leur joie, & ne leur permettoient pas d'en goûter toute la douceur.

Pour

Pour les Etoliens, on peut dire que la paix accordée à Nabis étoit leur triomphe. Depuis ce honteux & indigne Traité, car ils l'appelloient ainsi, ils décrioient par tout les Romains. Ils faisoient remarquer que dans la guerre contre Philippe on n'avoit mis bas les armes qu'après avoir obligé ce Prince de sortir de toutes les villes de la Grèce. Qu'ici l'Usurpateur étoit conservé dans la possession tranquille de Sparte, pendant que le Roi légitime (ils entendoient Agésipolis) qui avoit servi sous le Proconsul, & tant d'illustres citoyens de Sparte, étoient condamnés à passer le reste de leur vie dans un triste exil. En un mot, que le peuple Romain s'étoit rendu le protecteur & le satellite du Tyran. Les Etoliens, dans ces plaintes, bor- noient leurs vûes aux seuls avantages de la liberté: mais dans les grandes affaires il faut tout envisager, & se contenter de ce qu'on peut exécuter avec succès, sans vouloir tout embrasser à la fois. C'étoit la disposition de Quintius, comme lui même le fera observer dans la suite.

Quintius retourna d'Argos à Elatie, d'où il étoit parti pour cette guerre

re contre Sparte , & emploia tout l'hiver à rendre la Justice aux peuples , à r'concilier entr'elles les villes & les maisons particulières , à régler la police , & à rétablir par tout le bon ordre , ce qui est à proprement parler le véritable fruit de la paix , la plus glorieuse occupation du Vainqueur , & une preuve certaine que la guerre n'a été entreprise que par des motifs justes & raisonnables. Les Ambassadeurs de Nabis étant arrivés à Rome demandèrent & obtinrent la ratification du Traité.

An. M.  
3810.  
Av. J. C.  
194.

Au commencement du printemps, Quintius se rendit à Corinthe , où il avoit convoqué une assemblée générale des Députés de toutes les villes. Là il leur représenta comment Rome s'étoit prêtée avec joie & empressement aux prières de la Grèce qui avoit imploré son secours , & avoit fait avec elle une alliance dont il espéroit qu'on n'auroit pas lieu de se repentir. Il parcourut en peu de mots les actions & les entreprises des Généraux Romains qui l'avoient précédé , & rapporta les siennes avec une modestie qui en relevoit le mérite. Il fut écouté avec un applaudissement général , excepté lorsqu'il vint à par-

à parler de Nabis, où l'Assemblée, par un murmure modeste, fit sentir sa surprise & sa douleur, de ce que le Libérateur de la Grèce avoit laissé dans le sein d'une ville aussi illustre que Sparte un Tyran, non seulement insupportable à sa patrie, mais redoutable à toutes les autres villes.

Quintius, qui n'ignoroit pas la disposition des esprits à son égard sur ce sujet, crut devoir rendre compte de sa conduite en peu de mots. Il avoua qu'il n'auroit point salu entendre à aucune condition de paix avec le Tyran, si cela avoit pu se faire sans risquer la perte entière de Sparte. Mais, qu'y ayant lieu de craindre que la ruine de Nabis n'entraînât celle d'une ville si considérable, il avoit paru plus sage de laisser de Tyran affoibli & hors d'état de nuire, que de hazarder de voir peut-être périr la ville par des remèdes trop violens, & par les efforts mêmes qu'on feroit pour la délivrer.

Il ajouta à ce qu'il avoit dit du passé, qu'il se préparoit à partir pour l'Italie, & à y faire retourner toute l'armée. Qu'avant dix jours ils entendroient dire qu'on auroit retiré les garnisons de Démétriade & de Chalcis;

cis ; & qu'il alloit à leurs yeux rendre aux Achéens la Citadelle de Corinthe. Qu'on verroit par là lesquels étoient plus dignes de foi des Romains ou des Etoliens ; & si ces derniers avoient eu raison de répandre par tout qu'on ne pouvoit plus mal faire que de confier la liberté au peuple Romain , & qu'on n'avoit fait que changer de joug en recevant les Romains pour maîtres au lieu des Macédoniens. Mais qu'on favoit que les Etoliens ne se piquoient pas de discrétion & de sagesse ni dans leurs discours , ni dans leurs actions.

Au reste il avertit les autres villes de juger de leurs amis par les actions, & non par des paroles ; & de bien discerner à qui elles devoient se fier , & contre qui elles devoient être sur leur garde. Il les exhorta à user modérément de la liberté : qu'avec cette sage précaution elle étoit salutaire aux particuliers aussi bien qu'aux villes ; que sans ce tempéramment elle devenoit à charge aux autres , & pernicieuse à ceux mêmes qui en abusoient. Que les principaux des villes , que les différens Ordres qui les composent , que les villes elles-mêmes en général s'appliquassent avec soin à garder une parfaite

faite union. Que tant qu'elles demeureroient unies, ni Roi ni Tyran ne pourroient rien contr'elles. Que la discorde & la sédition ouvroient la porte à tous les dangers & à tous les maux, parce que le parti qui se sent le plus foible au dedans cherche de l'appui au dehors, & aime mieux appeller l'étranger à son secours, que céder à ses concitoyens. Il termina son discours en les conjurant avec bonté & tendresse d'entretenir & de conserver par leur sage conduite la liberté dont ils étoient redevables à des armes étrangères; & de faire connoître au peuple Romain, qu'en les rendant libres, il n'avoit pas mal placé sa protection & ses bienfaits.

Ces avis furent reçus comme les avis d'un pere. Tous, en l'entendant parler ainsi, pleuroient de joie; & Quintius lui-même ne put retenir ses larmes. Un doux murmure marquoit les sentimens de toute l'assemblée. Ils se regardoient les uns les autres avec admiration, & s'entr'exhortoient à recevoir avec reconnoissance & respect les paroles du Général Romain comme autant d'oracles, & à les graver profond-

fondément dans leur esprit , encore plus dans leur cœur.

Ensuite , Quintius aiant fait faire silence , leur demanda de s'informer exactement de ce qui pouvoit rester dans la Grèce de citoyens Romains esclaves , & de les lui envoyer en Thessalie dans l'espace de deux mois : Qu'il ne seroit pas honnête pour eux-mêmes de laisser en esclavage ceux à qui ils devoient leur liberté. Tous se récrièrent avec applaudissement , & rendirent graces en particulier à Quintius de ce qu'il avoit bien voulu les avertir d'un devoir si juste & si indispensable. Le nombre de ces esclaves étoit fort considérable. Ils avoient été pris par Annibal dans la guerre Punique , & comme les Romains n'avoient pas voulu les racheter , il les avoit vendus. Il en couta à l'Achaïe seule cent talens , c'est-à dire cent mille écus , pour rembourser aux maîtres le prix des esclaves , pour chacun desquels on paioit deux cens cinquante livres : le nombre par conséquent montoit ici à douze cens. Qu'on juge par proportion de tout le reste de la Grèce. L'assemblée n'étoit pas enco-

Cinq  
cens de-  
niers



re finie, qu'on vit la garnison descendre de la Citadelle, puis sortir de la ville. Quintius la suivit de près, & se retira au milieu des acclamations des peuples, qui l'appelloient leur sauveur & leur libérateur, & faisoient mille vœux au ciel pour lui.

Il tira pareillement les garnisons de Chalcis & de Démétriade, & y fut reçu avec les mêmes applaudissemens. De là il passa en Thessalie, où il trouva tout à réformer, tant le désordre étoit général.

Enfin il s'embarqua pour l'Italie, & étant arrivé à Rome, il y entra en triomphe. La cérémonie dura trois jours, pendant lesquels il fit passer en revue devant le peuple les précieuses dépouilles qu'il avoit amassées dans la double guerre contre Philippe & contre Nabis. Démétrius fils du premier, & Arméne du second, étoient parmi les otages, & ornoient le triomphe du vainqueur. Mais ce qui en faisoit le plus bel ornement, étoient les citoyens Romains délivrés d'esclavage, qui suivoient le char la tête rase en signe de la liberté qui venoit de leur être rendue.

## §. V.

*Tout se prépare à la guerre entre Antiochus & les Romains. Mutuelles ambassades & entrevues de part & d'autre qui ne terminent rien. Les Romains envoient des troupes contre Nabis, qui avoit rompu le Traité. Philopémen remporte contre lui une victoire. Les Etoiliens appellent Antiochus. Nabis est tué. Enfin Antiochus passe en Grèce.*

An. M.

3811.

Av. J. C.

193.

Liv. lib.

34. n.

57.62.

Du côté d'Antiochus & des Romains, tout se préparoit à une guerre prochaine. Il étoit venu à Rome des Ambassadeurs au nom de toute la Grèce, d'une grande partie de l'Asie Mineure, & de plusieurs Rois. Ils eurent une favorable audience dans le Sénat : mais comme l'affaire d'Antiochus étoit d'une longue discussion, elle fut renvoyée à Quintius & aux Commissaires qui avoient déjà été en Asie. La dispute fut vive de part & d'autre. Les Ambassadeurs du Roi s'étonnoient que leur Maître les aiant envoyés simplement pour faire alliance & amitié avec les Romains, ceux-ci prétendissent lui faire la loi comme à un vaincu, & lui prescrire quel-  
les

les villes il pouvoit garder, & quelles villes il devoit abandonner. Quintius, de concert avec ses Collègues, après beaucoup de discours & de répliques, déclara aux Ambassadeurs du Roi, que les Romains persisteroient dans la résolution qu'ils avoient prise de délivrer les villes Grecques de l'Asie, comme ils avoient fait celles de l'Europe: qu'ils vissent si cette condition convenoit à Antiochus. Ils répondirent qu'ils ne pouvoient prendre aucun engagement qui tendit à diminuer le domaine de leur Maître. Le lendemain tous les autres Ambassadeurs furent de nouveau introduits dans le Sénat. Quintius leur rendit compte de ce qui s'étoit dit & passé dans la Conférence, & les pria de faire savoir chacun à leurs villes que le peuple Romain étoit déterminé à défendre leur liberté contre Antiochus avec le même zèle & le même courage qu'il avoit fait contre Philippe. Les Ambassadeurs d'Antiochus conjurèrent le Sénat de ne rien précipiter dans une affaire de cette importance; de laisser au Roi le tems de faire ses réflexions, & d'en faire eux mêmes de leur côté, avant que de donner un Décret qui alloit

loit troubler le repos de l'univers. Il ne fut encore rien décidé , & l'on députa vers le Roi les mêmes Ambassadeurs qui avoient déjà conféré avec lui à Lyfimachie , Sulpicius , Villius , Ælius.

A peine furent-ils partis , que des Ambassadeurs Carthagionis arrivèrent à Rome , & donnèrent avis au Sénat qu'Antiochus , excité par Annibal , se préparoit certainement à faire la guerre aux Romains. J'ai déjà dit qu'Annibal s'étoit réfugié chez ce Prince , & qu'il arriva près de lui précisément dans le tems que le Roi délibéroit s'il devoit entreprendre cette guerre. La présence & les conseils d'un tel Général ne contribuèrent pas peu à l'y déterminer. Son avis dès lors , & il pensa toujours de même dans la suite , fut qu'il falloit porter la guerre dans l'Italie. Que par ce moien le pays ennemi leur fourniroit des troupes & des vivres. Qu'autrement nul Prince , nul peuple ne pouvoit être supérieur aux Romains , & que l'Italie ne pouvoit être vaincue que dans l'Italie même. Il ne demandoit que cent galères , dix mille hommes de pié , & mille chevaux. Il assuroit qu'avec cette flotte il iroit d'abord en Afrique , où il espérois

rois

roit engager les Carthaginois à se joindre à lui ; & que , s'il n'y réussissoit pas , il iroit droit en Italie , où il trouveroit bien le moien de susciter des affaires aux Romains. Qu'il falloit que le Roi passât en Europe avec le reste de ses troupes , & qu'il s'arrêtât dans quelque endroit de la Grèce , sans se transporter encore dans l'Italie , mais faisant toujours mine de vouloir y passer.

Le Roi aiant d'abord extrêmement goûté ce projet , Annibal envoya à Carthage un Tyrien dont il étoit fort sûr , pour préparer les esprits : car il n'osoit pas hasarder des lettres , de peur qu'elles ne fussent interceptées , & d'ailleurs les affaires se traitent bien mieux de vive voix que par écrit. Mais le Tyrien fut découvert , & ne se sauva qu'à peine. Le Sénat de Carthage en donna aussitôt avis au peuple Romain , qui craignoit d'avoir à soutenir la guerre en même tems contre Antiochus & contre les Carthaginois.

Rome n'avoit point alors de plus An. M.  
grands ennemis que les Eoliens. 3312.  
Thoas leur Général ne cessoit de les Av. J. C.  
animer , en leur représentant avec 92.  
Liv. lib.

chaleur & emportement le mépris où ils étoient chez les Romains depuis leur dernière victoire , à laquelle pourtant ils avoient eu la plus grande part. Ses remontrances eurent l'effet qu'il en avoit espéré. On députa Darnocrite vers Nabis, Nicandre à Philippe , & Dicéarque le frere de Thoas à Antiochus , avec des instructions particulières pour chacun de ces Princes.

Le premier représenta au Tyran de Sparte, que les Romains avoient entièrement énérvé son pouvoir en lui ôtant les villes maritimes , puisque c'étoit de là qu'il tiroit ses galères , ses troupes , ses matelots. Qu'enfermé presque dans ses murs , il avoit la douleur de voir les Achéens dominer dans le Péloponnèse. Qu'il n'auroit jamais une occasion pareille à celle qui se présentoit actuellement de recouvrer son ancien pouvoir. Que les Romains n'avoient point d'armée dans la Grèce : qu'il pouvoit s'emparer facilement de Gythium qui étoit fort à sa bienséance : & que la prise d'une ville comme celle-là ne paroîtroit pas aux Romains un sujet qui méritât de faire passer de nouveau les Légions dans la Grèce. Ni-

Nicandre avoit des motifs plus forts encore pour animer Philippe , qui avoit été dégradé d'un rang beaucoup plus élevé, & à qui l'on avoit ôté beaucoup plus de choses qu'au Tyran. Il faisoit valoir outre cela l'ancienne réputation des Rois de Macédoine, & l'univers conquis par leurs armes. Qu'au reste la proposition qu'il lui faisoit n'avoit aucun risque pour lui. Qu'il ne lui demandoit point de se déclarer avant qu'Antiochus fût passé en Grèce avec son armée : & que si lui Philippe , sans être secouru par Antiochus , avec ses seules forces avoit soutenu si longtems la guerre contre les Romains & les Etoliens unis ensemble , comment les Romains lui résisteroient-ils maintenant qu'il auroit pour alliés Antiochus & les Etoliens ? Il n'oublioit pas la circonstance d'Annibal , ennemi né des Romains , dont il avoit défait plus de Généraux qu'il ne leur en restoit.

Dicéarque prit Antiochus par d'autres endroits. Avant tout il lui fit sentir , que dans la guerre contre Philippe, les Romains avoient profité du butin , mais que l'honneur de la victoire avoit été tout entier pour les Eto-

ran , pour le faire souvenir du Traité qu'il avoit fait avec les Romains , & pour l'exhorter à ne pas troubler une paix qu'il avoit désirée & demandée avec tant d'ardeur. Ils envoièrent en même tems du secours à Gythium que le Tyran avoit déjà assiégé , & des Ambassadeurs à Rome pour y donner avis de tout ce qui se passoit.

Antiochus ne se déclaroit pas encore ouvertement , mais il prenoit des mesures secrètes pour le grand dessein qu'il rouloit dans son esprit. Il songea à se fortifier par de bonnes alliances avec ses voisins. Dans cette vue il se rendit à Raphia ville frontière de la Palestine du côté de l'Egypte. Il y donna sa fille Cléopâtre en mariage à Ptolémée Epiphane , & lui céda pour sa dot les provinces de Célé-Syrie & de Palestine ; à condition pourtant , comme la chose avoit été stipulée auparavant , qu'il en toucheroit la moitié des revenus.

A son retour à Antioche , il en maria une autre , nommée Antiochis , à Ariarathe roi de Cappadoce. Il auroit fort souhaité de faire prendre la troi-sième à Eumène roi de Pérgame : mais ce Prince la refusa , quoique ses trois

Polyb. l.

3. p. 167.

Liv. lib.

35. n.

13-20.

Appian.

in Sy-

riac. p.

88-92.

Joseph.

Antiq. l.

12. c. 3.



freres le lui conseillaient , parce qu'ils croioient que cette alliance avec un si grand Roi seroit un grand appui pour leur maison. Eumène les convainquit bientôt par les raisons qu'il leur donna , qu'il avoit mieux examiné l'affaire qu'eux. Il leur représenta , que s'il prenoit la fille d'Antiochus , il seroit obligé d'écouler ses intérêts contre les Romains , avec qui il voioit bien qu'il étoit sur le point de se brouiller. Que si les Romains avoient le dessus , comme on avoit tout lieu de le croire , il seroit envelopé dans les malheurs du vaincu , & que ce seroit infailliblement sa ruine. Que d'un autre côté , si c'étoit Antiochus qui eût l'avantage , tout ce qu'il y auroit à gagner pour lui seroit , qu'ayant l'honneur d'être son gendre , il faudroit aussi devenir son esclave un des premiers. Car il falloit compter , que si Antiochus avoit le dessus dans cette guerre , il forceroit toute l'Asie à plier sous lui , & tous les Princes à lui faire hommage : qu'on auroit meilleure composition des Romains , & qu'ainsi il avoit résolu de demeurer attaché à leurs intérêts. L'événement fit voir qu'il avoit raison.

Après

Après ces mariages , Antiochus se rendit en diligence dans l'Asie Mineure , & arriva à Ephèse au cœur de l'hiver. Il en repartit au commencement du printems pour aller châtier les Pisidiens qui excitoient des troubles , après avoir envoyé son fils en Syrie pour veiller à la sûreté des provinces en Orient.

J'ai dit ci-devant que les Romains avoient envoyé Sulpitius & Villius en qualité d'Ambassadeurs vers Antiochus. Ils avoient eu ordre de passer auparavant chez Eumène. Ils se rendirent donc à Pergame , la capitale de son royaume. Ils trouvèrent ce Prince dans un grand desir qu'on déclarât la guerre à Antiochus. En tems de paix , un si puissant Roi dans son voisinage lui donnoit de justes allarmes. Si l'on entroit en guerre , il ne doutoit point que le sort d'Antiochus ne dût être le même que celui de Philippe : & qu'ainsi , ou il seroit entièrement détruit ; ou , si on lui accordoit la paix , il comptoit profiter d'une partie de ses dépouilles & de ses places , qui le mettroient en état de se défendre par lui-même contre ses attaques. Qu'après tout , si les choses tournoient autre-

ment, il aimoit mieux s'exposer à quelque accident que ce fût dans la compagnie des Romains, que de se voir exposé, en se séparant d'eux, à subir de gré ou de force le joug d'Antiochus.

Sulpitius étant demeuré malade à Pergame, Villius, qui avoit appris qu'Antiochus étoit occupé à la guerre de Pisidie, se rendit à Ephèse, où il trouva Annibal. Il eut plusieurs entretiens avec lui, dans lesquels il tâcha, mais inutilement, de lui persuader qu'il n'avoit rien à craindre de la part des Romains. Il réussit mieux dans le dessein qu'il s'étoit proposé en lui témoignant beaucoup d'amitié, & lui rendant de fréquentes visites, qui étoit de le rendre suspect au Roi : car nous verrons bientôt que cela arriva de la sorte.

Tite-Live, sur la foi de quelques Historiens, raconte que Scipion étoit de cette ambassade, & que ce fut alors qu'Annibal lui fit cette célèbre réponse que j'ai rapportée ailleurs, par laquelle il donnoit le premier rang entre les grands Généraux à Alexandre, le second à Pyrrhus, le troisième à lui-même. Quelques personnes trouvent

Tome I.  
dans  
l'histoire  
des Car-  
thagi-  
nois.

vent peu de vraisemblance dans le voiage de Scipion , & encore moins dans la réponse d'Annibal.

Villius s'étant avancé d'Ephèse à Apamée, Antiochus s'y rendit après avoir terminé la guerre contre les Pisidiens. Leur entrevûe roula à peu près sur les mêmes sujets que celle qu'avoient eu à Rome les Ambassadeurs du Roi avec Quintius. Elle fut troublée par la nouvelle que reçut alors ce Prince de la mort d'Antiochus son fils aîné. Il retourna à Ephèse pleurer la perte qu'il venoit de faire. Malgré toutes ces belles apparences d'affliction, on crut assez généralement que c'étoit pure politique : que lui-même étoit l'auteur de sa mort , & l'avoit sacrifié à son ambition. C'étoit un jeune Prince dont on espéroit beaucoup , & qui avoit déjà donné de grandes preuves de sagesse, de bonté, & des autres vertus roiales , qui le rendoient l'objet de l'amour & de l'estime de tous ceux dont il étoit connu. On prétend que le vieux Roi en conçut de la jalousie, qu'il l'avoit renvoyé d'Ephèse en Syrie sous prétexte de veiller à la sûreté des provinces d'Orient ; & que là il l'avoit fait empoisonner par quelques

ques Eunuques de la Cour, pour se mettre l'esprit en repos. Il faudroit avoir des preuves bien certaines, pour former un tel soupçon contre un roi, & contre un pere.

Villius, pour ne point se rendre importun dans un tems de deuil & de tristesse, étoit retourné à Pergame, où il trouva Sulpitius parfaitement rétabli. Le Roi les manda peu après. Ils eurent un entretien avec son Ministre, qui se termina à des plaintes réciproques de part & d'autre : après quoi ils retournèrent à Rome, sans avoir rien conclu.

Dès qu'ils furent partis, Antiochus tint un grand Conseil sur les affaires présentes, où chacun à l'envi s'emporta contre les Romains, sachant que c'étoit un moyen sûr de faire sa cour au Prince. On relevoit la fierté de leurs demandes, & l'on trouvoit étrange qu'ils entreprissent d'imposer des loix au plus grand Roi de l'Asie, comme s'ils avoient à faire à un Nabis vaincu. Alexandre d'Acarnanie, qui avoit beaucoup de crédit sur l'esprit du Roi, comme s'il s'agissoit de délibérer, non pas s'il falloit faire la guerre ou non, mais où &

& comment il la falloit faire , mon-  
troit au Roi une victoire assurée s'il  
passoit en Europe , & s'il alloit s'éta-  
blir dans quelque partie de la Grèce.  
Que les Etoliens , qui en occupoient  
le centre , leveroient les premiers l'é-  
tendard de la revolte contre les Ro-  
mains. Qu'aux deux extrémités , Na-  
bis d'un côté , pour recouvrer ce qu'il  
avoit perdu , soulèveroit contr'eux  
tout le Péloponnèse ; & que de l'autre  
Philippé encore plus mécontent , ne  
manqueroit pas , au premier signal de  
guerre, de prendre aussi les armes. Qu'il  
n'y avoit point de tems à perdre , &  
que le point décisif étoit de s'empa-  
rer des postes favorables , & de s'assu-  
rer des alliés. Il ajoutoit qu'il falloit  
envoier sans délai Annibal à Cartha-  
ge , pour donner de l'inquiétude & de  
l'occupation aux Romains.

Annibal , que les entretiens avec  
Villius avoient rendu suspect au Roi ,  
ne fut point appelé à ce Conseil. Il s'a-  
perçut en plusieurs autres occasions que  
le Roi étoit refroidi à son égard , &  
ne lui marquoit plus la même confian-  
ce. Il eut une explication avec lui ,  
dans laquelle il lui ouvrit son cœur.  
Rappelant les premières années de son

enfance où il avoit juré sur les autels  
d'être l'ennemi éternel des Romains :  
„ C'est ce serment, dit-il, c'est cette  
„ haine, qui m'a mis les armes à la  
„ main pendant trente six ans, qui  
„ m'a fait chasser de ma patrie pen-  
„ dant la paix, & qui m'a obligé de  
„ venir chercher un asyle dans vos  
„ Etats. Si vous frustrez mes espéran-  
„ ces, guidé par cette même haine qui  
„ ne mourra qu'avec moi, j'irai par tout  
„ où je saurai qu'il y a des forces & des  
„ armes, susciter des ennemis aux Ro-  
„ mains. Je les hai, & en suis hai,  
„ Tant que vous songerez à leur faire  
„ la guerre, vous pouvez mettre An-  
„ nibal au nombre & à la tête de vos  
„ amis. Si quelque raison vous fait pen-  
„ cher vers la paix, prenez d'autres  
„ conseils que les miens. “ Antiochus,  
touché de ce discours, parut lui rendre  
son amitié & sa confiance.

Les Ambassadeurs étant de retour à  
Rome, on comprit bien par le rapport  
qu'ils firent de leur commission, qu'il  
falloit s'attendre à la guerre contre  
Antiochus : mais on ne jugea pas qu'il  
fût encore tems de la lui déclarer. Il  
n'en fut pas ainsi de Nabis, qui le pré-  
mier avoit rompu ouvertement le

Trai-

Traite , qui actuellement affiégeoit Gythium , & ravageoit les terres des Achéens. On envoya en Grèce le Préteur Acilius avec une flotte, pour prendre la défense des alliés.

Les Achéens avoient cette année An. M. 3813.  
là pour Général Philopémen. Il ne le Av. J. C. 191.  
cédoit à personne pour les combats de terre, mais n'avoit aucune connoif- Liv. lib. 35. n. 25-30.  
fance de la marine. Il se chargea pour- Plut. in  
tant du commandement de la flotte Achéenne, se \* flatant d'y réussir auf- Philop.  
fi bien qu'ailleurs: mais il apprit à ses p. 363.  
dépens à compter moins sur lui, & 364.  
connut de quel prix en tout étoit l'ex-  
périence. Nabis, qui avoit équipé à la hâte quelques vaisseaux, le battit, & peu s'en falut qu'il ne le fit prisonnier. Cette disgrâce ne le découragea point, mais le rendit plus sage

\* Le grand Prince de Condé pensa & parla bien sagement. Comme on parloit d'une bataille navale, ce Prince dit qu'il souhaiteroit passionnément d'en voir une pour sa propre instruction. Un Officier de marine qui étoit présent, lui dit: Monseigneur, si votre Altesse y étoit, il n'y a point d'Amiral qui ne fût ravi de recevoir vos ordres. Mes ordres: reprit brusquement le Prince: je me garderois bien de dire seulement mon avis. Je me tiendrois sur le pont bien tranquillement, & je regardois tous les mouvemens & toutes les manœuvres pour m'instruire.



& plus circonspect ; & c'est là l'usage que les personnes sensées doivent faire de leurs fautes , qui par là souvent leur deviennent plus utiles que les plus heureux succès. Nabis triomphoit : Philopémen se promet bien de lui rendre cette joie de courte durée. En effet peu de jours après , l'aïant surpris lorsqu'il s'y attendoit le moins , il brula son camp , & fit un grand carnage de ses troupes. Gythium cependant se rendit : ce qui augmenta beaucoup la fierté du Tyran.

Philopémen vit bien qu'il en falloit venir à un combat. C'étoit là son fort, & personne ne l'égaloit pour bien ranger ses troupes , pour choisir habilement les meilleurs postes , pour prendre tous les avantages , & pour profiter de toutes les fautes que pouvoit faire l'ennemi. Ici , piqué de jalousie & animé de vengeance contre Nabis , il mit en usage toute son habileté dans la science militaire. Le combat se donna assez près de Sparte. Dans la première attaque les troupes auxiliaires de Nabis , qui faisoient sa principale force , enfoncèrent les Achéens , les mirent en desordre , & les firent plier. C'étoit par l'ordre du Général

ral qu'ils prirent la fuite, pour attirer les ennemis dans des embuscades qu'il leur avoit préparées. Ils y donnèrent tête baissée, & dans le moment qu'ils jettoient déjà des cris de victoire, les fuyards tournèrent visage, les Achéens qui étoient en embuscade tombèrent sur eux brusquement, & en firent un grand carnage. Comme le pays étoit fourré, & très difficile pour la cavalerie à cause des ruisseaux & des fondrières dont il étoit coupé, le Général ne livra pas ses troupes à leur ardeur, & ne leur permit pas de poursuivre l'ennemi aussi vivement qu'elles l'auroient souhaité, mais il fit sonner la retraite, & campa dans ce lieu-là même, quoi qu'il fût encore grand jour. Comme il se douta bien que, dès que la nuit seroit venue, les ennemis, revenant de leur fuite, se retireroient vers la ville par petits pelotons, il plaça en embuscade tout autour dans tous les passages, sur les ruisseaux & sur les collines, différens corps de troupes : qui effectivement en tuèrent ou en prirent un très grand nombre, de sorte qu'à peine Nabis conserva-t-il la quatrième partie de son armée. Philopémen, l'ayant ren-

fermé

fermé dans sa ville , ravagea pendant un mois entier toute la Laconie ; & , après avoir considérablement affoibli les forces du Tyran , il retourna chez lui , chargé de butin & de gloire.

Cette victoire fit beaucoup d'honneur à Philopémen , parce qu'il étoit visible qu'on ne la devoit qu'à sa prudence & à son habileté. On raconte de lui une chose qui est peut-être unique , & que les jeunes Officiers pourroient se proposer comme un modèle. Lorsqu'il étoit en marche , en tems de paix comme en tems de guerre , & qu'il trouvoit quelque endroit , quelque passage difficile , s'arrêtant tout court , il se demandoit à lui-même s'il étoit seul , ou demandoit à ceux qui l'accompagnoient , comment il faudroit s'y prendre si l'ennemi venoit brusquement tomber sur eux , s'il les attaquoit ou de front , ou par les flancs à droit ou à gauche , ou par l'arrière garde : s'il se présentoit en bataille rangée , ou avec moins d'ordre comme une armée qui est en marche. Quel poste devoit-il prendre pour lui ? Où placer ses bagages , & combien de troupes faudroit-il destiner pour leur garde ? Seroit-il à propos de

de continuer son chemin , ou de retourner sur ses pas par où l'on étoit venu ? Où placer le camp ? Quelle étendue lui donner ? Comment assurer ses fourrages , & les moïens de faire de l'eau ? Par quel endroit faudra-t-il le lendemain , après qu'on aura décampé , dresser sa marche , & dans quel ordre ? Il s'étoit accoutumé de si bonne heure & s'étoit tellement exercé à ce manège guerrier , que rien n'étoit nouveau pour lui , que nul accident inopiné ne le déconcertoit , & qu'il prenoit son parti sur le champ comme s'il avoit tout prévu. Voilà comment on devient un grand homme de guerre. Mais , pour cela , il faut aimer son métier , se faire un honneur d'y réussir , s'en occuper sérieusement , & se mettre au dessus des discours d'une Jeunesse indolente , sans élévation & sans vûes.

Pendant cette expédition des Achéens contre Nabis , les Etoliens avoient en-  
 Liv. lib.  
 3<sup>e</sup>. n.  
 31-34.  
 voïé une ambassade à Antiochus , pour l'exhorter à passer en Grèce. Non seulement ils lui promettoient de lui donner toutes leurs troupes pour agir avec les siennes , mais ils l'assuroient encore qu'il pouvoit compter sur Philippe  
 roi

roi de Macédoine , sur Nabis roi de Lacédémone , & sur plusieurs autres Etats de Grèce , qui étant tous ennemis des Romains dans le cœur , n'attendoient que sa venue pour se déclarer contr'eux. Thoas , le Chef de cette ambassade , étala tous ces avantages avec beaucoup de pompe & de véhémence. Il lui représenta que les Romains aiant retiré leur armée de Grèce , l'avoient laissée sans défense : que l'occasion ne pouvoit être plus belle pour s'en saisir : qu'il trouveroit tout disposé à le recevoir , & qu'il n'avoit seulement qu'à se montrer pour se rendre le maître du pays. Ce portrait flaté qu'on lui fit de l'état des affaires de Grèce le frapa extrêmement , & ne lui laissa presque plus lieu de délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre.

Les Romains de leur côté , qui n'ignoroient pas tous les mouvemens que se donnoit l'Etolie pour leur enlever leurs alliés , & leur susciter de toutes parts des ennemis , avoient envoyé en Grèce des Ambassadeurs , du nombre desquels étoit Quintius. Il trouva tous les peuples fort bien disposés , excepté les Magnètes , qu'on avoit

avoit aliénés des Romains en répandant le bruit qu'ils étoient prêts de rendre à Philippe son fils qu'il leur avoit donné en otage, & de lui livrer la ville de Démétriade qui appartenoit aux Magnètes. Il falut les détromper, mais d'une manière adroite & délicate, qui ne choquât pas Philippe, qu'on avoit bien plus intérêt de ménager. C'est ce que fit Quintius avec beaucoup d'habileté. L'auteur de ces faux bruits étoit Euryloque, qui exerçoit pour lors la première Magistrature. Comme il lui échapa quelque parole dure & injurieuse contre les Romains, qui donna lieu à Quintius de reprocher aux Magnètes avec chaleur leur ingratitude, Zénon, un des anciens, s'adressant à Quintius & aux autres Ambassadeurs les larmes aux yeux, les conjura de ne point imputer à tout le peuple la fureur d'un particulier, dont lui seul devoit répondre. Que les Magnètes étoient redevables à Quintius & au peuple Romain, non seulement de la liberté, mais de ce que les hommes ont de plus cher & de plus précieux; & qu'ils perdroient la vie, plutôt que de renoncer à l'amitié des Romains, & d'oublier les  
 •bli-

obligations qu'ils leur avoient. Toute l'assemblée applaudit à ce discours. Euryloque voyant bien qu'il ne pouvoit plus demeurer en sûreté dans la ville, se réfugia chez les Etoliens.

Thoas, le Chef de la nation, étoit revenu de chez Antiochus, & en avoit amené avec lui Ménippe, que le Roi envoioit aux Etoliens en qualité d'Ambassadeur. Avant que l'assemblée générale fût convoquée, ces deux hommes avoient travaillé de concert à préparer & à prévenir les esprits, en exagérant avec emphase les armées de terre & de mer qu'avoit le Roi, ses nombreuses troupes d'infanterie & de cavalerie, les éléphants qu'il avoit fait venir des Indes, sur tout (motif puissant pour la multitude) l'or immense que le Roi apporteroit avec lui, suffisant pour acheter les Romains mêmes.

Quintius étoit informé régulièrement de tout ce qui se disoit & se passoit en Etolie. Quoique tout lui parût désespéré de ce côté-là, cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, & pour mettre encore plus les Etoliens dans leur tort, il jugea à propos d'envoier dans l'assemblée quelques

ques Députés des alliés , pour faire ressouvenir les Etoliens de leur alliance avec les Romains , & pour être en état de répondre librement à ce que pourroit avancer l'Ambassadeur d'Antiochus. Il chargea de cette commission les Athéniens , que la dignité de leur ville , & leur ancienne liaison avec les Etoliens , y rendoient plus propres que tous les autres.

Thoas ouvrit l'assemblée , en annonçant qu'il étoit venu un Ambassadeur de la part d'Antiochus : on le fit entrer. Il commença par dire qu'il auroit été à souhaiter pour les peuples de la Grèce & de l'Asie , qu'Antiochus fût intervenu plutôt dans leurs affaires , & pendant que celles de Philippe se soutenoient encore : que par ce moyen chacun auroit conservé ses droits , & que tout ne seroit pas tombé sous le pouvoir des Romains , Mais „ à présent encore , dit-il , si vous mettez à exécution les desseins que vous „ avez formés , Antiochus pourra , „ avec l'aide des dieux & votre secours , rétablir dans leur ancienne „ splendeur les affaires de la Grèce , „ en quelque mauvais état qu'elles „ soient.

Les



Les Athéniens, à qui l'on donna ensuite audience, sans dire un mot du Roi, se contentèrent de rappeler aux Etoliens le souvenir de leur alliance avec les Romains, & des services que Quintius avoit rendus à toute la Grèce, les conjurant de ne rien précipiter dans une affaire aussi importante que celle dont il s'agissoit actuellement. Que les résolutions hardies, prises avec chaleur & vivacité, pouvoient avoir d'abord un premier coup d'œil flatteur : qu'on en sentoît ensuite les difficultés dans l'exécution, & que rarement elles avoient un heureux succès. Que les Ambassadeurs Romains, & parmi eux Quintius, n'étoient pas loin. Que pendant que tout étoit encore indécis, il paroîtroit plus de sagesse de discuter mûrement leurs intérêts & leurs prétentions dans des entrevûes paisibles, que d'engager précipitamment l'Europe & l'Asie dans une guerre, dont les suites ne pouvoient être que funestes.

La multitude, toujours avide de nouveauté, étoit entièrement pour Antiochus, & ne vouloit pas même qu'on admît les Romains dans l'assemblée. Les anciens & les plus sages eurent

eurent besoin de tout leur crédit pour obtenir qu'on les y invitât. Quintius s'y rendit, moins dans l'espérance de faire aucune impression sur des esprits si fort prévenus, que pour convaincre tous les peuples que les Etoliens seuls étoient les auteurs de la guerre qui alloit s'allumer, & que les Romains ne s'y engageoient que malgré eux, & forcés par la nécessité. Il commença par rappeler le souvenir du tems où les Etoliens étoient entrés en alliance avec les Romains : parcourut légèrement les différentes atteintes qu'ils y avoient données ; & après avoir dit peu de choses à l'égard des villes qui faisoient le prétexte de leurs querelles, il se réduisit à marquer, que s'ils croioient avoir quelque juste sujet de plaintes, il paroïssoit bien plus raisonnable de faire leurs remontrances au Sénat qui seroit toujours prêt à les écouter, que de susciter de gaieté de cœur entre les Romains & Antiochus une guerre, qui alloit troubler tout l'univers, & qui causeroit infailliblement la ruine de ceux qui en auroient été les promoteurs.

L'événement justifia ses représentations, mais elles furent vaines, alors,

Theac,

Thoas ; & ceux de sa faction , furent écoutés favorablement , & obtinrent que sans délai , & en présence même des Romains , on feroit un Décret par lequel on appelleroit Antiochus pour venir delivrer la Grèce , & pour se rendre l'arbitre des différens entre les Etoliens & les Romains. Quintius ayant demandé qu'on lui donnât une copie de ce Décret , Damocrite , qui étoit alors en charge , s'ou lia jusqu'au point de lui répondre insolemment , qu'il avoit bien d'autres affaires pour le présent , & que dans peu il iroit lui même lui porter ce Décret en Italie en campant sur les bords du Tibre : tant un esprit d'emportement & de fureur avoit alors saisi toute la nation , & même les premiers magistrats des Etoliens ! Quintius & les autres Ambassadeurs retournèrent à Corinthe.

Liv. I. Les Etoliens , dans leur conseil privé , formèrent en un même jour trois résolutions étonnantes : c'étoit de s'emparer par ruse & par trahison de Démétride , de Chalcis , & de Lacédémone. Trois des principaux citoyens furent chargés chacun de l'une de ces trois expéditions.

Dioclès partit pour Démétride ,  
&

& par le secours de la faction d'Euryloque, qui étoit actuellement en exil, & qui parut alors à la tête des troupes que Dioclès avoit amenées, il se rendit maître de la ville.

Thoas n'eut pas le même succès à Chalcis, dont il avoit espéré pouvoir aussi s'emparer par le moyen d'un Exilé. Les Magistrats, qui étoient fort attachés aux Romains, aiant pressenti le dessein qu'on formoit contre la ville, la mirent en état de défense & hors d'insulte. Thoas ainsi manqua son coup, & s'en retourna tout confus.

L'entreprise contre Sparte étoit bien plus délicate & plus importante. On ne pouvoit y entrer que comme ami. Nabis, depuis longtemps, sollicitoit le secours des Etoliens. Alexamène fut chargé d'y conduire mille hommes d'infanterie. On y joignit trente jeunes gens, qui étoient l'élite de la cavalerie, auxquels les Magistrats commandèrent d'exécuter ponctuellement les ordres de leur Commandant quels qu'ils fussent. Alexamène fut reçu par le Tyran avec grande joie. Ils sortoient tous les jours l'un & l'autre avec leurs troupes pour leur faire faire l'exerci-

ce en pleine campagne sur les bords de l'Eurotas. Un jour, Alexaméne aiant donné le mot à ses Cavaliers, il attaque Nabis qu'il avoit tiré exprès à l'écart, & le renverse de dessus son cheval. Aussitôt les Cavaliers accourent, & le percent de plusieurs coups. Alexaméne, sans perdre de tems, regagne la ville pour s'emparer du palais de Nabis. S'il eût convoqué sur le champ l'assemblée, & qu'il y eût parlé d'une manière conforme à la conjoncture présente, ç'en étoit fait, & Sparte se seroit déclarée pour les Etoliens. Mais il passa le reste du jour & la nuit entière à fouiller dans les trésors du Tyran, & ses troupes, à son exemple, se mirent à piller la ville. Les Spartiates, aiant pris les armes, font un grand carnage des Etoliens qui s'étoient répandus de côté & d'autre, marchent droit au palais où ils tuent Alexaméne, qu'ils trouvèrent presque sans défense, & uniquement occupé à mettre sa riche proie en sureté. Tel fut le succès de l'entreprise contre Sparte.

Plut. in  
Philop  
p. 364.  
365.

Au premier bruit de la mort de Nabis, Philopémen, le Général des Achéens, marcha avec un assez gros corps

corps de troupes vers Sparte , où il trouva tout en trouble & en confusion. Il convoqua les principaux , leur parla comme auroit dû faire Alexamène , & fit si bien que gagnant les uns par ses raisons , & entraînant les autres par la force , il obligea cette ville d'entrer dans la Ligue des Achéens.

Ce succès augmenta merveilleusement sa réputation parmi ces peuples : car ce n'étoit pas un petit service que d'avoir acquis à la Ligue une ville aussi puissante que Sparte , & d'une si grande autorité. Par là il gagna aussi l'amitié & la confiance des plus gens de bien de Lacédémone , qui espérèrent l'avoir pour garant & pour défenseur de la liberté. Voila pourquoi , quand la maison & tous les biens de Nabis eurent été vendus , ils résolurent par un Décret public de lui faire présent de tout l'argent qui étoit revenu de cette vente , qui montoit à six vingts talens , & de lui envoyer une députation pour le prier de les recevoir.

Six  
vingts  
mille  
écus.

Ce fut en cette occasion qu'on vit très clairement , dit Plutarque , que la vertu de ce grand personnage étoit bien pure , & qu'il ne paroissoit pas seulement homme de bien , mais qu'il

l'étoit effectivement. Car il ne se trouva pas un seul Spartiate qui voulût se charger de la commission de lui aller offrir ce présent. Saisis de respect & de crainte, ils s'en excusèrent tous, de sorte qu'enfin ils prirent le parti de lui envoyer faire la proposition par un de ses hôtes, nommé Timolaüs.

Ce Timolaüs étant arrivé à Mégalo polis, logea chez Philopémen, qui le reçut avec beaucoup de marques de bonté. Là il eut le tems de considérer de près la gravité de toute sa conduite, la noblesse de ses sentimens, la frugalité de sa vie, & la régularité de ses mœurs, qui le rendoient incorruptible & invincible à l'argent; & il fut si étonné de tout ce qu'il vit, qu'il n'osa jamais lui ouvrir la bouche du présent qu'il venoit lui offrir, & qu'ayant donné quelque autre prétexte à son voyage, il s'en retourna comme il étoit venu. Il fut envoyé une seconde fois, & ne fut pas plus hardi. Enfin, au troisiéme voyage il se hazarda, quoi qu'avec peine, à déclarer à Philopémen la bonne volonté de Sparte

Philopémen l'écouta tranquillement: mais sur l'heure même il alla  
à Sparte

à Sparte , & après avoir témoigné aux Spartiates les vifs sentimens de reconnoissance , il leur conseilla de ne pas dépenser leur argent à gagner & corrompre leurs amis gens de bien , parce qu'ils pourroient toujours user & jouir gratuitement de leur vertu & de leur sagesse , mais de le garder pour acheter & gagner les méchans , & ceux qui dans les Conseils brouilloient & divisoient la ville par leurs discours féditieux , afin que l'argent les obligeant à se taire , ils leur fissent moins de peine dans le Gouvernement. „ Car „ il vaut beaucoup mieux , ajouta-t-il , „ fermer la bouche à ses ennemis qu'à „ ses amis. „ Voilà jusqu'où alloit le desintéressement de Philopémen. Que l'on compare cette noblesse & cette grandeur de sentimens , avec la bassesse de ces ames viles qui ne songent qu'à amasser.

Thoas s'étoit rendu au près d'Antiochus ; & par les promesses magnifiques qu'il fit à ce Prince , par tout ce qu'il lui dit de l'état présent de la Grèce , & en particulier de ce qui s'étoit fait dans l'assemblée générale des Etoliens . il le détermina à y passer incessamment. Il le fit avec tant de pré-

Liv. lib.

35. n.

43-45.



cipitation , qu'il ne se donna pas le tems de prendre toutes les mesures que demandoit une guerre de cette importance , & n'emmena pas même assez de troupes. Il laissa derrière lui Lampsaque , Troas , & Smyrne , trois villes puissantes , qu'il eût falu réduire avant que de se déclarer ; & , sans attendre les troupes qui lui venoient de Syrie , & de l'Orient , il n'emmena que dix mille hommes d'infanterie , & cinq cens chevaux. Ces forces auroient à peine suffi quand il ne se feroit agi que de prendre possession d'un pays sans défense , & qu'il n'y eût pas eu de guerre à craindre de la part des Romains.

Il arriva d'abord à Démétriade , & de là , après avoir reçu le Décret & l'Ambassade des Etoliens , il se rendit à Lamia où se tenoit leur assemblée. On l'y reçut avec de grandes démonstrations de joie. Il commença par s'excuser de ce qu'il venoit avec beaucoup moins de troupes qu'on ne l'avoit espéré , faisant entendre que cet empressement étoit une preuve de son zèle pour leurs intérêts , puisqu'au premier signal qu'ils lui en avoient donné , il étoit parti malgré la mauvaise

vaïse faïson , & fans attendre que tout fût prêt : mais que bientôt leur attente feroit remplie. Que dès que le tems feroit propre à la navigation , ils verroient toute la Grèce couverte d'armes , d'hommes , de chevaux ; & toutes les côtes de la mer bordées de galères. Qu'il n'épargneroit ni dépense , ni peine , ni danger , pour délivrer réellement la Grèce , & pour y procurer le premier rang aux Etoliens. Qu'avec ses nombreuses armées il arriveroit auffi d'Asie des convois de toutes fortes : qu'ils euffent foin feulemment de fournir pour le préfent à fon armée ce qui lui feroit néceffaire. Après avoir ainfi parlé , il fe retira.

Les plus fensés de l'afsemblée voioient bien qu'Antiochus , au lieu d'un fecours effectif & préfent tel qu'il l'avoit promis , ne leur donnoit prefque que des paroles & des efpérances. Ils auroient fouhaité qu'on le prît feulemment pour médiateur & pour arbitre entr'eux & les Romains , & non pour Chef de la guerre. Mais Thoas emporta les fuffrages , & le fit nommer Généraliffime. On lui donna trente des principaux de la nation , pour délibérer avec eux quand il le jugeroit à propos.

## §. VI.

*Antiochus fait tenter vainement les Achéens. Il se rend maître de Chalcis, & de toute l'Eubée. Les Romains lui déclarent la guerre, & envoient contre lui dans la Grèce le Consul Manius Acilius. Antiochus profite mal des conseils d'Annibal. Il est vaincu près des Thermopyles. Les Etoliens se soumettent aux Romains.*

An. M. LE PREMIER sujet de délibération  
 3813. entre le Roi & les Etoliens, fut de  
 Av.J.C. savoir par quelle expédition il falloit  
 191. commencer. On jugea à propos de  
 Liv.lib. faire une nouvelle tentative sur Chal-  
 29. II. cis, & sans perdre de tems l'on s'y  
 46-51. Appian. rendit. Quand on en fut près, le Roi  
 inSyriac. laissa les principaux des Etoliens s'a-  
 P.92-93. boucher avec ceux de la ville qui en  
 étoient sortis à leur arrivée. Les Eto-  
 liens les exhortèrent vivement à faire  
 alliance & amitié avec Antiochus,  
 mais sans renoncer à celle des Ro-  
 mains. Ils dirent que ce Prince étoit  
 passé dans la Grèce, non pour y por-  
 ter la guerre, mais pour la délivrer  
 réellement & de fait, & non simple-  
 ment en paroles comme avoient fait  
 les

les Romains. Qu'il ne pouvoit y avoir rien de plus utile pour les villes de la Grèce, que d'être amies en même tems des deux puissances, parce que l'une les défendrait toujours contre l'autre, & que par là elles se tiendraient mutuellement en respect. Qu'ils vissent, s'ils ne prenoient pas ce parti, à quoi ils s'exposaient, le secours Romain étant éloigné, & le Roi présent & à leurs portes.

Miction, l'un des principaux de Chalcis, répondit, Qu'il ne pouvoit deviner pour la délivrance de qui Antiochus avoit quitté son royaume, & étoit passé en Grèce. Qu'il n'y savoit aucune ville qui eût garnison Romaine, ou qui paiât quelque tribut à Rome, ou qui se plaignît d'être opprimée. Que pour les Chalcidiens, ils n'avoient besoin ni de libérateur, puisqu'ils étoient libres; ni de défenseur, puisqu'ils vivoient en paix sous la protection & avec l'amitié des Romains. Qu'ils ne rejettoient pas l'amitié du Roi, ni des Etoliens: mais que la première démarche d'amis qu'ils devoient faire, étoit de se retirer de leur île. Qu'ils étoient bien déterminés, non seulement à ne les pas recevoir

dans leur ville , mais à ne faire avec eux aucune alliance que de concert avec les Romains.

Quand on eut raporté cette réponse au Roi , comme il avoit amené avec lui peu de troupes , & qu'il n'étoit pas en état de forcer la ville , il prit le parti de retourner à Démétriade. Une première démarche si peu sage , & si mal concertée , ne lui fit pas d'honneur , & ne fut pas d'un bon augure pour l'avenir.

On se tourna d'un autre côté , & l'on essaya de gagner les Achéens & les Athamanes. Les premiers donnèrent audience aux Ambassadeurs d'Antiochus & des Etoliens à Ege où se tenoit leur assemblée , en présence de Quintius Général des Romains.

L'Ambassadeur d'Antiochus parla le premier. C'étoit un homme vain , comme le sont d'ordinaire ceux qui vivent à la cour & aux frais des Princes , qui se croioit un beau parleur , & qui prenoit un ton emphatique & imposant. Il dit , Qu'une cavalerie innombrable passoit l'Helléspont pour

à Is , ut plerique quos opes regia alunt ,  
vaniloquus , maria terraque inani sonitu verborum compleverat. Liv.

pour venir en Europe , composée partie de cuirassiers , partie d'archers , qui de dessus leurs chevaux , dans la fuite même , lançoient à coup sûr leurs flèches en se retournant. A cette cavalerie , capable d'écraser seule toutes les forces de l'Europe réunies ensemble , il ajoutoit une infanterie encore plus nombreuse : les Dahes, les Médes, les Elyméens , les Caddusiens , noms inconnus & effraians. Pour la flotte , que nul port de la Grèce ne pourroit contenir , l'aile droite devoit être composée des Tyriens & des Sidoniens , la gauche des Aradiens & des Sidètes de Pamphylie , nations les plus habiles incontestablement & les plus expérimentées dans la marine. Qu'il étoit inutile de faire un dénombrement des sommes immenses que le Roi apportoit avec lui , tout le monde sachant que les royaumes d'Asie avoient toujours abondé en or. Qu'il falloit juger de la même sorte des autres préparatifs de guerre. Qu'ainsi les Romains n'auroient point ici affaire à un Philippe ou à un Annibal , celui-ci simple citoyen de Carthage , l'autre renfermé dans les bornes étroites de son royaume de Macédoine ; mais à un

Prince maître de toute l'Asie & d'une partie de l'Europe. Que cependant, quoi qu'il vînt des extrémités de l'Orient pour délivrer la Grèce, il n'exigeoit rien des Achéens qui fût contraire à la fidélité qu'ils croioient devoir aux Romains leurs premiers amis & alliés. Qu'il ne demandoit point qu'ils joignissent leurs armes aux siennes contr'eux, mais seulement qu'ils demeurassent neutres, sans se déclarer ni pour les uns, ni pour les autres.

Archidamus, Ambassadeur des Etoliens, parla en conformité, ajoutant que le parti le plus sûr & le plus sage pour les Achéens, étoit de demeurer simples spectateurs de la guerre, & d'en attendre en paix l'événement sans y prendre de part, & sans courir aucun risque. Puis s'échaufant peu à peu, il se répandit en reproches & en injures contre les Romains en général, & personnellement contre Quintins. Il les traitoit d'ingrats, qui avoient oublié qu'ils devoient au courage des Etoliens, non seulement la victoire remportée contre Philippe, mais encore le salut de leur armée & de leur Général. Car enfin quelle  
fouc.

fonction de Capitaine Quintius avoit-il fait dans la bataille ? Qu'il ne l'avoit vû occupé dans cette action qu'à consulter les auspices , qu'à immoler des victimes , qu'à faire des vœux , comme s'il eût été là en qualité d'Augure & de Prêtre , pendant que lui il exposoit sa personne & sa vie aux traits des ennemis pour le défendre & le conserver.

A cela Quintius répondit , Qu'on voioit bien à qui Archidamus avoit cherché à plaire par son discours. Que convaincu de la parfaite connoissance qu'avoient les Achéens du caractère des peuples d'Etolie , qui faisoient consister toute leur bravoure en paroles & non en actions , il s'étoit peu mis en peine de ménager leur estime , mais n'avoit songé qu'à se faire valoir auprès des Ambassadeurs du Roi , & par leur moyen auprès du Roi même. Que si l'on avoit pu ignorer jusqu'ici ce qui avoit formé l'alliance d'Antiochus & des Etoliens , le discours des Ambassadeurs le faisoit connoître sensiblement. Que de part & d'autre ce n'avoient été que mensonges & vanteries , montrant des forces qu'ils n'avoient point , se séduisant & s'enflant  
mu.



mutuellement par de fausses promesses & de vaines espérances : les Eto-  
liens avançant d'un côté hardiment ,  
comme vous venez de l'entendre , que  
c'étoient eux qui avoient vaincu Phi-  
lippe , & sauvé les Romains ; & que  
toutes les villes de la Grèce étoient  
prêtes à se déclarer pour l'Étolie ; &  
le Roi d'un autre côté assurant qu'il  
alloit mettre en marche des troupes  
innombrables d'infanterie & de cava-  
lerie , & couvrir la mer de ses flotes.

„ Ceci me rappelle un repas que me  
„ donna à Chalcis un ami , honnête  
„ homme , dit-il , & qui entend à  
„ merveille à traiter ses hôtes. Surpris  
„ de la quantité & de la variété des  
„ mêts qui nous furent servis , nous  
„ lui demandâmes comment , au mois  
„ de Juin , il avoit pu amasser tant de  
„ gibier. Cet homme , qui n'étoit pas  
„ glorieux & vain comme ces gens  
„ ci , se mettant à rire , nous avoua de  
„ bonne foi que tout ce gibier préten-  
„ du n'étoit que du cochon assaison-  
„ né diversement , & mis à différen-  
„ tes sauces. Il en eût de même des  
„ troupes du Roi qu'on nous a tant  
„ fait valoir , & dont on a cherché à  
„ enfler le nombre par de grands noms.

„ Dahes,

„ Daces , Médes , Caddusiens , Ely-  
 „ méens , tout cela n'est qu'un même  
 „ peuple, & encore un peuple d'esclaves  
 „ plutôt que de soldats. Que ne puis-  
 „ je , Achéens , vous représenter tous  
 „ les mouvemens & toutes les cour-  
 „ ses de ce grand Roi , qui tantôt se  
 „ rend à l'assemblée des Eto-  
 „ liens pour y mendier un secours de vivres &  
 „ d'argent , & tantôt se présente en-  
 „ vain aux portes de Chalcis , d'où il  
 „ est obligé de se retirer honteusement.  
 „ Antiochus a cru mal à propos les Eto-  
 „ liens , & ceux-ci se sont fiés mal-à-  
 „ propos aussi à Antiochus. C'est ce qui  
 „ doit vous apprendre à ne vous lais-  
 „ ser pas tromper , & à vous fier plei-  
 „ nement à la bonne foi des Romains,  
 „ dont vous avez fait épreuve tant  
 „ de fois. Je m'étonne qu'on ose vous  
 „ dire que le parti le plus sûr pour  
 „ vous est de vous conserver neutres,  
 „ & de demeurer simples spectateurs  
 „ de la guerre. Ce moi en est sûr, mais  
 „ pour devenir la proie du vainqueur.  
 La délibération de l'assemblée des  
 Achéens ne fut ni longue , ni douteu-  
 se. Le résultat fut qu'on déclareroit  
 la guerre à Antiochus & aux Eto-  
 liens. Ils envoièrent sur le champ , à  
 la

la prière de Quintius , quelque secours à Chalcis & à Athènes , cinq cens hommes pour chacune de ces villes.

Antiochus ne fut guères plus content des Béotiens , qui répondirent qu'ils délibéreroient sur le parti qu'ils devoient prendre , quand ce Prince feroit arrivé en Béotie.

Cependant Antiochus fit un nouvel effort , & s'approcha de Chalcis avec un bien plus grand nombre de troupes que la première fois. La faction contraire aux Romains l'emporta , & la ville lui ouvrit ses portes. Les autres villes en firent bientôt autant , & il se rendit maître de toute l'Eubée. Il compta pour beaucoup d'avoir commencé la première campagne par la conquête & la réduction d'une Ile si considérable. Mais qu'est-ce qu'une conquête où l'on ne trouve point d'ennemis à combattre ?

An. M.

3813.

Av. J. C.

191.

Liv. lib.

36. n.

1-15.

Appian.

in Syriac.

p. 93-96.

Il s'en préparoit de terribles contre ce Prince. Les Romains , après avoir consulté la volonté des dieux par la voie des augures & des auspices , déclarèrent la guerre à Antiochus & à ses adhérens. On ordonna des processions pendant deux jours ,  
pour

pour implorer le secours & la protection des dieux. On voua de célébrer les grands Jeux pendant dix jours si le succès de la guerre étoit favorable, & d'offrir des présens dans tous les temples des dieux. Quelle honte un paganisme si religieux, quoiqu'aveugle, ne feroit-il point à des Généraux chrétiens, qui rougiroient de la piété & de la religion!

On n'omit rien non plus du côté des soins humains. Il fut défendu aux Sénateurs & aux Magistrats inférieurs de s'éloigner de Rome à une distance d'où ils ne pussent pas revenir le même jour; & l'on ne voulut pas que cinq Sénateurs pussent s'en absenter en même tems. L'amour du bien public prévaloit sur tout. Le Consul Acilius, à qui la Grèce étoit échue par le sort, marqua le rendez-vous à ses troupes à Brunduse pour le quinze de Mai, & il partit de Rome quelques jours auparavant.

Brindus.

Il arriva à Rome presque en même tems des Ambassadeurs de la part de Ptolémée, de Philippe, des Carthaginois, de Masinissa, pour offrir aux Romains de l'argent, du blé, des troupes, des vaisseaux. Le Sénat leur

mar-

marqua la reconnoissance du peuple Romain , mais n'accepta de toutes ces offres que le blé à condition de le paier : il pria seulement Philippe d'aider le Consul.

Antiochus cependant , après avoir sollicité plusieurs villes ou par ses Envoies ou par lui-même à entrer dans son alliance , se rendit à Démétriede , où il tint un Conseil de guerre avec tous les hauts Officiers de son armée , sur les opérations de la campagne que l'on commençoit. Annibal , qui étoit rentré en faveur y assista. Ce fut à lui qu'on demanda le premier son avis. Il commença d'abord par insister sur la nécessité de faire tous les efforts possibles pour engager Philippe dans les intérêts du Roi préalablement à tout le reste : démarche si importante, que , si elle réussissoit , on pouvoit sûrement compter sur un heureux succès. „ En effet disoit-il , si Philippe „ a soutenu seul si longtems tout le poids „ de la puissance Romaine, que ne doit „ on point espérer d'une guerre où les „ deux plus grands Rois de l'Europe „ & de l'Asie uniront ensemble leurs „ forces : d'autant plus que les Ro- „ mains auroient alors contr'eux tout „ ce

„ ce qui les avoit auparavant rendu  
 „ supérieurs , c'est-à-dire les Etoliens  
 „ & les Athamanes , à qui seuls on  
 „ savoit qu'ils avoient été redevables  
 „ de la victoire. Or qu'il soit facile  
 „ de détacher Philippe du parti des  
 „ Romains , qui en peut douter , si ce  
 „ que Thoas a tant de fois répété au  
 „ Roi pour l'engager à passer dans la  
 „ Grèce est vrai , que ce Prince , fré-  
 „ missant de colère de se voir réduit  
 „ à une honteuse servitude sous le nom  
 „ de paix , n'attendoit qu'une occa-  
 „ sion pour éclater ? En peut-il espé-  
 „ rer une plus favorable que celle qui  
 „ s'offre maintenant à lui , ? S'il ne  
 „ l'acceptoit pas , Annibal étoit d'avis  
 „ que le Roi envoiât son fils Séleucus  
 „ avec l'armée qu'il avoit en Thrace ,  
 „ pour ravager les frontières de la Ma-  
 „ cédoine , & mettre Philippe hors d'é-  
 „ tat de porter du secours aux Romains.  
 „ Il insista sur un autre point en-  
 „ core plus important , & soutint , com-  
 „ me il avoit toujours fait dès le com-  
 „ mencement , que l'on ne pouvoit bat-  
 „ tre les Romains qu'en Italie , & que  
 „ c'étoit pour cela qu'il avoit toujours  
 „ conseillé d'y aller commencer la guer-  
 „ re. Que puisque l'on avoit pris un au-  
 tre

tre parti, & que le Roi se trouvoit actuellement en Grèce, son avis, dans l'état présent des affaires, étoit que le Roi fit venir incessamment toutes ses troupes d'Asie, sans compter davantage sur les Étoliens ou sur les autres alliés de Grèce, qui pourroient bien lui manquer tout d'un coup. Que dès que ces troupes seroient arrivées, il falloit marcher vers les côtes de Grèce qui sont vis à-vis de l'Italie, & y faire aller aussi la flotte. Qu'il faudroit en employer la moitié à ravager & à tenir en allarme les côtes d'Italie; & garder l'autre dans quelque port voisin pour faire mine de passer avec les troupes, & être effectivement prêt à le faire en cas qu'il se présentât quelque occasion dont on pût tirer avantage. C'étoit le moien, disoit-il, de retenir les Romains chez eux, afin de défendre leurs côtes; & en même tems c'étoit celui qui étoit le plus propre pour porter la guerre en Italie, l'unique endroit, selon lui, où les Romains pouvoient être vaincus. „Voilà, dit-il, „en finissant, ce que je pense: &, si „je suis moins habile pour une autre „guerre, je dois au moins avoir ap- „pris par mes bons & mes mauvais „suc-

„ succès comment il la faut faire avec  
 „ les Romains. On peut compter sur  
 „ mon zèle & sur ma fidélité. Au  
 „ reste, je prie les dieux de faire prof-  
 „ pérer le parti que vous aurez pris,  
 „ quel qu'il soit.

On ne put pas s'empêcher dans le moment d'approuver l'avis d'Annibal ; & c'étoit l'unique qu'on pût donner à Antiochus dans l'état où étoient les choses. Il n'en suivit pourtant que l'article qui regardoit les troupes d'Asie : car il envoya aussitôt ordre à Polyxénide son Amiral de les transporter en Grèce. Pour tout le reste du plan d'Annibal, les courtisans & ses flatteurs l'en détournèrent, en lui représentant que la victoire ne pouvoit lui manquer : que s'il suivoit le plan d'Annibal, Annibal en auroit tout l'honneur, parce que c'étoit lui qui l'avoit formé : qu'il falloit que le Roi en eût toute la gloire, & pour cela qu'il se fît lui-même un autre plan, sans s'arrêter à celui du Carthaginois. Voila comment se dissipent les meilleurs avis, & comment aussi se ruinent les plus puissans empires.

Le Roi, ayant joint les troupes des alliés aux siennes, se rend maître de plu-



plusieurs villes de Theffalie : il est pourtant obligé de lever le siège de devant Larisse, Bébius Préteur des Romains y ayant porté un prompt secours, & il se retire à Démétriade.

De là il passa à Chalcis, où il devint éperdument amoureux de la fille de son hôte. Quoique ce Prince eût plus de cinquante ans, la passion qu'il prit pour cette jeune fille qui n'en avoit pas vingt fut si forte, qu'il résolut de l'épouser. Oubliant les deux grandes entreprises qu'il avoit formées, la guerre contre les Romains, & la délivrance de la Grèce, il passa tout le reste de l'hiver en divertissemens & en fêtes à l'occasion de ces noces. Ce goût pour les plaisirs passa aisément du Roi à tous ceux de sa Cour, & fit par tout négliger la discipline militaire.

Il ne revint de l'assoupissement où cette mollesse l'avoit jetté, que quand il apprit que le Consul Acilius marchoit à grandes journées contre lui dans la Theffalie. Il se mit aussitôt en chemin, & n'ayant trouvé au rendez-vous qu'un très petit nombre de troupes des alliés, dont les Officiers s'excusoient de n'avoir pu, quelques efforts qu'ils eussent faits, en amener davan-

davantage , il reconnut , mais trop tard , combien Thoas l'avoit trompé en lui faisant de magnifiques promesses , & combien Annibal avoit eu raison de lui dire qu'il ne devoit point compter sur les forces de tels alliés. Tout ce qu'il put faire alors , fut de se saisir du défilé des Thermopyles , & d'envoyer demander des troupes de renfort aux Etoliens. Le mauvais tems, ou les vents contraires , avoient empêché l'arrivée des troupes d'Asie que Polyxénide lui amenoit ; & le Roi n'avoit avec lui que celles qu'il avoit amenées l'année précédente , qui n'étoient guères que de dix mille hommes.

Antiochus croioit s'être bien mis en sûreté contre l'approche des Romains en se saisissant du pas des Thermopyles , & en ajoutant aux fortifications naturelles du lieu des retranchemens & des murailles. Le Consul s'en approcha , résolu de l'attaquer. Les Officiers & les soldats de son armée étoient presque les mêmes qui avoient combattu contre Philippe. Il les anima par le souvenir de la célèbre victoire qu'ils avoient remportée sur ce Roi , tout autrement guerrier &

Liv.lib.

35. n.

16. 2.

Plut. in

Caton.

p. 343.

344.

Appian.

in Syr.

p. 9. - 98.

&amp;

& exercé dans les combats qu'Antiochus, qui, nouvel époux amolli par les délices, & par les festins, s'imaginoit qu'on faisoit la guerre comme on célèbre des noces. Acilius avoit envoyé Caton, qui commandoit sous lui en qualité de Lieutenant, avec un assez gros détachement, pour chercher quelque route écartée qui pût le conduire sur la hauteur & au dessus des ennemis. Après avoir essuyé des fatigues incroyables, Caton passa les montagnes par le même sentier où Xerxes, & Brennus après lui, s'étoient ouvert un passage; & tombant brusquement sur quelques soldats qu'il rencontra d'abord, il les mit aisément en fuite. Alors, sans différer, il fait sonner les trompettes, & s'avance à la tête de son détachement l'épée à la main, & avec de grands cris. Les Etoiliens, le voyant descendre des montagnes, prennent la fuite, & se retirent vers leur grande armée, où ils remplissent tout de trouble & d'effroi. Dans le même moment le Consul de son côté attaque les retranchemens d'Antiochus avec toutes ses troupes, & les force. Le Roi, blessé à la bouche d'un coup de pierre qui lui fracassa les dents,

dents, fut obligé par la douleur à tourner bride. Après sa retraite, aucune partie de son armée n'osa tenir ferme, & attendre les Romains. Ce ne fut plus qu'une déroute, n'y ayant presque point de passages ouverts pour la fuite, parce que d'un côté ce n'étoient que marais profonds, & de l'autre que roches escarpées, qui empêchoient qu'on ne pût s'écarter ni à droit ni à gauche. Cependant se poussant les uns les autres de peur de l'épée ennemie, ils se renversoient dans ces marais & dans ces précipices, & ils y périrent presque tous.

Au sortir de l'action, le Consul tint lontems embrassé Caton tout échauffé & encore hors d'haleine, & cria dans les transports de sa joie, que ni lui, ni le peuple Romain, ne pourroient jamais récompenser dignement ses services. Caton, qui combattoit ici comme Lieutenant Général sous les ordres d'Acilius, avoit été Consul, & à la tête des armées en Espagne : mais il ne croioit pas se dégrader en acceptant un emploi subalterne pour le service de l'Etat ; & cela étoit ordinaire chez les Romains. Cependant l'armée victorieuse poursui-

voit les fuiards, & les tailla tous en pièces à la réserve de cinq cens, avec lesquels Antiochus se sauva à Chalcis.

Acilius envoya Caton porter lui-même à Rome la nouvelle de cette victoire, marquant dans ses dépêches la part considérable qu'il y avoit eue. Il est beau, pour un Général, de rendre ainsi justice au mérite d'autrui, & de ne point donner accès dans son cœur à la jalousie. L'arrivée de Caton à Rome remplit la ville d'une joie d'autant plus vive, qu'on avoit plus appréhendé les suites d'une guerre contre un Roi si puissant, & d'une si grande réputation. On ordonna qu'on feroit aux dieux des prières publiques & des sacrifices en action de grâces pendant trois jours.

Le Lecteur a sans doute remarqué souvent avec admiration combien les peuples du paganisme étoient exacts à commencer & à terminer les guerres par des actes de religion, travaillant d'abord à se rendre favorables par des vœux & des sacrifices ceux qu'ils honoroient comme des dieux, puis leur rendant des actions de grâces publiques & solennelles pour l'heu-

l'heureux succès de leurs armes. C'étoit un double témoignage qu'ils rendoient à une vérité importante & capitale, dont la tradition, aussi ancienne que le monde, s'est conservée parmi tous les peuples, Qu'il y a un Être souverain, une Providence, qui préside à tous les événemens humains. Cette louable coutume s'observe régulièrement parmi nous, & ce n'est, à proprement parler, que dans le Christianisme qu'on peut l'appeller une coutume religieuse. Je souhaiterois qu'on y ajoutât une pratique, conforme certainement à l'intention des supérieurs tant ecclésiastiques que politiques: ce seroit d'ordonner en même tems des prières pour tant de braves Officiers & soldats qui ont répandu leur sang pour la défense de l'État.

La victoire remportée sur Antiochus fut suivie de la reddition de toutes les places que ce Prince avoit prises, & en particulier de Chalcis & de toute l'Eubée. Le a Consul, après la victoire, montra en tout une modération, qui lui fit encore plus d'honneur que la victoire même.

S 2

Quoi-

a Multo modestia post victoriam, quam ipsa victoria, laudabilior. Liv.

Liv. 1. Quoique les Etoliens , par leurs  
 36. n. procédés violens & pleins d'insolen-  
 22-26. ce , se fussent rendus indignes de tout  
 ménagement , Acilius tâcha néan-  
 moins de les rappeler à leur devoir  
 par la douceur. Il leur fit représenter  
 que l'expérience au moins devoit leur  
 apprendre le peu de fonds qu'ils pou-  
 voient faire sur Antiochus : qu'il étoit  
 encore tems d'avoir recours à la clé-  
 mence du peuple Romain : que pour  
 donner une preuve non douteuse de la  
 sincérité de leur repentir , il faloit  
 qu'ils remissent en son pouvoir Héra-  
 clée , leur ville capitale. Comme ces  
 remontrances furent inutiles , il vit  
 bien qu'il en faloit venir à la force.  
 Il forma le siège de cette ville avec  
 toutes ses troupes. Héraclée étoit une  
 place très forte , d'une grande éten-  
 due , & en état de faire une longue  
 & vigoureuse défense. Le Consul ,  
 aiant mis en usage les balistes , les ca-  
 tapultes , & toutes les autres machi-  
 nes de guerre qu'il avoit en grand  
 nombre , fit attaquer la ville en mé-  
 me tems par quatre endroits. Les  
 assiégés se défendoient avec un cou-  
 rage , ou , pour mieux dire , avec une  
 fureur qui ne se peut exprimer. Ils ré-  
 tablirent

tabliffoient fur le champ les pâns de murs qui avoient été abbatus : ils faisoient de fréquentes sorties avec une violence qu'il étoit difficile de soutenir , parce qu'ils se battoient en defespérés : ils bruloient en un moment la plus grande partie des machines qu'on employoit contr'eux. L'attaque fut continuée ainsi pendant vingt quatre jours de suite , sans interruption ni jour ni nuit.

Il étoit aisé de juger que les forces de la garnison , qui n'étoit pas fort nombreuse en comparaison des Romains , devoient être épuisées par un travail si violent & si continu. Le Consul forma un nouveau plan. Il faisoit cesser l'attaque sur le minuit , & ne la faisoit recommencer que le lendemain matin vers les neuf heures. Les Etoliens , ne doutant point que cela ne vînt de lassitude , & que les assiégés ne fussent autant accablés des fatigues qu'eux-mêmes , profitoient du repos qu'on leur laissoit , & se retiroient en même tems que les Romains. Cette pratique dura quelque tems. Mais le Consul aiant fait retirer ses troupes à l'ordinaire sur le minuit , trois heures après fit attaquer la



ville par trois endroits seulement , plaçant à un quatrième côté un corps de troupes , qui avoit ordre de demeurer tranquille jusqu'au moment où on leur donneroît le signal pour agir. Ceux des Etoliens qui dormoient , accablés de sommeil & de fatigue eurent bien de la peine à se réveiller : ceux qui veilleient coururent de tous côtés où le bruit les appelloit. Au point du jour , sur le signal qui fut donné par le Consul , on donna l'assaut à l'endroit de la ville qui jusqu'alors n'avoit point été attaqué , & que les assiégés , par cette raison , avoient dégarni. La place fut emportée dans le moment , & les Etoliens se réfugièrent précipitamment dans la citadelle. La ville fut livrée au pillage , moins par esprit de haine & de vengeance , que pour dédommager le soldat , à qui jusques-là l'on n'avoit point permis de piller aucune des villes qu'il avoit prises. La citadelle , qui manquoit de vivres , ne put pas tenir longtems ; & à la première attaque la garnison se rendit. Entre les prisonniers étoit Damocrite l'un des principaux de la nation , qui au commencement de la guerre avoit répondu

du

du à Quintius , *Qu'il lui porteroit en personne dans l'Italie le Decret par lequel il venoit d'appeller Antiochus.*

Philippe , en même tems , affié-  
geoit Lamia , qui n'étoit éloignée  
d'Héraclée que de sept mille , c'est-  
à dire environ de trois lieues. Elle  
ne tint pas lontems après la prise de  
cette dernière.

Lamia  
& Héra-  
clée éto-  
ient l'u-  
ne &  
l'autre  
dans la  
Phthio-  
tide.

Quelques jours avant qu'Héraclée  
se fût rendue , les Etoliens avoient en-  
voié à Antiochus des Ambassadeurs ,  
qui avoient à leur tête Thoas. Le  
Roi leur promit un prompt secours ,  
leur fit compter sur le champ une  
somme d'argent considérable , & retint  
auprès de lui Thoas , qui y demeura  
volontiers pour hâter l'exécution de  
ses promesses.

Les Etoliens , à qui la perte d'Hé-  
raclée avoit abbattu le courage , son-  
gèrent à mettre fin à une guerre , qui  
avoit déjà été fort malheureuse pour  
eux , & qui pouvoit le devenir enco-  
re beaucoup plus. Mais la multitude  
n'ayant pu goûter les conditions de  
paix qu'on leur prescrivoit , cette né-  
gociation n'eut point de suite.

Le Consul cependant mit le siège  
devant Naupacte , où les Etoliens s'é-

toient renfermés avec toutes leurs forces. Ce siège avoit déjà duré deux mois, lorsque Quintius, qui pendant cet intervalle avoit été occupé à différens soins dans la Grèce, s'y rendit, & se joignit au Consul. La ruine de cette ville entraînoit celle de presque toute la Nation. Quintius avoit toutes les raisons possibles d'être mécontent des Etoliens. Cependant il se laissa toucher de compassion à la vûe de leur ruine prochaine. Il s'approcha des murs assez près pour être reconnu par les assiégés. La ville étoit réduite aux abois. Le bruit s'y répandit que Quintius paroissoit. Aussitôt on accourut de toutes parts sur les murs. Ces infortunés citoyens, tendant les mains vers Quintius, & l'appellant par son nom, se mirent tous à pleurer, & à implorer son secours avec de grands cris. Quintius leur ayant marqué par un geste refusant qu'il ne pouvoit rien faire pour eux, retourna trouver le Consul. Etant entré en conversation avec lui, il lui représenta qu'après avoir vaincu Antiochus, il perdoit tout son tems à l'attaque de deux places, & que l'année de son commandement étoit près d'ex-

d'expirer. Acilius en convint, mais la honte de lever le siège le retenant, il laissa Quintius maître de faire tout ce qu'il voudroit. Celui-ci s'étant approché des murs une seconde fois, les cris recommencèrent, & on le supplia d'avoir pitié de la nation. Il fit signe de la main qu'on lui envoiât quelques Députés. Phénéas & les principaux sortirent; & vinrent se jeter à ses piés. Les voyant en cet état: „Votre malheur, leur dit il, „étouffe en moi tout sentiment de co- „lère & de vengeance. Vous voyez „l'accomplissement de tout ce que je „vous avois prédit: & vous n'avez „pas la consolation de pouvoir dire „que tout cela est arrivé sans vous „y ayiez donné lieu. Mais, destiné „comme je le suis à conserver la Grè- „ce, l'ingratitude n'arrêtera point „mon inclination à faire du bien. Dé- „pêchez au Consul, pour obtenir de „lui une trêve, qui vous donne le „tems d'envoier des Ambassadeurs à „Rome, pour faire vos soumissions „au Sénat. Je vous servirai d'inter- „cesseur & d'avocat auprès du Consul. Ils suivirent en tout le conseil de Quintius. Le Consul leur accorda une trê-

ve, leva le siège, & remena son armée dans la Phocide.

Le Roi Philippe envoya des Ambassadeurs à Rome pour féliciter les Romains sur l'heureux succès de cette campagne, & pour offrir des présents & des sacrifices aux dieux dans le Capitole. Ils y furent reçus avec de grandes marques de distinction, & l'on remit entre leurs mains Démétrius fil de Philippe, qui étoit retenu à Rome en qualité d'otage. Ainsi fut terminée la guerre que les Romains firent dans la Grèce contre Antiochus.

## §. VII.

*Polyxénide, Amiral de la flotte d'Antiochus, est battu par Livius. L. Scipion, nouveau Consul, est chargé de la guerre contre Antiochus : Scipion l'Africain, son frère, sert sous lui. Les Rhodiens défont Annibal sur mer. Le Consul marche contre Antiochus, & passe en Asie. Il remporte sur lui une célèbre victoire près de Magnésie. Le Roi obtient la paix, & par le Traité cède toute l'Asie en deça du mont Taurus. Dispute entre Eumène & les Rhodiens devant le Sénat de Rome au sujet des villes Grecques de l'Asie.*

PENDANT que tout ce que je viens de rapporter se passoit dans la Grèce, Antiochus demouroit tranquille à Ephèse, s'assurant sur la parole de ses flatteurs & de ses courtisans qu'il n'avoit rien à craindre de la part des Romains, & qu'ils ne songeoient point à passer en Asie. Annibal seul fut capable de le tirer de cet assoupissement. Il lui déclara nettement, qu'au lieu de se flater de vaines espérances comme il faisoit, & de se laisser endormir par des discours destitués de toute raison & de toute vraisemblance, il devoit compter qu'au premier jour il auroit à combattre par terre & par mer contre les Romains dans l'Asie & pour l'Asie, & qu'il falloit se résoudre ou à renoncer à l'Empire, ou à le défendre les armes à la main contre des ennemis qui n'aspiroient à rien moins qu'à se rendre maîtres de l'univers.

Le Roi comprit alors tout le danger où il étoit. Il envoya des ordres pour faire hâter la marche des troupes d'Orient qui n'étoient pas encore arrivées: il fit équiper sa flotte, s'y embarqua, & passa dans la Querlôn-nèse. Il y fortifia Lyfimachie, Seltus,

Abyde, & les autres places des environs, pour empêcher les Romains de passer en Asie par l'Helléspont; après quoi il revint à Ephèse.

On y résolut, dans un grand Conseil, de hasarder un combat naval. Polyxénide, Amiral de la flotte, eut ordre d'aller chercher C. Livius qui commandoit celle des Romains, arrivée tout nouvellement dans la mer Egée, & de l'attaquer. Ils se rencontrèrent près du mont Coryque en Ionie. Le combat fut fort opiniâtre. Enfin Polyxénide fut battu, & obligé de prendre la fuite. On lui coula à fond dix vaisseaux, & on lui en prit treize. Il se sauva à Ephèse avec le reste. Les Romains entrèrent dans le port de Canes en Eolie, firent tirer leurs vaisseaux à terre, & fortifièrent d'un bon fossé & d'un rempart l'endroit où ils les mirent pour tout l'hiver.

Liv. lib. 37. n. 8. Appian. in Syr. p. 100. Antiochus, lorsque ceci arriva, étoit à Magnésie occupé à assembler ses forces de terre. Sur la nouvelle qu'il eut de la défaite de sa flotte, il marcha vers la côte, & songea sérieusement à en équiper une nouvelle, capable de conserver l'empire de ces mers.

mers. Pour cet effet, il fit réparer les vaisseaux qu'on avoit sauvés, y en ajouta de nouveaux, & envoya Annibal en Syrie pour lui amener ceux de Syrie & de Phénicie. Il donna aussi une partie de l'armée à son fils Séleucus, qu'il envoya en Etolie observer la flotte Romaine, & tenir le pays d'alentour dans le devoir; & il alla avec le reste prendre ses quartiers d'hiver en Phrygie.

Pendant tous ces mouvemens, les Ambassadeurs des Etoliens étoient ar-  
 rivés à Rome, & pressoient l'audience, parce que la trêve étoit près de sa fin. Quincius, qui étoit revenu de Grèce, les aida de son crédit. Mais ils trouvèrent les esprits entièrement indisposés contre les Etoliens. On les regardoit, non comme des ennemis ordinaires, mais comme une nation intraitable, & avec qui on ne pouvoit point faire d'alliance. Après plusieurs jours de délibération, sans leur accorder ni leur refuser la paix, on leur fit deux propositions, dont on leur laissa le choix : c'étoit, ou de s'en remettre entièrement à la volonté du Sénat, ou de paier mille talens, & de reconnoître pour amis & pour ennemis ceux  
 Liv. 1.  
 37. n. 1.  
 Trois millions.  
 qui



qui le feroient du peuple Romain. Comme ils demandèrent qu'on leur expliquât sur quoi il falloit s'en remettre à la volonté du Sénat, on ne leur fit point de réponse fixe. Ainsi ils se retirèrent sans avoir rien obtenu, avec ordre de sortir ce jour-là même de Rome, & de l'Italie avant quinze jours.

An. M. L'année suivante, les Romains don-  
 3814. nèrent le commandement des armées  
 Av. J.C. de terre qu'avoit Acilius à L. Corné-  
 190. lius Scipion le nouveau Consul, sous  
 Liv. lib. qui Scipion l'Africain son frere s'é-  
 37. n. toit offert à servir en qualité de Lieu-  
 1-7. tenant. On fut bien aise à Rome d'é-  
 Appian. prouver lequel des deux, du vain-  
 in Syr. queur ou du vaincu, de Scipion ou  
 p. 99. d'Annibal, seroit d'un plus grand se-  
 & 100. cours pour l'armée où il se trouveroit.  
 On donna à L. Emilius Rhégillus le  
 commandement de la flotte qu'avoit  
 eu Livius.

Le Consul étant arrivé en Etolie, ne perdit point le tems à attaquer des places l'une après l'autre, mais uniquement occupé de son grand dessein, après avoir accordé aux Etoliens une trêve de six mois pour envoyer une nouvelle ambassade à Rome, il songea

songea à conduire son armée par la Thessalie, la Macédoine, & la Thrace, pour la faire passer de là en Asie. Il avoit cru devoir auparavant s'assurer des dispositions de Philippe. Ce Prince reçut l'armée Romaine avec toutes les marques de bonne volonté qu'on pouvoit attendre de l'Allié le plus fidèle & le plus zélé. A son arrivée & à son départ il lui fournit avec une générosité véritablement royale tous les rafraichissemens & tous les secours nécessaires. Dans les repas qu'il donna au Consul, à son Frere, & aux principaux Officiers Romains, il montra un air aisé & gracieux, & une politesse, qui n'étoient pas sans mérite auprès de Scipion l'Africain. Car ce grand homme, qui excelloit en tout, n'étoit point ennemi d'une certaine élégance de mœurs & d'une noble générosité, pourvu qu'elle ne dégénérait point en luxe.

L'éloge que donne ici Tite Live à Scipion, en est un grand aussi pour Philippe. Il recevoit chez lui ce qu'il y avoit

a Multa in eo & dexteritas & humanitas visa, quæ commendabilia apud Africanum erant; virum, sicut ad cetera egregium, ita à comitate, quæ sine luxuria esset, non aversum. Liv.

y avoit pour lors de plus illustre dans le monde, un Consul du peuple Romain, Général en même tems de ses armées; &, ce qui étoit encore plus, Scipion l'Africain frere du Consul. La profusion est ordinaire, & paroît pardonnable dans ces occasions. Il n'y en eut point dans la réception que Philippe fit à ses hôtes. Il les traita en grand Roi, & avec une magnificence qui convenoit à leur dignité & à la sienne, mais qui n'avoit rien d'excèsif & d'outré, ni qui ressentit le faste & l'ostentation; & qui étoit infiniment relevée par des manières prévenantes, & par une attention à placer avec goût & à propos tout ce qui pouvoit faire plaisir à ses hôtes. *Multa in eo dexteritas & humanitas visa.* Ces qualités personnelles lui firent plus d'honneur dans l'esprit de Scipion, & le lui rendirent plus estimable, que n'auroient pu faire les profusions les plus somptueuses. Ce bon goût de part & d'autre, rare dans les Princes & dans les grands Seigneurs, est pour eux un beau modèle.

Le Consul & son frere, en récompense de la manière noble & généreuse dont Philippe avoit reçu l'armée, lui

lui remirent au nom du peuple Romain, dont ils en avoient reçu pouvoir, le reste de la somme qu'il devoit lui paier.

Philippe parut se faire un devoir & un plaisir d'accompagner l'armée Romaine, & de lui fournir tout ce qui lui étoit nécessaire, non seulement dans la Macédoine, mais jusques dans la Thrace. L'expérience qu'il avoit faite de la supériorité des forces de Rome aux siennes, & l'impuissance où il se voioit de secouer le joug de l'obéissance & de la soumission toujours dur à un Roi, l'obligeoient de ménager un peuple de qui desormais son sort dépendoit; & il y avoit de la sagesse à lui de faire de bonne grace ce qu'il étoit en quelque sorte contraint de faire. Car pour le fond, il étoit difficile qu'il ne conservât pas contre les Romains un vif ressentiment de l'état où ils l'avoient réduit, les Rois ne pouvant jamais s'accoutumer à dépendre des autres, & à leur être soumis.

Cependant la flotte Romaine s'avançoit du côté de la Thrace pour favoriser le passage des troupes du Consul en Asie. Polyxénide Amiral d'Antiochus, qui étoit un Rhodien exilé, défit

Liv. lib.

37. n. 9-

11. & n.

18 22.

Appian.

in Syr.

p. 102-

103.

fit

fit par un stratagème Pausistraté qui commandoit la flotte de Rhodes, envoyée au secours des Romains. Il le surprit dans le port de Samos, & lui brula ou coula à fond vingt-neuf de ses vaisseaux. Pausistraté y périt lui-même. Les Rhodiens, loin de se décourager après une si grande perte, ne songèrent qu'à se venger. Ils équipèrent avec une diligence incroyable une nouvelle flotte plus puissante que la première. Elle joignit celle d'Emilius, & ces deux flottes s'avancèrent ensemble à \* Elée pour dégager Eumène, assiégé dans sa capitale par Séleucus. Ce secours arriva fort à propos, dans le tems qu'Eumène étoit prêt de succomber aux efforts de ses ennemis. Diophane Achéen, élève du célèbre Philopémen, acheva de mettre la ville en sureté. Il y étoit entré avec mille hommes d'infanterie, & cent chevaux. Seul avec sa troupe, il fit à la vue des habitans qui n'osèrent le suivre, des actions d'une bravoure extraordinaire, qui obligèrent enfin Séleucus de lever le siège, & de sortir du pays.

La

\* Elée étoit le port de Pergame, & n'en étoit pas loin.

La flotte Rhodienne étant ensuite détachée pour aller contre Annibal , qui amenoit au Roi celles de Syrie & de Phénicie , les Rhodiens seuls lui livrèrent le combat sur les côtes de Pamphylie. Par la bonté de leurs vaisseaux , & l'adresse de leurs matelots, ils battirent ce grand Capitaine, le poussèrent dans un port, & l'y bloquèrent si bien, qu'il lui fut impossible d'agir, & de rendre aucun service au Roi.

Antiochus reçut la nouvelle de cette défaite à peu près en même tems qu'il eut avis que le Consul Romain s'avançoit à grandes journées dans la Macédoine , & qu'il se préparoit à passer en Asie par l'Hellespont. Il vit bien alors que le danger étoit sérieux & prochain, & se hâta de prendre toutes les mesures possibles pour le prévenir.

Il envoya des Ambassadeurs à Prusias roi de Bithynie , pour lui apprendre que les Romains se dispoient à passer en Asie. Ils étoient chargés de lui représenter vivement les suites de ce passage. Qu'ils venoient pour exterminer tous les royaumes & ne laisser

a Mégiste , port voisin de Patara.

Liv. lib.  
37. n.  
23. 24.  
Appian.  
in Syr.  
p. 100.  
Cornel.  
Nep. in  
Annib.  
cap. 8.

Liv. lib.  
37. n.  
25-30.  
Appian.  
in Syr.  
p. 101-  
104.  
Polyb.  
in Ex-  
cerpt.  
legat.  
cap. 22.

ser plus dans l'univers que l'empire Romain. Qu'après avoir vaincu & subjugué Philippe & Nabis, ils songeoient maintenant à l'attaquer. Que s'il avoit le malheur de succomber, l'incendie gagnant de proche en proche, passeroit bientôt en Bithynie. Que pour Eumène, il n'y avoit rien à attendre de lui, puisqu'il s'étoit jeté lui-même dans les fers, & s'étoit soumis volontairement à la servitude.

Ces motifs avoient fait beaucoup d'impression sur l'esprit de Prusias : mais les lettres qu'il reçut dans le même tems du Consul Scipion & de son frere, contribuèrent beaucoup à dissiper tous ses soupçons & toutes ses craintes. Ce dernier lui représentoit la coutume perpétuelle du peuple Romain de combler d'honneurs les Rois qui recherchoient son alliance ; & il en citoit des exemples auxquels lui-même il avoit eu grande part. Il lui marquoit qu'en Espagne, plusieurs, de petits Princes qu'ils étoient auparavant, étoient devenus de grands rois depuis qu'ils s'étoient mis sous la protection des Romains. Que Masinissa, non seulement avoit été rétabli dans son royaume, mais y avoit  
ajouté

ajouté celui de Syphax , & étoit devenu l'un des plus puissans potentâts de l'univers. Que Philippe & Nabis , quoique vaincus dans la guerre par Quintius , avoient été laissés sur le trône. Que l'année précédente on avoit remis à Philippe le tribut qu'il s'étoit obligé de paier , & qu'on lui avoit renvoié son fils qui étoit retenu à Rome en otage. Que Nabis seroit encore actuellement sur le trône , si sa propre fureur , & la perfidie des Etoliens , ne le lui avoient fait perdre avec la vie.

L'arrivée de Livius , qui avoit commandé la flotte , & que le peuple Romain avoit envoyé vers Prusias en qualité d'Ambassadeur , acheva de fixer son esprit. Il lui fit sentir de quel côté on devoit raisonnablement présumer que tourneroit la victoire , & combien il étoit plus sûr pour lui de se fier à l'amitié des Romains , qu'à celle d'Antiochus.

Antiochus , frustré de l'espérance qu'il avoit eue d'attirer Prusias dans son parti , ne songea plus qu'à s'opposer au passage des Romains dans l'Asie , pour empêcher qu'elle ne devint le théâtre de la guerre. Il crut  
que



que le meilleur moien d'y réussir étoit de recouvrer l'empire de la mer qu'il avoit presque perdu par la perte des deux combats dont j'ai parlé : qu'alors il feroit en état d'employer ses flotes où il lui plairoit, & qu'il feroit impossible aux ennemis de transporter une armée en Asie par l'Hellespont, ou par quelque autre trajet que ce fût, quand ses flotes n'auroient autre chose à faire qu'à l'empêcher. Il résolut donc de hazarder encore une bataille, & pour cela il se rendit à Ephèse où étoit sa flotte. Il en fit la revûe, la mit dans le meilleur état qu'il put, l'équipa abondamment de tout ce qui étoit nécessaire pour une nouvelle action, & l'envoia encore une fois, sous le commandement de Polyxénide chercher les ennemis, & les combattre. Ce qui le détermina à ce parti est qu'il avoit appris qu'une grande partie de la flotte des Rhodiens étoit demeurée près de Patare, & que le Roi Eumène étoit allé au devant du Consul dans la Quersonnèse avec tous ses vaisseaux.

Polyxénide trouva Emilius & la flotte Romaine près de Myonnèse, ville maritime d'Ionie, & l'attaqua avec aussi peu de succès qu'auparavant.

vant. Emilius remporta sur lui une victoire complete, & l'obligea à se retirer à Ephèse, après lui avoir coulé à fond ou brulé vingt-neuf vaisseaux, & lui en avoir pris treize.

Antiochus fut si frappé de ce coup, qu'il en parut entièrement déconcerté. Comme si le bon sens l'eût tout d'un coup abandonné, il prit des mesures visiblement contraires à ses intérêts. Dans la consternation où il étoit, il envoya des ordres pour faire retirer ses troupes de Lyfimachie & des autres villes de l'Hellespont, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des ennemis qui marchaient de ce côté-là pour passer en Asie : au lieu que le seul moyen qui lui restoit de les en empêcher, eût été de laisser ces troupes où elles étoient. Car Lyfimachie, qui étoit une place très bien fortifiée, auroit pu soutenir un long siège, & peut-être jusques bien avant dans l'hiver, ce qui auroit extrêmement incommodé les ennemis par la disette de vivres & de fourages : & pendant ce tems il auroit pu songer à s'accommoder avec les Romains.

Non seulement il fit une grande faute en retirant de là ses troupes dans  
le

Liv. lib.

37.n.31.

Appian.

in Syr.

p. 104.

le tems qu'elles y étoient le plus nécessaires , mais il le fit avec tant de précipitation , qu'on y laissa toutes les munitions de guerre & de bouche , dont il y avoit fait des magasins considérables. Ainsi , quand les Romains y entrèrent , ils y trouvèrent toutes les munitions dont ils avoient besoin pour leur armée avec autant d'abondance , que si elles eussent été préparées exprès pour eux , & le passage de l'Hellespont si libre , qu'ils transportèrent leur armée sans la moindre opposition dans l'endroit de tous le plus avantageux à l'ennemi pour le leur disputer.

On voit ici sensiblement , ce qui est marqué si souvent dans les Ecritures , que quand Dieu veut perdre & punir un royaume , il ôte au Roi , ou aux Commandans , ou aux Ministres , le conseil , la prudence , le courage. C'est la menace qu'il fait à son peuple par Isaïe. *Le Dominateur , le Seigneur des armées va ôter de Jérusalem & de Juda le courage & la vigueur... tous les gens de cœur & tous les hommes de guerre , tous les Juges & les vieillards .. les hommes d'autorité & ceux qui peuvent donner conseil.* Mais , ce qui est bien remarquable , c'est que l'Historien païen

Isai. 3.

1-3.

païen dit ici en termes formels , & le répète deux fois, *que a Dieu ôta l'esprit au Roi, & lui renversa le raisonnement : punition*, dit-il, *qui arrive toujours, quand les hommes sont prêts de tomber dans quelque grand malheur.* L'expression est énergique: *Dieu renversa le raisonnement du Roi.* Il lui ôta, c'est à-dire qu'il lui refusa le bon sens, la prudence, le jugement : il écarta de son esprit toute pensée salutaire : il le rendit diltrait , & même opposé à tous les bons conseils qu'on pouvoit lui donner. C'est ce <sup>b</sup> que David demandoit à Dieu à l'égard d'Achitophel Ministre d'Absalom : *Seigneur , renversez je vous prie les conseils d'Achitophel.* Le terme original est bien plus fort : INFATUA. Quelque sages que soient les avis , faites-les paroître fous & insensés à Absalom. Et c'est ce qui arriva. *Ce fut par la volonté du Seigneur que le conseil d'Achitophel qui étoit le plus*

a θεὸς βλάπτοντες ἰδοὺ τὰς λογισμὰς , ὅπου ἅπανι , προσιόντων ἀτυχημάτων , ἐπιγίγνεται . . . ὃ μὲν ἔτε τὸν διάπλυν ἐφυλάξεν ὑπὸ Θεοβλαβείας.

b Infatua, quæso. Domine, consilium Achitophel... Domini autem nutu dissipatum consilium Achitophel utile, UT INDUCERET DOMINUS SUPER ABSALOM MALUM 2. Reg.

c. 15. v. 31. & c. 17. v. 14.

Tome VIII.

T

*utile, fut ainsi détruit : afin que le Seigneur fit tomber Absalom dans le malheur dont il étoit digne.*

Justin.  
lib. 31.  
cap. 8.

Les Romains étant entrés en Asie, s'arrêtèrent quelque tems à Ilion, qu'ils regardoient comme le berceau de leur origine, & comme leur patrie primitive, d'où Enée étoit parti pour aller s'établir en Italie. Le Consul offrit des sacrifices à Minerve qui présidoit à la Citadelle. La joie fut grande de part & d'autre, presque comme entre des peres & des enfans qui se revoient après une longue séparation. Les habitans de cette ville, voyant leurs petits fils vainqueurs de l'Occident & de l'Afrique, revendiquer l'Asie comme un royaume qui avoit appartenu à leurs aieuls, s'imaginoient voir Ilion sortir de ses cendres, & renaître plus glorieuse que jamais. Les Romains, de leur côté, sentoient une joie infinie de se voir dans la demeure ancienne de leurs peres qui avoit donné la naissance à Rome, & d'y contempler les temples & les statues des divinités qui leur étoient communes avec cette ville.

Liv. lib.  
37. n.  
33-45.  
Polyb.  
in Ex-  
cerpt.  
Legat.  
c. 23.

Quand Antiochus sut que les Romains étoient passés, il commença à se croire perdu. Il souhaitoit alors de

se délivrer d'une guerre où il s'étoit Justin. l.  
engagé mal à propos, & sans en avoir 31. cap.  
examiné mûrement toutes les suites. 7. & 8.  
Il songea donc à envoyer une ambassa- Appian.  
de aux Romains, pour leur proposer in Syr.  
des conditions de paix. Une cérémo- p. 105.  
nie de religion avoit retardé leur mar- 110.  
che, l'armée s'étant tenue en repos  
pendant plusieurs jours qui étoient  
fêtés à Rome, où l'on conduisoit avec  
grande pompe dans une procession so-  
lennelle les Boucliers sacrés nommés  
*Ancilla*. Scipion l'Africain, qui étoit  
du nombre des prêtres Saliens, pré-  
posés à la garde de ces boucliers, n'a-  
voit point encore passé la mer, parce  
qu'en sa qualité de Prêtre Salien il  
ne pouvoit pas sortir du lieu où la fête  
le trouvoit; & l'armée fut obligée de  
l'attendre. C'étoit un grand domma-  
ge, que des hommes si religieux ne  
fussent pas plus éclairés, & ne pla-  
çassent pas mieux leur culte. Ce délai  
donna quelque espérance au Roi: car  
il s'étoit attendu que les Romains,  
aussitôt après leur passage en Asie,  
viendroient l'attaquer brusquement.  
D'ailleurs tout ce qu'il avoit entendu  
dire du caractère de Scipion l'Afri-  
cain, de sa grandeur d'ame, de sa

générosité, de sa clémence à l'égard des vaincus tant en Espagne qu'en Afrique, lui faisoit espérer que ce grand homme, raffasié de gloire, ne se montreroit pas difficile pour un accommodement; d'autant plus qu'il avoit un présent à lui faire, auquel il ne pouvoit point n'être pas infiniment sensible. C'étoit son propre fils encore tout jeune, qui avoit été pris sur mer lorsqu'il passoit dans un esquif. de Chalcis à Oreum, selon Tite-Live.

Héraclide de Byzance, qui portoit la parole dans cette ambassade, aiant eu audience, commença par dire que ce qui avoit rendu inutiles les autres négociations de paix entre son Maître & les Romains, étoit ce qui lui faisoit espérer un heureux succès de celle-ci: parce que toutes les difficultés qui les avoient pour lors arrêtés, étoient actuellement levées. Que le Roi, pour ne point laisser lieu de se plaindre qu'il voulût retenir quelque chose en Europe, avoit abandonné Lyfimachie. Qu'à l'égard de Smyrne, de Lampsaque, & d'Alexandrie dans la Troade, il étoit prêt de les remettre aux Romains, & telle autre ville de leurs alliés qu'ils lui deman-

de-

deroient. Qu'il consentoit de paier au peuple Romain la moitié des frais de la guerre. Il finit en les exhortant à se souvenir de l'inconstance des choses humaines, & à ne pas trop compter sur leur prospérité présente. Qu'il devoit bien leur suffire de donner pour bornes à leur empire l'Europe, qui étoit d'une étendue immense. Que s'ils avoient l'ambition de vouloir y ajouter encore quelque partie de l'Asie, le Roi auroit assez de modération pour y consentir, pourvu que les limites en fussent marqués & fixés bien clairement.

L'Ambassadeur s'imaginoit que des propositions, selon lui si avantageuses & si favorables, ne pourroient être refusées : mais les Romains n'en jugeoient pas ainsi. Au regard des frais de la guerre, comme c'étoit le Roi qui l'avoit suscitée mal à propos, ils trouvoient qu'il étoit juste de les lui faire paier en entier. Ils ne se contentoient pas non plus qu'il fît sortir ses garnisons de l'Ionie & de l'Eolie : ils prétendoient rendre la liberté à toute l'Asie ; comme ils l'avoient rendue à toute la Grèce ; ce qui ne pouvoit se faire si le Roi n'abandonnoit tou-



te l'Asie en deça du mont Taurus.

Héraclide n'ayant pu rien obtenir dans l'audience publique, essaia, selon les ordres qu'il en avoit reçus, de gagner en particulier Scipion l'Africain. Il lui déclara avant tout que le Roi lui rendroit son fils sans rançon. Puis, connoissant peu la grandeur d'ame de Scipion, & le caractère des Romains, il lui promit une somme considérable, & un pouvoir absolu auprès du Roi, s'il lui faisoit accorder la paix. Scipion lui répondit en ces termes :

„ Je ne m'étonne pas que vous ignorez ce que je suis, & ce que sont les  
 „ Romains, voiant que vous ne con-  
 „ noissiez pas même l'état où se trou-  
 „ ve le Prince qui vous a envoyé vers  
 „ nous. Si vous prétendiez que l'in-  
 „ quiétude du succès nous portât à  
 „ vous accorder plus facilement la  
 „ paix, il falloit que votre Maître se  
 „ maintint dans la possession de Ly-  
 „ simachie, pour nous empêcher d'en-  
 „ trer dans la Quersonnèse; où qu'il  
 „ vint à notre rencontre dans l'Hel-  
 „ lespont, pour nous disputer le pas-  
 „ sage en Asie. Mais, dès qu'il nous  
 „ l'a abandonné, c'est avoir reçu le  
 „ frein & le joug, & il ne lui reste  
 „ plus

„ plus d'autre parti que de se soumet-  
 „ tre. Entre les offres qu'il me fait ,  
 „ celle de me rendre mon fils ne peut  
 „ pas ne me point toucher sensible-  
 „ ment : j'espère que les autres ne  
 „ seront jamais capables de me tenter.  
 „ Je puis lui promettre , comme par-  
 „ ticulier , une vive reconnoissance  
 „ pour un bienfait & pour un don si  
 „ précieux : mais, comme homme pu-  
 „ blic , qu'il n'attende rien de moi.  
 „ Allez lui dire de ma part, que , s'il  
 „ me croit , il mettra bas les armes ,  
 „ & ne refusera aucune condition de  
 „ paix. C'est le seul conseil que je puis-  
 „ se lui donner en bon & fidèle ami.

Antiochus trouva qu'on n'auroit pu  
 lui imposer des conditions plus dures ,  
 quand il auroit été vaincu , & une  
 paix de cette sorte lui parut aussi fu-  
 neste que la guerre la plus malheureu-  
 se. Ainsi il se prépara à hazarder une  
 bataille , & les Romains en firent au-  
 tant de leur côté.

Le Roi étoit campé à Thyatire. Il  
 y apprit que P. Scipion étoit resté ma-  
 lade à Elée : il lui renvoia son fils. Ce  
 fut un remède qui fit impression sur  
 le corps aussi bien que sur l'esprit , en  
 rendant à ce pere affligé & malade la

joie & la santé. Après avoit tenu longtemps son fils embrassé, & satisfait sa tendresse : „ Allez, dit-il aux Députés, porter mes actions de graces au Roi, & dites-lui que je ne puis, pour le présent, lui donner d'autre marque de ma reconnoissance, qu'en lui conseillant de ne point songer à combattre avant qu'il me sache arrivé au camp. „ Peutêtre Scipion espéroit-il qu'un délai de quelques jours donneroit lieu au Roi de faire de plus sérieuses réflexions qu'il n'avoit fait jusques-là, & de songer à conclure une solide paix.

Quoique la supériorité des troupes d'Antiochus, beaucoup plus nombreuses que celles des Romains, fût pour lui un motif puissant de hazarder sans délai le combat ; cependant l'autorité d'un homme comme Scipion, sur qui il avoit toujours compté en cas de quelque fâcheux accident, l'emporta dans son esprit. Il passa la rivière de Phrygie, (on croit que c'est l'Hermus) alla se poster près de Magnésie au pié du mont Sipyle, & y fortifia son camp de manière qu'il le mit hors d'insulte.

Le Consul l'y suivit de près. Les armées

armées furent plusieurs jours en présence, sans qu'Antiochus fît sortir la sienne du camp. Il avoit soixante-dix mille hommes de pié, douze mille chevaux, & cinquante quatre éléphants. Les Romains n'avoient en tout que trente mille hommes, & seize éléphants. Le Consul voiant que le Roi ne faisoit point de mouvement, assembla son Conseil pour délibérer sur le parti qu'il falloit prendre, en cas qu'il refusât toujours d'en venir aux mains. Il représenta que, l'hiver étant proche, il faudroit, malgré la rigueur de la saison, tenir les soldats sous des tentes; ou, si l'on prenoit des quartiers d'hiver, différer à l'année suivante la décision de la guerre. Jamais les Romains ne marquèrent de mépris pour un ennemi comme dans cette occasion. Tous s'écrièrent qu'il falloit sur le champ marcher contre l'ennemi, & profiter de l'ardeur des soldats qui étoient tout prêts à forcer les pallissades & à franchir les fossés, pour aller l'attaquer jusques dans son camp s'il n'en sortoit point. Il est assez vraisemblable que le Consul souhaitoit prévenir l'arrivée de son frere, dont la présence seule auroit beaucoup diminué de sa gloire. T 5

Le lendemain , après qu'on eut reconnu la situation du camp , le Consul en fit approcher son armée rangée en bataille. Le Roi, craignant qu'un plus long délai n'abâtît le courage des siens, & n'augmentât la confiance des ennemis , fit enfin sortir ses troupes. Ainsi de part & d'autre tout se prépara à une action , qui devoit être décisive.

Dans l'armée du Consul , tout étoit assez uniforme & pour les hommes , & pour les armes. Il y avoit deux légions Romaines , composées chacune de cinq mille quatre cens hommes , & deux corps pareils d'infanterie Latine. Les Romains occupoient le centre , les Latins les deux ailes , dont la gauche étoit appuyée au fleuve. La première ligne du centre étoit composée des \* Lanciers , *hastati* : la seconde , de ceux qu'on appelloit *principes* : la troisième , *des triariens*. Voila ce qui formoit , à proprement parler , le corps de bataille. A côté de l'aile droite , pour la couvrir & la soutenir , le Consul avoit placé sur une même ligne trois

\* Le premier corps de la Légion avoit conservé le nom de *hastati* , c'est-à-dire *lanciers* , quoique depuis lontems il n'eût plus de lances. Il se servoit de l'épée & du javalot.

trois mille hommes d'infanterie des Achéens & des troupes auxiliaires d'Eumène, & tout de suite trois mille chevaux, dont huit cens étoient des troupes d'Eumène, & le reste des Romains. Il mit à l'extrémité de cette aile les Tralliens & les Crétois armés à la légère. L'aile gauche ne paroiffoit pas avoir besoin d'un pareil renfort, parce qu'on jugeoit que le fleuve & les rives qui étoient fort escarpées la défendoient suffisamment. On y plaça cependant quatre escadrons de cavalerie. On laissa pour la garde du camp deux mille soldats tant Macédoniens que Thraces, qui avoient suivi volontairement l'armée. Les seize éléphans furent laissés derrière les triariens, pour servir comme de corps de réserve & d'arrière garde. On ne songea point à les opposer à ceux des ennemis, non seulement parce que ceux-ci étoient en plus grand nombre, mais encore parce que les éléphans d'Afrique, les seuls qu'eussent les Romains, étoient beaucoup inférieurs & pour la taille & pour la vigueur à ceux des Indes, & ne pouvoient soutenir leur choc.

L'armée du Roi étoit plus variée par la diversité des nations, & par la

différence des armes. Seize mille fantassins , armés à la Macédonienne , qui formoient la phalange , faisoient aussi le corps de bataille. Cette phalange étoit divisée en dix petits corps , dont chacun présentoit un front de cinquante hommes sur trente-deux de profondeur ; & dans chacun des intervalles qui les séparoit on avoit placé deux éléphants. Elle faisoit la principale force de l'armée. La vue seule des éléphants inspiroit de la terreur. Leur haute taille & leur grandeur , déjà remarquable par elle-même , étoit encore relevée par leurs ornemens de tête , & leurs aigrettes , où brilloient l'or , l'argent , la pourpre , l'ivoire : vains ornemens , qui invitent l'ennemi par l'espérance de la proie , & ne sauvent point une armée. Ces éléphants portoient sur leur dos des tours , montées par quatre hommes qui combattoient , sans compter le conducteur. Au côté droit de cette phalange étoit rangée de suite & sur une même ligne une partie de la cavalerie : savoir quinze cens Gaulois d'Asie , trois mille cuirassiers armés de toutes pièces , mille autres cavaliers qui étoient l'élite des Médes & des autres peuples voisins.

voisins. Tout de suite étoit placée une troupe de seize éléphants. Un peu au-delà étoit le régiment du Roi composé des Argvraspides, ainsi appelés parce qu'ils avoient des armes d'argent. Après eux douze cens archers des Dahes, auxquels on en avoit joint deux mille cinq cens autres des Mysiens. Puis trois mille armés à la légère, partie Crétois, partie Tralliens. L'aile droite étoit fermée par quatre mille tant frondeurs qu'archers, moitié Cyrtéens, & moitié Elyméens. L'aile gauche étoit formée à peu près de la même manière. Si ce n'est que devant une partie de la cavalerie on avoit placé les chariots armés de faux, & les chameaux, montés par des archers Arabes, qui avoient des épées minces, & longues de six piés, pour pouvoir atteindre l'ennemi du haut de ces animaux. Le Roi commandoit la droite : Séleucus son fils, & Antipater son neveu, la gauche : & trois Lieutenant Généraux le corps de bataille.

Un brouillard épais s'étant élevé dès le matin, forma une grande obscurité, qui empêchoit les troupes du Roi de se reconnoître les unes les autres,



tres , & d'agir de concert , à cause de leur grande étendue ; & l'humidité , causée par ce brouillard , amollit les cordes des arcs , les frondes , & les Amenta. courroies dont on se servoit pour lancer les traits. Les Romains en souffrirent beaucoup moins , parce qu'ils ne faisoient guère usage que d'armes pesantes , d'épées & de javelots : & comme le front de leur armée avoit moins d'étendue , ils s'entrevoioient plus facilement.

Les chariots armés de faulx , par le moien desquels Antiochus avoit espéré jeter la terreur & le desordre parmi les troupes ennemies , commencèrent la déroute des siennes. Le roi Eumène , qui en connoissoit le fort & le foible , lâcha contr'eux les archers Crétois , les frondeurs , & les cavaliers qui lançoient des javelots , avec ordre de les attaquer , non tous unis ensemble , mais partagés par petits pelotons , & de les accabler de tous côtés d'une grêle de traits , de pierres , & de javelots , en jettant tous en même tems de grands cris. Les chevaux , effraïés par ces cris , comme s'ils avoient pris le mord aux dents , ne gardent plus d'ordre , sont emportés de

de côté & d'autre, & se tournent contre leurs propres troupes, aussi bien que les chameaux. Ce vain épouvantail ainsi dissipé, on en vint aux mains.

Mais il causa bientôt la perte de l'armée du Roi. Car les troupes qui étoient près de ces chariots, aiant été entraînées par leur desordre, & mises en fuite, laissèrent tout à découvert & sans défense jusqu'aux cuirassiers. Et la cavalerie Romaine étant venue fondre sur ceux-ci, ils n'en purent soutenir le choc, & se débandèrent dans le moment, plusieurs demeurant sur la place, parce que la pesanteur de leurs armes ne leur permit pas de se sauver par la fuite. Toute l'aile gauche fut mise en déroute, & porta le desordre & l'alarme jusques dans le corps de bataille, formé par la phalange. Alors les légions Romaines l'attaquèrent avec avantage, les phalangites ne pouvant faire usage de leurs longues piques, parce que les fuyards venoient se réfugier parmi eux, & les empêchoient d'agir, pendant que les Romains lançoient de tous côtés contre eux leurs javelots. Les éléphans rangés dans les intervalles de la phalange ne lui furent d'au-

d'aucun secours. Les soldats Romains accoutumés dans les guerres d'Afrique à combattre contre ces bêtes, avoient appris comment il en falloit éviter l'impétuosité, ou en les perçant de leurs javelots par les flancs, ou s'ils en pouvoient approcher, en leur coupant le jaret avec leur épée. Les premiers rangs de la phalange furent donc mis en desordre; & déjà on commençoit à envelopper par derriere ses derniers rangs, lors qu'on apprit que l'aile gauche des Romains étoit en grand danger.

Antiochus, qui avoit remarqué que cette aile gauche étoit entièrement découverte par les flancs, & qu'on n'y avoit placé que quatre escadrons, comme étant assez défendue par le fleuve, l'avoit attaquée avec ses troupes auxiliaires & sa cavalerie pesamment armée, non seulement de front, mais par les flancs, parce que les quatre escadrons, ne pouvant soutenir le choc de toute la cavalerie ennemie, s'étoient retirés vers le gros de l'armée, & avoient laissé libre le terrain qui étoit près du fleuve. La cavalerie Romaine aiant été mise en desordre, l'infanterie la suivit

suivit bientôt, & elles furent poussées jusques dans le camp. Marcus Emilius Tribun des soldats étoit demeuré pour la garde du camp. Quand il vit les Romains y venir en fuyant, il sortit avec toutes ses troupes au devant d'eux, leur reprochant leur lâcheté & leur fuite honteuse. Il fit plus, & ordonna aux siens de tuer impitoyablement les premiers des fuyards qu'ils rencontreroient, & qui refuseroient de tourner visage. Cet ordre donné à propos & exécuté eut tout son effet : une plus grande crainte en surmonta une moindre. Les fuyards s'arrêtent d'abord, puis ils retournent au combat. Emilius, avec son corps de troupes qui étoit de deux mille hommes tous braves & aguerris, s'oppose au Roi qui poursuivoit vivement les fuyards. Attale, frere d'Eumène, sur l'avis qu'il reçut de la déroute de l'aile gauche, ayant quitté la droite, y accourut, & arriva à propos avec deux cens chevaux. Antiochus, pressé de tous côtés, tourna bride, & se retira. Ainsi les Romains, vainqueurs dans les deux ailes, s'avancent à travers des monceaux de corps morts jusqu'au camp du Roi, & le pillent.

On

Appian.

On remarqua qu'une des causes de la perte de cette bataille, fut la manière dont le Roi avoit rangé sa phalange. Elle faisoit la principale force de son armée. Jusques-là elle avoit passé pour invincible. C'étoient tous vieux soldats, aguerris, robustes, pleins de vigueur & de courage. Il falloit donc, pour les mettre en état de lui rendre plus de service, leur donner moins de profondeur, & plus de front : au lieu que les aiant rangés sur trente-deux de profondeur, il en rendoit la moitié inutile, & plaçoit sur le reste du front des troupes de nouvelle levée sans courage & sans expérience, sur lesquelles il ne devoit point compter. Antiochus, en cela, n'avoit pourtant fait que suivre la méthode observée par Philippe & par Alexandre, qui rangeoient ainsi la phalange.

Il y eut ce jour là de tués, tant dans le combat, que dans la fuite & dans la prise du camp, cinquante mille hommes d'infanterie, & quatre mille de cavalerie : quatorze cens fait prisonniers, & quinze éléphans de pris avec leurs conducteurs. Les Romains ne perdirent pas plus de trois cens fantassins, & vingt-quatre cavaliers :

Euméne

Eumène eut vingt-cinq cavaliers de tués. Le fruit de cette victoire fut la reddition de toutes les villes de l'Asie Mineure, qui vinrent se soumettre aux Romains.

Antiochus étoit arrivé à Sardes avec ce qu'il avoit pu recueillir des troupes qui avoient échapé au carnage. De Sardes il passa à Célènes en Phrygie, où il apprit que son fils Séleucus s'étoit sauvé. Il l'y trouva, & ils passèrent tous deux en diligence le mont Taurus pour gagner la Syrie.

Annibal & Scipion l'Africain ne se trouvèrent ni l'un ni l'autre à cette bataille. Le premier étoit bloqué par les Rhodiens dans la Pamphylie avec la flotte de Syrie, & l'autre étoit resté malade à Elée.

Dès qu'Antiochus fut arrivé à Antioche, il envoya Antipater fils de son frere, & Zeuxis qui avoit eu sous lui le gouvernement de la Lydie & de la Phrygie, pour demander la paix aux Romains. Ils trouvèrent le Consul à Sardes. Son frere l'Africain, rétabli de sa maladie, y étoit aussi. Ils s'adressèrent à ce dernier, & ce fut lui qui les présenta au Consul. Ils ne songèrent en aucune sorte à excuser Antiochus,

Liv.lib.

37. n.

45-49.

Polyb.

in Ex-

cerpt.

Legat.

c. 24.

Appian.

in Syr.

p. 110-

113.

chus, mais se bornèrent à demander humblement la paix en son nom.  
 „ Vous avez toujours, lui dirent-ils,  
 „ pardonné avec grandeur d'ame aux  
 „ Rois & aux peuples vaincus. Com-  
 „ bien devez-vous être maintenant plus  
 „ portés à le faire dans une victoire qui  
 „ vous rend les maîtres de l'univers ?  
 „ Deformais, devenus égaux aux dieux,  
 „ mettez bas toute animosité contre  
 „ les mortels, & ne songez plus qu'à  
 „ faire du bien au genre humain.

On assembla le Conseil au sujet de cette ambassade, & après y avoir bien examiné l'affaire, on les fit entrer. Scipion l'Africain porta la parole, & dit ce qui s'y étoit résolu. Que comme les Romains ne se laissoient point abbatre par l'adversité, aussi la prospérité ne les enflait point. Que par cette raison ils ne demanderoient après la bataille, que ce qu'ils avoient déjà demandé auparavant. Qu'Antiochus évacueroit toute l'Asie en deça du mont Taurus. Qu'il paieroit tous les frais de la guerre, qui furent taxés à quinze mille talens a d'Eubée ; & le paiement

a Les quinze mille talens Attiques seroient quarante-cinq millions : ceux d'Eubée, selon Budé, valoient un peu moins.

ment en fut ainsi réglé : cinq cens talens comptant : deux mille cinq cens quand le Sénat auroit ratifié le Traité , & le reste en douze ans , mille talens par an. Qu'il rendroit à Eumène les quatre cens talens qu'il lui devoit , & le reste d'un paiement pour le blé que le Roi de Pergame son pere avoit fourni au Roi de Syrie. Qu'il donneroit vingt otages au gré des Romains. „ Mais , ajouta-t il , le peuple Romain „ ne pourra point compter sur les dispositions pacifiques d'un Prince , qui „ donnera un asyle dans ses Etats à „ Annibal. Il demande qu'on le lui „ livre , aussi bien que Thoas l'Etolien , qui a le plus contribué à allumer cette guerre. Toutes ces conditions furent acceptées.

On envoya L. Gotta à Rome avec les Ambassadeurs d'Antiochus , pour instruire le Sénat de tout ce qu'on avoit fait dans cette négociation , & en obtenir la ratification. Eumène partit en même tems pour Rome , & les Ambassadeurs des villes d'Asie s'y rendirent aussi. Peu de tems après on paia au Consul les cinq cens talens à Ephèse. On lui donna des otages pour le reste du paiement , & pour assurance des



des autres conditions du Traité. Antiochus, un des fils du Roi, étoit du nombre des otages : il parvint ensuite à la Couronne, & fut surnommé Epiphane. Dès qu'Annibal & Thoas eurent avis qu'on négocioit un Traité, jugeant bien qu'ils seroient sacrifiés, ils pourvurent l'un & l'autre à leur sûreté en se retirant avant qu'il fût conclu.

Les Etoliens avoient dès auparavant envoyé leurs Ambassadeurs à Rome, afin d'y solliciter un accommodement. Pour y mieux réussir, ils osèrent, par une fourberie indigne du caractère qu'ils portoient, répandre à Rome la nouvelle de la prise des deux Scipions dans un pourparler, & de la défaite de leur armée par Antiochus. Ensuite, comme si cette nouvelle eût été certaine, & ils l'assuroient avec impudence, ils prirent un ton de fierté dans le Sénat, & semblerent moins demander la paix que l'exiger. Ils connoissoient mal le caractère Romain. On avoit d'ailleurs beaucoup de sujets de mécontentement d'eux. Ils eurent ordre de sortir de Rome ce jour-là même, & de l'Italie avant quinze jours. Bientôt après on reçut  
des

des lettres du Consul , qui montrèrent la fausseté de ce bruit.

Le peuple Romain venoit de nom-  
mer pour Consuls M. Fulvius Nobilior , & Cn. Manlius Mulso. Dans le département des provinces l'Étolie échut par le sort à Fulvius , & l'Asie à Manlius.

An. M.  
3815.  
Av. J.C.  
189.  
Liv. lib.  
17 n.  
47. & 50.

L'arrivée de Cotta à Rome , qui y portoit le détail & les circonstances de la victoire & du Traité de paix , causa dans la ville une joie universelle. On ordonna des prières & des sacrifices en action de grâces pendant trois jours.

Liv. lib.  
37. n.  
52-59.  
Polyb.  
in Ex-  
cerpt.  
Legat.  
cap. 25.

Après avoir satisfait aux devoirs de religion , le premier soin du Sénat fut de donner audience , d'abord au Roi Eumène , puis aux Ambassadeurs. Il s'agissoit dans cette audience d'une des affaires les plus importantes qui eussent jamais été proposées au Sénat , & qui intéresse toutes les villes Grecques de l'Asie. On sait combien la liberté en général est chère & précieuse à tous les hommes. Mais les Grecs , en particulier , en étoient jaloux à un point qui ne peut s'exprimer. Ils la regardoient comme l'héritage de leurs pères , comme un bien patrimonial ,

Appian.  
in Syr.  
p. 116.

com-

comme un privilège singulier qui les distinguoit des autres nations. En effet, pour peu d'attention qu'on fasse sur l'histoire des Grecs, on verra que la liberté étoit le grand mobile de toutes leurs entreprises & de toutes leurs guerres, & comme l'ame de leurs loix, de leurs contumes, & de tout leur gouvernement. Philippe & Alexandre son fils avoient commencé à y donner une grande atteinte. Leurs successeurs avoient achevé de l'opprimer & de l'éteindre presque entièrement. Elle venoit d'être rendue par les Romains à toutes les villes de la Grèce après la victoire qu'ils avoient remportée sur Philippe roi de Macédoine. Celles de l'Asie, après la défaite d'Antiochus, espéroient des Romains la même grace. Les Rhodiens avoient envoyé leurs Ambassadeurs à Rome principalement pour solliciter cette grace en faveur des Grecs d'Asie. Le Roi Eumène avoit un intérêt particulier de s'y opposer. Voila ce qui va faire le sujet de la délibération du Sénat, dont on peut dire que la décision tenoit en suspens l'Europe & l'Asie.

Eumène aiant eu le premier audience,

ce, commença par remercier en peu de mots le Sénat de la protection éclatante qu'il lui avoit accordée en le délivrant son frère & lui du siège qu'Antiochus avoit mis devant Pergame la capitale de ses Etats, & mettant son royaume en sûreté contre les entreprises injustes de ce Prince. Puis il félicita les Romains sur l'heureux succès de leurs armes par terre & par mer, & sur la célèbre victoire qu'ils venoient de remporter, par laquelle ils avoient chassé Antiochus de l'Europe & de toute l'Asie située en deça du mont Taurus. Il ajouta, que pour ce qui regardoit sa personne & les services qu'il avoit tâché de rendre aux Romains, il aimoit mieux que le Sénat en fût informé par le rapport des Généraux que par sa propre bouche. Une retenue si modeste fut généralement approuvée, mais on le pria de vouloir bien marquer expressément en quoi le Sénat & le peuple Romain pouvoient lui faire plaisir, & ce qu'il attendoit d'eux, l'assurant qu'il pouvoit compter sur leur bonne volonté. Il répondit, que si le choix d'une récompense lui étoit proposé par d'autres, & qu'on lui permit de consulter

le Sénat, il prendroit la liberté de demander conseil à une Compagnie si respectable sur la réponse qu'il devroit rendre, pour ne point s'exposer à faire des demandes peu modestes & peu mesurées : mais que, comme c'étoit du Sénat même qu'il attendoit tout ce qu'il pouvoit espérer, il croioit devoir s'en rapporter uniquement à sa générosité. On le pressa de nouveau de vouloir bien s'expliquer clairement & sans ambiguïté. Dans ce combat mutuel d'honnêteté & de déférence, Eumère ne pouvant gagner sur lui de céder, sortit de l'assemblée. Le Sénat persista toujours dans son sentiment, & sa raison étoit que le Roi seul connoissoit ce qui pouvoit lui convenir, & ce qui étoit à sa bienveillance. On le fit donc rentrer, & on l'obligea de s'expliquer.

Pour lors il tint ce discours. „ J'au-  
„ rois continué à me taire, Messieurs,  
„ si je ne savois que les Ambassadeurs  
„ Rhodiens, à qui vous donnerez bien-  
„ tôt audience, doivent vous faire des  
„ demandes absolument contraires à  
„ mes intérêts. Ils plaideront devant  
„ vous la cause des villes Grecques de  
„ l'Asie, & prétendront qu'elles doi-  
„ vent

„ vent toutes être déclarées libres. Or  
 „ peut il être douteux que par là ils  
 „ veulent nous soustraire, non-seule-  
 „ ment les villes qui seront délivrées,  
 „ mais celles même qui anciennement  
 „ étoient nos tributaires ; & que leur  
 „ dessein est, par un service si signalé,  
 „ de se les assujettir réellement sous  
 „ le titre de villes amies & alliées ;  
 „ Ils ne manqueront pas de faire son-  
 „ ner bien haut leur désintéressement,  
 „ & de dire que ce n'est point pour  
 „ eux-mêmes qu'ils parlent, mais uni-  
 „ quement pour vôtre gloire & vôtre  
 „ réputation. Vous ne vous laisserez  
 „ point sans doute éblouir par un tel  
 „ discours, & vous êtes bien éloignés  
 „ de vouloir, non-seulement marquer  
 „ une inégalité affectée à l'égard de  
 „ vos alliés, en abaissant les uns &  
 „ élevant les autres sans mesure, mais  
 „ encore faire de meilleures condi-  
 „ tions à ceux qui ont porté les armes  
 „ contre vous, qu'aux autres qui ont  
 „ toujours été vos amis & vos alliés.  
 „ Pour ce qui concerne mes préten-  
 „ tions particulières & mes intérêts  
 „ personnels, je puis facilement m'en  
 „ départir : mais au regard de vôtre  
 „ bienveillance, & des marques ho-

„ norables de vôtre amitié, j'avoue  
 „ que je ne pourrois fans peine voir  
 „ d'autres l'emporter sur moi. C'est  
 „ là la portion la plus précieuse de  
 „ l'héritage que j'ai reçu de mon père,  
 „ qui le prémier de tous ceux qui ha-  
 „ bitent la Grèce & l'Asie a eu l'a-  
 „ vantage de faire alliance & amitié  
 „ avec vous, & qui l'a cultivée avec  
 „ une constance & une fidélité invio-  
 „ lable jusqu'au dernier soupir. Il  
 „ ne s'en est pas tenu à de simples  
 „ protestations d'une bonne volonté.  
 „ Dans toutes les guerres que vous  
 „ avez faites en Grèce soit par terre  
 „ soit par mer, il vous a toujours con-  
 „ tamment suivis, & vous a aidés de  
 „ toutes ses forces avec un dévouë-  
 „ ment dont nul de vos alliés n'a ap-  
 „ proché. On peut dire même que son  
 „ zèle pour vos intérêts, en mettant  
 „ le dernier sceau à sa fidélité, a mis  
 „ fin à sa vie : car ce fut l'ardeur & la  
 „ vivacité avec laquelle il exhorta les  
 „ Béotiens à entrer dans votre alian-  
 „ ce qui lui causa l'accident dont il  
 „ mourut peu de jours après. Je me  
 „ suis fait un honneur & un devoir  
 „ de marcher sur ses traces. A la véri-  
 „ té je n'ai pu aller au delà de son zè-

„ le & de son attachement pour vous ,  
 „ la chose n'étoit pas possible : mais  
 „ la conjoncture du tems & de la guer-  
 „ re contre Antiochus m'a fourni plus  
 „ d'occasion qu'à mon père de vous en  
 „ donner des preuves. Ce Prince , très  
 „ puissant en Europe & en Asie, m'of-  
 „ froit sa fille en mariage : il s'enga-  
 „ geoit à me restituer toutes les villes  
 „ qui s'étoient revoltées contre moi :  
 „ il me promettoit d'agrandir consi-  
 „ dérablement mon royaume, si je  
 „ voulois me joindre à lui contre vous.  
 „ Je ne me ferai point honneur de  
 „ n'avoir point accepté ces offres q i  
 „ me détachent de votre amitié :  
 „ comment l'aurois je pu ? Je saur-  
 „ terai seulement ce que je me suis  
 „ cru obligé de faire pour vous com-  
 „ me ancien & fidèle allié. J'ai aidé  
 „ vos Généraux par terre & par mer  
 „ de troupes & de vivres plus, sans  
 „ comparaison, qu'aucun de vos al-  
 „ liés : je me suis trouvé à toutes les  
 „ batailles navales que vous avez don-  
 „ nées, & elles ne sont pas en petit  
 „ nombre : je n'ai épargné ni travaux,  
 „ ni dangers. J'ai essuié un siège, qui  
 „ est ce que la guerre a de plus fa-  
 „ cheux ; & je me suis vu enfermé  
 V 5 „ dans



„ dans Pergame , prêt à perdre la vie  
„ avec la couronne. Délivré de ce  
„ siège , pendant qu'Antiochus d'un  
„ côté , & Séleucus son fils de l'au-  
„ tre , campoient encore dans mes  
„ Etats , oubliant mes propres inté-  
„ rêts , je me suis transporté dans  
„ l'Hellespont avec toute ma flotte au  
„ devant de L. Scipion vôte Consul ,  
„ pour lui faciliter le passage. Depuis  
„ son entrée en Asie , je n'ai point  
„ quitté le Consul : nul soldat n'a été  
„ plus assidu dans vôte camp , que  
„ mon frère & moi. Il n'y a point  
„ eu sans moi d'action , point de com-  
„ bat de cavalerie. Dans la dernière  
„ bataille j'ai défendu le poste où le  
„ Consul m'avoit placé. Je ne deman-  
„ deraï point , si aucun de vos alliés  
„ peut , en ce point , se comparer à  
„ moi. Ce que je puis dire avec con-  
„ fiance , c'est qu'il n'y a aucun des  
„ peuples & des Rois que vous avez  
„ le plus honorés , à qui je n'aie  
„ droit de m'égalér. Masinissa avoit  
„ été vôte ennemi , avant que de  
„ devenir vôte allié. Il ne vint  
„ point à vous avec de puissans se-  
„ cours , & pendant que son roiau-  
„ me étoit encore à lui en entier :  
„ mais

„ mais banni & chassé de ses Etats ,  
 „ dépouillé de tous ses biens & de  
 „ toutes ses forces , il se réfugia dans  
 „ vôtre camp avec un esquadron de ca-  
 „ valerie pour y chercher un asyle &  
 „ une ressource dans son malheur. Ce-  
 „ pendant , parce que depuis il vous  
 „ servit fidèlement contre Syphax &  
 „ contre les Carthaginois , non-seule-  
 „ ment vous l'avez rétabli sur le trône  
 „ de ses pères , mais en le gratifiant  
 „ d'une grande partie du royaume de  
 „ Syphax vous l'avez rendu l'un des  
 „ plus puissans Rois de l'Afrique. Que  
 „ ne devons nous donc point attendre  
 „ de vôtre libéralité , nous qui avons  
 „ toujours été vos alliés , & jamais vos  
 „ ennemis ? Mon père , mes frères , &  
 „ moi avons toujours porté les armes  
 „ pour vous sur mer & sur terre , non  
 „ seulement dans l'Asie , mais loin de  
 „ nôtre pays , dans le Péloponnèse , dans  
 „ la Béotie , dans l'Etolie , pendant  
 „ les guerres contre Philippe , contre  
 „ Antiochus , contre les Etoliens.  
 „ Quelles sont donc vos prétentions ?  
 „ me dira quelqu'un. Puisque vous  
 „ m'obligez , Messieurs , de m'expli-  
 „ quer , je le ferai. Si vous avez re-  
 „ culé Antiochus au delà du mont

„ Taurus pour occuper vous-mêmes  
 „ ce pays, & le réunir à votre Empi-  
 „ re, je ne puis point désirer un meil-  
 „ leur voisinage que le vôtre, ni qui  
 „ soit plus capable de mettre mes  
 „ Etats en sûreté. Mais si vous avez  
 „ résolu d'y renoncer pour vous mê-  
 „ mes, & d'en rappeler vos armées,  
 „ j'ose dire que de tous vos alliés, il  
 „ n'y en a aucun qui mérite mieux  
 „ que moi de profiter de vos con-  
 „ quêtes. Mais, dira-t-on, il est grand  
 „ & glorieux de délivrer les villes de  
 „ l'esclavage, & de leur rendre la li-  
 „ berté ! Oui, si elles n'ont jamais  
 „ exercé d'hostilités contre vous. Mais,  
 „ si elles sont entrées avec chaleur  
 „ dans le parti d'Antiochus, combien  
 „ est-il plus digne de votre sagesse &  
 „ de votre équité de faire tomber vos  
 „ bien faits sur des alliés qui vous ont  
 „ servi utilement, que sur des enne-  
 „ mis qui ont voulu vous perdre ?

Le discours du Roi plut fort aux  
 Sénateurs, & l'on vit bien qu'ils  
 étoient disposés à faire pour lui tout  
 ce qui dépendroit d'eux.

On donna ensuite audience aux Rho-  
 diens. Celui qui portoit la parole pour  
 eux, après avoir exposé l'origine de  
 leur

leur amitié avec le peuple Romain,  
 & les services qu'ils lui avoient ren-  
 dus, premièrement dans la guerre  
 contre Philippe, puis dans celle con-  
 tre Antiochus : „ Rien, dit-il en s'a-  
 „ dressant aux Sénateurs, ne nous af-  
 „ flige tant aujourd'hui, que de nous  
 „ voir obligés d'entrer en dispute avec  
 „ Eumène, celui de tous les Rois avec  
 „ lequel, soit nôtre République, soit  
 „ nous-mêmes personnellement, en-  
 „ tretenons la plus fidèle & la plus in-  
 „ time amitié. Au reste ce qui nous sé-  
 „ pare ici, ne prend point son origine  
 „ dans la disposition des esprits, mais  
 „ dans la différence des conditions.  
 „ Nous sommes libres, & Eumène est  
 „ roi. Il est naturel que nous, comme  
 „ peuple libre, plaidions pour la li-  
 „ berté des autres ; & que les Rois  
 „ veuillent tout soumettre & tout af-  
 „ servir à leur autorité. Quoi qu'il en  
 „ soit, ce qui nous embarrasse ici,  
 „ n'est pas tant le fond même de l'af-  
 „ faire, qui ne paroît pas de nature  
 „ à devoir beaucoup partager vos suf-  
 „ frages, que les égards & les ména-  
 „ gemens que nous devons à un Prince  
 „ aussi respectable qu'Eumène. Si l'on  
 „ ne pouvoit reconnoître autrement

„ les services importans d'un Roi ami  
„ & allié, qu'en lui assujettissant des  
„ villes libres, vous pourriez être in-  
„ certains & flotans, dans la crainte  
„ de paroître ou ne pas marquez assez  
„ de reconnoissance à un Prince ami,  
„ ou renoncer à vos principes & à  
„ la gloire que vous vous êtes ac-  
„ quise dans la guerre contre Phi-  
„ lippe, en rendant la liberté à toutes  
„ les villes de la Grèce. Mais la for-  
„ tune ne vous laisse point lieu de  
„ craindre aucun de ces deux incon-  
„ véniens. Graces aux dieux, la vic-  
„ toire que vous venez de rempor-  
„ ter, qui ne vous comble pas moins  
„ de richesses que de gloire, vous met  
„ en état de vous acquitter abondam-  
„ ment de ce que vous appelez une  
„ dette. La Lycaonie, les deux Phry-  
„ gies, la Pisidie entière, la Quersou-  
„ nèse, & ce qui l'avoisine dans l'E-  
„ rope, tout cela est dans votre pou-  
„ voir. Une seule de ces provinces  
„ peut augmenter considérablement  
„ les Etats d'Eumène : toutes réunies  
„ ensemble l'égalерont aux Rois les  
„ plus puissans. Vous pouvez donc en  
„ même tems & récompenser riche-  
„ ment vos alliés, & ne point vous dé-  
„ par-

„ partir des maximes qui font la gloire  
 „ de votre Empire. C'est le même mo-  
 „ tif qui vous a fait marcher contre  
 „ Philippe & contre Antiochus. Dans  
 „ une cause toute semblable, on at-  
 „ tend-aussi une issue toute pareille;  
 „ non seulement parce que vous en  
 „ avez déjà donné l'exemple, mais  
 „ parce que vôtre honneur l'exige.  
 „ Les autres entrent en guerre pour  
 „ enlever à leur voisins quelque con-  
 „ trée, quelque ville, quelque place  
 „ forte, quelque port de mer. Jamais  
 „ pareil motif ne vous mit les armes  
 „ en main. Vous ne combattez que  
 „ pour l'honneur. Et c'est ce qui ins-  
 „ pire à toutes les nations pour vôtre  
 „ nom & pour vôtre Empire un res-  
 „ pect qui approche de celui qu'on a  
 „ pour les dieux. Il s'agit de conser-  
 „ ver cette gloire. Vous vous êtes  
 „ chargé de tirer de l'esclavage des  
 „ Rois, & de rétablir dans son ancienne  
 „ liberté une nation considérable par  
 „ son antiquité, & plus illustre enco-  
 „ re par ses grandes actions & par son  
 „ goût exquis pour les arts & pour  
 „ les sciences. C'est la nation entière  
 „ que vous avez priée sous vôtre pro-  
 „ tection, & vous la lui avez accor-

„dée pour toujours. Les villes situées  
„dans la Grèce même ne sont pas  
„plus Grecques que les colonies qu’el-  
„le a fait passer en Asie pour s’y éta-  
„blir. Le changement de contrée n’a  
„rien changé dans notre origine, ni  
„dans nos mœurs. Tout tant que nous  
„sommes de villes Grecques en Asie,  
„nous nous sommes fait un devoir  
„de le disputer à nos pères & à nos  
„fondateurs en vertu & en science.  
„Plusieurs d’entre vous ont vû les  
„villes de Grèce, & celles d’Asie :  
„toute la différence est que nous som-  
„mes dans un plus grand éloignement  
„de Rome. Si la différence du ter-  
„roir changeoit le naturel, il y a  
„longtems que les Marseillois, envi-  
„ronnés comme ils sont de nations  
„grossières & barbares, auroient dû  
„se corrompre & dégénérer : cepen-  
„dant nous apprenons que vous en  
„faites autant de cas & d’estime que  
„s’ils habitoient dans le centre même  
„de la Grèce. En effet ils n’ont pas  
„retenu seulement le son du langage,  
„l’habillement, & tout l’extérieur des  
„Grecs ; mais ils en ont encore plus  
„conservé les mœurs, les loix, & l’es-  
„prit, sans que le commerce des na-  
„tions

„ tions voisines y ait causé la moindre  
 „ altération. Le mont Taurus sert  
 „ maintenant de bornes à votre Em-  
 „ pire. Tout ce qui est en deçà de ce  
 „ terme, ne doit point vous paroître  
 „ éloigné. Par tout où vos armes sont  
 „ parvenues, faites-y passer aussi l'es-  
 „ prit & la forme de votre gouver-  
 „ nement. Que les barbares, accoutu-  
 „ més à l'esclavage, demeurent sous  
 „ l'empire des Rois, puisqu'ils s'y  
 „ plaisent. Les Grecs, dans la médio-  
 „ crité de leur fortune, se font gloi-  
 „ re d'imiter la hauteur de vos senti-  
 „ mens. Nés & nourris dans la liber-  
 „ té, ils savent que vous ne leur ferez  
 „ pas un crime d'en être jaloux à vo-  
 „ tre exemple. Autrefois leur propres  
 „ forces suffisoient pour leur assurer  
 „ l'empire. Maintenant ils souhaitent  
 „ que les dieux le fassent subsister per-  
 „ pétuellement où ils l'ont placé. Il  
 „ leur suffit que vous protégiez par  
 „ vos armes leur liberté, qu'ils ne  
 „ sont plus en état de défendre par  
 „ les leurs. Mais, dit-on, quelques-  
 „ unes de ces villes ont favorisé An-  
 „ tiochus. Les autres n'avoient-elles  
 „ pas de même favorisé Philippe, &  
 „ les Tarentins Pyrrhus? Pour ne point  
 „ ci-



„ citer ici d'autres peuples, Cartha-  
„ ge, vôte ennemie & votre rivale,  
„ jouit de sa liberté & de ses loix. Con-  
„ sidérez, Messieurs, à quoi cet exem-  
„ ple vous engage. Accorderez-vous  
„ à l'ambition d'Eumène, qu'il me  
„ pardonne ce terme, ce que vous  
„ avez refusé à vôte juste indigna-  
„ tion ? Pour nous Rhodiens, dans  
„ cette guerre, & dans toutes cel-  
„ les que vous avez faites dans nos  
„ contrées, nous avons taché de rem-  
„ plir le devoir de bons & fidèles al-  
„ liés : c'est à vous de juger si nous y  
„ avons réussi. Maintenant qu'on jouit  
„ de la paix, nous prenons la liberté  
„ de vous donner un conseil qui ne  
„ peut tourner qu'à votre gloire. Si  
„ vous le suivez, il montrera à l'u-  
„ nivers que vous savez plus noble-  
„ ment encore user de la victoire, que  
„ la remporter.

On ne put pas ne point applaudir  
à un tel discours. Il parut véritable-  
ment digne de la grandeur Romaine.  
Le Sénat se trouva ici comme partagé  
& combattu par deux sentimens &  
deux devoirs, dont il sentoit toute  
l'importance & la justice, mais qu'il  
étoit difficile de réunir dans cette oc-  
ca-

caſion. D'un côté, la reconnoiſſance pour les ſervices d'un Roi qui s'étoit attaché à eux avec un zèle & une fidélité inviolable, faiſoit beaucoup d'impreſſion ſur leur eſprit : d'un autre, la gloire de paroître n'avoir entrepris une guerre dangereuſe que pour rendre aux villes Grecques leur liberté, les piquoit vivement. Il faut avouer que les motifs étoient puiffans de part & d'autre. La Grèce entière rétablie dans la jouiſſance de ſa liberté & de ſes loix, après la défaite de Philippe, avoit acquis aux Romains une réputation que nul triomphe ne pouvoit égaler. Mais il étoit dangereux de mécontenter un Prince auffi puiffant qu'Eumène, & l'intérêt du peuple Romain demandoit qu'il engageât les autres Rois dans ſon parti par l'attrait & l'eſpoir de la récompene. La prudence du Sénat fut concilier ces deux devoirs.

On fit entrer les Ambaſſadeurs d'Antiochus après ceux des Rhodiens. Ils ſe bornèrent à demander qu'il plût au Sénat de ratifier la paix que L. Scipion leur avoit accordée. Il le fit, & quelques jours après elle fut auffi ratifiée dans l'aſſemblé du peuple.

Les

Les Ambassadeurs des villes d'Asie furent aussi entendus. On leur répondit que le Sénat enverroient, selon la coutume, dix Commissaires pour discuter & régler les affaires d'Asie. On leur déclara en général que la Lycaonie, les deux Phrygies, & la Mysie, seroient à l'avenir sous la dépendance du Roi Eumène. On ajugea aussi la Lycie aux Rhodiens, avec la partie de la Carie la plus voisine de Rhodes, & une portion de la Pisidie. On exceptoit pour l'un & pour l'autre les villes qui étoient libres avant le combat livré contre Antiochus. Il fut ordonné que les autres villes de l'Asie qui avoient païé tribut à Attale, le paieroient aussi à Eumène. Que celles qui avoient été tributaires d'Antiochus, demeureroient libres & exemptes de toute contribution.

Eumène & les Rhodiens parurent très-contens de ce sage règlement. Les Rhodiens demandèrent par grace qu'on accordât aussi la liberté aux habitans de Soles, ville de Cilicie, originaires comme eux d'Argos. Le Sénat, après avoir consulté les Ambassadeurs d'Antiochus sur cet article, représenta aux Rhodiens l'extrême op-

po-

position que ces Ambassadeurs avoient témoigné à leur demande, parce que Soles, située au dela du mont Taurus, n'étoit point comprise dans le Traité. Que néanmoins, s'ils croient l'honneur de leur ville intéressé à cette demande, il feroit de nouveaux efforts pour vaincre leur répugnance. Les Rhodiens, renouvelant leurs actions de graces pour les bienfaits & la bonté du peuple Romain à leur égard, répondirent qu'ils étoient bien éloignés de vouloir troubler la paix, & se retirèrent fort contens.

L'honneur du triomphe fut accordé par les Romains à Emilius Régillus, qui avoit remporté une victoire navale sur l'Amiral de la flotte d'Antiochus; &, à plus juste titre encore à L. Scipion, qui avoit vaincu le Roi en personne. Il prit le surnom d'Asiatique, pour ne le point céder à son frère qui avoit pris celui d'Africain.

Ainsi fut terminée la guerre contre Antiochus, qui ne fut pas de longue durée, couta peu de sang aux Romains, & contribua pourtant beaucoup à l'aggrandissement de leur Empire. Mais en même tems cette victoire contribua aussi d'une autre manière au dé.

Plin.  
lib. 13  
cap. 3.

dépériffement & à la ruine de ce même Empire, en introduifant à Rome, par les richesses qu'elle y fit entrer le goût du luxe, de la molleffe, & des délices : car c'est à cette victoire remportée fur Antiochus, & à cette conquête de l'Asie, que Pline attache l'époque de la corruption des mœurs dans la République Romaine, & du funeste changement qui y arriva. L'Asie <sup>a</sup> vaincue par les armes de Rome, vainquit Rome à son tour par fes vices. Les richesses étrangères y étouffèrent l'amour de la pauvreté & la simplicité ancienne, qui en avoient fait l'honneur & la force. Le <sup>b</sup> luxe, qui entra comme en triomphe à Rome avec les superbes dépouilles de l'Asie, traînant à fa suite tous les defordres & tous les crimes, y fit plus de ravage que n'auroient pu faire les armées les plus nombreuses, & vengea ainsi l'univers vaincu.

<sup>a</sup> Armis vicit, vitiis victus est. *Senec. de Alex.*

<sup>b</sup> Prima peregrinos obscœna pecunia mores  
Intulit, & turpi fregerunt secula luxu  
Divitiæ molles . . .

Nullum crimen abest facinusque libidinis, ex  
quo

Paupertas Romana perit . . .

Sævior armis

Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem. *Juvenal. lib. 2. Satyr. 6.*

*Réflexion sur la conduite des Romains à l'égard des Républiques Grecques, & des Rois tant de l'Europe que de l'Asie.*

ON COMMENCE à démêler dans les faits que j'ai raportés jusqu'ici un des principaux caractères des Romains, qui décidera bientôt du sort de tous les Etats de la Grèce, & qui causera dans l'univers un changement presque général : je veux dire l'esprit de domination & de souveraineté. Ce caractère ne se montre pas d'abord entier & dans toute son étendue : il ne se développe que peu à peu & comme par degrés, & ce n'est que par des accroissemens insensibles, mais cependant assez rapides, qu'il est enfin porté à son comble.

Il faut l'avouer. Ce peuple, dans de certaines occasions, fait paroître une modération & un désintéressement, qui, à n'en considérer que les dehors, sont au dessus de tout ce qu'on lit dans l'histoire, & auxquels il semble qu'on ne puisse refuser son admiration. Fut-il jamais une journée plus belle & plus glorieuse que celle où le peuple Romain, après avoir essuié une longue & périlleuse guerre, avoir pas-  
sé

fé les mers, & s'être consumé en frais, fait déclarer par la voix d'un héraut dans une assemblée générale qu'il rend la liberté à toutes les villes, & ne veut d'autre fruit de sa victoire que le doux plaisir de faire du bien à des peuples, que le seul souvenir de leur ancienne réputation pouvoit lui rendre chers? On ne peut lire le récit de ce qui se passa dans cette célèbre journée, sans en être attendri presque jusqu'aux larmes, & sans entrer dans une espèce d'enthousiasme d'estime & d'admiration.

Si cette délivrance des villes Grecques avoit été pleinement gratuite, qu'elle n'eût eu d'autre principe que la générosité des Romains, & que leur conduite n'eût jamais démenti de si beaux sentimens, rien certainement ne seroit plus grand, ni plus capable de faire honneur à un peuple. Mais pour peu qu'on perce ces dehors éclatans, on entrevoit aisément que cette prétendue modération des Romains avoit des racines dans une profonde politique, sage à la vérité & prudente selon les règles ordinaires du gouvernement, mais bien éloignée de ce noble désintéressement qu'on fait tant

valoir dans l'occasion dont il s'agit. On peut dire que les Grecs alors se livrèrent à une joie stupide, croiant être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Deux puissances, dans le tems dont nous parlons, partageoient la Grèce, les Républiques Grecques, & la Macédoine, & elles étoient toujours en guerre : les unes pour conserver les débris de leur ancienne liberté, l'autre pour achever de les soumettre & de se les asservir. Les Romains, parfaitement instruits de cette situation de la Grèce, sentoient bien qu'ils n'avoient rien à craindre de ces petites Républiques, affoiblies par le tems, par leurs divisions intestines, par des jalousies réciproques, & par les guerres qu'elles avoient eu à soutenir au dehors. Mais la Macédoine, qui avoit des troupes aguerries, qui ne perdoit point de vûe la gloire de ses anciens Rois, qui avoit porté autrefois ses conquêtes jusqu'au bout du monde, qui conservoit toujours un vif désir, quoique chimérique, de la monarchie universelle, & qui avoit une alliance comme naturelle avec les Rois d'Egypte & de Syrie sortis de la même.



même origine, & réunis par les intérêts communs de la roiauté : la Macédoine, dis-je, donnoit de justes allarmes à Rome, qui, depuis la défaite de Carthage, ne pouvoit plus trouver d'obstacles à ses desseins ambitieux que dans ces puissans royaumes qui partageoient entr'eux le reste de l'univers, & en particulier dans celui de Macédoine, plus voisin de l'Italie que tous les autres.

Pour mettre donc un contrepoids à la puissance Macédonienne, & pour enlever à Philippe le secours qu'il se flatoit de tirer de la Grèce, laquelle en effet auroit pu peut-être le rendre invincible aux Romains, si elle avoit joint toutes ses forces aux siennes contre cet ennemi commun : dans cette vue les Romains se déclarent hautement pour ces Républiques, font gloire de les prendre sous leur protection, sans autre dessein ce semble que de les défendre contre leurs oppresseurs ; &, afin de se les attacher par un lien plus ferme, ils affectent de leur montrer pour récompense de la fidélité qu'elles leur garderont la liberté, dont toutes ces Républiques étoient jalouses au delà de tout ce qu'on

qu'on peut dire, & que les Rois de Macédoine leur avoient toujours disputée.

L'appas étoit habilement préparé, & il fut avidement saisi par les Grecs qui ne portoient pas leurs vûes plus loin. Mais les plus sensés & les plus clairvoians découvrirent le péril caché sous cette amorce, & ils avertirent de tems en tems les peuples dans les assemblées publiques de se défier de ce nuage qui se formoit en occident, & qui bientôt, changé en un terrible orage, les submergeroit tous.

Rien ne fut plus doux ni plus équitable d'abord que la conduite des Romains. Ils traitoient avec bonté les villes & les peuples qui s'étoient mis sous leur protection : ils leur donnoient du secours contre leurs ennemis : ils s'appliquoient à pacifier leurs différens, & à faire cesser les troubles qui s'excitoient entr'eux ; & n'exigeoient rien de leurs alliés pour tous ces services. Par là leur autorité s'établissoit de jour en jour, & préparoit les peuples à une entière soumission.

En effet, sous prétexte de leur offrir leurs bons offices, d'entrer dans  
leurs

leurs intérêts, de les réconcilier ensemble, ils se rendirent les arbitres souverains de ceux à qui ils avoient rendu la liberté, & qu'ils regardoient en quelque sorte comme leurs affranchis. Ils envoioient chez eux des Commissaires pour entendre leurs plaintes, pour examiner les raisons de part & d'autre, & pour terminer leurs querelles. Par rapport aux articles où ils ne pouvoient pas les accorder sur le lieu, ils les invitoient à envoyer à Rome leurs Députés. Ensuite ils y citoient de plein droit ceux qui refusoient de s'accommoder, les obligeoient d'y plaider leurs causes devant le Sénat, & même d'y comparoître en personnes. D'arbitres & de médiateurs devenus juges souverains; ils prirent bientôt le ton de maîtres, regardèrent leurs arrêts comme des décisions irrévocables, trouvèrent fort mauvais qu'on ne s'y soumit pas, & traitèrent de rebellion une seconde résistance. Ainsi il s'érigea dans le Sénat de Rome un Tribunal qui jugeoit en dernier ressort tous les peuples & tous les Rois. A la fin de chaque guerre il decidoit des peines & des récompenses que chacun avoit méritées. Il étoit

une

une partie des terres du peuple vaincu, pour les donner aux alliés, en quoi il faisoit deux choses, & trouvoit un double avantage. Il attachoit à Rome des Rois dont elle avoit peu à craindre, & beaucoup à espérer; & il en affoiblissoit d'autres dont Rome n'avoit rien à espérer, & tout à craindre.

Nous verrons un des premiers Magistrats de la Republique des Achéens se plaindre fortement dans une assemblée publique de cette injuste usurpation, demander de quel droit les Romains prenoient un si fier ascendant sur eux : si leur République n'étoit pas aussi libre & aussi indépendante que celle de Rome : sur quel titre celle-ci prétendoit assujettir les Achéens à lui rendre compte de leur conduite : si elle trouveroit bon que les Achéens à leur tour s'ingérassent d'entrer dans l'examen de ses affaires, & si de part & d'autre les choses ne doivent pas être égales. Toutes ces réflexions étoient de bon sens, fondées en raison, & sans réplique : la force seule donnoit l'avantage aux Romains.

Ceux-ci en usèrent de même, & gardèrent la même politique à l'égard

des Rois. Ils s'attachèrent d'abord ceux qui étoient les plus foibles, & de qui ils avoient moins à craindre : ils leur donnoient le titre d'alliés qui les rendoit en quelque sorte sacrés & inviolables, & qui étoit à leur égard comme une sauvegarde contre d'autres Rois plus puissans : ils s'appliquoient à augmenter leurs revenus, & à étendre leur domaine, pour faire voir ce qu'on pouvoit attendre de leur protection. C'est ce qui porta le royaume de Pergame à un si haut point de grandeur.

Dans la suite, sous divers prétextes, ils attaquèrent ces grands Potentats, qui étoient les maîtres de l'Europe & de l'Asie. Et avec quelle hauteur les traitèrent-ils même avant la victoire ! Un puissant Roi enfermé dans un cercle étroit par un simple particulier de Rome, & obligé de donner sa réponse avant que d'en sortir : quelle fierté ! Mais, après les avoir vaincus, comment en usent-ils à leur égard ! Ils leur ordonnent de leur donner leurs enfans & les héritiers de leur couronne pour otages & pour garands de leur bonne conduite, leur font mettre bas les armes, leur défendent

dent de faire ni guerre ni alliance que sous leur bon plaisir, les relèguent au delà des monts, & ne leur laissent à proprement parler qu'un vain titre & un phantôme de roiauté dépouillée de tous ses droits & de ses avantages.

On ne peut pas douter que la Providence n'eût destiné les Romains à devenir les maîtres du monde, & leur future grandeur avoit été prédite dans les Ecritures : mais ces divins Oracles leur étoient inconnus ; & d'ailleurs la simple prédiction de leurs conquêtes ne les justifioit pas. Quoi qu'il soit difficile d'affurer, & encore plus de prouver, qu'ils aient formé d'abord le plan de tout conquérir & de tout soumettre, on ne peut cependant disconvenir, en examinant avec attention toutes leurs démarches, qu'ils agissoient comme s'ils eussent eu ce pressentiment, & qu'une espèce d'instinct les eût portés à s'y conformer en tout.

Quoi qu'il en soit, nous voyons par l'événement où s'est terminée cette rare modération des Romains que l'on vante si fort. Ennemis de la liberté de tous les peuples, remplis de

mépris pour les Rois & pour la roiauté, regardant tout l'univers comme leur proie, ils ont embrassé par une ambition insatiable la conquête du monde entier : ils ont enlevé sans distinction toutes les provinces & tous les royaumes, & ont renfermé sous leur domination tous les peuples : en un mot, ils n'ont mis de bornes à leurs vastes projets que celle que les déserts & les mers les ont forcés d'y mettre.

## §. VIII.

*Le Consul Fulvius soumet les Etoliens. Les Spartiates essuyent un cruel traitement de la part de leurs Bannis. Manlius, l'autre Consul, soumet les Gaulois de l'Asie. Antiochus, pour payer aux Romains le tribut, pille un temple dans l'Elymaïde : il est tué. Explication de la prophétie de Daniel qui regarde Antiochus.*

An. M.

3815.

Av. J. C.

189.

Liv. lib.

38. n. 1.

11.

Polyb. in

Excerpt.

Legat. c.

26-28.

PENDANT l'expédition des Romains

dans l'Asie, il y avoit eu quelques

mouvemens dans la Grèce. Amyndan-

dre, par le secours des Etoliens, s'é-

toit rétabli dans son royaume d'Atha-

manie, ayant chassé des villes les gar-

ni-

nifons Macédoniennes que le Roi Philippe y tenoit. Il envoya des Ambassadeurs à Rome au Sénat, & d'autres en Asie aux deux Scipions qui étoient alors à Ephèse après la grande victoire remportée sur Antiochus, pour s'excuser de ce qu'il avoit employé les armes des Etoliens contre Philippe, & pour faire des plaintes contre ce Prince.

Les Etoliens de leur côté avoient fait aussi quelques entreprises contre Philippe, qui leur avoient assez réussi. Mais, quand ils apprirent qu'Antiochus avoit été défait, que l'ambassade qu'ils avoient avoïée à Rome en étoit revenue sans rien obtenir, & que le Consul M. Fulvius marchoit contre eux, alors ils entrèrent dans de véritables allarmes. Voiant bien qu'ils n'étoient point en état de résister aux Romains par la voie des armes, ils eurent encore recours aux prières; & pour les rendre plus efficaces, ils engagèrent les Athéniens & les Rhodiens à joindre leurs Ambassadeurs à ceux qu'ils envoïoient à Rome pour demander la paix.

Le Consul étant arrivé en Grèce, de concert avec les Epirotes avoit formé



mé le siège d'Ambracie, où les Eto-  
liens avoient beaucoup de troupes, &  
qui se défendit vigoureusement. Mais  
persuadés qu'ils ne pouvoient pas  
tenir longtems contre la puissance  
Romaine, ils envoièrent de nou-  
veaux Ambassadeurs au Consul,  
avec de pleins pouvoirs de conclure  
le Traité à quelques conditions que  
ce fût. Celles qu'on leur proposoit  
leur paroissant extrêmement dures,  
quoiqu'ils fussent chargés de pleins  
pouvoirs, ils demandèrent qu'il leur  
fût permis de consulter encore une fois  
l'Assemblée. Elle leur en fut mauvais  
gré, & les renvoia avec ordre de fi-  
nir. Pendant l'intervale, les Ambas-  
sadeurs des Athéniens & des Rho-  
diens, que le Sénat avoit renvoies au  
Consul, étoient arrivés près de lui.  
Amyndre s'y étoit rendu aussi.  
Comme il avoit beaucoup de crédit  
dans la ville d'Ambracie où il avoit  
demeuré longtems pendant son exil, il  
engagea les habitans à se rendre en-  
fin au Consul. La paix fut aussi accor-  
dée aux Etoiliens. Les principales con-  
ditions du Traité furent, Qu'ils com-  
menceroient par livrer aux Romains  
leurs armes & leurs chevaux : qu'ils  
leur

leur paieroient mille talens d'argent, (trois millions) dont moitié seroit payée sur le champ : qu'ils rendroient tant aux Romains qu'à leurs alliés tous les transfuges & tous les prisonniers : qu'ils regarderoient comme amis & comme ennemis tous ceux qui le seroient du peuple Romain : enfin qu'ils donneroient quarante otages au choix du Consul. Quand leurs Ambassadeurs furent arrivés à Rome pour y faire ratifier le Traité, ils trouvèrent les esprits terriblement indisposés contre les Etoliens, tant à cause de leur conduite passée, que pour les plaintes que Philippe avoit faites d'eux dans les lettres qu'il avoit écrites à ce sujet. Le Sénat enfin se laissa toucher à leurs prières, & à celles des Ambassadeurs d'Athènes & de Rhodes qui les accompagnoient, & ratifia le Traité aux conditions que le Consul avoit prescrites. On permit aux Etoliens de paier en monnoie d'or la somme à laquelle ils avoient été taxés, de sorte qu'une pièce d'or seroit comptée pour dix pièces d'argent de même poids ; ce qui montre quelle étoit pour lors la proportion de l'or avec l'argent.

Le Consul Fulvius, après avoir

Liv. lib.  
38. n.  
ter. 28-30.

terminé la guerre contre les Etoliens, passa à l'île de Céphallénie, pour la soumettre. Toutes les villes, à la première sommation, se rendirent de bon gré. Il n'y eut que Samé, qui, après avoir fait sa soumission comme les autres, s'en repentit, & ferma ses portes aux Romains. Il falut l'assiéger dans les formes. Elle se défendit très-vigoureusement, & le Consul ne put venir à bout de la prendre qu'après un siège de quatre mois.

Delà il tourna vers le Péloponnèse, où ceux d'Egium & de Sparte l'appelloient pour terminer les différens qui troubloient leur repos.

De tout tems l'Assemblée générale des Achéens se tenoit à Egium. Philopémen, qui pour lors étoit en charge, entreprit de changer cet usage, & de faire tenir l'Assemblée successivement dans toutes les villes qui composoient la Ligue des Achéens; & dès cette année-là il l'indiqua à Argos. Le Consul voulut bien s'y rendre; & quoiqu'il panchât pour ceux d'Egium dont la cause lui paroissoit la plus juste, voyant que l'autre parti certainement l'emporteroit, il se retira de l'Assemblée sans avoir rien décidé.

L'af-

L'affaire de Sparte étoit plus im- Liv. lib.  
portante & plus embarrassée. Ceux 38. n.  
qui avoient été bannis de cette ville 30-34.  
par le Tyran Nabis, s'étoient can-  
tonnés dans des bourgs & des châ-  
teaux le long de la côte ; & de là in-  
quiettoient les Spartiates. Ceux-ci  
ayant attaqué de nuit un de ces bourgs  
nommé Las, s'en saisirent, mais en  
furent chassés bientôt après. Cette en-  
treprise jetta l'alarme parmi les Ban-  
nis, & les obligea de recourir aux  
Achéens. Philopémen, qui étoit pour  
lors en charge, favorisoit sous main  
les Bannis, & en toute occasion cher-  
choit à diminuer le crédit & l'auto-  
rité de Sparte. Sur son avis, on fit un  
Décret, lequel portoit : Que Quintius  
& les Romains aiant mis sous la pro-  
tection des Achéens les bourgs & les  
châteaux de la côte maritime de la La-  
conie, & en ayant interdit l'accès aux  
Lacédémoniens ; & ceux-ci cependant  
ayant attaqué le bourg nommé Las, & y  
ayant commis des meurtres ; l'Assem-  
blée Achéenne demandoit qu'ils lui  
livrassent les auteurs de cette entre-  
prise, sans quoi ils seroient déclarés  
avoir violé le Traité. On envoya des  
Ambassadeurs pour leur notifier de

Décret. Une demande si fière revolta les Lacédémoniens à un point qui ne peut s'exprimer. Ils firent mourir sur le champ trente de ceux qui avoient quelque liaison avec Philopémen & les Bannis, rompirent l'alliance qu'ils avoient avec les Achéens, & envoièrent des Ambassadeurs au Consul Fulvius, qui étoit pour lors dans la Céphallénie, pour remettre Sparte sous le pouvoir des Romains, & le prier d'en venir prendre possession. Quand les Achéens eurent appris ce qui s'étoit passé à Sparte, d'un commun accord ils lui déclarèrent la guerre, qui commença par quelques légères incursions tant par mer que par terre, la saison avancée ne leur permettant pas de rien faire de plus.

Le Consul, s'étant transporté dans le Péloponnèse, entendit les deux parties dans une Assemblée publique. La dispute fut vive & extrêmement échauffée de part & d'autre. Sans rien décider sur le champ, il leur ordonna de mettre bas les armes, & d'envoyer leurs Ambassadeurs à Rome. Ils s'y rendirent sans perdre de tems, & eurent audience. La Ligue des Achéens étoit fort considérée à Rome : on ne vouloit pas cedendant mécontenter

entièrement les Lacédémoniens. Le Sénat rendit une réponse obscure & ambiguë, ( on ne la rapporte point ) qui laissa croire aux Achéens qu'on leur abandonnoit tout pouvoir contre Sparte, & aux Spartiates que ce pouvoir étoit fort restreint & limité.

Les Achéens y donnèrent toute l'étendue qu'il leur plut. Philopémén avoit été continué dans la première Magistrature. Sans perdre de tems, il conduisit l'armée près de Lacédémone, & fit demander de nouveau aux habitans qu'on lui livrât les auteurs de l'entreprise contre le bourg de Las, promettant qu'ils ne seroient point condamnés ni punis sans avoir été entendus. Sur cette assurance, ceux qu'on avoit demandés nommément partirent, accompagnés de plusieurs des plus illustres citoyens, qui regardoient leur cause comme la leur, ou plutôt comme celle du public. Quand ils furent arrivés au camp des Achéens, ils furent bien surpris de voir les Bannis à la tête de l'armée. Ceux-ci, sortant du camp, allèrent à leur rencontre d'un air insultant, commencèrent par les accabler de reproches & d'injures; puis, la querelle s'échauffant,

se jettèrent sur eux avec violence , & les maltraitèrent indignement. Les Spartiates imploroient en vain les dieux & les hommes , & reclamoient le droit des gens : la multitude des Achéens , animés par les cris séditieux des Bannis , se joignit à eux malgré la protection des Ambassadeurs & les défenses du premier Magistrat. Dix-sept furent tués sur le Champ à coups de pierres : soixante & trois furent arrachés ce jour là par le Magistrat à la violence de ces forcenés. Ce n'est pas qu'il eût dessein de les sauver , mais il ne vouloit pas qu'on pût dire qu'ils avoient été mis à mort sans être écoutés. Le lendemain on les produisit devant cette multitude furieuse ; qui , sans avoir daigné presque les entendre , les condanna tous , & les fit exécuter.

Il est aisé de juger quelle allarme & quelle douleur un traitement si injuste & si cruel causa dans Sparte. Les Achéens lui imposèrent des conditions comme à une ville qu'ils auroient prise de force. Ils ordonnèrent que les murs seroient renversés ; que tous les Soldats étrangers que les Tyrans avoient tenus à leur solde , sortiroient de la Laconie ; que les esclaves , à qui ces mêmes Tyrans avoient

donné la liberté, & le nombre en étoit très-grand, feroient auffi obligés de quitter le pays devant un certain tems, fans quoi ils feroient arrêtés par les Achéens, & vendus ou emmenés où il leur plairoit. Que les loix & les établissemens de Lycurgue feroient abrogés. Enfin que les Spartiates feroient affociés à la Ligue des Achéens, avec lesquels ils ne feroient plus désormais qu'un même corps, dont ils suivroient les ufages & les coutumes.

La destruction des murs ne couta pas beaucoup de peine aux Lacédémoniens, & c'est par où ils commencèrent à exécuter les ordres qu'on venoit de leur imposer : auffi n'étoit-ce pas pour eux un grand malheur. Sparte a voit subsisté longtems sans avoir d'au-

a Fuerat quondam sine muro Sparta. Tyranni nuper locis patentibus planisque objecerant murum : altiora loca & difficiliora aditu stationibus armatorum pro munimento objectis tutabantur. *Liv. lib. 34. n. 38.*

Spartani urbem, quam semper armis non muris defenderant, tum contra responsa factorum & veterem majorum gloriam, armis diffisi, murorum præsidio includunt. Tantum eos degeneravisse à majoribus, ut, cum multis seculis murus urbi civium virtus fuerit, tunc cives salvos se fore non existimaverint, nisi intra muros laterent. *Justin. lib. 14. cap. 5.*



In A.  
charic.  
p. 412.

d'autres murs ni d'autre défense que le courage de ses citoyens. Pausanias dit que les murs de Sparte avoient commencé \* d'être bâtis au tems des incursions de Démétrius, puis de Pyrrhus : mais que c'étoit Nabis, qui ensuite les avoit perfectionnés. Tite Live dit aussi que les Tyrans, pour leur propre sûreté, avoient fortifié de murs les endroits de la ville qui étoient les plus ouverts & les plus accessibles. La démolition de ces murs n'affligea donc pas beaucoup les habitans de Sparte. Mais ils ne purent, sans une vive douleur, y voir rentrer les Bannis, qui avoient causé sa perte, & qu'on en pouvoit regarder comme les plus cruels ennemis. Sparte, entièrement affoiblie par ce dernier coup, perdit toute son ancienne vigueur, & demeura longtems soumise & asservie aux Achéens. Ce a qu'il y eut de plus funeste pour cette ville, fut l'abolition des loix de Lycurgue, qui subsistoient depuis sept cens ans, &

*\* Justin marque que Sparte fut fortifiée de murs dans le tems que Cassandre songeoit à attaquer la Grèce.*

a Nulla res tanto erat damno, quam disciplina Lycurgi, cui per septingentos annos assueverant, sublata. Liv.

& qui avoient fait toute sa gloire & toute sa force.

Ce traitement si dur à l'égard d'une ville aussi illustre que Sparte, ne fait pas honneur à Philopémen, & est, ce me semble, une grande tache pour sa réputation. Plutarque, qui le regarde avec raison comme un des plus grands Capitaines de la Grèce, coule légèrement sur cette action, & n'en dit qu'un mot. Il est vrai que la cause des Bannis étoit favorable en elle-même. Ils avoient à leur tête Agésipolis, à qui le royaume de Sparte étoit dû légitimement; & ils avoient tous été chassés de leur patrie par les Tyrans: mais un violément si ouvert du droit des gens, auquel Philopémen du moins donna lieu s'il n'y consentit pas, ne peut être excusé en aucune sorte.

On voit, dans un fragment de Polyb. in  
lybe, que les Lacédémoniens portèrent leurs plaintes à Rome contre Philopémen, comme aiant par cette action, également injuste & cruelle, bravé la puissance de la République Romaine, & insulté à sa Majesté. Ils furent lontems sans être écoutés. Enfin le Consul Lépidus écrivit une lettre à la Ligue des Achéens, dans laquelle.

Polyb. in  
Legat.  
cap. 37.

An. M.  
3817.  
Av. J. C.  
187.

quelle il se plaignoit du procédé qu'ils avoient tenu à l'égard des Lacédémoniens. Philopémen & les Achéens envoièrent à Rome un Ambassadeur pour se disculper : c'étoit Nicodème d'Elée.

Liv. l. 38.

n. 12-27.

Polyb in

Excerpt.

Legat. n.

29-35.

Dans la même campagne & pres-  
que dans le même tems que le Con-  
sul Fulvius termina la guerre contre  
les Etoliens, Manlius, l'autre Consul,  
finit aussi celle contre les Gaulois. J'ai  
parlé ailleurs de l'irruption que ces  
peuples avoient faite en différentes  
contrées de l'Europe & de l'Asie sous  
la conduite de Brennus. Ceux dont il  
s'agit ici s'étoient établis dans la par-  
tie de l'Asie Mineure, appelée de leur  
nom la Gallo-Grèce ou la Galatie; &  
formoient trois corps, trois peuples  
différens : les Tolistoboges, les Troc-  
mes, les Tecto-sages. Ils s'étoient  
rendus terribles à tous les peuples du  
voisinage, & portoient par tout l'al-  
larne & l'épouvante. Le prétexte de  
leur déclarer la guerre étoit qu'ils  
avoient aidé de leurs troupes Antio-  
chus. Dès que L. Scipion eut remis  
son armée à Manlius, celui-ci partit  
d'Ephèse, & marcha contre les Gau-  
lois. Eumène, dans cette marche, lui  
au-

auroit été d'un grand secours : mais il étoit pour lors à Rome. Attale son frère tint sa place, & conduisit le Consul. La réputation des Gaulois étoit grande dans tout ce pays qu'ils avoient subjugué par les armes, & où ils n'avoient point trouvé de résistance. Manlius crut devoir prévenir ses troupes, & détruire ce préjugé, avant que de les mettre en action. „ Je ne m'é-  
„ tonne pas, leur dit-il, que les Gau-  
„ lois aient répandu la terreur de leur  
„ nom parmi des peuples aussi moux  
„ & effeminés que le sont ceux de  
„ l'Asie. Leur haute taille, leur chève-  
„ lure blonde & qui pend jusqu'aux  
„ reins, leurs boucliers d'une énor-  
„ me grandeur, leur longues épées :  
„ outre cela, les chants, les cris, &  
„ les hurlemens qu'ils poussent en  
„ commençant le combat, le bruit  
„ épouvantable qu'ils font avec leurs  
„ armes & leurs boucliers : tout cela  
„ peut être un épouvantail pour des  
„ hommes qui n'y sont point accou-  
„ més, non pour vous, Romains,  
„ qui avez tant de fois triomphé de  
„ cette nation. D'ailleurs vous savez  
„ par votre expérience, qu'après que  
„ les Gaulois ont jetté leur premier  
„ feu,

„ feu, une résistance opiniâtre de la  
„ part des ennemis émouffe la pointe  
„ de leur courage aussi bien que la  
„ force de leurs corps : & qu'incapa-  
„ bles de soutenir les ardeurs du So-  
„ leil, les fatigues, la poussière, la  
„ soif, les armes leur tombent des  
„ mains, & qu'ils cèdent par lassitu-  
„ de & par épuisement. Ne vous ima-  
„ ginez point que ce soient ces anciens  
„ Gaulois endurcis à la fatigue & aux  
„ dangers. L'abondance du pays qu'ils  
„ ont envahi, la douce température  
„ de l'air qu'ils y respirent, la mol-  
„ lesse & les délices des peuples avec  
„ qui ils habitent, les ont entièrement  
„ énervés. Ce ne sont plus que des  
„ Phrygiens couverts d'armes Gauloi-  
„ ses ; & tout ce que je crains, c'est  
„ que la défaite d'ennemis si peu di-  
„ gnes de vous ne vous fasse pas beau-  
„ coup d'honneur.

On avoit assez généralement cette  
idée des anciens Gaulois, que pour  
les vaincre il n'y avoit qu'à laisser  
passer leur premier feu, qui s'amor-  
tissoit bientôt par la résistance, & que  
quand cette première pointe de viva-  
cité étoit émouffée, il ne leur restoit  
plus ni force ni vigueur : que leurs  
corps

corps même étoient incapables de supporter lontems les plus légères fatigues, & de soutenir les moindres chaleurs: qu'en un mot, comme ils étoient plus qu'hommes au commencement d'une action, ils étoient moins que femmes à la fin. *Gallos primo impetu feroces esse, quos sustinere satis sit... Gallo-  
rum quidem etiam corpora intolerantissi-  
ma laboris atque æstus fluere: primaque eo-  
rum prælia plus quàm virorum, postrema  
minùs quàm feminarum esse*

Liv.  
lib. 10.  
n. 18.

Ceux qui connoissent mal le génie & le caractère de la nation François moderne, en avoient à peu près la même idée. Mais ce qui vient de se passer en Italie, & principalement sur le Rhin, a dû les détromper. Quelque prévenu que je sois en faveur des Grecs & des Romains, je ne sai si l'on trouve rien parmi eux qui soit au dessus de la patience, de la fermeté, de la constance, & du courage que nos François ont fait paroître devant Philisbourg. Je ne parle pas seulement des Généraux & des Officiers: le courage leur est ordinaire & comme né avec eux. Les simples soldats ont montré une ardeur, une intrépidité, & même une grandeur d'ame, qui ont étonné

étonné nos Généraux. La présence de l'armée ennemie , formidable par le nombre de ses troupes , & encore plus par l'habileté & la réputation du Prince qui la commande , n'a servi qu'à les animer. Pendant un siège si long & si pénible , où ils ont eu à essuier & le feu des assiégés , & les ardeurs du soleil , & les incommodités de la pluie , & les inondations du Rhin , il ne leur est jamais échappé aucune plainte , ni aucun murmure. On les a vû passer de longues inondations , où ils avoient de l'eau jusqu'aux épaules , portant au dessus de leurs têtes leurs habits & leurs armes ; puis marcher à découvert sur les revers des tranchées pleines d'eau , exposés à tout le feu des ennemis ; s'avancer d'un pas ferme à la tête de l'attaque ; demander à grands cris qu'on refusât à l'ennemi toute capitulation ; & ne rien craindre , sinon qu'on leur ôtât l'occasion de signaler encore leur courage & leur zèle en prenant la ville d'assaut. Je ne dis rien ici qui ne soit connu de tout le monde. Il faut que ces sentimens d'honneur , de bravoure , d'intrépidité , soient gravés bien profondément dans le cœur de nos François , pour  
s'è-

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 501  
s'être réveillés ainsi tout d'un coup  
dans une première campagne, après  
avoir paru comme endormis pendant  
vingt années de paix.

Le témoignage que Louis XV. a  
cru devoir leur rendre, est trop glo-  
rieux à la nation, &, j'ose le dire, au  
Roi même, pour que je craigne qu'on  
ne me sache mauvais gré de l'avoir  
inséré ici tout entier. Si cette disgres-  
sion est condamnée dans un Histo-  
rien comme tel, il me semble qu'elle  
est excusable, & même louable, dans  
un bon François, pénétré de zèle pour  
son Prince & pour sa patrie.

*Lettre du Roi à Mr. le Maréchal  
d'Asfeld.*

Mon Cousin,

*Je reconnois toute l'importance du ser-  
vice que vous venez de me rendre par la  
conquête de Philisbourg. Il ne falloit pas  
moins que votre courage & votre ferme-  
té pour surmonter les contretiens que les  
débordemens du Rhin ont apportés à cet-  
te entreprise. Vous avez eu la satisfaction  
de voir que votre exemple a inspiré les  
mi-*



mêmes sentimens aux Officiers & aux soldats. Je me suis fait rendre compte jour par jour de tout ce qui s'est passé, & j'ai toujours remarqué, qu'à mesure que les difficultés augmentoient, soit par la crüe des eaux, ou par la présence des ennemis & par le feu de la place, l'ardeur & la patience de mes troupes redoubloient dans la même proportion. Il n'est point de succès sur lequel on ne doive compter avec une nation aussi brave. Je vous charge de témoigner aux Officiers Généraux & autres, & même en général à l'armée, combien je suis content de tous. Vous ne devez pas douter que je ne sois dans les mêmes sentimens à votre égard, la présente n'étant pas pour autre fin. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, en sa sainte & digne garde.

A Versailles le 23 Juillet 1734.

Je reviens à la suite de l'histoire. Après le discours de Manlius que j'ai rapporté, l'armée témoigna par ses cris l'impatience où elle étoit qu'on la menât contre l'ennemi. Le Consul entra donc sur leurs terres. Ils ne s'étoient point attendus que les Romains dussent jamais songer à les venir attaquer

taquer dans un pays si éloigné, & n'avoient fait aucuns préparatifs pour les repouffer. Cependant leur résistance fut assez longue & assez vigoureuse. Ils attendoient Manlius dans des défilés, ils lui disputoient les passages, ils s'enfermoient dans leurs places les plus fortes, ils se retiroient sur des hauteurs qu'ils croioient inaccessibles. Le Consul, sans se rebuter, les suivit & les força par tout. Il les attaqua séparément, il prit leurs villes, il les battit plusieurs fois. J'épargne au Lecteur un détail peu intéressant, & qui pourroit lui paroître ennuyeux. Les Gaulois furent enfin obligés de se soumettre, & de se tenir renfermés dans le pays qui leur fut assigné.

Par cette victoire les Romains délivrèrent toute la contrée de la terreur continuelle qu'y caufoient ces Barbares, qui jusques-là n'avoient fait que harasser & piller leurs voisins. La tranquillité se trouva tellement rétablie de ce côté là, que l'Empire des Romains y fut fixé entre la rivière d'Halys d'une part & le mont Taurus de l'autre, & que les Rois de Syrie furent exclus pour toujours de toute l'Asie Mineure. On prétend

Cicer. tend a qu'Antiochus dit un jour, à ce  
 erat pro sujet, qu'il avoit bien de l'obligation  
 Deiot. aux Romains de l'avoir déchargé des  
 n. 36. Val. Max. soins & des peines que lui auroit don-  
 lib. 4. c. 1. né le gouvernement d'un pays si  
 étendu.

An. M. Des deux Consuls, Fulvius retour-  
 3816. na à Rome pour présider à l'assemblée.  
 Av. J. C. Le Consulat fut donné à M. Valérius  
 188. Messala, & à C. Livius Salinator. Dès  
 Liv. lib. 38. n. 35. que l'Assemblée fut finie, Fulvius re-  
 tourna dans sa province. On lui con-  
 tinua, aussi bien qu'à Manlius son Col-  
 lègue, le commandement des armées  
 pour un an en qualité de Proconsuls.

Manlius s'étoit rendu à Ephèse pour  
 régler avec les dix Commissaires nom-  
 més par le Sénat les affaires les plus  
 importantes qui avoient donné lieu à  
 leur compassion. Le Traité de paix  
 avec Antiochus fut confirmé, aussi  
 bien que celui de Manlius avoit con-  
 clu avec les Gaulois. Ariarathe roi de  
 Cappadoce avoit été condamné à paier  
 aux Romains six cens talens (six cens  
 mille écus) pour avoir donné du se-  
 cours

a Antiochus Magnus...dicere est solitus, Be-  
 nignè sibi à populo Romano esse factum, quòd  
 nimis magna procuratione liberatus, modicis  
 regni terminis uteretur. Cic.

cours à Antiochus. Ils furent réduits à la moitié à la prière d'Eumène, qui devoit épouser sa fille. Manlius fit présent à Eumène de tous les éléphans qu'Antiochus, selon le Traité, avoit livrés aux Romains. Il repassa en Europe avec ses troupes après avoir donné audience aux Députés des villes, & réglé leurs principales difficultés.

Antiochus étoit fort embarrassé à trouver l'argent qu'il falloit paier aux Romains. Il alla faire un tour dans les provinces d'Orient, pour recueillir le tribut qu'elles lui devoient, & laissa la régence de la Syrie en son absence à son fils Séleucus, qu'il avoit déclaré son héritier présomptif. Quand il fut dans la province d'Elymaïde, il apprit qu'il y avoit un grand trésor dans le temple de Jupiter Bélus. La tentation étoit violente pour un Prince qui avoit peu de religion, & qui se trouvoit dans un extrême besoin. Sous un faux prétexte que les habitans de cette province s'étoient révoltés contre lui, il entra de nuit dans le temple, & en enleva toutes les richesses qui y étoient gardées religieusement depuis un fort long tems. Le peuple, irrité de ce sacrilège, se sou-

An. M.

38 7.

Av. J. C.

187.

Diod. in

Excerpt.

p. 298.

Justin.

lib. 32.

cap. 2.

Hieron.

in Dan.

cap. 11.

De vi-  
tis il-  
lustr. c.  
54.

leva contre lui , & l'assomma avec toute sa suite. Aurelius Victor dit qu'il fut tué par quelques-uns de ses propres Officiers , qu'il avoit battus un jour qu'il étoit ivre.

C'étoit un Prince fort louable pour son humanité , sa clémence , & sa libéralité. Un Décret qu'on raporte de lui , par lequel il permettoit à ses sujets , & même leur commandoit , de ne point obéir à ses ordonnances si elles se trouvoient contraires à la disposition des loix , marque qu'il avoit un grand respect pour la justice. Jusqu'à l'âge de cinquante ans , il s'étoit conduit dans ses affaires avec une valeur , une prudence , & une application , qui avoient fait réussir toutes ses entreprises , & lui avoient mérité le titre de Grand. Mais, depuis ce tems , sa sagesse & son application avoient fort décliné , & ses affaires avoient pris le même train. Sa conduite dans la guerre contre les Romains , le peu d'usage ou plutôt le mépris qu'il fit des sages conseils d'Annibal , la paix honteuse qu'il fut obligé d'accepter , ternirent tout l'éclat de ses premiers succès ; & la mort , causée par une entreprise impie & sacrilège , laissa à son

nom,

nom & à sa mémoire une tache ineffaçable.

Les prophéties du chapitre onzième de Daniel, depuis le 106. verset jusqu'au 19<sup>e</sup>, regardent les actions de ce Prince, & ont eu toutes leur accomplissement.

*Les enfans du Roi du Septentrion animés par tant de pertes, leveront de puissantes armées; & l'un d'eux, Antiochus le Grand, marchera avec une grande vitesse comme un torrent qui se déborde. Il reviendra ensuite; & étant plein d'ardeur, il combattrra contre les forces de l'Egypte.* Ce Roi du septentrion étoit Séleucus Callinicus, qui laissa en mourant deux enfans, Séleucus Céraunus, & Antiochus surnommé depuis le Grand. Le premier ne régna que trois ans: Antiochus son frere lui succéda. Après avoir pacifié les troubles de son royaume, il fit la guerre à Ptolémée Philopator roi de Midi, c'est-à-dire de l'Egypte; lui enleva la Célé-Syrie, qui lui fut livrée par Théodote Gouverneur de cette province; battit les Généraux de Ptolémée aux défilés près de Beryte; se rendit maître d'une partie de la Phénicie. Ptolémée alors chercha à l'amuser par des propositions

de paix. L'Hébreu est encore plus expressif : *Il viendra : c'est Antiochus. Il inondera le pays ennemi. Il passera le Liban. Il s'arrêtera, pendant qu'on lui fera des propositions de paix. Il ira avec ardeur jusqu'aux forteresses, c'est-à-dire jusqu'aux frontières de l'Egypte.* La victoire que Ptolémée remporta, est bien clairement désignée, dans les versets suivans.

- ✓. 11. *Le Roi du Midi étant attaqué se mettra en campagne, & combattra contre le Roi du Septentrion : il levera une grande armée, & des troupes nombreuses lui seront livrées entre les mains.* Ptolémée Philopator étoit un Prince mou & efféminé. Il falut l'exciter, le piquer, & comme le tirer de son assoupissement, pour le faire penser à prendre les armes, & à repousser l'ennemi, qui étoit sur le point d'entrer dans son pays : *provocatus.* Il se mit enfin à la tête de ses troupes, & par la valeur & la bonne conduite de ses Généraux il remporta sur Antiochus la célèbre victoire de Raphia.

- ✓. 12. *Il en prendra un très grand nombre. & son cœur s'élèvera. Il en fera passer plusieurs milliers au fil de l'épée : mais il ne prévaudra point.* Antiochus perdit plus  
de

de dix mille hommes d'infanterie, & trois cens de cavalerie ; & l'on fit sur lui quatre mille prisonniers. Philopator étant allé, après sa victoire, à Jérusalem, eut l'audace de vouloir entrer dans le lieu Saint ; *son cœur s'éleva* ; & de retour chez lui il traita les Juifs avec une hauteur & une cruauté inouïes. Il auroit pu dépouiller Antiochus de ses Etats, s'il avoit su profiter d'une si belle victoire. Il se contenta de recouvrer la Célé-Syrie & la Phénicie, & se replongea avidement dans ses débauches : *mais il ne prévaudra point.*

*Car le Roi du Septentrion viendra de* V. 13. *nouveau ; il assemblera encore plus de troupes qu'auparavant, & après un certain nombre d'années il s'avancera en grande hâte avec une armée nombreuse & une grande puissance.* Antiochus aiant terminé la guerre qu'il avoit au delà de l'Euphrate, assembla dans ces provinces une armée prodigieuse. Quatorze ans après la fin de la première guerre, voyant que Ptolémée Epiphane, qui n'avoit alors que quatre ou cinq ans, venoit de succéder à Philopator son pere, il se joignit à Philippe roi de Macédoine pour dépouiller le Roi



pupille Aiant vaincu Scopas à Patinum vers la source du Jourdain, il se rendit maître de tout le pays que Philopator avoit conquis par la victoire remportée à Raphia.

- ★. 14. *En ces tems là, plusieurs s'éleveront contre le Roi du Midi. Cette prophétie se vérifia par la ligue des Rois de Macédoine & de Syrie contre le jeune Roi d'Egypte : par la conspiration d'Agathocle & d'Agathoclée pour la Régence : & par celle de Scopas, qui vouloit lui ôter la couronne & la vie. Les enfans des prevaricateurs de votre peuple (l'Ange Gabriel parle à Daniel) seront exaltés pour accomplir la prophétie, & ils tomberont. Plusieurs Juifs apostats, pour complaire au Roi d'Egypte, firent tout ce qu'il souhaita d'eux, même contre les saintes ordonnances de la Loi, & par ce moien devinrent fort puissans auprès de lui : mais leur crédit ne dura pas lontems. Quand Antiochus fut rentré en possession de la Judée & de Jerusalem, il extermina ou chassa du pays tous ceux du parti de Ptolémée. Par cet assujettissement des Juifs à la domination des Rois de Syrie, se préparoit l'accomplissement de la prophétie, qui marquoit les*  
maux

maux que devoit faire à ce peuple Antiochus Épiphanes, fils d'Antiochus le Grand : ce qui en fit *tomber* un grand nombre dans l'apostasie.

*Le Roi du Septentrion viendra, il fera* v. 15.

*des terrasses, & il prendra les villes les plus fortes : les bras du Midi n'en pourront soutenir l'effort : les plus vaillans d'entr'eux s'élèveront pour lui résister, & ils se trouveront sans force. Il fera contre* v. 16.

*le Roi du Midi tout ce qu'il lui plaira, & il ne se trouvera personne qui puisse subsister devant lui. Il entrera dans la terre si célèbre, & elle sera consumée par lui. Antiochus, après avoir battu l'armée d'Égypte à Panéas, assiégea & prit, premièrement Sidon, ensuite Gaza, & après cela toutes les autres villes de ces provinces, sans que les troupes choisies qu'envoia contre lui le Roi d'Égypte, pussent l'en empêcher. Il fit tout ce qu'il lui plut dans la Célé-Syrie & dans la Palestine, & personne ne lui put résister. En faisant la conquête de la Palestine, il entra dans la Judée, terre célèbre, ou, selon l'Hébreu, terre desirable. Il y établit son autorité, & l'y affermit en chassant du Château de Jérusalem la garnison que Scopas y avoit mise. Cette garnison s'é-*

tant si bien défendue qu'Antiochus fut obligé d'y faire venir toutes ses forces pour en venir à bout, & le siège tirant en longueur; le pays fut ruiné & consumé par le séjour que l'armée fut obligée d'y faire.

- §. 17. *Il s'affermira dans le dessein de venir en Egypte avec toutes les forces de son royaume. Il feindra de vouloir agir de bonne foi avec lui : il lui donnera sa fille en mariage dans le dessein de la corrompre. Mais son dessein ne lui réussira pas, & elle ne fera point pour lui.* Antiochus voyant que les Romains prenoient la défense du jeune Ptolémée Epiphane, crut ne pouvoir mieux faire que d'endormir le jeune Roi, en lui donnant sa fille en mariage, dans le dessein de la corrompre, & de la porter à trahir son mari. Mais son dessein ne lui réussit pas. Quand elle se vit femme de Ptolémée, elle abandonna les intérêts de son pere, & embrassa ceux de son mari. De là vient que nous la voyons jointe à lui dans l'ambassade d'Egypte à Rome, pour féliciter les Romains

« Legati ab Ptolemæo & Cleopatra, Regibus Ægypti, gratulantes quòd Manius Acilius Consul Antiochum Regem Græciæ expulisset, venerunt. Liv. lib. 37. n. 3.

Romains de la victoire d'Acilius sur son pere aux Thermopyles.

*Il tournera ses efforts contre les Iles, & il en prendra plusieurs. Le Prince fera cesser la honte dont Antiochus l'avoit chargé, & la fera retomber sur lui. Antiochus, aiant mis fin à la guerre de Célé-Syrie & de Palestine, envoya ses deux fils avec l'armée de terre à Sardes, il se mit lui-même sur la flotte, & alla dans la mer Egée, où il prit plusieurs îles, & étendit extrêmement sa domination de ce côté-là. Mais le Prince du peuple à qui il avoit fait insulte par cette invasion, c'est à dire L. Scipion le Consul Romain, fit retomber l'affront sur lui, en le battant au mont Sipyle, & le chassant entièrement de l'Asie Mineure.*

*Il reviendra dans les fortifications, ou dans les terres de son Empire. Il y trouvera un piège, il tombera enfin, & il disparaîtra pour jamais. Antiochus, après sa défaite, retourna à Antioche, la capitale & la forteresse de son royaume. Il alla bienôt après dans les provinces de l'Orient amasser de l'argent pour paier les Romains. Aiant pillé le temple de l'Elymaïde, il y périt misérablement.*

Y 5

Telle

Telle est la prophétie de Daniel qui regarde Antiochus, que j'ai rapportée ordinairement selon le texte hébreu. Il peut y avoir quelques termes obscurs, douteux, difficiles à expliquer, & sur lesquels les Interprètes varient; j'en conviens. Mais le gros & le fond de la prophétie peut-il paroître obscur & incertain ? Un esprit raisonnable peut-il, en faisant usage de sa raison, attribuer une telle prédiction ou au pur hazard, ou aux conjectures d'une prudence & d'une sagacité humaine ? Toute autre lumière, que celle qui vient de Dieu, peut-elle pénétrer ainsi dans l'obscurité de l'avenir, & en marquer les événemens d'une manière si détaillée & si précise ? Pour ne point parler de ce qui est dit ici de l'Egypte, Séleucus Callinicus, roi de Syrie, en mourant laisse deux enfans. L'aîné ne régne que trois ans, sans faire parler de lui : le Prophète n'en dit rien. L'autre est Antiochus surnommé le Grand à cause de ses grandes actions : le même Prophète nous peint en abrégé les principales circonstances de sa vie, ses entreprises les plus importantes, & le genre même de sa mort. On y voit ses expéditions dans la Célé-Syrie & la Phé-

Phénicie , dont il assiége & prend plusieurs villes ; son entrée à Jérusalem , qui est désolée par le séjour de ses troupes ; la conquête qu'il fait d'un grand nombre d'îles ; le mariage de sa fille avec le Roi d'Egypte , qui ne réussit pas selon ses desseins ; sa défaite par le Consul Romain ; sa retraite à Antioche ; & enfin sa mort funeste. Ce sont là comme les gros traits du portrait d'Antiochus , & qui ne peuvent convenir qu'à lui seul. Est-il possible que le Prophète les ait jettés au hasard dans la peinture qu'il nous en a laissée ? Les faits , qui marquent l'exécution de la prophétie , sont tous rapportés par des Auteurs payens & non suspects , & qui ont vécu plusieurs siècles après le Prophète. Il faut , ce me semble , renoncer , non seulement à la religion , mais à la raison , pour refuser de reconnoître dans des prédictions de ce genre l'opération d'un Etre souverain , à qui tous les siècles sont présents , & qui gouverne le monde avec un pouvoir absolu.

## §. IX.

*Séleucus Philopator succède à son pere Antiochus. Commencemens du règne de Ptolémée Epiphane en Egypte. Diverses Ambassades envoyées aux Achéens & aux Romains. Plaintes contre Philippe. Rome envoie des Commissaires pour examiner ces plaintes, & pour prendre aussi connoissance du mauvais traitement fait à Sparte par les Achéens. Suite de cette dernière affaire. Mort d'Epiphane. Ptolémée Philométr son fils lui succède.*

- An. M.      A P R E'S la mort d'Antiochus le  
3817.      Grand, Séleucus Philopator, l'aîné  
Av.J.C.      de ses fils, qu'il avoit laissé à Antio-  
187.      che en partant pour les provinces d'O-  
Appian.      rient, lui succéda. Il vécut dans l'ob-  
in Syr.      scurité & le mépris à cause de la mi-  
p. 116.      sère où les Romains avoient réduit  
cette Couronne, & du tribut exorbi-  
Trois      tant de mille talens par an qu'il fut  
millions.      obligé de paier pendant tout le cours  
de son règne, en vertu du Traité de  
paix fait entre son pere & eux.
- Polyb.      Ptolémée Epiphane régnoit alors en  
in Legat.      Egypte. Dès le commencement de son  
cap. 37.      règne, il avoit envoyé un Ambassadeur  
en

en Achaïe , pour renouveler l'alliance que le Roi son pere avoit faite autrefois avec les Achéens. Ceux-ci acceptèrent la proposition avec joie , & députèrent au Roi , pour ce sujet , Lycortas pere de Polybe l'historien , avec deux autres Ambassadeurs. L'alliance renouvelée , Philopémen , qui étoit alors en charge , aiant donné un repas à l'Ambassadeur de Ptolémée , la conversation tomba sur ce Prince. Dans l'éloge qu'en fit l'Ambassadeur , il s'étendit beaucoup sur la dextérité qu'il faisoit paroître à la chasse , sur l'adresse avec laquelle il manioit un cheval , sur la vigueur & la force avec laquelle il se servoit de ses armes. Et pour faire voir combien ce qu'il disoit étoit vrai , il dit que ce Prince , en chassant , avoit de dessus son cheval tué un taureau sauvage d'un coup de trait.

La même année qu'Antiochus mourut, Cléopatre sa fille, Reine d'Egypte , accoucha d'un fils qui régna après Epiphane son pere sous le nom de Ptolémée Philométor. Tous les gens de qualité & de distinction de Célé-Syrie & de Palestine allèrent à Alexandrie en féliciter le Roi & la Reine , & leur faire les présens ordinai-

Joseph.  
Antiq.  
lib. 12.  
cap. 4.



dinaires dans ces occasions. Hyrcan, l'un des fils de Joseph Receveur Général de ces provinces, se distingua particulièrement au dessus de tous les autres par la magnificence de ses présens, & s'acquit les bonnes grâces du Roi & de la Reine, qui lui témoignèrent beaucoup d'estime & d'amitié.

An. M.

3820.

Av. J. C.

184.

Diod.

in Ex-

cerpt. p.

394.

Dans les premières années Ptolémée gouverna d'une manière qui lui attira l'approbation & les applaudissemens de tout le monde, parce qu'il suivoit en tout les avis d'Aristomène qui lui tenoit lieu de pere. Dans la suite les flateries des Courtisans, poison mortel pour les Rois, l'emportèrent sur les sages conseils de cet habile Ministre. Ce jeune Prince lui échapa, & commença à donner dans tous les vices & dans tous les défauts de son pere. Ne pouvant plus souffrir la liberté avec laquelle Aristomène lui conseilloit souvent de tenir une autre conduite, il s'en défit par un breuvage empoisonné. Alors, délivré d'un Censeur incommode, dont la seule vue l'importunoit par les secrets reproches qu'elle sembloit lui faire, il s'abandonna sans mesure à ses mauvais panchans, se livra à toutes sortes

tes de desordres & d'excès , ne suivit plus dans le gouvernement d'autres guides que ses passions , & traita ses sujets avec une cruauté tyrannique.

Les Egyptiens ne pouvant souffrir les violences & les injustices auxquelles ils se trouvoient exposés tous les jours , commencèrent à cabaler , & à faire des associations contre le Roi qui les opprimoit. Quelques personnes de la première qualité s'étant mises à leur tête , on formoit déjà des complots pour le déposer , qui furent sur le point de réussir.

Pour se tirer de ces embarras , il choisit pour premier Ministre Poly-  
 crate , homme de cœur & de tête , qui avoit une grande expérience des affaires tant en paix qu'en guerre. Car il étoit déjà parvenu au Généralat sous son pere , & s'étoit trouvé en cette qualité à la bataille de Raphia , au gain de laquelle il avoit beaucoup contribué. Il avoit eu ensuite le Gouvernement de l'île de Cypre ; & s'étant rencontré à Alexandrie lorsqu'on y découvrit la conspiration de Scopas , il avoit beaucoup aidé à sauver l'Etat.

Avec l'aide de cet habile Ministre ,  
 Ptolémée vint à bout des rebelles. Il

Polyb.  
 in Ex-  
 cerpt.  
 p. 113.

An. M.  
 382.

Av. J.C.  
 183.

obli-

obligea leurs Chefs , qui étoient les plus grands Seigneurs du pays , à capituler , & à se soumettre à certaines conditions. Mais , quand il les eut en son pouvoir , il leur manqua de parole , & après avoir exercé sur eux plusieurs cruautés , il les fit tous mourir. Cette lâche perfidie le jeta dans de nouveaux embarras , dont l'habileté de Polycrate le tira encore.

Il paroît que la Ligue des Achéens , dans le tems dont nous parlons ici , étoit fort puissante & fort considérée. Nous avons vû que Ptolémée , dès le commencement de son règne , s'étoit empressé de renouveler avec eux l'ancienne alliance. Dans les dernières années il voulut le faire encore tout de nouveau. Il offrit à la République six mille boucliers & deux cens talens d'airain. On accepta ses offres , & on députa vers lui Lycortas , & deux autres Achéens , pour le remercier de ses présens , & pour renouveler l'alliance. Ils revinrent bientôt après avec l'Ambassadeur de Ptolémée , pour faire ratifier le Traité. Le Roi Eumène leur envoya aussi des Ambassadeurs pour le même sujet ; & il offroit six vingts talens , ( six vingts mille écus ) dont l'in-

An M.  
3818.  
Av. J. C.  
186.  
Polyb.  
in Legat.  
cap. 41.  
p 850-  
852.

L'intérêt seroit destiné à l'entretien de ceux qui composoient le Conseil public. Il en vint d'autres encore de Séleucus, qui, au nom de leur Maître, offrirent dix vaisseaux armés en guerre, & qui demandèrent que l'ancienne alliance faite avec ce Prince fût renouvelée. L'Ambassadeur que Philopémen avoit envoyé à Rome pour se disculper, en étoit revenu, & demandoit d'être entendu pour rendre compte de sa Commission.

Pour toutes ces raisons on convoqua une grande Assemblée. Le premier qui y entra fut Nicodème d'Elée. Il fit le rapport de ce qu'il avoit dit dans le Sénat Romain sur l'affaire de Lacédémone, & de ce qui lui avoit été répondu. On jugea par les réponses, qu'à la vérité le Sénat n'étoit content ni de la destruction du Gouvernement de Sparte, ni du démolissement des murs de cette ville, ni du meurtre des Spartiates : mais qu'il n'annulloit rien de ce qui avoit été statué. Et comme il ne se rencontra personne qui parlât pour ou contre les réponses du Sénat, il n'en fut plus fait mention pour lors. Mais cette même affaire sera fort agitée dans la suite.

On

On donna ensuite audience aux Ambassadeurs d'Eumène. Après qu'ils eurent renouvelé l'alliance faite autrefois avec Attale père du Roi, & qu'ils eurent proposé les offres que faisoit Eumène de six vingts talens, ils vantèrent fort la bienveillance & l'amitié qu'avoit leur Maître pour les Achéens. Quand ils eurent fini, Apollonius de Sicyone se leva, & dit que le présent que le Roi de Pergame offroit, à le regarder en lui-même, étoit digne des Achéens: mais que si l'on faisoit attention au but qu'Eumène se proposoit, & à l'utilité qu'il se promettoit de tirer de sa libéralité, la République ne pouvoit accepter ce présent sans se couvrir d'infamie, & sans commettre la plus grande des prévarications. Car enfin, puisque la loi défendoit à tout particulier soit du peuple, soit d'entre les Magistrats, de rien recevoir d'un Roi sous quelque prétexte que ce fût, la transgression seroit beaucoup plus criminelle, si la République en corps acceptoit les offres d'Eumène. Qu'à l'égard de l'infamie, elle étoit sensible & sautoit aux yeux. Car, quoi de plus honteux pour un Conseil que de recevoir d'un Roi  
chaque

chaque année de quoi se nourrir, & de ne s'assembler, pour délibérer sur les affaires publiques, qu'en qualité de pensionnaires, & sortant pour ainsi dire de sa table après avoir \* avalé l'amorce qui cachoit l'hameçon. Mais que ne devoit on point craindre des suites de cette coutume, si elle s'établissoit ? Qu'après Eumène, Prusias ne manqueroit pas aussi de faire des largesses, & Séleucus après Prusias. Que les intérêts des Rois & ceux des Républiques étant d'une nature toute différente, & dans celle-ci les délibérations les plus importantes roulant presque toujours sur des contestations qu'on avoit avec les Rois, il arriveroit nécessairement de deux choses l'une : ou que les Achéens feroient l'avantage de ces Princes au préjudice de la nation, ou qu'ils se rendroient coupables d'une noire ingratitude envers leurs bienfaiteurs. Il finit en exhortant les Achéens à refuser le présent qu'on leur offroit, & il ajouta qu'ils ne devoient pas savoir bon gré à Eu-

\* Par cette expression Polybe vouloit marquer qu'une telle pension étoit comme une amorce qui couvroit l'hameçon, c'est-à-dire le dessein qu'avoit Eumène de s'affervir tous ceux qui composoient le Conseil.

καταπιπνύοντες οἷον ἐὶ δέλτα.

à Eumène d'avoir voulu tenter leur fidélité par une offre de cette nature. Son avis fut suivi. Tous rejetterent avec de grands cris la proposition du Roi de Pergame, quelque éblouissante que fût l'offre qu'il faisoit d'une si grande somme d'argent.

On appella ensuite Lycortas & les autres Ambassadeurs qui avoient été envoyés à Ptolémée, & l'on fit la lecture du Décret fait par ce Prince pour le renouvellement de l'alliance. Aristène, qui présidoit à l'Assemblée, aiant demandé quel étoit le Traité qu'on prétendoit renouveler, car on en avoit fait plusieurs avec Ptolémée sous des clauses très différentes, & personne n'ayant pu répondre à sa demande, la décision de cette affaire fut remise à un autre tems.

Enfin on donna audience aux Ambassadeurs de Séleucus. On renouvela l'alliance qu'on avoit avec lui, mais on ne crut pas devoir accepter pour lors les vaisseaux dont il faisoit présent.

An. M.  
3819.  
Av. J. C.  
185.

L'état de la Grèce n'étoit point tranquille, & l'on portoit de toutes parts à Rome des plaintes contre Philippe. Le Sénat nomma trois Com-  
mis-

missaires , dont Q. Cécilius étoit le principal , pour aller prendre-connoissance de ces affaires sur les lieux mêmes.

Philippe conservoit toujours dans le cœur un vif ressentiment contre les Romains , dont il croioit avoir un juste sujet d'être mécontent pour bien des choses , mais sur tout parce que dans le Traité de paix on ne lui avoit pas laissé la liberté de sévir contre ceux de ses sujets qui l'avoient abandonné pendant la guerre: On avoit tâché de le consoler , en lui permettant d'attaquer l'Athamanie & Aminandre son roi , en lui abandonnant quelques villes de Thessalie dont les Etoliens s'étoient emparé , en laissant sous sa domination Démétriade & toute la Magnésie , & en ne l'empêchant point de se rendre maître de plusieurs villes dans la Thrace ; ce qui l'avoit un peu apaisé. Il songeoit toujours néanmoins à profiter du repos que lui laissoit la paix pour se préparer à faire la guerre quand il en trouveroit une occasion favorable. Les plaintes qu'on avoit portées contre lui à Rome , & qu'on y avoit écoutées , re-  
nou-

Liv. lib.

39. n.

23-29.



nouvellèrent tous les anciens mécontentemens.

Quand les trois Commissaires furent arrivés à Tempé de Thessalie, on y convoqua une assemblée où comparurent, d'un côté les Ambassadeurs des Thessaliens, des Perrhébes, & des Athamans, & de l'autre Philippe roi de Macédoine, démarche fort mortifiante déjà en soi-même pour un Prince aussi puissant que lui. Les Ambassadeurs exposèrent les divers sujets de plaintes qu'ils avoient contre Philippe, plus ou moins fortement, chacun selon son caractère & son génie. Les uns, après s'être excusés de ce qu'ils étoient obligés de plaider contre lui en faveur de leur liberté, le prioient de se montrer à leur égard plutôt ami que maître, & d'imiter la conduite du peuple Romain, qui aimoit mieux s'attacher les alliés par l'amitié que par la crainte. Les autres, moins retenus & moins mesurés, lui reprochoient en face ses injustices, ses violences, ses usurpations : représentoient aux Commissaires que s'ils n'y apportoit un prompt remède, c'est en vain qu'on auroit vaincu Philippe,

lippe , & rendu la liberté aux Grecs voisins de la Macédoine : que <sup>a</sup> ce Prince, comme un courfier fougueux , ne pouvoit être retenu que par un mors dur & ferré. Philippe afin de paroître accusateur plutôt qu'accusé , fit de son côté de violentes plaintes contre ceux qui venoient de parler , sur tout contre les Thessaliens. Il dit que, <sup>b</sup> semblables à des esclaves affranchis subitement contre toute espérance qui s'emportent en injures contre leurs maîtres & leurs bienfaiteurs, ils abusoient insolemment de l'indulgence du peuple Romain, incapables , après une longue servitude , de faire un usage modéré de la liberté qui leur avoit été enfin accordée. Les Commissaires, après avoir entendu les accusations & les réponses, dont j'ai cru devoir supprimer le détail peu intéressant, & avoir fait quelques réglemens particuliers , différèrent à prononcer sur les

<sup>a</sup> Ut equum sternacem non parentem, frenis asperioribus castigandum esse. *Liv.*

<sup>b</sup> Insolenter & immodicè abuti Thessales indulgentia populi Romani ; velut ex diutina siti nimis avidè meram haurientes libertatem. Ita fervorum, modo præter spem repente manumissorum, licentiam vocis & linguæ experiri , & jacturæ se se infestatione & conviciis dominorum, *Liv.*

les demandes respectives de part & d'autre.

Ils passèrent de là à Thessalonique, pour examiner ce qui regardoit les villes de Thrace, & le Roi fort mécontent les y suivit. Les Ambassadeurs d'Eumène représentèrent aux Commissaires, que si Rome avoit résolu de rendre la liberté aux villes d'Æné & de Moronée, leur Maître étoit bien éloigné de s'y opposer : mais que si elle ne s'intéressoit point à l'état de ces villes conquises sur Antiochus, les services d'Eumène, & ceux d'Attale son pere, sembloient demander qu'on les abandonnât plutôt à leur Maître qu'à Philippe, qui n'y avoit aucun droit, & qui les avoit usurpées par une violence ouverte : que d'ailleurs ces villes avoient été abandonnées à Eumène par le Décret des dix Commissaires nommés par les Romains pour régler toutes ces contestations. Les Maronites, qu'on entendit après, se plaignirent amèrement des injustices & des violences que la garnison de Philippe exerçoit dans leur ville.

Ici Philippe ne parla plus comme il avoit fait auparavant, mais adressant son

son discours personnellement aux Romains mêmes , il déclara que depuis longtemps il s'apercevoit qu'ils étoient déterminés à ne lui rendre justice en rien. Il fit un long dénombrement & des torts considérables qu'il prétendoit avoir reçus , & des services qu'il avoit rendus aux Romains en différentes occasions , & de l'attachement inviolable qu'il avoit témoigné pour eux , jusques à refuser trois mille talents , cinquante vaisseaux armés en guerre , & un grand nombre de villes que lui offrit Antiochus pour entrer en alliance avec lui. Que cependant il avoit la douleur de voir qu'on lui préféreroit en tout Eumène , avec qui il ne daignoit pas même se comparer ; & que les Romains , loin d'ajouter quelque chose à son domaine comme il croioit l'avoir bien mérité , lui enlevoient des villes qui lui appartenoient de droit , ou dont eux mêmes l'avoient gratifié. „ C'est à vous, Romains , leur dit-il en finissant , à voir „ sur quel pié vous voulez que je sois „ avec vous. Si vous avez résolu de me „ traiter en ennemi , & de me pousser „ à bout , continuez d'en user à mon „ égard comme vous avez fait jusqu'ici.

*Tome VIII.*                      Z                      „ ci.

„ ci. Mais, si vous respectez encore  
„ en moi la qualité de Roi, d'allié,  
„ & d'ami, épargnez-moi, je vous  
„ supplie, la honte d'être traité si in-  
„ dignement.

Ce discours du Roi toucha les Commissaires. Ils crurent donc devoir laisser l'affaire en suspens par une réponse qui ne décidait rien, en déclarant : Que si les villes en question avoient été ajugées à Eumène par les dix Commissaires, comme il le prétendoit, ils ne pouvoient rien changer à ce Décret : que si Philippe les avoit acquises par droit de conquête, il étoit juste qu'elles lui demeurassent : que si ni l'un ni l'autre n'étoit prouvé, il falloit réserver au jugement du Sénat la connoissance de cette affaire, & cependant retirer les garnisons des villes, le droit des parties demeurant en son entier de côté & d'autre.

Ce règlement, qui par provision ordonnoit à Philippe de retirer des villes les garnisons qu'il y avoit, loin de satisfaire ce Prince, laissa dans le fond de son cœur un mécontentement & une aigreur, qui auroient infailliblement éclaté par une guerre ouverte, si une plus longue vie lui en eût laissé le tems.

Les Commissaires , au sortir de Polyb.  
 Macédoine , se rendirent en Achaïe. in Le-  
 Aristène , qui étoit le premier Magis- gat. cap.  
 trat , assembla aussi-tôt les principaux 41. pag.  
 membres de la République dans Ar- 853-  
 gos. Cécilius étant entré dans ce Con- 854.  
 seil , après avoir loué le zèle des  
 Achéens , & la sagesse de leur gouver-  
 nement dans tout le reste , ajouta qu'il  
 ne pouvoit leur dissimuler que la con-  
 duite qu'ils avoient tenue à l'égard  
 des Lacédémoniens , avoit été fort  
 improuvée à Rome , & il les exhorta à  
 réformer autant qu'ils le pourroient  
 tout ce qui s'étoit fait imprudemment  
 contr'eux dans cette occasion. Le si-  
 lence d'Aristène , qui ne répliqua pas  
 un seul mot , fit bien voir qu'il pen-  
 soit comme Cécilius , & qu'ils agis-  
 soient de concert. Diophane de Mé-  
 galopolis , homme plus guerrier que  
 politique , & qui n'aimoit pas Philo-  
 pémen , sans toucher à l'affaire de La-  
 cédémone , fit d'autres plaintes contre  
 lui. Alors Philopémen , Lycortas , &  
 Archon prirent hautement la défense  
 de la République. Ils firent voir que  
 tout ce qui avoit été fait au sujet de  
 Sparte , avoit été fait sagement , &  
 même à l'avantage des Lacédémon-  
 niens ,

niens , & que l'on n'y pouvoit rien changer fans violer tous les droits humains & le respect que l'on devoit aux dieux. Lors que Cécilius fut sorti, le Conseil, touché de ce discours, ordonna qu'il ne seroit rien changé à ce qui avoit été ordonné, & que l'on donneroit cette réponse à l'Ambassadeur Romain.

Quand on la porta à Cécilius, il demanda que l'on convoquât l'Assemblée générale du pays. Les Magistrats répondirent qu'il falloit pour cela qu'il produisît une lettre du Sénat de Rome, par laquelle on priât les Achéens de s'assembler. Comme il n'en avoit point, on lui dit nettement qu'on ne s'assembleroit pas : ce qui le mit en si grande colère, qu'il partit d'Achaïe sans vouloir entendre ce que les Magistrats avoient à lui dire. On crut que cet Ambassadeur, & avant lui Marcus Fulvius, n'auroient pas parlé avec tant de liberté, s'ils n'eussent été sûrs qu'Aristéne & Diophane étoient pour eux. Aussi furent-ils accusés d'avoir attiré ces Romains dans le pays par haine pour Philopémen, & ils passèrent pour suspects dans l'esprit de la multitude.

Céci-

Cécilius , de retour à Rome , fit au Sénat le raport de tout ce qui lui étoit arrivé dans la Grèce. On fit ensuite entrer les Ambassadeurs de Macédoine & du Péloponnèse. Ceux de Philippe & d'Eumène furent introduits les premiers ; après eux les exilés d'Ænum & de Maronée ; qui tous répétèrent ce qu'ils avoient déjà dit auparavant devant Cécilius à Thessalonique. Le Sénat , après les avoir entendus , envoya vers Philippe de nouveaux Ambassadeurs , dont Appius Claudius étoit le chef , pour examiner sur les lieux s'il s'étoit retiré , selon qu'il l'avoit promis à Cécilius , des villes de la Perrhébie , & pour lui ordonner d'évacuer Ænum & Maronée , & de sortir en un mot de tous les châteaux , terres , & villes qu'il occupoit sur la côte maritime de la Thrace.

On écouta ensuite Apollonidas , Ambassadeur que les Achéens avoient envoyé pour les justifier de n'avoir point donné de réponse à Cécilius , & pour informer le Sénat de tout ce qui avoit été fait au sujet de Lacédémone , qui de son côté avoit député à Rome Arée & Alcibiade , tous deux

An. M.  
3820.  
Av. J. C.  
184.  
Polyb.  
in Legat.  
cap. 42.  
Liv. lib.  
39. n. 33.

33



de ces anciens Bannis que Philopémen & les Achéens avoient rétablis dans leur patrie. C'est ce qui irrita le plus les Achéens, de voir que, malgré un bienfait si précieux & si récent, ils s'étoient chargés de l'odieuse commission d'accuser ceux qui les avoient sauvés contre toute espérance, & qui leur avoient procuré le bonheur de rentrer dans leurs maison, & de revoir leurs familles. Apollonidas tâcha de prouver qu'il n'étoit pas possible de régler mieux les affaires de Lacédémone, que Philopémen & les Achéens ne les avoient réglées : ils justifèrent aussi le refus qu'ils avoient fait de convoquer une Assemblée générale. De leur côté Arée & Alcibiade exposèrent d'une manière touchante le triste état où Sparte étoit réduite : ses murailles renversées, ses \* citoyens emmenés en Achajie & réduits en servitude, les saintes loix de Lycurgue, qui l'avoient fait subsister si longtemps & avec tant d'honneur, entièrement abolies.

Le

\* Par le Décret des Achéens il avoit été ordonné que les esclaves adoptés au nombre des citoyens de Sparte, sortiroient de la ville & de toute la Laconie : sans quoi ils pourroient être arrêtés par les Achéens, & vendus comme esclaves. Et c'est ce qui avoit été exécuté.

Le Sénat, après avoir pesé & comparé les raisons de part & d'autre, chargea de l'examen de cette affaire les mêmes Ambassadeurs qu'il avoit nommés pour la Macédoine; & recommanda aux Achéens de convoquer leur Assemblée générale toutes les fois que les Ambassadeurs de Rome le requerreroient, comme à Rome le Sénat leur accorderoit audience à eux-mêmes toutes les fois qu'ils la lui demandoient.

Quand Philippe eut appris de ses Ambassadeurs, qui lui avoient été ren-  
voies de Rome, qu'il falloit absolument qu'il vuidât les villes de la Thra-  
ce, irrité jusqu'à la fureur de voir sa domination resserrée de tous les côtés, il déchargea sa rage sur les habitans de Maronée. Onomaste, qui avoit le Gouvernement de la Thrace, se servit de Cassandre fort connu dans la ville, pour exécuter la barbare ordonnance du Prince. Il y fit entrer de nuit un corps de Thraces, qui firent main basse sur les citoiens, & en massacrèrent un grand nombre. Philippe, ainsi vengé de ceux qui n'étoient pas de sa faction, attendoit tranquillement l'arrivée des Commissaires, persuadé que

Polyb.  
in Legat.  
cap. 44.  
Liv. lib.  
32. n.  
34-35.

personne n'auroit la hardiesse de se déclarer son accusateur.

Quelque tems après arrive Appius, qui, bientôt informé du traitement fait aux Maronites, en fait de vifs reproches au Roi de Macédoine. Celui-ci soutint qu'il n'avoit point de part à ce massacre, & il le rejetta sur une émeute populaire. „ Les uns, dit-il, inclinent pour Eumène, les autres pour moi, la querelle s'échauffa, & ils s'engorgèrent les uns les autres. “ Il porta la confiance jusqu'à ordonner qu'on amenât devant lui quiconque voudroit l'accuser. Mais qui auroit osé le faire ? La punition auroit suivi de près, & le secours qu'on auroit pu attendre des Romains étoit trop éloigné. *Il est inutile*, lui dit Appius, *que vous vous excusiez. Je sais ce qui s'est passé, & qui en est l'auteur.* Ce mot jeta Philippe dans de grandes inquiétudes. On ne poussa pas cependant la chose plus loin dans cette première entrevûe.

Mais le lendemain Appius lui commanda d'envoyer sans délai Onomaste & Cassandre à Rome, pour être interrogés par le Sénat sur le fait en question, ajoutant que c'étoit pour lui l'unique moien de s'en justifier. A cet ordre,

ordre, Philippe changea de couleur, chancela, hésita longtemps à répondre. Enfin il dit qu'il enverrait Cassandre, soupçonné par les Commissaires d'être auteur du massacre : mais il s'obstina à retenir auprès de soi Onomaste, qui, disoit-il, étoit si peu à Maronée dans le tems de cette sanglante tragédie, qu'il n'étoit pas même dans le voisinage. Dans le fond, c'est qu'il craignoit qu'un homme qui avoit sa confiance, & pour qui il n'avoit rien de caché, ne trahît tous ses secrets devant le Sénat. Pour Cassandre, dès que les Commissaires furent sortis de la Macédoine, il le fit embarquer : mais il envoya des gens à sa suite qui l'empoisonnèrent en Epire.

Après le départ des Commissaires, qui s'en allèrent bien convaincus que Philippe avoit ordonné le massacre de Maronée, & qu'il étoit prêt de rompre avec les Romains, le Roi de Macédoine faisant réflexion, seul & avec ses amis, que sa haine contre les Romains & le desir de s'en venger commençoit à éclater, auroit bien voulu prendre incessamment les armes, & leur faire ouvertement la guerre : mais, comme ses préparatifs n'étoient pas

encore faits , il imagina un expédient pour gagner du tems. Il prit le deſſein d'envoyer à Rome ſon fils Démétrius , qui aiant été longtems en otage dans cette ville , & ſ'y étant acquis de l'eſtime , lui parut très en état , ou de le défendre contre les accuſations qu'on pourroit intenter contre lui devant le Sénat , ou de l'excuser ſur les fautes qu'il auroit en effet commiſes. Il diſpoſa donc tout ce qui étoit néceſſaire pour cette Ambaſſade , & avertit les amis dont il vouloit que le Prince ſon fils fût accompagné.

Il promit en même tems aux Bizantins de les ſecourir , non qu'il prît beaucoup d'intérêt à leur déſenſe , mais parce qu'allant à leur ſecours , il jetteroit la terreur parmi les petits Souverains de Thrace voiſins de la Propontide , & les empêcheroit de mettre obſtacle au deſſein qu'il avoit de faire la guerre aux Romains. En effet , aiant vaincu ces petits Rois dans un combat , & pris leur Chef , il les mit hors d'état de lui nuire , & retourna en Macédoine.

Liv. lib. 39. n. 35-37. On attendoit dans le Péloponnèſe l'arrivée des Commiſſaires Romains , qui avoient ordre de paſſer de Macédoine

doine dans l'Achaïe. Afin qu'on fût ce qu'on auroit à leur répondre, Lycortas convoqua un Conseil, où l'affaire des Lacédémoniens fut discutée. Il représenta ce qu'on avoit à craindre de leur part, les Romains paroissant leur être beaucoup plus favorables qu'aux Achéens. Il insista principalement sur l'ingratitude d'Arée & d'Alcibiade, qui aiant obligation aux Achéens de leur rétablissement, pour récompense s'étoient chargés de l'Ambassade contr'eux devant le Sénat, où ils avoient agi & parlé en ennemis déclarés, comme si les Achéens les eussent chassés de leur patrie, & ne fussent pas ceux qui les y avoient rétablis. Alors on jeta de tous côtés de grands cris, pour demander que le Président mît l'affaire en délibération. Et comme on n'y écoutoit que la passion & le desir de se venger, Arée & Alcibiade furent condamnés à mort.

Les Commissaires Romains arrivèrent peu de jours après. Le Conseil fut assemblé à Clitor en Arcadie. La terreur se répandit alors parmi les Achéens, qui voiant paroître avec les Commissaires Arée & Alcibiade qu'ils venoient de condamner à mort, jugé-

rent combien la discussion qui alloit commencer leur feroit peu favorable.

Appius, aiant pris la parole, leur marqua que le Sénat avoit été vivement touché des plaintes des Lacédémoniens, & qu'il n'avoit pu s'empêcher d'improver tout ce qui s'étoit fait à leur égard : le meurtre de ceux qui, sur la parole de Philopémen, étoient venus pour plaider leur cause ; la démolition des murs de Sparte ; l'abolition des loix & des établissemens de Lycurgue, qui avoient rendu cette ville fameuse parmi tous les peuples, & l'avoient fait fleurir pendant plusieurs siècles.

Lycortas, & comme Président du Conseil, & comme uni de sentimens avec Philopémen auteur de tout ce qui s'étoit fait contre Lacédémone, entreprit de répondre aux reproches d'Appius. Il montra premièrement, que les Lacédémoniens aiant attaqué les Bannis contre la teneur du Traité, qui leur défendoit en termes formels de rien entreprendre contre les villes maritimes, ces Bannis, en l'absence des Romains, n'avoient pu recourir ailleurs qu'à la Ligue d'Achaïe, à qui l'on ne pouvoit pas faire un crime de

de leur avoir prêté main forte dans un besoin si pressant. Quant au meurtre qu'Appius leur reprochoit, il ne devoit point être mis sur leur compte, mais sur celui des Bannis, qui avoient pour lors à leur tête Arée & Alcibiade, & qui de leur propre mouvement, & sans être autorisés par les Achéens, s'étoient jettés avec fureur contre ceux qu'ils regardoient comme les auteurs de leur exil, & de tous les maux qu'ils avoient soufferts. „ Mais, ajouta-t il, „ on prétend que nous ne pouvons „ disconvenir que l'abolition des loix „ de Lycurgue & la destruction des „ murs de Sparte ne soit notre ouvrage. Le fait est vrai : mais comment „ peut-on nous faire cette double objection en même tems ? Ces murs „ n'étoient point l'ouvrage de Lycurgue, mais des Tyrans, qui depuis „ quelques années les avoient construits, non pour la sûreté de la ville, „ mais pour la leur propre, & pour se „ mettre en état d'abolir impunément „ la discipline établie par ce sage Législateur. S'il sortoit aujourd'hui du „ tombeau, il seroit ravi de voir ces „ murs détruits, & il diroit que c'est „ maintenant qu'il reconnoit sa patrie &



„ & l'ancienne Sparte. Il ne falloit  
„ point attendre Philopémen, ni les  
„ Achéens : mais vous auriez dû vous-  
„ mêmes, Citoyens de Sparte, démo-  
„ lir ces murs de vos propres mains,  
„ & détruire tous les vestiges de la  
„ Tyrannie. C'étoient là comme les  
„ honteuses cicatrices de votre esclav-  
„ vage : & après vous être conservés  
„ libres pendant près de huit cens ans,  
„ & avoir même été autrefois les do-  
„ minateurs de la Grèce sans le se-  
„ cours & l'appui des murs, ils sont  
„ devenus depuis cent ans l'instrument  
„ de votre servitude, & vous ont tenu  
„ lieu d'entraves & de chaînes. Pour  
„ ce qui est des anciennes loix de Ly-  
„ curgue, ce sont les Tyrans qui vous  
„ les ont enlevées, & nous n'avons  
„ fait qu'y substituer les nôtres, en  
„ vous égalant en tout à nous.

Adressant ensuite son discours à  
Appius : „ Je ne puis dissimuler, lui  
„ dit-il, que le discours que j'ai tenu  
„ jusqu'ici, n'est point d'alliés à al-  
„ liés, ni d'une nation libre, mais  
„ d'esclaves qui parlent à leur maître.  
„ Car enfin, si la voix du héraut, qui  
„ avant tous les autres nous a déclara-  
„ ré libres, n'a point été une vaine  
„ céré-

„ cérémonie ; si le Traité conclu pour  
 „ lors est solide & réel ; si vous vou-  
 „ lez conserver avec nous de bonne  
 „ foi l'alliance & l'amitié , sur quoi  
 „ donc est fondée cette distance infi-  
 „ nie que vous mettez entre vous Ro-  
 „ mains & nous Achéens. Je ne m'in-  
 „ forme point du traitement que vous  
 „ avez fait à Capoue après l'avoir  
 „ prise : pourquoi vous informez vous  
 „ de celui que nous avons fait aux La-  
 „ cédémoniens après les avoir vain-  
 „ cus ? On en a tué quelques-uns : je  
 „ suppose que ce soit nous. Eh quoi !  
 „ n'avez vous pas fait mourir sous la  
 „ hache les Sénateurs Campaniens ?  
 „ Nous avons démolli les murs de  
 „ Sparte. Mais vous , ce n'est pas seu-  
 „ lement leurs murs que vous avez ôtés  
 „ aux Campaniens , c'est leur ville &  
 „ leurs terres. A cela je sens bien que  
 „ vous me direz que l'égalité expri-  
 „ mée par les Traités entre les Ro-  
 „ mains & les Achéens n'est qu'appar-  
 „ rente , & seulement de style : que  
 „ réellement nous n'avons qu'une li-  
 „ berté précaire & empruntée , au lieu  
 „ que l'empire & l'autorité est chez  
 „ les Romains. Je ne le sens que trop ,  
 „ Appius. Mais, puisqu'il faut le souf-  
 „ frir ,

„ frir , je vous prie au moins , quel-  
„ que différence que vous vouliez éta-  
„ blir entre vous & nous , que vous ne  
„ mettiez pas de niveau vos ennemis  
„ & les nôtres avec nous qui sommes  
„ vos alliés , & même que vous ne  
„ leur fassiez pas un meilleur parti  
„ qu'à nous. Ils veulent qu'en nous  
„ parjurant , nous cassions & annul-  
„ lions tout ce que nous avons ordon-  
„ né avec serment , & que nous révo-  
„ quions ce qui étant inscrit dans nos  
„ Régîtres , & gravé sur le marbre  
„ pour en conserver éternellement la  
„ mémoire , est devenu un monument  
„ sacré , auquel il ne nous est plus  
„ permis de toucher. Nous vous res-  
„ pectons , Romains , & , si vous le  
„ voulez , nous vous craignons aussi :  
„ mais nous faisons gloire de respec-  
„ ter & de craindre encore plus les  
„ dieux immortels.

Le plus grand nombre applaudit à ce discours , & tous convinrent qu'il avoit véritablement parlé en Magistrat ; de sorte qu'il falloit , ou que les Romains agissent avec vigueur , ou qu'ils se résolussent à perdre leur autorité. Appius , sans entrer dans aucune discussion , leur conseilla , pen-  
dant

tant qu'ils étoient encore libres & n'avoient point reçu d'ordres, de se faire un mérite auprès du peuple Romain en ordonnant d'eux-mêmes ce qui pourroit dans la suite leur être enjoint. Cette parole les affligea, mais leur apprit à ne pas s'opiniâtrer dans le refus d'exécuter ce qu'on souhaitoit d'eux. Ils se restreignirent à demander que les Romains décussent à l'égard de Lacédémone tout ce qu'il leur plairoit, mais qu'on n'obligeât pas les Achéens à violer la religion du serment en cassant eux-mêmes leur Décret. Pour ce qui regarde le jugement porté récemment contre Arée & Alcibiade, il fut abrogé sur le champ.

Rome prononça l'année suivante. Les principaux articles de l'Ordonnance furent : que ceux que les Achéens avoient condamnés, seroient rétablis ; que tous les jugemens qui regardoient cette affaire, seroient cassés ; que Sparte demeureroit unie à la Ligue des Achéens. Pausanias ajoute un article, dont Tite-Live ne parle point, qui étoit que l'on rebâtiroit les murs qui avoient été détruits. Q. Marcius fut nommé Commissaire pour aller régler

Liv. lib.  
38. n. 48.

In  
Achaïc.  
P. 414.

DES SUCCES. D'ALEXAND. 547  
desseins ambitieux du prétexte de se-  
courir les foibles opprimés

§. X.

*Philopémen attaque Messène. Il est pris  
par les Messéniens , & mis à mort.  
Messène se rend aux Achéens : Célèbre  
convoy de Philopémen , dont les cendres  
sont portées à Mégalopolis. Suite de  
l'affaire des Bannis de Sparte. Mort  
de Ptolémée Epiphane. Philométor son  
fils lui succède.*

DINOCRATE le Messénien , ennemi An. M.  
particulier de Philopémen , avoit dé- 3821.  
taché Messène de la Ligue des Achéens, Av. J.C.  
& songeoit à s'emparer d'un poste con- 283.  
sidérable près de cette ville , nommé Liv. lib.  
Corone. Philopémen , âgé pour lors 39.n.48.  
de soixante-dix ans , & Général des Plut. in  
Achéens pour la huitième fois , étoit Philop.  
actuellement malade. Dès qu'il eut p. 366.  
appris cette nouvelle , il partit malgré 368.  
son incommodité , fit une marche for- Polyb.  
cée , & s'avança vers Messène avec un in Legat.  
escadron peu nombreux , mais cinq cens che- c. 52-53.  
vaux ,

vaux, qui gardoient le plat pays de Messène, étant survenus, & l'ayant renforcé, il tourna visage, & mit à son tout Philopémen en déroute. Celui-ci uniquement attentif à sauver les jeunes gens qui l'avoient suivi, fit des actions extraordinaires de courage: mais étant tombé de son cheval, & sa chute l'ayant blessé considérablement à la tête, il fut pris par les ennemis, qui le menèrent à Messène. Plutarque regarde ce malheur de Philopémen comme la punition d'une parole téméraire & arrogante qui lui étoit échappée à l'occasion des louanges que l'on donnoit à un Général. *Comment, dit-il, peut-on faire cas d'un homme, qui, les armes à la main s'est laissé prendre en vie par les ennemis?*

A la première nouvelle qui fut portée à Messène qu'il étoit pris & qu'on l'amenoit, les Messéniens furent si transportés de joie, qu'ils coururent tous aux portes de la ville, ne pouvant croire que ce qu'on leur annonçoit fût vrai, s'ils ne le voioient de leurs yeux, tant cet événement leur paroissoit hors de toute vraisemblance. Pour satisfaire l'avidité curiosité des habitans, dont plusieurs n'avoient pu venir à bout

bout de le voir, il falut produire l'illustre prifonnier fur le théâtre, où la multitude s'étoit rendue en foule. Quand ils virent Philopémen qu'on traînoit lié & garroté, la plupart en furent touchés de compaffion jufqu'à verfer des larmes. Il fe répandit même parmi le peuple un bruit fourd, qui partoît d'un fond d'humanité & de reconnoiffance bien louable, „ Qu'on „ devoit fe fouvenir des bienfaits „ qu'on avoit reçus de lui, & de la „ liberté qu'il avoit confervée à l'A- „ chaïe en chaffant le Tyran Nabis. Les Magiftrats ne le laiffèrent pas long-tems en fpectacle, craignant les fuites de l'attendriffement qu'ils remarquoient dans le peuple. Ils l'enlevèrent brusquement, & après avoir tenu confeil entr'eux, ils le firent conduire dans un lieu appellé *Le Tréfor*. C'étoit un caveau fous terre, qui ne recevoit aucun air ni aucun jour du dehors, & qui n'avoit point de porte, mais qui fe boucheoit avec une groffe pierre qu'on rouloit à l'entrée. Ils l'enfermèrent dans ce caveau, & mirent des foldats tout autour pour le garder.

Dès que la nuit fut venue, & que  
le

le peuple se fut retiré, Dinocrate ouvrit la prison, & y fit descendre l'exécuteur pour porter le poison à Philopémen, avec ordre de se tenir là jusqu'à ce qu'il l'eût avalé. Dès qu'il vit de la lumière, & cet homme près de lui tenant sa lampe d'une main la coupe de poison de l'autre, il se releva avec peine à cause de sa grande foiblesse, se mit en son séant, & prenant la coupe il demanda à l'exécuteur s'il n'avoit rien entendu dire de ses Cavaliers, & sur tout de Lycortas. L'exécuteur lui dit qu'il avoit ouï dire qu'ils s'étoient presque tous sauvés. Philopémen le remercia d'un signe de tête, & le regardant avec douceur : *Tu me donnes la une bonne nouvelle*, lui dit-il. *Nous ne sommes donc pas tout-à-fait malheureux.* Et sans faire la moindre plainte, il prit le poison, & se recoucha sur son manteau. Le poison fit bientôt son effet : car il étoit si abbattu & si foible, qu'il fut éteint dans un moment.

Quand le bruit de sa mort fut répandu parmi les Achéens, toutes leurs villes furent plongées dans un deuil & dans un abattement qu'on ne peut exprimer ; & aussitôt tous leurs jeunes gens



gens qui étoient en âge de porter les armes , & tous leurs Magistrats , se rendirent à Mégalopolis. La , dans un grand Conseil qui fut tenu , on résolut de ne pas différer un seul moment la vengeance de cet horrible attentat ; & aiant élu sur l'heure même Lycortas pour leur Général , ils se jetterent dans la Messénie , où ils mirent tout à feu & à sang. Les Messéniens , se voyant sans ressource , & hors d'état de se défendre par les armes , députèrent vers les Achéens pour finir la guerre , & demander pardon de leurs fautes passées. Lycortas , touché de leurs prières , ne crut pas devoir les rebuter comme leur revolte insensée & furieuse sembloit le mériter. Il leur dit que l'unique moien d'obtenir la paix , étoit de livrer les auteurs de la rebellion & de la mort de Philopémen , de remettre tous leurs intérêts à la disposition des Achéens , & de recevoir garnison dans la Citadelle. Ces conditions furent acceptées & exécutées sur le champ. Dinocrate , prévenant le supplice qu'il méritoit , le tua lui-même ; & tous ceux qui avoient été d'avis de faire mourir Philopémen , suivirent son exemple.

Alors

C'est  
Polybe  
l'histo-  
rien, qui  
pouvoit  
avoir  
alors  
vingt-  
deux  
ans.

Alors on songea aux obſèques de Philopémen. Après qu'on eut brûlé ſon corps, qu'on eut ramaffé ſes cendres, & qu'on les eut miſes dans une Urne, on ſe mit en marche pour les porter à Mégalopolis. Cette cérémonie reſſembloit moins à un convoi funébre qu'à une ſorte de pompe triomphale: ou plutôt c'étoit un mélange de l'une & de l'autre. On voioit d'abord les gens de pié; la tête ceinte de couronnes, & tous fondant en larmes. Suivoient les priſonniers Méſſéniens chargés de chaînes: puis le fils du Général, le jeune Polybe, portant dans ſes mains l'Urne couverte de rubans & de couronnes, & accompagné des plus nobles & des plus conſidérables d'entre les Achéens. L'Urne étoit ſuivie de toute la cavalerie, magnifiquement armée & montée ſuperbement, qui fermoit la marche, ſans donner ni de grandes marques d'abattement pour un ſi grand deuil, ni de grands ſignes de joie pour une telle victoire. Tous les peuples des villes & des villages des environs venoient au devant de ce convoi, comme pour l'honorer au retour d'une victoire. Philopémen fut enterré très honora-

honorablement , & les prisonniers de Melfène furent lapidés autour de son tombeau. Toutes les villes , par des Décrets publics , lui décernèrent tous les plus grands honneurs , & lui érigèrent plusieurs statues avec de magnifiques inscriptions.

Plusieurs années après , dans le tems que Corinthe fut brulée & détruite <sup>Trente sept ans</sup> par le Proconsul Mummius , un calomniateur Romain , comme je l'ai déjà rapporté ailleurs , fit tous ses efforts pour les faire abbattre , & le poursuivit lui-même criminellement comme s'il eût été en vie , l'accusant d'avoir été l'ennemi des Romains , & de s'être montré toujours mal intentionné pour eux en toute occasion. L'affaire fut portée au Conseil devant Mummius. Le calomniateur étala tous les chefs d'accusation , & expliqua tous ses moïens. Polybe lui répondit , & le réfuta avec beaucoup de force & d'éloquence, On doit bien regretter la perte d'un discours si intéressant. Ni Mummius , ni son Conseil ne voulurent ordonner qu'on détruisît les monumens de la gloire de ce grand homme , quoiqu'il se fût opposé comme une digue aux prospérités

des Romains. Car les Romains de ce tems-là, dit Plutarque, mettoient de la différence entre la vertu & l'intérêt, comme il convient de le faire: ils distinguoient le beau & l'honnête de l'utile, & ils étoient persuadés que les gens de bien doivent honorer & respecter la mémoire des grands hommes qui se sont rendus recommandables par leur vertu, eussent-ils été leurs ennemis.

Tite-Live remarque que les Ecrivains tant Grecs que Latins ont fait observer la mort de trois grands hommes arrivée la même année, ou à peu près; ce sont Philopémén, Annibal, Scipion: mettant par là Philopémén en parallèle & comme de niveau avec les deux plus célèbres Capitaines des deux nations les plus puissantes du monde. Je croi avoir ailleurs assez marqué son caractère. Je me contente ici de faire ressouvenir le Lecteur de ce que j'ai déjà dit, que Philopémén a été appelé le dernier des Grecs, comme Brutus le dernier des Romains.

Les Messéniens, qui par leur imprudence étoient tombés dans l'état le plus déplorable, furent, par la générosité

nérosité de Lycortas & des Achéens , réunis à la Ligue dont ils s'étoient séparés. Plusieurs autres villes , qui à leur exemple s'en étoient détachées , y rentrèrent aussi. C'est le bon effet que produit ordinairement un acte de clémence placé à propos : au lieu qu'une sévérité outrée & excéssive , qui ne respire que punition & vengeance , porte souvent au desespoir , & ne sert qu'à aigrir les maux , loin d'y apporter du remède.

Quand on apprit à Rome que les Achéens avoient heureusement terminé la guerre qu'ils avoient avec les Messéniens , on n'y tint plus aux Ambassadeurs le même langage qu'on leur avoit tenu avant le succès. Le Sénat leur dit qu'il avoit été attentif à prendre garde que personne ne portât d'Italie à Messène ni armes ni vivres : réponse qui découvre le peu de bonne foi des Romains , & leur politique peu délicate sur ce qui regarde la sincérité. Ils avoient d'abord semblé vouloir donner le signal de la révolte à toutes les villes de la Ligue Achéenne : & maintenant ils veulent faire croire aux Achéens qu'ils ont cherché à les servir.

Il est aisé de voir ici que le Sénat Romain consentit à ce qui avoit été fait , parce qu'il ne pouvoit l'empêcher : qu'il voulut s'en faire un mérite auprès des Achéens , qui réunissoient presque toutes les forces du Péloponnèse : qu'il évitoit d'indisposer cette Ligue & de l'irriter dans un tems, où il ne pouvoit point compter sur Philippe , où les Etoliens étoient mécontents , & où Antiochus pouvoit , en se joignant à eux , former quelque entreprise qui jetteroit Rome dans l'embarras.

Liv. 1.  
39.n.51.  
Cornel.  
Nep. in  
Annib.  
c.10-12.  
Justin.  
lib. 32.  
cap. 4.

J'ai rapporté dans l'histoire des Carthaginois la mort d'Annibal. Au sortir de la Cour d'Antiochus , il s'étoit retiré chez Prusias roi de Bithynie , qui étoit pour lors en guerre avec Eumène roi de Pergame. Annibal ne lui fut pas d'un médiocre secours. On se préparoit à un combat naval , où la flotte d'Eumène étoit beaucoup plus nombreuse que celle de Bithynie. Annibal substitua la ruse à la force. Il avoit ramassé un grand nombre de serpens venimeux , & en avoit rempli des vaisseaux de terre. Au moment du combat il ordonna aux Officiers & aux équipages de n'attaquer que la galère d'Eumène.

d'Eumène, & il leur donna un signal pour la connoître ; & de se contenter de jeter leurs pots de terre dans les autres galères. On ne fit qu'en rire d'abord, & l'on ne voioit pas à quelle fin pouvoient servir ces pots de terre. Mais quand on vit les galères pleines de serpens, les soldats & les rameurs, occupés uniquement à s'en préserver, ne songèrent plus à l'ennemi. Cependant la galère du Roi fut attaquée vivement, peu s'en falut qu'elle ne fût prise, & le Roi eut bien de la peine à se sauver. Il fit remporter aussi à Prusias d'autres victoires sur terre. Un jour que ce Prince n'osoit pas donner un combat, parce que les victimes n'annonçoient rien de bon : *Quoi a, dit-il, vous comptez plus sur le foie d'une bête, que sur le conseil d'Annibal ?* Pour ne point tomber entre les mains des Romains qui firent demander à Prusias de le leur livrer, il fut obligé de se donner la mort à lui-même en avalant du poison.

J'ai marqué ci-devant que Rome, An. M.  
382.

a An tu, inquit, vitulinæ carunculæ, quam Imperatori veteri mavis credere ! . . Unius Av. J.C.  
182.  
hostiæ jecinori longo experimento testatam gloriam suam postponi, æquo animo non tulit. *Valer. Max. lib. 3. cap. 7.*

Polyb.  
in Legat.  
cap. 53.

entre plusieurs autres articles , avoit statué que Sparte seroit jointe à la Ligue des Achéens. Quand les Ambassadeurs furent revenus , & qu'ils eurent rendu compte de ce que le Sénat leur avoit répondu ; Lycortas assembla le peuple à Sicyone , & y mit en délibération si l'on recevroit Sparte dans la Ligue des Achéens. Pour porter la multitude à l'y recevoir , il représenta que les Romains , à la disposition desquels on avoit abandonné cette ville , ne vouloient plus en être chargés. Qu'ils avoient déclaré aux Ambassadeurs que cette affaire ne les regardoit pas. Que ceux qui dans Sparte étoient à la tête des affaires , souhaitoient fort cette union , qui ne pouvoit être que d'une grande utilité à la Ligue Achéenne , vû que les anciens Bannis , dont ils avoient éprouvé l'ingratitude & l'impiété , n'y seroient point compris , mais seroient chassés de la ville , & d'autres citoyens substitués à leur place. Diophane & quelques autres particuliers prirent la défense des Bannis. Mais , malgré leur opposition , le Conseil décida que Sparte seroit reçue dans la Ligue ; & en effet elle y fut reçue. A l'égard des

an-



anciens Bannis , on ne fit grace qu'à ceux qu'on ne pouvoit convaincre d'avoir rien entrepris contre la République des Achéens.

Quand l'affaire fut finie , on envoya des Ambassadeurs à Rome au nom de toutes les parties intéressées. Le Sénat, après avoir entendu ceux de Sparte & ceux des Bannis, ne dit rien aux Ambassadeurs de la ville qui marquât que l'on fût mécontent de ce qui s'étoit passé. Pour ceux qui étoient nouvellement exilés , on leur promit qu'on écriroit aux Achéens de leur permettre de retourner dans leur patrie. Quelques jours après , Bippe Député des Achéens étant arrivé à Rome , fut introduit dans le Sénat , & y raporta de quelle manière les Messéniens avoient été rétablis dans leur premier état : & non seulement on ne désapprouva rien de ce qu'il avoit dit , mais on lui fit encore beaucoup d'honneurs & d'amitiés.

Les Exilés de Laocédémone ne furent pas plutôt revenus de Rome dans le Péloponnèse , qu'ils remirent aux Achéens les lettres qu'ils avoient reçues pour eux de la part du Sénat , & par lesquelles on les exhortoit à réta-

An. M.

3823.

Av. J. C.

181.

Polyb.

in Legat.

cap. 54.

blir les Exilés dans leur patrie. On leur répondit qu'on attendroit à délibérer sur ces lettres, que les Ambassadeurs des Achéens fussent de retour de Rome. Bippe en arriva peu de jours après, & raporta que, quand le Sénat avoit écrit en faveur des Exilés, c'étoit moins parce qu'il avoit leur rétablissement à cœur, que pour se délivrer de leurs importunités. Sur cette assurance, les Achéens jugèrent qu'il ne falloit rien changer à ce qui avoit été réglé.

An. M. 3824. Av. J. C. 180. Polyb. in Legat. cap. 58. Hyperbate aiant été choisi Général des Achéens, mit de nouveau en délibération dans le Conseil, si l'on auroit égard aux lettres que le Sénat avoit écrites au sujet du rétablissement de ceux qui avoient été chassés de Lacédémone. Le sentiment de Lycortas fut que, sur cela, l'on devoit s'en tenir à ce qui avoit été arrêté. „ Quand „ les Romains, dit-il, écoutent favo- „ rablement les plaintes & les deman- „ des des malheureux qui leur pa- „ roissent justes & raisonnables, ils „ font en cela ce qu'il leur convient „ de faire. Mais, lorsqu'on leur re- „ présente, qu'entre les graces qu'on „ veut obtenir d'eux, les unes passent „ leur

„ leur pouvoir , les autres feroient  
 „ deshonneur & un tort confidérable  
 „ à leurs alliés , ce n'est pas leur cou-  
 „ tume de s'opiniâtrer , & de forcer  
 „ ces alliés à leur obéir. C'est aujour-  
 „ d'hui le cas où nous sommes. Fai-  
 „ sons connoître aux Romains que  
 „ nous ne pouvons exécuter leurs or-  
 „ dres fans violer nos sermens , fans  
 „ aller contre les loix sur lesquelles  
 „ notre Ligue est établie , ils se relâ-  
 „ cheront fans doute , & conviendront  
 „ que c'est avec juste raison que nous  
 „ nous défendons de nous soumettre  
 „ à ce qu'ils nous ordonnent. “ Hyper-  
 bate & Callicrate furent d'un avis  
 contraire. Selon eux il falloit obéir ,  
 & il n'y avoit ni loi , ni serment , ni  
 Traité , qu'on ne dût sacrifier à la vo-  
 lonté des Romains. Dans ce parta-  
 ge de sentimens , il fut résolu qu'on  
 députeroit au Sénat pour lui représen-  
 ter les raisons que Lycortas avoit ex-  
 posées dans le Conseil. Les Ambassa-  
 deurs furent Callicrate , Lyfiade , &  
 Aratus. On leur donna des instructions  
 conformes à ce qui avoit été délibéré.

Quand ces Ambassadeurs furent ar-  
 rivés à Rome , Callicrate introduit  
 dans le Sénat fit tout le contraire de

ce qui lui avoit été ordonné. Non seulement il eut l'audace de blâmer ceux qui ne pensoient pas comme lui, mais il se donna encore la liberté d'avertir le Sénat de ce qu'il devoit faire. „ Si „ les Grecs, dit-il en s'adressant aux „ Sénateurs, ne vous obéissent pas, si „ l'on n'a égard chez eux ni aux lettres ni aux ordres que vous leur envoie, c'est à vous seuls que vous devez vous en prendre. Dans toutes les Républiques il y a maintenant deux partis, dont l'un soutient que l'on doit se soumettre à ce que vous ordonnez, & que les loix, les Traités, tout en un mot doit plier sous votre bon plaisir : l'autre prétend que les loix, les Traités, les sermens doivent l'emporter sur votre volonté, & ne cesse d'exhorter le peuple à s'y tenir inviolablement attaché. De ces deux partis le dernier est le plus du goût des Achéens, & a le plus de pouvoir parmi la multitude. Qu'arrive-t-il de là ? Que ceux qui se rangent de votre côté sont en horreur chez le peuple, & que ceux qui vous résistent sont honorés & applaudis. Au lieu que pour peu que le Sénat voulût bien se dé-  
„ clarer

„ clarer pour ceux qui prennent à cœur  
 „ ses intérêts , bientôt tous les Chefs  
 „ des Républiques seroient pour les  
 „ Romains , & le peuple intimidé ne  
 „ tarderoit pas à suivre leur exemple.  
 „ Mais si vous paroissez indifférens  
 „ sur ce point , attendez-vous que tous  
 „ ces Chefs prennent le parti de se  
 „ déclarer contre vous , comme une  
 „ voie sûre de se faire considérer par  
 „ le peuple. Aussi voions-nous des  
 „ gens qui n'ayant pour tout mérite  
 „ qu'une opposition invincible à vos  
 „ ordres , & un prétendu zèle pour la  
 „ défense & la conservation des loix  
 „ de leur patrie , sont parvenus aux  
 „ plus éminentes dignités de leur Ré-  
 „ publique. Si vous ne vous embar-  
 „ rassez pas beaucoup que les Grecs  
 „ vous soient soumis , vous ne pou-  
 „ vez pas vous y mieux prendre que  
 „ vous le faites. Mais si vous voulez  
 „ qu'ils exécutent vos ordres , & qu'ils  
 „ reçoivent vos lettres avec respect ,  
 „ songez y sérieusement. Sans cela je  
 „ puis vous assurer que vous les trou-  
 „ verez toujours rebelles. Jugez-en  
 „ par la conduite qu'ils gardent actuel-  
 „ lement à votre égard. Depuis com-  
 „ bien de tems leur avez-vous écrit

„ de rappeler les Exilés de Lacédé-  
„ mone? Cependant, loin de les rap-  
„ peller, ils ont donné un Décret tout  
„ contraire, & se sont engagés par  
„ serment à ne jamais les rétablir.  
„ C'est pour vous une leçon, qui doit  
„ vous apprendre quelles précautions  
„ vous avez à prendre pour l'avenir.

Après ce discours, Callicrate se re-  
tira. Les Exilés entrèrent après lui,  
expliquèrent leur affaire en peu de  
mots, & de façon à émouvoir la  
compassion de leurs auditeurs, & pri-  
rent congé.

Un discours aussi favorable aux in-  
térêts de Rome que l'étoit celui de  
Callicrate, ne pouvoit qu'être fort  
agréable au Sénat. C'est ainsi que les  
Grecs commencèrent à aller de leur  
propre gré au devant de la servitude,  
qu'ils prostituèrent eux-mêmes leur  
liberté dont leurs ancêtres avoient été  
si jaloux, & qu'ils firent à l'égard des  
Romains des soumissions qu'on avoit  
constamment refusées au *Grand Roi*  
des Perses. Quelques flatteurs & quel-  
ques traîtres ambitieux, occupés de  
leurs propres intérêts, vendirent &  
sacrifièrent pour toujours l'indépen-  
dance & la gloire de la Grèce, dé-  
cou-

DES SUCCES. D'ALEXAND. 565  
couvrirent le foible de l'intérieur des  
Républiques , suggérèrent les moiens  
de les affoiblir & de les abbattre , &  
fournirent eux-mêmes les chaînes  
pour les mettre aux fers.

En conséquence de ce discours , on  
n'eut pas de peine à conclure qu'il  
falloit augmenter le crédit & le pou-  
voir de ceux qui prenoient en main  
la défense de l'autorité Romaine , &  
abaïsser ceux qui osoient la contredi-  
re. Polybe observe que ce fut alors  
pour la première fois qu'on prit à  
Rome le funeste parti d'humilier  
& de décréditer ceux qui , chacun  
dans leur patrie , pensoient le mieux ,  
& de combler de biens & d'honneurs  
ceux qui justement ou sans raison te-  
noient pour la puissance Romaine :  
parti , qui peu de tems après multi-  
plia les flatteurs dans toutes les Ré-  
publiques , & diminua beaucoup le  
nombre des vrais amis de la liberté.  
Ce fut là depuis une maxime constan-  
te de la politique Romaine , d'acca-  
bler par toutes sortes de voies qui-  
conque osoit s'opposer à leurs projets  
ambitieux. Et cette seule maxime peut  
nous servir de clé pour entrer dans  
l'intérieur du gouvernement de cette  
Répu-

République, pour nous en découvrir les ressorts secrets, & pour nous faire connoître ce que nous devons penser d'une prétendue équité & modération qu'ils font quelquesfois paroître, mais qui ne se soutient pas longtemps, & dont on ne peut bien juger que par les suites.

Au reste, le Sénat ne se contenta pas, pour rétablir les Exilés, d'écrire aux Achéens : il écrivit encore aux Etoliens, aux Epirotes, aux Athéniens, aux Béotiens, aux Acarnaniens, comme voulant soulever tous les peuples contre les Achéens. Et, dans la réponse qu'il fit aux Ambassadeurs, sans dire un seul mot des autres, il ne parla que de Callicrate, auquel il seroit à souhaiter, dit le Sénat, que tous les Magistrats dans chaque ville ressemblassent.

Avec cette réponse, ce Député revint triomphant, sans considérer qu'il étoit la cause des malheurs qui alloient fondre sur toute la Grèce, & en particulier sur l'Achaïe. Car, jusqu'à lui, on voioit une sorte d'égalité entre les Achéens & les Romains, agréée par ceux-ci en reconnaissance des services considérables que les Achéens leur  
avoient



avoient rendus, & de leur fidélité inviolable dans des tems très difficiles, comme dans les guerres contre Philippe & contre Antiochus. Cette Ligue se distinguoit alors d'une manière particulière par son crédit, ses forces, son zèle pour la liberté, & sur tout par le mérite & la réputation de ses Chefs. Mais la trahison de Callicrate, car on peut bien l'appeller ainsi, lui porta une atteinte mortelle. Les Romains, dit Polybe, nobles dans leurs sentimens, & pleins d'humanité, sont sensibles aux plaintes des malheureux, & se font un devoir de soulager ceux qui ont recours à leur protection : c'est ce qui les dispoit à favoriser la cause des Bannis de Lacédémone. Mais si quelqu'un, de la fidélité duquel ils sont sûrs, les avertit des inconvéniens où ils tomberoient en accordant certaines graces, ils reviennent bientôt à eux pour l'ordinaire, & réforment autant qu'ils peuvent ce qu'ils ont fait. Ici, au contraire, Callicrate ne cherche qu'à les flater. Il avoit été envoyé à Rome pour plaider la cause des Achéens, & par une prévarication criminelle & sans exemple, il parle uniquement contre eux,

tr'eux , & devient l'Avocat de leurs ennemis , par lesquels il s'étoit laissé corrompre. De retour en Achaïe , il fut si bien y répandre la terreur du nom Romain , & intimida tellement le peuple , qu'il se fit choisir pour Capitaine Général. Il n'eut pas plutôt cette dignité , qu'il rétablit dans leur patrie les Exilés de Lacédémone & de Messène.

Polybe loue fort ici l'humanité des Romains , leur sensibilité aux plaintes des malheureux , & leur promptitude à réparer les injustices qu'ils ont pu commettre quand on les leur fait connoître. Je ne sai s'il n'y a pas beaucoup à rabattre de ces louanges qu'il leur donne. Il faut se souvenir qu'il écrit à Rome sous les yeux des Romains , & après que la Grèce est réduite en servitude. On ne doit pas attendre d'un Historien dépendant & soumis une véracité telle qu'il auroit pu l'avoir dans un Etat & dans des tems libres ; & l'on ne doit pas aussi se prêter avec une crédulité aveugle à tout ce qu'il avance de cette sorte : les faits parlent plus haut & plus clairement que lui. Les Romains ne se pressoient pas de faire eux-mêmes l'injustice ,

ce, quand ils pouvoient employer pour cela un ministère étranger, qui leur procuroit le même avantage, & ser-voit de voile à leur injuste politique.

Eumène cependant étoit en guerre contre Pharnace roi du Pont. Celui-ci se rendit maître de Sinope, ville du Pont très-forte, dont ses succès demeurèrent toujours en possession après lui. Plusieurs villes en portèrent leurs plaintes à Rome. Ariarathes roi de Cappadoce y envoya aussi ses Ambassadeurs: il étoit uni d'intérêts avec Eumène. Le peuple Romain employa à diverses reprises sa médiation & son autorité, pour faire cesser entr'eux les sujets de guerre: mais Pharnace agissoit de mauvaise foi, & manquoit à toutes les paroles qu'il donnoit. Malgré la foi des Traités il mit ses armées en campagne. Les Rois alliés y opposèrent les leurs. Il y eut quelques entreprises de part & d'autre. Quelques années s'étant ainsi écoulées, le Traité de paix fut enfin conclu.

Jamais les Ambassades ne furent plus fréquentes que dans le tems dont nous parlons. On ne voioit de toutes parts qu'Ambassadeurs, soit des provinces

An. M.

3812.

Av. J. C.

182.

Polyb.

in Legat.

cap. 51.

53. 55.

59.

An M.

3824.

Av. J. C.

180.

Polyb.  
in Legat.  
cap. 57.

vinces à Rome , soit de Rome aux provinces , soit des alliés & des peuples entr'eux. Les Achéens envoièrent en cette qualité vers Ptolémée Epiphane roi d'Egypte Lycortas , Polybe son fils , & le jeune Aratus , pour le remercier des présens qu'il avoit déjà faits à leur République , & des offres nouvelles qu'il y avoit ajoutées. Mais cette Ambassade ne sortit pas de l'Achaïe , parce que , lorsqu'elle se disposoit à partir , on apprit la mort de Ptolémée.

An. M.  
3824.  
Av. J.C.  
180.  
Hieron.  
in Dan.

Ce Prince , après avoir soumis les rebelles au dedans de son royaume comme je l'ai marqué auparavant , conçut le dessein d'attaquer Séleucus roi de Syrie. Lorsqu'il commençoit à se former un plan de cette guerre , un de ses principaux Officiers lui demanda où il prendroit de l'argent pour l'exécuter. Il répondit , que ses amis étoient son argent. Les principaux de sa Cour conclurent de cette réponse , que , regardant leur bourse comme le seul fonds qu'il avoit pour cette guerre , ils alloient tous être ruinés. Pour prévenir ce malheur , auquel ils étoient plus sensibles qu'à leur devoir , ils firent empoisonner le Roi , & terminèrent

DES SUCCESS. D'ALEXAND. 571  
rent en même tems son projet & sa  
vie , après qu'il eut régné vingt qua-  
tre ans , & vécu vingt neuf. Ptolémée  
Philométor son fils , âgé de six ans ,  
lui succéda. Cléopatre sa mere fut dé-  
clarée Régente.

## ARTICLE SECOND.

CET ARTICLE second renferme  
l'espace de vingt années , depuis l'an  
du Monde 3821 jusqu'à 3840. Dans  
cet espace sont comprises :

Les vingt premières années du ré-  
gne de Ptolémée Philométor en Egy-  
pte , qui en régna en tout trente-  
quatre.

Les cinq dernières de Philippe ,  
qui régna en Macédoine pendant qua-  
rante ans , & qui eut pour successeur  
Persée qui en régna onze.

Les huit ou neuf dernières années  
du règne de Séleucus Philopator en  
Syrie , & les onze du règne d'Antio-  
chus Epiphane qui lui succéda , & qui  
exerça d'horribles cruautés contre les  
Juifs.

On réserve les onze années du ré-  
gne de Persée en Macédoine pour le  
Livre suivant , quoi qu'elles concou-  
rent

rent avec une partie de l'histoire rapportée dans cet Article.

## §. I.

*Plaintes contre Philippe portées à Rome.*

*Démétrius son fils qui y étoit , est renvoyé vers son pere avec des Ambassadeurs. Complot secret de Persée contre son frere Démétrius au sujet de la succession au trône. Il l'accuse devant Philippe. Plaidoyer de l'un & de l'autre. Philippe , sur une nouvelle accusation, fait mourir Démétrius. Il reconnoit quelque tems après son innocence , & le crime de Persée. Dans le tems qu'il songeoit à punir celui-ci , il meurt. Persée lui succède.*

An. M.

3821.

Av. J.C.

183.

Liv. 1.

39. n

46-47.

DEPUIS que le bruit s'étoit répandu chez les peuples voisins de la Macédoine , que ceux qui alloient à Rome se plaindre de Philippe y étoient écoutés , & que plusieurs s'étoient bien trouvés de l'avoir fait , grand nombre de villes , & même de particuliers, y portèrent leurs plaintes contre un Prince dont le voisinage leur étoit fort à charge à tous , dans l'espérance ou d'être effectivement foulagés des torts qu'ils prétendoient avoir reçus , ou du moins

moins de s'en consoler en quelque sorte par la liberté qu'ils auroient de les déplorer. Le Roi Eumène entr'autres , à qui , par l'ordre des Commissaires Romains & du Sénat , les places de Thrace devoient être remises , envoya des Ambassadeurs , à la tête desquels étoit son frere Athénée , pour donner avis au Sénat que Philippe ne retiroit point ses garnisons de la Thrace comme il avoit promis de le faire , & pour se plaindre de ce qu'il avoit envoyé du secours en Bithynie à Prusias qui faisoit la guerre à Eumène.

Démétrius , fils de Philippe roi de Macédoine , étoit actuellement à Rome , où nous avons vû que son pere l'avoit envoyé pour veiller à ses intérêts. C'étoit à lui naturellement à répondre en détail aux divers chefs d'accusation formés contre son pere. Le Sénat jugeant bien que ce seroit un grand embarras pour un jeune Prince qui n'étoit point accoutumé à parler en public , pour lui épargner cette peine lui fit demander si le Roi son pere ne lui avoit point donné quelques mémoires , & se contenta de lui en entendre faire la lecture. Philippe  
s'y

s'y justifioit le mieux qu'il lui étoit possible sur la plupart des faits qu'on lui objectoit ; mais il faisoit sentir sur tout combien il étoit mécontent des Décrets portés à son sujet par les Commissaires que Rome avoit nommés , & de la manière dont il avoit été traité. Le Sénat comprit aisément où tout cela tendoit ; & comme le jeune Prince tâchoit d'excuser certaines choses , & pour d'autres assuroit que tout se feroit selon le bon plaisir de Rome , le Sénat lui répondit , que Philippe son pere n'avoit pu rien faire de plus sage , ni qui fût plus agréable au Sénat , que d'envoyer Démétrius son fils à Rome pour faire son apologie. Que par rapport au passé , le Sénat pouvoit dissimuler , oublier , & souffrir beaucoup de choses : que pour l'avenir , il se fioit aux paroles que donnoit Démétrius. Que quoiqu'il fût prêt de quitter Rome pour retourner en Macédoine , il y laissoit pour otage de ses dispositions son bon cœur , & son attachement pour Rome , qu'il sauroit conserver inviolablement sans donner jamais d'atteinte au respect qu'il devoit à son pere. Que par considération pour lui , on enverroit des Ambas-



Ambassadeurs en Macédoine, pour rectifier sans bruit & sans éclat ce qui jusques-là auroit pu être fait contre les régles. Qu'au reste le Sénat étoit bien aise que Philippe sentît qu'il étoit redevable à son fils Démétrius de la manière dont le peuple Romain agissoit à son égard. Ces marques de considération, que le Sénat lui donnoit pour relever son crédit auprès de son pere, ne servirent qu'à exciter contre lui l'envie, & causèrent dans la suite sa perte.

Le retour de Démétrius en Macédoine, & l'arrivée des Ambassadeurs, y produisirent différens effets selon la différente disposition des esprits. Le peuple, qui craignoit extrêmement les suites de la rupture avec les Romains & de la guerre qui se préparoit, voioit d'un bon œil Démétrius, dans l'espérance qu'il seroit le conciliateur & l'auteur de la paix. D'ailleurs il le regardoit comme celui qui devoit monter sur le trône après la mort de son pere. Car, quoique pour l'âge il fût le cadet, il avoit cet avantage sur son frere d'être né d'une mere qui étoit femme légitime de Philippe, au lieu que Persée passoit pour être né d'une

Liv.lib.  
39.n.53.

d'une concubine, ou même pour avoir été supposé. On ne doutoit point non plus que les Romains ne dussent placer Démétrius sur le trône de son pere, Persée n'ayant aucun crédit auprès d'eux. C'étoient là les bruits communs.

Aussi d'un côté, Persée avoit-il beaucoup d'inquiétude, craignant que l'avantage de l'âge ne fût pour lui un foible titre, son frere lui étant supérieur dans tout le reste : & de l'autre, Philippe jugeant bien qu'il ne seroit pas maître de disposer du trône à son gré, regardoit d'un œil jaloux & redoutoit le trop grand crédit de son jeune fils. Il voioit aussi avec peine se former de son vivant même & sous ses yeux comme une seconde Cour, par l'affluence & le concours des Macédoniens chez Démétrius. Le jeune Prince lui-même n'étoit point assez attentif à prévenir ou à guérir l'indisposition des esprits. Au lieu de tâcher d'amortir l'envie par des manières douces, modestes, complaisantes, il ne faisoit que l'aigrir & l'irriter par un certain air de fierté qu'il avoit rapporté de Rome, faisant valoir les marques de distinction qu'il y avoit

avoir reçues, & ne dissimulant point que le Sénat lui avoit accordé plusieurs choses qu'il avoit auparavant refusées à son pere.

Le mécontentement de Philippe augmenta encore beaucoup à l'arrivée des nouveaux Ambassadeurs, auxquels son fils faisoit plus régulièrement sa cour qu'à lui-même, & lorsqu'il se vit obligé d'abandonner la Thrace, d'en retirer ses garnisons, & de faire d'autres choses conformément aux Décrets des premiers Commissaires, ou sur les nouveaux ordres qui lui étoient venus de Rome : ordres & Décrets qu'il n'exécutoit que malgré lui, & frémissant en lui-même de colère; mais qu'il exécutoit pour ne pas s'attirer sur les bras une guerre à laquelle il ne s'étoit pas encore assez préparé. Pour ôter même tout soupçon qu'il y songeât, il porta ses armes justes dans le milieu de la Thrace contre des Peuples auxquels les Romains ne prenoient aucun intérêt.

Mais ses dispositions n'étoient pas in- Liv. lib;  
connues à Rome. Marcins, un des Com- 40. n.  
missaires qui avoient signifié à Philippe 3-5.  
les ordres du Sénat; écrivit que tous  
les discours & toutes les démarches du

Dans  
l'Ema-  
thie, ap-  
pellée  
autrefois  
la Peo-  
nie.

Roi annonçoient une guerre prochaine. Pour s'assurer davantage des villes maritimes, il en fit sortir tous les habitans avec leurs familles, les transplanta dans la partie de la Macédoine la plus septentrionale, & mit à leur place des Thraces & d'autres peuples barbares, sur lesquels il croioit pouvoir compter davantage. Ce changement excita un murmure général dans toute la Macédoine, & toutes les provinces retentissoient des cris & des plaintes de ces pauvres malheureux qu'on arrachoit de leurs maisons & de leur pays natal, pour les confiner dans des terres & dans des demeures inconnues. On n'entendoit de tous côtés que malédictions & qu'exécration contre le Prince qui causoit tous ces mouvemens.

An. M.  
382.  
Av. J. C.  
182.

Loin d'en être touché, il n'en devint que plus féroce. Tout lui étoit suspect, & lui faisoit ombrage. Il avoit fait mourir un grand nombre de personnes qu'il soupçonnoit d'être attachées aux Romains. Il crut ne pouvoir mettre sa vie en sûreté, qu'en s'assurant de leurs enfans, & il prit le parti de les enfermer sous bonne garde, dans le dessein de les faire pé-  
rir

rir les uns après les autres. Rien n'étoit plus horrible en soi qu'une telle cruauté , mais le defastre d'une famille des plus puissantes & des plus illustres de la Theffalie la rendit encore plus criante.

Il avoit fait mourir plusieurs années auparavant Hérodiqne un des principaux de ce pays , & quelque tems après ses deux gendres. Ses deux filles , nommées Théoxéne & Archo , étoient demeurées veuves , aiant chacune un fils encore enfant. Théoxéne , recherchée par tout ce qu'il y avoit de plus puissant dans la Theffalie , préféra la viduité au mariage : Argo épousa un Seigneur du pays des Enianes , nommé Poris , dont elle eut plusieurs enfans , qu'elle laissa dans un bas âge , aiant été enlevée par une mort prématurée. Théoxéne , pour être en état de faire élever sous ses yeux les enfans de sa sœur , épousa Poris , & elle prit de ses enfans le même soin que de son propre fils , comme si elle eût été leur mere. Quand elle eut connoissance du cruel Edit , par lequel Philippe ordonnoit de faire mourir les enfans de ceux qui avoient été tués , prévoiant bien qu'ils alloient être livrés

à la brutalité du Roi & de ses satellites, elle prit une étrange résolution, & déclara qu'elle égorgeroit de ses propres mains tous ses enfans plutôt que de les laisser tomber au pouvoir de Philippe. Poris, qui eut horreur d'une telle proposition, lui dit, pour l'en détourner, qu'il feroit passer tous ces enfans à Athènes chez des amis affidés, & qu'il les y conduiroit lui-même. Ils partent donc de Thessalonique pour se rendre à la ville des Enianes, & pour se trouver à une fête solennelle qui s'y célébroit tous les ans en l'honneur d'Enée leur fondateur. Tout le jour s'étant passé en festins & réjouissances, sur le minuit, lorsque tout le monde étoit endormi, ils s'embarquent sur une galère que Poris avoit fait préparer, comme pour retourner à Thessalonique, mais en effet dans le dessein de passer en Eubée. Malheureusement un vent contraire les aiant empêchés d'avancer quelques efforts qu'ils fissent, les repoussa vers la côte. A la pointe du jour les Officiers du Roi, à qui la garde du port étoit confiée, les aiant aperçus, envoient aussitôt une chaloupe armée, avec ordre, sous de  
gran-

grandes menaces , de ne point revenir sans la galère. A mesure qu'elle approchoit , Poris tantôt exhortoit vivement la chiourme de faire effort pour avancer , tantôt levoit les mains au ciel & prioit les dieux de venir à leur secours. Théoxène cependant , revenant à son premier dessein , & présentant à ses enfans le poison qu'elle avoit préparé & des poignards qu'elle avoit apportés avec elle : „ La mort „ seule , leur dit-elle , peut vous délivrer. Voila dequoi vous la procurer. Dérobez-vous à la brutalité „ du Roi par la voie qui vous plaira „ le plus. Allons , mes enfans , vous „ qui êtes plus grands , prenez ces „ poignards : ou , si vous aimez mieux „ une mort plus lente , avalez ce poison. “ Les ennemis étoient tout près , la mere les pressoit. Ils obéirent ; & tous , ou aiant pris du poison , ou s'étant enfoncé le poignard dans le sein , furent jetés dans la mer. Théoxène , aiant embrassé son mari , se précipita avec lui dans la mer. Les Officiers se saisirent de la galère , mais la trouvèrent vuide.

L'atrocité de ce tragique événement alluma encore de nouveau &

augmenta infiniment la haine contre Philippe. On le détestoit publiquement comme en Tyran cruel, & l'on faisoit par tout, contre lui & contre ses enfans, d'horribles imprécations, qui eurent bientôt leur effet, dit Tite-Live, les dieux l'ayant livré à une fureur aveugle qui le porta à sévir contre son propre sang.

Liv. lib. 40. n. 5-16. Persée voioit avec une peine & une douleur infinie que la considération de son frere Démétrius dans la Macédoine, & son crédit chez les Romains, augmentoient de jour en jour, N'ayant plus d'espérance de parvenir au trône que par le crime, il y mit toute sa ressource. Il commença par sonder la disposition de ceux qui étoient les plus puissans auprès du Roi, en leur tenant des discours encore obscurs & ambigus. Quelques uns d'abord parurent ne point entrer dans ses vûes, & rejeter ses propositions, parce qu'ils croioient avoir plus à espérer de la part de Démétrius. Ensuite, comme on voioit croître sensiblement la haine de Philippe contre les Romains, que Persée travailloit à allumer de jour en jour, & à laquelle au contraire Démétrius s'opposoit de



de toutes les forces , ils changèrent de sentimens. Jugeant bien que ce dernier , que sa jeunesse & son peu d'expérience rendoient peu précautionné contre les artifices de son frere , y succomberoit à la fin , ils crurent devoir se prêter à un événement qui arriveroit toujours indépendamment d'eux , & embrasser dès lors le parti du plus fort. C'est ce qu'ils firent , & ils se livrèrent totalement à Persée.

Aiant remis à d'autres tems l'exécution des desseins plus éloignés , ils convinrent pour le présent qu'il falloit emploier tous leurs efforts pour animer le Roi contre les Romains ; & pour lui inspirer des pensées de guerre , à quoi il étoit déjà fort porté de lui-même. En même tems , pour rendre Dénétrius plus suspect de jour en jour , ils affectoient de faire tomber souvent la conversation en présence du Roi sur les Romains , témoignant du mépris , les uns pour leurs loix & leurs coutumes , les autres pour leurs exploits , plusieurs pour la ville de Rome destituée d'ornemens & de bâtimens magnifiques , quelques-uns même pour ceux des Romains qui étoient les plus estimés , les

passant tous en revue. Démétrius, qui ne pressentoit pas où tendoient tous ces discours, ne manquoit pas de prendre feu par zèle pour les Romains, & par l'envie de contredire son frere. Par là, sans y faire réflexion, il se rendoit suspect & odieux au Roi, & ouvroit la voie aux accusations & aux calomnies qu'on préparoit contre lui. Aussi son pere ne lui communiquoit rien des desseins qu'il rouloit jour & nuit dans sa tête contre Rome, & ne s'en ouvroit qu'à Persée.

Des Ambassadeurs, qu'il avoit envoyés chez les Bastarnes pour leur demander du secours, revinrent dans le tems dont nous parlons. Ils avoient amené avec eux de jeunes gens de qualité, & quelques Princes même du sang, dont l'un promettoit sa sœur en mariage pour un des fils de Philippe. Cette nouvelle alliance avec une nation puissante relevoit beaucoup le courage du Roi. Persée, profitant de cette occasion : „ De quel usage, dit-il „ tout cela nous peut-il être ? Il n'y a „ pas tant à espérer pour nous des secours étrangers, qu'à craindre de la „ part du dedans. Nous avons dans notre sein, je ne veux pas dire un traître, „ mais

„ mais au moins un espion. Les Ro-  
 „ mains , depuis qu'il a été en otage  
 „ chez eux , nous ont rendu son corps,  
 „ mais il leur a laissé son cœur. Presque  
 „ tous les Macédoniens tournent déjà  
 „ les yeux sur lui , & ne comptent  
 „ point avoir d'autre Roi que celui qu'il  
 „ plaira aux Romains de leur donner.  
 On aigrissoit par ces discours l'esprit du  
 vieillard , qui étoit déjà par lui-même  
 fort mal disposé contre Démétrius.

Il se fit alors une revûe de l'armée  
 dans une fête qui se célébroit tous les  
 ans avec une pompe religieuse , dont  
 voici les cérémonies. On \* divise , dit  
 Tite Live , une chienne en deux parts,  
 la coupant en long par le milieu du  
 corps ; & l'on en met une moitié sur  
 chacun des bords du chemin. On fait  
 passer les troupes armées à travers les  
 deux parties de la victime ainsi divi-  
 sée. A la tête de cette marche on por-  
 te les armes éclatantes de tous les  
 Rois de Macédoine , en remontant  
 jusqu'à leur origine la plus reculée.

\* On trouve dans l'Ecriture sainte une  
 pareille cérémonie , où , pour conclure un  
 Traité , les deux contractans , passent à tra-  
 vers les parties de la victime divisée en deux.  
*Jerem. 34. 18.*

Le Roi paroît ensuite avec les Princes ses enfans. Ils sont suivis de toute la maison du Roi, & de toutes les compagnies des Gardes. La marche est fermée par la foule des Macédoniens. Dans l'occasion dont il s'agit, les deux Princes marchaient aux deux côtés du Roi : Persée âgé déjà de trente ans, & Démétrius qui avoit cinq années moins : l'un dans la force, & l'autre dans la fleur de la jeunesse ; famille capable de rendre un pere heureux, s'il avoit eu l'esprit sain & raisonnable.

La coutume étoit, lorsqu'on avoit achevé les sacrifices qui accompagnoit cette cérémonie, de donner une espèce de tournoi, & de diviser l'armée en deux corps, qui en venoient aux mains armés simplement de fleurets, & représentoient l'image d'un combat. Les deux jeunes Princes commandoient ces deux corps. Ce ne fut pas une simple représentation de combat. Avec leurs armes simulées, ils se battirent aussi vivement que s'il s'étoit agi du trône : il y eut plusieurs blessures de part & d'autre, & pour en faire une juste bataille il n'y manqua que le fer. Le corps, commandé par Démé-

mé.

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 587  
métrius fut beaucoup supérieur. Persée souffrit cet avantage impatiemment. Ses amis au contraire s'en réjouirent, jugeant que ce seroit une occasion favorable & toute naturelle d'intenter une accusation contre son frere.

Les deux Princes donnèrent ce jour-là chacun un grand repas à ceux qui avoient été de leur parti. Persée, que son frere avoit invité à son festin, refusa de s'y trouver. La joie fut grande des deux côtés, & l'on but à proportion. Pendant le repas, il fut beaucoup parlé du combat, & l'on méla dans le discours beaucoup de plaisanteries, quelquefois très piquantes, contre ceux du parti contraire, sans même épargner les Chefs. Persée avoit envoyé un espion pour observer ce qui se diroit au repas de son frere. Quatre jeunes gens qui étoient sortis par hazard de la salle, l'ayant découvert, le maltraitèrent fort. Démétrius, qui ne savoit rien de ce qui venoit de se passer, dit à la compagnie :  
„ Que n'allons-nous achever notre  
„ fête chez mon frere, pour adou-  
„ cir sa peine, s'il lui en reste enco-  
„ re, par une surprise agréable, qui  
B b 6 „ lui

„ lui montrera que nous agissons fin-  
 „ plement , & que nous n'avons rien  
 „ sur le cœur contre lui ? “ Tous crié-  
 rent qu'il falloit y aller , excepté ceux  
 qui craignoient qu'on ne se vengeât  
 du mauvais traitement fait à l'espion.  
 Mais Démétrius les y entraînant aussi ,  
 ils cachèrent des épées sous leurs ha-  
 bits , pour se défendre en cas de be-  
 soin. Quand la discorde régne dans  
 des familles , rien n'y peut demeurer  
 secret. Un homme prenant les de-  
 vants , alla trouver Persée , & l'aver-  
 tit que Démétrius amenoit avec sa  
 troupe quatre jeunes gens bien armés.  
 Il pouvoit facilement en deviner la  
 cause , car il savoit que c'étoient eux  
 qui avoient maltraité son espion. Mais ,  
 pour rendre la chose plus criminelle ,  
 il fait fermer sa porte , & par une fe-  
 nêtre de l'appartement supérieur qui  
 donnoit sur la rue , il fait défense d'ou-  
 vrir à ces gens qui venoient à main  
 armée pour l'assassiner. Démétrius ,  
 qui étoit en pointe de vin , après s'être  
 plaint d'un ton haut & fâché de ce  
 qu'on lui refusoit ainsi l'entrée , re-  
 tourne chez lui , & se remet à table ,  
 n'ayant rien su encore de ce qui tou-  
 choit l'espion de Persée.

Le

Le lendemain dès que Persée put approcher de son pere , il entra dans sa chambre le visage tout troublé , & demeura quelque tems en sa présence , mais un peu éloigné , sans ouvrir la bouche. Philippe allarmé lui demandant avec empressement quel étoit donc le sujet du chagrin qu'il faisoit paroître : „ C'est le plus grand bonheur du monde , lui répondit-il , de „ ce que vous me voiez encore en „ vie. Ce n'est plus par des embuches „ secretes que mon frere m'attaque. „ Il est venu de nuit avec des gens armés à ma maison pour m'assassiner. „ Je ne me suis sauvé de sa fureur „ qu'en faisant fermer mes portes , & „ en mettant un mur entre lui & moi. Voiant son pere frappé d'étonnement & de fraieur : „ Si vous daignez nous „ prêter l'oreille , je vous mettrai en „ état de connoître évidemment ce qui „ en est. “ Philippe répondit qu'il ne refusoit pas de l'écouter , & sur le champ il fit appeller Démétrius. En même tems il fit venir Lyfimaque & Onomaste pour s'aider de leur conseil. C'étoient deux hommes fort âgés , & de ses plus anciens amis , qui n'avoient pris aucun parti dans la dispute  
des

des deux freres , & qui ne paroïssent que très rarement à la Cour. En attendant qu'ils fussent venus , Philippe fit quelques tours dans la chambre, seul , & roulant dans son esprit diverses pensées , pendant que son fils se tenoit à l'écart. Quand on lui eut annoncé leur arrivée , il se retira dans un appartement plus reculé avec ces deux amis , & autant de Gardes du corps , & permit à ses fils de faire entrer avec eux chacun trois personnes sans armes. Là , s'étant assis, il tint ce discours.

„ Me voici , pere infortuné , con-  
„ traint de me rendre Juge entre deux  
„ fils , l'un accusateur , l'autre accusé  
„ de parricide ; réduit à la triste né-  
„ cessité de trouver en eux ou un cri-  
„ minel , ou un calomniateur. Il y a  
„ longtems à la vérité que certains dis-  
„ cours que j'entendois , certaines ma-  
„ nières que je voiois entre vous peu  
„ convenables à des freres , me fai-  
„ soient craindre cet orage. Mais je  
„ me flatois de tems en tems que  
„ vos mécontentemens pourroient s'a-  
„ doucir , & vos soupçons se dissi-  
„ per. Je faisois reflexion que sou-  
„ vent des Princes & des Rois enne-  
„ mis , mettant bas les armes , avoient



„ fait ensemble alliance & amitié; &  
 „ que des particuliers avoient mis fin  
 „ à leurs différens. J'espérois qu'un  
 „ jour vous vous souviendriez du nom  
 „ de freres qui vous unit, de ces heu-  
 „ reuses années de l'enfance où vous  
 „ aviez vécu ensemble dans une gran-  
 „ de simplicité & une grande union,  
 „ enfin des avis d'un pere si souvent  
 „ réitérés, que je crains bien, hélas!  
 „ d'avoir donné vainement à des en-  
 „ fans sourds & indociles à ma voix.  
 „ Combien de fois, après vous avoir  
 „ rapporté des exemples de discordes  
 „ entre freres, vous en ai-je représen-  
 „ té les funestes suites, en vous mon-  
 „ trant que par là ils s'étoient ruinés  
 „ sans retour, eux, leurs enfans,  
 „ leurs maisons, & leurs roiaumes?  
 „ Je vous propoisois d'un autre côté  
 „ de meilleurs exemples. L'étroite  
 „ union entre les deux Rois de Lacé-  
 „ démone, si salutaire pendant plu-  
 „ sieurs siècles à eux & à leur patrie;  
 „ au lieu que la division & l'intérêt  
 „ particulier y ont changé la roiauté  
 „ en tyrannie, & causé la ruine de  
 „ Sparte. Par quelle autre voie, que  
 „ par la concorde fraternelle, les deux  
 „ freres Eumène & Attale, après des  
 „ com-

„ commencemens si foibles, & qui fai-  
„ soient presque honte à la dignité  
„ royale, sont-ils parvenus à une puis-  
„ sance qui égale la mienne, celle  
„ d'Antiochus, & de tous les Princes  
„ que nous connoissons ? Je ne me  
„ suis pas même fait une peine de vous  
„ citer des exemples des Romains,  
„ que je connoissois par moi-même,  
„ ou dont j'avois entendu parler : les  
„ deux freres Titus & Lucius Quin-  
„ tius, qui ont fait la guerre contre  
„ moi : les deux Scipions, Publius &  
„ Lucius, qui ont vaincu & soumis  
„ Antiochus : leur pere & leur oncle,  
„ qui ayant été unis inséparablement  
„ pendant leur vie, l'ont été même  
„ dans leur mort. Ni le crime des uns  
„ suivi d'effets si funestes, ni la vertu  
„ des autres accompagnée de succès  
„ si heureux, n'ont pu vous inspirer  
„ de l'horreur pour la discorde, ou  
„ vous faire passer à des sentimens de  
„ paix & d'union. Vous avez l'un &  
„ l'autre, moi vivant & respirant en-  
„ core, porté vos yeux & vos desirs  
„ criminels sur mon trône. Vous ne  
„ me laissez la vie, que jusqu'à ce que,  
„ survivant à l'un de vous, j'assure le  
„ trône à l'autre par ma mort. Vous  
„ ne

„ ne pouvez souffrir ni frere , ni pere.  
 „ Ni tendresse , ni respect ne vous tou-  
 „ chent. L'impatient desir de régner  
 „ étouffe en vous tout autre sentiment,  
 „ & en a pris la place. Eh bien donc,  
 „ parlez maintenant. Souillez les oreil-  
 „ les de votre pere par des accusations,  
 „ ou vraies , ou supposées. Ouvrez vos  
 „ bouches criminelles pour vous ca-  
 „ lomnier mutuellement , en atten-  
 „ dant que vous armiez l'un contre  
 „ l'autre vos mains parricides. Je suis  
 „ prêt à vous écouter , bien résolu de  
 „ fermer dans la suite les oreilles aux  
 „ rapports secrets & aux accusations  
 „ sourdes du ~~frere~~ contre le frere.  
 Après que Philippe eut prononcé ces  
 dernières paroles avec émotion & d'un  
 ton de colère , tous se mirent à pleu-  
 rer , & demeurèrent longtems dans un  
 morne silence.

Persée enfin prenant la parole : „ Je  
 „ le voi bien , dit-il. Il falloit de nuit  
 „ ouvrir ma porte , recevoir dans ma  
 „ maison les assassins , présenter ma  
 „ gorge à leur fer meurtrier , puisque le  
 „ crime n'est cru qu'après qu'il est exé-  
 „ cuté , & que moi qui ai été attaqué,  
 „ je reçois les mêmes reproches que  
 „ l'agresseur. Ce n'est point sans rai-  
 „ son

„son qu'on dit que vous ne recon-  
 „noissez pour vrai fils que Démétrius,  
 „& qu'on me regarde comme un  
 „étranger, né d'une concubine, ou  
 „supposé. Car, si vous aviez pour  
 „moi la tendresse qu'un père doit à  
 „son enfant, vous ne croiriez pas de-  
 „voir sévir contre moi à qui l'on a  
 „dressé des embuches, mais contre  
 „celui qui me les a dressées; & vous  
 „ne compteriez pas pour si peu ma  
 „vie, que vous ne fussiez touché ni  
 „du danger que j'ai couru, ni de ce-  
 „lui auquel je vais être exposé, si le  
 „crime de mes ennemis demeure im-  
 „puni. S'il faut mourir sans se plain-  
 „dre, à la bonne heure, gardons le  
 „silence, & contentons nous de prier  
 „les dieux que le crime, commencé  
 „dans ma personne, s'y termine, &  
 „ne passe point jusqu'à la vôtre. Mais  
 „si, ce que la nature inspire à ceux  
 „qui se voient attaqués & surpris dans  
 „une solitude, implorent le secours  
 „des personnes mêmes qu'ils n'ont  
 „jamais vûes, je puis le faire par ra-  
 „port à vous en cette occasion: si,  
 „lorsque je voi les épées tirées con-  
 „tre moi, il m'est permis de faire en-  
 „tendre une voix plaintive & sup-  
 „pliante:

„pliante : Je vous conjure par le doux  
 „nom de pere , dont vous savez de-  
 „puis lontems lequel a fait le plus de  
 „cas de mon frere ou moi , de m'é-  
 „couter dans ce moment comme si ,  
 „éveillé par le tumulte de ce qui s'est  
 „passé cette nuit , vous étiez survenu  
 „dans le tems de mon danger & de  
 „mes plaintes , & que vous eussiez  
 „trouvé de nuit Démétrius à l'entrée  
 „de ma maison accompagné de gens  
 „armés. Ce que je vous aurois dit hier  
 „tout hors de moi & saisi de fraieur ,  
 „je vous le dis aujourd'hui.

„Mon frere , depuis lontems nous  
 „ne vivons point entre nous comme  
 „des personnes qui songent à faire  
 „ensemble des parties de plaisir. Vous  
 „voulez absolument régner. Vous  
 „trouvez un obstacle invincible à vos  
 „desirs dans mon âge , dans le droit  
 „des gens , dans l'ancien usage de la  
 „Macédoine , & , ce qui est encore  
 „plus fort , dans la volonté de mon  
 „pere. Vous ne pouvez forcer ces  
 „barrières , & monter sur le trône ,  
 „qu'en m'arrachant la vie. Vous met-  
 „tez tout en œuvre , & faites essai de  
 „tout , pour parvenir à votre but. Jus-  
 „qu'ici , soit ma vigilance , soit mon  
 „bon-

„ bonheur , m'ont préservé de vos  
„ mains meurtrières. Hier dans la cé-  
„ rémonie de la revue , & du tournoi  
„ qui la suivit , vous rendites la ba-  
„ taille presque sanglante & funeste ,  
„ & je ne me sauvai de la mort qu'en  
„ me laissant vaincre moi & les miens.  
„ De ce combat vraiment d'ennemis ,  
„ vous voulutes , comme si ç'avoit été  
„ un jeu entre freres, m'entraîner à vo-  
„ tre souper. Croiezvous, mon pere,  
„ que j'eusse trouvé à ce repas des con-  
„ vives sans armes , moi chez qui ces  
„ mêmes convives sont venus de nuit  
„ bien armés ? Croiez-vous qu'au milieu  
„ des ténébres je n'aurois eu rien à crain-  
„ dre de leurs épées , après qu'en plein  
„ jour & sous vos yeux ils m'avoient  
„ presque tué avec leurs armes de bois ?  
„ Quoi ! Vous , qui êtes mon ennemi  
„ déclaré , qui savez que j'ai un juste  
„ sujet de me plaindre de vous , vous  
„ venez à moi de nuit , à une heure  
„ indue , avec de jeunes gens armés ?  
„ Je n'ai pas cru pouvoir en sûreté  
„ me trouver à votre repas : & je vous  
„ recevrai chez moi , lorsqu'échaufé  
„ par le vin vous vous présentez à ma  
„ maison si bien accompagné ? Si j'a-  
„ vois alors ouvert ma porte , mon  
„ pere ,

„ pere , vous prépareriez mes funérail-  
 „ les dans ce moment où vous vou-  
 „ lez bien écouter mes plaintes. Je  
 „ n'avance rien de douteux , & je ne  
 „ parle point sur de simples conjectu-  
 „ res. Car enfin Démétrius peut-il nier  
 „ qu'il soit venu à ma porte avec une  
 „ troupe de jeunes gens , & que parmi  
 „ eux il y en ait eu d'armés ? Qu'on  
 „ fasse venir ceux que je nommerai.  
 „ Je les croi capables de tout : mais  
 „ ils n'auront pas la hardiesse de nier  
 „ ce fait. - Si je vous les amenois après  
 „ les avoir surpris chez moi avec des  
 „ armes , vous seriez pleinement con-  
 „ vaincu de leur crime : leur aveu ne  
 „ doit pas être pour vous une moin-  
 „ dre conviction.

„ Vous prononcez des imprécations  
 „ & des exécutions contre des fils  
 „ impies qui aspirent à votre trône.  
 „ Vous avez raison , mon pere : mais  
 „ que vos malédictions ne soient pas  
 „ aveugles. Discernez l'innocent du  
 „ coupable. Que celui qui a formé le  
 „ dessein de tuer son frere , éprouve  
 „ la juste colère des dieux vengeurs de  
 „ l'autorité paternelle : mais que celui  
 „ qui par le crime de son frere s'est  
 „ vu prêt de périr , trouve un asyle  
 „ dans

„ dans la bonté & la justice de son  
„ pere. Car où en puis-je trouver ail-  
„ leurs , moi pour qui ni la cérémo-  
„ nie de la revue , ni la solennité du  
„ tournoi , ni ma maison . ni le festin ,  
„ ni le tems de la nuit accordé aux  
„ mortels pour le repos , n'ont eu de  
„ sûreté ? Si je vais au repas où mon  
„ frere m'invite je suis perdu : je le suis  
„ eneore aussi certainement, si je le re-  
„ çois chez moi lorsqu'il y vient de  
„ nuit Par tout des embuches m'atten-  
„ dent : par tout la mort m'est préparée.  
„ Où faut il donc que je me réfugie ?

„ Je ne me suis attaché qu'aux dieux,  
„ & à vous, mon pere. Je n'ai point  
„ fait ma cour aux Romains , & ne  
„ puis recourir à eux. Ils souhaitent  
„ ma perte : parce que je suis sensible  
„ aux injustices qu'on vous fait ; par-  
„ ce que je souffre avec peine & avec  
„ indignation qu'on vous ait enlevé  
„ tant de villes , tant de peuples , &  
„ tout récemment encore les côtes ma-  
„ ritimes de la Thrace. Ils n'espèrent  
„ point se rendre maîtres de la Macé-  
„ doine de votre vivant , ni du mien.  
„ Ils savent que , si le crime de mon  
„ frere me fait périr , & si la vieillesse  
„ vous enleve , ou si même on n'at-  
„ tend



„tend pas l'ordre de la nature , le Roi  
 „ & le royaume de Macédoine seront  
 „ à eux.

„ Si les Romains vous avoient lais-  
 „ sé quelque ville, quelque pays, hors  
 „ de la Macédoine, peut-être pourrois-  
 „ je m'y retirer. Mais, me dira-t-on,  
 „ je trouverai une protection assez  
 „ puissante dans les Macédoniens.  
 „ Vous vites hier, mon pere, com-  
 „ ment les soldats m'attaquèrent dans  
 „ le combat. Que leur manquoit-il,  
 „ sinon d'être armés d'épées? Ce qu'ils  
 „ n'avoient pas pour lors, les convi-  
 „ ves de mon frere l'ont pris pendant  
 „ la nuit. Que dirai-je d'une grande  
 „ partie des principaux de votre Cour,  
 „ qui attendent tout des Romains, &  
 „ de celui qui est tout-puissant auprès  
 „ d'eux. Ils ne rougissent point de le  
 „ préférer, non seulement à moi qui  
 „ suis son aîné, mais, je pourrois pres-  
 „ que le dire, à vous même qui êtes  
 „ notre roi & notre pere. Car c'est  
 „ lui à qui l'on prétend que vous êtes  
 „ redevable de ce que le Sénat vous  
 „ a remis une partie de ce qu'il auroit  
 „ exigé de vous : c'est lui qui main-  
 „ tenant empêche les Romains de ve-  
 „ nir à main armée dans votre roiau-  
 me :

„ me : enfin , si on l'en croit , votre  
 „ vicilleſſe n'eſt en ſureté & en paix  
 „ qu'à l'abri de la protection que vous  
 „ procure un jeune fils. Il a pour lui,  
 „ & les Romains , & les villes qu'on a  
 „ tirées de votre domaine , & tout ce  
 „ qu'il y a de Macédoniens qui atten-  
 „ dent leur fortune de Rome. Pour  
 „ moi , mon pere , je fais gloire de n'a-  
 „ voir que vous pour protecteur , &  
 „ de ne rien eſpérer d'ailleurs.

„ Quel croiez-vous que ſoit le but  
 „ de la lettre que Quintius vient de  
 „ vous écrire , dans laquelle il vous  
 „ marque en termes formels que vous  
 „ avez agi prudemment pour vos in-  
 „ térêts d'avoir envoyé Démétrius à  
 „ Rome , & où il vous exhorte de l'y  
 „ renvoyer avec de nouveaux Ambaſ-  
 „ ſadeurs , & un plus grand nombre  
 „ des principaux d'entre les Macédo-  
 „ niens ? Quintus lui tient lieu main-  
 „ tenant de tout. Il ne ſe conduit que  
 „ par ſes conſeils , ou plutôt par ſes  
 „ ordres. Oubliant que vous êtes ſon  
 „ pere , il ſemble l'avoir ſubſtitué en  
 „ votre place. C'eſt à Rome , & ſous  
 „ ſes yeux , qu'il a formé le plan des  
 „ deſſeins ſecrets & clandestins qu'il  
 „ fera bientôt éclore. C'eſt pour les  
 „ faire

„ faire réuſſir plus ſurement, que  
 „ Quintius vous ordonne d'envoyer  
 „ avec lui un plus grand nombre d'en-  
 „ tre les principaux de Macédoine. Ils  
 „ partent d'ici pour Rome attachés de  
 „ bonne foi à votre perſonne & à vos  
 „ intérêts: mais gagnés par les carref-  
 „ ſes dont on les y comble, ils en re-  
 „ viennent imbus & infectés de princi-  
 „ pes tout contraires. Démétrius ſeul  
 „ eſt tout pour eux: ils oſent déjà, de  
 „ votre vivant, l'appeller roi. Si je  
 „ marque de l'indignation pour une  
 „ telle conduite, j'ai la douleur de  
 „ voir que non ſeulement les autres,  
 „ mais vous-même, mon pere, m'ac-  
 „ cuſez d'aspirer au trône. Si cette  
 „ accuſation eſt laiſſée commune en-  
 „ tre nous, je ne m'y reconnois point:  
 „ elle ne peut me regarder. Car qui  
 „ eſt-ce que je déplace, pour m'em-  
 „ parer de ce qui appartiendrait à un  
 „ autre? Je n'ai que mon pere avant  
 „ moi, & je prie les dieux qu'il y ſoit  
 „ lontems. En cas que je lui ſurvive,  
 „ & je ne le ſouhaite qu'autant qu'il  
 „ m'en jugera digne, je recevrai la  
 „ ſucceſſion du royaume ſi mon pere  
 „ m'y appelle. Celui là peut être ac-  
 „ cuſé d'aspirer au trône, & d'y af-  
 „ Tome VIII. C c „ pirc

„ pîrer d'une manière injuste & crimi-  
„ nelle, qui se hâte de violer l'ordre  
„ & de franchir les bornes prescrites  
„ par l'âge, par la nature, par l'usa-  
„ ge & les coutumes de Macédoine,  
„ & par le droit des gens. Mon fre-  
„ re aîné, dit en lui même Démétrius,  
„ à qui le royaume appartient par le  
„ droit d'aînesse & par la volonté de  
„ mon pere, est pour moi un obsta-  
„ cle. Il faut m'en défaire. Je ne serai  
„ pas le premier qui me serai fait roi  
„ en répandant le sang d'un frere. Mon  
„ pere, âgé & sans appui, craindra  
„ trop pour lui-même, pour songer à  
„ venger la mort de son fils. Les Ro-  
„ mains seront bien aises de me voir  
„ sur le trône, ils approuveront ma  
„ conduite, & sauront bien me sou-  
„ tenir. Ces projets peuvent manquer,  
„ mon pere, je l'avoue; mais ils ne  
„ sont point sans fondement. En un  
„ mot, voici où je réduis tout. Vous  
„ pouvez mettre ma vie en sûreté en  
„ punissant ceux qui prirent hier les  
„ armes pour m'assassiner: mais si leur  
„ crime réussit, vous ne serez pas en  
„ état de poursuivre la vengeance de  
„ ma mort.

Après que Persée eut fini son dis-  
cours,

cours, tous les assistans jettèrent les yeux sur Démétrius, comme s'il eût dû répondre sur le champ. Mais comme Démétrius, accablé de douleur & baigné de larmes, paroissoit hors d'état de parler, tous demeurèrent longtemps dans le silence. Enfin ce Prince, pressé de se défendre, fit céder sa douleur à la nécessité, & parla ainsi.

„ Persée, en m'accusant devant vous,  
 „ mon pere, & répandant de fausses  
 „ larmes pour exciter votre compas-  
 „ sion, vous a rendu suspectes les  
 „ miennes qui ne sont que trop vraies,  
 „ & m'a enlevé tous les avantages  
 „ qu'ont ordinairement les accusés.  
 „ Au lieu que, depuis que je suis re-  
 „ venu de Rome, il ne cesse jour &  
 „ nuit, dans les secrets entretiens qu'il  
 „ a avec ses créatures, de me tendre  
 „ des embuches; il me représente de-  
 „ vant vous comme non seulement lui  
 „ tendant des pièges cachés pour le fai-  
 „ re périr, mais l'attaquant à force ou-  
 „ verte & à main armée. Il cherche à  
 „ vous allarmer par son péril, pour se  
 „ hâter de perdre par votre moien un  
 „ frere innocent. Il se dit sans refuge  
 „ & sans asyle, pour m'empêcher d'en  
 „ trouver dans votre bonté & dans

Cc 2

„ votre

„votre justice. Dans l'état de solitude  
„& d'abandon où je suis ici, sans  
„amis & sans protecteurs, il veut me  
„rendre odieux par le reproche d'un  
„crédit étranger, qui me nuit plutôt  
„qu'il ne me sert.

„Remarquez, je vous prie, com-  
„ment, en accusateur artificieux, il a  
„mêlé & confondu l'action de cette  
„nuit avec tout le reste de ma vie,  
„pour rendre d'un côté suspecte par  
„ma conduite passée cette dernière  
„action, dont vous connoîtrez bien-  
„tôt l'innocence; &, de l'autre, pour  
„appuyer, par cette fable vaine d'une  
„attaque nocturne, l'accusation éga-  
„lement vaine qu'il intente contre  
„moi, de vûes, d'espérances, & de  
„prétentions criminelles. Il a cherché  
„en même tems à faire croire que  
„cette accusation n'étoit point prémé-  
„ditée ni préparée, mais que la crain-  
„te seule & le tumulte de cette nuit  
„y avoit donné lieu. Si je songeois à  
„trahir mon pere & son royaume, si  
„j'avois formé des complots avec les  
„Romains, avec les ennemis de l'E-  
„tat, il ne falloit pas, Persée, atten-  
„dre la fable de cette nuit, mais m'ac-  
„cuser dès auparavant de trahison. Si  
„l'ac-

„ l'accusation de trahison , séparée de  
 „ l'autre , étoit dénuée de toute vrai-  
 „ semblance , & ne pouvoit servir qu'à  
 „ prouver votre envie contre moi , &  
 „ non mon crime ; il falloit aujourd'hui  
 „ n'en point faire mention , & diffé-  
 „ rer à un autre tems à me pour sui-  
 „ vre comme traître à la patrie , pour  
 „ n'examiner présentement que cette  
 „ seule question , si c'est moi qui vous  
 „ ai dressé des embûches , ou si c'est  
 „ vous qui m'en avez dressé. Je tâ-  
 „ cherai néanmoins , autant que le  
 „ trouble d'une accusation subite &  
 „ imprévue me le permettra , de distin-  
 „ guer ce que vous avez confondu ; &  
 „ de démêler si c'est à vous ou à moi  
 „ qu'on doit imputer les embûches de  
 „ cette nuit.

„ Persée avance que j'ai formé le  
 „ dessein de l'assassiner , afin que par  
 „ la mort de mon aîné , à qui le trône  
 „ devoit appartenir par le droit des  
 „ gens , par l'usage de la Macédoine ,  
 „ & même , à ce qu'il prétend , par  
 „ votre jugement , je pusse , quoique  
 „ son cadet , occuper sa place. Que  
 „ signifie donc cette autre partie de  
 „ son discours , où il dit que j'ai cul-  
 „ tivé avec un soin particulier les bon-

„ nes graces des Romains , & que  
„ j'ai compté pouvoir monter sur le  
„ trône par leur crédit ? Car , si je  
„ croiois les Romains assez puissans  
„ pour donner le sceptre de Macédoi-  
„ ne à qui il leur plairoit , & si je comp-  
„ tois si fort sur mon crédit auprès  
„ d'eux , pourquoi commettre gratui-  
„ tement un parricide ? Quoi ! Aurois-  
„ je donc affecté de ceindre ma tête  
„ d'un diadème souillé du sang de mon  
„ frere , afin de me rendre odieux &  
„ exécration à ceux-là même , chez  
„ qui je nie suis acquis du crédit , s'il  
„ est vrai que j'y en aie quelqu'un ,  
„ par une probité ou feinte ou véri-  
„ table ? Si ce n'est que vous vous ima-  
„ giniez que Quintius , par les avis  
„ duquel on m'accuse de me laisser  
„ conduire , lui qui vit avec une si  
„ grande union avec son frere , m'ait  
„ conseillé le meurtre du mien. Il a  
„ ramassé tous les avantages par les-  
„ quels il prétend que je puis me pro-  
„ mettre la supériorité sur lui , le cré-  
„ dit des Romains , les suffrages des  
„ Macédoniens , & le consentement  
„ presque universel des dieux & des  
„ hommes : & en même tems , com-  
„ me si je lui étois inférieur en tout ,  
„ il



„ il m'accuse d'avoir eu recours à une  
 „ ressource qui n'est employée que  
 „ par les plus grands scélérats. Vou-  
 „ lez-vous qu'on nous juge sur ce  
 „ principe & sur cette règle, que celui  
 „ de nous deux qui aura craint que  
 „ l'autre ne fût jugé plus digne du dia-  
 „ dème, soit déclaré avoir formé le  
 „ dessein de faire périr son frere ?

„ Mais venons au fait, & exami-  
 „ nons l'ordre & le plan de l'entre-  
 „ prise criminelle qu'on m'impute. Il  
 „ prétend avoir été attaqué par plu-  
 „ sieurs voies, renfermées toutes néan-  
 „ moins dans l'espace d'un seul jour.  
 „ J'ai voulu le faire périr, dit-il, en  
 „ plein jour dans le combat dont la  
 „ cérémonie sacrée de la revue fut  
 „ suivie: j'ai voulu, en l'invitant à un  
 „ repas chez moi, m'en défaire par le  
 „ poison: enfin j'ai voulu l'attaquer  
 „ à force ouverte, quand de nuit des  
 „ gens armés m'ont accompagné chez  
 „ lui dans une partie de plaisir.

„ Vous voyez, mon pere, quels tems  
 „ j'avois choisis pour le parricide; un  
 „ tournoi, un festin, une partie de  
 „ plaisir. Quel jour encore, & com-  
 „ bien respectable! où l'armée passe  
 „ en revue, où les armes brillantes de

„ tous les Rois de Macédoine sont  
„ portées à la tête de la cérémonie ,  
„ où l'on passe à travers les deux par-  
„ ties de la victime sacrée , où nous  
„ avons l'honneur de marcher à vos  
„ deux côtés , suivis de toute la foule  
„ du peuple Macédonien. Quoi ! pu-  
„ rifié par cet auguste sacrifice des fau-  
„ tes que j'aurois pu commettre au-  
„ paravant , ayant sous les yeux la  
„ victime sacrée ! à travers laquelle  
„ nous passons , j'avois l'esprit occu-  
„ pé de parricide , de poisons , de  
„ poignards ! Souillé de la sorte par les  
„ crimes les plus horribles , par quel-  
„ les cérémonies ensuite , par quelles  
„ victimes aurois-je pu me purifier ?

„ On sent visiblement que mon  
„ frere , emporté par l'aveugle passion  
„ de me calomnier & de me perdre , en  
„ voulant rendre tout suspect & m'en  
„ faire un crime , se trahit & se contre-  
„ dit lui-même. Car enfin , mon frere,  
„ si j'ai pensé à me défaire de vous par  
„ le poison dans le repas , qu'y avoit-il  
„ de moins sensé que de vous irriter  
„ & de vous mettre sur vos gardes  
„ par un combat opiniâtre , où j'aurois  
„ fait paroître des desseins violens con-  
„ tre vous , & de vous empêcher par  
„ là

„ là de vous trouver au repas où je  
 „ vous avois invité , comme effecti-  
 „ vement vous refusâtes d'y venir ?  
 „ Mais , après ce refus , n'aurois je pas  
 „ dû travailler à me réconcilier avec  
 „ vous , & , puisque j'avois résolu d'em-  
 „ ploier le poison à votre égard , cher-  
 „ cher une autre occasion d'en faire  
 „ usage ? Y avoit-il du sens à passer  
 „ brusquement le jour même à un au-  
 „ tre dessein , & à entreprendre de  
 „ vous assassiner sous prétexte d'aller  
 „ chez vous en partie de plaisir ? Pou-  
 „ vois-je raisonnablement espérer , si  
 „ j'étois dans la pensée que la crainte  
 „ de la mort vous avoit fait refuser de  
 „ venir à mon repas , que la même  
 „ crainte ne vous empêcheroit pas de  
 „ me recevoir chez vous ?

„ Je ne croi pas , mon pere , de-  
 „ voir rougir de vous avouer , que  
 „ dans un jour de fête & de réjouif-  
 „ sance , me trouvant avec de jeunes  
 „ gens de mon âge , j'ai pris un peu  
 „ plus de vin qu'à l'ordinaire. Infor-  
 „ mez-vous , je vous prie , comment  
 „ se passa hier notre repas , avec quels  
 „ éclats de réjouissance , avec quels  
 „ transports d'une gaieté folâtre , à  
 „ quoi ne contribuoit pas peu la joie ,

C c 5 . . . peut-

„ peut-être trop indiscrette , de ce que  
„ dans le tournoi notre parti n'avoit  
„ pas eu du dessous. C'est le triste état  
„ d'une accusation imprévûe , c'est le  
„ danger où je me trouve maintenant,  
„ qui n'a que trop aisément dissipé les  
„ fumées du vin : sans quoi ; assassin  
„ tranquille , je ferois encore entre les  
„ bras du sommeil. Si j'avois eu dessein  
„ d'attaquer votre maison , pour en  
„ tuer le maître , est-ce que je n'au-  
„ rois pu m'abstenir pour un jour de  
„ prendre tant de vin , & imposer la  
„ même loi à mes compagnons ?

„ Mais , pour ne pas laisser croire  
„ que j'agisse seul avec simplicité ,  
„ écoutons mon frere , qui agit sans  
„ malice , & qui n'est point soupçon-  
„ neux. Tout ce que je sai , dit-il , &  
„ tout ce qui fait l'objet de ma plain-  
„ te , c'est qu'ils sont venus chez moi  
„ avec des armes sous prétexte d'une  
„ partie de plaisir. Si je vous demande  
„ comment vous l'avez su , vous serez  
„ forcé d'avouer , ou que ma maison  
„ étoit remplie d'espions envoyés de  
„ votre part , ou que mes gens avoient  
„ pris des armes si ouvertement que  
„ tout le monde le savoit. Que fait mon  
„ frere ? Pour ne pas paroître avoir

„ ci-

„ ci-devant fait épier mes démarches ,  
 „ ni maintenant se fonder sur de sim-  
 „ ples inductions , il vous prie de vous  
 „ informer vous-même de ceux qu'il  
 „ vous nommera , s'il n'est pas vrai  
 „ qu'ils sont venus chez lui avec des  
 „ armes ; afin que , comme si la chose  
 „ étoit douteuse , après cette enquête  
 „ d'un fait qu'ils avouent d'eux-mê-  
 „ mes & qu'ils reconnoissent , ils pas-  
 „ sent pour convaincus dûment & dans  
 „ les formes. Est ce là de quoi il s'a-  
 „ git ? Que ne demandez-vous qu'on  
 „ s'informe s'ils ont pris des armes  
 „ pour vous assassiner , & s'ils les ont  
 „ prises à ma sollicitation & à mon sù ?  
 „ Car c'est là ce que vous prétendez ,  
 „ & non ce qu'ils avouent hautement ,  
 „ & ce qui est clair , qu'ils les ont  
 „ prises pour leur propre défense. S'ils  
 „ ont eu raison de le faire ou non , c'est  
 „ à eux d'en rendre compte. Ne mêlez  
 „ point ma cause avec la leur : elles  
 „ n'ont rien de commun. Dites-nous  
 „ seulement si notre dessein étoit de  
 „ vous attaquer ouvertement , ou par  
 „ surprise. Si c'étoit ouvertement ,  
 „ pourquoi n'avons-nous pas tous pris  
 „ des armes ? Pourquoi aucun de nous  
 „ n'en a-t-il eu , excepté ceux qui

„ avoient maltraité votre espion ? Si  
„ ce devoit être par surprise , quel au-  
„ roit été le plan de l'attaque ? Quoi !  
„ Après que le repas auroit été fini  
„ chez vous , & que je me serois re-  
„ tiré avec ma troupe , ces quatre  
„ hommes armés y seroient restés ,  
„ pour vous attaquer lorsque vous se-  
„ riez endormi ? Comment auroient-  
„ ils pu se cacher dans la maison , étant  
„ étrangers , m'appartenant , & de-  
„ vant être fort suspects , parce que  
„ quelques heures auparavant ils  
„ avoient été dans la querelle ? Mais ,  
„ après vous avoir assassiné , comment  
„ auroient-ils pu se sauver ? Quatre  
„ hommes armés pouvoient-ils ainsi  
„ se rendre maîtres de votre logis ?

„ Laissez-là cette fable nocturne ,  
„ & venez à ce qui vous pique & vous  
„ tient au cœur. Pourquoi , semble  
„ me dire mon frere , pourquoi , Dé-  
„ métrius , parle-t-on de vous faire  
„ roi ? Pourquoi quelques-uns vous  
„ jugent-ils plus digne que moi de  
„ succéder à notre pere ? Pourquoi  
„ venez-vous rendre douteuse & in-  
„ certaine mon espérance , qui sans  
„ vous seroit assurée ? Voilà ce que  
„ pense Persée , quoi qu'il ne parle pas  
„ ainsi :

„ ainsi : voila ce qui le rend mon en-  
 „ nemi & mon accusateur : voila ce  
 „ qui remplit le palais & tout le roiau-  
 „ me de soupçons & d'accusations. Si  
 „ je ne dois pas , mon pere , espérer  
 „ maintenant le sceptre , ni peut-être  
 „ songer jamais à le disputer , parce-  
 „ que je suis le cadet , & que vous  
 „ voulez que je cède à mon aîné : il  
 „ ne s'ensuit pas que je m'en doive  
 „ faire juger indigne , soit \* par vous ,  
 „ mon pere , soit par tous les Macédo-  
 „ niens ; ce qui ne pourroit m'arriver  
 „ que par ma mauvaise conduite. Je  
 „ puis bien , par modération , le céder  
 „ à qui il appartient : , mais je ne puis  
 „ renoncer ni à ma vertu , ni à ma  
 „ réputation.

„ Vous me reprochez l'affection  
 „ des Romains , & me faites un cri-  
 „ me de ce qui doit faire ma gloire.  
 „ Je n'ai point demandé d'être envoyé  
 „ à Rome , ni comme otage d'abord ,  
 „ ni ensuite comme Ambassadeur.  
 „ Vous le savez , mon pere. Quand  
 „ vous m'avez ordonné d'y aller , je  
 „ vous ai obéi ; & je croi m'y être  
 „ con-

\* *Au lieu d'indignus te patre, Gronove lit*  
*indignus tibi , pater ; ce qui paroît faire une*  
*meilleure suite.*

„ conduit de manière à ne vous point  
„ faire de honte, ni à vous, ni à vo-  
„ tre couronne, ni à la nation. C'est  
„ donc vous, mon pere, qui avez  
„ donné occasion à l'amitié qui me lie  
„ avec les Romains. Tant que vous  
„ aurez la paix avec eux, notre ami-  
„ tié subsistera : au premier signal de  
„ guerre, après avoir été chez eux en  
„ qualité d'otage, & y avoir exercé la  
„ fonction d'Ambassadeur d'une façon  
„ qui n'a peutêtre pas été inutile à mon  
„ pere, je me déclare dès le moment  
„ même leur ennemi. Je ne deman-  
„ de point aujourd'hui que la faveur  
„ des Romains me soit de quelque se-  
„ cours : je desire & prie seulement  
„ qu'elle ne me nuise point. Elle n'a  
„ pas commencé dans la guerre, &  
„ n'est pas destinée à y subsister. Com-  
„ me otage, & comme Ambassadeur,  
„ la paix a été mon objet : qu'on ne  
„ m'en fasse ni un crime, ni un mé-  
„ rite.

„ Si j'ai violé en quelque chose le  
„ respect que je vous dois, ô mon  
„ pere, si j'ai formé quelque entrepri-  
„ se criminelle contre mon frere, qu'on  
„ me punisse comme je le mérite, j'y  
„ consens : mais si je suis innocent, je  
„ de-



„ demande que nul crime ne pouvant  
 „ m'être reproché , on ne me fût  
 „ point succomber à l'envie. Ce n'est  
 „ pas d'aujourd'hui que mon frere  
 „ commence à m'accuser : mais c'est  
 „ d'aujourd'hui qu'il commence à le  
 „ faire ouvertement , sans que j'y aie  
 „ donné lieu. Si mon pere étoit fâché  
 „ contre moi , vous devriez , en qua-  
 „ lité de frere aîné , interceder pour  
 „ votre cadet , solliciter sa grace , de-  
 „ mander qu'on eût égard à son âge ,  
 „ & qu'on lui pardonnât une faute  
 „ commise par inadvertence. Ma per-  
 „ te me vient , d'où je devois atten-  
 „ dre mon salut.

„ Presque endormi après le festin  
 „ & une partie de plaisir , je suis en-  
 „ traîné ici tout-à-coup pour répon-  
 „ dre à une accusation de parricide ,  
 „ & suis obligé de plaider moi-même  
 „ ma cause , sans le secours d'avocats ,  
 „ ni d'aucune personne qui m'aide de  
 „ son crédit ou de ses conseils. Si j'a-  
 „ vois à parler pour un autre , j'aurois  
 „ pris du tems pour préparer & com-  
 „ poser mon discours ; & cependant je  
 „ ne courrois risque que de ma réputa-  
 „ tion , & il ne s'agiroit que de faire pa-  
 „ roître mon esprit & mon éloquence.

„ Dans

„ Dans ce moment, sans savoir pour-  
„ quoi l'on me mande ici, j'entends un  
„ pere en colere qui m'ordonne de me  
„ défendre, & un frere qui me char-  
„ ge des crimes les plus atroces. Il a  
„ eu tout le tems qu'il a voulu pour  
„ préparer son accusation; & moi,  
„ pour connoître de quoi il s'agissoit,  
„ je n'ai eu que celui où j'ai été accu-  
„ sé. Dans ce rapide moment, devois-  
„ je être plus attentif à écouter mon  
„ accusateur, qu'à méditer mon apo-  
„ logie? Surpris par une accusation  
„ subite & imprévue, à peine ai-je pu  
„ comprendre ce qu'on m'objectoit,  
„ loin de savoir comment je dois me  
„ défendre. Quelle espérance me re-  
„ steroit-il, si je n'avois pour juge  
„ mon pere? Il peut témoigner plus  
„ d'affection à mon frere comme à  
„ l'ainé, mais il me doit plus de com-  
„ passion à moi comme à l'accusé. Car  
„ moi je vous conjure de me conser-  
„ ver pour vous & pour moi, au lieu  
„ que Persée vous demande de me fa-  
„ crifier à sa sûreté. Que pensez-vous  
„ qu'il doive faire quand vous lui au-  
„ rez donné le sceptre, puisque dès à  
„ présent il exige que vous lui soyiez  
„ favorable au prix de mon sang?

„ Pen-

Pendant qu'il se défendoit ainsi, les soupirs & les sanglots mêlés de pleurs lui coupèrent la parole. Philippe, les ayant fait sortir l'un & l'autre pour un moment, après s'être entretenu avec ses amis, les fit rentrer & leur dit :  
 „ Qu'il ne décideroit point leur affaire  
 „ sur de simples paroles & sur des  
 „ discours d'une heure, mais sur l'in-  
 „ formation qu'il feroit de leur con-  
 „ duite, & de la manière dont ils se  
 „ comporteroient dans les petites  
 „ comme dans les grandes choses, dans  
 „ leurs discours & dans leurs actions.  
 Ce jugement fit assez connoître, que si d'un côté Démétrius s'étoit lavé du crime d'avoir attenté à la vie de son frere, de l'autre néanmoins ses liaisons avec les Romains le rendoient suspect à Philippe. Ce furent là comme les semences de la guerre de Macédoine qui furent jettées du vivant de Philippe, & qui devoient sur tout éclore sous Persée son successeur.

Le Roi, quelque tems après, en-  
 voia à Rome en qualité d'Ambassa-  
 deurs Philocle & Apelle, moins pour  
 y traiter d'aucune affaire, que pour  
 y sonder la disposition des esprits à  
 l'égard de Démétrius, & pour s'in-  
 for-

An. M.  
 3823.  
 Av. J.C.  
 181.  
 Liv. I.  
 49. n.  
 20-24.

former sous main des discours qu'il y avoit tenus , principalement avec Quintius , sur la succession au trône. Philippe ne les croioit point attachés à aucun parti , mais ils l'étoient en effet à Persée , & avoient part à son complot. Démétrius , qui ne savoit rien de tout ce qui se passoit , excepté l'accusation de son frere qui avoit éclaté , n'avoit aucune espérance de pouvoir appaiser son pere à son égard , sur tout quand il le vit obsédé de telle sorte par son frere , qu'il ne pouvoit plus en approcher. Il se réduisit à s'observer scrupuleusement tant sur ses discours que sur ses actions , pour ne donner aucune prise aux soupçons & à l'envie. Il évitoit de parler des Romains , & d'avoir aucun commerce avec eux , même par lettres , sachant que c'étoit ce qui aigrissoit sur tout les esprits contre lui. Il auroit dû prendre ces précautions plutôt. Mais ce jeune Prince , qui étoit sans expérience , qui avoit beaucoup de simplicité , & qui jugeoit des autres par lui-même , n'avoit pas cru qu'il y eût rien à craindre pour lui à la Cour , dont il devoit mieux connoître les intrigues & les artifices.

Phi-

Philippe, sur une opinion vulgaire répandue dans le pays, que du haut du mont Hémus on découvroit la mer Noire & la mer Adriatique, aussi bien que le Danube & les Alpes, eut la curiosité de s'en assurer par ses yeux, croiant que cette vûe pourroit lui être de quelque usage pour le dessein qu'il avoit de porter le guerre en Italie. Il ne mena avec lui que Persée, & renvoia Démétrius en Macédoine, lui donnant pour l'escorter Didas, Gouverneur de Péonie, l'un des principaux Officiers du Roi. Il étoit vendu à Persée, qui eut bien soin de l'instruire, & qui lui recommanda sur tout de s'insinuer adroitement dans l'esprit du jeune Prince, pour tirer de lui tous ses secrets.

Didas s'acquita parfaitement de sa commission. Il entra dans les sentimens de Démétrius, plaignit son sort, parut détester l'injustice & la mauvaise foi de ses ennemis qui le décrioient dans l'esprit de son pere, & lui fit offre de ses services dans tout ce qui dépendroit de son ministère. Démétrius songeoit à se retirer chez les Romains. Il crut que le ciel lui en fournissoit un moien sûr, car il falloit passer par

la

la Péonie dont Didas étoit Gouverneur, & il lui découvrit son dessein. Didas, sans perdre de tems, en donna avis à Persée, & celui-ci au Roi Philippe, qui après avoir essuïé des fatigues infinies pour arriver au sommet du mont Hémus, étoit revenu de son voyage aussi peu instruit qu'auparavant. On ne détruisit pas néanmoins l'opinion vulgaire, plutôt apparemment pour ne point exposer à la raillerie publique la folle entreprise d'un voyage si ridicule, que parce qu'ils avoient vû d'un même lieu des mers, des montagnes, & des rivières si écartées les unes des autres. Quoi qu'il en soit, le Roi étoit actuellement occupé au siège d'une ville nommée Pétra, quand il apprit la nouvelle dont je viens de parler. On arrêta Héródote, le principal des amis de Démétrius, & l'on donna ordre de garder à vûe le jeune Prince.

Philippe revint en Macédoine fort triste. Cette dernière entreprise de Démétrius le touchoit vivement. Il crut pourtant devoir attendre le retour des Ambassadeurs qu'il avoit envoyés à Rome. On leur avoit fait la leçon avant qu'ils partissent de Macédoine.

Ils

Ils rapportèrent exactement tout ce qu'on leur avoit dicté , & présentèrent au Roi une fausse Lettre scellée du sceau contrefait de T. Quintius , par laquelle „ il le prioit de ne point sa-  
 „ voir mauvais gré à son fils Démé-  
 „ trius de quelques paroles impruden-  
 „ tes qui pouvoient lui être échappées  
 „ à Rome dans des conversations au  
 „ sujet de la succession au trône , l'as-  
 „ surant qu'il n'entreprendroit rien  
 „ contre les droits du sang & de la  
 „ nature. Il ajoutoit , en parlant de  
 „ lui-même , qu'il étoit fort éloigné  
 „ de lui donner jamais de pareils con-  
 „ seils. “ Cette Lettre confirma tout ce que Persée avoit avancé contre son frere. Hérodoté fut mis à la question , & il mourut dans les tourmens , sans avoir chargé en rien son Maître.

Persée accusa de nouveau son frere devant le Roi. On lui faisoit un crime d'avoir projeté le dessein de s'enfuir à travers la Péonie , & d'avoir corrompu quelques particuliers pour l'accompagner dans sa fuite. Mais ce qui le chargeoit le plus , étoit la fausse lettre de Quintius. Son pere néanmoins ne prononça rien contre lui en public , se réservant de s'en défaire en secret ,

secrèt, non par égard pour son fils, mais de peur que l'éclat que feroit sa punition ne découvrit trop ses desseins contre Rome. En partant de Theſſalonique pour Démétriadé, il charhea Didas de l'en délivrer. Celui-ci aiant mené avec lui Démétrius dans la Péeonie, lui donna du poison dans un repas qui suivit la cérémonie d'un sacrifice. Il n'eut pas plutôt pris ce breuvage, qu'il se sentit saisi de douleurs violentes. Il se retira dans son appartement, se plaignant avec amertume de la cruauté de son pere, & accusant hautement le parricide de son frere, & le crime de Didas. Ses douleurs augmentant, deux domestiques de Didas qui étoient entrés dans sa chambre lui jettèrent des couvertures sur la tête, & l'étoufèrent. Telle fut la fin de ce jeune Prince, qui méritoit un meilleur sort.

An. M. 3825. Il se passa près de deux ans sans qu'on découvrit rien du complot formé par Persée contre son frere. Cependant Philippe, dévoré de chagrins & de remords, déplorait sans cesse la mort de son fils, & se reprochoit à lui-même sa cruauté. Le fils qui lui restoit, qui se comptoit déjà pour roi, & à qui

Av. J.C.  
179.

Liv. I.

40. n.

54-57.



qui les Courtisans commençoient à s'attacher le regardant comme devant être bientôt leur maître , ne lui cau-  
soit pas moins d'amertume. Il voioit  
avec une peine infinie sa vieillesse mé-  
prisée , les uns attendant sa mort avec  
impatience , & les autres même ne  
l'attendant pas.

Parmi ceux qui l'approchoient , An-  
tigone tenoit le premier rang. Il étoit  
neveu d'un autre \* Antigone , qui  
avoit été Tuteur de Philippe , & qui  
sous ce nom & en cette qualité avoit  
régné pendant dix ans. Il étoit tou-  
jours demeuré , au milieu des mou-  
vemens & des cabales de la Cour , at-  
taché inviolablement par devoir & par  
affection à la personne du Prince.  
Persée ne l'aimoit pas déjà par lui-  
même : mais cette fidélité & cet atta-  
chement inviolable à son pere l'en  
rendit l'ennemi déclaré. Antigone sen-  
tit à quel danger il se trouveroit ex-  
posé , quand ce Prince seroit monté  
sur le trône. Quand il vit que l'esprit  
de Philippe commençoit à s'ébranler ,  
& qu'il regrettoit de tems en tems avec  
larmes & soupirs son fil. Démétrius ,  
il

\* Il avoit pour surnom Dojon.

il crut devoir profiter de cette ouverture ; & tantôt prêtant l'oreille aux discours qu'il tenoit sur ce sujet, tantôt l'y mettant de lui-même , & regrettant la précipitation avec laquelle on s'étoit conduit dans cette affaire , il entroit dans ses sentimens & dans ses plaintes , & leur donnoit par là une nouvelle force. Et comme la vérité laisse toujours après elle quelques vestiges & quelques traces qui la font discerner , il s'appliquoit avec toute l'attention possible à découvrir & à démêler les intrigues secrètes du complot de Persée.

Ceux qui y avoient eu le plus de part , & sur qui les soupçons pouvoient tomber le plus justement , étoient Apelle & Philoclé , qui avoient été envoyés à Rome en qualité d'Ambassadeurs , & qui en avoient rapporté , comme sous le nom de Quintius Flaminus , la Lettre qui avoit été si funeste au jeune Prince. Le bruit commun à la Cour étoit qu'on avoit supposé cette Lettre , & qu'on y avoit mis une fausse signature. Mais ce n'étoit qu'une simple conjecture , & l'on n'en avoit point de preuve. Heureusement Xychus , qui avoit été à Rome  
avec

avec Apelle & Philocle en qualité de  
 Secrétaire de l'Ambassade, se présen-  
 ta par hazard devant Antigone. Il le  
 fit arrêter, le fit conduire au palais,  
 & l'ayant laissé entre les mains des  
 gardes, il alla trouver Philippe. „ Il  
 „ m'a paru, lui dit-il, par plusieurs  
 „ discours que vous m'avez tenus,  
 „ que rien ne vous feroit plus de plai-  
 „ sir que de savoir au vrai ce que vous  
 „ deviez penser de vos deux fils, &  
 „ d'être bien assuré lequel avoit dres-  
 „ sé des embuches à l'autre. Vous avez  
 „ en votre pouvoir l'homme du mon-  
 „ de le plus capable de vous en éclair-  
 „ cir : c'est Xychus. Il est dans votre  
 „ palais, & vous pouvez le faire ve-  
 „ nir. “ On l'amena sur le champ.  
 Il commença d'abord par nier tout,  
 mais foiblement, & de manière qu'on  
 vit bien que pour peu qu'on l'intimi-  
 dât, il découvreroit tout ce qu'on vou-  
 loit savoir. En effet, dès que le mi-  
 nistre de la Justice parut, & qu'on fit  
 mine de le mettre à la question, il  
 avoua tout, développa toute l'intrigue  
 des Ambassadeurs, & expliqua la part  
 qu'il y avoit prise par son ministère.  
 On fit arrêter sur le champ Philocle,  
 qui se trouva à la Cour. Apelle, qui

étoit absent , aiant appris que Xychus avoit tout découvert , se sauva en Italie. On ne fait pas bien certainement ce qu'on tira de Philocle. Quelques-uns prétendent qu'après avoir d'abord nié hardiment le fait , lorsqu'on lui eut confronté Xychus , il ne put pas soutenir sa présence. D'autres disent qu'il souffrit constamment la torture , & protesta jusqu'à la fin de son innocence. Tout cela ne servit qu'à renouveler & qu'à redoubler la douleur de Philippe , pere également infortuné & à plaindre, soit qu'il jettât les yeux sur celui de ses fils qui étoit mort, soit qu'il envisageât celui qui lui avoit survécu.

Perfée aiant appris que tout étoit découvert , connoissoit trop son pouvoir & son crédit , pour croire qu'il dût songer à se mettre en sureté par la fuite : il prit seulement la précaution de se tenir éloigné de la Cour , attentif alors uniquement , pendant que son pere vivoit encore , à se soustraire à son indignation.

Philippe n'espéroit pas de pouvoir le faire arrêter , pour le punir comme il le méritoit. La seule pensée qui l'occupa , fut d'empêcher qu'avec l'impunité il ne pût encore jouir du fruit  
de

de son crime. Dans cette vûe, il fait venir Antigone, à qui il étoit redevable de la découverte du complot, & qu'il jugeoit très propre à remplir le trône de Macédoine par son mérite personnel, & par la réputation & la gloire encore toute récente de son oncle Antigone. „ Réduit au triste état, „ lui dit-il, de souhaiter pour moi ce „ que les autres peres détestent comme „ le plus horrible des malheurs, je veux „ dire d'être sans enfans, je songe à re- „ mettre entre vos mains un royaume „ dont je suis redevable à la tutéle de „ votre Oncle, & que non seulement „ il m'a conservé par sa fidélité, mais „ qu'il a encore beaucoup augmenté „ par son courage. Je n'ai que vous „ que je juge digne du sceptre. Si je „ ne trouvois personne capable de le „ porter dignement, j'aimerois mieux „ qu'il périt & s'anéantît pour tou- „ jours, que de le voir passer entre „ les mains de Persée comme la ré- „ compense de sa perfide impiété. Je „ croirai Démétrius sorti du tombeau, „ & rendu à son pere, si je puis vous „ substituer à sa place, vous qui seul „ avez pleuré sur la mort de mon fils, „ & sur la malheureuse crédulité qui „ me l'a fait perdre.

Depuis ce discours , il le combla de toutes sortes d'honneurs pour le mettre en vûe , & le produire en public. Pendant que Persée étoit dans la Thrace, Philippe visita plusieurs villes de Macédoine, & recommanda Antigone aux grands Seigneurs avec beaucoup de zèle & d'affection : & , s'il avoit vécu plus lontems , on ne doutoit point qu'il ne l'eût mis en possession du trône. Etant parti de Démétriadé , il s'étoit arrêté lontems à Thessalonique , de là il passa à Amphipolis , où il tomba dans une grosse maladie. On convenoit pourtant qu'il étoit plus malade d'esprit que de corps. Le chagrin lui causoit une insomnie continuelle, & il s'imaginait souvent voir pendant la nuit l'ombre de son fils , qui lui reprochoit sa mort , & le chargeoit de malédictions. Il expira , en pleurant l'un de ses fils , & prononçant des exécutions contre l'autre. Antigone auroit pu être mis sur le trône, si la mort du Roi eût été d'abord rendue publique. Le médecin Calligène , qui présidoit aux consultations, n'attendit pas la mort du Roi, & dès les premiers indices qu'il ne pouvoit pas relever de cette maladie, il

il dépêcha vers Persée des courriers qu'il tenoit tout prêts comme ils en étoient convenus ensemble; &, jusqu'à ce qu'il fût venu, il célébra la mort du Roi à tous ceux qui étoient hors du palais. Persée surprit tout le monde par sa prompte arrivée, & se mit en possession du royaume qu'il avoit acquis par son crime.

Son règne fut d'onze années, dont les quatre dernières furent employées dans la guerre contre les Romains, à laquelle il s'étoit préparé depuis qu'il étoit monté sur le trône. Enfin Paul Emile remporta sur lui une célèbre victoire, qui mit fin au royaume de Macédoine. Pour ne point être obligé de couper & d'interrompre le fil de l'histoire de Persée qui est presque entièrement séparée de celle des autres Rois, je diférerai d'en parler jusqu'au Livre suivant, où je la rapporterai toute entière & sans interruption.

## §. II.

*Mort de Séleucus Philopator, après un règne assez court, & obscur. Son frere Antiochus, surnommé Epiphane, lui succède. Semences de guerre entre les Rois d'Egypte & de Syrie. Antiochus remporte une victoire sur Ptolémée. Le Vainqueur se rend maître de l'Egypte, & de la personne même du Roi. Sur le bruit d'une revolte générale, il passe en Palestine, assiège & prend Jérusalem, & y exerce d'horribles cruautés. Les Alexandrins, à la place de Philométor qui étoit entre les mains d'Antiochus, nomment pour roi son cadet Ptolémée Evergète, surnommé aussi Physcon. Antiochus recommence la guerre en Egypte. Les deux freres s'accordent. Il marche vers Alexandrie pour l'assiéger. Popilius, un des Ambassadeurs Romains, l'oblige de sortir d'Egypte, & de laisser les deux freres en repos.*

LE REGNE de Séleucus Philopator en Asie ne fut pas de longue durée, & n'eut rien de mémorable. C'est sous lui qu'arriva l'histoire célèbre d'Héliodore, rapportée dans le second livre



vre des Maccabées. La Cité sainte de Jérusalem jouissoit alors d'une paix profonde. La piété & la fermeté du Grand-Prêtre Onias y faisoient ob-

II. Mac.  
cab. 3.

server les loix de Dieu, & inspiroient aux Rois même & aux Princes idolâtres un grand respect pour le lieu saint. Ils l'honoroient de riches présens, & le roi Séleucus dont nous parlons, faisoit fournir des revenus de son domaine tout ce qui étoit nécessaire pour le ministère des sacrifices. Mais la perfidie d'un Juif nommé Simon, préposé à la garde du Temple, jetta tout d'un coup la ville dans le trouble. Cet homme, pour se venger de la résistance que le Grand-Prêtre Onias apportoit à ses entreprises injustes, fit dire au Roi qu'il y avoit dans le Trésor du Temple des sommes immenses qui n'étoient point destinées à la dépense des sacrifices, & qu'il pouvoit s'approprier. Sur cet avis le Roi envoya à Jérusalem Héliodore son premier Ministre, avec ordre de faire transporter tout cet argent.

Héliodore, après avoir été reçu du Grand-Prêtre avec toutes sortes d'honneurs, lui déclara le sujet de

son voiage, & lui demanda si l'avis qu'on avoit donné au Roi touchant cet argent étoit véritable. Le Grand-Prêtre lui répondit que c'étoient des dépôts, & des sommes destinées à la nourriture des veuves & des orphelins ; qu'il ne pouvoit absolument en disposer au préjudice de ceux à qui cet argent appartenoit, & qui avoient cru ne pouvoir mieux l'assurer, qu'en le mettant en dépôt dans un Temple dont la sainteté étoit révérée par toute la terre. Ces sommes consistoient en quatre cens talens d'argent, ( quatre cens mille écus ) & en deux cens talens d'or. ( six millions. ) Le Ministre du Prince insistant sur les ordres de la Cour, lui dit nettement qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, que cet argent fut porté au Roi.

Le jour pris pour l'enlever, Hérodore vint au Temple dans le dessein d'exécuter sa commission. Toute la ville alors fut remplie de trouble & d'effroi. Les Prêtres revêtus de leurs robes sacerdotales, se prosternoient au pié de l'autel, conjurant celui qui est dans le Ciel, & qui a fait la loi touchant les dépôts, de conserver ceux qui avoient été confiés à son

Tem-

Temple. Plusieurs accouroient en troupes, & s'unissoient ensemble pour prier Dieu de ne permettre pas qu'un lieu si saint fût exposé au mépris. Les filles & les femmes, couvertes de cilices, levoient les mains au ciel. C'étoit un spectacle vraiment digne de pitié, de voir toute cette multitude, & sur tout le Grand-Prêtre accablé d'affliction, dans l'attente de ce qui alloit arriver.

Cependant Héliodore, avec ses gardes, étoit déjà à la porte du Trésor, & il se préparoit à la forcer. Mais à l'Esprit du Dieu tout puissant se fit voir alors par des marques bien sensibles, en sorte que tous ceux qui avoient osé obéir à Héliodore furent renversés par une vertu divine, & frappés d'une fraieur qui leur ôta la force & le courage. Car ils virent paroître un cheval richement couvert, qui fondant tout d'un coup sur Héliodore, lui donna plusieurs coups des deux piés de devant. Celui qui étoit monté sur ce cheval avoit un regard effrayant, & ses armes paroissoient d'or. En même tems on vit deux jeu-

D d 5 nes

a Sed spiritus omnipotentis Dei magnam fecit suæ ostentionis evidentia m.

nes hommes d'une éclatante beauté, qui s'étant mis aux deux côtés d'Héliodore, le frapotent sans relâche, & lui donnoient de grands coups de fouet. Héliodore étant tombé par terre, on le prit, on le mit dans une chaise; & cet homme, qui un moment auparavant étoit entré dans le Temple avec une multitude d'archers & de gardes, fut enlevé & chassé de ce saint lieu, sans pouvoir être secouru de personne; parce que la vertu de Dieu s'étoit fait connoître manifestement. Par un effet de cette même vertu, il étoit couché par terre, sans voix, & sans aucune espérance de vie, tandis que le Temple, auparavant rempli de trouble & de tumulte, retentissoit des cris de joie de tout le peuple, qui bénissoit Dieu de ce qu'il venoit de relever la gloire de son lieu Saint par un coup de sa puissance.

Alors quelques amis d'Héliodore supplièrent le Grand-Prêtre d'invoquer pour lui le Très-haut. Aussi tôt Onias offrit pour sa guérison une hostie salutaire. Pendant qu'il faisoit sa prière, les deux jeunes hommes dont on a parlé, se présentèrent à Héliodore, & lui dirent: „Rendez grace au  
Grand-

„ Grand-Prêtre Onias ; car c'est en sa  
 „ considération que le Seigneur vous a  
 „ accordé la vie. Après avoir été châ-  
 „ tié de Dieu , annoncez à tout le mon-  
 „ de ses merveilles & sa puissance.  
 „ Aiant ainsi parlé , ils disparurent.

Héliodore offrit ses vœux , & fit de  
 grandes promesses à celui qui lui avoit  
 redonné la vie. Il remercia Onias , &  
 s'en retourna , rendant témoignage à  
 tout le monde des œuvres merveil-  
 leuses du Tout puissant , qu'il avoit vûes  
 de ses yeux. Comme le Roi lui de-  
 mandoit qui il jugeoit qu'on pouvoit  
 encore envoyer à Jérusalem , il lui  
 répondit : „ Si vous avez quelque  
 „ ennemi , ou quelqu'un qui ait des  
 „ desseins sur vôtre Couronne , en-  
 „ voiez-le en ce lieu . & vous le ver-  
 „ rez revenir déchiré de coups , si  
 „ néanmoins il en revient. Car celui  
 „ qui habite dans le ciel , est lui-même  
 „ présent en ce lieu : il en est le pro-  
 „ tecteur , & il frappe & fait périr ceux  
 „ qui y viennent pour faire du mal.

Le Roi fut bientôt puni de ce fa-  
 crilège par celui-là même qu'il avoit  
 employé pour piller le Temple. An-  
 tiochus le Grand , ayant fait avec les  
 Romains , après sa défaite au Sipyle ,

cette paix ignominieuse dont j'ai parlé, lui avoit donné entr'autres otages Antiochus un de ses fils, & cadet de Séleucus. Il y avoit treize ans qu'il étoit à Rome. Son frère Séleucus souhaita de l'avoir, on ne fait pas pour quelle raison; (peut être pour le charger de quelque expédition guerrière dont il le croioit capable) & pour l'obtenir, il envoya Démétrius son fils unique, âgé de douze ans à Rome, pour servir d'otage en la place d'Antiochus. Pendant l'absence des deux héritiers de la Couronne, dont l'un étoit allé à Rome, & l'autre n'en étoit pas encore revenu, Héliodore crut qu'il lui seroit aisé de l'usurper en se défaisant de Séleucus, & il le fit empoisonner.

Ainsi fut accomplie la prophétie de Daniel. Après avoir parlé de la mort d'Antiochus le Grand, il ajoute : *Un homme très-méprisable, & indigne du nom de Roi, prendra sa place, & il périra en peu d'années, \* non par une mort violente, ni dans un combat.* Ce peu de mots désigne clairement le règne court & obscur de Séleucus; & son genre de mort.

\* Le mot hébreu se prend également pour jours & pour années.

mort. Le texte hébreu le caractérise encore plus particulièrement. *Il s'élèvera en sa place* ( d'Antiochus ) *un homme, qui, en qualité d'Electeur, de Collecteur de taxes, fera passer, fera périr la gloire du royaume.* En effet, ce fut là toute l'occupation de son règne. Il falloit trouver tous les ans mille ta- Trois  
lens pour les Romains en vertu du millions .  
Traité de paix ; & les douze années de  
ce tribut finissent justement où finit sa  
vie. Il ne régna qu'onze ans.

Antiochus, surnommé depuis Epi- Appian.  
phane, qui revenoit de Rome en Sy- in Syr.  
rie, apprit à Athènes la mort de son pag 116.  
frère Séleucus. On lui donna avis que 117.  
l'Usurpateur avoit un fort gros parti, Hieron.  
mais qu'il s'en formoit pourtant un in Dan.  
autre pour Ptolémée, qui prétendoit  
faire valoir les droits de sa mère, sœur  
du feu Roi. Antiochus eut recours à  
Eumène roi de Pergame, & à son frère  
Attale, qui le placèrent sur le trône  
après avoir chassé Héliodore.

Le Prophète Daniel, depuis le ver-  
set 21. du chapitre XI. jusqu'à la fin  
du chapitre XII. prédit tout ce qui  
devoit arriver à Antiochus Epiphane,  
cel per sécuteur des Juifs, & désigné  
ailleurs par *la petite corne qui devoit* Dan.8.9.  
for-

*sortir de l'une des quatre grandes cornes.*  
J'expliquerai cette prophétie dans la suite.

Ici, dans le verset 21. le Prophète désigne son avènement à la Couronne. *Un Prince méprisé, ou, méprisable lui succédera, (à Séleucus) à qui l'on ne donnera point les honneurs de la roiauté. Il viendra en secret ou à petit bruit, & il se rendra maître du royaume par fraude.* La conduite d'Antiochus fera voir combien il étoit méprisable. Il est dit *qu'on ne lui donnera point les honneurs de la roiauté.* Il ne monta sur le trône, ni par le droit de sa naissance, puisque Séleucus son frère avoit laissé un fils qui étoit son héritier légitime; ni par le choix volontaire des peuples: Eumène & Attale le placèrent sur le trône. Etant revenu d'occident à petit bruit pour surprendre son rival, il fut gagner le peuple par ses artifices, & par les dehors d'une clémence étudiée.

Athen. l. 5. p. 193 Il prit le titre d'*Epiphane*, c'est-à-dire l'*Illustre*: jamais ce titre ne fut plus mal appliqué. Toute la suite de sa vie fera voir qu'il méritoit bien plus celui d'*Epimane* que quelques-uns lui donnèrent: ce mot signifie *Insensé, Furieux.* On



On raconte de lui des choses qui prouvent combien est juste l'épithète de *méprisable* que lui donne l'Ecriture. Il sortoit souvent du Palais avec deux ou trois domestiques, & s'en alloit courir les rues à Antioche. Il s'amusoit à causer avec des orfèvres & des graveurs dans leurs boutiques, & à disputer avec eux des minucies de leur art, qu'il se piquoit ridiculement d'entendre aussi bien qu'eux. Il s'abaissoit fort communément jusqu'à entrer en conversation avec la plus vile populace, & se méloit avec elle dans les lieux où elle étoit attroupée. Dans ces rencontres, il buvoit souvent avec des étrangers de la plus basse condition. Quand il apprenoit qu'il y avoit quelque partie de plaisir faite par des jeunes gens, il alloit, sans rien dire, faire le fou, chanter & boire avec eux, ne gardant aucune mesure ni aucune bienséance. Quelquefois il lui prenoit fantaisie de quitter ses habits roiaux, de mettre une robe à la Romaine, & d'aller par la ville dans cet équipage de rue en rue, comme il l'avoit vû pratiquer à Rome aux élections pour la Magistrature. Il demandoit les suffrages des citoyens, en donnant la main

à l'un, & en embrassant un autre; & se mettoit sur les rangs tantôt pour la charge d'Edile, tantôt pour celle de Tribun. Quand il avoit été élu, il se faisoit apporter la Chaire \* Curule, & s'y plaçant, entendoit les petits procès qui survenoient pour des contrats de vente, & des affaires du marché : & prononçoit sa Sentence avec une attention & une gravité aussi grandes que s'il se fût agi des affaires de la dernière importance. On dit aussi qu'il étoit fort adonné à l'ivrognerie, qu'il dépensoit une grande partie de son revenu en débauches, & que quand le vin lui étoit monté à la tête, il alloit souvent courir dans la ville en jettant l'argent à poignées parmi la canaille, & criant *Attrape qui peut*. D'autres fois il sortoit avec une couronne de roses, & une robe à la Romaine, & marchoit seul dans les rues; & si quelqu'un s'avisait de le suivre, il avoit toujours dans ces occasions sous sa robe provision de pierres qu'il lui jettoit. Il alloit aussi souvent se baigner aux bains publics avec le commun peuple, & y faisoit des extravagances qui le fai-

\* C'étoit une chaire d'ivoire, qui n'étoit accordée à Rome qu'aux premiers Magistrats.

faisoient mépriser de tous ceux qui le voioient. Qu'on juge , après tous ces traits , & j'en passe beaucoup d'autres , si Antiochus ne méritoit pas à plus juste titre le surnom d'*Insensé* , que celui d'*Illustre*.

A peine Antiochus étoit il bien établi sur le trône , que Jason , frere d'Onias Grand Prêtre des Juifs , aiant formé le dessein de supplanter son frere , fit offrir secrettement à ce Prince trois cens soixante talens ( un million quatre-vingts mille livres , ) outre quatre vingts autres pour un autre article , ( deux cens quarante mille livres ) afin d'être mis en possession de la charge de Souverain Sacrificateur. Sa négociation réussit : Onias , respecté généralement pour sa piété & sa justice , fut déposé , & Jason mis à sa place. Celui-ci changea toute la religion de ses peres , & fit des maux infinis à sa nation , comme on le peut voir dans le second Livre des Maccabées , & dans Joséphe.

En Egypte , depuis la mort de Ptolémée Epiphane , Cléopatre sa veuve , sœur d'Antiochus Epiphane , avoit pris la Régence , & la Tutelle du jeune Roi son fils , & s'en étoit acquittée avec

An. M.

3830.

Av. J.C.

174.

II. Mac-

cab. 6.4.

An. M.

3831.

Av. J.C.

173.

Hieron.

in Dan.

avec beaucoup de soin & de prudence. Mais étant morte cette année, la Régence tomba entre les mains de Lénée, grand Seigneur du pays; & l'éducation du Roi fut commise à Eulée Eunuque. Dès qu'ils furent en charge, ils firent demander la Célé-Syrie & la Palestine à Antiochus Epiphane: demande, qui fut bientôt après la source de la guerre entre les deux Couronnes. Cléopatre, qui étoit mere d'un de ces Rois, & sœur de l'autre, avoit empêché, tant qu'elle avoit vécu, qu'on n'en vînt à une rupture. La nouvelle Régence n'eut pas les mêmes ménagemens pour Antiochus, & ne fit point difficulté de lui demander ce qu'ils croioient appartenir à leur maître. Il faut avouer que l'Egypte avoit toujours été en possession de la Souveraineté de ces provinces depuis le premier Ptolémée, jusqu'à ce qu'Antiochus le Grand les arracha à Ptolémée Epiphane par la force, & les laissa à son fils Séleucus sans autre droit que celui de conquête. De celui-ci elles avoient passé à son frere Antiochus.

Polyb.  
in Legat.  
c. 71-82.

Les Egyptiens, pour soutenir leurs prétentions, alléguoient que dans le der-

dernier partage de l'empire fait entre les quatre successeurs d'Alexandre qui demeurèrent maîtres de tout après la bataille d'Ipsus , ces provinces avoient été assignées à Ptolémée Soter : que lui , & ses successeurs à la Couronne d'Egypte , en avoient toujours joui depuis , jusques à la bataille de Panéas , dont le gain avoit mis Antiochus le Grand en état de les leur enlever : que ce Prince étoit convenu , en donnant sa fille au Roi d'Egypte , de lui rendre en même tems ces provinces à titre de dot , & que c'avoit été le principal article de ce mariage.

Antiochus nioit l'un & l'autre de ces faits , & prétendoit qu'au contraire , dans le partage général qui s'étoit fait de l'Empire d'Alexandre , toute la Syrie , y compris la Célé-Syrie & la Palestine , avoient été assignées à Séleucus Nicator , & que par conséquent elles appartenoient à celui qui occupoit le royaume de Syrie. Pour l'article du mariage , en vertu duquel on redemandoit ces provinces , il soutenoit que c'étoit une chimère sans réalité & sans fondement. Enfin , après avoir ainsi étalé leurs raisons de part & d'autre

d'autre sans convenir de rien, il finit  
lut avoir recours aux armes pour en  
décider.

I. Mac-  
cab. 4.  
21. 22.

Ptolémée Philométor, étant entré  
dans sa quinzième année, fut déclaré  
Majeur. On fit de grands préparatifs  
à Alexandrie pour la solennité de son  
couronnement, comme on le prati-  
quoit en Egypte. Antiochus envoya  
Apollonius, un des plus grands Sei-  
gneurs de la Cour, avec le caractère  
d'Ambassadeur, pour y assister, & pour  
féliciter de sa part le jeune Roi. C'é-  
toit en apparence pour faire honneur  
à son Neveu : mais le vrai motif étoit  
de découvrir le dessein de cette Cour  
par rapport aux provinces de Célé-Sy-  
rie & de Palestine, & quelles mesures  
on y prenoit sur cette affaire. Dès  
qu'il apprit, au retour d'Apollonius,  
que tout se disposoit à la guerre, il  
alla par mer à Joppé, visita la fron-  
tière du pays, & y fit faire tout ce  
qu'il falloit pour la mettre en état de  
se bien défendre contre toutes les at-  
taques des Egyptiens.

En faisant sa ronde, il passa par Jérusalem. Jason & toute la ville l'y reçurent avec beaucoup de magnificence & une grande pompe. Mais les hon-  
neurs

neurs qu'on lui rendit ne détournèrent pas les maux qu'il fit souffrir ensuite à cette ville & à toute la nation des Juifs. De Jérusalem il passa dans la Phénicie, & après y avoir mis ordre à tout, il revint à Antioche.

Liv. lib.  
42. n. 6.

Le même Apollonius, dont je viens de parler, avoit été envoyé à Rome par Antiochus à la tête d'une Ambassade. Il fit des excuses au Sénat de ce que son Maître envoioit le tribut plus tard qu'il n'étoit marqué dans le Traité. Outre la somme due, il fit présent au peuple de plusieurs vases d'or. Il demanda, au nom de ce Prince, qu'on renouvelât avec lui l'alliance & l'amitié qui avoit été avec son père; & que le peuple Romain lui donnât les ordres qu'il convenoit de donner à un Roi qui se piquoit d'être un affectionné & fidèle Allié. Il ajouta que son Maître n'oublieroit jamais les marques de bonté qu'il avoit reçues du Sénat, de toute la Jeunesse, & de tous les Ordres de la ville pendant son séjour à Rome, où il avoit été traité, non comme un simple otage, mais comme un Roi. Le Sénat répondit obligeamment à tous ces chefs, & renvoia Apollonius comblé d'hon-

neurs

neurs & de présens. On savoit par le témoignage des Ambassadeurs Romains qui avoient été en Syrie, qu'il étoit fort considéré du Roi, & très affectionné au peuple Romain.

An. M. L'année suivante, Jason envoya à  
 3832. Antioche son frere Ménélas pour paier  
 Av. J.C. le tribut au Roi, & négocier quel-  
 172. ques autres affaires importantes. Mais,  
 Il. Mac- dans l'audience qu'on lui donna, au  
 cab. 4. lieu de se renfermer dans sa commis-  
 23. &c. sion; ce traître supplanta son frere,  
 & obtint sa charge, aiant offert trois  
 cens talens plus que lui. Ce nouveau  
 choix fut une source de troubles, de  
 desordres, de meurtres, & de sacri-  
 lèges. La mort d'Onias, généralement  
 aimé & respecté, y mit le comble.  
 Antiochus, quelque dur & insensible  
 qu'il fût, pleura sa perte, & punit le  
 meurtrier comme il le méritoit. Je  
 passe légèrement sur ces faits; & j'en  
 ometts les principales circonstances,  
 parce qu'elles appartiennent propre-  
 ment à l'histoire des Juifs, qui n'en-  
 tre point dans mon plan, & dont je  
 me contente de rapporter plus au long  
 quelques endroits seulement, qui sont  
 trop intéressans pour être passés sous  
 silence, ou pour être abrégés de sorte  
 qu'on



qu'on n'en sentiroit pas la beauté.

Antiochus, qui depuis le retour d'Apollonius de la Cour d'Egypte s'é-  
toit toujours préparé à la guerre, dont  
il voioit bien qu'il étoit menacé de la  
part de Ptolémée pour la Célé-Syrie  
& la Palestine, se trouvant enfin en  
état de la commencer, résolut de ne  
la pas attendre dans ses Etats, & de  
la porter lui même dans ceux de son  
ennemi. Il crut pouvoir mépriser im-  
punément la jeunesse de Ptolémée,  
qui n'avoit que seize ans, & la foi-  
blesse des Ministres entre les mains de  
qui il étoit tombé. Il se persuada que  
les Romains, sous la protection de qui  
l'Egypte s'étoit mise, avoient trop  
d'affaires sur les bras pour songer à  
la secourir, & que la guerre qu'ils  
avoient avec Persée roi de Macédoine  
ne leur en laisseroit pas le loisir. Enfin  
il trouvoit que la conjoncture présen-  
te étoit très favorable pour décider la  
querelle qu'il avoit avec l'Egypte au  
sujet de ces provinces.

Cependant, pour garder quelques  
mesures avec les Romains, il envoya  
représenter au Sénat par des Ambassa-  
deurs son droit sur les provinces de  
Célé-Syrie & de Palestine, dont il  
étoit

An. M.

3833.

Av J.C.

171.

Liv. lib.

42. n. 9.

Polyb.in

Legat.

c.71.72.

Justin.l.

34 c. 2.

Diod.

Legat.18.

Hieron,

in Dam.

m -

étoit actuellement en possession ; & l'obligation où il se trouvoit d'entrer en guerre pour le soutenir : & en même tems il se mit à la tête de son armée , & marcha vers la frontière de l'Egypte. L'armée de Ptolémée & la sienne se joignirent entre le mont Casius & Péluse , & l'on en vint à une bataille où Antiochus remporta la victoire , dont il profita si bien , qu'il mit la frontière en état de servir de barrière , & d'arrêter tous les efforts que pouvoit faire l'Egypte pour regagner ces provinces. Ce fut là sa première expédition contre l'Egypte. Ensuite , sans entreprendre autre chose cette année , il retourna à Tyr , & il mit son armée en quartier d'hiver dans les places voisines.

An M.

3834.

Av. J. C.

170.

H. Mac.

cab. IV.

44. 50.

Pendant le séjour qu'il y fit , trois Députés du Sanédrin de Jérusalem vinrent lui faire des plaintes contre Ménélas , qu'ils convinquirent en sa présence d'impiété & de sacrilège. Le Roi étoit prêt de le condamner : mais , sur l'avis de Ptolémée Macron un de ses Ministres , que Ménélas avoit gagné , il le renvoia absous , & fit mourir les trois Députés comme calomniateurs : injustice , dit l'Auteur sacré , qui

qui n'auroit pas eu lieu même parmi des Scythes. Les Tyriens, touchés de compassion, les firent enterrer honorablement.

Ce Ptolémée Macron, aiant été autrefois Gouverneur de l'île de Cypre sous le Roi Ptolémée Philométor, avoit retenu pendant sa minorité tous les revenus du pays entre ses mains, & n'avoit jamais voulu les remettre aux Ministres qui les avoient demandés avec de vives instances, & à qui il les avoit constamment refusés, sur les justes soupçons qu'il avoit de leur fidélité. Au couronnement du Roi, il apporta le tout à Alexandrie, & le remit au fisc. Exemple rare de désintéressement dans un homme qui manie les deniers publics ! Une somme si considérable, venue si à propos dans l'extrême besoin où se trouvoit l'État, lui avoit fait beaucoup d'honneur à la Cour, & l'y avoit rendu fort puissant. Dans la suite, piqué de quelque affront que lui firent les Ministres, ou de ce qu'on ne récompensoit pas comme il l'auroit voulu un service de cette importance, il se révolta contre Ptolémée, entra au service d'Antiochus, & lui livra l'île de Cypre. Il en

Polyb.  
in Ex.  
cerpt.  
Vales.  
p. 126.  
II. Mac.  
cab. X.  
13. VIII.  
8. IV.  
29. &  
1. Mac.  
cab. III.  
38.

fut reçu avec toutes sortes d'agrémens. Le Roi le mit au nombre de ses confidens , & lui donna le Gouvernement de la Célé. Syrie & de la Palestine , & envoya à sa place en Cypre Cratès , qui avoit commandé dans le Château de Jérusalem sous Solstrate. Il est beaucoup parlé de ce Ptolémée Macron dans les Livres des Maccabées.

1 L. Mac- Antiochus employa tout l'hiver à  
cab. V. 1. faire de nouveaux préparatifs de guer-  
I. Mac. re pour une seconde expédition en  
I. 17-20. Egypte ; & , dès que la saison le per-  
Hieron. mit , il l'attaqua par mer & par terre.  
in Dan. Ptolémée avoit mis une nombreuse  
Diod. in armée sur pié : mais elle ne tint pas  
Excerpt. devant Antiochus. Celui ci gagna une  
Vales. seconde bataille sur la frontière , prit  
p. 311. la ville de Péluse , & entra jusques  
dans le cœur de l'Égypte. Dans cette  
dernière défaite des Egyptiens il ne  
tint qu'à lui de n'en pas laisser écha-  
per un seul homme : mais pour mieux  
ruiner son Neveu , au lieu de profiter  
de son avantage , il arrêta lui-même  
ses gens en allant de tous côtés , après  
la victoire , faire cesser le carnage.  
Cette clémence , en effet , lui gagna le  
cœur des Egyptiens ; & quand il avan-  
ça dans le pays , tous venoient en fou-  
le

se se rendre à lui : de sorte qu'il se vit bientôt sans peine maître de Memphis & de tout le reste de l'Egypte , à la réserve d'Alexandrie , qui seule tint bon contre lui.

Philométor ou fut pris , ou vint se mettre lui-même entre les mains d'Antiochus , qui lui laissa sa liberté entière. Ils mangeoient à la même table , vivoient en amis ; & , pendant quelque tems même , Antiochus affectoit de prendre soin des intérêts de ce jeune Roi son neveu , & de régler les affaires comme son Tuteur. Mais , quand une fois il se fut rendu maître du pays , sous ce prétexte il se saisit de tout ce qui lui convenoit , pillà de tous les côtés , & s'enrichit , aussi bien que ses troupes , des dépouilles des Egyptiens.

Philométor fit un triste personnage pendant tout ce tems-là. A l'armée il s'étoit toujours tenu aussi loin qu'il avoit pu du danger , & ne s'étoit pas seulement montré à ceux qui combattoient pour lui. Après cela , quelle lâcheté que la manière dont il se soumit à Antiochus , & dont il se laissa enlever un si beau royaume , sans rien entreprendre pour le conserver ! Ce n'étoit pourtant pas tant en lui man-

Justin.  
l. 14. c. 2.  
Diod.  
in Ex-  
cerpt.  
Vales.  
P. 3. 0.

que de courage & de capacité naturelle, car dans la suite il donna des preuves du contraire, qu'un effet de l'éducation molle & effeminée de son Gouverneur Eulée. Cet Eunuque, qui étoit aussi son premier Ministre, avoit employé tous ses soins à le plonger dans le luxe & dans la mollesse, afin de le rendre incapable des affaires, & de se rendre lui-même aussi nécessaire quand ce jeune Prince seroit Majeur, qu'il l'avoit été pendant sa minorité, & conserver ainsi toujours le pouvoir entre ses mains.

I. Mac- Pendant qu'Antiochus étoit en Egy-  
cab. I. pte, un faux bruit de sa mort se ré-  
2c-29. pandit dans toute la Palestine. Jason  
11. Mac- crut l'occasion propre à recouvrer le  
cab. V. poste qu'il y avoit perdu. Il vient avec  
5-21. un peu plus de mille hommes à Jérusalem,  
Joseph & avec le secours de ceux de  
Antiq. I. son parti qui étoient dans la ville il la  
12. c. 7. prend, en chasse Ménélas qui se reti-  
Did. re dans la Citadelle, commet toutes  
1. 34. sortes de cruautés contre ses conci-  
Eclog. I. toiens, & fait mourir sans miséricorde  
Hieron. de tous ceux qui lui tombent entre  
in Dan. les mains, & qu'il regardoit comme  
ses ennemis.

Quand Antiochus apprit ces nouvelles

velles en Egypte, il conclut que c'étoit une révolte générale des Juifs, & se mit aussitôt en marche pour la réprimer. Il étoit particulièrement en colère de ce qu'on lui dit que le peuple de Jérusalem avoit fait de grandes réjouissances sur le bruit de sa mort. Il forma le siège de la ville, la prit d'assaut, & en trois jours de tems que la ville fut livrée à la fureur du soldat, il en couta la vie à quatre-vingts mille hommes qu'il fit égorger. Il y en eut outre cela quarante mille faits prisonniers, & pareil nombre vendus aux nations voisines.

Non content de cela, cet impie entra par force dans le temple jusques dans le Sanctuaire & les lieux les plus sacrés, souillant même par sa présence le Lieu très Saint, où le traître Ménélas le conduisit. Ensuite, ajoutant le sacrilège à la profanation, il emporta l'autel des parfums, la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches du Sanctuaire, (le tout étoit d'or) plusieurs autres vases, utensiles, & dons des Rois, aussi d'or. Il pilla la ville, & s'en retourna à Antioche, chargé des dépouilles de la Judée & de l'Egy-

pte, qui jointes ensemble faisoient des sommes \* immenses. Pour mettre le comble au desespoir des Juifs, en partant il nomma pour Gouverneur de la Judée un Phrygien nommé Philippe, homme d'une cruauté barbare; pour la Samarie, Andronique d'un caractère tout pareil; & il laissa à Ménélas, le plus méchant des trois, le titre de Souverain Sacrificateur, avec l'autorité qui étoit attachée à cette charge.

II. Mac. V. 2-4. Voila le commencement des maux qui avoient été présagés à Jérusalem par d'étranges phénomènes qui y parurent quelque tems auparavant pendant quarante jours. C'étoient des hommes, les uns à cheval, & les autres à pie, armés de boucliers, de lances, & d'épées, qui formant des corps assez considérables, se battoient en l'air comme font des armées ennemies.

An. M. 3835. Les Alexandrins voient Philométor entre les mains d'Antiochus, à qui il avoit laissé disposer comme il lui plaisoit de son royaume, le regardèrent comme

Av J.C. 169.  
Por-  
phyr. in  
Græc.  
Euseb.  
Scalig.

\* Il est marqué dans le II. livre des Macabées ch. 1. verset 21. qu'il emporta du temple seul mille huit cents talens, qui font cinq millions quatre cents mille livres.



me perdu pour eux , & mirent son cadet sur le trône , déclarant l'autre déchu de la Couronne. On lui donna dans cette occasion le nom de Ptolémée *Evergète* II. qui fut bientôt changé en celui de *Cacergète*. Le premier signifie , *Bienfaisant* ; le second , *Mal-faisant*. Il eut dans la suite le sobriquet de *a Physon* , qui veut dire *Gros ventre* , parce que ses excès de table l'avoient rendu extrêmement gros & réplet. C'est sous ce dernier titre que la plupart des Ecrivains en parlent. Cinéas & Cumanus lui furent donnés pour Ministres , & on les chargea de rétablir les affaires délabrées de cet Etat.

Athen.  
lib.4. p.  
184.

Polyb.  
in Le-  
gat. cap.  
81.

Antiochus , qui eut avis de ce qui se passoit , en prit occasion de revenir encore pour une troisième fois en Egypte , sous prétexte de rétablir le Roi déposé , mais en effet pour se rendre maître absolu du royaume. Il battit les Alexandrins dans un combat naval près de Péluse , entra par terre en Egypte , & marcha droit à Alexandrie dans le dessein d'en former le siège. Le jeune Roi consulta ses deux Mi-

a φούρων. Ventricofus. Obefus. de φύσιν.  
Crassum intestinum. Venter.

nistres. Ils lui conseillèrent de faire assembler un grand Conseil composé de tous les hauts Officiers de l'armée, & de prendre leurs avis sur les ressources qu'il seroit possible de trouver pour sortir de l'embarras où l'on se trouvoit. Après bien des délibérations, on convint enfin, que l'état des affaires demandoit qu'on cherchât des voies d'accommodement avec Antiochus, & que l'on engageroit les Ambassadeurs des différens Etats de la Grèce qui se trouvoient à Alexandrie d'employer leur médiation pour y réussir. On les trouva tout disposés à le faire.

Ils allèrent par eau en remontant le fleuve trouver Antiochus, & furent chargés des ouvertures de paix : deux Ambassadeurs de Ptolémée les accompagnoient, qui avoient les mêmes instructions. Il les recut fort bien dans son camp, les régala magnifiquement ce jour-là, & leur marqua le lendemain pour entendre les propositions qu'ils avoient à lui faire. Les Achéens parèrent les premiers, & les autres ensuite chacun à leur tour. Tous s'accordèrent à charger Eulée, & à attribuer la guerre à sa mauvaise conduite,

&

& au bas âge de Ptolémée Philométor, faisant adroitement l'apologie du nouveau Roi, & tâchant de radoucir Antiochus à son égard pour le porter à traiter avec lui, appuiant beaucoup sur la parenté qui se trouvoit entr'eux.

Antiochus, dans sa réponse, con- Pag. 431.  
vint de tout ce qu'ils avoient dit sur la cause de la guerre, prit occasion de là d'étaler les droits qu'il avoit sur la Célé, Syrie & la Palestine, allégua toutes les raisons qu'on a vûes ci-dessus, & produisit les pièces authentiques, qui furent trouvées si fortes, que tous les Membres de ce Congrès furent convaincus de la bonté de son droit sur ces provinces. Pour les conditions de la paix, il les renvoia à un autre tems, leur faisant espérer qu'il feroit travailler à un Traité solennel lorsqu'il auroit auprès de lui deux personnes absentes qu'il leur nomma, & sans qui il leur déclara qu'il ne vouloit point l'entamer.

Après cette réponse il décampa, vint à Naucratis, de là devant Alexandrie, & commença à en former le siège. Dans cette extrémité, Pto. Liv. lib. 44. n. 19.  
lémée Evergète & Cléopâtre sa sœur; Polyb.  
qui étoient dans la place, envoièrent Legat.

des Ambassadeurs à Rome, représenter le triste état où ils étoient réduits, & implorer le secours du peuple Romain. Ils parurent à l'audience que le Sénat leur accorda, avec toutes les marques de douleur usitées alors dans les plus grandes afflictions, & tinrent un discours encore plus touchant. Ils représentèrent que l'autorité du peuple Romain étoit si respectée par tous les peuples & par tous les Rois, & qu'Antiochus en particulier lui avoit de si grandes obligations, que, s'il lui faisoit déclarer par des Ambassadeurs que le Sénat ne trouvoit pas bon qu'on fit la guerre à des Rois alliés de Rome, ils ne doutoient point que sur le champ Antiochus ne se retirât de devant Alexandrie, & ne remenât son armée en Syrie. Que, si le Sénat refusoit de leur accorder sa protection, Ptolémée & Cléopâtre, chassés de leur royaume, seroient obligés au premier jour de se réfugier à Rome; & qu'il ne seroit pas honorable au peuple Romain d'avoir laissé sans secours le Roi & la Reine dans une telle extrémité.

Le Sénat, touché de leurs remontrances, & persuadé d'ailleurs qu'il n'étoit pas de l'intérêt des Romains de

de laisser si fort agrandir Antiochus , & que son pouvoir seroit exorbitant s'il joignoit la Couronne d'Egypte à celle de Syrie , résolut d'envoyer une ambassade en Egypte pour mettre fin à la guerre. C. Popilius Lénas, C. Décimus , & C. Hostilius , furent les trois qu'on choisit pour cette importante négociation. Leurs instructions portoient qu'ils iroient trouver premièrement Antiochus , & ensuite Ptolémée : qu'ils leur déclareroient de la part du Sénat qu'ils eussent à suspendre toutes les hostilités , & à terminer la guerre : & que , si l'un des deux refusoit de le faire , le peuple Romain ne le regarderoit plus comme son ami & comme son allié. Comme le danger étoit pressant , trois jours après la résolution prise dans le Sénat ils partirent de Rome avec les Ambassadeurs d'Egypte.

Peu de tems avant leur départ, il arriva en Egypte des Ambassadeurs de Rhodes , qui venoient exprès pour tâcher d'accorder les différens des deux Couronnes. Ils débarquèrent à Alexandrie , & de là passèrent au camp d'Antiochus. Ils firent tous leurs efforts pour le porter à un accommo-

Polyb.  
Legat.  
84.

dement avec le Roi d'Egypte , insistant beaucoup sur l'amitié dont les deux Couronnes les avoient honorés depuis si lontems , & sur l'obligation où elle les mettoit d'employer leurs bons offices pour rétablir la paix entr'elles. Comme ils s'étendoient beaucoup sur ces lieux communs , Antiochus les interrompit , & leur dit en peu de mots : Qu'il n'étoit pas nécessaire de faire là dessus de longues harangues ; que la Couronne appartenoit à l'ainé des deux freres , avec qui il avoit fait la paix , & lié une étroite amitié ; que , si on vouloit le rappeler & le remettre sur le trône , la guerre étoit finie.

Liv. lib. 45. n. 11. Il le disoit , mais ce n'étoit nullement son dessein. Il ne cherchoit qu'à embrouiller les affaires , pour venir à ses fins. La résistance qu'il trouvoit dans Alexandrie , dont il vit bien qu'il faudroit lever le siège , lui fit changer de batterie , & conclure , qu'il falloit désormais entretenir l'animosité entre les deux freres , & allumer entr'eux une guerre qui les affoiblit si fort , qu'il n'eût plus , quand il le voudroit , qu'à se montrer pour venir à bout de l'un & de l'autre qui se trouveroient alors tout-à-fait épuisés. Dans cette

vûc ,

vûe , il leva le siège , marcha du côté de Memphis , & remit en apparence Philométor en possession de tout le pays , excepté Péluse , qu'il garda comme une clé pour entrer quand il lui plairoit en Egypte , dès qu'il verroit les choses venues au point où il les faisoit pour commencer à agir. Après avoir ainsi disposé toutes choses , il retourna à Antioche.

Philométor commença enfin à revenir de l'affoupissement prodigieux où l'avoit jetté son indolente mollesse , & à sentir les maux que lui avoient fait toutes ces révolutions. Il se trouva même assez de pénétration naturelle pour entrevoir le dessein d'Antiochus. L'article de Péluse retenue par Antiochus lui ouvrit les yeux. Il vit bien qu'il ne gardoit cette porte de l'Egypte que dans le dessein d'y rentrer quand son frere & lui seroient si abbatus par la guerre qu'ils se faisoient , qu'ils ne pourroient plus résister , & qu'ils seroient alors tous deux en proie à son ambition. Ainsi , dès qu'il vit Antiochus parti , il fit dire à son frere qu'il étoit disposé à s'accommoder avec lui ; & l'accommodement se fit affectivement par le moien de Cléopâtre

patre leur sœur , à condition que les deux freres règneroient conjointement. Philométor revint à Alexandrie, & l'Égypte eut la paix , au grand contentement des peuples , & sur tout de ceux d'Alexandrie qui avoient beaucoup souffert de la guerre.

Antiochus , si ses discours avoient été sincères lorsqu'il disoit que le but de son entrée en Égypte étoit uniquement de rétablir Philométor sur le trône , auroit dû apprendre avec joie la réconciliation des deux freres. Mais il s'en falloit bien qu'il pensât si raisonnablement ; & j'ai déjà remarqué qu'il couvroit sous ce discours spécieux le dessein réel d'accabler les deux freres , après qu'il les auroit affoiblis de part & d'autre par les pertes qu'ils auroient faites.

Polyb.  
Locat.  
89. & 91.

Les deux freres jugeant qu'Antiochus ne manqueroit pas de revenir les attaquer vigoureusement , envoièrent des Ambassadeurs en Grèce , pour obtenir des Achéens quelques troupes auxiliaires. L'assemblée se tenoit à Corinthe. Les deux Rois demandoient seulement qu'on leur envoiât mille fantassins sous la conduite de Lycortas , & deux cens chevaux sous celle de



de Polybe. Ils avoient donné ordre aussi de lever mille soldats mercénaires. Callicrate, qui présidoit à l'assemblée, s'opposa à la demande des Ambassadeurs, sous prétexte qu'il étoit de l'intérêt de la Ligue de ne pas se mêler des affaires étrangères, & qu'elle devoit réserver ses troupes pour être en état de secourir les Romains qu'on croioit devoir donner au premier jour une bataille contre Persée. Alors Lycortas & Polybe prenant la parole, dirent entr'autres choses, que l'année précédente Polybe étant allé trouver Marcius qui commandoit l'armée Romaine en Macédoine pour lui offrir le secours que la Ligue des Achéens lui avoit décerné, ce Consul, en le remerciant, lui avoit dit qu'étant une fois entré dans la Macédoine, il n'avoit plus besoin des forces des Alliés : qu'on ne devoit donc pas se servir de ce prétexte pour abandonner les Rois d'Égypte. Que d'ailleurs, la Ligue étant en état de mettre sur pié, sans s'incommoder, trente ou quarante mille hommes, une aussi petite diversion que celle dont il s'agissoit ne diminueroit point ses forces. Que dans les conjectures où les deux Rois se trou-

trouvoient , il faloit faifir l'occafion de leur être utiles ; qu'on ne pouvoit fans ingratitude , oublier les bienfaits qu'on avoit reçus de l'Egypte ; & qu'en manquant à ce devoir on violeroit les Traités & les fermens fur lefquels l'Alliance étoit fondée. Comme la multitude panchoit à accorder le fecours , Callicrate congédia les Députés , fous couleur que les loix ne permettoient pas de délibérer fur une affaire de cette nature dans une telle afsemblée.

Elle fut donc convoquée quelque tems après à Sicyone ; & comme on étoit prêt d'y prendre la même réfolution , Callicrate , fur une lettre fupposée de Q. Marcius , qui exhortoit les Achéens à s'entremettre pour finir la guerre entre les deux Ptolémées & Antiochus , fit porter un Décret par lequel on fe contentoit d'envoier des Ambaffadeurs vers ces Princes.

An. M.

3836.

Av. J. C.

168.

Liv. 1.

45. n.

11-13.

Polyb.

Legat.

22.

Dès qu'Antiochus eut appris la réunion des deux freres , il réfolut d'employer contr'eux toutes fes forces. Il envoya de fort bonne heure fa flotte en Cypre pour s'en conferver la poffeffion. En même tems il fe mit en marche par terre avec une armée nombreufe , dans le defsein de faire cette fois-ci la con-

quête de l'Egypte tout ouvertement, sans faire mine, comme auparavant, de travailler pour un de ses neveux. Il trouva, en arrivant à Rhinocorura, des Ambassadeurs de Philométor, qui lui dirent: Que leur Maître reconnoissoit qu'il lui avoit l'obligation de son rétablissement; qu'il le conjuroit de ne pas détruire son propre ouvrage en employant la voie des armes & de la violence, & de lui marquer amiablement ce qu'il souhaitoit de lui. Antiochus, levant le masque, ne parla plus de l'affection & de la tendresse dont il avoit jusques-là fait tant de parade, & se déclara sans détour ennemi de l'un & de l'autre. Il dit aux Ambassadeurs qu'il demandoit qu'on lui cédat à perpétuité l'île de Chypre, & la ville de Péluse avec toutes les terres qui sont le long du bras du Nil sur laquelle elle étoit située, & qu'il ne feroit de paix avec eux qu'à ces conditions. Il marqua aussi un jour auquel il vouloit qu'on lui rendit réponse sur sa demande.

Quand il vit ce jour passé sans qu'on lui eût donné la satisfaction qu'il prétendoit, il commença les hostilités, perça jusqu'à Memphis en soumettant  
tous

tous les pays qu'il traversoit , & là il reçut la soumission de presque tout ce qui restoit. Il prit ensuite la route d'Alexandrie , dans le dessein de former le siège de cette ville, dont la prise l'auroit rendu maître absolu de tout le royaume. Il y auroit infailliblement réussi , s'il n'eût trouvé en y allant une Ambassade de Rome qui l'arrêta , & rompit toutes les mesures qu'il avoit prises depuis si longtems pour se rendre maître de l'Egypte.

On a vu ci-dessus comment les Ambassadeurs nommés pour l'Egypte s'étoient pressés de partir de Rome. Ils débarquèrent à Alexandrie précisément dans le tems qu'Antiochus se mettoit en marche pour en aller former le siège. Les Ambassadeurs le rencontrèrent à Eleusine , qui n'étoit qu'à un petit quart de lieue d'Alexandrie. Voiant Popilius , qu'il avoit connu très particulièrement à Rome pendant qu'il y étoit en otage , il lui tendit la main pour l'embrasser en qualité d'ancien ami. Le Romain , qui ne se regardoit plus là comme particulier mais comme homme public , voulut

*a Turnébe & Henri de Valois croient qu'il faut lire dans Tite-Live Eleusinem au lieu de Leusinem.*

savoir, avant que de recevoir sa civilité, s'il parloit à un ami ou à un ennemi de Rome. Il lui présenta le Décret du Sénat, lui demanda de le lire, & de lui rendre sa réponse sur le champ. Antiochus, après l'avoir lu, lui dit qu'il en délibéreroit avec ses amis, & lui rendroit sa réponse dans peu. Popilius, indigné que le Roi parlât de délai, fit avec une baguette qu'il avoit à la main un cercle sur le sable autour d'Antiochus, & haussant la voix : *Rendez réponse*, lui dit-il, *au Sénat, avant que de sortir du cercle que je viens de tracer.* Le Roi étourdi d'un ordre si fier, après avoir un peu pensé en lui même, répondit qu'il feroit ce que le Sénat souhaitoit. Alors Popilius reçut ses civilités, & en usa ensuite à tous égards en ancien ami. Quelle a hauteur d'ame ! quelle fierté de langage ! Ce Romain, d'un seul mot, jette dans l'effroi le Roi de Syrie, & sauve celui d'Egypte.

Ce qui inspiroit à l'un tant de hardiesse, à l'autre tant de docilité, étoit la nouvelle qu'on avoit reçue tout  
frai-

a Quàm efficax est animi sermonisque abscissa gravitas ! Eodem momento Syriæ regnum terruit, Ægypti textit. *Valer. Max. lib. 6. cap. 4.*

fraichement de la grande victoire que les Romains avoient remportée sur Persée roi de Macédoine. Depuis ce moment tout plia devant eux, & le nom Romain devint redoutable à tous les Princes & à toutes les nations.

Antiochus étant sorti d'Egypte dans le jour marqué, Popilius retourna avec ses Collègues à Alexandrie, où il mit le sceau & la dernière main au Traité d'accommodement entre les deux freres qui n'étoit encore qu'ébauché. De là il passa en Cypre, en renvoia la flotte d'Antiochus qui avoit remporté une victoire sur celle des Egyptiens, fit rendre toute l'Île aux Rois d'Egypte à qui elle appartenoit de droit, & revint à Rome rendre compte au Sénat du succès de son ambassade.

Il y arriva aussi presque en même tems des Ambassadeurs de la part d'Antiochus, & de celle des deux Ptolémées & de Cléopatre leur sœur. Les premiers dirent, „ Que la paix qu'il  
„ avoit plu au Sénat de donner à leur  
„ Maître, lui paroissoit préférable à  
„ toutes les victoires qu'il auroit pu  
„ remporter, & qu'il avoit obéi aux  
„ ordres

„ ordres des Ambassadeurs Romains  
 „ comme à ceux des dieux mêmes.  
 Quelle bassesse , & quelle impiété !  
 Ensuite ils félicitèrent le peuple Ro-  
 main sur la victoire qu'ils venoient de  
 remporter sur Persée. Les autres Am-  
 bassadeurs , non moins outrés que les  
 premiers , déclarèrent „ Que les deux  
 „ freres Ptolémées & Cléopatre se  
 „ croioient plus redevables au Sénat  
 „ & au peuple Romain qu'à leurs pe-  
 „ res & meres , & qu'aux dieux mê-  
 „ mes , ayant été délivrés par la pro-  
 „ tection de Rome d'un siège très fa-  
 „ cheux , & rétablis sur le trône de  
 „ leurs ancêtres , dont ils étoient pres-  
 „ que entièrement déchus. “ Le Sénat  
 répondit , „ Qu'Antiochus avoit fait  
 „ sagement d'obéir aux Ambassadeurs ;  
 „ que le Sénat & le peuple Romain lui  
 „ en faisoient bon gré. “ Je ne sai s'il  
 est possible de pousser plus loin la fier-  
 té. Quant à Ptolémée & Cléopatre ,  
 on répondit „ Que le Sénat étoit fort  
 „ aisé d'avoir trouvé une occasion de  
 „ leur faire quelque plaisir , & qu'il  
 „ tâcheroit de leur faire connoître  
 „ qu'ils devoient regarder l'amitié &  
 „ la protection du peuple Romain  
 „ comme le plus ferme appui de leur  
 „ roiau-

„royaume. “ Le Préteur eut ordre de faire les présens ordinaires aux Ambassadeurs.

## §. III.

*Antiochus, outré de ce qui lui étoit arrivé en Egypte, fait tomber sa colère sur les Juifs. Il entreprend d'abolir le culte du vrai Dieu adoré à Jérusalem. Il y exerce les plus grandes cruautés. Généreuse résistance de Mathathias ; qui, en mourant, exhorte ses fils à combattre pour la Loi de Dieu. Judas Macabée remporte plusieurs victoires sur les Généraux & les armées d'Antiochus. Ce Prince, qui étoit allé en Perse pour y amasser des trésors, entreprend de piller un riche temple à Elymaïde : il en est honteusement repoussé. Aiant appris la défaite de ses armées dans la Judée, il part brusquement pour exterminer tous les Juifs. En chemin, la main de Dieu le frappe. Il meurt au milieu des plus vives douleurs, après un règne d'onze ans.*

An. M.

3836.

Av J.C.

168

I. Mac-  
cab. I.

30-40. &amp;

II. V.

24-27.

ANTIOCHUS, à son retour d'Egypte, outré de se voir arracher par les Romains une Couronne sur laquelle il avoit compté, & dont il se voioit déjà



déjà presque en possession , fit tomber tout le poids de sa colére sur les Juifs, qui ne lui en avoient donné aucun sujet. Il détacha , en traversant la Palestine , vingt-deux mille hommes ; dont il donna le commandement à Apollonius , & lui ordonna de détruire la ville de Jérusalem.

Apollonius y arriva justement deux ans après la prise de cette ville par Antiochus. Il ne témoigna rien du tout au commencement qui pût faire soupçonner les ordres cruels qu'il avoit , & attendit , pour les faire éclater , le premier jour de Sabbat. Alors , voiant tout le peuple assemblé paisiblement dans les Synagogues , & occupé à y rendre à Dieu le culte religieux , il s'acquitta de la commission barbare dont il étoit chargé , & lâcha sur eux toutes ses troupes , avec ordre de massacrer tous les hommes , de prendre toutes les femmes & tous les enfans , & de les vendre. Ses ordres furent executés avec la dernière rigueur & la dernière cruauté. On n'épargna pas un seul homme , tous ceux qu'on put trouver furent massacrés impitoyablement , & les rues remplies de sang. On pillà la ville ensuite , &

on

ou y mit le feu en plusieurs endroits après en avoir tiré tout ce qui s'y rencontroit de richesses. On abbattit le reste des maisons , & on se servit des matériaux pour bâtir une bonne Forteresse sur le haut d'une des éminences de la Cité de David , vis-à-vis du temple qu'elle commandoit. On y mit une grosse garnison , pour tenir en bride toute la nation des Juifs : on en fit une place d'armes munie de bons magasins , & on y ferra les dépouilles prises dans le sac de la ville.

De là , la garnison fondit sur ceux qui venoient adorer Dieu dans le temple , & répandoit leur sang de tous les côtés du Sanctuaire , qu'elle fouilla de toutes les manières. Ce fut alors que les sacrifices du soir & du matin cessèrent , pas un des véritables serviteurs de Dieu n'osant plus venir l'y adorer.

Judas Maccabée , avec un petit nombre d'autres , s'étoit retiré dans le desert , où ils n'eurent pendant longtemps pour toute nourriture que des herbes , & ce qu'ils pouvoient prendre sur les montagnes & dans les bois.

I. Mac-  
cab. 1.

41-64.

& II. VI.

1-7.

Joseph.  
ibid.

Dès qu'Antiochus fut de retour à Antioche , il ordonna que toutes les nations de ses Etats eussent à quitter le . . .

le . rs

leurs anciennes cérémonies religieuses, & leurs usages particuliers ; qu'elles se conformassent à la religion du Roi, & adorassent les mêmes dieux & de la même manière que lui. Cette Ordonnance, quoique conçue en termes généraux, avoit principalement en vûe les Juifs, dont il vouloit absolument exterminer la religion aussi bien que la nation.

Pour tenir la main à l'exécution de ce règlement, il envoya des Intendans dans toutes les provinces de son Empire, qui eurent ordre de le faire observer, & d'instruire les peuples de toutes les cérémonies & coutumes auxquelles ils devoient se conformer.

Les Gentils eurent moins de peine à s'y résoudre. Culte pour culte, dieux pour dieux, il semble que cela leur devoit être assez indifférent : ils ne furent pourtant pas insensibles à ce changement de religion. Personne ne parut entrer plus aisément dans ce que demandoit la Cour, que les Samaritains. Ils présentèrent une requête au Roi, dans laquelle ils déclaroient qu'ils n'étoient point Juifs, & demandoient que leur temple, bâti sur le mont Garizim, qui jusques-là n'avoit été dé-

dié à aucune divinité \* particulière, fût désormais consacré à *Jupiter Grec*, & qu'il en portât le nom. Antiochus reçut favorablement cette requête, & donna ordre à Nicanor, sous-Gouverneur de la province de Samarie, de dédier leur temple à Jupiter Grec comme ils le souhaitoient, & de ne les point inquiéter.

I. Mac-  
cab. 6.  
21-24.

Les Samaritains ne furent pas les seuls apostats qui abandonnèrent leur Dieu & leur Loi dans cette épreuve. Plusieurs Juifs, soit pour éviter la persécution, soit pour faire leur cour au Roi ou à ses Officiers, soit enfin par inclination & par libertinage, en firent de même. Tous ces différens motifs causèrent bien des chutes en Israël; & plusieurs de ceux qui avoient une fois franchi ce pas-là, devenoient, comme cela est assez ordinaire, en se joignant aux troupes du Roi, plus grands persécuteurs de leurs freres que les payens mêmes qu'on avoit chargés de cette commission barbare.

L'Intendant, qui fut envoyé en Judée & en Samarie pour faire exécuter l'Or-

\* Il parloient ainsi, parce que le grand nom du Dieu d'Israël (Jehova) ne se prononçoit jamais par les Juifs.

l'Ordonnance du Roi , étoit Athénée, homme d'âge , & fort versé dans toutes les cérémonies de l'idolatrie des Grecs , qu'on jugea par cette raison fort propre à y inviter ces peuples. Dès qu'il fut arrivé à Jérusalem , il commença par faire cesser les sacrifices qu'on offroit au Dieu d'Israël , & à supprimer toutes les observances de la religion Judaïque. On souilla le temple , de sorte qu'il n'étoit plus propre au service de Dieu : on profana les Sabbats & les autres fêtes : on défendit de circoncire les enfans : on enleva & on brula tous les exemplaires de la Loi par tout où on les trouvoit : on abolit toutes les Ordonnances de Dieu dans tout le pays , & l'on fit mourir tous ceux que l'on put reconnoître avoir contrevenu en quelque point à celle du Roi. Les soldats de Syrie, & l'Intendant qui les commandoit, furent les principaux ministres par le moien desquels se fit la conversion des Juifs à la religion du Prince.

Pour l'établir plus promptement dans toute la nation , on bâtit dans toutes les villes des autels , & des chapelles avec des idoles : on y ajouta des bois

Ff 2 sacrés.

le mettroit au nombre de ses amis & dans son Conseil, & que lui & ses fils recevroient tous des honneurs & des bienfaits de la Cour. Mathathias lui répondit avec une voix ferme qui le fit entendre de toute l'assemblée, Que a quand toutes les nations obéiroient au Roi Antiochus, & que tous ceux d'Israël abandonneroient la Loi de leurs pères pour se soumettre à ses ordonnances, lui, ses enfans, & ses freres demeureroient toujours inviolablement attachés à la Loi de Dieu. ]

Après cette déclaration, apercevant un Juif qui se présenteoit à l'autel que les payens y avoient élevé, pour y sacrifier selon l'ordonnance du Roi; saisi d'un zèle semblable à celui de Phinées, & transporté d'une \* juste & sainte indignation, il s'élance contre cet apostat, & le tue : puis soutenu de ses enfans & de quelques autres qui se joignirent à eux, il traita de la même sor-

F f 3 te

a Et si omnes gentes regi Antiocho obediunt, ut discedat unusquisque à servitute legis patrum suorum, & consentiat mandatis ejus: ego, & filii m. i, & fratres mei, obedimus legi patrum nostrorum.

\* Dieu avoit ordonné à son peuple de tuer ceux qui voudroient leur persuader de sacrifier aux idoles. Deuter. 13. 6-11.

te l'Officier & toute sa suite. Aiant comme levé l'étendard par ce coup d'éclat, il cria à haute voix dans la ville : *Que a quiconque est zélé pour la Loi, & veut demeurer ferme dans l'alliance du Seigneur, me suive.* Alors aiant assemblé toute sa famille, & ceux qui étoient véritablement attachés au culte de Dieu, il se retira avec eux dans les montagnes, où ils furent bientôt suivis de quelques autres; & en assez peu de tems les deserts de Judée furent remplis de ceux qui fuioient la persécution.

I. Mac. D'abord, comme on les attaquoit  
cab. II. des jours de Sabbat, de peur d'en vio-  
31-41. ler la sainteté ils n'osoient se défendre,  
II. VI. 11. & se laissoient égorger. Mais ils com-  
Joseph. prirent bientôt que la loi du Sabbat  
ibid n'obligeoit personne dans le cas d'une  
nécessité si pressante.

An. M. Antiochus aiant avis que ses ordres  
3837. ne trouvoient pas en Judée la même  
Av J. C. soumission que par tout ailleurs, s'y  
167. rendit en personne pour les faire exé-  
Joserh. cuter. Il exerça les plus grandes cruau-  
de Mac. tés sur tous les Juifs qui refusoient  
cab. cap. d'abjurer leur religion, & pour obliger  
4. & 5. les autres, par la crainte de pareils  
tourmens, à faire ce qu'on demandoit  
a Omnis, qui zelum habet legis, statuens  
testamentum, exeat post me.

d'eux. Ce fut alors qu'arriva le martyre d'Eléazar, & celui de la mère & de ses sept fils, appelés ordinairement les Maccabées. Quoi que ces histoires soient connues de tout le monde, elles me paroissent trop intéressantes, & trop personnelles à Antiochus dont je décris l'histoire, pour être passées sous silence. Je les rapporterai presque dans les termes mêmes de l'Ecriture.

La violence de la persécution fit tomber plusieurs Juifs : mais plusieurs aussi demourèrent fermes, & aimèrent mieux mourir que de se souiller par des viandes impures. Un des plus illustres entre ceux-ci, fut Eléazar. C'étoit un vénérable vieillard, âgé de quatre vingts dix ans, Docteur de la Loi, dont la vie avoit toujours été pure & innocente. On le pressoit de manger de la chair de porc, & on vouloit l'y contraindre en lui ouvrant la bouche par force. Mais Eléazar, préférant une mort glorieuse à une vie criminelle, alla volontairement & de lui-même au supplice ; & persévérant dans la patience, il résolut de ne rien faire contre la Loi pour l'amour de la vie.

Ses amis qui étoient présents, touchés d'une injuste compassion, le pri-



rent à part , & le conjurèrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui étoit permis de manger , afin qu'on pût faire croire qu'il avoit mangé des viandes du sacrifice selon le commandement du Roi , & que par-là on lui sauvât la vie. Mais Eléazar , considérant ce que demandoit de lui son grand âge , les sentimens nobles & généreux avec lesquels il étoit né , & cette vie innocente qu'il avoit menée dès son enfance , répondit selon les ordonnances de la sainte Loi de Dieu , qu'il aimoit mieux être envoyé au tombeau , que de consentir à ce qu'on lui proposoit. „ Car il est indigne ,  
„ leur dit il , à l'âge où nous sommes ,  
„ d'user de cette fiction , qui seroit cause  
„ que plusieurs jeunes hommes s'ima-  
„ ginant qu'Eléazar à l'âge de quatre-  
„ vingts dix ans auroit embrassé la vie  
„ des payens , seroient trompé par  
„ cette feinte dont j'aurois usé pour  
„ conserver un petit reste de cette vie  
„ corruptible : & ainsi je deshonorerois ma vieillesse , & je l'exposerois à l'exécration des hommes. D'ailleurs , quand je me délivrerois présentement des supplices des hommes , je ne pourrois néanmoins éviter la  
„ main

„ main du Tout puissant , ni pendant  
 „ ma vie, ni après ma mort. C'est pour-  
 „ quoi en mourant courageusement ,  
 „ je paroîtrai digne de la vieillesse ; &  
 „ je laisserai aux jeunes gens un exem-  
 „ ple de fermeté , en souffrant volon-  
 „ tiers & avec constance une mort ho-  
 „ norable pour nos véritables & sain-  
 „ tes loix. “ Aussi tôt qu'il eut achevé  
 de parler, on le traina au supplice. Ceux  
 qui le conduisoient , & qui jusques-  
 là avoient fait paroître quelque dou-  
 ceur envers lui , entrèrent tout d'un  
 coup en fureur , à cause de ce qu'il  
 venoit de dire , & qu'ils attribuoient à  
 orgueil. L'orsqu'il étoit près de mourir  
 sous les coups , il jeta un grand sou-  
 pir , & dit , „ Seigneur , qui connoissez  
 „ toutes choses par une science toute  
 „ sainte , vous voyez qu'ayant pu me  
 „ délivrer de la mort , je souffre dans  
 „ mon corps de cruelles douleurs ; mais  
 „ dans mon ame je sens de la joie  
 „ de les souffrir , parce que je vous  
 „ crains “ . Ainsi mourut ce saint vieil-  
 lard , laissant non seulement aux jeunes  
 hommes , mais encore à toute sa na-  
 tion , un grand exemple de vertu & de  
 fermeté dans le souvenir de sa mort.

Il arriva que l'on prit aussi sept frè-

res avec leur mère ; & le Roi Antiochus voulut les contraindre de manger de la chair de porc contre la défense de la Loi , en les faisant déchirer à coup de fouets & d'escourgées. Mais l'un d'eux qui étoit l'aîné lui dit : „  
„ demandez-vous , & que voulez-vous  
„ apprendre de nous ? Nous sommes  
„ prêts à mourir plutôt que de violer  
„ les saintes loix que Dieu a données  
„ a nos pères. “ Le Roi entrant en colère , commanda qu'on mît sur le feu des poêles & des chaudières d'airain : & lorsqu'elles furent toutes brûlantes , il fit couper la langue à celui qui avoit parlé le premier ; lui fit arracher la peau de la tête , & couper les extrémités des piés & des mains à la vue de sa mère & de ses frères. Après qu'il eut été ainsi mutilé par tout le corps , on l'approcha du feu , & on le fit rotir dans la poêle. Pendant qu'on le tourmentoît ainsi , ses frères avec leur mère s'encourageoient l'un l'autre à mourir généreusement , en disant :  
„ Le Seigneur Dieu considérera la vé-  
„ rité : Il aura pitié de nous & nous  
„ consolera , comme Moyse le promet  
„ dans son Cantique.

Le premier étant mort de cette sorte ,

te, on prit le second ; & après qu'on lui eut arraché la peau de la tête avec les cheveux , on lui demanda s'il vouloit manger des viandes qu'on lui présentoit, avant qu'on lui coupât les membres l'un après l'autre. Mais il répondit en la langue du pays : „ Je n'en „ ferai rien. Ainsi on lui fit souffrir les mêmes tourmens qu'au premier. Etant près de rendre l'Esprit, il dit au Roi : „ Méchant Prince, vous nous „ ôtez la vie présente : mais le Roi du „ ciel & de la terre nous ressuscitera „ un jour pour la vie éternelle, si nous „ mourons pour la défense de ses loix.

Après celui ci, on alla au troisième. On lui demanda sa langue, qu'il présenta aussi tôt : il étendit les mains constamment, & dit avec confiance : „ J'ai reçu ces membres du ciel ; mais „ je les méprise maintenant pour la „ défense des loix de Dieu, parce que „ j'espère qu'il me les rendra un jour. Le Roi & tous ceux de sa suite étoient surpris de voir le courage de ce jeune homme, qui comptoit pour rien les plus grands tourmens.

Le quatrième fut tourmenté de même ; & lorsqu'il alloit rendre l'esprit, il dit au Roi : „ Il nous est avantageux

„ d'être tués par les hommes, parce  
 „ que nous espérons que Dieu nous  
 „ rendra la vie en nous ressuscitant :  
 „ mais pour vous, votre résurrection  
 „ ne sera point pour la vie.

Le cinquième, pendant qu'on le  
 tourmentoit, dit au Roi : „ Vous faites  
 „ maintenant ce que vous voulez, par-  
 „ ce que vous avez en main la puissance,  
 „ ce parmi les hommes, quoique vous  
 „ ne soiez qu'un homme mortel. Mais  
 „ ne vous imaginez pas que Dieu ait  
 „ abandonné notre nation. Attendez  
 „ un peu, & vous verrez sa puissance,  
 „ & de quelle manière il vous tour-  
 „ mentera, vous & votre race.

Le sixième vint après ; & il dit un  
 moment avant que de rendre l'esprit :  
 „ Ne vous trompés pas vous-même.  
 „ Il est vrai que ce sont nos péchés qui  
 „ nous ont attiré les maux extrêmes  
 „ que nous souffrons : mais ne vous  
 „ flattez pas de l'espérance de l'impu-  
 „ nité, après avoir entrepris de faire  
 „ la guerre à Dieu même.

Cependant leur mère, soutenue par  
 l'espérance qu'elle avoit en Dieu,  
 voioit avec une fermeté admirable ses  
 sept enfans périr en un même jour.  
 Elle les encourageoit par des discours  
 pleins

DES SUCCES. D'ALEXAND. 685  
pleins de force & de sagesse; & al-  
liant un courage mâle avec la tendres-  
se d'une mère, elle leur disoit: „ Je  
„ ne sai comment vous avez été for-  
„ més dans mon sein. Car ce n'est point  
„ moi qui vous ai donné l'ame, l'es-  
„ prit, & la vie, ni qui ai assemblé tous  
„ vos membres: mais je sai que le  
„ Créateur du monde qui a formé  
„ l'homme dans sa naissance, & qui a  
„ donné l'être à toutes choses, vous  
„ ren<sup>dra</sup>ra un jour l'esprit & la vie par  
„ sa miséricorde, en récompense de  
„ ce que vous les méprisez maintenant  
„ pour l'amour de ses loix.

Le plus jeune de ces enfans restoit  
encore. Antiochus commença à l'ex-  
horter, & l'assura même avec serment  
qu'il le rendroit riche & heureux, &  
qu'il le mettroit au nombre de ses fa-  
voris, s'il vouloit abandonner les  
loix de ses pères. Mais ce jeune en-  
fant étant insensible à toutes ses pro-  
messes, le Roi appella sa mère, & l'ex-  
horta à donner à son fils un conseil sa-  
lulaire. Elle le lui promit: puis s'ap-  
prochant de l'enfant, & se moquant  
de la cruauté du tyran, elle lui dit en  
la langue du pays: „ Mon fils, ayez  
„ pitié de moi, qui vous ai porté neuf  
„ mois

„ mois, dans mon sein, qui vous ai  
 „ nourri de mon lait pendant trois ans,  
 „ & qui vous ai élevé jusqu'à l'âge où  
 „ vous êtes. Je vous conjure, mon  
 „ cher enfant, de regarder le ciel & la  
 „ terre & tout ce qui y est renfermé,  
 „ & de penser que c'est Dieu qui a fait  
 „ de rien toutes choses, aussi bien que  
 „ le genre humain. Ne craignez point  
 „ ce cruel bourreau; mais montrez-  
 „ vous digne de vos frères, en rece-  
 „ vant la mort de bon cœur, afin que,  
 „ par la miséricorde de Dieu, je vous  
 „ reçoive avec vos frères dans la gloire  
 „ que nous attendons.

Lorsqu'elle parloit encore, le jeu-  
 ne enfant dit tout haut: „ Qu'attendez-  
 „ vous de moi? Je n'obéis point au  
 „ commandement du Roi, mais à  
 „ la loi qui nous a été donnée par  
 „ Moïse. Pour vous, qui êtes l'auteur  
 „ de tous les maux qu'on fait souffrir  
 „ aux Hébreux, vous n'éviterez point  
 „ la main de Dieu. Il est vrai que c'est  
 „ à cause de nos péchés que nous souf-  
 „ frons: mais si le Seigneur notre  
 „ Dieu, pour nous chatier & nous cor-  
 „ riger, s'est mis pour un peu de tems  
 „ en colère contre nous, il s'apaisera  
 „ enfin, & se réconciliera avec les  
 „ ser-

„ serviteurs. Mais vous , le plus mé-  
 „ chant & le plus impie de tous les  
 „ hommes , ne vous flatez pas d'une  
 „ vaine espérance. Vous n'échapperez  
 „ pas au jugement de Dieu , qui peut  
 „ tout & qui voit tout. Quand à mes  
 „ frères , après avoir supporté une  
 „ douleur d'un moment , ils sont en-  
 „ trés dans l'alliance éternelle. A leur  
 „ exemple , j'abandonne volontiers  
 „ mon corps & ma vie pour les loix  
 „ de mes pères ; & je prie Dieu qu'il  
 „ se rende bientôt favorable à notre  
 „ nation ; qu'il vous contraigne par les  
 „ tourmens & les plaies de confesser  
 „ qu'il est le seul Dieu ; & que la co-  
 „ lère qui est tombée justement sur  
 „ notre nation , finisse à ma mort & à  
 „ celle de mes frères.

Le Roi transporté de fureur , & ne  
 pouvant souffrir de se voir insulté , fit  
 tourmenter ce dernier encore plus  
 cruellement que les autres. Ainsi il  
 mourut saintement comme ses frères ,  
 dans une parfaite confiance en Dieu.  
 Enfin la mère souffrit aussi la mort  
 après ses enfans.

Mathathias , avant que de mourir , An. M.  
 fit venir ses cinq fils , & après les avoir 3838.  
 exhortés à combattre vaillamment & Av. J. C.  
 conf. 166.



I. Mac- constamment pour la Loi de Dieu con-  
cab II tre les persécuteurs , nomma Judas  
49 70. pour Général , & Simon pour présider  
Joseph au Conseil. Ensuite il rendit l'esprit ,  
Antiq lib au Conseil. Ensuite il rendit l'esprit ,  
8. c. 12. & fut enterré à Modin dans le sépul-  
cre de ses ancêtres , extrêmement  
pleuré & regretté par tous les fidèles  
Israélites.

Polyb. Antiochus voyant que Paul Emile ,  
apud A- après avoir battu Persée , & fait la  
then. lib conquête de la Macédoine , avoit cé-  
5. pag. lébré des Jeux à Amphipolis sur le  
193. & c. Strymon , eut envie d'en faire autant  
Diod. in à Daphné près d'Antioche. Il en mar-  
Excerpt qua le tems , envoya de tous côtés in-  
Vales. viter des spectateurs , & en attira une  
pag 321. foule prodigieuse. Les Jeux se firent  
avec une pompe & une dépence extra-  
ordinaire , & durèrent plusieurs jours.  
Le personnage qu'il y joua pendant  
tout ce tems-là répondit parfaitement  
au trait de la prophétie de Daniel , qui  
l'appelle un *homme méprisable* : j'en ai  
parlé ailleurs. Il y fit tant d'extrava-  
gances en présence de cette multitude  
infinie de peuple assemblé de différens  
endroits du monde , qu'il s'attira le  
mépris & la risée de tous les assistans :  
plusieurs même en furent si choqués ,  
que pour éviter de voir une conduite

DES SUCCÈS. D'ALEXAND. 689  
si indigne d'un Prince , & si contraire  
aux règles de la bienséance & de la  
pudeur , il ne voulurent plus aller  
aux festins où ils étoient invités de sa  
part.

A peine avoit-il achevé la célébration de ces Jeux , qu'il vit arriver chez lui Tibérius Gracchus , envoyé par les Romains en qualité d'Ambassadeur pour observer quelles étoient ses dispositions. Antiochus le reçut avec tant de politesse & d'amitié , que non seulement cet Ambassadeur ne conçut aucun soupçon contre lui , & ne s'aperçut point qu'il eût sur le cœur ce qui s'étoit passé à Alexandrie , mais qu'il blâma tous ceux qui faisoient contre ce Prince ces sortes de rapports. En effet , outre les autres honnêtetés qu'Antiochus lui fit , il sortit de son palais pour l'y loger , & peu s'en falut qu'il ne lui cédât aussi son diadème. En habile politique il auroit dû se défier de toutes ces honnêtetés : car il est certain qu'Antiochus , dès lors , étoit très résolu à se venger des Romains ; mais il dissimuloit , pour gagner du tems , & s'y mieux préparer.

Pendant qu'Antiochus s'amusoit à Daphné à célébrer des Jeux , Judas jouoit  
I. Mac. cab III. 1. 26 II. VIII. 5-7.

Joseph.  
Antiq 1  
I R. C. 10.

jouoit un rôle bien différent en Judée. Après avoir assemblé son armée, il fit fortifier les villes, rebâtir leurs forteresses, y plaça de bonnes garnisons, & se rendit formidable dans tout le pays. Apollonius, qui étoit Gouverneur de la Samarie pour Antiochus, eut pouvoir arrêter ses progrès, & marcha droit à lui. Judas le battit, le tua, & fit un grand carnage de ses troupes. Séron, autre Commandant, qui s'étoit flatté de venger l'affront fait à son Maître, eut le même sort qu'Apollonius, & , comme lui, fut battu & tué dans le combat.

Antiochus entra en furie, quand il apprit ces deux défaites. Il fit aussitôt assembler toutes ses forces, & avec cette grosse armée il résolut d'aller détruire toute la nation Juive, & de donner leur pays à d'autres. Quand il fut question de paier ses troupes, il ne se trouva pas assez d'argent dans ses coffres : il les avoit épuisés dans les folles dépenses qu'il venoit de faire. Faute d'argent, il falut suspendre la vengeance qu'il vouloit tirer de la nation Juive, & tous les plans qu'il avoit formés pour en venir à bout avec la dernière rapidité.

Il avoit employé des sommes immenses à ses Jeux. Outre cela, il pouvoit la magnificence en toutes sortes de rencontres jusqu'à la profusion dans les présens qu'il faisoit aux particuliers, & à des corps entiers. Fort souvent il donnoit son argent à pleines mains à ceux de sa suite, & à d'autres, quelquefois assez à propos, mais le plus souvent sans raison. Il vérifioit en cela ce que le prophète Daniel avoit prédit de lui : *Qu'il répandroit parmi eux le pillage. le butin, & les richesses; & l'Ecriture dit, qu'il avoit fait des largesses extraordinaires, & qu'il avoit surpassé en magnificence tous les Rois qui l'avoient précédé.* Athénée nous apprend que les fonds d'où il tiroit de quoi fournir à ces dépenses, étoient, en premier lieu le butin qu'il avoit fait en Egypte contre la foi donnée au Roi Philométor Mineur; puis, ce qu'il tiroit de ses amis comme don gratuit; enfin, & cet article étoit le plus considérable, le pillage d'un grand nombre de temples où il avoit exercé ses sacrilèges.

Outre l'embarras où le jettoit la disette d'argent, il en avoit encore d'autres qui venoient, selon la prédiction de Daniel, *des nouvelles de l'O-*  
*rient* locum.

Joseph.  
Antiq.  
lib. 11.  
cap. 11.

Dan.  
11. 24.

I. Mac-  
cab. III.  
30.

Athen.  
lib. 9.  
p. 195.

Dan.  
11. 44.  
& Hié-  
ron. in  
hunc

*vient d' de l'Aquilon qui le troubloient.*

I Mac-  
cab. III.  
29.

Car, au Nord, Artaxias, roi d'Arménie, s'étoit revolté contre lui; & dans la Perse, qui étoit à l'Orient, on ne lui paioit plus de tribus régulièrement. Là, aussi bien que dans presque tout le reste de ses Etats, tout étoit, pour ainsi dire, bouleversé par la nouvelle ordonnance qui leur ôtoit leurs anciennes coutumes, & y établissoit à leur place celle des Grecs, dont il s'étoit entêté. Ces agitations caufoient du desordre par raport aux paiemens, qui dans ce riche & vaste Empire s'étoient faits jusques-là fort régulièrement, & avoient toujours fourni aux grandes dépenses qu'il y falloit faire.

Pour remédier à cet embarras, aussi bien qu'à quelques autres, il résolut de partager ses troupes en deux : de donner une de ses armées à Lyfias, qui étoit de la famille roiale, pour domter les Juifs; & de mener l'autre lui même en Arménie, & ensuite en Perse, pour rétablir ses affaires, & remettre l'ordre dans ces provinces. Il laissa donc effectivement à Lyfias le Gouvernement de tout ce qui étoit en deçà de l'Euphrate, & le soin de l'éducation de son fils, qui n'avoit que sept

I. Mac-  
cab. III.  
31-60. &  
IV. 1-25.  
II. VIII.  
8-28.  
Joseph  
Antiq.  
lib. 12  
cap. 11.  
Appian  
in Syr.  
pag. 117.  
Hierron.  
in Dan.  
II. 44.

sept ans, & qui fut appelé dans la suite *Antiochus Eupator*. Après avoir passé le mont Taurus, il entra en Arménie, battit Artaxias, & le fit prisonnier. Il passa de là en Perse, où il crut n'avoir qu'à prendre le tribut de cette riche province, & de celles qui étoient au voisinage. Il se flatoit d'y trouver de quoi remplir son trésor, & remettre toutes les affaires sur un aussi bon pié qu'elles eussent jamais été.

Pendant qu'il rouloit tous ces projets dans sa tête, Lyfias de son côté songeoit à exécuter les ordres qu'il lui avoit laissés, & sur tout ceux qui regardoient les Juifs. Le Roi lui avoit commandé de les exterminer entièrement, & de n'en pas laisser un seul dans le pays, où il mettroit ensuite de nouveaux habitans, à qui il distribueroit les terres par sort. Il crut devoir faire d'autant plus de diligence dans cette expédition, qu'il apprenoit tous les jours les progrès que faisoit Judas, qui s'aggrandissoit en soumettant toutes les places dont il approchoit.

Philippe, à qui Antiochus avoit laissé le Gouvernement de la Judée, voyant

voiant les succès de J. das. avoit dé-  
 péché des exprès pour en donner avis  
 à Ptolémée Macron Gouverneur de  
 la Célé Syrie & de la Palestine , dont  
 la Judée étoit une dépendance ; &  
 l'avoit pressé par ses lettres de pren-  
 dre des mesures pour soutenir les in-  
 térêts de leur commun Maître dans  
 cette conjoncture importante. Macron  
 avoit communiqué ses avis & ses let-  
 tres à Lyfias. On résolut là dessus  
 d'envoier incessamment une armée en  
 Judée. Ptolémée Macron fut nommé  
 pour y commander en chef. Il choi-  
 sit Nicanor son intime ami , pour son  
 Lieutenant-Général , l'envoia devant  
 avec vingt mille hommes , & lui don-  
 na Georgias , vieil Officier d'une expé-  
 rience consommée , pour l'assister. Ils  
 entrèrent dans le pays , & furent bien-  
 tôt suivis de Ptolémée , avec le reste  
 des troupes destinées à cette expédi-  
 tion. L'armée , après la jonction , vint  
 camper à Emmaüs près de Jérusalem.  
 Elle consistoit en quarante mille hom-  
 mes d'infanterie , & sept mille che-  
 vaux.

Il s'y rendit aussi une autre espèce  
 d'armée : c'étoient des marchands , qui  
 venoient acheter les esclaves qu'ils  
 com-

comptoient qu'on feroit dans cette guerre. Nicanor, qui s'étoit proposé de lever par là de grosses sommes d'argent, & même assez pour paier les deux mille talens que le Roi devoit encore aux Romains de l'ancien Traité de Sipyle, fit publier dans tous les pays voisins, qu'on vendroit les prisonniers qu'on feroit dans cette guerre, & qu'on en auroit quatre vingts-dix pour un talent. Effectivement on avoit résolu de passer au fil de l'épée tous les hommes faits, & de mettre tout le reste dans l'esclavage; & cent quatre-vingts mille têtes de ces derniers, au prix qu'on vient de dire, auroient fait la somme dont il s'agit. Les marchands donc, voyant qu'il y auroit beaucoup à gagner pour eux, parce que ce prix étoit fort bas, s'y rendirent en foale avec des sommes considérables. On compte qu'il y en avoit jusqu'au nombre de mille, tous gros marchands, qui vinrent au camp des Syriens dans cette occasion; sans compter leurs valets, & les gens dont ils avoient besoin pour conduire les esclaves qu'ils devoient acheter.

Six millions.

Mille écus.

Judas & ses freres, voyant le danger dont ils étoient menacés à l'approche



che d'une si puissante armée, qu'ils fa-  
voient avoir reçu ordre d'exterminer  
entièrement leur nation , résolurent  
de se défendre courageusement ; de  
combattre pour eux mêmes , pour leur  
Loi, & pour leur liberté ; & de vain-  
cre ou de mourir les armes à la main.  
Ils partagèrent les six mille hommes  
qu'ils avoient en quatre corps de quin-  
ze cens hommes chacun. Judas se mit  
à la tête du premier, & donna le com-  
mandement des trois autres à ses fre-  
res. Ensuite il les mena à Maspha, pour  
y offrir tous ensemble leurs prières à  
Dieu , & implorer son secours dans  
le danger extrême auquel ils se tou-  
voient exposés. Il choisit cet endroit,  
parce que Jérusalem étant entre les  
mains de leurs ennemis , & le Sanc-  
tuaire foulé aux piés, ils ne pouvoient  
s'y assembler pour cet acte de reli-  
gion ; & Maspha leur parut l'endroit  
le plus propre pour s'acquitter de ce  
devoir , parce que c'étoit un lieu où  
l'on servoit Dieu avant la fondation  
du temple.

Judic  
20.1.2  
Reg. 7.5.

Voilà deux armées prêtes à en ve-  
nir aux mains , avec un nombre bien  
inégal , & des dispositions encore plus  
différentes. Elles conviennent en un  
point ,

point, c'est que toutes deux comptent également sur une victoire assurée, l'une parce qu'elle a des troupes nombreuses, aguerries, commandées par des Chefs également braves & expérimentés; l'autre, parce qu'elle met toute sa confiance dans le Dieu des armées.

Après la proclamation faite selon la \* loi, Que ceux qui avoient bâti cette année-là une maison, ou épousé une femme, ou planté une vigne, ou qui avoient peur, pourroient se retirer; les six mille hommes de Judas se trouverent réduit à la moitié. Cependant ce vaillant Capitaine du peuple de Dieu résolu de combattre la nombreuse armée des ennemis avec cette poignée de gens, & d'en abandonner l'événement à la Providence, s'avança avec sa petite troupe, vint camper tout proche de l'ennemi, & déclara à ses gens, après les avoir animés par tous les motifs que la conjoncture présente lui fournissoit, qu'il avoit dessein de livrer bataille aux Syriens le lendemain, & qu'ils eussent à s'y préparer.

Mais, sur l'avis-qu'il reçut le soir que Gorgias avoit été détaché du camp ennemi avec cinq mille hommes d'in-

\* Deuter.  
ron. 20.  
§ &c.

fanterie & mille chevaux , toutes troupes choisies , & qu'il leur faisoit prendre des détours que lui enseignoient les Juifs apostats , dans le dessein de venir le surprendre cette nuit-là dans son camp : il ne se contenta pas de parer le coup qu'on lui vouloit porter , il se servit du stratagème de l'ennemi même contre lui ; & son dessein lui réussit. Car , quittant son camp sur le champ , & le laissant tout vuide , il alla donner sur celui de l'ennemi affoibli par le détachement de ses meilleures troupes , & y jeta si bien la confusion & l'épouvante , qu'on le lui abandonna par la fuite , en y laissant trois mille Syriens tués.

Comme Gorgias & son détachement étoient encore à craindre , Judas , en homme qui entend la guerre , retint ses troupes , & les empêcha de s'abandonner au pillage ou à la poursuite de l'ennemi , jusques à ce qu'ils eussent encore défait ce corps-là. Il y réussit sans combat. Gorgias , après avoir manqué Judas dans son camp , & l'avoir cherché inutilement dans les montagnes où il crut qu'il se seroit retiré , revint enfin au camp ; & le trouvant en feu , & l'armée débandée & en fuite , il ne fut pas

pas le maître de ses soldats. Ils jettèrent leurs armes, & s'enfuirent aussi. Alors Juda & sa troupe les poursuivirent vivement, & leur tuèrent plus de monde qu'ils n'en avoient tué dans le camp; de sorte qu'en tout il demeura sur la place neuf mille Syriens, & la plupart de ceux qui se sauvèrent furent blessés ou estropiés.

Après cela Judas ramena ses gens recueillir les dépouilles du camp, où ils trouvèrent de grandes richesses : & plusieurs de ceux qui étoient venus comme à une Foire pour acheter les Juifs, furent pris avec leur argent, & vendus eux-mêmes. Le lendemain, qui étoit le Sabbat, fut célébré avec beaucoup de religion. On s'y livra à une sainte joie, & on rendit à Dieu des actions de grâces solennelles de la grande & signalée délivrance qu'il venoit de leur accorder.

On voit ici sensiblement ce que c'est qu'un bras de chair contre le bras du Tout-puissant, de qui seul dépend le sort des batailles. Il est bien évident que Judas sentoît toute sa foiblesse. *Comment pourrons-nous subsister devant eux, disoit-il à Dieu avant le combat, si vous-même ne nous assistez ?* Et il n'est

pas moins évident qu'il comptoit sur un succès assuré. *La victoire*, avoit-il dit auparavant, *ne dépend point de la grandeur des armées, mais c'est du ciel que nous vient toute la force.* Mais avec cette pleine confiance en Dieu, Judas emploie tout ce que la science la plus parfaite de la guerre & la prudence la plus consommée pouvoient imaginer de plus propre à lui faire vaincre les ennemis. Modèle admirable pour les Généraux ! Prier humblement, parce que tout dépend de Dieu : agir vivement, comme si tout dépendoit de l'homme. Nous avons encore, grâces à Dieu, des Généraux qui se font gloire de penser ainsi ; & qui à la tête d'armées nombreuses, composées de soldats les plus braves qui furent jamais, aussi bien que d'Officiers & de Commandans d'un courage & d'un zèle qui ont peu d'exemples, ne comptent point sur tous ces avantages humains, mais uniquement sur la protection du Dieu des armées.

II Mac- Judas, animé par l'importante vic-  
cab. VIII. toire qu'il venoit de remporter, &  
30-33. renforcé par un grand nombre de trou-  
pes que ce succès lui attira, se servit de  
cet avantage pour accabler ses autres

enq.

ennemis. Sachant que Timothée & Bacchid, deux Lieutenans d'Antiochus, assembloient des troupes contre lui, il marcha à eux, les défit dans une grande bataille, & leur tua plus de vingt mille hommes.

— Lyfias aiant appris le mauvais succès des armes du Roi en Judée, & les grandes pertes qu'on y avoit faites, fut bien surpris & bien embarrassé. Néanmoins, comme il favoit combien le Roi avoit à cœur d'exterminer cette nation, il fit de grands préparatifs pour une nouvelle expédition contre les Juifs. Il mit sur pié une armée de soixante mille hommes d'infanterie, & de cinq mille chevaux, tous gens de courage, se mit lui-même à leur tête, & les mena en Judée, résolu de ruiner entièrement le pays, & d'exterminer les habitans.

Il vint camper à Bethsura, ville située au midi de Jérusalem, vers la frontière d'Idumée. Judas l'y vint chercher à la tête de dix mille hommes; & ne doutant point de l'assistance de Dieu, il livra la bataille avec une armée si inférieure en nombre, tua cinq mille hommes des ennemis, & mit le reste en fuite. Lyfias, effraié

An. M.  
3839.  
Av. J.C.  
165.  
I. Mac.  
cab. IV.  
26-35.  
Joseph.  
Antiq.  
lib. 12.  
cap. 11.

de la valeur des soldats de Judas , qui se battoient avec un courage intrépide résolu de vaincre ou de mourir , ramena à Antioche son armée battue ; dans le dessein pourtant de les venir attaquer de nouveau l'année suivante avec une armée encore plus nombreuse.

- I. Mac- cab. IV. 36. 61. & V. 1. 2. II. X. 7-8. Joseph. Antiq. lib. 12. cap. 11. Cette retraite de Lyfias laissant Judas maître de la campagne , il profita de ce repos pour aller à Jérusalem tirer le Sanctuaire des mains des payens, le purifier , & le dédier de nouveau au service de Dieu. La solennité de cette Dédicace dura huit jours , qui se passèrent en actions de grâces pour la délivrance que Dieu leur avoit accordée ; & il fut ordonné qu'on en renouveleroit la célébration tous les ans. Les peuples voisins , jaloux de la prospérité des Juifs, se liguerent ensemble pour les perdre , & résolurent de se joindre à Antiochus pour exterminer entièrement cette nation.
- An. M. 3840. Av. J. C. 164. I. Mac- cab. VI. 1. 16. II. IX. 1-19. Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 145. Ce Prince étoit passé en Perse , pour recueillir le tribut qu'on avoit manqué de paier régulièrement. Il fut averti que la ville d'Elymaïde passoit pour avoir de grandes richesses en or & en argent ; & sur tout que dans un temple de

de cette ville, d'édifié selon Polybe à Appian.  
 Diane, & selon Appien à Venus, il y <sup>in Syr.</sup>  
 avoit des trésors immenses. Il y alla, <sup>p. 131.</sup>  
 dans le dessein de prendre la ville, &  
 de la piller avec son temple, de même  
 qu'il en avoit usé à l'égard de Jérusa-  
 lem. Comme on fut averti de son des-  
 sein, les habitans de la campagne & les  
 bourgeois de la ville prirent les armes  
 pour défendre leur temple, & le re-  
 poussèrent honteusement. Il se retira à  
 Ecbatane, outré de cette disgrâce.

Pour surcroit de douleur, il y reçut  
 la nouvelle de ce qui venoit d'arriver  
 en Judée à Nicanor & à Timothée.  
 Transporté de rage il se mit en chemin  
 pour venir en diligence faire sentir à  
 cette nation les effets les plus terribles  
 de sa colère, ne respirant tout le long  
 du chemin que menaces, & ne parlant  
 que de ruine & de destruction totale.  
 En s'avancant ainsi vers la Babylonie  
 qui se trouvoit sur sa route, il reçut de  
 nouveaux couriers, qui lui appor-  
 toient la nouvelle de la défaite de Ly-  
 sias, & qui lui apprirent comment les  
 Juifs avoient repris le temple, abbatu  
 les autels & les idoles qu'il y avoit mi-  
 ses, & rétabli leur ancien culte. A ces  
 nouvelles sa rage redouble. Il com-



mande à son cocher de le mener à toute bride afin d'arriver plutôt sur les lieux , & d'assouvir sa vengeance , menaçant de faire de Jérusalem le sépulchre de toute la nation Juive, & de n'en pas laisser un seul. A peine eut-il prononcé ce blasphème , que la main de Dieu le frapa. Il fut attaqué d'une effroyable douleur dans les entrailles , & d'une colique qui le tourmentoit cruellement. *Et ce fut avec beaucoup de justice*, dit l'Écriture ; *puisque'il avoit dévoré lui-même les entrailles des autres par un grand nombre de nouveaux tourmens.*

Mais ce premier coup n'abbattit point encore son orgueil. Au contraire , se laissant aller aux transports de sa fureur , & ne respirant que feu & animosité contre les Juifs , il commanda qu'on hâtât son voyage. Lors que ses chevaux couroient avec impétuosité , il tomba de son chariot , & eut tout le corps froissé , & les membres tous meurtris de cette chute. Il falut le mettre dans une litière , où il souffrit des tourmens horribles. Il sortoit des vers de son corps , toutes les chairs luiomboient par pièces avec une odeur si effroyable , que toute l'armée n'en pouvoit souffrir la puanteur. Ne pouvant  
lui-

lui-même la supporter, *Il est juste*, s'écria-t-il, *que l'homme soit soumis à Dieu, & que celui qui est mortel ne s'égale pas au Dieu souverain.* Reconnaissant que c'étoit la main du Dieu d'Israël qui le frappoit à cause des maux qu'il avoit faits dans Jérusalem, il promet de combler son peuple de faveurs, d'enrichir de dons précieux le saint temple de Jérusalem qu'il avoit pillé, de fournir de ses revenus les dépenses nécessaires pour offrir des sacrifices, de se faire lui-même Juif, & de parcourir toute la terre pour publier la toute puissance de Dieu. Il espéroit fléchir sa colère par ces magnifiques promesses, que la vivacité des douleurs présentes & la crainte des maux futurs arrachioient de sa bouche, non de son cœur. *Mais*, a ajoute l'Ecriture, *ce scélérat prioit le Seigneur, de qui il ne devoit point recevoir miséricorde.* En effet, ce <sup>b</sup> meurtrier & ce blasphémateur (ce sont les noms que le saint Esprit substitue au surnom d'*Illustre* que les hommes avoient donné à ce Prince) frappé d'une horrible

G g s                      plaie,

a Orabat autem hic scelestus Dominum, à quo non esset, misericordiam consecutus.

b Igitur homicida & blasphemus pessimè percussus, & ut ipse alios tractaverat... nulerabili obitu vita functus est.

plaie, & traité comme il avoit traité les autres, finit sa vie criminelle par une misérable mort \*.

Avant que de mourir, il avoit fait venir Philippe son frère de lait & son favori, & lui avoit donné la Régence de Syrie pendant la minorité de son fils, âgé pour lors de neuf ans. Il lui avoit mis entre les mains sa couronne, le sceau de l'Empire, & toutes les autres marques de la roiauté; en lui recommandant sur tout d'employer tous ses soins à élever son fils de la manière la plus propre, à lui enseigner l'art de régner, & de gouverner les peuples avec justice & modération. Ce sont des documens, que la plupart des Princes ne donnent à leurs enfans qu'en mourant, après leur avoir donné pendant toute leur vie des exemples tout contraires. Philippe prit le soin de faire transporter le corps du Roi à Antioche. Ce Prince avoit régné onze ans.

*\* Polybe atteste ce fait, & dit qu'Antiochus tomba dans un délire continuel, croyant avoir toujours devant les yeux des spectres, qui lui reprochoient ses crimes. Cet Historien, à qui les saintes Ecritures étoient inconnues, assigne pour cause de cette punition l'entreprise sacrilège que ce Prince avoit formée contre le Temple de Diane à Elymaïde. Polyb. in Excerpt, Vales. p. 145.*

## §. IV.

*Prophéties de Daniel qui regardent Antiochus Epiphane.*

COMME Antiochus Epiphane fut un grand persécuteur du peuple de Dieu qui formoit l'Eglise Judaïque, & qu'il est la figure de l'Antechrist qui doit opprimer dans la suite des siècles l'Eglise Chrétienne; la prophétie de Daniel s'étend beaucoup plus sur ce Prince que sur aucun des autres dont elle parle. Cette prophétie a deux parties, dont l'une regarde ses guerres avec l'Egypte, & l'autre la persécution qu'il a faite au peuple Juif. Nous les traiterons séparément, en réunissant les divers endroits où il en est parlé.

I. GUERRES D'ANTIOCHUS EPIPHANE  
CONTRE L'EGYPTE, PREDITES  
PAR LE PROPHETE DANIEL.

*Un Prince méprisé, ou méprisable, lui* Dan.ch.  
*succédera, (à Séleucus Philopator) à* XI.verf.  
*qui l'on ne donnera point les honneurs de la* 21.  
*roiauté. Il viendra en secret; & il se ren-*  
*dra maître du royaume par fraude. Ce ver-*  
*set, qui désigne l'avénement d'Antio-*

chus à la Couronne , a été expliqué ci-devant.

- V. 22. *Les forces de ceux qui auront inondé la Syrie, seront renversées dès qu'il ( Antiochus Epiphane ) paroitra: elles seront détruites, aussi bien que le Chef de ce parti.* Héliodore meurtrier de Séleucus & ses partisans, aussi bien que ceux du Roi d'Egypte qui avoient quelques desseins sur la Syrie, furent vaincus par les forces d'Attale & d'Eumène, & dissipés par l'arrivée d'Antiochus, dont la présence déconcerta tous leurs desseins. Par le Chef du parti, on peut entendre, ou Héliodore chef du complot qui avoit ôté la vie à Séleucus, ou plutôt Ptolémée Epiphane roi d'Egypte, qui périt par une conspiration de ses propres sujets dans le tems même qu'il songeoit à porter la guerre en Syrie. Ainsi la Providence fit disparaître ce puissant adversaire, pour applanir les voies à Antiochus, & le conduire sur le trône.

Il paroît que le Prophète, dans les versets suivans, désigne assez clairement les quatre diverses expéditions d'Antiochus dans l'Egypte.

# Prémière Expédition d'Antiochus en Egypte.

*Et après avoir fait amitié avec lui ,* V. 23.  
 ( avec Ptolémée Philométor son neveu, roi d'Egypte ) *il le trompera , il s'avancera dans l'Egypte , & prévaudra avec peu de troupes.* Antiochus , quoiqu'il eût déjà des desseins de guerre dans le cœur, conservoit pourtant les dehors d'amitié avec le Roi d'Egypte. Il envoya même Apollonius à Memphis à la fête du couronnement du jeune Philométor , pour marquer la part qu'il y prenoit. Mais bientôt après , sous prétexte de défendre son Neveu , il marcha contre l'Egypte avec une armée encore médiocre , en comparaison de celles qu'il y mena dans la suite. Le combat se donna près de Péluse. Antiochus prévalut , & remporta la victoire : après laquelle il retourna à Tyr. Et c'est à quoi se termina sa première expédition.

# Seconde Expédition d'Antiochus en Egypte.

*Il entrera dans les riches provinces de* V. 24.  
*l'Egypte dans le tems qu'elles jouiront d'une*  
*paix profonde ; & il fera ce que ne firent*  
*ja-*

*jamais ses pères ni ses ayeux. Il partagera à ses troupes le butin, les dépouilles, & les richesses de ce royaume. Il formera des entreprises contre les villes les plus fortes. Mais cela ne durera qu'un tems.*

✓.25. *Sa force se réveillera ; son cœur s'animera contre le roi du midi, de l'Égypte. Il l'attaquera avec une grande armée : le Roi du midi armera puissamment pour faire la guerre avec de fortes & nombreuses troupes : mais il ne se soutiendra pas, parce qu'on formera des desseins contre lui.*

✓.26. *Ceux qui mangeront avec lui, avec le Roi d'Égypte, le ruineront. Son armée sera accablée, & un grand nombre des siens mis à mort.*

On reconnoît dans ces trois versets les principaux caractères de la seconde expédition d'Antiochus contre l'Égypte : Ses nombreuses armées, ses rapides conquêtes, les riches dépouilles qu'il en emporta, la dissimulation & la fourbe dont il commença d'user à l'égard de Ptolémée.

Antiochus, après avoir employé tout l'hiver à faire de nouveaux préparatifs de guerre pour une seconde expédition en Égypte, l'attaqua par mer & par terre dès que la saison le per-

permit. „ Il entra, dit l'Auteur du Li-  
 „ vre des Maccabées, dans l'Egypte  
 „ avec une puissante armée, avec des  
 „ chariots, des éléphants, de la cava-  
 „ lerie, & un grand nombre de vais-  
 „ seaux. Ptolémée eut peur devant  
 „ lui, & il s'enfuit avec perte de beau-  
 „ coup des siens. Et Antiochus prit les  
 „ villes les plus fortes de l'Egypte, &  
 „ s'enrichit de ses dépouilles.

I. Mac-  
 cab. I.  
 17-20.

Daniel, quelques versets après,  
 prédit le même événement dans un dé-  
 tail encore plus circonstancié.

*Le Roi du midi combattra contre lui (il s'agit de Ptolémée) au tems qui a été  
 marqué; & le Roi de l'aquilon (Antio-  
 chus) marchera contre lui comme une tem-  
 pête avec une multitude de chariots & de  
 gens de cheval, & avec une grande flotte.*

✓.40.

*Il entrera dans ses terres, il ravagera  
 tout, & il passera au travers de son pays.*

✓.41.

*Il étendra sa main contre les provinces,  
 & le pays d'Egypte n'échappera point.*

✓.42.

*Il se rendra maître des trésors d'or &  
 d'argent, & de tout ce qu'il y a de plus  
 précieux dans l'Egypte.*

✓.43.

En comparant le récit des Macca-  
 bées avec la prédiction de Daniel, on  
 trouve une parfaite ressemblance, si ce  
 n'est que le Prophète est encore plus  
 clair



clair & plus précis que l'historien.

In Ex-  
cerpt Va-  
les pag.  
310.

Diodore dit qu'Antiochus, après cette victoire, se rendit maître de toute l'Egypte. Du moins il s'en falut peu. Car toutes les villes, à l'exception d'Alexandrie, ouvrirent leurs portes au Vainqueur. Il fit la conquête de l'Egypte avec une facilité étonnante, & *exécuta ce que ses pères & ses ayeux n'avoient jamais pu faire.*

Ptolémée lui-même se remit ou tomba entre les mains d'Antiochus, qui le traita d'abord avec bonté, mangea avec lui familièrement, parut embrasser ses intérêts, & lui laisser la possession de son royaume, mais en retenant Péluse qui en étoit la clé. Car il n'affectoit tous ces dehors d'amitié que pour le tromper, & pour le perdre plus sûrement. *Ceux qui mangeront avec lui le ruineront.*

Antiochus ne demeura pas pour lors longtemps en Egypte. Le bruit d'une revolte générale des Juifs l'obligea de marcher contr'eux.

Cependant les habitans d'Alexandrie, irrités que Philométor eût fait alliance avec Antiochus, mirent sur le trône en sa place Evergète son cadet.

Antiochus, qui eut avis de ce qui  
s'é-

s'étoit passé à Alexandrie, en prit occasion de revenir encore en Egypte, sous prétexte de rétablir le Roi déposé, mais en effet pour se rendre maître absolu du royaume.

### Troisième Expedition d'Antiochus en Egypte.

*Ces deux Rois auront le cœur attentif V. 27. à se faire du mal l'un à l'autre : étant assis à la même table, ils diront des paroles pleines de mensonge, & il ne réussiront point, parce que la fin est différée en un autre tems.*

*Antiochus retournera en son pays avec V. 28. de grandes richesses.*

Il seroit difficile de mieux caractériser la troisième expédition d'Antiochus. Ce Prince, ayant appris que les Alexandrins avoient mis sur le trône Evergète, revint en Egypte sous le spécieux prétexte de rétablir Philométor : *per honestam speciem majoris Ptolemæi reducendi in regnum.* Après avoir vaincu les Alexandrins à Péluse dans un combat naval, il mit le siège devant Alexandrie. Mais comme il traînoit en longueur, il se contenta de se rendre de nouveau maître du reste de l'Egypte au nom de son Neveu, pour les intérêts

Liv. lib.  
44. n. 19.

Liv. lib.  
de 45. n. 13.

de qui il faisoit entendre qu'il travail-  
loit : *cui regnum quæri suis viribus simula-*  
 Hieron. *bat* Ils se virent pour lors à Memphis :  
 in Dan. ils mangeoient ensemble : ils se par-  
 loient avec toutes les apparences d'une  
 amitié sincère. L'onc'e paroissoit plein  
 de zèle pour son Neveu, & le Neveu  
 plein de confiance pour son Onc'e :  
 mais il n'en étoit rien : de part & d'au-  
 tre c'étoit pure grimace. L'Oncle son-  
 Liv. ibid. geoit à opprimer son Neveu : *cui re-*  
*gnum quæri suis viribus simulabat, ut mox*  
*victricem aggrediretur* ; & le Neveu qui  
 s'aperçut bien de son dessein, *volunta-*  
*tis ejus non ignarus*, songea dès lors à  
 faire son accommodement avec son  
 frere. Ainsi ils ne réussirent point de part  
 ni d'autre à se tromper. Il n'y eut en-  
 core rien de décidé, & Antiochus re-  
 tourna en Syrie.

#### Quatrième Expédition d'Antiochus contre l'Egypte.

N. 29. Il retournera quelque tems après, &  
 reviendra vers le midi, mais ce dernier  
 voiage ne ressemblera pas au premier.

W. 30. Des vaisseaux de Cethim viendront  
 contre lui. Il sera percé de douleur & de  
 dépit. Il s'en retournera, & il répandra  
 son indignation contre l'alliance du San-  
 tuaire.

*Quaire.* C'est ainsi qu'on lit dans l'hébreu. La Vulgate porte : *Les Romains viendront contre lui sur des vaisseaux : il sera frappé, il retournera, & il répandra, &c.*

Antiochus, sur la nouvelle que les deux freres s'étoient réconciliés, leva le masque, & déclara alors ouvertement qu'il prétendoit à l'Egypte pour lui-même. Et pour soutenir ses prétentions, *il retourna vers le midi*, c'est-à-dire en Egypte : mais il n'y réussit pas comme auparavant. Comme il s'avançoit pour former le siège d'Alexandrie, Popilius & les autres Ambassadeurs Romains, qui étoient arrivés sur une flotte composée de vaisseaux Macédoniens ou Grecs (c'est ce que signifie le mot hébreu *Kittim*) qu'ils avoient trouvé à l'île de Délos, l'obligèrent de mettre bas les armes, & de sortir de l'Egypte. Il obéit, mais *plein de douleur & de dépit, & il répandit son indignation sur la ville & le temple de Jérusalem*, comme on va le voir.

Liv. lib.  
45. n. 10.

Quand le Prophète auroit été témoin de cet événement, auroit-il pu le marquer d'une manière plus claire & plus précise ?

## II. PERSECUTIONS CRUELLES EXERCÉES PAR ANTIOCHUS CONTRE LES JUIFS, ET PREDITES PAR LE PROPHÈTE DANIEL.

J'AI RAPORTÉ & expliqué ailleurs la description que fait le Prophète Daniel du règne d'Alexandre le Grand, & de ses quatre Successeurs :

Dan.  
ch. IV.  
vers. 5.

¶. 8.

¶. 9.

*Un bouc viendra de l'Occident, qui parcourra tout le monde sans toucher la terre... Peut-on mieux designer la rapidité des conquêtes d'Alexandre ? Ce bouc ensuite deviendra extrêmement grand : après quoi sa grande corne se rompra, & il s'élèvera quatre cornes en sa place, qui regarderont les quatre vents du ciel. Ce sont les quatre Successeurs d'Alexandre. De l'une de ces quatre cornes il en sortira une petite, qui s'agrandira fort vers le midi, vers l'orient, & contre la force. C'est Antiochus Epiphane, qui remporta plusieurs victoires vers le midi & l'orient, & qui s'éleva beaucoup contre la force, c'est-à-dire contre l'armée du Seigneur & le peuple Juif, dont Dieu étoit le protecteur & la force.*

Le Prophète marque ensuite la guerre qu'Epiphane déclara au peuple de Dieu,

Dieu, aux Prêtres du Seigneur, à ses Loix, à son Temple.

*Il élèvera sa grande corne jusqu'aux armées du ciel, & il fera tomber plusieurs de ceux qui étoient comme des étoiles, & il les foulera aux piés. Il s'élèvera même jusqu'au Prince de cette armée, jusqu'à Dieu : il lui ravira son sacrifice perpétuel. & il deshonorera le lieu de son Sanctuaire. La puissance lui sera donnée contre le sacrifice perpétuel à cause des péchés des hommes ; & la vérité sera renversée sur la terre. Il entreprendra tout, & tout lui réussira.*

Daniel donne plus d'étendue à cette même prophétie dans le chapitre XI.

*Son cœur se déclarera contre l'alliance sainte : il fera beaucoup de maux... Il retournera, & concevra une grande indignation contre l'alliance du Sanctuaire.*

Pendant le siège d'Alexandrie, il avoit couru un bruit qu'Antiochus étoit mort, & on avoit accusé les Juifs d'en avoir témoigné beaucoup de joie. Il marcha contre leur ville, la prit de force, & y commit toutes les violences que lui inspira sa fureur. Il y eut environ \* quarante mille hommes de tués, & autant de vendus dans l'espace de trois jours. Antiochus monta au temple,

W. 10.

W. 11.

W. 12.

Chap. XI.

W. 28.

W. 30.

I. Mac-

cab. I.

II. V. 5.

21.

Joseph.

lib. de

Maccab.

&c

\* Ce

nombre

est dou-

blé dans

les Mac-

cabées.

temple, le fouilla, & en tira tous les vases, les trésors, & les ornemens précieux.

I. Mac cab. I. 30. 34. II. V. 24-26. Quand Popilius l'eut obligé de sortir d'Egypte, outré de fureur il fit tomber sa colere sur les Juifs. Il envoya contr'eux Apollonius, avec ordre de faire mourir tous les hommes en âge de porter les armes, & de vendre les femmes & les enfans. Apollonius fit main basse sur tout ce qu'il trouva à Jérusalem, brula la ville, abattit les murailles, & emmena captifs les femmes & les enfans.

W. 30. *Il reviendra, & il pensera à ceux qui ont abandonné l'alliance du Sanctuaire.*

W. 31. *Des hommes puissans viendront de sa part, & souilleront le Sanctuaire du Dieu fort. Ils feront cesser le sacrifice perpétuel, & ils mettront dans le temple l'abomination de*

W. 32. *la désolation. Et les impies contre l'alliance useront de déguisemens.*

I. Mac cab. I. 43 &c. II Mac IV. 7. &c. & VI. 1. &c. Antiochus se déclara ouvertement pour tous ceux qui renoncèrent à la Loi. Aiant donné une Ordonnance qui obligeoit tous les Juifs de changer de religion sous peine de la vie, il envoya à Jérusalem des Officiers avec ordre de souiller le temple, & d'y faire cesser le culte du Seigneur. Ils dédièrent ce temple

ple à Jupiter Olympien , & y placèrent sa statue. Ils érigèrent dans toute la ville des temples , & des autels profanes , & contraignirent les Juifs d'y sacrifier , & de manger des viandes immolées aux Idoles. Plusieurs, par la crainte des supplices , firent semblant de consentir à tout ce qu'on demandoit d'eux , & portèrent même les autres à imiter leur déguisement pour couvrir leur lâche apostasie.

*Antiochus engagera par ses caresses les prévaricateurs de l'alliance à faire semblant d'embrasser l'idolâtrie : mais le peuple qui connoitra son Dieu , s'attachera fortement à la Loi , & fera ce quelle ordonne.* Il est aisé de reconnoître ici le vieillard Eléazar , les sept frères Maccabées avec leur mère , & beaucoup d'autres d'entre les Juifs , qui résistèrent courageusement aux ordres impies du Roi.

*Ceux qui seront savans parmi le peuple en instruiront plusieurs , & ils seront tourmentés par l'épée , par la flamme , par la captivité , & par des brigandages qui dureront plusieurs jours.* Ceci regarde principalement Mathathias & ses fils.

*Et après qu'ils seront abbattus , ils se relèveront par un petit secours , & plusieurs se joindront à eux secrètement & sans bruit.*

Ma-



Mathathias & Judas Maccabée soutinrent la nation opprimée & la religion presque généralement abandonnée, avec de si petites forces, qu'on ne peut considérer que comme un miracle le succès que Dieu donna à leurs armes & à leurs travaux. Leur troupe se grossit peu à peu, & devint ensuite fort considérable.

✠. 35. *Il y en aura entre ces servans qui succomberont, afin que passant par le feu de la tribulation, ils deviennent purs & blancs de plus en plus, jusqu'au tems prescrit, par ce qu'il y a encore un autre tems. Les souffrances & la mort de ceux qui refusèrent constamment d'obéir au Roi, furent leur gloire & leur triomphe.*

✠. 36. *Le Roi agira selon qu'il lui plaira : il s'élèvera, & il portera le faste de son orgueil contre tout dieu. Il parlera insolemment contre le Dieu des dieux. Il réussira jusqu'à ce que la colère de Dieu soit accomplie, parce qu'il a été ainsi arrêté.*

✠. 37. *Il n'aura aucun égard au dieu de ses pères : il sera dans la passion des femmes : il ne se souciera de quelque dieu que ce soit, parce qu'il s'élèvera contre toutes choses.*

Epiphane traduisoit toutes les religions en ridicule. Il pillait les temples de la

la Grèce , & voulut encore dépouiller celui d'Elymaïde. Il exerça principalement sa fureur impie contre Jérusalem & les Juifs, sans presque y trouver de résistance. Dieu sembla dissimuler pour un tems toutes les abominations qui se commettoient dans son temple , jusqu'à ce que sa colère contre son peuple fût satisfaite.

*Il sera troublé par des nouvelles qui lui viendront de l'orient & de l'aquilon, & il sortira avec une grande colère pour perdre tout, & pour faire un grand carnage.* 44<sup>n</sup>

Antiochus fut troublé de la nouvelle qu'il reçut , que les provinces d'orient , & qu'Artaxias Roi d'Arménie au septentrion , remuoient , & étoient prêts à se soulever contre lui. Tacite <sup>a</sup> assure qu'en ce tems-là , c'est-à-dire lorsqu'il s'étoit mis dans la tête de faire changer de religion aux Juifs & de leur faire prendre celle des Grecs , les Parthes s'étoient révoltés contre Antiochus. Avant que de partir pour les provinces de delà l'Euphra-

Tome VIII.

Hh

te,

<sup>a</sup> Antiochus demere superstitionem , & mores Græcorum dare adnexus , quominus teterrimam gentem in melius mutaret , Parthorum bello prohibitus est : nam ea tempestate Arsaces defecerat. Tacit. lib. 5. cap. 8.

I. Mac-  
cab. III.  
§ 1-39.

te, il donna à Lyfias, qu'il laiffoit pour gouverner le royaume en fon abfence, la moitié de toute fon armée, avec ordre d'exterminer la nation Juive, & de donner leur pays à d'autres peuples.

N. 45.

*Il dreflera fes tentes dans Apadno des deux mers, près la montagne Sainte de Zabi. Il arrivera à fa fin, & il n'y aura perfonne pour le fecourir.* Ce verfet, traduit ici littéralement felon l'hébreu, fouffre de grandes difficultés pour la première partie, à caufe de ces deux noms, *Apadno* & *Zabi*, inconnus dans la géographie ancienne. On fait que je n'entre point dans ces fortes de difficultés. Porphyre, qui ne doit pas nous être fufpect, a cru que ce verfet regardoit l'expédition d'Antiochus au delà de l'Euphrate, & fa mort arrivée dans ce voiage. C'est le fentiment de prefque tous les Interprètes, & cela doit nous fuffire.

Polyb. in  
Excerpt.  
Vales. p.

N. 45.

Le Prophète marque donc qu'Antiochus campera près de la montagne de *Zabi*, ( la même fans doute que *Taba* \*, où Polybe dit qu'il mourut ; ) & que là il trouvera fa fin & périra, abandon-

\* *Taba* étoit dans la Perfe, felon Polybe ; & dans la Parétacène, felon Quinte-Curce.

abandonné de Dieu & *sans secours*. On a vu comment il étoit mort au milieu des plus vives douleurs, & percé d'un repentir inutile, qui ne servit qu'à augmenter ses tourmens.

Théodoret, saint Jérôme, & plusieurs Interprètes entendent de l'Antechrist dans un second sens tout ce que le Prophète Daniel dit d'Antiochus Epiphane. Il est certain que ce Prince, également impie & cruel, est une des figures les plus sensibles & les plus expressives de cet ennemi de Jésus-Christ & de sa sainte religion.

On ne peut point, en lisant cette prophétie, n'être pas extraordinairement frappé de la justesse & de l'exactitude avec laquelle le Prophète peint les principaux caractères d'un Roi, qui a eu un si grand rapport avec l'histoire du peuple de Dieu; & l'on voit bien que c'est pour cette raison que le Saint Esprit, omettant ou ne faisant que parcourir légèrement les actions d'autres Princes beaucoup plus éclatantes, s'arrête si longtems sur celles d'Antiochus Epiphane.

Avec quelle certitude Daniel prédit-il une foule d'événemens si éloignés, & qui dépendoient de tant de

circonstances arbitraires ! Combien l'Esprit qui lui découvroit l'avenir , le lui montrait-il comme présent, & par une lumière aussi infaillible , que s'il l'avoit vû des yeux corporels ! La divinité des Ecritures , & , par une suite nécessaire , la certitude de la religion Chrétienne , ne deviennent-elles pas , par de telles preuves , comme sensibles & palpables ?

Jamais prophétie n'a eu un accomplissement si clair , si parfait , si incontestable que celle-ci. Porphyre \* , l'ennemi déclaré du christianisme , aussi bien que des saintes Ecritures tant de l'ancien que du nouveau Testament , se trouvant infiniment embarrassé par la conformité des faits prédits par Daniel avec ce qu'en disoient les meilleures histoires , ne songea point à la nier ; car ç'auroit été heurter le bon sens , & nier le soleil en plein midi. Il prit un autre tour , pour saper l'autorité des Ecritures. Il travailla lui-même , en citant tous les Historiens qu'on avoit pour lors , & qui depuis se sont perdus , à faire voir  
avec

\* Porphyre étoit un savant payen , né à Tyr l'an de Jésus-Christ 233. qui avoit écrit un gros volume contre la religion chrétienne.

avec beaucoup d'étendue que tout ce qui est écrit dans l'onzième chapitre de Daniel, étoit arrivé précisément comme Daniel le dit; & il concluoit de cette parfaite uniformité, que tout ce détail si juste de tant d'événemens ne pouvoit pas avoir été écrit par Daniel tant d'années avant qu'ils fussent arrivés; & qu'il falloit absolument que ce fût l'ouvrage de quelqu'un qui avoit vécu depuis Antiochus Epiphanes, & emprunté le nom de Daniel.

Dans ce procès entre les Chrétiens & les Payens, le christianisme gagnoit sa cause sans réplique & sans appel, s'il venoit à bout de démontrer par de bonnes preuves que les prophéties de Daniel étoient véritablement de lui. Or c'est ce que les chrétiens prouvoient d'une manière incontestable, en citant un peuple entier de témoins, je veux dire les Juifs; dont le témoignage ne pouvoit être suspect ni récusé, puisqu'ils étoient ennemis du christianisme encore plus violemment déclarés que les payens mêmes. Le souverain respect qu'ils avoient pour les Ecritures, dont la Providence les avoit constitué gardiens & dépositaires, étoit porté si loin, qu'ils auroient

regardé comme un crime & comme un sacrilège d'y transporter un seul mot, ou d'y changer quelque lettre : combien plus de supposer quelques Livres ? Voila les témoins qui attestoient la réalité des prophéties de Daniel. Vit-on jamais des preuves si convaincantes, & une cause si victo-

*Psf. 92. 5. ricuse ? Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.*

*Fin du huitième Tome.*



TABLE



# TABLE

DU HUITIEME VOLUME.

## HISTOIRE ANCIENNE DES GRECS.

---

LIVRE DIX-SEPTIEME.

S U I T E

### DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

9. I. PTOLEME'E PHILOPATOR règne  
*en Egypte. Court règne de SELEUCUS  
CERAUNUS. Son frere ANTIOCHUS,  
surnommé LE GRAND, lui succède.  
Fidélité d'Achéus à son égard. Her-  
mias son premier Ministre écarte d'a-  
bord Epigène le plus habile des Géné-  
raux, puis le fait mourir. Antiochus  
soumet les rebelles dans l'Orient. Il se*

H h 4 dé.



défait d'Hermias. Il entreprend de recouvrer la Célé-Syrie sur Ptolémée Philopator, & s'y rend maître des plus fortes villes. Après une courte trêve la guerre recommence en Syrie. Bataille de Raphia, où Antiochus est entièrement défait. Colère & vengeance de Philopator contre les Juifs, parce qu'ils refusent de le laisser entrer dans le Sanctuaire. Antiochus fait la paix avec Ptolémée. Il tourne ses armes contre Achéens qui s'étoit revolté: il s'en saisit enfin par trahison, & le fait mourir. Page. 1

§. I. Les Etoliens se déclarent contre les Achéens. Bataille de Caphyes perdue par Aratus. Les Achéens ont recours à Philippe, qui prend leur défense. Troubles à Lacédémone. Mort funeste de Cléomène en Egypte. On choisit deux Rois à Lacédémone. Cette République se joint aux Etoliens. 48

§. III. Diverses expéditions de Philippe contre les ennemis des Achéens. Etrange abus qu'Apelle son Ministre fait de sa confiance. Irruption de Philippe dans l'Etolie: Therme pris d'emblée: excès qu'y commirent les soldats de Philippe: prudente retraite de ce Prince, Troubles dans le camp: punition de ceux

ceux qui en étoient les auteurs. Irruption de Philippe dans la Laconie. Nouvelle intrigue des Conjurés : leur punition. On parle de paix entre Philippe & les Achéens d'un côté, & les Etoliens de l'autre. Enfin elle se conclut.

64.

§. IV. Philippe conclut un Traité avec Annibal. Il reçoit un échec à Apollonie de la part des Romains. Son changement de conduite : sa mauvaise foi : ses dérèglemens. Il fait empoisonner Aratus. Les Etoliens font alliance avec les Romains. Attale, Roi de Pergame, s'y joint aussi bien que les Lacédémoniens. Machanidas devient Tyran de Sparte. Diverses expéditions de Philippe & de Sulpicius Prêteur des Romains, dans l'une desquelles Philopémen se distingue.

115

§. V. Education & grandes qualités de Philopémen.

141

§. VI. Diverses expéditions de Philippe & de Sulpicius. Digression de Polybe sur les Signaux par le feu.

159

§. VII. Célèbre victoire remportée près de Mantinée sur Machanidas Tyran de Sparte par Philopémen. Esime qu'on faisoit de ce Général. Nabis succède à Machanidas ; traits de son avarice &

de

*de sa cruauté. Paix générale conclue entre Philippe & les Romains, dans laquelle furent compris tous les Alliés de part & d'autre.* 186

*S. VIII. Expéditions glorieuses d'Antiochus vers l'Orient dans la Médie, la Parthie, l'Hyrkanie, & jusqu'à l'Inde. Deretour à Antioche il apprend la mort de Ptolémée Philopator. Caractère & dérèglemens de ce Prince.* 206

## LIVRE DIX-HUITIEME.

### ARTICLE PREMIER.

*S. I. Ptolémée Epiphane succède à son père Philopator dans le royaume d'Egypte. Antiochus & Philippe se liguent ensemble pour envahir ses États. Le jeune Roi est mis sous la tutelle des Romains. Antiochus se soumet la Palestine & la Célé-Syrie. Guerre de Philippe contre les Athéniens, Attale, & les Rhodiens. Il assiège Abyde: fin tragique de cette ville. Les Romains déclarent la guerre à Philippe. Le Consul Sulpicius est envoyé en Macédoine.* 217

*S. II. Expéditions du Consul Sulpicius dans la Macédoine. Les Etoliens attendent l'évé-*

*P'événement pour se déclarer. Philippe est vaincu dans une bataille. Villius succède à Sulpicius. Pendant son année il ne se passe rien de considérable. Flaminius prend sa place. Antiochus recouvre la Syrie qu'Aristomène Ministre d'Egypte lui avoit enlevée. Différentes expéditions du Consul dans la Phocide. Les Achéens, après une longue délibération, se déclarent pour les Romains.* 239

- §. III. *On continue le commandement à Flaminius comme Proconsul. Il a une entrevue inutile avec Philippe sur la paix. Les Etoliens se déclarent pour les Romains, aussi bien que Nabis Tyran de Sparte. Maladie & mort d'Attale. Bataille gagnée par Flaminius sur Philippe près de Scotusse & de Cynoscéphales en Thessalie. Paix accordée à Philippe, laquelle termine la guerre de Macédoine. Joie extraordinaire des Grecs aux Jeux Isthmiques, quand on leur déclare que Rome les rétablit dans leur ancienne liberté.* 283

- §. IV. *Sur les plaintes & les soupçons formés contre Antiochus, les Romains lui envoient une Ambassade; elle n'aboutit qu'à disposer les choses de part & d'autre à une rupture ouverte. Conspiration*

- tion de Scopas Etolien contre Ptolémée : il est mis à mort avec ses complices. Annibal se retire chez Antiochus. Guerre de Flaminius contre Nabis. Il l'assiège dans Sparte, l'oblige à demander la paix, & la lui accorde. Il entre à Rome en triomphe 325
- §. V. Tout se prépare à la guerre entre Antiochus & les Romains. Mutuelles ambassades & entrevues de part & d'autre qui ne terminent rien. Les Romains envoient des troupes contre Nabis, qui avoit rompu le Traité. Philopémen remporte contre lui une victoire. Les Etoliens appellent Antiochus. Nabis est tué. Enfin Antiochus passe en Grèce. 358
- §. VI. Antiochus fait tenter vainement les Achéens. Il se rend maître de Chalcis, & de toute l'Eubée. Les Romains lui déclarent la guerre, & envoient contre lui dans la Grèce le Consul Manius Acilius. Antiochus profite mal des conseils d'Annibal. Il est vaincu près des Thermopyles. Les Etoliens se soumettent aux Romains. 392
- §. VII. Polyxénide, Amiral de la flotte d'Antiochus, est battu par Livius. L. Scipion, nouveau Consul, est chargé de la guerre contre Antiochus : Scipion l'Africain, son frere, sert sous lui.

Les

*Les Rhodiens défont Annibal sur mer. Le Consul marche contre Antiochus, & passe en Asie. Il remporte sur lui une célèbre victoire près de Magnésie. Le Roi obtient la paix, & par le Traité cède toute l'Asie en deçà du mont Taurus. Dispute entre Eumène & les Rhodiens devant le Senat de Rome au sujet des villes Grecques de l'Asie.* 418

*Réflexion sur la conduite des Romains à l'égard des Républiques Grecques, & des Rois tant de l'Europe que de l'Asie.*

475

*§. VIII. Le Consul Fulvius soumet les Eto- liens. Les Spartiates essuient un cruel traitement de la part de leurs Bannis. Manlius, l'autre Consul, soumet les Gaulois de l'Asie. Antiochus, pour paier aux Romains le tribut, pille un temple dans l'Elymaïde: il est tué. Explication de la prophétie de Daniel qui regarde Antiochus.* 484

*§. IX. Séleucus Philopator succède à son pere Antiochus. Commencement du règne de Ptolémée Epiphane en Egypte: Diverses Ambassades envoyées aux Achéens & aux Romains. Plaintes contre Philippe. Rome envoie des Commissaires pour examiner ces Plaintes, & pour prendre aussi connoissance du mau- vais*

*vais traitement fait à Sparte par les Achéens. Suite de cette dernière affaire.*

- §. X. *Philopèmen attaque Messène. Il est pris par les Messéniens, & mis à mort. Messène se rend aux Achéens. Célèbre convoi de Philopèmen, dont les cendres sont portées à Mégalopolis. Suite de l'affaire des Bannis de Sparte. Mort de Ptolémée Epiphane. Philométor son fils lui succède.* 547

## ARTICLE SECOND.

- §. I. *Plaintes contre Philippe portées à Rome. Démétrius son fils qui y étoit, est renvoyé vers son pere avec des Ambassadeurs. Complot secret de Persée contre son frere Démétrius au sujet de la succession au trône. Il l'accuse devant Philippe. Plaidoyer de l'un & de l'autre. Philippe, sur une nouvelle accusation, fait mourir Démétrius. Il reconnoit quelque tems après son innocence, & le crime de Persée. Dans le tems qu'il songeoit à punir celui-ci, il meurt. Persée lui succède.* 572

- §. II. *Mort de Séleucus Philopator, après un règne assez court, & obscur. Son frere Antiochus, surnommé Epiphane, lui succède. Semences de guerre entre les Rois d'Egypte & de Syrie. Antiochus rem-*

rempoite une victoire sur Ptolémée. Le Vainqueur se rend maître de l'Egypte, & de la personne même du Roi. Sur le bruit d'une revolte générale, il passe en Palestine, assiege & prend Jérusalem, & y exerce d'horribles cruautés. Les Alexandrins, à la place de Philométor qui étoit entre les mains d'Antiochus, nomment pour roi son cadet Ptolémée Evergète, surnommé aussi Physcon. Antiochus recommence la guerre en Egypte. Les deux freres s'accordent. Il marche vers Alexandrie pour l'assiéger. Popilius un des Ambassadeurs Romains, l'oblige de sortir d'Egypte, & de laisser les deux freres en repos. 630

S. III. Antiochus, outré de ce qu'il lui étoit arrivé en Egypte, fait tomber sa colere sur les Juifs. Il entreprend d'abolir le culte du vrai Dieu adoré à Jérusalem. Il y exerce les plus grandes cruautés. Généreuse résistance de Mathathias; qui, en mourant, exhorte ses fils à combattre pour la Loi de Dieu. Judas Macabée remporte plusieurs victoires sur les Généraux & les Armées d'Antiochus. Ce Prince, qui étoit allé en Perse pour y amasser des trésors, entreprend de piller un riche temple à Elymaïde: il en est honteusement repoussé. Aiant appris  
la



*la défaite de ses armées dans la Judée, il part brusquement pour exterminer tous les Juifs. En chemin, la main de Dieu le frappe. Il meurt au milieu des plus vives douleurs, après un règne d'onze ans.*

670

5. IV. *Prophéties de Daniel qui regardent Antiochus Epiphane.*

707

Fin de la Table.



# APPROBATION.

J'Ai lu par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le huitième Volume de *l'Histoire Ancienne &c.* de M. Rollin, je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, & je crois qu'il sera aussi favorablement reçu du public, que l'ont été les précédens. Ce treize de Novembre mil sept cens trente quatre.

SEIGNEUR.

De l'imprimerie de MARC MICHEL ROUSQUET, & Comp. Libraires à Lausanne & à Geneve

533007





